

DÉCOUVERTE

ET

ÉVOLUTION CARTOGRAPHIQUE

DE

TERRE-NEUVE

ET DES

PAYS CIRCONVOISINS

1497 — 1501 — 1769

ESSAIS DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DOCUMENTAIRE

PAR

HENRY HARRISSE

PARIS
H. WELTER, ÉDITEUR
4, RUE BERNARD-PALISSY, 4

LONDON
HENRY STEVENS SON & STILES
39, GREAT RUSSELL STREET, W. C.
MDCCCC

PRIX	Sur papier Alfa (nos 61 à 380)	**75** fr.
	Sur papier de Hollande (nos 21 à 60)	**125** fr.
	Sur papier du Japon (nos 11 à 20)	**200** fr.

DÉCOUVERTE

ET

ÉVOLUTION CARTOGRAPHIQUE

DE

TERRE-NEUVE

ET DES

PAYS CIRCONVOISINS

1497 — 1501 — 1769

380 EXEMPLAIRES TIRÉS, A SAVOIR :

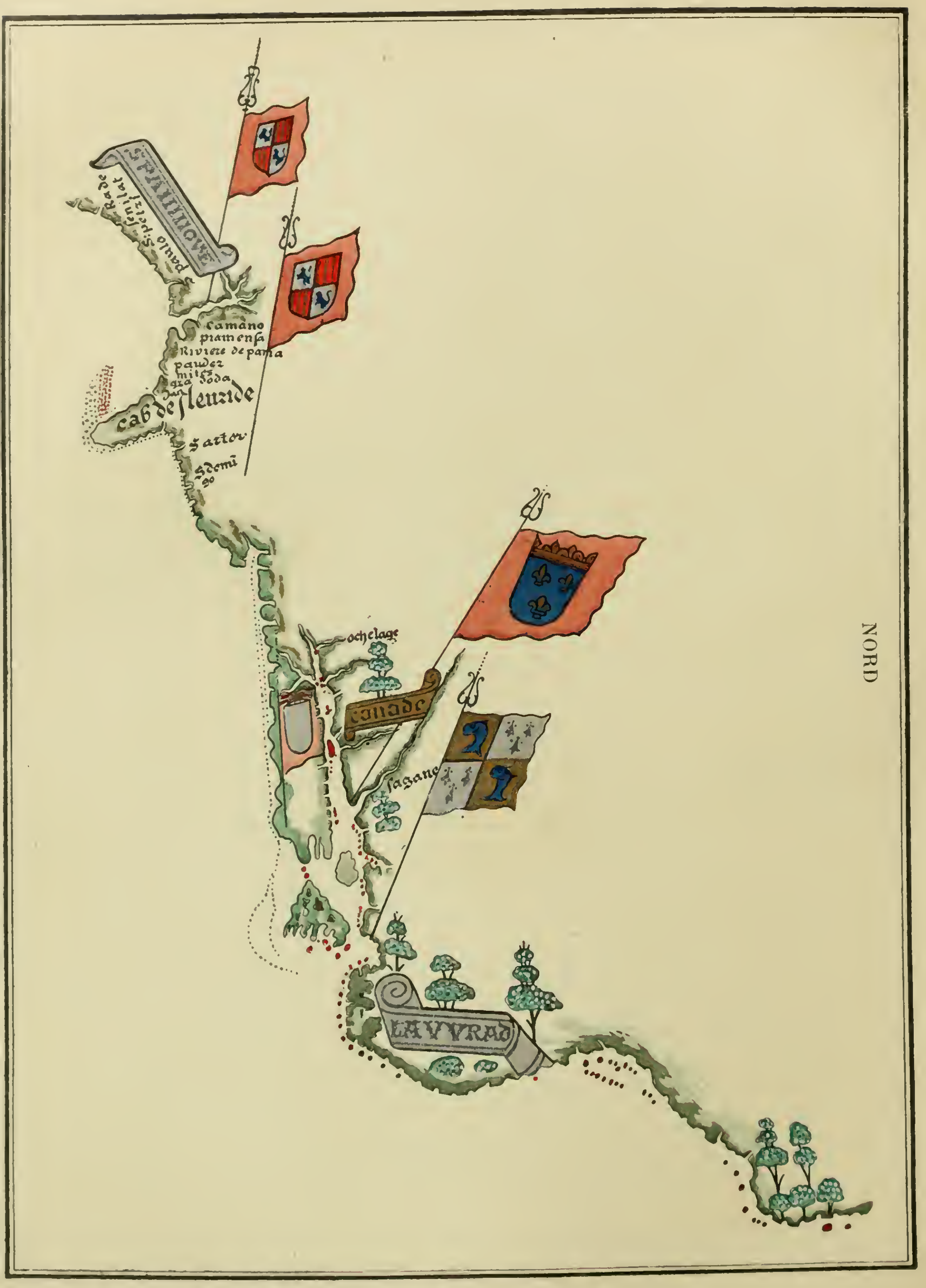
10 SUR PAPIER WHATMAN
(*Exemplaires non mis dans le commerce*)

10 SUR PAPIER DU JAPON

40 SUR PAPIER DE HOLLANDE

320 SUR PAPIER ALFA

Exemplaire N° 345



PORTULAN

DRESSÉ PAR GIOVANNI BENEDETTO POUR ARTHUR DE COSSÉ

en 1543

DÉCOUVERTE

ET

ÉVOLUTION CARTOGRAPHIQUE

DE

TERRE-NEUVE

ET DES

PAYS CIRCONVOISINS

1497 — 1501 — 1769

ESSAIS DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DOCUMENTAIRE

PAR

HENRY HARRISSE

PARIS

LONDRES



PORTULAN

[illegible] GIOVANNI [illegible]

DÉCOUVERTE

ET

ÉVOLUTION CARTOGRAPHIQUE

DE

TERRE-NEUVE

ET DES

PAYS CIRCONVOISINS

1497 — 1501 — 1769

ESSAIS DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DOCUMENTAIRE

PAR

HENRY HARRISSE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

4, RUE BERNARD-PALISSY, 4

LONDON

HENRY STEVENS, SON & STILES

39, GREAT RUSSELL STREET, W. C.

MDCCCC



A LA MÉMOIRE

DE HUMBOLDT, DE PESCHEL ET DE KOHL

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

DE JUAN DE LA COSA A GASPAR VIEGAS (1500-1

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

DEUXIÈME PARTIE

DE JACQUES CARTIER AU CAPITAINE COOK (1534-1769)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRES II-X

CHAPITRES XI-XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRES XVIII-XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRES XXIV-XXV

CHAPITRE XXVI

INTRODUCTION

Il semble que la géographie, considérée comme science connexe de l'histoire, doive être étudiée dorénavant, dans ses origines et ses développements, avec le même appareil de faits précis qu'on exige aujourd'hui de toute œuvre scientifique : c'est-à-dire qu'il ne faut plus s'en tenir à des tracés, des nomenclatures, des dates, des descriptions, des hypothèses et des vues d'ensemble répétées sans jamais les assujettir à de consciencieuses analyses et à une étude préalable de toutes les sources.

En d'autres termes, il importe que le globe terrestre soit divisé et subdivisé à nouveau, par sections proportionnées à leur importance dans l'histoire : de plus chacune de ces sections devra être représentée géographiquement, dans ses détails comme dans sa totalité, dans ses analogies ou ses dissemblances, d'après les images qui en furent faites, aussi loin que le permettent les monuments de la cartographie arrivés jusqu'à nous.

On établirait ainsi la chronologie graphique des principales configurations, du cours des grands fleuves, de l'emplacement des villes importantes, à toutes les époques; selon l'idée qu'en avaient conçue les anciens géographes et comme les exposent leurs œuvres. Au critique à séparer le bon grain de l'ivraie !

Les latitudes et les longitudes dans les anciennes cartes seraient aussi déterminées par rapport à nos distances et à nos méridiens. Une série raisonnée de tableaux comparatifs des parties les plus saillantes, empruntées aux délinéations originales de provenances, de factures et de dates diverses, achèveraient par les yeux la démonstration.

Les nomenclatures devront être également révisées, établies et traduites ou interprétées, dans leurs modifications successives, même sous les formes

souvent inintelligibles que présentent la plupart des documents cartographiques. Chaque nom en effet pouvant, malgré de profondes déformations, servir de point de repère pour remonter à l'origine et fixer la filiation des cartes et des portulans.

C'est la méthode adoptée dans le présent ouvrage. Nous en montrerons l'efficacité, et par un laborieux exemple.

LES SOURCES

Les phases principales de l'évolution cartographique de Terre-Neuve procèdent des deux événements suivants :

La découverte de l'île par Gaspar Corte-Real, en 1501 ;

La découverte du détroit de Belle-Isle par Jacques Cartier, en 1534.

C'est surtout dans leurs rapports avec la géographie historique du nouveau monde que nous examinerons la marche progressive et les représentations de ce développement.

Cette tâche exige d'abord de l'historien un aperçu des sources documentaires. Il lui incombe ensuite de montrer quand, par qui, où, sous quelles formes et dans quelles conditions les renseignements techniques furent obtenus et utilisés.

Malheureusement, on possède peu de données exactes sur les débuts de l'hydrographie de l'Amérique septentrionale. Les procédés de la science nautique et de la cartographie maritime aux XVIe et XVIIe siècles, en Portugal, en France, en Hollande, en Angleterre, sont même à peine connus. Aussi ne pouvons-nous guère ici que grouper les éléments d'investigations arrivés à notre connaissance.

LES ANGLAIS

C'est incontestablement aux Anglais que revient l'honneur d'avoir découvert la partie Nord du nouveau continent ; abstraction faite des voyages des Scandinaves du Xe au XIIIe siècles.

Ce fut sous le pavillon d'Henry VII que des marins de Bristol, conduits à deux reprises, en 1497 et 1498, par Jean Cabot, « Génois comme Colomb[1], » abordèrent les premiers à la côte septentrionale de l'Amérique. Mais il est non moins certain qu'on ne peut déterminer où fut leur atterrage. La même

[1] « Otro Genoves como Colon ». Dépêches de GONZALES DE PUEBLA et de Pedro DE AYALA.

incertitude règne à l'égard des expéditions analogues qu'ils tentèrent dans les premières cinq années du XVI[e] siècle.

La preuve de ces entreprises résulte d'actes de la couronne d'Angleterre, tels que certaines lettres patentes et de maigres récompenses accordées par le premier Tudor, auxquels viennent s'ajouter plusieurs dépêches diplomatiques espagnoles et italiennes, confirmées en partie par une ou deux brèves notices extraites de chroniques anglaises contemporaines[1].

La pensée, qui présida aux premiers voyages transatlantiques des Anglais, est la même qu'on retrouve dans les expéditions qu'ils conduisirent au Nord-Ouest pendant tout le XVI[e] siècle. John Rut (1527), le capitaine anglais que Ginès Navarro rencontra à l'île de la Mona[2] (1528), Hore (1536), sir Humphrey Gilbert (1578), comme Jean Cabot, comme les armateurs de Bristol et les Azoréens à leur service en 1501, 1502, 1503, 1504, n'eurent qu'un but : arriver au Cathay par une route nouvelle et plus courte[3]. Ils continuèrent sur cette donnée et, du voyage de sir Martin Frobisher en 1576, à celui du capitaine Thomas James, en 1632, on compte au moins seize expéditions, parties d'Angleterre et commandées par des Anglais, à la recherche du passage par le Nord-Ouest[4].

Maintes fois, des navigateurs de cette nation prétendirent même qu'ils l'avaient découvert. Une lettre de William Camden à Ortelius, Londres, 31 janvier 1586, rapporte que des marins de Dartmouth arrivés récemment de l'Amérique du Nord où ils étaient allés en quête du détroit, affirmèrent l'avoir trouvé par le 60° latitude et parcouru jusqu'à l'Océan Pacifique[5]. Sébastien

[1] Pour le texte original ou l'analyse de toutes les pièces connues voir *Jean et Sébastien Cabot*, Paris, 1882, appendices ; *John Cabot, the Discoverer*, London, 1896, dans le *Syllabus*, et *The American Historical Review* ; New-York, avril 1898.

[2] Gines Navarro, *Relacion que dio el año de 1528, del suceso de un navio del Rey de Inglaterra, que habiendo salido de allí con otro al descubrimiento della tierra del Gran Can por la mal del Norte*. Navarrete, *Biblioteca Maritima*, t. I, p. 585.

[3] Voir à ce sujet les seize raisons données par Richard Hakluyt en faveur de cette entreprise dans son curieux *Discourse concerning Westerne planting*, écrit en 1584 et publié seulement en 1877, par la Société historique de l'État du Maine ; Cambridge (États-Unis), in-8°, chap. XVII, p. 108-117.

[4] Martin Frobisher, 1576, 1577, 1578.
John Davis, 1585, 1586, 1587.
George Weymouth, 1602.
John Knight, 1606.
Henry Hudson, 1610-11.
Thomas Button, 1612-13.
Gibbons, 1614.
Bylot et Baffin, 1615, 1616.
William Hawkridge, 1625.
Luke Foxe, 1631.
Thomas James, 1631-32.

Notons en outre que le but principal de la charte octroyée en 1670 à la Compagnie d'Hudson fut de chercher le passage par le Nord-Ouest ou, tout au moins, une route plus courte pour atteindre les Indes.

[5] *Abrahami Ortellii Epistolæ : edidit J. H. Hessels* : Cambridge (Angleterre), 1887, in-4° ; n° 145, p. 334 ; livre admirablement fait. Gilbert était tellement convaincu de cette découverte, qu'il se proposait d'envoyer une nouvelle expédition de concert avec la C[ie] de Moscovie dans le but d'arriver par cette voie aux Iles Molusques.

Cabot en avait dit autant; avec cette différence, qu'il plaçait sa prétendue trouvaille par le parallèle de 67° 30'.

*
* *

Dès la découverte, Terre-Neuve fut un champ libre pour toutes les nations qui fréquentèrent ces parages. L'Angleterre elle-même ne songea que fort tard à revendiquer des droits de souveraineté sur ce pays : soit que la prise de possession par Jean Cabot en 1497 fût généralement oubliée, ou qu'on ne la regardât pas comme s'appliquant à cette île en particulier.

Nous n'avons rencontré qu'un seul indice portant à croire que, dans une certaine mesure, le souvenir d'un événement de ce genre n'était pas encore complètement effacé en Angleterre dans le premier quart du XVIe siècle.

Vers 1517, un poète anglais inconnu composa un intermède[1] où il était question des pays dont l'existence avait été révélée par Améric Vespuce[2]. On y mentionnait aussi une terre découverte sous le pavillon du roi Henry VII, laquelle était attenante à une contrée riche en toutes choses naturelles, et remarquable par ses pêcheries. Et le poète de s'écrier : « Maintenant ce sont les Français et d'autres qui exploitent cette richesse, au point de charger chaque année plus de cent navires avec du poisson[3]. »

Au premier abord, on est disposé à croire que cette région si poissonneuse se trouvait dans le pays découvert sous le patronage de ce prince à la fin du XVe siècle, et, par suite, qu'il s'agit de notre Terre-Neuve, qui, de ce fait serait l'île même ou Jean Cabot atterrit en 1497.

Le texte de l'*Interlude* ne comporte rien de semblable. Nous y lisons seulement que dans les régions qu'Améric Vespuce[4] avait fait connaître, d'autres découvertes furent accomplies sous les auspices de Henry VII ; que plus tard (entre 1509 et 1517)[5] on trouva encore des terres à l'Ouest, et que

[1] *A new interlude and a mery of the iiij elements declaryinge many proper poynts of philosophy natural;* petit in-4°. Le seul exemplaire connu se conserve au British Museum et il est incomplet du dernier f., qui donnait probablement la date de l'impression.

[2] Within this xx yere
Westwarde we founde new landes
That we never harde tell of before this
But this newe lands founde lately
Ben callyd America, by cause only
Americus dyd furst them fynde.

[3] M. John Boyd Thacher nous a rappelé les trois vers suivants, omis dans nos différentes publications d'extraits de l'*Interlude* (*B. A. V.*, *Addit.*, et *John Cabot the discoverer*, p. 164-167).
Nowe frenchemen and other haue founde the trade.
That yerely of fyshe there they lade.
Aboue an C. sayle.

[4] But this newe lands founde lately
Ben callyd America, by cause only
Americus dyd furst them fynde.

[5] Après avoir parlé de la mort de Henry VII (21 avril 1509), le poète dit :
But yet not long ago
Some men of this country went.
Il ajoute que dans les vingt années qui suivirent la découverte de Vespuce (1497) :
Westwarde we founde new landes
That we neuer harde tell of before this.

des Anglais, avec l'autorisation du roi (Henry VIII) partirent pour s'y rendre ; mais qu'ils ne purent y arriver à cause de la couardise des gens de l'équipage, qui refusèrent de continuer leur route[1].

Le poète, déplorant cet insuccès, s'exprime alors en ces termes :

C'eut été à l'honneur du roi et de l'État si des Anglais, avant quiconque, avaient pris possession de ce pays, et ainsi étendu leur domaine si loin dans une contrée que Henry VII avait fait découvrir[2].

C'est ensuite que vient la description des ressources du pays resté inconnu aux navigateurs anglais : du cuivre à la surface du sol, des pins et des sapins produisant la poix et la résine ; une prodigieuse quantité de poisson.

Il est évident que le poète plaçait les découvertes accomplies sous le règne de Henry VII dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique, comme le font d'ailleurs toutes les cartes de l'époque[3], et que la terre où les Anglais du temps de Henry VIII ne purent aborder par la faute des matelots, c'est-à-dire le pays aux belles forêts et aux merveilleuses pêcheries, se trouve au Sud du premier, et que cette fois il s'agit bien de Terre-Neuve dans les lamentations de l'auteur de l'*Interlude*.

Aussi ne sommes-nous pas fort surpris de voir que sir Humphrey Gilbert en 1577, semble avoir considéré Terre-Neuve comme une dépendance de la couronne de Philippe II. Dans un mémoire adressé à la reine Élisabeth, le 6 novembre de cette année, voici ce qu'il propose à sa souveraine :

Faire pièce au roi d'Espagne en équipant une flotte de navires de guerre sous le prétexte d'accomplir des découvertes maritimes et, de cette façon, tomber à l'improviste sur les vaisseaux espagnols, détruire leur commerce à Terre-Neuve et aux Indes occidentales et s'emparer de ces régions[4].

[1] Which wold take no paine to saile farther
Than their owne lyst and pleasure
Whefor that vyage. and dyvers other
Such kaytyffes haue destroyed.

[2] O what a thynge had be than
If that they that be englysche men
Myght haue ben first of all
That they shulde have take possessyon
And made furst buyldynge and habytacion.
And also what an honorable thynge
Bothe to the realme, and to the kynge
To have had his domynion extendynge
There into so farre a grounde
Whiche the noble kynge of late memory
The most wyse prynce the. VII. Herry
Causyd furst for to be founde.

[3] Voir la position de la *Terra de los Ingres* dans le Maggiolo de 1511.

[4] *A Discourse how Hir Majestie may annoy the King of Spayne ; proposing to fit out a fleet of ships of war, under pretence of a voyage of discovery, and so to fall upon the enemy's shippes and destroy his trade in Newfoundland and the West Indies, and to possess those countries.* Dans les *Calendars of State Papers. Domestic series ;* 1547-1580. Publiés par Robert Lemon. London, 1856, p. 565. La signature de l'auteur du mémoire a été effacée ; mais les archivistes n'hésitent pas à l'attribuer à sir Humphrey Gilbert.

On cite parfois comme preuve à l'appui d'anciennes revendications supposées de l'Angleterre, le voyage de ce même Humphrey Gilbert au nouveau monde ; mais les lettres patentes que la reine Élisabeth lui accorda, le 11 juin 1578, ne mentionnent nullement l'île de Terre-Neuve. Elles ne font que viser en termes indéfinis « tous pays lointains, païens et barbares non actuellement possédés par prince ou peuple chrétien [1] ». Dans aucun des nombreux documents publiés concernant les préliminaires des deux expéditions de Gilbert il n'est question de Terre-Neuve. Sa pétition du 22 mars 1574, contient même une phrase qui va à l'encontre d'une possession antérieure, puisqu'elle sollicite l'autorisation d'entreprendre la « découverte de certains pays riches et inconnus, *réservés fatalement à l'Angleterre* [2]. »

On ne saurait donc être étonné que le hardi aventurier se soit emparé officiellement de Terre-Neuve au nom de la couronne d'Angleterre en 1583, tout comme si cet acte n'avait jamais été accompli par Jean Cabot.

Quoiqu'il en soit, l'une et l'autre de ces prises de possession restèrent lettres mortes dans la pratique. Ainsi, les archives de Bretagne nous montrent, huit ans après la déclaration de Gilbert, alors que Élisabeth avait porté la puissance maritime de l'Angleterre à son apogée, les pêcheurs des îles anglaises de la Manche venant solliciter des autorités municipales de Saint-Malo des passeports de pêche pour Terre-Neuve ; ce que d'ailleurs on leur refusa.

Voici un texte qui ne laisse aucun doute à cet égard :

Délibérations du Conseil, 11 may 1591. Néant a la requête portée de la part de Guyomar Colin tendant auoir passeports [3] pour ung des nauires de Greneze [Guernesey] destre enuoyé à Terreneuffue [4].

* * *

La plus ancienne mention que nous ayons trouvée localisant, pour ainsi

[1] « To discover, find, search out and view such remote, heathen and barbarous lands, countreys and territories not actually possessed of any christian prince or people, as to him, his heirs and assigns shall seeme good. » HAKLUYT, *op. cit.*, t. III, p. 135.

[2] « To allow an enterprise for the discovery of sundry rich and unknown lands, fatally reserved for England as for the honour of Your Majesty. » W. Noel SAINSBURY ; *Calendar; Colonial. Addenda*, 1574-1674. Nos 1-26.

[3] « *Congé*, c'est la permission de nauiger et se donne aux subjets ; *passeport* aux amis ; *seureté* ou *sauf conduit* aux ennemis. » CLEIRAC, *Vs et covstvmes de la mer* : Bourdeaux, 1647, in-4°, p. 535.

[4] *Délibérations* BB. 8. — Ce document a été signalé par M. JOÜON DES LONGRAIS en 1888. Nous en devons une copie à l'obligeance de M. HARVIET, chef de l'État civil et archiviste de Saint-Malo. Malheureusement la requête présentée par COLIN n'a pas été transcrite au registre, et l'original, s'il a existé, ne se trouve pas dans ces archives.

dire, la découverte de Jean Cabot, non d'une façon vague ou générale sur la côte Nord-Est de l'Amérique, voire au Labrador, comme le font tous les historiens et toutes les cartes de l'époque (sauf une, de 1544, qui place l'atterrage au Cap-Breton), mais à l'île de Terre-Neuve même, est l'affirmation de sir George Peckham, assez curieuse pour être rapportée ici, et ne remontant d'ailleurs qu'à l'année 1583 :

Du temps de Henry VII, dit-il, des lettres patentes furent concédées par S. M. à Jean Cabota, un Italien, ainsi qu'à Louis, Sébastien et Sanche, ses trois fils, dans le but de découvrir des pays éloignés, barbares et païens. Cette découverte fut faite pour la couronne d'Angleterre, du temps de ce roi, par Sébastien et Sanche, ses dits fils, nés en Angleterre. Et comme preuve, il y a à Terre-Neuve, un beau port, connu et appelé encore aujourd'hui *Le Havre de Sanche*. Cela démontre qu'ils furent les premiers à découvrir cette côte, depuis l'altitude de 63°, jusqu'au cap de la Floride, ainsi qu'il appert des Décades [1].

L'omission du nom de Jean Cabot et la référence aux Décades (de Pierre-Martyr d'Anghiera) trahissent la source de cette information ; c'est-à-dire Sébastien Cabot, menteur fieffé. Peckham omet d'ajouter qu'aux termes de ces mêmes Décades, on niait en Espagne, pendant le séjour de Sébastien Cabot dans ce pays, non seulement que ce dernier eût découvert cette région, mais qu'à aucune époque il fût allé aussi loin [2]. Ce n'est pas tout. Dans l'année 1521, alors que Sébastien Cabot, en personne, postulait auprès de Henry VIII pour être mis à la tète d'un expédition, les grandes corporations commerciales de Londres (*liveries*) remirent au cardinal Wolsey, pour être placée sous les yeux du roi d'Angleterre, une supplique affirmant que l'astucieux Vénitien n'avait jamais été au nouveau monde et que ses allégations à cet effet étaient absolument mensongères [3].

Quant à la désignation de *Sancius Haven*, si Terre-Neuve a en réalité possédé un havre ou port de ce nom, il resterait à démontrer qu'on le nomma d'après un des fils de Jean Cabot. De toutes façons, nous n'avons pas encore rencontré ce vocable dans une carte ou dans un document quel-

[1] « Which discovery was afterwardes executed to the use of the Crowne of England by Sebastian and Sancius his [John CABOTA] sonnes ; in true testimony whereof there is a faire hauen in Newfoundland, knowen and called untill this day by the name of Sancius hauen. » Sir George PECKHAM's *True Report of the late discoveries*. London, 1583, in-4°, et dans HAKLUYT. 1889, t. XIII, p. 16, HAKLUYT cite en marge : « M. Oliuer DALBONY. M. Edward BLOW. M. R. H. M. I. A. »

[2] « Ex Castellanis non desunt, qui Cabottum primum fuisse Baccalaorum, repertorem negent : tantumque ad Occidentem tetendisse minime assentiuntur. » *Decad.* III, cap. VI, éd. de 1587, p. 232.

[3] *Extracts from the Wardens manuscript accounts of the Drapers Company of London. 1521* ; dans notre *Discovery of the Continent of North America*, appendice, p. 748, 749.

conque. Ajoutons, que ni les actes, ni les chroniques, ni les traditions ne montrent l'Angleterre donnant suite aux découvertes de Jean Cabot ou d'autres marins ayant navigué sous son pavillon dans l'Amérique du Nord, pendant près d'un siècle, malgré le développement considérable de sa marine et ses guerres navales avec l'Espagne [1].

Parmi les actes officiels de la couronne sous les Tudor, nous n'en avons trouvé que trois où Terre-Neuve soit mentionnée. Ils se rapportent tous au désir de développer la marine, en protégeant les pêcheries lointaines, considérées, avec raison, comme une parfaite école pratique pour les matelots. Voici à quel propos :

Les pêcheurs anglais négligeaient leur métier. Au lieu de se livrer eux-mêmes à la pêche, ils allaient acheter en mer, non loin des côtes, de pêcheurs normands, flamands et picards, le poisson qu'ils venaient ensuite vendre sur les marchés anglais. C'est alors que Henry VIII (1541-42) publia un édit interdisant ce trafic, sauf pour le poisson acheté en Islande, en Écosse, aux Orcades, aux Shetlands, en Irlande et à Terre-Neuve (*New-land*).

Le second acte émane d'Édouard VI (1548-49). Il a pour but de protéger, contre les exactions de certains suppôts de l'Amirauté anglaise, les marins qui apportaient en Angleterre du poisson pêché en Islande, en Irlande et à Terre-Neuve.

Enfin, vient l'édit d'Élisabeth (1580-81), qui n'est qu'une simple répétition de celui d'Henry VIII précité. Il fut provoqué par la décadence des pêcheries, notamment celles de l'Islande d'où plus de deux cents voiles [2], dit la reine, autrefois apportaient du poisson en Angleterre.

Il ne faut donc pas voir dans ces ordonnances, ainsi que de zélés patriotes se l'imaginent, des mesures tutélaires ou une manifestation de souveraineté de la couronne à l'égard de Terre-Neuve. Elles n'avaient pour but que de maintenir l'industrie des pêcheries éloignées, sans que Henry VIII ou Élisabeth se préoccupât si c'était son pavillon ou celui de Frédéric II de Danemark, voire de Marie Stuart, qui flottait sur les régions où les pêcheurs anglais venaient l'exercer. On cherchait uniquement à donner de l'essor à la

[1] Voir la liste de documents mentionnés dans le *Syllabus* de notre *John Cabot the discoverer*.

[2] Ce chiffre nous paraît exagéré. En 1528, les pêcheries des Anglais en Islande, ne comptèrent que 149 navires ; dont 30 venaient de Yarmouth. Cley, Blakeney et Cromer 30 ; Dunwich, Walderswick, Southwold et Covehithe 32 ; Londres, 8. Nous sommes surpris de ne pas voir Bristol figurer dans les listes. En 1533, il n'y en eût que 85. Oppenheim, *History of the Administration of the Royal Navy*; London, 1896, t. I. p. 89.

marine : *for the increase of mariners and for maintenance of navigation*[1]. C'est tellement vrai, que sur six pays visés dans le principal de ces édits, il y en a quatre : *Island*, *Scotland*, *Orkneie* et *Schotland*, sur lesquels l'Angleterre n'avait aucune espèce de prérogative ou d'autorité.

La plus ancienne revendication connue des droits de cette puissance sur une partie quelconque des régions septentrionales, ne date que du 30 octobre 1580. Elle se trouve dans un mémoire *hydrographical and geographical*, rédigé par le célèbre visionnaire John Dee[2], sur l'ordre de la reine Élisabeth, qui désirait savoir « quels étaient ses droits sur les pays découverts dans certaines parties du monde. »

Pour l'Amérique, Dee les fit découler des expéditions de Jean Cabot, de Thorne et d'Elliott. Sa Majesté ayant soumis ce travail à son premier ministre, lord Burghley, il est assez curieux de noter que celui-ci, en plein conseil, éprouva des doutes sérieux : *did seme to dowt much*, sur la valeur des arguments avancés par le patriotique astrologue pour prouver les titres de la couronne d'Angleterre[3].

D'ailleurs, quand John Dee et Hakluyt proclament le droit de l'Angleterre sur l'Amérique septentrionale *from Florida to the circle articke*, ils ne prétendent pas que cette région a été découverte par Cabot. Il leur suffit évidemment, que ce navigateur ait planté la bannière anglaise sur une partie quelconque du continent, pour que tout le reste (à l'exception de ce qui en était déjà possédé effectivement par un prince chrétien) appartînt *ipso facto* à la couronne d'Angleterre. Aussi voyons-nous Hakluyt lui-même placer dans sa mappemonde de 1599 le point d'atterrissage d'où il fait découler ce droit, bien loin de Terre-Neuve, dans la région labradorienne, comme en témoigne la légende suivante, inscrite par 58° latitude Nord : *This land was discovered by John et Sebastian Cabot for Kinge Henry VII, 1497 :* ce qui s'accorde du reste avec toutes les cartes de la première moitié du XVIe siècle (sauf une seule, de 1544, et qui est fort sujette à caution), notamment les mappemonde officielles de l'hydrographie sévillane.

[1] *The whole volume of Statutes at large... extant in print since Magna Charta vntill XXIX yeere of Ladie Elizabeth...* London, Barker, 1587, in-folio. 33 Henry VIII, p. 865 ; 2 et 3 Edward VI, p. 45 ; 23 Elizabeth, p. 658.

[2] Nous ne connaissons cette déclaration que par ce qui est ajouté à la carte de John Dee ; (Brit. Mus. MSS. Cott. Aug. I, i, art. I.) C'est probablement la source du dire de Hakluyt ; *Divers voyages*, 1582 ; dédicace à sir Philip Sidney.

[3] « Oct. 3. I. was sent for into her highness Pryvy Chamber where the Lord Threasurer also was, who having the matter slightly then in consultation, did seme to dowt much that I had or could make the argument probable for her highnes'title so as I pretended. » *Diary of Dr. John Dee*, dans les publications de la Camden Society, London, 1845, p. 9.

Mais tout le monde en Angleterre ne le comprenait pas ainsi. L'amiral sir William Monson, sous Jacques Ier, protesta contre cette théorie :

Dans aucune relation de Cabot, dit-il, mention n'est faite d'une prise de possession ou d'un débarquement ayant pour but d'occuper une île quelconque entre les degrés [du 36° au 58° de latitude]. Nous ne pouvons conséquemment invoquer un droit de succession en l'absence d'une preuve de possession : car c'est la loi reconnue pour le droit qui découle des découvertes [1].

Bien que l'interprétation de sir William Monson soit celle des légistes de nos jours, il ne faut y voir qu'une question de doctrine, et ce n'en est pas moins à l'Angleterre qu'appartient le mérite d'avoir découvert le continent de l'Amérique du Nord ; alors même, qu'on ne puisse déterminer le lieu où ses marins y abordèrent pour la première fois.

* * *

Lorsqu'en 1497, Jean Cabot revint de son premier voyage aux régions septentrionales, il informa Raimondo di Soncino, l'envoyé de Ludovic Sforza auprès d'Henry VII, que « la mer y est remplie de poissons à un point qu'on les prend non seulement à l'aide d'un filet, mais aussi avec des paniers auxquels on attache une pierre pour les enfoncer dans l'eau [2] ». Ses compagnons anglais ajoutèrent qu'ils comptaient en rapporter une telle masse « que dorénavant le royaume n'aurait plus besoin de l'Islande, d'où venait une si grande quantité du poisson appelé stockfish. »

On ignore à quelle date les Anglais, par suite de ce précieux renseignements, commencèrent à pêcher la morue dans les parages de l'île de Terre-Neuve. Cela ne prouve pas que longtemps ces hardis marins s'abstinrent d'aller y quérir ce poisson recherché. Nous sommes au contraire d'avis que si le notariat et les tabellions avec leurs archives avaient existé au XVIe siècle en Angleterre comme en France et surtout en Italie, on possèderait des contrats maritimes témoignant d'expéditions aux pêcheries terre-

[1] « No relation of Cabot's ever mentioned his possession, or setting his foot ashore to inhabit any of the islands betwixt the degrees aforesaid [from 58 to 36 degrees of lat.]; and therefore we can challenge no right of inheritance, wanting proof of possession, which is the law acknowledged by the right of discovery. » MONSON, *Naval Tracts*, livre I, dans CHURCHILL, t. III, p. 203.

[2] « Affermanno che quello mare é coperto de pessi li quali se prendenno non solo cum la rete, ma cum le ciste, essendoli alligato uno saxo ad ció che la cista se impozi in laqua... Et ditti Inglesi suoi compagni dicono che portaranno tanti pessi che questo regno non havera più bisogno de Islanda, del quale paese vene una grandissima mercantia de pessi che si chiamanno stochfissi. » Dépêche au duc de Milan, 18 décembre 1497. *Jean et Sébastien Cabot*, doc. X, p. 324-5.

neuviennes[1] a une époque relativement reculée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les navires de la Grande-Bretagne au début, ne se livrèrent pas à la pêche de la morue avec autant d'ardeur que leurs voisins. C'est sans doute la raison pour laquelle Élisabeth en 1563, sur le rapport que lui avait adressé sir William Cecil, publia un édit contraignant ses sujets à manger du poisson deux fois par semaine toute l'année. Mais elle a soin d'ajouter que ce n'était pas « par superstition [c'est-à-dire pour obéir aux prescriptions de l'Église], mais uniquement dans un but politique, pour augmenter le nombre des pêcheurs et des marins[2] ».

Le progrès néanmoins, paraît avoir été lent, puisqu'Anthony Parkhurst, dans une lettre du 13 novembre 1578, écrit à Hakluyt que les pêcheurs anglais à Terre-Neuve étaient en plus petit nombre que ceux de toute autre nation. En effet, pour cent cinquante navires français et bretons et cent espagnols il n'a compté que de trente à cinquante voiles anglaises[3]. Dans la dernière décade du siècle, le développement prit son essor. Richard Whitbourne partit de Southampton en 1581 à bord d'un navire de 300 tonneaux pour trafiquer avec les sauvages et prendre des baleines. En 1585, il s'embarque de nouveau pour Terre-Neuve sur un bâtiment qui jauge encore 220 tonneaux[4]; chiffre élevé pour l'époque et pour ce genre d'opérations au nouveau monde.

Non seulement le tonnage est notable, mais les navires devaient être très nombreux pour qu'en 1592 les Espagnols aient échelonné vingt vaisseaux de guerre entre Ouessant et les îles Scilly afin d'intercepter la flotte des pêcheurs anglais qui revenaient de Terre-Neuve[5]. Le nombre de ces derniers ne fit qu'augmenter. Sir Josiah Child rapporte qu'en 1605, l'Angleterre était représentée

[1] Il vint cependant en Angleterre une assez grande quantité de morues qui n'avaient pas été précisément pêchées dans la Manche; à en juger par les documents suivants :

List of prizes taken by Captain Christopher Coo since leaving the Thames on jan. 22, 1524. Brewer, *Calendar, Domestic and Foreign, Henry VIII*, t. IV, Part I, p. 33.

Le Pélican, de Quillebœuf, appartenant à Roger Poittou capturé par John Granger, de Plymouth, en août 1577.

Le navire de Martin Daguere, pris avec 100 000 morues par un navire anglais de Bristol, en mai 1593.

Le navire de Pierre de Hody, de Bayonne, pris par sir Walter Raleigh, en avril 1591.

Le Saint-Esprit, de Saint Jean-de-Luz, capturé par Cross et Thynne, sept. 1591. (Cf. *infra*, p. xxxi). Sous ces dates voir les *Calendars, Domestic, of the reign of Elizabeth.*

[2] « And because no maner of person shall missudge of the intent of this estatute, limiting orders to eat fish, and to forbeare eating of flesh, but that the same is purposelie intended and meant politikelie for the increase of fishermen and mariners and not from anie superstition to be maintained in the choice of meats. » *Statutes at large*, édit. de 1587; 5, Élizabeth, p. 428. Voir aussi le rapport de Thomas Jefferson adressé au Congrès le 1er février 1791; *Miscellaneous docs.*, 1871-72; Washington, 1872, in-8°.

[3] Hakluyt, *op. cit*, t. III, p. 132.

[4] Whitbourne, *A Discovrse and Discovery of New-fovnd-land.* London, 1622, in-8°; préface.

[5] *Calendars. Domestic. Elizabeth*, août 1592. *Idem.* 13 mars 1594, pour trente-six navires dont on lève l'embargo afin qu'ils puissent se rendre aux pêcheries.

sur la côte terre-neuvienne par « deux cent cinquante navires tant grands que petits[1] » ; chiffre que nous avons lieu de croire fort exagéré[2].

Un fait digne de remarque, c'est que dès 1599 on avait vu cette puissance exporter de ses ports l'excédent des cargaisons de morue rapportées des grands bancs[3]. Au commencement du XVII[e] siècle, l'exportation se fait directement de Terre-Neuve en Italie, malgré les pirates anglais qui infestent les parages de l'île et sont dirigés en 1612 par un Peter Eston, que les documents qualifient même de *General of the pirate captains*[4]. Ce qui est aussi curieux, c'est trente frégates turques s'emparant de sept navires pêcheurs anglais qui se rendaient de Terre-Neuve en Italie, au mois d'octobre 1617[5]. Aussi voit-on le maire de Poole, localité du Dorset dont tout le commerce, à une exception près, était avec cette île, demander instamment en 1619 qu'on supprime la piraterie dans la région terre-neuvienne[6]. Ce fut en vain, et la crainte des corsaires turcs était si grande[7] qu'à Weymouth seulement, au lieu de trente-neuf navires que ce port envoyait tous les ans à la pêche de la morue, il n'en partit que onze, dans l'année 1622[8]. Tout porte à croire que le gouvernement réussit à rendre la navigation plus sûre, car de Plymouth, de Barnstaple, de Southampton, et autres ports, un nombre relativement élevé de navires partirent en 1625 pour Terre-Neuve, voire pour le Portugal et l'Espagne, chargés de morues pêchées sur les grands bancs par des Anglais[9]. Il fallut une sorte d'état de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne pour arrêter ces expéditions, au grand regret du gouvernement qui, à cette

[1] CHILD, *Discourse of Trade*, London, 1694, pet. in-8°; dans la préface.

[2] Sous le règne de JACQUES I[er], la pêche dans les eaux anglaises fut entièrement aux mains des Hollandais, qui en tiraient un profit annuel de 1 000 000 de livres sterling. Et cependant l'Angleterre à cette époque (1614) envoyait 120 navires (mais non 250) chaque année à Terre-Neuve et 150 en Islande. OPPENHEIM, *op. cit.*, t. I, p. 200.

[3] « Her Majesty permits Nicholas Bowgan to transport out of the realm 60 000 New-foundland fish, as there is a good quantity in this West part. » *Calendars*, *loc. cit.*, 17 septembre 1599.

[4] *Calendars*; *Domestic*; *James I.*, 26 nov. 1612. PURCHAS, *Pilgrims*, 1625, t. V, p. 822, parle aussi de « Easton's pyracies ».

[5] *Op. cit.*, p. 426. La nouvelle de ce désastre causa une grande inquiétude en Angleterre, surtout du fait qu'on croyait sir Richard HAWKINS à bord d'un des navires pris ou coulés.

[6] *Calendars. James I[er]*, 18 mars 1619, p. 25.

[7] Sous JACQUES I, la compagnie terre-neuvienne en implorant le secours de la couronne, représente que depuis 1612 elle avait été spoliée de 40 000 livres sterling par les pirates. OPPENHEIM, *op. cit.*, t. I, p. 199. De 1609 à 1616, les corsaires algériens ne s'emparèrent pas moins de 466 navires anglais, dont les équipages furent réduits en esclavage. *Ibidem*.

[8] *Calendars*, mai 1622, p. 385.

[9] MONSON dit cependant (*op. cit.*, p. 483) que les Anglais ne caquaient pas la morue ni ne savaient la sécher en la salant ; ce qui nuisait à l'exportation de ce poisson : « Englishmen have not the use of barrelling up of cod, and if it be not barrelled, is it not vendible in France ; neither can they make haberdine, for if they could, it would be well sold in Spain or Portugal. » D'après MONSON, le mot *Baccallao* se traduisait en anglais par *Poor John* (Pauvre Jean); *op. cit.*, p. 485.

époque, considérait, non sans raison, *trade to Newfoundland as so advantageous to shipping*[1].

Elles ne tardèrent pas à reprendre, en 1634, grâce aux nombreuses proclamations de Charles Ier, inspirées par l'édit d'Élisabeth, mais visant plus particulièrement l'observation du carême. En cette année, le tonnage des expéditions envoyées à Terre-Neuve par Plymouth, Dartmouth et d'autres ports occidentaux de l'Angleterre s'éleva à 26 700 tonnes et le nombre des pêcheurs-morutiers anglais à 18 680 [2].

* * *

Quant au golfe Saint-Laurent, les Anglais ne commencèrent à le visiter que dans la dernière décade du XVIe siècle. Selon un témoin oculaire, le premier navire de cette nation qui se rendit dans ces parages, fut celui de George Drake en 1593, lequel ne dépassa pas les îles Ramea (ou de la Madeleine) au Sud-Ouest de Terre-Neuve. Le second fut la *Grâce*, de Bristol, commandée par Sylvestre Wyet, en 1594, qui atteignit l'île d'Anticosti. Le troisième et le quatrième furent le *Hopewell* et le *Chancewell*, de Londres. Ils n'allèrent que jusqu'aux Rameas, en 1597 [3].

On doit aussi dire que les Anglais ne s'en tinrent pas à la pêche de la morue. Nous les voyons expédier des navires de Falmouth, de Bristol et de Gravesend, dès les dernières années du XVIe siècle, en quête de morues [4], aux îles qui bordent la côte méridionale de Terre-Neuve, et sur le littoral du Nord-Ouest à la recherche de fanons de baleine. Ils importaient même en Angleterre, des faucons de Terre-Neuve ; mais ce qui est assez étrange, ce ne pouvait être qu'en vertu d'autorisations spéciales [5].

D'autre part, nous avons au milieu du XVIIe siècle, la déclaration formelle

[1] *Calendars. Domestic. James I*; sous les dates, p. 414, 439, 474, 496. MONSON, *op. cit.*, p. 486, nous apprend que les Anglais descendirent du Nord au Sud de Terre-Neuve parce que la morue y était plus grosse et en plus grande abondance. « Mais, dit-il, elle était trop épaisse pour pouvoir être salée, ce qui la rendait invendable dans les détroits (*the Straits* ou la Manche) et dans le Sud de l'Espagne. »

[2] *Calendars. Domestic. Charles I*, 1634-35, p. 393. Le gouvernement ne se faisait cependant pas faute de prendre de force (« pressed ») pour le service de l'État, les pêcheurs les plus vigoureux, notamment les « splitters », au moment où leur navire allait mettre à la voile ; *op. cit.*, pages 527, 556.

[3] « They are the first, for ought that hitherto is come to my knowledge, of our own nation, that haue conducted English ships so farre within the gulf of S. Laurence. » HAKLUYT, 1889, t. XIII, p. 59.

[4] On peut juger de la richesse de ces pêcheries par le fait que, selon HAKLUYT (t. III, p. 51) on prit à l'île Blanche seulement 1500 morses.

[5] *Calendars, Domestic. James I*; 1603-1610, p. 560.

de sir William Monson que « les Français seuls, et nulle autre nation, possédèrent dans ces contrées d'établissements stables, bien que les Anglais eussent souvent tenté, mais en vain, de faire comme eux [1]. »

*
* *

La première carte d'un point quelconque de l'Amérique septentrionale fut, naturellement, celle que Jean Cabot dressa en 1497. Les deux ambassadeurs d'Espagne à la cour de Henry VII la virent. Pedro de Ayala même la possèda, puisque dans sa dépêche du 25 juillet 1498, aux Rois Catholiques, ce diplomate manifeste l'intention de la leur envoyer. C'est à peu près tout ce qu'on en sait. Il est possible néanmoins de se faire une idée de cette carte.

Le 12 juin 1494, Christophe Colomb déclara devant notaire que Cuba était partie intégrante d'un continent qui se prolongeait jusqu'en Espagne, mais ce semble, par le Sud-Ouest. Les cartes du nouveau monde dressées alors, durent donc exposer déjà une terre continentale à proximité des Antilles. Cette conception géographique fut généralement adoptée, non cependant sans une importante modification. A en juger par une phrase d'Antonio de Lebrixa, dont nous reparlerons [2], les cosmographes espagnols eurent, dès 1498 et peut-être avant, l'intuition que Cuba n'était qu'une île, et tout porte à croire que la délinéation de Juan de la Cosa représentant l'archipel entier des Indes occidentales complètement séparé du continent américain, remonte au moins à cette époque.

Il faut aussi admettre, contrairement à la déclaration précitée de Colomb, que la côte dans d'autres cartes du temps ne se prolongeait pas seulement au Sud, mais qu'elle s'étendait en outre vers le Nord. La carte de Cabot devait présenter cette dernière configuration puisqu'Ayala dit que, d'après ce document, le pays récemment découvert par ce navigateur attenait aux territoires transatlantiques de l'Espagne. Il s'ensuit que le nouveau monde dans les épures de Jean Cabot ne pouvait guère différer de celui de La Cosa.

En 1512 Sébastien Cabot exerçait la profession de cartographe, apparemment à Bristol, où il rencontra sans doute le marquis de Dorset, qui était de cette ville. Sébastien y dressa une carte de la Gascogne et de la Guyenne pour l'expédition que ce gentilhomme devait y conduire, et il l'accompagna.

[1] « The French alone and no other nation, have continued a footing in these countries though we have often attempted to do the like, and failed. » *Naval Tracts*, p. 485.

[2] *Antonii Nebrissensis grammatici in cosmographiæ libros introduc.* Imprimé à Salamanque en 1898, in-4°. Voir, *infrà*, page 5.

Peu de temps après le débarquement au Guipuscoa, Sébastien alla offrir ses services au roi d'Aragon pour un voyage de découvertes dans la région des Baccalaos.

Sébastien se vantait non seulement d'avoir découvert ce pays mais encore le fameux passage au Cathay et même d'y être entré [1]. Dans ces conditions, pour convaincre le roi et ses ministres, il produisit certainement quelque carte de sa façon. Nous l'avons vainement cherchée dans les archives de l'Espagne. Mais ici encore, on peut s'imaginer ce qu'elle était.

C'est à Bristol que furent équipées les principales expéditions que l'Angleterre envoya au nouveau monde dans le premier quart du XVI[e] siècle. Des navigateurs azoréens fréquentaient ce port, notamment João Gonzales et les Fernandez, qui reçurent même de Henry VII des lettres patentes pour plusieurs voyages transocéaniques. Naturellement ils apportèrent avec eux des cartes lusitaniennes; d'abord parce qu'à cette époque elles jouissaient d'un grand crédit pour les navigations lointaines, ensuite à cause des renseignements de première main qu'on y trouvait concernant l'Amérique septentrionale, depuis les voyages de Corte-Real. C'est dans ces cartes que Sébastien Cabot a dû puiser les éléments de ses tracés de la région des Baccallaos.

Le portulan de Pedro Reinel [2] doit représenter assez fidèlement les configurations que l'astucieux Vénitien montra au roi d'Aragon en 1512. Sans un grand effort d'imagination, on le voit désignant du doigt le grand estuaire que Reinel expose au nord de Terre-Neuve et assurer Ferdinand que c'est le passage qui conduit au Cathay. Toujours est-il que le duc de Bedford, au milieu du XVI[e] siècle, possédait une carte de Sébastien Cabot marquant « entre 61° et 64° de latitude le détroit du Nord-Ouest » dans lequel il prétendait être entré et que le roi Henry VII l'aurait envoyé découvrir [3]. Ajoutons que ledit Reinel place justement l'ouverture de son grand estuaire par 61° de latitude, selon l'échelle originale de sa carte. D'ailleurs on n'ignore pas aujourd'hui que Sébastien Cabot n'a jamais fait un tel voyage pour le compte du roi d'Angleterre ou de n'importe qui [4].

Quoiqu'il en soit, on n'a pas connaissance d'une seule carte dressée en

[1] *Supra*, page IV.

[2] Cf. notre hors-texte V.

[3] « As you may read in his Card drawn with his own hand; the mouth of the North-Western Strait lieth near the 318 meridian between 61 and 64° in elevation continuing the same breadth about ten degrees West where it openeth southerly more and more. » Richard WILLES, dans son édition d'EDEN, London, 1577. C'est même cette assertion mensongère qui décida FROBISHER à entreprendre son expédition de 1576.

[4] *John Cabot the discoverer of North America*: chapitre II, pages 161, 162, 171.

Angleterre au XVIe siècle avec des éléments géographiques obtenus directement par un Anglais et décrivant Terre-Neuve ou les pays circonvoisins (sauf la région arctique pour les voyages de Frobisher).

Les cartes se rapportant à l'Amérique septentrionale, possédées en Angleterre à cette époque et qui existent encore, manuscrites ou gravées, ne dépassent pas une douzaine :

1° La carte envoyée de Séville en 1527, par un négociant anglais appelé Robert Thorne, au Dr Lee, ambassadeur à la cour de Charles-Quint. C'est une œuvre des plus médiocres dont les éléments furent fournis par un pilote espagnol. Elle a été gravée pour les *Divers voyages* de Hakluyt, en 1582.

2° L'atlas construit en 1542 par Jehan Roze (*alias* John Rotz), pilote dieppois au service de Henry VIII. L'original est au British Museum.

3° L'atlas de Battista Agnese, construit à Venise et dédié à Henry VIII, entre 1536 et 1547. Ms. de la bibliothèque des Barberini, à Rome.

L'édition qui fut faite par Clément Adams à Londres en 1549 de la mappemonde de 1544 de Sébastien Cabot. C'est à tort que cette carte passe pour avoir été regravée par Adams. Il n'a fait que reproduire les légendes imprimées qui sont collées sur la carte, et en se servant d'un nouveau tirage, fait apparamment à Anvers, de la planche originale. Nous ne la citons que pour mémoire, car on n'en connaît pas un seul exemplaire.

4° La carte cordiforme ajoutée au traité de sir Humphrey Gilbert, *A discovrse of a Discouerie for a new Passage to Cataia*, écrit vers 1566 et imprimé à Londres, en 1578. C'est une mappemonde cordiforme franco-italique[1].

5° La carte de l'Amérique du Nord dont John Dee fit hommage à la reine Élisabeth en 1580 et qui se trouve en original au British Museum, (MSS. *Cott. Aug.* I, i, art. I.) C'est un dérivé de quelque carte lusitano-dieppoise.

6° Celle de Simon Fernandez que le même John Dee fit copier à Mortlake en 1580 : copie qui est conservée au British Museum (*Cott. Rol. XIII*, 48). C'est une œuvre franco-italique.

[1] Les deux petites cartes, dressées par George Beste (ou l'une au moins, sur place, par James Beare, selon Kohl) et décrivant les voyages de Frobisher (*A true discovrse of the voyages of discouerie* ; London, 1578 ; pet. in-4°) sont sans intérêt pour la question qui nous occupe, bien que l'une d'elles trace le détroit de Frobisher et la *Meta incognita* : région extrêmement éloignée de Terre-Neuve. Mais l'extrait suivant des dépenses du premier voyage de ce navigateur (1576) ne manque pas d intérêt :

« Paid for a book of Cosmography in French by. Andrew Thevet. . . . . £. 2.4.
For a great carte of Navigation . . . £. 5.
For a great mappe universall of Mercator in prente. . . . . £. 1.6.8.
For three other small mappes prented 0.6.8.
For six cartes of nauigation written on blacke parchment, whereof 4 ruled playne and 2 rounde . . . . £. 2.
(*The three voyages of Sir Martin Frobisher* Publication de la Hakluyt Soc., 1867).

7° La piètre carte de l'Amérique septentrionale en forme de segment de sphère, dédiée par Michael Lok « civis londinensis » à sir Philippe Sidney en 1582 et que Hakluyt dit avoir été dressée d'après celle que Verrazano donna au roi Henry VIII. Ce serait donc un dérivé d'origine italiano-française, gravé pour l'Hakluyt de 1582.

8° Vient maintenant la carte anonyme mais dressée par Thomas Hood à Londres vers 1592, et conservée au British Museum en original (17938 B). Il a emprunté ses données à un modèle hispano-dieppois.

9° Le globe construit par Molyneux vers 1592, et qui se qui trouve à la bibliothèque du Middle-Temple, à Londres, n'a pour Terre-Neuve et ses abords qu'une configuration empruntée à quelque vieille carte dieppoise du type de Desliens (1541), mais mâtinée de désignations italiennes (*Y. della assumptio, C. de S. Aluisa.*) et qui est sans valeur.

10° Enfin nous avons la mappemonde ajoutée par Hakluyt à ses *Principall Navigations* en 1599-1600. Ici, il a fourni à Edward Wright ou à Molyneux (qui passe pour en être l'auteur ou simplement pour l'avoir gravée) des renseignements pour Terre-Neuve pris d'une carte franco-lusitanienne ou hollandaise (le prototype de Bertius?), et pour une partie du Canada, de la carte même de Jacques Cartier[1] : ce qui lui donne une grande importance comme conception (erronée) de la région des lacs.

*
* *

A partir de cette date, pendant au moins soixante années, ce sont la Hollande et la Belgique qui alimentent la marine anglaise de cartes, toutes dérivées pour l'Amérique septentrionale de la cartographie lusitano-dieppoise. Celles qui furent gravées en Angleterre, pour Henry Briggs et Samuel Purchas (1625), William Vaughan ou Mason (1626), Robert Dudley (à Florence, 1646), Seller (1671), empruntent aussi à cette source leurs configurations terre-neuviennes[2]. Il n'y a de changé que la nomenclature, soit par des traductions du français, soit par l'addition de noms nouveaux, lesquels témoignent d'atterrages ou de relevés faits par des Anglais; mais seulement, à dater de 1625, dans celles de leurs cartes que nous avons pu consulter.

[1] *Infrà*, p. 192-193.

[2] Nous n'avons pas consulté les cartes de Terre-Neuve dressées par William HACK vers 1566. (British Museum, *King's Drawings*, *CXIX*, 9, et *Add.* MSS. 13972.)

Même pour les cartes de l'Angleterre les Anglais dépendaient en une certaine mesure des Hollandais. Le 9 mai 1654, sir John SCOTT adressa à CROMWELL une pétition, sollicitant l'autorisation de faire imprimer en Hollande par Jean BLAEU des cartes de l'Ecosse et de l'Irlande.

Notons, cependant, que les désignations *B. of Flowers*, *Day of Fogs* et *Hearts easse* dans le Jacobsen amstelodamois de 1621, indiquent l'existence d'une nomenclature anglaise originale avant cette dernière date.

En réalité ce n'est qu'après le traité d'Utrecht (1713), que la cartographie terre-neuvienne de provenance anglaise commence à prendre son essor, et nous la voyons aboutir, en 1765-1769, aux admirables travaux hydrographiques, du célèbre capitaine Cook, encore si utiles aujourd'hui.

* * *

Si, comme nous le montrerons, la marine anglaise resta tributaire pendant au moins deux siècles des cartographes portugais, français et hollandais, pour le Labrador, Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse et même le Canada, on est fondé à se demander s'il pouvait en être autrement. Certes, la Grande-Bretagne avait, comme le Portugal et la France, la ressource des épures rapportées de ces régions par les pilotes de ses équipes de pêche ; mais nulle part nous ne trouvons traces d'efforts directs du gouvernement anglais pour les coordonner, ou pour enseigner à ses marins les moyens d'en obtenir de plus exacts.

S'appuyant sur Hakluyt, on a cru que lors du grand développement qu'imprimèrent les derniers Tudor à la marine d'Angleterre, Édouard VI, à l'instar de l'Espagne, avair créé, entre 1549 et 1553, un office de pilote major (*Grand Pilot of England*) et même que Sébastien Cabot en fut le premier titulaire. Niant ce fait avec Biddle, nous reportâmes la création de cet emploi au 3 janvier 1563, sur la foi d'un document de l'époque, duquel il ressortait en outre que la reine Élisabeth y avait appelé à cette date Stephen Burrough[1]. Ayant prié un érudit des plus compétents d'examiner à nouveau le manuscrit Landsdowne, nous reçumes pour réponse que c'est seulement un projet auquel aucune suite ne fut donnée ; que le nom de Stephen Burrough ne figure pas sur le *Patent Roll* ; que nulle part il n'est question de lui en cette qualité ou pour avoir reçu des appointements à ce propos, et que la marine anglaise n'a jamais eu de pilote-major, voire (aux termes du document précité) de *Cheyffe Pylot*[2].

[1] M. M. Oppenheim, l'auteur de la savante *History of the administration of the Royal Navy... from* MDIX *to* MDCLX.

[2] Notons cependant que Hakluyt, dans ses *Divers voyages*, p. 15 de la réimpression, désigne Stephen Burrough, en 1582, comme étant alors : « one of the foure masters of the Queene's nauie. — un des quatre maîtres de la marine de la Reine. » Nous n'avons aucun renseignement sur cette organisation.

Ce qui a certainement existé en Angleterre, c'est un *Grand Pilot*; mais il ne ressemblait en rien au pilote-major d'Espagne.

> Cet homme, dit l'amiral Monson, était choisi à cause de sa grande expérience comme pilote d'une certaine côte, surtout pour guider les grands navires du roi au travers le canal, depuis Chatham jusqu'aux *Mers Étroites*, et aussi à cause de sa connaissance pour traverser le canal appelé les *Sombres Profondeurs* [1].

D'ailleurs, fait assez curieux, le pilote ne semble pas avoir eu en Angleterre la même importance que dans les autres pays. Ainsi, la coutume d'embarquer des pilotes n'y fut ni générale ni de longue durée. Dès le commencement du XVIIe siècle, ils cessent de figurer d'une façon spéciale sur les rôles d'équipage. Ce fut en réalité le capitaine lui-même à qui incomba dorénavant l'exercice du pilotage ou, pour mieux dire, de la navigation hauturière, quitte à employer les services des pilotes du port où il voulait entrer.

On s'étonne au premier abord que malgré l'exemple de la *Casa de Contratacion* de Séville, l'Angleterre, lors du développement de sa puissance coloniale, n'ait pas aussi fondé un établissement de ce genre. La raison en est que la tendance du gouvernement anglais fut de faire appel de préférence à l'initiative individuelle et à l'association pour les grandes entreprises maritimes, notamment celles qui furent créées en vue de la protection du littoral ou l'exploitation du commerce colonial et étranger. C'est donc l'histoire de ces établissements qu'il faut interroger pour se rendre compte de ce que pouvaient être les ressources à la portée de l'hydrographe et du cartographe en Angleterre, aux XVIe et XVIIe siècles. Elles nous semblent avoir été fort limitées.

La plus ancienne fondation de ce genre en Angleterre au XVIe siècle paraît avoir été la corporation de *Trinity House*. Sous sa première forme en 1513 ou 1514 (à Deptford) elle avait pour but d'obvier à la « grande décadence de la marine causée par l'emploi de jeunes gens inexpérimentés et, comme pilotes, d'Écossais, de Flamands et de Français [2]. » Plus tard, ce fut une association d'hommes de mer, sous les auspices de Henry VIII, qui eut pour but l'érection de phares et le placement des bouées [3], de fournir des pilotes aux

[1] « This man is chosen for his long experience as a pilot on a coast, especially to carry the king's great ships through the King's channel, from Chatham to the narrow seas: as also from his knowledge to pass through the channel called the *Black Deeps*. » Monson ajoute que les appointements de ce pilote étaient de £ 20 par an. *Naval Tracts*: dans Churchill, t. III, p. 288 et 289.

[2] « For the reformation of the navy lately much decayed by the admission of young men without experience, and of Scots, Flemings, and Frenchmen as lodesmen. » Oppenheim, *op. cit.*, p. 92.

[3] Abandon de l'Amirauté consenti en 1594 par le *Lord Admiral* Howard. *Ibid.*, p. 148.

navires en partance des ports de la Grande-Bretagne et de signaler les rochers, les récifs, les bancs de sable et autres obstacles à la navigation. Une telle mission implique au moins des encouragements à l'étude de l'hydrographie, de la cartographie et de l'art nautique. Malheureusement, les archives de cette corporation furent détruites dans le grand incendie de 1666, et on ne saurait dire aujourd'hui quels ont été ses efforts à ce sujet. Il est notoire cependant qu'après la concession des lettres patentes de 1660, *Trinity House*, faisait passer des examens aux officiers chargés de la navigation (*masters*) à bord des vaisseaux du roi; mais ces examens étaient limités à une connaissance de la Manche. Dans la marine marchande, commandait un navire qui voulait, sans certificat d'aptitude, comme sans autorisation préalable.

Quant à des cours publics sur la matière, il y a d'abord la tentative que fit Hakluyt pour en établir à Londres ou à Ratcliffe un peu avant 1582. S'inspirant de leur organisation à la *Casa de Contratacion* de Séville, il proposa à sir Francis Drake de faire les frais d'une chaire où l'on enseignerait l'art de la navigation. Le célèbre amiral y consentit et se chargea de donner 20 livres sterling par an d'appointements et 20 autres livres pour l'achat d'un globe et de cartes, à la personne compétente que Hakluyt lui désignerait à cet effet. Mais le candidat ayant exigé le double de cette somme, il ne fut pas donné suite au projet[1].

Inspiré par les mêmes motifs, sir William Monson fit des efforts pour obtenir qu'on fit à Londres des conférences sur l'art nautique, mais, paraît-il, sans plus de succès[2]. Le premier cours sur ce sujet, dont nous ayons connaissance, est celui que fit le docteur Hood, de Trinity College, dans la demeure de sir Thomas Philpot Lane, à Londres, peu après 1592. Puis vint la chaire de navigation créée par la fameuse Compagnie des Indes-orientales lors de son établissement sur de nouvelles bases (31 décembre 1600) et confiée à Edward Wright[3], mathématicien autant que cartographe renommé. (On va jusqu'à lui attribuer, mais à tort, le mérite d'avoir inventé la célèbre projection dite de Mercator[4].)

[1] Hakluyt, *Divers Voyages*, 1580; dédicace à sir Philip Sidney, p. 16. Il est curieux de remarquer que plus de deux siècles et demi après, en 1848, des documents furent soumis aux deux chambres du Parlement, établissant qu'il n'existait pas encore en Angleterre de système d'éducation pour la marine marchande.

[2] *Naval Tracts*, livre IV, dans Churchill, t. III, p. 393-395.

[3] Albert H. Markham, édit. des voyages de John Davis, Hakluyt Society, 1880.

[4] Wright a seulement énoncé en 1599 la formule de la proposition que Mercator avait imaginée en 1569. Il regretta même de ne pas avoir suivi l'exemple de celui-ci en la gardant pour lui; « And in that point I wish I had been as wise as hee [Gerardus Mercator] in keeping it more charily to myselfe. » *Certain Errors in Naviga-*

Nous ne savons si déjà d'autres compagnies, celles de Moscovie (1555), par exemple, dont Sébastien Cabot fut gouverneur et qui se proposait d'atteindre le Cathay, eut un hydrographe attitré ou dressa de cartes.

Mais pour la question qui nous occupe, les travaux géographiques des corporations de ce genre ne pourraient guère nous être utiles, car leur sphère d'action était strictement circonscrite au royaume d'Angleterre ou aux Indes-orientales ou à l'Afrique ou au Nord-Est ou à l'Ouest de l'Europe. Nous ne voyons que la Compagnie d'Hudson (1670), qui eût pu fournir des renseignements sur l'hydrographie des régions septentrionales du nouveau monde ; mais ses archives eurent le même sort que celles de *Trinity House*, et rien d'ailleurs ne prouve que cette corporation ait réuni des documents de ce caractère.

Mais pour expliquer l'absence de cartes originales et de travaux techniques se rapportant à Terre-Neuve, il existe une raison qui prime toutes les autres : c'est que jusqu'au traité d'Utrecht, cette île ne fut à peu près pour l'Angleterre qu'une quantité négligeable !

LES PORTUGAIS

Les documents n'attestent la présence d'aucun Européen à Terre-Neuve avant Gaspar Corte-Real. Dans l'état actuel de la question, l'historien impartial doit donc en attribuer la découverte aux Portugais. C'est aussi à ces habiles marins que revient le mérite d'avoir ébauché les premières cartes et la première nomenclature de cette île.

Les épures rapportées à Lisbonne par deux des caravelles de Corte-Real lors de son troisième voyage aux régions septentrionales, en octobre 1501, servirent à tracer un commencement de délinéation du pays. L'essai se continua, mais sans faire école et presque sans changements jusqu'au milieu du XVIe siècle, dans ce que nous avons nommé, à cause de son origine et de la nationalité des géographes qui propagèrent les cartes de cette provenance, l'*Hydrographie lusitano-germanique*. Ces publications, bien que fort nombreuses et émanant des milieux les plus savants de l'Europe (Saint-Dié, Strasbourg, Bâle, Nuremberg), ne comptent absolument pour rien d'utile dans l'évolution définitive ou scientifique de la cartographie de l'Amérique septentrionale.

tion, detected and corrected, London, 1599, in-4°, pp. XII et XIII de la préface.

L'expédition envoyée par le roi Emmanuel en 1503 à la recherche de Gaspar et de Miguel Corte-Real, entreprise impliquant une exploration minutieuse de la côte orientale de Terre-Neuve et de ses abords, dût en rapporter des relèvements et des notions géographiques qui servirent, sans aucun doute, à dresser le prototype d'une seconde série ou famille de cartes lusitano-américaines.

Cette deuxième catégorie eut un meilleur sort que la première; après s'être toutefois modifiée dans un sens relativement moins inexact. Le plus ancien spécimen de cette manière qui nous soit parvenu est la carte typique de Pedro Reinel, construite en Portugal vers 1504. On y revoit le profil occidental de la Terre-Neuve de Cantino, mais avec cette différence capitale que l'ensemble de la configuration se trouve enclavé à sa véritable place, entre le Labrador et l'Ile du Cap-Breton ; l'un et l'autre parfaitement définis, selon l'idée qu'on s'en faisait à l'époque.

C'est ce nouveau tracé qui fut choisi en Espagne, en France et en Italie. Loin cependant de rester immuable comme l'hydrographie lusitano-germanique, le type nouveau progressa ou se modifia tant dans ses contours que dans sa nomenclature, particulièrement chez les cartographes dieppois, à la suite de la découverte du détroit de Belle-Isle.

Les Portugais, à leur tour, reprirent l'innovation en sous-œuvre, pour ainsi dire, et graduellement améliorèrent la configuration de l'île de Terre-Neuve. Nous décrirons cette évolution par des fac-similés et par des textes.

L'Espagne adopta de bonne heure la configuration de Reinel et sa nomenclature, qu'elle reproduisit presque jusqu'à la fin du XVIe siècle, sans tenir compte des développements progressifs.

En Italie, au contraire, on rencontre de l'initiative, se traduisant par des types qui se différencient, mais en prenant souvent pour base la seconde catégorie des cartes portugaises. C'est cette famille qui constitue la cartographie *lusitano-italique*, qui se transforma plus tard en empruntant des éléments aux œuvres dieppoises.

Toutes ces séries restent néanmoins foncièrement portugaises. Il en est de même des cartes hollandaises, anglaises et franco-canadiennes, presque jusqu'à l'époque des beaux travaux hydrographiques du capitaine Cook. On en retrouve des traces encore aujourd'hui dans certains noms des publications de l'amirauté. Cette persistance s'explique en voyant, par exemple, Fitz-Hugh dans sa grande carte des pêcheries anglaises à Terre-Neuve, presque officielle et dressée à Londres en 1693, continuer à arborer sur la partie orientale de l'île, à partir de la baie Notre-Dame et en suivant vers le

Sud la longitude de 54° (Greenwich), l'étendard de l'ordre portugais du Christ.

Avant de décrire en détail tous ces monuments de la géographie et d'en montrer, autant que faire se peut, la filiation, l'influence et les dérivés, il importe de rechercher l'origine des renseignements hydrographiques dont les cartographes se sont servis, particulièrement à Lisbonne.

⁂

L'œuvre de Gaspar Corte-Real ne fut pas stérile et les contrées qu'il avait découvertes ne cessèrent d'être considérées pendant tout le XVI[e] siècle comme domaine d'outre-mer de la couronne de Portugal et à être exploitées, mais non exclusivement comme pêcheries.

L'abondance prodigieuse de la morue dans les parages de Terre-Neuve et probablement la possibilité de faire la traite des insulaires [1], incitèrent nombre d'armateurs à Lisbonne et aux Açores, à équiper des navires pour la pêche sur les côtes de l'île. A une époque où l'alimentation constituait encore le plus important problème de l'humanité, sans parler de l'Église qui prescrivait de faire maigre cent cinquante-trois jours par an, la recherche du poisson explique le but de nombreuses expéditions maritimes. C'était aussi, dès une époque reculée, une source de revenu pour l'État. On possède une ordonnance du roi Emmanuel, du 14 octobre 1506 [2], concernant la perception d'un droit fiscal sur le poisson apporté de Terre-Neuve.

Cette industrie prit un tel développement parmi les marins portugais, qu'en 1550 on comptait dans le seul petit port d'Aveiro plus de cent cinquante navires équipés pour la pêche de la morue aux abords de Terre-Neuve et qui même cherchèrent à y faire des découvertes [3]. Tout porte à croire que des expéditions portugaises poursuivaient aussi la baleine, même jusqu'au détroit d'Hudson. D'autres s'aventuraient plus loin encore, à la recherche du fameux

[1] Pietro PASQUALIGO, dans la lettre adressée à ses frères, dit des indigènes amenés sur les caravelles de CORTE-REAL et qu'il venait de voir (19 octobre 1501), qu'ils sont « capables de faire d'excellents manœuvres et les meilleurs esclaves qu'on eut encore vus ; — li homini ch'seranno per excellentia da fatiga, et gli meglior schiavi se habia hauti sin ora ». *Les Corte-Real*, p. 212. Rappelons que l'une des caravelles avait à bord « degli homini et de le donne de questo locho ne pigliarno circha da cinquanta per forza ». Dépêche d'Alberto CANTINO au duc DE FERRARE, 17 oct. 1501 ; *op. cit.*, p. 205.

[2] *Alvara dirigido a Diogo Brandão :* dans C. BOTELHO DE LACERDA LOBO, *Sobre a decadencia das Pescarias de Portugal*. Cf. *Memorias Economicas da Academia R. das sciencias de Lisboa*, t. IV, 1812, p. 338.

[3] « Os seus moradores, que pelos annos de 1550. Contavão mais de cento e cincoenta embarcaçoens de proprio commercio foraõ os descubridores da terra nova, e pescarias do bacalhao ». Antonio DE OLIVEIRA FREIRE. *Descripçam corografica do reyno de Portugal;* Lisboa, 1739, in-4°, p. 55. Manoel PIMENTEL, *Arte de Navegar ;* Lisboa, 1706, p. 364.

passage au Cathay par le Nord-Ouest. C'est de la sorte qu'il faut s'expliquer la nombreuse nomenclature, exclusivement portugaise, qu'on relève au Labrador dans les cartes anciennes, comme celle de la Riccardiana, et dans la mappemonde de Desliens dressée à Dieppe en 1541. Ces tentatives se renouvelèrent pendant de longues années. Richard Hakluyt déclare tenir d'un témoin digne de foi que, vers 1574, Vasqueanes Corte-Real, quatrième du nom, envoya à la découverte du passage par le Nord-Ouest un navire qui aurait trouvé, par 58° de latitude Nord, un grand estuaire que les gens de l'équipage assuraient être le détroit tant cherché, mais le manque de vivres les aurait contraint de revenir sans l'avoir remonté au delà de vingt-deux lieues [1]. Ce n'était, naturellement, qu'une illusion.

Ces entreprises hardies étaient de notoriété publique. Ainsi, sur le beau globe de métal dit de Lécuy [2], construit à Rouen dans le dernier quart du XVIe siècle, se lit, à l'entrée de ce qui semble être notre détroit d'Hudson : *Fretvm arcticvm per qvod Lvsitani in Orientem et ad Indos et Molvcas navigare co*[g]*nati svnt* (Détroit arctique par lequel les Portugais se sont efforcés de naviguer en Orient ainsi qu'aux Indes et aux Moluques).

Le gouvernement portugais ne perdit jamais de vue à cette époque la région terre-neuvienne. Il en fut de même de la famille du découvreur, qui ne cessa d'exercer les divers droits conférés à Gaspar Corte-Real en 1500, à Miguel, son frère, en 1502, à Vasqueanes, leur aîné, en 1506 [3]. Aux termes de ces actes du roi Emmanuel, la capitainerie de Terre-Neuve appartenait à leurs descendants dans la ligne masculine jusqu'au dernier. Des lettres patentes accordées par João III en 1538, par Sébastien en 1574 et par Henrique son successeur le 26 mai 1579, confirmèrent ces privilèges [4].

Le Portugal établit aussi des colonies dans l'île même. Elles ne réussirent pas et toutes traces, en dehors de certaines dénominations lusitaniennes, ont disparu. Mais le fait est constant. On possède une *carta* du 4 mai 1567 [5], par laquelle le roi accorde à Manoel Corte-Real que le corregidor des Açores désigne un notaire pour la colonie qu'il va fonder à Terre-

[1] HAKLUYT. *Divers voyages*; London, Hakluyt Society, 1850, in-8°. On a cru que c'était l'origine du mystérieux « Détroit d'Anian », ce dernier nom considéré comme un corruption de Anes. Cette désignation n'est qu'un reste des emprunts faits à MARCO POLO.

[2] Bibliothèque nationale, sect. de géographie.

[3] *Les Corte-Real*, docs XII, XX, XXIII.

[4] *Op. cit.*, docs XXXI, XXXVII, XXXIX.

[5] *Op. cit.* La souveraineté du Portugal sur Terre-Neuve ne semble avoir cessé qu'avec l'annexion de ce royaume par PHILIPPE II (1588) et sans que l'Espagne se soit prévalue de cette souveraineté. En effet, dans le traité de Paris de 1763, l'Espagne ne mentionne comme lui appartenant dans ces régions que l'Acadie et la Nouvelle-Écosse.

Neuve et dont les membres doivent partir de Tereeire sur deux caravelles. Mais dès avant cette date, le gouvernement avait envoyé ou autorisé des expéditions sinon à Terre-Neuve même, au moins dans la région adjacente. On le voit par les lettres patentes accordées à João Alvares Fagundes, le 13 mars 1521, et qui rappellent des entreprises maritimes antérieures, au cours desquelles les marins de Viana semblent avoir accompli le périple du golfe Saint-Laurent et exploré la côte septentrionale de l'Ile du Cap-Breton.

* * *

Après avoir montré l'origine des renseignements cartographiques obtenus par les marins portugais, il reste à démontrer dans quelles conditions ils furent utilisés d'abord en Portugal. Le lecteur trouvera dans la première partie du présent ouvrage une description critique et détaillée de toutes les cartes portugaises dressées au XVIe siècle en vue des explorations de Terre-Neuve et des pays circonvoisins arrivées à notre connaissance ou méritant d'être examinées ici. Mais ce que nous voudrions pouvoir retracer c'est l'historique de l'enseignement lusitanien de la navigation au Nord-Ouest, ainsi que de l'hydrographie et de la cartographie des parages transatlantiques. Cette tâche est aujourd'hui impossible.

Dans cette enquête, il fallait d'abord s'assurer si en Portugal la science nautique et l'hydrographie furent à l'époque des découvertes maritimes l'objet d'un enseignement officiel ou relié en quelque sorte à l'État. Nous ne tardâmes pas à voir, pour commencer, que la fameuse École de Sagres était une pure légende, même d'origine relativement récente. Si l'influence du Prince Henry s'exerça sur les progrès de la navigation, ce ne fut que par des efforts personnels, et peut-être comme protecteur de l'Université, où, paraît-il, on n'enseignait cependant sur la matière que les mathématiques et probablement un peu d'astronomie.

Nous devions ensuite voir si le Portugal avait possédé comme l'Espagne, un établissement analogue à la *Casa de Contratacion* de Séville. La *Casa da Mina*, plus tard, *Casa da Mina e India* connue aussi sous le nom de *Almazem*, présentait sans doute une organisation du même genre ; mais ce n'est qu'une hypothèse, car on n'a pas retrouvé son *Regimento*. Le tremblement de terre de 1755 et l'incendie qui en fut la suite, ont détruit ce document ainsi que les principales archives, notamment celles qui se rapportaient aux expéditions et découvertes maritimes.

Nous espérions être plus heureux en consultant les recueils de lois et d'ordonnances, qui pouvaient, à l'exemple des *Recopilaciones* espagnoles, viser les pilotes et la navigation, voire l'organisation des *Casas*; mais nos recherches n'ont abouti à rien de positif[1]. Tout ce que nous avons appris, grâce à de récentes investigations entreprises par un savant Portugais à la Torre do Tombo[2], c'est qu'en 1514 il y avait probablement à la *Casa da India*, un *Padron*, comme à la *Casa de Contratacion* sévillane, puisqu'à cette date, un nommé Maître Diogo, fut chargé de construire une sphère sur le modèle d'une carte que devait lui remettre Jorge de Vasconcellos, préposé ce semble à la cartographie[3].

On voit aussi que cette science avait pris un grand développement à Lisbonne au milieu du XVIe siècle. Six établissements y employaient dix-huit cartographes à dresser ou dessiner des cartes marines en 1552[4]. Nous décrirons des œuvres portugaises de cette date, d'une certaine importance pour les tracés de l'Amérique septentrionale.

Notons, comme allant au premier abord à l'encontre de cette liberté, un édit d'Emmanuel, du 13 novembre 1504, défendant sous certaines pénalités de construire des cartes marines ou des globes. Mais ce n'est pas une interdiction générale ; elle ne s'applique qu'à la Guinée, au-delà du rio de Manicongo[5]. Nous avons d'ailleurs le témoignage d'Améric Vespuce d'un si grand poids. Le 9 décembre 1508, le cardinal Ximénès interrogeant le navigateur florentin sur l'opportunité de permettre à tout le monde de naviguer et de trafiquer dans les colonies espagnoles d'outre-mer : *que cada vno tenga lybertad de yr i llevar lo que quisyere ;* répondit que telle était la politique du Portugal : *Segun que lo haze el rey de Portugal en lo de la Mina del Oro*[6]. Est-ce que ce droit n'implique pas l'obtention et l'usage absolu de cartes marines? Ne voyons-nous pas aussi Andrea Corsali, à l'appui d'une descrip-

[1] Il faudrait revoir un livre que nous n'avons pu examiner depuis 1866 : *Regimento e ordenações da fazenda*. Lisboa, em casa de Germão galharde ; 1548, in-folio (*Bibl. Am. Vetust.*, n° 286). On trouve dans cet ouvrage vingt-sept publications officielles concernant le commerce et les rapports maritimes du Portugal avec le Brésil et les colonies portugaises. La grande collection commencée à Lisbonne en 1783, sous le titre de *Systema* ou *Collecção de Regimentos*, ne contient rien sur le présent sujet.

[2] M. Sousa Viterbo, *Cf.* la *Revue critique*, 12 décembre 1898.

[3] « Fazer hũua poma segundo certa carta de marear que lhe faciltaria ». Sousa Viterbo, *Trabalhos Nauticos dos Portuguezes nos seculos XVI e XVII*. Lisboa, 1898, in-folio, n° LVIII, p. 87.

[4] C. Rodrigues de Oliveira, *Sumario*. Lisboa, 1552, cité par M. S. Viterbo.

[5] *Alvarà prohibindo fazerem-se cartas de marear [nemhunas pomas grandes, nem pequenas] alem do rio de Manicongo*. Dans *Alguns documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo ;* Lisboa, 1892, in-fol., p. 139.

[6] *Cartas de Indias, publicadas por el Ministerio de Fomento* ; Madrid, 1877, grand in-folio, p. 11.

tion minutieuse de la route des Indes, conseiller à Giuliano de Médicis de consulter la carte marine que Miguel da Silva, l'ambassadeur de Portugal, apporta à Rome avant 1516[1] ? Enfin si Alberto Cantino avait éprouvé quelque difficulté à se procurer les éléments cartographiques pour la mappemonde décrivant d'une façon spéciale et détaillée les découvertes des Portugais qu'il fit dresser à Lisbonne, vers 1502, n'en serait-il pas question dans sa correspondance avec le duc de Ferrare[2] ?

Il était donc permis, en thèse générale, à cette époque en Portugal de dresser des cartes marines, sauf peut-être l'obligation, comme à Séville, de les faire viser par le pilote-major ou quelque fonctionnaire commis à cet effet. Ce n'est pas que les rois de Portugal vissent toujours avec indifférence la route vers leurs possessions d'outre-mer divulguée à des nations rivales. Mais ils n'y mettaient obstacle que dans des cas spéciaux, comme par exemple lorsqu'il s'agissait de certaines parties de la côte d'Afrique ou des îles Moluques. C'est ainsi que nous voyons João III envoyer des agents à Savone et le 30 septembre 1531 acheter de Leone Pancaldo, pilote savonésien qui avait accompagné Magellan dans son fameux voyage, l'engagement, moyennant une rémunération de 2 000 ducats, de ne fournir à personne une carte de l'archipel des Épices.

Un semblable motif n'existait certainement pas pour Terre-Neuve, où il n'y avait que des pêcheries connues et exploitées ouvertement par toutes les nations maritimes. Et quant au détroit imaginaire, ce n'est qu'après l'avoir trouvé que le Portugal eut songé à l'entourer de mystère. De fait, toutes les cartes portugaises du xvi[e] siècle exposant cette région, contiennent absolument ce qu'on en savait à l'époque où elles furent dressées. C'est même ce qui constitue le principal mérite de cette catégorie de documents pour l'étude de la géographie historique du nouveau monde.

*
* *

Dans l'étude que nous poursuivons, une question capitale, mais des plus difficiles à résoudre et qui n'a pas encore été traitée scientifiquement, au moins pour Terre-Neuve, c'est celle des premiers atterrages des Portugais.

L'idiome employé dans les nomenclatures originales montre bien la natio-

[1] Ramusio, *Delle Navigationi et Viaggi ;* Venetia, 1563, t. I, f°, 180 (*sic pro* 280).

[2] « Ho inteso quanto in epsa se contiene, et maxime circha la charta del navichare. » Lettre de Cantino du 19 novembre 1502. *Les Corte-Real*, p. 216.

nalité des marins qui nommèrent certains ports, caps, îles et côtes ; mais ces désignations indiquent rarement le lieu où ils abordèrent pour la première fois. La description dans les récits des voyageurs offre, il est vrai, des éléments d'appréciations, malheureusement ils ne sont pas assez précis d'ordinaire pour permettre d'identifier les positions : témoin le mémorable atterrage de Christophe Colomb au nouveau monde en 1492, décrit minutieusement dans son journal de bord, et néanmoins encore aujourd'hui l'objet de vives polémiques.

Les cartes portugaises et leurs dérivés exposent cependant certains noms qui peuvent mettre sur la voie ; comme ceux par exemple qu'on a relevés dernièrement pour la côte d'Afrique et l'Inde[1]. Les délinéations lusitaniennes de Terre-Neuve en contiennent aussi d'un grand intérêt. Voici à quelle occasion :

Les navigateurs portugais, dans leurs premières explorations maritimes, érigeaient sur un point en vue de la côte du pays qu'ils venaient de découvrir, près d'un cap, à l'entrée d'un port, à l'embouchure d'une rivière, une croix, en commémoration de l'événement et comme prise de possession de la contrée[2]. Sous le règne de João II (1481-1495), au lieu d'une croix de bois ce fut une monolithe, colonne ou pilier, taillé en Portugal et embarqué, sans doute à plusieurs exemplaires, qu'ils érigèrent. Ces petits monuments étaient appelés *Padraões*. De là les inscriptions cartographiques assez fréquentes, de *abaia do Padraõ*, *P.* ou *Ponta do Padraõ*, etc. C'est-à-dire, la baie du Pilier, la pointe ou le cap du Pilier, etc. On doit croire aussi que lorsqu'ils avaient omis d'en emporter ou qu'il n'en restait plus à bord, les marins portugais revenaient forcément à l'ancienne coutume et, faute de mieux, plantaient des croix. C'est probablement l'origine des désignations non moins fréquentes de *Abaia da crux*, *P. da crux* etc. indiquant la baie ou le cap ou s'élevait ce signe commémoratif. Nous croyons que le vocable de *Santa Crux* se rapportait seulement au jour de la découverte : soit l'Exaltation (14 septembre) soit l'Invention (3 mai) de la Sainte-Croix.

Or ces noms se trouvent inscrits sur la côte de Terre-Neuve dans plusieurs très anciennes cartes portugaises ou lusitano-italiques.

Le Maggiolo de 1527 porte sur le littoral Est, vers le milieu de l'île : *abaia do padran ;* plus au Sud : *abaia de crux*, et sur la côte méridionale, à

[1] A. M. Castilho. *Études historico-géographiques sur les colonnes ou monuments commémoratifs des découvertes portugaises en Afrique.* Seconde édition. Lisbonne, 1870, in-8°, avec planches représentant plusieurs de ces *Padraões*.

[2] Jules Codine, rapport sur la première édition de l'ouvrage ci-dessus, dans le *Bulletin de la société de géographie*, t. XVIII, 1869, p. 454.

l'Ouest et proche du cap Race : *P. de crux*. L'atlas de la Riccardiana insère au même endroit que Maggiolo une *B. da cruz* ; mais là où ce dernier porte *abaia do padran*, l'atlas de Florence donne *P. do padrã*. Quant au *P. de crux* à l'Ouest du cap Race, on le retrouve à cette place dans le Portulan portugais 217, dans Vallard et dans Freire. Ces deux derniers cependant interprètent *p.* non par « pointe » mais par « port » : *Port de* + et *Porto da crux*[1].

Il faut voir dans ces inscriptions la preuve de découvertes faites par des Portugais, sur deux points de la côte orientale et au moins sur un point de la côte méridionale de Terre-Neuve. Ce dernier peut être la pointe Mistaken, et même avoir été à l'origine le cap Race ; car n'oublions pas que dans la mappemonde de Ruysch (Rome, 1506-1508), ce cap est dénommé *C. de Portogesi*.

La *Baia do padran* de Maggiolo et la *Ponta do Padrão* de la Riccardiana, situées à la même place, suggèrent un rapprochement. Le lieu où ils sont marqués dans les deux cartes semble correspondre à la baie Notre-Dame. Sur le tracé de la Riccardiana, le vocable est adjacent au *R. gramdo* (la grande rivière), et immédiatement après, vient la légende *Terra dos corte Reães*, donné comme titre général à la partie septentrionale de l'île (qui était alors pour les deux cartographes une péninsule) par Maggiolo sous la forme abrégée de *Corte-Reale*. En outre, nous montrerons[2] que l'atterrage de Gaspar Corte-Real en 1501, se fit à l'embouchure d'un grand fleuve, et qu'en le remontant, il fut frappé de l'extrême abondance d'arbres énormes, notamment des pins. Or, le plus important des fleuves de Terre-Neuve, la rivière des Exploits, justement débouche dans la latitude de la *Baia do padran* et elle présente les caractères du fleuve décrit par les compagnons de Gaspar Corte-Real. Dans cette hypothèse, le *padrão* indiqué sur les cartes de Maggiolo et de la Riccardiana serait le pilier commémoratif de la découverte de Terre-Neuve par le navigateur azoréen en 1501, et marquerait son premier atterrage ; vers 49°20′ de latitude Nord.

Quant aux croix, elles peuvent avoir la même provenance, puisque « environ six ou sept cents milles de la côte furent explorés au cours de cette expédition[3] ».

Nous nous sommes attardés sur ce sujet uniquement pour montrer au

[1] Peut-être s'agit-il du petit havre que les cartes du Dépôt hydrographique de Paris désignent sous le nom de *Anse Portugal*.

[2] *Infrà*, ch. IX, p. 45.

[3] *Les Corte-Real*, p. 50, 211.

lecteur que les anciennes cartes, malgré leur imperfection, peuvent encore, lorsqu'on les interroge avec méthode, fournir d'utiles renseignements et donner des résultats parfois inattendus.

LES FRANÇAIS

Au regard des voyages à Terre-Neuve et en ne tenant compte que des documents, ce sont les Français qui viennent immédiatement après les Portugais. Mais si l'on accepte les dires de certains écrivains, ils auraient précédé à la fois Cabot et Corte-Real aux régions septentrionales du nouveau monde.

Ainsi, selon l'abbé Paulmier, arrière petit-fils de l'Indien Essomeric adopté

LES NORMANDS

par Binot de Gonneville, on voyait encore au milieu du XVIe siècle dans les registres de l'amirauté de Honfleur, « avant que Colomb fust cogneu, des congés pour aller à la pesche des morues aux Terres Neufves et des journaux et des rapports des pilotes qui en estoient revenus [1] ».

Quoi qu'il en soit, c'est seulement à dater de Ramusio [2] qu'on trouve une allégation précise concernant la plus ancienne expédition connue des Français à Terre-Neuve. C'est-à-dire celle que conduisit en 1506, Jehan Denys, de Honfleur, conjointement avec un pilote de Rouen appelé Gamart. On ne la connaît que par le peu qu'en dit Ramusio. Les renseignements sont aussi vagues pour le voyage de *la Pensée* entrepris sous les auspices de Jehan Angot en 1508 et dirigé par Thomas Aubert, Dieppois, ce semble, d'ailleurs tout à fait inconnu.

Des recherches instituées dans les archives de Rouen ont mis au jour beaucoup d'actes authentiques montrant l'étendue des armements dans les ports de Normandie pour la pêche à Terre-Neuve, dès la première décade du XVIe siècle.

Notons d'abord, quatre navires rouennais équipés en 1508 : *la Bonne Aventure*, capitaine Jacques de Rufosse, *la Sibille*, *le Michel* et *la Marie de Bonnes Nouvelles*, cette dernière, frétée par Guillaume d'Agyncourt et commandée par Jean Dieulois [3]. C'est probabablement par l'un deux que furent

[1] Lettre de l'abbé PAULMIER. Rouen, 19 avril 1659, signalée par M. Charles DE LA RONCIÈRE, qui ajoute que « l'auteur fut à même de compulser ces registres, puisqu'il en fit extraire la copie authentique d'un récit d'expédition ». Bibliot. nat., mss. collection De Camps, t. 124, f°s 70-72, précédant la relation du voyage de GONNEVILLE.

[2] RAMUSIO. *Raccolta*, 1565, t. III, f°s 423 E, et 426 D, pour quelques détails sur ce DENYS de Honfleur.

[3] GOSSELIN. *Documents authentiques pour l'histoire de la marine normande*. Rouen, 1876, in-8°, p. 12.

amenés à Rouen, *ex ea insula, quæ terra nova dicit*, en 1509, les sept sauvages dont parle l'édition de la Chronique d'Eusèbe donnée à Paris par Henri Estienne trois ans après[1].

Le 3 août 1527, John Rut rencontre à la fois dans la seule baie de Saint-Jean onze navires normands[2]. Ces entreprises ne tardent pas à prendre un plus grand développement encore. Dès les mois de janvier et février 1541 (1542) soixante bateaux au moins, mettent à la voile d'un seul port de Normandie, « pour aller pêcher des morues aux terres neuves[3] ». En septembre 1542, treize navires de guerre espagnols attaquent sur les côtes de Hollande une flotte de pêcheurs français qui revenaient de Terre-Neuve, composée de quatre-vingt à cent bâtiments. Presque tous furent capturés ou détruits[4].

Malgré ce désastre, l'ardeur se soutient, et l'on voit partir de Rouen, du Hâvre, de Dieppe et d'Honfleur, en 1543 et 1544, pendant les mois de janvier et de février, environ deux navires par jour. A dater de 1545, le mouvement cesse presqu'entièrement[5], mais en 1560, il reprend, et Gosselin, à qui nous empruntons ce renseignement, a compté trente-huit navires qui, pendant les mois de janvier et de février appareillèrent des petits ports de Jumièges, de Vatteville et de la Bouille, avec un tonnage augmenté de 70 à 150 tonneaux. C'était le cas chaque année, dit-il, dans tous les autres ports depuis Saint-Malo, le long des côtes de Normandie[6].

A la fin du siècle, ces expéditions eurent beaucoup à souffrir des corsaires anglais. Vers 1594, nous voyons Henri IV écrire lui-même à la reine Elisabeth, à l'amiral d'Angleterre et à Beauvoir-La-Nocle, son ambassadeur dans ce pays, pour faire restituer à Nicolas Missart, capitaine d'un morutier de Pont-Audemer, son navire *la Diane*, pris par les Anglais en revenant « des Terres neufves chargé de poisson sec[7]. » Déjà, le 20 janvier 1593, il lui avait

[1] Dans la *Nova additio*, f° 172 et *infrà*, p. 162. Notons que RAMUSIO, *Raccolta*, t. III, f° 423, dit que Thomas AUBERT ramena à Dieppe, d'un voyage entrepris à Terre-Neuve, les premiers indigènes qu'on eût encore vus en France : « fu il primo che condusse qui le genti detto paese ». C'est ce que répète le P. BIARD. *Relation de la Nouvelle-France*, 1616, p. 23, mais sans citer ses autorités. D'ailleurs, AUBERT a pu amener de ces sauvages à Dieppe, pendant que RUFOSSE ou DIEULOIS en amenait de son côté à Rouen.

[2] PURCHAS. *His Pilgrimage*, London, 1625, in-fol., t. V, p. 822.

[3] MONSON, *op. cit.*, p. 404, parle d'un pêcheur appelé SÉVALES qui, au XVIe siècle, ne fit pas moins de quarante-deux voyages à Terre-Neuve.

[4] *Calendars of State Papers. Spanish, Henry VIII*, 1542-43, p. 138.

[5] Peut-être fut-ce à cause des déprédations terribles des corsaires basques. Voir *infrà*.

[6] E. GOSSELIN. *Documents authentiques et inédits pour servir à l'histoire de la marine normande et du commerce rouennais pendant les XVIe et XVIIe siècles*, Rouen, 1876, in-8°, p. 13 ; *Nouvelles glanes historiques normandes*. Rouen, 1873, p. 7.

[7] *The Life of Thomas Egerton*. Paris, 1828, in-4°, p. 399. Nous n'avons pas trouvé ces lettres dans le XVI des *Cinq Cents de Colbert*, autorité citée. Celle adressée à BEAUVOIR se trouve dans le t. IX, p. 6, des *Lettres missives de Henri IV*.

écrit pour qu'on rendît à Martissan de Harques, de Saint-Jean-de-Luz, son navire *le Saint-Esprit*, capturé au « retour d'un voyage aux Terres neufves avec une cargaison de deux cens quinze milliers de poisson[1]. »

La mort du roi amena dans l'exercice de la pêche à Terre-Neuve par les Normands un désarroi dont il est assez difficile de comprendre le moyen employé pour y remédier. Thomas Le Fèvre, jurisconsulte rouennais, en parle dans un ouvrage assez rare et qui témoigne d'une certaine érudition spéciale, non exempte cependant d'erreurs.

Après le decez du feu roy, Henri IV, dit-il, y estant survenu un grand desordre, nous en fismes remonstrance à feu M. de Dampuille, amiral de France, et entr'autres choses le priasmes de ne donner plus de congez à aucuns maistres ou capitaines de navire pour aller aux Terres-Neufves que depuis le commencement du mois de décembre iusques au mois d'avril[2].

L'ordonnance de Charles de Montmorency du 20 août 1612, insérée par Le Fèvre dans son livre, ne vise d'autres torts de la part des pêcheurs normands, que « d'envoyer hors de saison leurs navires en la pêche des morues ». Et d'accord, avec la requête, elle fait « de très expresses inhibitions et déffences de ne partir des ports et havres de Normandie, que depuis le commencement de décembre jusques avril inclusivement pour aller quérir le sel pour aller faire ladicte pesche ». Cependant la morue ne commence à paraître sur les côtes de Terre-Neuve qu'en juin !

*
* *

LES HAVRAIS

Quant au Havre de Grâce, il est possible qu'au commencement du XVIIe siècle les résultats de la pêche de la morue aient pu être comparés, comme le fit l'avocat au conseil De Vernay, à « une manne céleste que les armements du Havre et le rude labeur de ses marins faisaient deverser sur la France au profit du roi et de la fortune publique[3] », ce qui implique l'envoi de nombreux navires sur les grands bancs. Mais il est tout à fait erroné de dire

[1] *Lettres missives de Henri IV*, t. III, p. 715.

[2] *Discours sommaire de la navigation et du commerce ; ivgements et pratique d'iceux, par Thomas* Le Fevre, *escuyer, sieur du Grand-Hamel, conseiller du Roy*. Rouen, 1650, in-4, p. 243-245. Bibliot. nat., inv. V, 1579. A noter dans ce livre les commentaires de Le Fèvre, sur la Trève de Vaucelles (1556) qui était interprétée comme défendant aux Français de « traicter, conquerir ni descouvrir aux Indes sans le consentement de l'empereur Charles-Quint et de son fils. »

[3] Le fait est qu'à la fin du XVIIe siècle les pêcheries doivent avoir été une industrie des plus prospères pour qu'une compagnie ait proposé de prendre en ferme la pêche du hareng et celle de la morue, proposition que le chancelier de Pontchartrain rejeta avec indignation, dit Estancelin, *Recherches sur les voyages des navigateurs normands*, p. 126.

que *la Catherine*, affrétée et armée par ordre de M. de la Meilleraye en 1536 pour se rendre à la colonie (?) terre-neuvienne sous la conduite de maître Jacques Frasel, soit « le premier navire qui ait été envoyé par la France sur le banc de Terre-Neuve pour la pêche à la morue[1]. » Nous citons vingt expéditions françaises qui précédèrent d'un quart de siècle *la Catherine* dans ces parages.

* * *

LES BRETONS

Les Bretons, comme les Normands, auraient été pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve, « bien avant que Colomb découvrît l'Amérique ».

On possède une transaction entre les moines de Beauport et les habitants de l'île de Bréhat passée à Paimpol le 14 décembre 1514. Ces religieux prétendaient avoir droit :

A la dime de quelque sorte de poisson que ce fuet, tant congres, morues, merlux que aultres poessons, en quelque part que ce soipt, tant en la coste de Bretaigne, la Terre-Neufve, Islandre que ailleurs... quel debvoir de desme de poesson avoient les diz desmorantz en ladite ysle de Bréhat et leurs prédécesseurs de paravant eulx faict possession de poyer par an, deux, troys, quatre, cincq, dix, vingt, trante, quarante, cincquante, sexante ans et dedans[2].

Pour ce qui concerne Terre-Neuve, il est difficile d'admettre que dès 1454 les pêcheurs partaient de France pour aller y pêcher la morue. S'il en avait été ainsi, c'est à eux que reviendrait l'honneur d'avoir découvert le nouveau monde, et les chroniques françaises en eussent fait mention avant 1514. Il ne faut voir dans cette phrase qu'un indice de pêcheries terre-neuviennes à une époque reculée, mais non précisée.

Sans remonter si haut, mentionnons le fait que de très vieilles cartes, catalanes, majorquaises ou portugaises, inscrivent en travers la partie septentrionale de notre Nouvelle-Écosse : *Tera que foy descuberta por bertomes* et *Tierra de los Bretones*[3], désignations qui n'ont pas cessé d'y figurer à la même place et qu'on retrouve de nos jours dans celle de « Ile du Cap-Breton ». Quoi qu'il en soit, les entreprises transatlantiques des Bretons remontent à l'époque de la découverte de l'Amérique, puisque *la Catalina* montée par

[1] BORELLI. *Histoire de la ville du Havre*. Le Havre, 1880-81, in-8°, t. I, p. 215, 376. Rien de dangereux pour un historien comme l'amour-propre de clocher !

[2] TEMPIER. *Les Bretons en Amérique avant Christophe Colomb*, dans les *Annales de Bretagne*, t. IX, p. 177, et Ch. DE LA RONCIÈRE, *Les navigations françaises au* XVe *siècle*, extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*. 1895.

[3] Kunstmann, n° IV, Miller, n° I, l'atlas catalan du Havre, etc.

Pero Alonso Niño dans son voyage de 1496, était un navire breton [1]. Gonneville, dans la relation de son voyage au Brésil (1503-1505), parle « du pays des Indes occidentales [l'Amérique] où d'empuis aucunes années en ça les Dieppois et les Maloüinois et autres Normands et Bretons vont quérir du bois à teindre en rouge [2] ». En ce qui concerne les parages de Terre-Neuve, si notre interprétation des noms *Barbatos In.* et *Barbatonem Sin.*, dans la mappemonde de Ruysch est exacte [3], dès avant 1506, les Bretons avaient la coutume de fréquenter les côtes septentrionales de la Nouvelle-Écosse.

D'après ce que le rapporte le président Habasque, la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve n'aurait pas été exercée par les Bretons avant 1612, et le Portrieux et Binic seraient les premiers ports où l'on s'y soit livré [4]. D'autre part, dans un procès intenté en 1595 contre le fermier des *briefs* où impôts prélevés en Bretagne sur les navires à l'entrée et à la sortie des ports, les Malouins n'y figurent qu'à l'égard d'expéditions sur les côtes de Flandre, d'Espagne, d'Angleterre et d'Écosse [5]. On en a également conclu que les pêcheurs de Saint-Malo ne commencèrent à fréquenter Terre-Neuve ou ses abords que dans les premières années du XVIIe siècle. C'est une erreur. Cette industrie chez les Malouins, comme chez tous les Bretons, remonte beaucoup plus haut.

Malheureusement, pour des raisons que nous ignorons, les archives de Bretagne ont conservé peu de traces des premières expéditions aux pêcheries terre-neuviennes. Le document le plus ancien arrivé à notre connaissance est un acte de septembre 1510, où mention est faite du navire *la Jaquette*, de Dahouët en Pléneuf, qui était « venu vendre à Rouen du poisson qu'il avait été quérir et pêcher ès partie de la Terre-Neuve [6] ».

En 1511, la reine Juana, (mère de Charles-Quint), accorda des lettres patentes à un nommé Juan de Agramonte pour aller avec deux navires à la découverte du « secret de la terre-nouvelle : *para ir a saber el secreto de la tierra nueva* », selon la phraséologie du temps. Mais le texte de l'acte est plus précis. Il désigne « une terre qui est au Nord, vers l'île des Baccalaos :

[1] *Relacion de los gastos que se hicieron en el despacho de las carabelas Santa Maria de Guia, Lazaro, y la nao Bretona*. Archives des Indes à Séville, 16 juillet 1496. MS. Pto. 32-3-1/2. L. 2. fol. 115.

[2] D'Avezac. *Campagne du navire l'Espoir, de Honfleur*, Paris, 1869, in-8°, p. 104.

[3] *Infrà*, ch. XI.

[4] Habasque. *Notions historiques sur le littoral du département des Côtes-du-Nord*, Saint-Brieuc, 1832, t. I, p. 355.

[5] Noël du Fail. *Mémoires recueillis et extraits des plus solennels arrests du Parlement de Bretaigne*. Paris et Rennes, 1653, in-4, p. 297; cité par M. F. du Bois de Saint-Severin, *Revue de Bretagne et de Vendée*, Nantes, 1877, t. XLII.

[6] A. de la Bouderie. *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, Rennes, 1858, t. II, p. 154.

Una tierra ques a la parte del Norte, hacia la Isla de los Baccalaos [1] ». Et, chose digne de remarque, on impose à Agramonte la condition absolue que deux de ses pilotes seront bretons et qu'il ira les chercher en Bretagne même : *Eccbto que dos pilotos que llevaredes sean bretones... vos habeis de ir por los pilotos que con vos han de ir al dicho viaje a Bretaña* [2].

Ce ne sont pas les documents qui manquent pour montrer la continuation de la pêche à Terre-Neuve par les Malouins, au moins pendant toute la seconde moitié du XVIe siècle : lettres du roi, ordonnances du gouverneur de Saint-Malo, etc., viennent à l'appui de ce fait [3].

Les Malouins se trouvaient dans une situation exceptionnelle. Ils n'étaient sujets du roi de France que depuis 1532. Fiers, indépendants, avec des tendances vers la démocratie, braves guerriers, hardis marins, François Ier comptait avec eux, et on s'explique les privilèges qu'il leur accorda. Son successeur ne semble pas les avoir toujours traités avec la même considération.

Au milieu du XVIe siècle, les Malouins possédaient déjà ce qu'on appelait des « congés pour le voyage aux Terres neuves ». En 1557, un *arrêt du Prince*, ou embargo sur tous les navires dans les ports du royaume, fut promulgué par l'ordre de Henri II. Les habitants de Saint-Malo protestèrent avec énergie, alléguant qu'en vertu de leur « sauf-conduit [*sic*], ils pouvaient aller partout où bon leur semblerait et que le voyage des Terres-neuves [c'est-à-dire la pêche dans les régions terre-neuviennes] n'était nullement réservé par icelluy ».

Le roi, ayant été informé de cette opposition, écrivit au duc d'Étampes, gouverneur de Bretagne, de « deffendre ledit voyage et d'advertir ses sujets d'équipper le plus de navires qu'ils pourraient en guerre, pour courir sus à ses ennemis [4] ».

Cette interdiction n'était que temporaire et motivée par la guerre entre la France et l'Espagne. Il va de soi qu'après la paix de Cateau-Cambrésis

[1] NAVARRETE, *Coleccion de viages*, t. III, documents XXXI-II, p. 123, 124, 127.

[2] *Coleccion de documentos ineditos de Indias*, t. XXXII, p. 393. Rien n'indique cependant que ce projet ait été mis à exécution. Rappelons à ce sujet que deux des bâtiments de l'expédition de VAZQUEZ DE AYLLON (1526) étaient nommés, l'un *El Breton*, l'autre *El Breton grande*. Il serait aussi intéressant de savoir dans quel but et à quelle occasion un Breton, nommé Nicolas DON (d'Aunis, dit BREVOORT), crut devoir informer l'empereur CHARLES-QUINT, en 1526, qu'il se rendait avec trente marins à la pêcherie des Baccalaos.

[3] Archives du Parlement de Bretagne et délibérations municipales citées par MM. DE LA BORDERIE et JOÜON DES LONGRAIS, *op. cit.*

[4] Lettre du duc d'ÉTAMPES au sieur DE BOUILLÉ, 18 avril 1557, dans Dom MORICE, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, Paris, 1746, fol., t. III, p. 1184. HENRI II, d'ailleurs, n'encourageait guère les pêcheries. C'est lui qui, par un édit du 8 mars 1555 (1556), leva un droit de 20 sols par tonneau de mer.

(1559), les congés ou sauf-conduits furent renouvelés et les Malouins reprirent leurs expéditions à Terre-Neuve, désormais sans encombre.

Une preuve du grand développement de la pêche de la morue au XVII[e] siècle par les Malouins, c'est la délibération de la ville de Saint-Malo, du 10 octobre 1610. On y lit le passage suivant :

Le procureur a remonstré que en l'an dernier, à l'occasion des sauvaiges de Terre neuffve, il y a plusieurs maîtres de navires et mariniers estant à la pesche de molues sont tuez par lesd. sauvaiges pendant qu'ilz sont à fere lad. pesche, et que pour empescher les d. sauvaiges continuent telles surprises, la communaulté a présenté requeste à la court, à ce qu'il pleust à ladite cour permettre aux habitans de ceste ville d'armer deux navires pour fere la guerre ausd. sauvaiges, et empescher leurs mauvais dessains, à ce que ceux qui seront à lad. pesche soient pendant icelle en plus de seurté de leur personne[1].

Trois délégués furent envoyés à Paris et, grâce à l'évêque de Saint-Malo, des lettres du roi accordèrent la supplique autorisant la communauté « d'armer, aux frais des propriétaires, des navires qu'ils envoiront à Terre-neuffve ». Elles furent présentées pour être vérifiées en février 1611.

Les Malouins continuèrent à expédier chaque année à Terre-Neuve au moins un vaisseau de guerre dans ces conditions. La dépense occasionnée par cet armement devint même l'objet en 1635, d'un curieux procès devant le Parlement, provoqué par le refus de certains pêcheurs d'y participer[2].

La presqu'île du Petit-Nord à Terre-Neuve était l'endroit choisi spécialement par les pêcheurs de Saint-Malo[3]. « En 1640, les contestations et les risques fréquentes qui survenaient entre les Bretons en ce lieu à l'occasion du choix des havres et galets les plus convenables, déterminèrent les principaux négociants de Saint-Malo intéressés dans ces entreprises, à établir des règles de police[4] », qui furent homologués au Parlement de Rennes, les 26 et 31 mars de cette année.

[1] Alfred RAMÉ, *Documents inédits sur le Canada*. Deuxième série. Paris, TROSS, 1867, in-8°, doc. XXI, p. 84. M. J. DES LONGRAIS parle d'un droit de convoi supprimé en 1557 ; mais sans compensation pour les Malouins, qui, à dater de cette époque, se seraient protégés eux-mêmes. Notons à ce propos, que selon les documents recueillis par VARGAS PONCE et publiés par le capt. DURO (*Arca de Noé*, p. 369), vers 1555, Juan DE ERAUSO, corsaire basque, se serait emparé dans un des ports de Terre-Neuve, de huit navires français, bien que gardés par un grand navire fortement armé et portant le nom de *la Gran Francesa de Sanmaló*, nom qui indique un vaisseau appartenant au port de Saint-Malo.

[2] SAUVAGEAU. *Recueil des anciens arrêts de Bretagne*, 1712, p. 43, cité par M. DU BOIS DE SAINT-SÉVERIN. Le vaisseau qui fut armé en 1556, portait un nom singulier : *le Saint-Ciel-Gris-de-Lin*, Pierre DU CLOS, sieur DE LA VALLÉE, capitaine et armateur. La côte du Petit-Nord posséda seule, paraît-il, le privilège d'avoir un vaisseau de guerre pour protéger ses bateaux de pêche.

[3] Dans les *Articles accordez par le Roy à la compagnie de la Nouvelle-France* (*C[ie] des Cent Associés*) ; La Rochelle (?), 1628, in-4° ; on y « réserve la pêche des Moriies et des Baleines, que S. M. voulait être libre à tous ses sujets ».

[4] DU BOIS DE ST-SÉVERIN, *op. cit.*, p. 389 et 467.

En réalité ces « règles de police » étaient une mainmise sur la presqu'île du Petit-Nord, au profit exclusif des Bretons en général et des Malouins en particulier. Cette espèce de monopole dura trente années. Mais le 28 avril 1671, Louis XIV par un arrêt du conseil, déclara « commun à tous ses sujets le réglement fait par les négociants de Bretagne au sujet de la pêche des molues[1] ». Cette décision d'ailleurs était d'accord avec la politique du roi de France, mainte fois exprimée, que les Français sans exception avaient le droit de se livrer à la pêche de la morue dans toutes les parties de Terre-Neuve[2].

Dès le premier quart du XVIIe siècle, les Malouins avaient donné un grand développement à ces pêcheries. Dans le seul mois de mai 1628, la flotte de pêche ne compta pas moins, à Saint-Malo, de cent douze navires[3].

Cette industrie ne tarda pas à être remplie de périls, à cause des vaisseaux de guerre anglais placés en observation dans la Manche. A chaque instant on relève dans les Papiers d'Etat d'Angleterre (*Calendars*) de la seconde moitié du XVIIe siècle des rapports de ce genre :

13 avril 1654. Le capt Wm Godfrey à l'Amirauté :

Croisant avec le *Portsmouth* et le *Falmouth*, nous avons rencontré et attaqué une flotte de 46 navires de Saint-Malo, à destination de l'Espagne et de Terre-Neuve. Le combat dura de huit heures du matin à une heure de l'après-midi. Nous en capturâmes deux, nous coulâmes le navire du contre-amiral et nous mîmes le reste en fuite.

16 mai 1654. Le capt John Seaman :

Rencontrant 25 navires français à destination de La Rochelle en quête de sel, pour Terre-Neuve, nous en prîmes trois.

22 juillet 1654. Le capt John Atwill :

Nous avons capturé 8 navires français, chargés de poisson de Terre-Neuve ; mais ils furent tous perdus, sauf un, dans une tempête[4].

*
* *

LES ROCHELAIS ET AUTRES

Les Rochelais commencèrent dès une époque reculée à fréquenter les

[1] VALIN. *Nouveau commentaire sur l'ordonnance de la marine.* La Rochelle, 1758, in-4°, t. II, p. 780 ; ISAMBERT, t. XVIII, p. 433.

[2] Voir les articles de la Constitution de la Compagnie des Cent associés. Le roi d'Angleterre fut beaucoup moins libéral. Lorsque JACQUES Ier, le 29 avril 1610, permit à la société des *Adventurers and Planters* de s'établir à Terre-Neuve, ce ne fut qu'avec l'interdiction expresse de s'y livrer à l'industrie de la pêche maritime. *Calendars. Domestic. James I*, 1603-1610, p. 560.

[3] *Antiquités d'Aleth*, p. 56 ; LEVOT, *Bibliographie bretonne*, t. I, p. 170, cités par M. JOÜON DES LONGRAIS, *op. cit.*, p. 200.

[4] *Calendars of State Papers. Domestic.*, 1654, p. 93, 490, 491, etc.

régions terre-neuviennes. Il résulte d'un tableau des expéditions ayant Terre-Neuve ou le Canada pour objet et envoyées du port de La Rochelle, de 1523 à 1550, que jusqu'ici[1] on a relevé une liste de soixante-huit navires, beaucoup du tonnage de 50 à 80 tonneaux, mais plusieurs dépassant 100 tonneaux et en 1558 atteignant même 200 tonneaux. Il faut dire toutefois que la majeure partie des mariniers embarqués à la Rochelle non seulement appartenaient à la Bretagne, mais que de convention expresse on allait les quérir dans ce pays[2].

Le fait que de Monts était gouverneur de Pons, près de La Rochelle, et que Champlain en 1611 y reçut ses pouvoirs pour les entreprises de la Nouvelle-France, a pu exercer une influence sur les expéditions des Rochelais à cette époque.

Bordeaux et presque tous les ports français un peu importants situés sur les côtes de l'Atlantique durent de bonne heure équiper des navires pour la pêche de la morue et de la baleine dans les parages de Terre-Neuve. C'étaient pour la plupart des entreprises individuelles. Pour le Bordelais cependant nous n'en voyons qu'à dater de 1561, à Libourne et à Bordeaux ; mais dans cette ville, c'est surtout comme bailleurs de fonds pour les Basques de Saint-Jean-de Luz qu'on prit part à la pêche de la morue[3].

Aussi à ces expéditions doit-on ajouter celles que les sociétés commerciales équipèrent en Normandie pour la Nouvelle-France, car leurs navires ne pouvaient explorer le golfe Saint-Laurent qu'en longeant d'abord la grande île, soit au Nord, par le détroit de Belle-Isle, soit au Sud par le passage entre le cap Nord et le cap de Raye. En 1612, il n'y avait pas moins de cinq compagnies qui ayant établi des comptoirs au Canada les alimentaient à l'aide de bateaux équippés, à Rouen, à Dieppe, etc. On doit aussi tenir compte des associations d'armateurs fondées pour établir des sécheries de

[1] A ce propos, il est bon de se souvenir que la bibliothèque et les archives de La Rochelle furent confisqués par le cardinal DE RICHELIEU en 1628. Les dépôts reconstitués ne contiennent guère que des documents postérieurs à cette date, ou les copies qui servirent à l'*Histoire de la Rochelle*, du P. ARCÈRE, 1756-57, 2 vols, in-4°.

[2] G. MUSSET, *Les Rochelais à Terre-Neuve*, La Rochelle, 1899, in-12, p. 29-41. Parmi les pilotes morutiers nous notons Nicolas GIFFROY, de l'île de Bréac (1537), Guillaume LEGATZ, de Paimpol (1534), Jean GUIBERT, de Portereau (1538), Jean VAULTIER (1541), Jean ALLARD, de La Rochelle (1541), Jean GUYBERT, Breton (1541), Abraham DYGOMYLLE, Normand (1553), Nouel RIBARD (1553), Guillaume DANIEL, du Havre (1558). *Ibidem*, p. 45-47.

[3] FRANCISQUE-MICHEL, *Histoire du Commerce de Bordeaux* ; Bordeaux, 1866, in-8°, t. II, p. 337, 339. Cet auteur dit même, nous ne savons sur quelle autorité, que « le nom de *Chapeau Rouge* [à Terre-Neuve] est sûrement un souvenir de l'hôtellerie où les marins de Bordeaux venaient conclure leurs affaires. »

poisson à Terre-Neuve. A la Rochelle seulement, on en voit une en 1608, composée de vingt-sept propriétaires de navires [1].

∴

Au surplus, l'extrait de l'*Interlude* que nous avons cité [2], montre qu'en Angleterre même on admettait qu'à Terre-Neuve, parmi les pêcheurs des différentes nations, la prépondérance appartînt à la France, au moins dès 1517. D'autre part, la démarche des pêcheurs anglais de Guernesey venant solliciter des autorités de Saint-Malo la permission d'aller pêcher la morue à Terre-Neuve [3], est un indice de pouvoir ou de possession dans ces parages attribuée aux Bretons encore au xvi[e] siècle.

Cette supériorité se montra sous maintes formes et ne cessa de s'accentuer qu'au siècle suivant. Ainsi, on voit les pêcheurs français apporter des cargaisons de morues à Bilbao déjà en 1613, et, par la concurrence, de concert avec les Anglais, faire sombrer les pêcheries des Basques à Terre-Neuve en quelques années.

On jugera du développement que les ports de France imprimèrent à cette industrie par les chiffres que nous relevons dans l'intéressant rapport adressé par Thomas Jefferson, alors secrétaire d'Etat, au Congrès des Etats-Unis en 1761 :

En 1577, les Français, dit-il, avaient à Terre-Neuve cent cinquante navires. En 1744, on en compte de cette nation cinq cent soixante-quatre, montés par 27 500 marins, chargés de 246 000 quintaux de poisson [4].

Mais on aurait tort de croire que les rapports des Normands ou des Bretons avec Terre-Neuve, même à une époque relativement reculée, étaient limités aux pêcheries. Henry Hudson, dans son troisième voyage à la Nouvelle Zemble, en 1609, fut accosté à la hauteur de 43° 25, par des Indiens montés sur deux barques. L'un d'eux parlait un peu de français et il lui apprit que les

[1] Musset, *ubi suprà*.

[2] *Suprà*, p. iv, les vers :

Nowe frenchemen haue founde the trade
That yerely of fyshe there they lade
Aboue an C. sayle.

[3] *Suprà*, p. vi.

[4] *Miscellaneous documents ;* Washington City, 1871-72, in-8° : publication du congrès des États-Unis. D'autre part, Habasque, *op. cit.*, dit, mais sans citer ses autorités : « qu'à la fin du règne de Louis XIV, la pêche de la morue ne rendait guère à la France qu'un million au cours actuel de notre monnaie ». Veut-il dire par là que la redevance des pêcheurs au gouvernement était très minime ?

Français trafiquaient avec les indigènes[1]. Le surlendemain Hudson vit deux chaloupes françaises remplies d'Indiens, qui apportaient beaucoup de peaux d'ours et d'autres belles fourrures. Ils voulaient les troquer contre des robes écarlates ; car, ajoute Hudson, « les Français font du commerce avec les Indiens, en échangeant pour des pelleteries des casaques rouges, des couteaux, des hachettes, du cuivre, des colliers de verroterie et des casseroles[2] ».

* * *

Desmarquets[3] (1785), copiant sans doute Asseline[4] (1682), qui cite le P. Fournier[5] (1643), lequel parait s'être inspiré de Dablon, chroniqueur inédit du commencement du XVII[e] siècle[6], voit dans Desceliers le père de l'hydrographie française. Dablon en effet, (d'après Asseline) émet l'opinion que « le sieur Pierre des Cheliers, prestre à Arques, a eu la gloire d'avoir été le premier qui ait fait en France des cartes marines ». Cette assertion est à coup sûr erronée. Pierre Crignon, témoin oculaire, rapporte que Jehan Parmentier, célèbre navigateur dieppois, qui mourut en 1529, « estoit bon cosmographe et géographe, et par lui ont esté composez plusieurs mappes monde en globe et en plat et plusieurs cartes marines sur lesquelles plusieurs on navigué seurement[7] ».

Pour ce qui est des mappemondes, elles n'étaient pas rares en France, même dès le XV[e] siècle. Ainsi, dans un inventaire d'Anne de Bretagne, du 23 juillet 1499, nous relevons : « Une grant mappemonde roullée en parche-

[1] « *17 July*. Two boats came off to us, with sixe of the savages of the country, seeming glad of our coming... They told us that the Frenchmen doe trade with them, which is very likely, for one of them spake some words of French. » Relation de Robert JUET compagnon d'HUDSON, dans PURCHAS, *Pilgrimage*, 1625, t. III, p. 585.

[2] « We espied two French shallops full of the country people come into the Harbour [?]. They brought many Beares skinnes, and other fine furres, which they would have changed for redde gownes. For the French trade with them for red cassockes, knives, hatchets, copper, kettles, trevits [?], beades and other trifles ». *Op. cit.*, p. 586.

[3] *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et à celle de la navigation française* [par DESMARQUETS]. Paris et Dieppe, 1785, 2 vol. in-12, t. II, p. 2.

[4] ASSELINE. *Antiquitez et chroniques de la ville de Dieppe*. Dieppe, 1874, in-8°, t. II, p. 326-327. David ASSELINE, qui était prêtre, naquit en 1619 et mourut en 1703. Sa chronique ne se continue que jusqu'en 1682.

[5] FOURNIER. *L'hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*. Paris, 1643 et 1667, in-folio. Le P. George FOURNIER, de la Soc. de Jésus, né en 1595, mourut en 1652.

[6] Tout ce que nous avons pu apprendre au sujet de DABLON, c'est qu'il fit représenter, en 1616, l'histoire du siège de Dieppe et la défaite de TALBOT, en vers français ; qu'il était le père de Nicolas DABLON, lieutenant général au baillage en 1659, et que sa chronique a disparu.

[7] *Le discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier*. Publié par M. Ch. SCHEFER. Paris, 1883, in-8°, p. IX.

min, qui a esté prinse sur l'inventaire faict par Peguineau et Signac à Tours[1] ». Le catalogue de la Bibliothèque de François Ier à Blois[2], cite un inventaire daté de 1518 mentionnant : « une mappemonde pour naviguer, faict en manière de livre ». Il est vrai que ces cartes peuvent avoir été l'œuvre d'étrangers; mais quand on voit Jean, duc de Berry, qui encourageait tant les arts en France, posséder déjà au commencement du XVe siècle : « cinq bien grandes mappemondes[3] »; que dans l'inventaire de la bibliothèque de Jean, comte d'Angoulème, mort en 1467, on relève : « une mappe marine en parchemin enrollée en ung baston, divisée par toutes terres et pais de mer[4] », et, notamment qu'en 1476, deux peintres, Jean Robert et Jean Morel, accompagnaient le général de Savoie lorsqu'il visita le littoral normand, chargés de « pourtraire la côte et d'en porter la pourtraicture au roi Louis XI[5] », il est difficile d'admettre qu'on n'eût pu trouver avant 1529 des géographes français capables de dessiner une mappemonde[6].

Mais pour se rendre parfaitement compte des progrès de l'hydrographie et des connaissances géographiques concernant Terre-Neuve sous les Valois, il faudrait retrouver les portulans, globes et cartes marines où figurait la Nouvelle-France, celles surtout que durent dresser les cosmographes royaux, tels que Jean Jolivet, de Limoges, Nicolas de Nicolay, sieur d'Arfeuille, Dauphinois, et particulièrement la mappemonde construite par Jean de Clamorgan, premier capitaine de la Marine du Ponant, qui la mentionne en ces termes :

Ce grand Roy François qui receut de bon œil quelque chose du peu de sçavoir qui est en moy, alors que ie luy presentay une carte universelle en forme de liure, sur un poinct non accoustumé de la figure en plan du monde où estoyent les mers et terres assises en longitude et latitude, car pas une seule face ne se peut desmontrer ne faire sans grandes fautes. Et commanda mondit liure estre mis en sa librairie de Fontainebleau[7].

Francois Ier ne mourut que le 31 mars 1547 ; mais étant donné que Clamorgan parle du Canada comme d'un pays récemment découvert, on doit

[1] Bibliot. nat, Mss. fr. 22335, fo 109-111.

[2] Publié par MICHELANT. Paris, 1863, in-8o, p. 43.

[3] DELISLE. *Cabinet des Mss.*, t. III, p. 405.

[4] LUCHAIRE. *Bibliot. de la Faculté des lettres de Paris.* Paris, 1897, 3e fasc., p. 87, 141.

[5] DE FRÉVILLE. *Hist. du commerce de Rouen*, t. II, p. 377.

[6] A Rouen, on éditait des almanachs pour les marins, accompagnés de cartes et de renseignements nécessaires à la navigation. LELEWELL en a vu un, daté de 1546, dans la bibliothèque d'Aremberg. *Épilogue de la géogr. du moyen âge.* Bruxelles, 1857, p. 228. Il en existe un de ce genre, mais plus ancien et à l'usage des marins bretons, à la section de géographie de la bibliot. nat. de Paris.

[7] CLAMORGAN. *Le chasse dv lovp*; Lyon, 1583, in-4o, fo 2.

croire que « la nouuelle terre Françoyse, Ochelaga et la Saguene [le Saguenay] », et nécessairement Terre-Neuve, étaient décrits, dans sa mappemonde à une époque très rapprochée des voyages de Jacques Cartier.

Dans une semblable enquête, il ne faudrait pas oublier les cosmographes italiens que François I[er] accueillit à sa cour. On ne connaît plus qu'une carte provenant de cette source, mais elle est très curieuse. Nous la décrirons dans les pages qui suivent. Peut-être donne-t-elle une idée de la « carte figurée à la main de la description des Terres neufues et Canada », et d'une autre carte manuscrite « de la Nouvelle-France », que possédait la reine Catherine de Médicis.

On conserve encore, heureusement, au moins cinq grandes mappemondes manuscrites de la première moitié du XVI[e] siècle, et qui sont de magnifiques spécimens de la cartographie dieppoise. Deux sont anonymes (l'Harleyenne et la mappemonde de 1546), mais trois sont signées et datées respectivement, 1541 par Nicolas Desliens, 1550 et 1553 par Pierre Desceliers. A ces belles pièces viennent se joindre l'atlas de Jean Roze (1542) et celui dit de Vallard (1547). L'importance de ces cartes aux yeux de l'historien de la géographie réside dans le fait qu'elles permettent de suivre les progrès accomplis vers une connaissance plus exacte du littoral de Terre-Neuve. C'est-à-dire, depuis le jour où la découverte du détroit de Belle-Isle eut pour singulier effet d'induire les cartographes dieppois à faire un archipel de la grande île (que sans doute à l'instar des Portugais ils représentaient sous la forme d'une vaste péninsule), jusqu'à celui où ces nombreux ilots supposés, commençant à se combiner, tendent à une configuration unique et triangulaire. Nous ferons assister le lecteur à cette curieuse évolution.

Le bon renom des hydrographes de Dieppe et d'Arques, ainsi que les traditions de leur école [1], se continuèrent, au moins dans cette ville, par Desliens jusqu'en 1563, par Jean Cossin au-delà de 1575 [2] et par Le Vasseur,

[1] Il est assez curieux de noter que trois petits-neveux de TOSCANELLI furent établis négociants à Dieppe entre les années 1545 et 1549. UZIELLI, *Toscanelli* (périodique), Florence, n° 1, janvier, 1893, p. 39. Ils ont pu servir d'intermédiaires avec RAMUSIO et les éditeurs de cartes en Italie, qui, à cette époque, faisaient des emprunts à la cartographie dieppoise.

[2] La mappemonde de ce cartographe qu'on possède encore, est de 1570 mais nous savons qu'il continua à dresser des cartes après cette date. On lit dans la première édition de *La Bibliothèqve du sieur de la Croix-du-Maine*, Paris L'Angelier, 1584, in-folio, p. 218, la notice suivante : « Jean Cossin ou Covsin, excellent faiseur de cartes marines, demeurant à Dieppe, l'an 1575. Il a escrit un liure remply de cartes marines, de rombes, et vents, etc., à l'exemple du théâtre d'Orthelius, lequel il espère bien tost faire imprimer. J'ay aprins cecy par les lettres que m'a rescrites Charles Michal Sauoisien en l'an susdit 1575. »

CORRUBLE, auteur de *La véritable et unique méthode de naviger par le quartier d'or* était ce semble, Dieppois, puisqu'il fit imprimer cet ou-

élève de ce dernier[1], encore au commencement du siècle suivant. D'Aseville dédiant à M. de Vic, gouverneur de Calais, en 1601, sa traduction de la *Trésorerie ou Cabinet de la route marinesque*, du Flamand Lucas Jansz Waghenaer, lui dit : « Vous avez faict venir de Diepe (réputée comme l'escolle des bons Pilottes de ce royaulme) un de ceulx qui en faict leçon aux autres, pour vous y instruire et en la cognoissance des globes célestes et terrestres. »

Dieppe ne cessa pas à cette époque de mériter sa réputation. Les cartes de Jean Du Pont, qui enseignait dans cette ville « l'art de naviger », celles de Jean Guérard, « hydrographe de Sa Majesté, qui a fait les plus belles cartes et plus justes qui se soient veües en ce siècle[2] », et dont le Dépôt hydrographique possède des spécimens, datés respectivement 1625, 1631 et 1634, en sont un sûr garant. Enfin, Jean Cauderon (1655) « un très-honeste homme de prestre... habile en l'art de naviguer », comme il est qualifié dans une lettre du missionnaire Dufour à saint Vincent de Paul[3] joignait la pratique à la théorie et perdit même la vie en tombant de la poulaine à la mer.

Plus tard, si le vœu des États-Généraux de 1614, pour la création d'une école où la science de l'hydrographie serait enseignée, prit corps dans le code Michau de 1629[4], il ne put être réalisé que le 3 septembre 1663[5]. A cette date, Colbert, bien que non encore investi de la direction du commerce et de la marine, fonda l'école d'hydrographie de Dieppe, en 1669 celle de Saint-Malo, et l'année suivante un établissement semblable à Toulon. Son désir de multiplier ces écoles fut tel, que nous le voyons en 1670 écrire à l'intendant de Seuil de chercher partout un professeur pour l'école de Brest, « dût-on le demander même à la Hollande[6] ».

A Dieppe, Colbert choisit pour premier titulaire Guillaume Denys, prêtre de Saint-Jacques de cette ville qui, dès avant 1661, « y enseignait gratuitement et dans un seul but de charité apostolique, la science du pilotage[7] ».

vrage à Dieppe, en 1583, in-4. Toussaint de Bessard (1572 et 1574) était d'Auge en Normandie.

Quel est ce François de Dieppe, inventeur d'un méridien passant par le *polus magnetis* dont il prétendait connaître l'existence? Lelewel, t. II, p. 184.

[1] Le P. Fournier, *op. cit.*

[2] Asseline, *ubi suprà*.

[3] *Mémoires de la congrégation de la Mission*; t. IX, p. 257, cités par Didier Neuville; *Les établissements scientifiques de l'ancienne marine*. Paris, 1882, in-8°, p. 84.

[4] Ordonnance de Louis XIII que Michel de Marillac fit enregistrer dans un lit de justice tenu le 4 janvier 1629; Isambert, t. XVI, art. 433-434.

[5] P. Clément. *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*: t. III, 1re partie, p. 75, note.

[6] Clément, *op. cit.*, p. 241, lettre du 14 juin 1670.

[7] Ch. Duveyrier. *Lettres politiques*, Paris, 1849, lettre 19, p. 185. *L'art de naviger*, de Denys, est de 1684. Montucla. *Hist. des mathématiques*, t. II, p. 658, cite le P. Deschales (1677), Henri Cauvette, Jean Bouguer (1678, père du célèbre Pierre Bouguer), Dassier (F. Dassié, 1683), tous ou la plupart, dit-il, professeurs royaux d'hydrographie dans les ports de l'Ouest.

Mais ce qu'il faut entendre par hydrographie à cette époque, c'est uniquement « l'art de naviger par régles et par principes ». La cartographie en fit rarement partie. Nous voyons bien Boissaye du Bocage terminer son cours au Havre de Grâce en 1682 par la méthode pour dresser des cartes[1]. Mais si Coubart, cette même année, à Brest, se propose « d'enseigner à ses élèves le moyen de faire une bonne estime quand il l'aura appris lui-même [*sic*] dans le voyage qu'il comptait faire sur mer », son programme du 13 avril 1682, bien que très détaillé, ne mentionne d'aucune façon l'étude de la cartographie[2].

Cependant la belle ordonnance d'août 1681 porte que « les professeurs d'hydrographie devront sçavoir dessigner et l'enseigneront à leurs escholiers pour les rendre capables de figurer les ports, costes et de faire les cartes qu'ils découvriront[3] ». Mais Valin, dans son célèbre commentaire sur cette ordonnance, exprimant une opinion qui sans doute régnait depuis longtemps, n'hésite pas à déclarer que le « dessin, dans les écoles d'hydrographie, ne peut guère convenir qu'aux génies privilégiés et rares, et que les autres n'en ont que faire[4] ».

Toujours est-il que parmi ces professeurs officiels d'hydrographie sous le règne de Louis XIV, à Dieppe, Samson Le Cordier et son fils l'abbé Denis Le Cordier (1661-1709) ; les deux Boissaye et Meynier, au Havre (1682-1726); Deglos et Lechevallier à Honfleur (1677-1682) ; La Voye et Lamberty à Brest (1671) ; l'abbé Vautremer à Bayonne (1685) ; Gaulette à Dunkerque (1681) ; l'abbé Caudron à La Rochelle, Bouguet le père au Croisic (1700), Branchu à Auray (1709)[5], etc., il y en a deux ou trois seulement qui aient été tentés de dresser une carte de l'Amérique septentrionale, bien qu'elle fût alors presqu'entièrement possession française et en rapports constants avec les ports de mer de l'Atlantique où ces hydrographes enseignaient, parfois gratis[6]. Il en

[1] Le programme de Boissaye a été analysé dans *Les Établissements scientifiques de l'ancienne marine*, de Didier Neuville, Paris, 1882, in-8°, p. 16-19.

[2] Pour le cours professé par Coubart, voir l'intéressant article de M. Levot, *Revue coloniale et maritime*, t. XLIV, p. 165.

[3] Pardessus. *Collection des lois maritimes antérieures au* XVIIIe *siècle* ; t. IV, p. 335.

[4] Valin. *Nouveau commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août* 1681. La Rochelle, 1761, in-4°, t. I, p. 223.

[5] Pour la plupart de ces noms, voir le remarquable *État sommaire des archives de la marine antérieure à la Révolution*, dressé par M. Didier Neuville, Paris, 1898, in-8. Nous notons dans les états de soldes pour 1635, ajoutés à la *Correspondance de* Sourdis, t. III, p. 376, un Antoine Le Metel, sieur d'Ouville, qui y figure comme hydrographe entretenu en la marine aux appointements de 600 l. Il serait piquant que ce fut Antoine Le Metel, sieur d'Ouville (frère de l'abbé de Bois-Robert), auteur dramatique dont dix pièces de théâtre, assez libres, furent publiés de 1635 à 1638.

[6] George Boissaye du Bocage « tenant l'escole d'hydrographie gratis au Havre, 1678 ». Guérard, plus heureux, « n'avoit cependant d'autre revenu, comme professeur d'hydrographie, sous le titre de commissaire examinateur des pilotes, que la reconnaissance des étudiants ». Documents cités

est de même des ingénieurs géographes et de marine, Sainte-Colombe à La Rochelle. De Combes à Dunkerque, le célèbre La Fabvolière, à Rochefort, etc.

A l'exception de Jean-Baptiste Franquelin et de Joliet, dont la chaire était à Québec et qui pour cette cause semblent avoir limité leur programme à l'hydrographie de la Nouvelle-France et de la région adjacente, c'est en dehors de l'enseignement officiel qu'il faut chercher, parmi les cartographes français, des tracés de Terre-Neuve.

Mais où et comment les cartographes sédentaires, et c'étaient de beaucoup le plus grand nombre, se procuraient-ils les éléments de leurs travaux ? Cette question est encore plus difficile à résoudre que les autres. On possède fort peu de renseignements et, pour l'ensemble, l'historien en est réduit à des hypothèses.

On a cru qu'à l'instar de l'Espagne où les navigateurs au retour d'expéditions lointaines remettaient à la *Casa de Contratacion* les cartes ou les épures qu'ils en rapportaient, les pilotes français étaient tenus de déposer aux greffes des amirautés les documents cartographiques recueillis dans leurs voyages. Là, les hydrographes auraient puisé les renseignements nécessaires.

Cette disposition ne s'appliquait qu'au journal du bord. Pas plus dans l'enquête au sujet du voyage de Gonneville au Brésil (1503), souvent citée, que dans l'ordonnance de 1681, il n'est question de cartes marines ou autres. Les compagnons du navigateur honfleurais se plaignirent bien du « piratement des journaux, chartes, papiers, différents pourtraicts et plans » ; mais nous ne les voyons s'excuser auprès des autorités maritimes que de ne « pouvoir bailler aucuns de leurs journaux pour avuoir esté perdus ». Le P. Fournier, se plaignant (1641) que ces dépôts fussent tombés en désuétude ne parle aussi que du « papier journal », et l'ordonnance de Colbert vise seulement « les journaux de navigation déposés au greffe de l'Amirauté, lesquels seront examinés avec soin par les professeurs d'hydrographie et corrigés en présence des pilotes, qui auront erré dans leur route [1] ». Nous devons dire néanmoins que cette pensée du célèbre ministre remonte à dix ans en arrière et que, dès lors, il mentionnait les cartes pour la navigation. Une lettre de lui adressée à Colbert du Terron, intendant de la marine, le 18 août 1670, renferme les instructions suivantes : « Il faut prendre garde de tirer de toutes nos navigations et des journaux qui sont tenus, des connaissances exactes et

par M. de Beaurepaire, p. 199, 206. Jean Caudron dressa des cartes puisque son frère, l'abbé Caudron « hérita de ses cartes et de ses planches gravées ».

[1] Pardessus, *Collection des lois maritimes* ; t. IV, p. 335, art. V.

fidèles pour tous ceux qui auront à faire les mêmes voyages, et même il faudra s'en servir pour composer des cartes marines[1]. »

On doit ajouter que les routiers, sinon les livres de loch ou de bord, reproduisaient parfois des profils côtiers relevés au cours de la navigation par les pilotes et, tout frustes qu'ils fussent, ces dessins ont servi certainement à dresser certaines cartes.

Le P. Fournier, dans sa description des cartes primitives *par route et distance*, dit que « tout plein de pilotes ont dépeint en leurs registres les costes et les havres où ils avoient abordé. J'en ay veu quantité à Dieppe, en des papiers journaux de nos anciens pilotes, très naïvement représentés et avec beaucoup d'art et de circonspection ; et n'y a aucun havre célèbre, où il ne s'en trouve quantité de semblables[2]. »

L'abbé de Longuerue (avant 1733), donne un renseignement qui corrobore en partie celui du P. Fournier. « Les Dieppois, dit-il, avaient des observations faites depuis environ deux cent vingt ans. M. Colbert voulut les faire copier ou les faire apporter dans sa Bibliothèque. Il fut mal servi : ce dessein ne s'exécuta pas. Il mourut, et onze ans après la ville et les observations furent brûlées[3]. »

Il y a beaucoup à dire cependant sur la destruction des archives de Dieppe par le bombardement de 1694. Deux documents des archives de la Seine-Inférieure[4] montrent bien que les titres de l'amirauté ainsi que ceux de la vicomté et du bailliage furent consumés par les bombes anglaises, mais ils prouvent aussi qu'au moment de la catastrophe ces précieux documents ne remontaient déjà plus qu'au milieu du XVIIe siècle. Le P. Fournier, écrivant vers 1640, a pu néanmoins connaître des registres de pilotes déposés au greffe de Dieppe.

*
* *

Il faudrait pouvoir serrer la question de plus près.

Les fréquents voyages à l'Amérique septentrionale aux XVIe et XVIIe siècles que nous avons mentionnés impliquent l'emploi d'un grand nombre de pilotes. Bien qu'embarqués pour la plupart sur de simples bateaux pêcheurs,

[1] Clément, *Correspondance de Colbert*, t. III, p. 264.

[2] *Ubi suprà*, p. 665.

[3] *Longueruana*, Berlin (Paris), 1754 ; in-12, Ire partie, p. 49-50.

[4] G, 906-968, documents cités par M. Edouard Le Corbeiller, *Bullet. de la Soc. de géographie*, 1898, 3e trim., p. 383.

ce que disent le P. Fournier et l'abbé de Longuerue, les montrent capables de faire des relevements de côtes utiles sinon scientifiques. Ces épures étaient une nécessité, tant pour reconnaître les lieux où l'on devait revenir qu'afin de fixer une sorte de droit de préemption sur les localités choisies.

Un manuscrit de quelque pilote rouennais de la première moitié du XVIe siècle, désigne ainsi avec soin les points de repère permettant de retrouver l'abri qu'il avait choisi pour ses embarcations dans un petit port de la côte Sud-Est de Terre-Neuve :

Soit faict memoire de la mereque [marque] de mes basteaux et barques que je laisse en la terre neufue au havre de Je[han] denys dicte Rongnoust [Renewse, 46°55']. Ilz y en a six qui sont tout au cul de sac et quattre aultrez qui sont à une anse à main destre comme on entre au destroict la prouchayne anse du cul de sac, et plus oultre je laisse une bareque et ung basteau petit à l'entrée du destroict aupréz d'un jerfault : lesquelles barque et bastel ne sont guères enfondrées à l'eau et sont sur un ancre de boys. Et tout lesdiz bareques et basteaux sont mereques de ung clou à mangere qui est fiché au premyer membre du crochet d'arrière à cinq poulces de roy debout et dont il y a une barque à qui il ne sert point de mereque à raison que la teste de clou ronpit en se cachant et y est entendu que ledit membre où est fiché ledit clou est à thiebort[1].

Des descriptions aussi minutieuses donnent à penser qu'elles étaient souvent accompagnées d'un graphique avec référence à une carte plus ample. C'étaient autant d'éléments dont les cartographes se servaient pour leurs travaux d'ensemble. Samson Le Cordier, répétant sans doute un précepte traditionnel, dans un ouvrage dédié à Seignelay prescrit aux pilotes, — et il en fournit lui-même des exemples[2], — « de lever des plans pour en donner avis à ceux qui composent des cartes marines, car c'est avec les observations des plus expérimentés pilotes que nous composons nos cartes quand nous sçavons que ces observations sont fort justes, ce qui nous paroit lors que plusieurs nous rapportent une même chose d'un même lieu[3] ».

Les pêcheries exigeaient des stations, des havres et des établissements pour saler la morue. D'autres pêcheurs, bretons, anglais, normands, astreints aux mêmes nécessités, faisaient à cet égard concurrence aux marins portugais. De là des explorations, pour trouver des endroits plus favorables ou inoccupés, et des cartes où chaque lieu visité utilement portait un nom.

[1] Bibliot. nat. Mss. franç. 24269. f° 55. (Rouen, 1545.)

[2] Ce sont des profils de Port-Royal de Saint-Domingue relevés *de visu*.

[3] *Journal de Navigation dans lequel est pleinement enseigné et clairement démontré l'Art et la Science des Navigations, par S. Le Cordier, du Havre de Grâce, hydrographe et jaugeur sous l'autorité de Mgr. l'Admiral.* Au Havre, Gruchet, 1683, in-12, proposition XLII, p. 220.

Il est naturel que des tracés, nécessairement élémentaires, et possédés surtout par des armateurs ou des patrons de bateaux, aient tous rapidement disparu. C'était alors la seule source d'information pour la géographie de Terre-Neuve, et nous devrions pouvoir en retrouver des traces dans les cartes beaucoup plus soignées, mappemondes, globes et portulans, construits par les cartographes de profession, portugais, français, catalans, majorquins et italiens. Malheureusement, ces œuvres, autrefois très répandues, sont aujourd'hui d'une rareté extrême, et le peu d'exemplaires qui nous soient parvenus, ne permet guère d'en établir la filiation ou la chronologie autrement que par des hypothèses.

Ce sont les épures rapportées par les pilotes qui, aux XVI[e] et XVII[e] siècles servirent de base aux premières cartes [1]. Naturellement le champ d'exploration de chacun était limité ; car les expéditions régulières venaient atterrir sur certains points de la côte adoptés par les marins venus de la même localité. Nous montrerons, par exemple, que le rendez-vous des Malouins était la péninsule du Petit-Nord, en particulier la baie Blanche. Mais rien ne pouvait empêcher certains pilotes, surtout parmi ceux embarqués sur des navires de commerce, d'explorer des points du littoral éloignés des havres ou des anses désignés et d'en tracer, à leur façon, les profils. Mais il ne faut pas s'exagérer la valeur technique de cette cartographie. Les délinéations côtières gravées sur bois et insérées dans l'édition poitevine du *Grand Routtier de la mer* de Pierre Garcie dit Ferrande [2], nous en donnent une idée et il est impossible de s'imaginer rien de plus primitif.

Mais de bonne heure il y eut, dans les villes maritimes importantes, des dessinateurs, souvent d'origine italienne ou portugaise, qui donnaient une forme artistique aux cartes dont les géographes de profession leur fournissaient les éléments. Pierre Desceliers à Arques, par exemple, pas plus que Malte-Brun de nos jours, ne dessinait ses mappemondes. Avec les croquis rapportés par les pilotes, et toujours en les plaquant sur des cartes courantes, les hydrographes rectifiaient et coordonnaient ces données, que le miniaturiste ou le calligraphe reproduisait, avec plus ou moins de précision et à

[1] Le fait que l'expédition de 1603 à la Nouvelle-France fut entreprise aux frais d'une compagnie rouennaise et sur l'initiative d'Aymard de Chastes, gouverneur de Dieppe, à qui Henry IV avait accordé des lettres patentes, peut avoir eu une certaine influence sur la cartographie dieppoise.

[2] Poictiers, Jean de Marnef, 1542, pet. in-4° ; réimpression de l'édition de 1520. Il y est justement question de « ès terres neufves, isles trouuées ». Ceci n'est naturellement qu'une addition de quelque commentateur, car l'ouvrage original a été écrit en 1483.

plusieurs exemplaires. Mais comme ces artistes ne connaissaient pas toujours bien la langue dans laquelle les légendes et les noms de lieux étaient rédigés, ou ne voyaient pas l'importance d'une grande exactitude à cet égard, se guidant même plutôt par le son des mots que par leur orthographe, déjà par elle-même fort indéfinie, il s'en est suivi des nomenclatures parfois inintelligibles ou contradictoires. Quant à la différence dans les contours, elle nous a semblé résulter aussi souvent de la maladresse ou de l'arbitraire du cartographe : ce que Purchas qualifie de « conceit of card makers », que d'erreurs servilement copiées sur les modèles.

*
* *

En dehors du caractère, pour ainsi dire extrinsèque de la carte et des éléments graphiques fournis par les pilotes en rapports directs avec les cartographes, ceux-ci, particulièrement dans les ports de Normandie au XVIe siècle, ont subi une influence étrangère que le critique ne saurait méconnaître. C'est de la cartographie lusitanienne qu'il s'agit.

Une des plus belles époques de l'histoire de la géographie est celle de la dynastie d'Avis en Portugal (1385-1580). C'est alors que furent accomplies ces explorations maritimes, suivies d'admirables découvertes, dans les îles de l'océan Atlantique, sur la côte d'Afrique, en Asie et au nouveau monde. De là, un développement considérable dans tout ce qui concerne la navigation et notamment une cartographie progressive que vinrent perfectionner de véritables artistes venus de Majorque, de Pise, sans doute de Gènes (attirés par les Pizzigani ?), et d'autres villes d'Italie. La réputation des cartes lusitaniennes et des pilotes portugais ne tarda pas à se répandre en France surtout.

Le terrain était préparé depuis longtemps. Un jeune érudit à qui nous devons déjà de très solides travaux sur l'histoire de la marine[1], montrera bientôt comment à partir de 1475, l'orientation de la politique française, jusque-là inféodée à l'alliance castillane, changea et rapprocha la France du Portugal. La guerre de la succession, en mettant aux prises le Portugal avec la Castille et l'Aragon coalisés, obligea le premier à demander secours. Louis XI envoya à Alphonse V une flotte ainsi qu'une armée et celui-ci passa en France sur un vaisseau français.

[1] Charles DE LA RONCIÈRE. *Histoire de la marine française*, t. I, *Les origines*. Paris, 1899, in-8. C'est dans le tome II, sous presse, que ces faits recevront leur développement.

A dater de cette époque, les escadres françaises prirent chaque année la route de Lisbonne. C'est ainsi qu'en France on fut tenu au courant des découvertes portugaises, accomplies d'abord aux Açores, puis sur la côte de Guinée, enfin aux Indes. Ces rapports maritimes se continuèrent, au moins par la voie commerciale, entre la France et le Portugal aux xve et xvie siècles. Ils amenèrent l'emploi dans les ports de Normandie et de Bretagne de pilotes portugais ; comme on le voit par l'expédition de Paulmier de Gonneville au Brésil (1503) qui en comptait deux : Diogo Cohinto et Bastian Moura[1]. Ce fut même parfois au détriment de leur patrie. Les armateurs normands recherchaient les services de ces habiles marins pour marcher sur les brisées du Portugal et « pénétrer le secret » de ses navigations lointaines. Nous les voyons par exemple armer à Honfleur en 1527, *la Marie de bon secours* (aussi nommée *le Grand Anglais*) et confier ce navire à Estevão Dias, pour atteindre subrepticement Quiloa et les Indes portugaises, où en effet il débarqua, comme en témoigne la curieuse pétition de trente-six de ses marins qui y furent faits prisonniers[2]. En 1531, Pero Fernandez, homme de mer très versé dans la navigation aux Indes, s'enfuit de Lisbonne pour offrir ses services au roi de France[3]. Martim Fereira le propre neveu de l'ancien ambassadeur à la cour de François Ier, écrivit plusieurs lettres à ce prince, offrant de lui fournir d'utiles renseignements au sujet de la ligne de démarcation et la navigation aux possessions transatlantiques du Portugal[4]. Les exemples abondent. Citons seulement pour montrer encore les rapports des marins portugais avec les villes maritimes de Bretagne et de Normandie au milieu du xvie siècle, le fait que Jacques Cartier fut interprète pour la langue portugaise à Saint-Malo[5].

On a cherché à déterminer l'origine des renseignements géographiques de

[1] D'Avezac. *Campagne du navire « l'Espoir », de Honfleur*. Paris, 1869.

[2] « A tres hault et puyssant signeur... Gouuerneur de lindye... Suplyent tres humblement trente six pouvres miserables chrethiens de la nation de France... en captinité et seruitude en la montaigne de Chanpaner soubz la main du grant chien bahador [le sultan Bohador]... quil vous plaise auoir pitié, compassion et prendre à mercy et miséricorde la désolée compagnye lesquelz ont été menés et conduyz en ces partyes de par deça dedens vne nef nomée la marie de bon seccours autrement dit le grand engloys appartenant aux marchands de Rouen : Soubz la sarge et conduyte dung portugaloys ce faisant nommer estienne dies [Estevam Dias] lequel estoyt cappitaine pillote marchant conducteur et entrepreneur dudit voyage..... » Ms. de la Torre do Tombo, cité par Sousa Viterbo, *Trabalhos Nauticos*, Lisboa, 1898, in-fol., p. 84.

[3] « Se carteava em França pera piloto da India, e que tinha abedilade pera danar. » Dépêche de Pedro Mascarenhas au roi de Portugal, Anvers, 17 janvier 1532, cité par Sousa Viterbo, *op. cit.*, p. 103.

[4] « Procuramdo inteligemcias com El Rey de França sobre a demarcação e mauegação de meus mares, descubertos per mim e pelos Reys meus antecessores. » Lettre de João III, citée par Sousa Viterbo, *op. cit.*, p. 113.

[5] Joüon des Longrais, *op. cit.*, actes des 10 avril 1544 et 27 mars 1557.

provenance lusitanienne possédés par les cartographes français dans la première moitié du XVI[e] siècle, en répétant des assertions complètement légendaires. Par exemple, Barbié du Bocage[1] semble vouloir les faire remonter à la fuite en France, dans l'année 1540, de Miguel da Sylva, évêque de Viseu, puis cardinal. Ses données sont prises de La Clède [2], qui accuse seulement le transfuge d'avoir « emporté avec lui quelques papiers d'importance ». L'ordonnance du 23 janvier 1542, par laquelle João III bannit son ancien favori, dit aussi que « Miguel da Sylva s'est dérobé à son service et à son obéissance sans restituer les lettres et écrits très importants qu'on lui avait confiés en vertu de ses fonctions de secrétaire d'État[3]. » Nulle part il n'est question de cartes. A notre sens, le mystère dont le Portugal aurait entouré les renseignements géographiques a été fort exagéré[4].

Il y eut des cosmographes portugais établis en France, au moins dès 1483, comme on le voit par le *Grand Routier et pilotage* de Pierre Garcie dit Ferrande, fréquemment imprimé à Poitiers, à Rouen, à La Rochelle, même après 1571. Nous montrerons aussi des cartographes de cette nation au service du roi de France, comme André Homem, cartographe de François I[er] ainsi que de Charles IX, et Bartholomeu Velho, qui fut également employé par ce prince et mourut à Nantes en 1568.

Mais l'influence de la cartographie portugaise au regard des cartes dressées en France et exposant des configurations terre-neuviennes, date d'une époque antérieure. Elle se manifeste dès la seconde décade du XVI[e] siècle puisque Terre-Neuve dans la mappemonde de Hiéronymo da Verrazzano, dressée en Italie, mais par un cartographe que nous voyons établi à Rouen ou à Honfleur, au plus tard en 1526, emprunte les contours et traduit la nomenclature des cartes portugaises.

C'est parmi les Dieppois qu'il faut chercher les traces de l'évolution cartographique de la région terre-neuvienne. Malheureusement nous ne pouvons les retrouver que dans son second stage, c'est-à-dire lorsque la découverte du détroit de Belle-Isle par Jacques Cartier en 1534 avait déjà profondément modifié dans les cartes la configuration générale de Terre-Neuve. En effet, le plus ancien monument de ce genre qui nous soit parvenu est la mappemonde dressée à Dieppe en 1541 par Nicolas Desliens.

[1] *Magasin encyclopédique* (de MILLIN), t. IV, 1807, p. 148.

[2] *Histoire générale de Portugal*, Paris, 1735, in-4, t. I, p. 708.

[3] Francisco DE ANDRADE. *Cronica do muyto alto Rey D. João, tercero deste nome*. Lisboa, 1613, in-fol., Part. III, cap. 82.

[4] *Suprà*, p. XXVI.

C'est dans cette carte curieuse qu'on retrouve la riche nomenclature portugaise du Labrador aujourd'hui identifiée avec celle de l'atlas de la Riccardiana, œuvre exclusivement lusitanienne. Celle de Terre-Neuve n'a pas non plus d'autre origine. Ce sont seulement les contours de l'île qui ont varié, mais de façon fort singulière : d'une péninsule, les cartographes dieppois ont fait un nombreux archipel. Cette erreur est due à l'idée hypothétique que les baies profondes, déjà marquées dans les premières cartes de Terre-Neuve, se prolongeaient jusqu'à la mer qui baigne sa côte occidentale, récemment découverte par le navigateur malouin, mais non encore explorée. D'autre part, la première vue du détroit de Belle-Isle, en séparant du continent la masse entière, les ancraient davantage et pour longtemps dans cette théorie erronée.

Des efforts furent faits cependant pour déterminer le caractère géographique de Terre-Neuve. Les superbes mappemondes dressées à Arques et probablement à Dieppe, de 1543 à 1553, et qu'on possède encore, nous montrent les progrès accomplis. Ce ne fut néanmoins qu'à dater de 1563 qu'une carte dieppoise exposa la grande île sous sa forme triangulaire et compacte [1].

Avant que ce résultat eût été atteint, les cartographes portugais avaient emprunté aux Dieppois les tracés inexacts conçus à la suite des voyages de Jacques Cartier. Ils les modifièrent à leur tour; de là, un échange de délinéations terre-neuviennes, sans qu'on puisse aujourd'hui fixer ce qui appartient originairement aux uns et aux autres. Nous croyons toutefois que les principaux progrès, surtout dans les contours de la partie septentrionale de l'île, furent l'œuvre des Portugais. Cela ressort d'une comparaison entre le Vallard, qui est une carte lusitanienne, et les Desceliers.

A la fin du XVI[e] siècle, les Hollandais prennent la place des Dieppois, malgré la réputation que ces derniers possédaient encore, comme le prouve la phrase de d'Asseville que nous avons citée [2]. Nous devons rappeler à ce sujet que les cartes amstelodamoises ne furent cependant, pour leurs configurations américaines au Sud du détroit d'Hudson, que des dérivés de la cartographie lusitano-dieppoise. Il ne pouvait en être autrement, puisque la marine hollandaise fréquenta peu ces parages.

Avec Philippe Buache et le marquis de Chabert l'hydrographie française, par ses travaux sur Terre-Neuve, reprit au XVIII[e] siècle son ascendant. Elle imprima aux cartes de cette région un caractère scientifique et prépara l'œuvre magistrale du célèbre capitaine Cook.

[1] Le second Desliens.

[2] *Suprà*, p. XVIII.

*
* *

Il est véritablement à regretter que la remarquable collection de cartes marines connue sous le nom de *Neptune français* [1] et entreprise sous les auspices de Louis XIV en 1692, n'ait pas été continuée. On peut juger de l'esprit éclairé dans lequel elle a été conçue, par le passage suivant du privilège accordé au zélé conservateur de la collection de cartes, collection destinée à devenir vingt-huit ans après, le noyau du Dépôt hydrographique de la marine, à Paris.

L'avantage considérable qu'il nous a paru, dit S. M. que les capitaines de nos vaisseaux et autres qui ont navigué par nos ordres et pour notre service, ont tiré des cartes des côtes de notre royaume et pays étrangers, auxquelles nous faisons travailler depuis longtemps : nous ayant fait prendre la résolution de les donner au public pour rendre la navigation de nos sujets plus sûre et les inviter par ces facilités à s'y appliquer plus particulièrement : notre cher et bien aimé sieur Charles Pene, l'un de nos ingénieurs et géographes, nous aurait offert de se charger d'en faire la dépense, s'il nous plaisait lui accorder l'exclusion de tous autres le privilège : voulant favorablement traiter ledit Pene, lui avons permis et accordé de faire graver toutes les cartes à nous appartenant des côtes de notre royaume et pays étrangers, icelles vendre et débiter, ci-ce, durant le temps et l'espace de vingt années.

Cette belle publication ne contient malheureusement que les cartes des côtes depuis Drontheim jusqu'au détroit de Gibraltar. Mais comme Louis XIV visait également « les pays étrangers » et que c'est l'époque où il décréta Terre-Neuve colonie française (1696), si l'œuvre avait été continuée, nous aurions des cartes gravées du littoral de l'île mais faites d'après des relèvements spéciaux, car il est probable que Pontchartrain ne s'en fut pas tenu à l'exploration du *Vigilant* et aux tracés du lieutenant de Courcelle.

En 1793, les archives de la marine et des colonies étaient encore à Ver-

[1] *Le Neptune françois ou recueil des cartes marines levées et gravées par ordre du roi. Premier volume, contenant les costes de l'Europe sur l'Océan.* Paris, Imprimerie royale, 1693; chez Hubert, Jaillot, gr. in-fol. 29 cartes *Idem opus.* en français et en hollandais, chez Pierre Mortier, Amsterdam, 1693. Le tome II devait contenir la Méditerranée. *Le Catalogue général des bibliothèques du département de la marine et des colonies*, Paris, 1838-1843, 5 vols. in-8, qui est le meilleur ouvrage de ce genre qui ait jamais été fait (par Bejot ?) dit que Joseph Sauveur et Jean Matthieu de Chazelles, tous deux de l'Acad. des sciences, doivent être regardés comme les auteurs de ce *Neptune* auquel cependant ont coopéré Pene, La Voye, Duchon, Sabran, Razaud, Minet, de Gennes, et de la Favolière. Lelewel ajoute Cassini et dit que le graveur fut le célèbre Romeyn de Hooge, qu'il qualifie cependant de « stupide et ignorant copiste, faussaire et imposteur » (*Épilogue*, p. 239), mais à propos de sa carte de la Méditerranée ; Amsterdam, 1694.

sailles. Un poste de garde nationale se trouvait établi dans l'édifice même où Choiseul les avait fait transporter vingt-huit ans auparavant. Il est de tradition que pendant cinq semaines de l'hiver rigoureux de cette année ces précieux documents servirent à chauffer le poêle des soldats. Plus tard, un employé supérieur, ayant besoin d'un logement pour son neveu et secrétaire, fit choix des salles appropriées aux documents des colonies et ne sachant où mettre les nombreux cartons qui le gênaient, procéda à ce qu'on appelle un « triage » et envoya le reste chez les épiciers de Versailles.

En 1814, un ordre écrit du ministre Malouet prescrivit la vente de papiers provenant des archives jusqu'à concurrence d'une somme de 15,000 francs. Comme le dit l'écrivain auquel nous empruntons ce détail, « cette somme qui correspond à une somme triple aujourd'hui, donne une idée du volume considérable de pièces qui ont été livrées au commerce et de la difficulté qu'on a dû rencontrer pour opérer un tirage exempt d'erreurs. » Enfin, en 1830, un surnuméraire, livrant à son tour les archives au pillage, vendit au poids et à son profit des liasses entières[1].

Par les cartes échappées à ces déprédations et qui aujourd'hui comptent parmi les richesses du Dépôt, on peut juger de l'importance des documents cartographiques concernant la marine que Colbert, Seignelay et Louis de Pontchartrain avaient réunis. Parmi les « cartes des côtes du royaume et pays étrangers » auxquelles Louis XIV dit qu'il faisait « travailler depuis longtemps », il devait y en avoir qui, aujourd'hui perdues ou peut-être recueillies dans des collections particulières, auraient été fort utiles pour le présent travail. Le lecteur trouvera néanmoins dans les pages qui suivent la description d'une série de cartes manuscrites françaises conservées aux archives et dans la bibliothèque du Dépôt ; lesquelles marquent une période importante de l'évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins.

LES ESPAGNOLS

Il s'est formé au sujet du rôle joué par la marine espagnole dans l'Amérique septentrionale une légende qui ne repose absolument sur rien. Les

[1] *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France, 1545-1700.* Paris, 1872, Introduction, p. XI. Pour les déprédations des archives du Canada, voir le *Cours d'Histoire du Canada* par M. l'abbé Ferland ; Québec, 1861, in-8°, Introduction, p. VIII.

Espagnols auraient fait, — nous ne savons à quelle époque —, d'importantes découvertes à Terre-Neuve ou dans ses parages. S'entourant du plus profond mystère, Isabelle, ou Ferdinand d'Aragon, ou Charles-Quint, on ne sait au juste, aurait édicté des peines terribles contre quiconque divulguerait dans des cartes ou autrement ce secret d'où dépendait ce semble la grandeur maritime de l'Espagne. Tout cela, parce que le dessinateur d'une des mappemondes dites de Weimar a, par un *lapsus pennæ*, fermé d'un trait à peine visible l'entrée méridionale du golfe de Saint-Laurent ; *lapsus* qu'il s'est bien gardé de commettre dans ses autres cartes ! Ou bien encore, parce que les admirateurs du génie et des vertus de Sébastien Cabot avaient à expliquer pourquoi il a mis en 1544 son prétendu atterrage (c'est-à-dire celui de son père) à l'Ile du Cap-Breton, après l'avoir marqué ou fait marquer au Labrador, comme pilote-major d'Espagne, pendant un quart de siècle.

Et tout d'abord, l'Espagne n'avait aucun droit sur cette région. Aux termes du traité de Tordesillas et comme l'exposent les cartes dressées par les cosmographes royaux[1], la ligne de démarcation passait par la longitude de Halifax. Il s'ensuit que toutes les terres situées à l'Est de cette ligne, c'est-à-dire, la plus grande partie de ce que nous appelons la Nouvelle-Écosse, toute l'Ile du Cap-Breton, ainsi que Terre-Neuve en entier et la côte orientale du Labrador appartenaient exclusivement au Portugal. L'Espagne ne cessa jamais de reconnaître le bien-fondé de cette division territoriale. Lorsque le 13 juin 1523, Charles-Quint accorda des lettres patentes à Lucas Vazquez de Ayllon, l'autorisant à explorer la côte Est de l'Amérique septentrionale au Nord du 37° de latitude, il lui fut enjoint de ne rien tenter dans les limites des possessions du roi de Portugal[2]. Quand, au milieu du xvie siècle, le roi d'Espagne voulut envoyer une flotte pour attaquer les Français à Terre-Neuve, il sollicita le concours de João III, en rappelant à ce prince qu'il était

[1] J.-G. Kohl, *Die beiden ältesten General-Karten von America*. Weimar, 1860, in-folio, et notre *Diplomatic History of America : its first chapter*. London, 1897.

[2] « Con tanto que no descubrais ni hagais cosa dentro de los limites é demarcacion del serenísimo Rey de Portugal, ...porque mi voluntad es que lo asentado y capitulado entre estos reinos y el reino de Portugal se guarde é cumpla enteramente. » Navarrete, t. III, p. 155. L'assertion de M. le capitaine Duro (*Arca de Noé*, p. 312, à la note) qu'aux termes des lettres patentes précitées, il fut accordé à Ayllon « deux des pêcheries de morues qu'il désigne : *dos pesquerias de bacallaos, las que él señale* » est controuvée. Le texte mentionne seulement « deux des pêcheries qu'il désignera [après les avoir découvertes] et sans spécifier l'espèce de poisson : *dos pesquerías distintas é apartadas en la dicha tierra cuales vos señaláredes* (Nav., *op. cit.*, p. 158). Le fait est que la limite septentrionale atteinte par l'expédition visée dans les lettres patentes de 1523, ne fut pas même au-delà de 33°30' (Déposition de Pedro de Quexos) et qu'il n'y a certainement pas de pêcheries de morues dans la Caroline du Sud.

seul souverain de ce que l'ambassadeur espagnol appelle *las tierras nuevas de Portugal*[1].

Hakluyt, en 1582, raconte tenir de marchands ayant longtemps vécu en Espagne et dignes de foi, que Philippe II avait récemment établi une loi défendant à tous ses sujets de faire des découvertes au Nord du 45° de latitude en Amérique. Il ajoute que cette interdiction pouvait provenir de deux causes, dont l'une aurait été la crainte qu'en explorant plus au Nord on vint à découvrir le passage ouvert de la mer du Sud (l'océan Pacifique) à la mer septentrionale (l'Atlantique Nord)[2]. Donc, plus d'un demi-siècle après la construction de la carte de Weimar susdite, les Espagnols n'avaient encore rien découvert au delà du 45°, c'est-à-dire, selon leurs cartes de l'époque, passé la baie de Fundy, et conséquemment ils n'avaient non plus rien à cacher du côté des Baccalaos[3].

Il est possible que le célèbre compilateur anglais fasse allusion à une cédule de Philippe II, Madrid, 21 avril 1557, interdisant à tout navire armé d'aller à l'île de Terre-Neuve sans une autorisation spéciale de Sa Majesté. Le 15 juillet suivant, cette interdiction fut levée, mais seulement pour les Basques, dont le roi d'Espagne ne voulait probablement pas entraver les campagnes de pêche[4].

*
* *

Quant aux pêcheries transatlantiques, la première mention de pêcheurs espagnols dans ces parages provient de la déclaration faite par John Rut (?) à Gines Navarro en 1527, aux termes de laquelle il aurait rencontré, occupés à

[1] Buckingham Smith, *Coleccion de varios documentos para la historia de la Florida y tierras adjacentes*. Londres (Madrid), 1857, t. I, p. 103.

[2] « I have hearde myselfe of Merchants of credite, that have lived long in Spain, that King Phillip hath made a lawe of late that none of his subiects shall discouer to the Northwardes of five and fortie degree of America... which may bee thought to proceede chiefly of two causes, the one, least passing further to the North they should discouer the open passage from the South Sea to our North Sea ». Hakluyt, *Divers voyages*; London, 1582. Hakluyt Soc., 1850, p. 13; épître dédicatoire à sir Philip Sidney.

[3] Pour les prétendues découvertes des Espagnols dans cette région, voir l'introduction de Navarrete à la *Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana en el año de 1792*: Madrid, 1802, in-4, et son *Examen histórico-critico de los viages y descubrimentos apócrifos*, dans le t. V de la *Coleccion de documentos inéditos para la Historia de España*; 1849, in-8.

[4] « Mandando que ningun navio vaya à Terra Nova armado ni por armar, sin especial licencia de S. M. ». Doc. de Vargas Ponce, dans l'*Arca de Noé* du capit. Duro, p. 406.

pêcher aux Baccalaos, une cinquantaine de navires espagnols, français et portugais[1].

Le succès des pêcheurs espagnols sur les grands bancs ne paraît cependant s'accuser que longtemps après, à en juger par la dépêche de sir Thomas Chamberlain du 27 septembre 1561, mandant à la reine Elisabeth que les Espagnols avaient maintenant intérêt à exploiter les pêcheries de Terre-Neuve[2].

Anthony Parkhurst, en 1578, dit qu'ils n'avaient pas moins de cent navires employés à pêcher la morue[3]. Hakluyt, en 1584, parle de « cent ou deux cents navires espagnols et portugais qui pendant dix semaines ou trois mois de chaque année viennent pêcher aux environs du Cap-Breton, près de Terre-Neuve[4].

Sylvester Wyet, de Bristol, toutefois, rapporte que dans la baie de Plaisance, en septembre 1594, sur plus de soixante bateaux pêcheurs, il n'avait compté que huit espagnols, tandis que les autres venaient tous de Saint-Jean-de-Luz[5], c'est-à-dire qu'ils étaient basques.

*
* *

Vers le 20 août 1541[6], sur l'ordre de l'empereur Charles-Quint, une petite caravelle portugaise, qu'il avait fait noliser à Bayona de Galice, partit pour les Bacallaos, sous le commandement d'Ares de Sea, non afin de faire acte d'autorité, comme on veut le donner à entendre, mais uniquement « a saber, lo que havia hecho por alla un capitan Frances que se dice Jacques Cartier; » c'est-à-dire pour voir si les expéditions armées à Saint-Malo n'étaient pas destinées, comme le craignait le Conseil des Indes, à tomber à l'improviste

[1] Ms. de la collection Muñoz, t. LXXVII, f° 19, cité par le capit. Duro, *op. cit.*, p. 316, et Navarrete. *Bibliot. Maritima*, t. I, p. 585.

[2] « They have found a trade unto the New found land for fish, which they did not occupy so much. » *Calendars, Foreign, Elizabeth*, 1561-62, n° 541.

[3] Hakluyt, éd. de 1599. t. III, p. 132.

[4] Hakluyt, *Discourse of Westerne planting*, dans la *Documentary history of Maine*. Cambridge, 1877, t. II, p. 48.

[5] « The fishermen of Saint John de Luz and Sibiburo and of Biscay, which were to the number of threescore and odde sayles, whereof eight shippes onely were Spaniardes ». Hakluyt, éd. de 1889, t. XIII, p. 62.

[6] Et non le 25 juillet. La caravelle ne portait que dix-neuf personnes, y compris les officiers, qui étaient Ares de Sea, regidor de Bayona, Juan Alvarez, d'Oporto, propriétaire (*maestre*), Alvaro Yañez, pilote. Voir les actes publiés par M. José Toribio Medina, dans *Una Expedicion española a la Tierra de los Bacallaos en 1541* : Santiago de Chile, 1896, in-18.

sur les Antilles[1]. Le 17 novembre, Ares de Sea était de retour et venait rendre compte à Madrid de ce qu'il avait pu apprendre des agissements du pilote malouin. C'est le seul exemple que nous connaissions d'un navire envoyé par le gouvernement espagnol à Terre-Neuve pendant tout le XVIe siècle[2].

Dans ces conditions, il n'y a pas intérêt à examiner les ressources documentaires qu'eussent pu fournir la *Casa de Contratacion* de Séville, ni les règles auxquelles étaient assujettis les pilotes et les cosmographes en Espagne au XVIe siècle[3]. Quant aux délinéations terre-neuviennes des cartes de l'hydrographie sévillane, elles ne font que reproduire servilement les tracés empruntés, dès les commencements, aux œuvres portugaises et sont absolument sans utilité pour la question qui nous occupe.

LES BASQUES

C'est la même antienne que celle des Normands et des Bretons. Voici ce qu'on lit dans les *Vs et Coustvmes de la mer*[4], d'Étienne Cleirac, avocat en cour de Parlement de Bordeaux :

> Les habitants de Capberton prez Bayonne et les Basques de Guyenne ont descouuert cent ans auant les navigations de Christophle Colomb, le grand et le petit banc des mourues, les terres de Terre-Neufue de Capberton et Baccaleos.

Toujours l'amour-propre de clocher : la plaie de l'histoire !

Il est certain que les marins de la côte cantabrique, de Saint-Jean-de-Luz en particulier, se livrèrent de bonne heure à la pêche maritime, surtout celle de la baleine dans les mers du Nord. On doit croire aussi qu'ils poursuivirent ce cétacé parfois jusqu'au Groënland et au cercle arctique. Cependant, en y

[1] Lettre du cardinal de Séville à Juan DE SAMANO, 10 juin 1541, publiée par Buckingham SMITH, *op. cit.* NAVARRETE (*Biblioteca Maritima*, t. I, p. 396), mentionne aussi une dépêche de l'ambassadeur d'Espagne en France, 17 déc. 1541, rapportant que « tiene entendido haber salido del puerto de Saint Malo el corsario Jaques Quartier, y esta ya en *tierras nuevas de Portugal*...y que el capitan Robertual debia partir en breve con ocho o nueve naves, para ir *contra los habitantes de las Indias de S. M.* ».

[2] L'expédition de Estevão GOMEZ (1525) fut armée, il est vrai, « para descubrir toda la costa desde la Florida hasta los Bacalaos » (Cédule citée par M. J.-T. MEDINA, *op. cit.*, p. XXIII), mais elle atteignit au plus haut le 45°, soit la baie de Fundy (GARCIA DE TORENO, OVIEDO et la carte que nous avons empruntée à Alonso DE SANTA-CRUZ ; fac-similé IX.)

[3] Le lecteur trouvera des renseignements sur ce sujet dans *The Early Cartography of the New World* de la *Discovery of North America*, livre I.

[4] Bourdeaux, 1647, in-4°, p. 151. CLEIRAC ajoute, mais sur l'autorité de WYTFLIET et de MAGIN : « Le pilote lequel porta la première nouuelle à Christophle Colomb et luy donna la cognoissance et l'adresse de ce monde nouueau fut un de nos Basques terre-neufviers. » Inutile de dire que c'est une pure invention.

joignant même les Bayonnais, la présence des Basques à Terre-Neuve n'est pas attestée avant 1528[1]. Les actes authentiques signalés par Vargas Ponce, collectionneur émérite, aujourd'hui en copies à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid[2], ne remontent même pas tout à fait si haut. Le zélé chercheur dit que les archives municipales et paroissiales d'Orio, bourg de la province de Guipuzcoa, autrefois célèbre par ses chantiers de constructions navales, renferment des indications certaines de fréquents voyages à Terre-Neuve faits par des pêcheurs de cette localité, mais seulement à dater de 1530. On y lit aussi les noms des navires et de leurs capitaines. Parmi ceux-ci, se trouverait Juan de Urdaire, commandant un baleinier en 1550 et qui devint amiral.

Nous notons dans ce dossier plus de cinquante pièces documentaires prouvant que depuis 1557 jusqu'à la fin du XVIIe siècle, Biarritz, Caberton, Pasàjes, Renteria, Saint-Jean-de-Luz. Saint-Sébastien et Zubiburu ne cessèrent d'armer des expéditions pour la pêche de la morue et de la baleine à Terre-Neuve.

D'autre part, Navarrete analyse une enquête au sujet de la dîme de 2 p. 100 sur le produit de ces pêches qu'exigeaient une confrérie et deux églises de Saint-Sébastien en 1561. Il ressortirait des dépositions des nombreux témoins interrogés que les Basques ne commencèrent à exploiter les pêcheries terreneuviennes que vers 1541[3].

Mais si nous en croyons un mémoire de Matias de Echevete, charpentier espagnol à bord d'un navire français, son père, le pilote Martin de Echevete, né à Zarauz, Basque, conséquemment, serait le premier Espagnol qui aurait navigué à Terre-Neuve, et seulement dans l'année 1545[4].

Au 23 mars 1549, nous trouvons Jacobo de Ibaceta, patron de navire équipé pour la pêche de la morue, qui demande des ornements à l'usage d'un prêtre embarqué avec lui, afin qu'il pût célébrer la messe à Terre-Neuve[5].

Les expéditions continuèrent, puisqu'il est fait mention d'une ordonnance du gouvernement espagnol, du 3 juin 1553, prescrivant que (par crainte des

[1] *Biatge feyt en l'an mil* Vc XXVIII *per lo nabin aperat le Francese à Terre Nube*. Inventaire d'un armateur bayonnais publié par M. Ducéré, *Bullet. de la Soc. des Sciences et Arts de Bayonne ;* 1882, p. 84.

[2] Ms. Leg. 5, No 101. Ces documents sont tous cités par M. le capitaine Duro (d'après les relevés de Vargas Ponce), *Arca de Noé*, p. 402-427. Ils embrassent la pêche en général, de 1237 à 1798, par les Basques.

[3] Navarrete, *Coleccion de viages, Ilustracion* II, t. III, p. 177-179.

[4] Cap. Duro, *Arca de Noé*, p. 313 et 405.

[5] *Ibidem*, p. 295 et 405.

Français) la flotte de pêcheurs biscayens équipés pour Terre-Neuve dorénavant naviguerait de conserve escortée par des vaisseaux de guerre[1].

C'est peut-être pour le même motif que Philippe II fit l'édit du 21 avril 1557 défendant à tout navire espagnol armé de se rendre dans cette île sans sa permission spéciale ; édit qui fut révoqué trois semaines après, mais en faveur des Basques seulement. Il faut croire que les Français ne leur inspiraient aucune crainte, si l'on en juge par l'enquête faite à Saint-Sébastien le 15 octobre 1555, à l'effet « d'accréditer (*acreditar*) les hauts faits maritimes des capitaines-armateurs du Guipuzcoa pendant la guerre avec la France. »

Il paraît, d'après ce document, que les Biscayens s'étaient donnés pour mission de courir sus aux navires français, depuis les côtes de Guyenne jusqu'à celles de Picardie, voire même dans l'océan Atlantique et les ports de Terre-Neuve : « en los puertos de Tierranueva » :

Ils y livrèrent de nombreuses batailles, tuant plus de quinze cents hommes sans compter les blessés et s'emparant de plus de deux cents grands navires, chargés de morue[2].

Aux termes de cette enquête, un de ces corsaires basques, Domingo de Albistur, à lui seul, s'empara de onze navires français, dont deux étaient des vaisseaux de guerre, et fit six cents prisonniers. De concert avec Francisco de Ilarreta et Pablo de Aramburu, il enleva le grand galion bayonnais *Bretona*. Dans une autre circonstance ce hardi corsaire aurait capturé quarante-deux navires terre-neuviens, après avoir mis en fuite les six vaisseaux de guerre qui leur servaient d'escorte. Bref, au cours de cette campagne sans pareille, les Basques auraient pris aux Français « quatorze cents bâtiments, dont quatre cents de fort tonnage, fait plus de quinze mille prisonniers, sans

[1] *Ibidem*, p. 318 et 355-384.

Les expéditions basques pour la pêche de la morue, partaient de la côte cantabrique fin mars et commencement d'avril, et elles revenaient au port à la mi-septembre et en octobre. Celles pour la pêche de la baleine, appareillaient à la mi-juin et revenaient en décembre ou au commencement de janvier. Cristobal DE BARROS, *Relacion del tiempo en que navegan los naos de Vizcaya y zabras de Castro. 1574*. Ms. cité par NAVARRETE, *Bibliot. marit.*, t. I, p. 297, et *Coleccion de viages*, t. III, p. 179. Aussi ne comprenons-nous pas l'édit de Charles DE MONTMORENCY du 3 septembre 1612 (publié par LE FÈVRE, *op. cit.*, p. 243) défendant d'accorder des congés pour la pêche de la morue « à aucuns maistres ou capitaines de navires pour aller aux Terres-Neufues que depuis le commencement du mois de décembre iusques au mois d'avril, » De nos jours la morue ne commence à paraitre sur la côte orientale de Terre-Neuve (par 47° 30') qu'à dater du 1er juin. Que pouvaient bien faire les morutiers dans ces parages pendant ce long hiver?

[2] « Desembarcados en tierra, han hecho y habido muchas batallas y reencuentros, en los cuales han muerto muchos enemigos, en cantidad de más de quinientos hombres, sin los que fueron heridos, y les han tomado y quitado mas de doscientas naos gruesos cargadas de bacallaos de muy gran precio y valor ».

compter plus de mille tués, et capturé plus de cinq mille pièces d'artillerie[1] ».

Peut-être y a-t-il un fond de vérité dans ces merveilleux exploits ; mais nous n'avons pu en trouver une mention quelconque soit dans les chroniques françaises, soit dans les relations des ambassadeurs vénitiens.

Les Français néanmoins ne paraissent pas avoir gardé rancune aux Basques, au moins à Bordeaux, où, dès 1561, on voit des armateurs de cette ville fournir aux pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz les fonds nécessaires pour leurs expéditions à Terre-Neuve[2].

A la fin du siècle, ce furent les Basques qui souffrirent des corsaires, surtout de ceux qu'on armait à La Rochelle[3].

* * *

Les pêcheurs basques furent souvent éprouvés par les rigueurs du climat de Terre-Neuve. Echevete, déjà cité, parle de nombreux bâtiments du Guipùscoa pris dans les glaces pendant l'hiver de 1577 et de la mort en conséquence, de 540 marins dans le port de *Lutus Sombrero*[4].

En 1584, plus de cinquante grands navires de Saint-Jean-de-Luz et Zubiburu viennent décharger leurs cargaisons de morues à Saint-Sébastien. D'autre part, en 1615, la province de ce nom demande qu'une ordonnance arrête l'émigration de ses pêcheurs terre-neuviers, qui abandonnent le pays, ne trouvant plus de profit à exercer leur profession sur des navires basques.

Les documents recueillis par Vargas Ponce sont intéressants à bien des égards. Nous notons, par exemple, en 1584, une ordonnance de la junte de Guipùzcoa, interdisant aux marins de cette province de naviguer sur des navires français, crainte qu'ils n'apprennent leur industrie aux étrangers[5]. En 1608, le syndic de Renteria pétitionne pour que cette *pragmatica* soit appliquée, contrairement, ce semble, à l'opinion de la ville de Saint-Sébastien. L'année

[1] « Los prisoneros pasan de 15,000 hombres, sin contar los muertos, — mas de mil hombres, y mas de cinco mil tiros de artilleria de fierro y bronce. » Documents de VARGAS PONCE, *Arca de Noé*, p. 355, 366, 371, 378.

[2] Minutes du notaire DENHORS citées par FRANCISQUE-MICHEL, *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux*. Bordeaux, 1866, in-8°, t. II, p. 337.

[3] En 1587. *Arca de Noé*, p. 410.

[4] Il y a bien à l'entrée de la baie de Plaisance, sur la côte Sud de Terre-Neuve, une localité nommée depuis longtemps le cap ou la montagne du *Chapeau rouge;* mais nous n'avons pas encore rencontré de « Chapeau jaune (*lutus sombrero ?*) » A ce propos, notons que FRANCISQUE-MICHEL dit que « le nom de Chapeau rouge est sûrement un souvenir de l'hôtellerie où les marins de Bordeaux venaient conclure leurs affaires », *op. cit.*, p. 341.

[5] Pour une certaine partie, c'était l'inverse. Voir *infra*, p. LXIV, note 2.

suivante, un armateur de Pasajès demande la permission d'expédier un de ses navires qui a été construit en France. Dès 1613, des bâtiments apportent des cargaisons de morue à Bilbao. En 1625, une cédule royale autorise l'importation de ce poisson dans les ports de Biscaye par des navires étrangers. Aussi, en cette année, ne voit-on partir de Pasajès que 41 navires avec 295 chaloupes, montés par 1495 hommes. En 1631, le Guipùzcoa n'envoie pas une seule expédition à Terre-Neuve ; mais il faut dire que ce fut surtout à cause de l'impôt exhorbitant mis sur le sel.

* * *

Les écrivains espagnols et anglais donnent quelques détails sur les Basques dans ces régions au XVI[e] siècle. Ils ne manquent pas d'intérêt.

Une dépèche de Mendoza au roi d'Espagne, du 31 mars 1578, mande qu'à cette date les gens de Biscaye allaient au Labrador pêcher la baleine[1]. Cependant les premières cartes rappelant la présence des Basques dans ces régions ne localisent ces hardis pêcheurs que sur les côtes Sud et Ouest de Terre-Neuve[2]. Sylvester Wyet dit avoir trouvé dans la baie de Saint-Georges, en 1594, les épaves de deux grands navires biscayens naufragés[3].

Anthony Parkhurst compta, en 1578, de vingt à trente baleiniers basques à Terre-Neuve[4].

Whitbourne, en 1622, mentionnant la Grande Baie, c'est-à-dire l'entrée du détroit de Belle-Isle dans le golfe Saint-Laurent, rapporte que c'est le lieu où les Basques font en grande quantité de l'huile de baleine[5]. Il ajoute d'intéressants détails :

Les Indiens, dit-il, vivent entièrement au Nord-Ouest du pays, lequel est rarement fréquenté par les Anglais ; mais les Français et les Basques qui s'y rendent annuellement pour la pêche de la baleine et celle de la morue, disent que ce sont des gens ingénieux et maniables (quand on les traite convenablement), prêts à les aider avec beau-

[1] *Calendars ; Spanish* ; 1568-1570, p. 567.

[2] *Port aux Basques* (DE LA BOULAYE, 1687) ; *Baie aux Basques* (LE CORDIER, 1696).

[3] « In this bay of St.-Georges, we found the wrackes of 2 great Biskaine Ships, which had bene cast away three yeeres before ». HAKLUYT, 1889, t. XIII, p. 60.

[4] HAKLUYT, éd. de 1599, t. III, p. 132.

[5] C'est aussi ce que rapporte l'amiral MONSON, *Naval Tracts*, p. 485. Il ajoute que la morue y était eu aussi grande abondance que la baleine, mais que les Basques tiraient leur principal profit de l'huile de ce cétacé. C'est dans un port nommé par eux « la Grande Baie » que ces hardis pêcheurs avaient leurs établissements, pour tirer parti, selon les vers de Pierre MOTIN (*Champlain*, de 1613),

... des monstrueuses Baleines
Le butin des Basques légers.

coup de travail et de patience pour tuer, découper et bouillir les baleines et en faire de l'huile, sans attendre d'autre récompense qu'un petit morceau de pain ou un salaire aussi minime[1].

Pour montrer les excellents rapports des indigènes du Canada avec les Basques, le démonographe Pierre de Lancre rapporte en 1613 ce qui suit :

Et m'a-t-on asseuré qu'en l'an 1609, le sieur de Mons disputant au priué conseil du Roy contre quelques gens de Saint-Jean de Lus, certains dommages et interests qu'ils disoyent auoir faicts et soufferts pour auoir enuoyé quelques nauires au Canada, il leur fut maintenu que de tout temps et auant qu'il en eust cognoissance, les Basques y trafiquoient, si bien que les Canadois ne traictoient parmy les François en autre langage qu'en celle des Basques[2].

Cela n'a rien d'impossible, mais ne devait guère s'appliquer qu'à quelque tribu d'Indiens et d'une façon fort limitée. L'histoire néanmoins est assez curieuse.

*
* *

Les Basques ne se confinaient pas à la pêche de la baleine ou de la morue dans les régions terre-neuviennes. De bonne heure, ils s'y livrèrent en même temps au trafic. C'est au point qu'en 1608, près de Tadousac, lorsque Pont-gravé, invoquant les privilèges qui lui attribuaient le monopole du commerce, voulut empêcher les Basques de trafiquer avec les Indiens, ils l'attaquèrent et tuèrent plusieurs de ses compagnons[3].

En 1628, l'industrie de ces pêcheries tomba en une telle décadence dans les ports de Biscaye, au profit des Français et des Anglais, que le roi d'Espagne convoqua à Madrid une commission pour y remédier. On élabora même un projet tendant à créer une compagnie de pêche maritime exclusivement pour Terre-Neuve. L'ordonnance de 1625 permettant l'importation de la morue par des navires étrangers fut rapportée en 1638. Dans l'année 1681, treize bâtiments basques, montés par 550 hommes, ainsi que neuf balei-

[1] WHITBOURNE, *A Discovrse and Discovery of New-found-land*; London, 1622, in-4° ; préface. Par contre, CHARLEVOIX, parlant des indigènes de cette région même, dit : « Il n'y a point de profit à faire avec les Sauvages, qui sont les plus intraitables de tous les hommes, et qu'on a désespéré d'apprivoiser jamais ». *Hist. de la Nouvelle-France*, t. I, p. 422.

[2] DE LANCRE, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traicté des sorciers et de la sorcellerie*, Paris, 1613, in-4°, p. 29.

[3] CHAMPLAIN, *Voyages*, édition de 1613, p. 166.

niers partirent de Pasajès pour Terre-Neuve ; mais aussi douze navires espagnols appareillèrent de ce port avec la même destination.

Enfin Louis XIV, en 1696, décrète Terre-Neuve colonie française et exclut de la région tous les pêcheurs espagnols. L'année suivante, la ville de Saint-Sébastien demande à être exemptée de la prohibition, mais le 11 février 1697, elle essuie un refus que lui transmet le duc de Gramont. Cet interdit empêchait également les marins français de naviguer sur les navires espagnols, ce qui était contraire aux arrangements pris avec le pays de Labourd[1] et au grand détriment de la pêche maritime, car les Français seuls savaient ouvrir le poisson et le préparer pour l'exportation[2]. Cependant, déjà en 1655, le roi de France avait défendu sous peine de mort[3] à ses sujets de cette province d'embarquer sur des navires de la péninsule pour la pêche de la morue à l'île de Terre-Neuve.

*
* *

Le plus grand cartographe espagnol de son temps, Juan de la Cosa, était Basque, né à Santona. Il y eut même à Cadix, en 1500, un collège de pilotes basques « dont l'origine remontait à une époque si éloignée que les hommes en avaient perdu le souvenir[4] ». Malheureusement, on ne possède plus parmi les cartes de cette provenance des premières années du XVI[e] siècle que la mappemonde dressée par La Cosa au Port Sainte-Marie ; mais c'est une œuvre impliquant l'existence antérieure d'une longue série de travaux cartographiques. Le F. Andres de Urdaneta, qui accompagna Sébastien de El Cano (son compatriote, de Guetaria) dans l'expédition de Loaisa, en 1525, et dût fournir les données géographiques pour le voyage de découvertes maritimes ordonné par Philippe II en 1559[5], et auquel il prit part, était Basque, né à

[1] Le Labourd forme aujourd'hui la partie occidentale du département des Basses-Pyrénées, avec Bayonne pour capitale.

[2] « Contra la concordia hecha con la provincia de Labord y perjudicia mucho la pesca, porque sólo los franceses sabian abrir el pescado y hacer otros ministerios necesarios, que nunca habian aplicar los españoles en el beneficio del bacallao » Docs. de VARGAS PONCE, dans *Arca de Noé*, p. 325 et 420. C'est ce que dit aussi l'amiral anglais MONSON.

[3] « Bajo pena de la vida », *op. cit.*, p. 418. En avril 1698, le roi de France aurait levé l'interdit s'il avait été permis à ses sujets de trafiquer aux Indes occidentales.

[4] « Que de tanto tiempo acá que memoria de hombres non es en contrario ». *Real cedula de 18 de marzo confirmando los ordenanzas del colegio de pilotos vizcainos establecido en Cadiz*, dans la *Historia de la Náutica*, de NAVARRETE. Madrid, 1846, in-8°, p. 357.

[5] « Como entendeis las cosas de la navegacion de ellas [les îles Moluques] y ser buen cosmografo... » Missive royale du 24 sept. 1559 ; NAVARRETE, *Biblioth. maritima*, p. 101.

Villafranca de Guipuscoa. Fortun Jimenez, pilote-major de l'expédition envoyée par Fernand Cortez pour explorer l'océan Pacifique en 1533 et qui jouissait d'une grande réputation de cosmographe [1], naquit également dans la province de Biscaye.

Dans ces conditions, il était utile de rechercher les délinéations de Terre-Neuve provenant de cartographes basques. Nous n'en avons pu découvrir que deux. L'une a été dressée à Saint-Jean-de-Luz en 1674 par un nommé Denis de Rotis; l'autre est l'œuvre de Pierre Detcheverry, de la même ville que de Rotis, mais faite à Plaisance en 1689 pour le gouverneur Parat[2].

Comme main-d'œuvre, ces deux cartes laissent beaucoup à désirer; mais celle de Detcheverry a le mérite d'avoir été faite sur place, et elle expose un tracé, au moins de la côte Sud de Terre-Neuve, indiquant des relèvements originaux. C'est un document qui, par les reproductions manuscrites faites jusque dans notre siècle, témoigne d'une certaine importance. Aussi le donnons-nous en fac-similé [3].

Plus tard, les Basques, après avoir fait avec succès la pêche de la baleine, jusque dans le fleuve Saint-Laurent [4], l'abandonnèrent, au commencement du XVIIIe siècle, « pour s'adonner tout entiers au Commerce des Pelleteries, qui ne demandoient, ni tant de dépenses, ni tant de fatigues, et dont les profits étaient alors plus considérables et plus prompts », dit Charlevoix [5].

LES HOLLANDAIS ET LES BELGES

La mappemonde de Sébastien Cabot (1544), œuvre d'ailleurs des plus médiocres, fut gravée, ce semble, à Anvers; mais ses tracés de Terre-Neuve, voire de l'Amérique septentrionale entière, sont empruntés à une carte dieppoise (type du Desliens de 1541). L'Atlantique de Diego Gutierrez le jeune, cosmographe espagnol, a été gravé et publié dans la même ville en 1562, par Jérôme Cock. Sa configuration des régions terre-neuviennes cependant est copiée de la carte de son père, qui procède exclusivement pour ces pays

[1] « Fué por piloto mayor un vizcaino que se decia Ortuño Jimenez, gran cosmografo », Bernal Diaz, cap. cc., édition de Vedia, p. 291.

[2] Le gouverneur Parat n'était cependant pas en bons termes avec les Basques, car ayant voulu passer en France l'année suivante sur un de leurs navires qui se livraient à la pêche dans les parages de Plaisance, tous refusèrent de le recevoir, après s'être révoltés contre lui. Charlevoix, *Nouvelle-France*, t. II, p. 75.

[3] Chapitre XXIII; fac-similé XXIV.

[4] On y relève sur les cartes de l'époque : *l'Isle aux Basques*, *Échafaud aux Basques*, etc.

[5] *Journal d'un voyage*, t. III, de son *Hist. de la Nouvelle-France*, 1744, in-4°, p. 149.

d'un prototype portugais, identique à celui de João Freire. Mercator, dans sa fameuse mappemonde de 1569, expose une Terre-Neuve et un Canada d'origines lusitano-dieppoises (type du Portulan 217), qu'Ortelius et Hondius répètent à Amsterdam pendant plus de trente années, sans modifications.

C'est seulement dans la dernière année du XVIe siècle que nous voyons les Hollandais améliorer leurs contours terre-neuviens ; mais sans s'affranchir complètement de l'influence portugaise. Jan Dirckx (Amsterdam 1599), par exemple, malgré le progrès dont sa carte témoigne, en porte toujours l'empreinte. Par contre, en 1600 (et peut-être dès 1598), Bertius, avec la carte spéciale de Terre-Neuve qu'il dressa à Louvain, quoique gravée et plusieurs fois publiée à Amsterdam, perfectionne la configuration générale ébauchée par Plancius et par de Bry. La nomenclature, toutefois, décèle l'existence d'un prototype franco-lusitanien qu'il aurait consulté.

Anthony Jacobsen (Amst. 1621), améliore ce tracé, en le redressant, et par ses presqu'îles du Petit-Nord et d'Avalon. Bien qu'il ait été imité plusieurs fois par ses compatriotes, ceux-ci, loin de progresser dans cette voie, rétrogradèrent en adoptant, au milieu du XVIIe siècle, un type d'ensemble trapu et moins exact, que les atlas nautiques de Doncker, de Roggeven, de Van Loon, répandirent partout.

L'excellence de la gravure, le côté pratique de ces publications amstelodamoises et, de fait, leur supériorité sur tout ce qui s'était produit en ce genre, expliquent et justifient leur succès. On doit aussi reconnaître de la part des cartographes hollandais à la fois un désir de constater les conquêtes de la géographie maritime et de fournir des délinéations précises. Cette préoccupation datait de loin. Ainsi, dans la *Caerte van der zee*, ou routier, publié à Amsterdam en 1541, par Jan Jacobszoon, cet éditeur conseille aux armateurs, pilotes et matelots, de ne pas acheter d'autres cartes que les siennes, attendu « qu'il les fait corriger chaque année : — *wt die beste Caerten ende kenders van die zee*[1]. »

Mais quels étaient ces modèles cartographiques, leur origine et leur autorité, notamment pour le nouveau monde, car la recommandation de Jacobszoon ne s'applique qu'aux cartes de l'Europe ? Ce furent d'abord des œuvres manuscrites que les cartographes hollandais ou belges se procurèrent sans doute à Lisbonne et à Dieppe. Cependant, fait bizarre, non seulement il n'en existe plus aujourd'hui en Hollande ou en Belgique, mais Ortelius, soit dans

[1] NORDENSKIÖLD, *Periplus*, p. 104.

ses listes, soit dans son texte, n'en cite pas une seule provenant de ces sources. La plus rapprochée est une carte inédite de l'Amérique, de Geronimo de Chaves [1]; probablement la *Mapa de las Indias occidentales*, qui existait dans la bibliothèque du comte de Villambrosa et dont il y a une copie au Dépôt hydrographique de Madrid [2]. Dans ce cas, Ortelius n'a pu lui emprunter pour Terre-Neuve que des configurations d'origine lusitanienne [3].

Nous montrerons les emprunts faits par les cartographes français aux œuvres hollandaises. Mais plus tard, à leur tour, on voit Pierre Mortier, les Otten et d'autres éditer les cartes de Sanson, de De Fer, de Nolin, et, enfin, Jean Covens et Corneille Mortier publier les atlas de Delisle [4]. Cependant les publications amstelodamoises de cette dernière époque ne contiennent rien de nouveau sur Terre-Neuve. Les Anglais, au contraire, notamment dans l'*English Pilot* ou le *Sea Atlas* de John Seller (1671) reproduisent les délinéations des cartographes hollandais et en reconnaissant qu'elles sont « taken from the Dutch » ; ce qui était évidemment une recommandation. D'ailleurs ils jouissaient d'une telle réputation que nous avons montré Colbert autorisant à aller chercher des professeurs pour ses écoles d'hydrographie « même en Hollande » ; c'est-à-dire malgré la rivalité qui existait entre les deux pays.

*
* *

Les Hollandais qui, en 1610, envoyaient sur les côtes d'Angleterre trois mille bateaux de pêche, escortés de neuf vaisseaux de guerre et montés par cinquante mille pêcheurs ; ce peuple enfin, qui se vantait « de gagner davantage et encore plus d'honneur en labourant la mer de la quille de ses vaisseaux que ne faisaient les Français en labourant et cultivant leurs terres [5] », dût

[1] Celui-ci, né vers 1519, n'est que le fils du grand Chaves.

[2] Navarrete. *Bibliot. maritima*, t. I, p. 565.

[3] Ortelius fut lui-même, au début, enlumineur de cartes, que ses deux sœurs montaient sur toile et qu'il allait vendre en personne à l'étranger. C'est ainsi qu'on le voit à Paris et en Italie, d'où il rapportait des cartes. Voir le bel et bon livre *Abrahami Ortelii Epistolæ ; edidit J.-H. Hessels.* Cambridge, 1887, in-4°. La présence d'Ortelius n'est pas signalée à Lisbonne ; mais il correspondait avec Luis Teixera. Cf. sa lettre, *op. cit.*, du 20 février 1592.

[4] Lelewel. *Géogr. du Moyen Age*, t. II, p. 203 à la note. Il relève les noms de plusieurs graveurs de cartes à cette époque. Jean Boisseau, « enlumineur du roi pour les cartes géographiques » (1639-1647) employait H. le Roi ; A. B. de la Plaets gravait pour Melchior Tavernier ; Jean Sommer, Prussien, pour Pierre Mariette ; L'Huillier et A. Peyrounix, pour ces deux derniers ; R. Cordier, d'Abbeville, pour Sanson (1648-1660). Jacques L'Agniet et G. Jollain, vers 1666, s'emparaient des planches abandonnées et y substituaient leurs noms.

[5] Thomassy. *Histoire des pêcheries dans les deux mondes*. Tirage à part de la *Revue contemporaine*, 30 sept. 1852, p. 8.

exploiter aussi les pêcheries de Terre-Neuve. Malgré nos recherches nous n'avons pu trouver qu'un document sur ce sujet. C'est un édit de 1657 concernant les navires qui allaient pêcher la morue [1]. Citons toutefois l'inscription *Sinus Hollandicus* et *Baye des Hollandais* portées sur la côte du Labrador par le P. du Creux dans sa carte de 1660, et par Coronelli-Tillemon en 1689.

On les voit, sous le nom de Flamands que leur donne Champlain, trafiquant dès 1615 avec les Iroquois et guerroyant contre d'autres Indiens en leur compagnie [2].

*
* *

Nous devons croire néanmoins que, en dehors des achats de cartes faits par les éditeurs hollandais dans les ports de la France et du Portugal, une source plus importante de renseignements géographiques devait être les relevés, nécessairement élémentaires, obtenus par les navires de la Compagnie néerlandaise des Indes-Occidentales (1621-1674). Leur sphère d'action était trop proche de l'Acadie et de Terre-Neuve [3] pour qu'ils n'aient pas cherché parfois à explorer une partie du littoral de ces régions.

En tout cas, les Hollandais ont joué un rôle actif dans ces parages. Thomas Le Fèvre les cite parmi ceux qui dès 1605 « venoient tousiours à la traverse pour y ruiner les effects des marins français [4]. » En 1639, une pétition fut adressée à Louis XIV demandant aide et protection contre leurs agissements. Elle mérite d'être rapportée ici :

Plaise au Roy,

Employer son authorité pour faire esloigner les Hollandois qui se sont jettez sur ès costes de l'Acadie en la Nouvelle-France, depuis le 40ᵉ jusques au 44ᵉ dégré de latitude, pratiquent les peuples du pais et veulent partager ce qui ne peult appartenir qu'aux

[1] *Waerschouwinge ende Ordonnantie, raeckende de Terreneuf-Vaerders uyt dese landen.*'s Grav. [La Haye], 1657. 1 feuillet in-fol. Nous avons lu, sans y rien trouver sur ce sujet, les nombreuses ordonnances maritimes des Pays-Bas, de 1537 à 1639, publiées dans le tome IV de Pardessus. David Pietersz De Vries conduisit une expédition dans les parages de Terre-Neuve en 1630, croyons-nous.

[2] Champlain. *Voyages et descovvertvres*, Paris 1619; éd. de Québec, p. 33.

[3] En réponse à une question des États-Généraux sur l'étendue des droits territoriaux de la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales celle-ci répondit le 23 février 1638, qu'en 1614 elle avait concédé à Jonas Witzen et Tweenhuyzen, le littoral depuis la Virginie jusqu'à Terre-Neuve. Asher, *Dutch books on Neu-Netherland*. Amsterdam, 1854-67, in-4°.

[4] *Discovrs sommaire de la navigation et dv commerce, ivgements et pratique d'icevx. Par Thomas* Le Fevre, *sievr du Grand-Hamel ; lieutenant en l'Admirauté de France au Siège Général de la Table de Marbre du Pallais de Rouen.* Rouen, 1650, in-4°, p. 202.

François, ce qui retarderoit ladite colonie, et empescheroit la pure instruction en la Foy s'il n'y estoit pourvu par l'authorité de Sa Majesté [1].

Les tentatives de colonisation à la Nouvelle-Écosse [2] peuvent avoir aussi porté les navigateurs hollandais à dessiner des cartes sommaires de ce pays. D'ailleurs, ont cite des pilotes de cette nation qui étaient en même temps cartographes, sous le titre de *cartschrywers* [3]. Malgré d'actives recherches, nous n'avons pu trouver aucune de leurs œuvres, Linschoten, cependant, est mentionné comme ayant relevé lui-même les profils des côtes explorées au cours de ses entreprises maritimes.

Les relations de voyages néerlandais dans l'Amérique septentrionale qui eussent pu, incidemment, nous fournir quelques détails ont été aussi consultés sans résultats. C'est à regretter, car à en juger par les cartes manuscrites que dessina Joan Vingboons en 1639 pour la Compagnie des Indes occidentales, surtout celles du Niew Neerlandt [4], un tracé de Terre-Neuve par cet habile artiste, complété, selon son habitude, par une nomenclature précise et une sorte de cadastre, nous eût été fort utile.

LES ITALIENS

Ce n'est pas comme navigateurs que les Italiens ont joué un rôle dans la géographie de l'Amérique du Nord, puisque leur sphère d'action maritime ne s'est jamais étendue jusque dans ces parages. C'est par des cartes et des portulans qu'ils exercèrent une certaine influence, à différentes reprises et par des conceptions diverses du caractère géographique des régions septentrionales du nouveau monde.

Toutes néanmoins procèdent de la cartographie lusitanienne, mais modifiée, et de façon à constituer deux ou trois séries parfaitement distinctes.

[1] *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires et autres documents relatifs à la Nouvelle-France.* Québec, 1883, in-4°, t. I, p. 116.

[2] *Conditien ...by d'Ed-Mog-Heeren Staten... toe-ge-staan ...uen een yeder, die genenheydt mochten hebben, om een aensielijcke Colonie uyt te setten ...op de vaste Kuste van America.*, 1675, in-4. *Het smertelijk naberouw, dergener die van hier na Nieuw Schotland vertrokken zign, aldus klagende ingevoert, om datze haar vaderland verlaten hebben, dienende tot waarschuwing.* Sans date. Chanson populaire sur ceux qui se repentent d'avoir émigré à la Nouvelle-Écosse. Catalogues de Frédérick MULLER ; Amsterdam, 1872 et 1893. Il faudrait pouvoir compulser les 20 000 brochures de la Bibliotheca Duncania (1555-1700) et la Collection Blanche (1600-1664) de la Bibliothèque royale de La Haye, ainsi que les *placaets* et les *octroys* de la Bibliothèque Thysienne (1600-1664) à Leyde.

[3] On cite, notamment, Carolus JORIS, qui paraît avoir dressé les cartes pour le voyage de MUNKS à la baie d'Hudson. Voir *infra*, p. 278.

[4] Dans notre collection. Malheureusement ces belles cartes n'exposent pas de délinéations au Nord du 43°.

La première série est représentée par plusieurs cartes fort curieuses, passées inaperçues jusqu'ici. Leur caractéristique ne provient pas de renseignements particuliers. Elle semble résulter d'interprétations, plus ou moins arbitraires, de Ptolémée et des récits de Colomb ou de Vespuce, que les imprimeurs italiens multiplièrent dès le retour en Europe de ces deux navigateurs après leurs merveilleuses expéditions.

La plus ancienne de ces catégories comprend les cartes que nous nommerons roselliennes, à cause de Francesco Roselli, de Florence, qui paraît avoir dressé les prototypes de ce genre[1].

Viennent ensuite le Portulan Egerton[2], construit vers 1507, œuvre également italienne, qui se rattache au type rosellien, tout en accusant un progrès dans la délinéation de Terre-Neuve, et la mappemonde de Ruysch, où nous croyons reconnaître l'influence des tracés de Roselli. Notons enfin un dérivé direct des œuvres de ce cartographe, gravé à Venise par Bordone en 1528[3].

On ne peut guère à cette place que signaler ces cartes (d'ailleurs décrites et reproduites dans le corps du présent ouvrage)[4], comme témoignant d'une remarquable activité géographique à Florence et à Venise, dès les commencements du XVIe siècle, et dont le critique regrette de ne pouvoir retracer l'origine ou de mieux déterminer la théorie et les causes.

Nous ne saurions clore cette partie de la cartographie italienne sans appeler l'attention du lecteur sur une carte manuscrite qui a passé récemment en vente à Munich, et dont les délinéations de l'Amérique septentrionale sont tout à fait extraordinaires, étant donnée la date qu'elles portent. Voici en quels termes cette pièce curieuse est décrite dans le catalogue de vente :

« *Nova charta marina* fo facta da mi fra Bono Arigoni venexia Mccccc XI » (1511). Carte fort précieuse du monde entier alors connu. Très beau dessin sur vélin, exécuté à l'encre de Chine, légèrement colorié, les noms sont écrits en or, en rouge et en noir. En-dessous à droite on voit une vignette représentant le lion de S. Marc avec l'inscription ci-dessus citée, à gauche une vignette représ. le portrait de l'auteur. Ces deux vignettes sont peintes en miniature et rehaussées d'or. In fol. (34 : 24 cm).

Carte extrêmement précieuse et intéressante. Le nom de son auteur est resté inconnu à Nordenskiöld, Kretschmar, Harrisse etc. Les parties comprenant l'Europe et l'Afrique sont rendues à peu près comme elles doivent être. Le dessinateur était au courant des nouvelles découvertes, il en a fait preuve dans son dessin de l'Asie et du Nouveau Monde

[1] Clichés 10 et 11, p. 66 et 67.

[2] Cliché 12, p. 70.

[3] Cliché 13, p. 71.

[4] *Infrà*, chapitre XIII, p. 65-72.

où il nous montre « terra de bacalaos » (Labrador découvert en 1499) « terra florida » (découvert en 1507) « Cuba, Hispaniolq, Brasilq, Mar dulce[1] ».

Avec ce boniment se trouve un fac-similé en phototypie de la carte réduite au quart de l'original.

Cette carte est un faux.

Pour nous en tenir au nouveau monde, voici les configurations et la nomenclature que cette carte expose :

Au Nord, une région dénommée *tera de bacalaos*, se terminant à l'Ouest par un grand espace maritime et au Sud par un détroit, qui la sépare du continent. De ce point, la côte continentale à l'Est se prolonge sans solution de continuité jusqu'à la Patagonie.

Au Nord de l'équateur, à proximité de l'île de Cuba, s'avance du littoral une péninsule terminée en pointe et portant l'inscription *tera florida*. Cette péninsule est à la longitude et à la latitude de notre Floride.

Enfin, on voit, à sa véritable place, complet de ses deux rives et parfaitement représenté, l'isthme de Panama.

Un premier étonnement, c'est de voir dans une carte dite de l'année 1511, une configuration qu'on ne connaissait jusqu'ici que par le planisphère de Mantoue[2], construit en 1525, et qui n'eut pu l'être avant, puisqu'il fallut l'exploration de Estevão Gomez, accomplie dans cette année même, pour permettre aux cartographes de relier sous cette forme la Floride à la Nouvelle-Écosse.

Deux autres anachronismes prouvent encore le caractère absolument apocryphe de cette carte, datée, ne l'oublions pas, d'une façon explicite et formelle, de l'année 1511 : M. CCCCC. XI.

Le premier est le vocable *Tera florida*. Or, ce nom fut donné à cette partie du nouveau monde par Juan Ponce de Léon, en l'honneur du jour où il y aborda pour la première fois : *Pasqua Florida*[3], le 27 mars 1513 ; *deux ans après la confection prétendue de ladite carte.*

[1] *Catalogue de livres anciens, manuscrits, reliures, cartes dessins, etc. provenant des collections de feu le chevalier Andrea Tessier de Venise et du marquis de ****. Vente du 21 au 23 mai 1900. Munich, Jacques Rosenthal, 1900 ; p. 84, n° 638. Vendue 3.000 marcs !

[2] *Infrà*, hors-texte X.

[3] « Floridamque appellauerant, quia resurrectionis die eam insulam reperint : uocat Hispanus pascha floridum resurrectionis diem. » *Petrus Martyr de insulis nuper inventis*, dans l'édition de ses Décades, Bâle, 1533, f° 71, recto. Il s'ensuit que d'après Pierre-Martyr d'Anghiera, de son temps en Espagne, on appelait « Pâques fleuries », non ce que nous nommons de ce vocable, c'est-à-dire le dimanche des Rameaux, mais bien le jour de Pâques même.

D'autre part, le voyage au cours duquel Ponce de Léon, vit la Floride pour la première fois, fut entrepris en vertu de lettres patentes accordées seulement le 23 février 1512 : « a veinte y tres de Febrero de mil quinientos é doce años », alors qu'il était à Porto-Rico. *Documentos ineditos de Indias*, t. XXII, p. 26. Un ordre royal du 12 août suivant l'appela en Espagne (communication de l'Archive des Indes). C'est en 1513, que, de

L'autre anachronisme réside dans la délinéation de la côte occidentale de l'isthme de Panama.

Le côté de l'isthme de Panama qui regarde l'océan Pacifique ne fut découvert que le 25 septembre 1513[1], comme tout le monde sait, par Vasco Nuñez de Balboa. La nouvelle de cette mémorable découverte fut envoyée en Europe de Santa Maria de la Antigoa, seulement le 4 des nones de mars 1514[2]. L'évêque Juan de Quevedo ne put non plus faire parvenir en Espagne avant le 20 juin 1515[3] la carte de cette région. En d'autres termes, on n'eut connaissance en Europe des contours si exactement reproduits dans ladite carte de 1511, qu'en 1515, *quatre ans après*.

Enfin, l'ensemble du nouveau monde est pris de quelque mappemonde italienne du milieu du XVI[e] siècle, comme, par exemple, l'*Universale Novo* que Gastaldi dressa pour le Ptolémée de Mattioli, *publié à Venise en 1548*.

Paris, juillet 1900.

retour à Porto-Rico, il mit à la voile, le 3 mars, à la recherche de la fontaine de Jouvence. Oscar PESCHEL, *Geschichte des Zeitalters*, p. 521, note 2; *Discovery*, p. 149 et 801. Garcilasso DE LA VEGA et RICHELET (trad. des *Commentaires*, Amsterd., 1727, t. II, p. 2), avaient déjà entrevu la véritable date. Avant l'expédition de PONCE DE LÉON, cette région portait le nom de *Tierra de Bimini*, de *Boiuca* et d'*Agnaneo*; voir notre *Discovery*, p. 135.

[1] ANGHIERA. Lettre du 10 août 1514: *Opus epistolarum*, Amsterdam, 1670, epist. DXL, p. 296; OVIEDO. *Historia général de las Indias*, lib. XXIX, cap. 3; Madrid, 1853, t. III, p. 10.

[2] ANGHIERA. Decad. III, cap. 3, p. 204, édit. de Paris, 1587.

[3] Manuscrits de MUÑOZ: vol. LXXV, f[os] 330, 338: *Discovery*, n° 105, p. 484.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA COSA A GASPAR VIEGAS

1500-1534

TERRE-NEUVE

I

LES PREMIÈRES HYPOTHÈSES

L'histoire de la découverte du nouveau monde (et par ce terme il faut n'entendre au XVᵉ siècle que les Lucayes, les Antilles et le littoral de la terre ferme depuis le nord du Brésil jusqu'au Vénézuéla) est bien connue. Celle de la côte orientale de l'Amérique du Nord, y compris Terre-Neuve, n'a été l'objet d'investigations sérieuses que depuis peu.

Le problème soulevé à l'occasion de ces recherches n'est pas encore tout à fait résolu ; mais les esprits critiques et compétents ne le qualifient plus de paradoxe. Ils reconnaissent enfin que les rivages de la Floride, des Carolines, voire d'une partie de la région adjacente vers le Nord ont été explorés, nommés et cartographiés par des navigateurs espagnols ou portugais quinze ans au moins avant Ponce de Léon, que l'on croyait être le premier des Européens, après les Scandinaves, qui eût visité un point quelconque de ces parages.

Les noms de ces hardis aventuriers, la date précise, l'étendue exacte et les détails de leurs explorations de la côte septentrionale sont inconnus. L'œuvre néanmoins est réelle, attestée par des cartes contemporaines de ces découvertes et d'autres données documentaires franchement discutées dans les pages qui suivent.

Les origines de la cartographie de Terre-Neuve sont étroitement liées à l'évolution géographique de tout le littoral de l'Amérique du Nord. C'est pourquoi il importe d'abord de décrire les phases de cette évolution.

Personne n'ignore que le but de l'entreprise de Christophe Colomb fut d'atteindre par mer la Chine et le Japon en naviguant constamment à l'Ouest. Il était même si convaincu d'y avoir atterri en 1492, que le 12 juin 1494 le notaire royal, par ses ordres, se rendit à bord des caravelles composant sa CHRISTOPHE COLOMB

flottille et, au nom des Rois Catholiques, exigea des officiers, des pilotes et des matelots la déclaration sous serment que Cuba était partie intégrante du continent des Grandes Indes et qu'on pouvait y venir d'Espagne à pied sec. Cette affirmation fut faite sous peine, en cas de désaveu de la part des signataires, d'une amende de 10.000 maravédis et d'avoir la langue coupée : *é cortada la lengua*[1].

Colomb croyait donc à l'existence d'une terre continentale dans la région des Antilles. Mais nous devons dire qu'à son avis elle s'étendait, non au Nord mais au Sud : *que la tierra tornaba al Sur Suduest y al Suduest y Oest*[2]. D'autres maintenaient que ce continent se prolonge au contraire

PREMIÈRE DONNÉE GÉOGRAPHIQUE

jusqu'aux parties les plus septentrionales de l'hémisphère. Par exemple, Pedro de Ayala, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, rendant compte à Ferdinand et Isabelle, le 25 juillet 1498, de la découverte des côtes septentrionales du nouveau monde accomplie par Jean Cabot l'année précédente, dit : « J'ai vu la carte qu'ils ont rapportée et [considéré] l'étendue par eux trouvée. Ce qu'ils ont découvert ou ce qu'ils cherchent appartient à Vos Altesses, étant situé au commencement de ce qu'Elles possèdent selon la convention avec le Portugal [Traité de Tordesillas[3]]. » Il est évident qu'un pays qu'on croyait être sur la latitude de l'Irlande ne pouvait se trouver au commencement : *al cabo*, d'une autre que les cosmographes plaçaient dans les régions équatoriales sans admettre l'existence d'une côte les reliant ensemble.

L'idée prit bientôt une forme déterminée et, pour ainsi dire, tangible. Dans le beau planisphère dressé en 1500 par Juan de la Cosa, le propre pilote de Colomb, on voit une côte se profilant sans solution de continuité depuis le

PREMIÈRE DONNÉE CARTOGRAPHIQUE

Brésil jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique. Et, bien que ce cartographe eût signé la déclaration précitée de 1494, Cuba s'y trouve représentée sous la forme d'une île véritable et à sa place dans le groupe des Antilles[4].

Très peu de temps après, on apprend que Gaspar Corte-Real vient d'accomplir une grande découverte maritime. Pietro Pasqualigo, ambassadeur de Venise auprès du roi de Portugal, en mande la nouvelle à la Sei-

[1] *Informacion y testimonio de como el Almirante fue à reconocer la isla de Cuba quedando persuadido de que era tierra firme.* NAVARRETE, t. II, doc. LXXVI, p. 145.

[2] NAVARRETE, t. II, p. 144-145. « Curvari ad meridiem ejus litora terræ plurimum scripsit [COLOMB], ita ut se proximum aliquando reperiret æquinoctis. » *Opus Epist.* PETRI MARTYRIS ANGLERII; Amst., 1670; epist. CLXIV, p. 95.

[3] « Yo, vista la derrota que llevan y la cantitad del camino hallo que es lo que han hallado o buscan lo que V. A. poseen, porque es al cabo que V. A. cupo par la convencion con Portugal. » *Jean et Sébastien Cabot;* Paris, 1882, doc. XIII, p. 329.

[4] Voir *infrà* la carte de LA COSA.

gneurie le 19 octobre 1501. « Une des caravelles, dit-il, envoyées l'année passée en quête de terres du côté du septentrion est arrivée à Lisbonne le 9 courant. Elle a découvert entre le Nord-Ouest et l'Ouest, à 1800 milles d'ici, une terre que les gens de l'équipage croient être une terre ferme se reliant aux Antilles découvertes pour l'Espagne et à la Terre des Perroquets [le Brésil], récemment trouvée[1]. » GASP. CORTE REAL.

En présence de cette affirmation, la première question qui se pose est de savoir quelle idée les navigateurs se faisaient de cette terre continentale. Croyaient-ils, comme Christophe Colomb, au début, que c'était le Cathay célébré par Marco Polo et l'objectif avoué de toutes les expéditions transatlantiques à la fin du XVe siècle, ou bien n'avaient-ils pas le sentiment qu'on se trouvait au contraire dans un monde nouveau, n'ayant rien de commun avec les côtes de l'Asie ?

Cette dernière conception géographique date, selon nous, des premières années de la découverte, et non d'une époque très postérieure, comme on le croit généralement.

Des indices se trouvent déjà dans une phrase d'Antonio de Lebrixa, imprimée à Salamanque en 1498. « Tel, dit-il, est l'esprit d'entreprise des hommes de notre temps, qu'ils nous apporteront bientôt une description exacte des îles et aussi des continents de cette terre dont les côtes maritimes nous sont connues en grande partie grâce aux navigateurs, *notamment de la partie qui se trouve du côté opposé aux îles nouvellement découvertes ;* c'est-à-dire Hispana, Isabella et les autres îles adjacentes[2]. » Ce n'est guère le langage que Lebrixa eût employé s'il avait été convaincu que cette côte maritime était celle des pays du Grand Khan, décrits en détail par Marco Polo, dans un récit répandu partout. Ajoutons, pour mémoire, qu'une telle opinion, exprimée dans un livre de cosmographie, porte à supposer que l'auteur a eu connaissance d'une carte où se voyait un continent à l'Ouest des

[1] « A di 9 [viii, dans la lettre adressée par PASQUALIGO à ses frères] dil presente [octubrio 1501] arivó qui una di doe caravelle, quale l'anno passato la majesta del dito re mandó a discoprir terra verso le parte de tramontana... Credeno questi di la caravella, la soprascrita terra esser terra ferma, et conjungersi con altra terra, la qual l'anno passato soto la tramontana fu discoperta da l'altre caravelle... Etiam credeno conjungersi con le Andilie, che furono discoperte par li reali di Spagna, et con la terra dei papagà, noviter trovata per le nave di questo re che andorono in Calicut. » *Diarii di* MARINO SANUTO, Venezia, 1880, in-4°, t. IV, fascicule 24, p. 200, et *Les Corte-Real*, docs. XVIII A et XVIII, p. 209-211.

[2] « Sed ut est nostri temporis hominum audacia breui futurum est : ut nobis ueram terræ illius descriptionem afferant tum insularum tum etiam continentis : cuius magnam partem oræ maritimæ nautæ nobis tradiderunt : illam maxime quæ ex aduerso insularum nuper inuentarum (hispanam dico isabelam reliquasque adiacentes) posita est. Sed de his alió tempore atque loco : nunc ad reliqua pergamus. » *Aelij* ANTONII NEBRISSENSIS *grammatici in cosmographiæ libros introduct.* S. l. n. d. mais Salamanque, 1498, in-4°, 2e feuillet. *Bibliotheca Americana vetustissima, Addit.*, n° 7, p. 8.

Antilles; c'est-à-dire qu'en 1498, il existait déjà des cartes exposant des configurations analogues à celles du planisphère de Juan de la Cosa, dont nous parlerons bientôt.

Colomb fait évidemment allusion à des propos de ce genre quand il se plaint qu'on lui reproche d'avoir découvert « un monde différent de celui dont les Romains, Alexandre et les Grecs tentèrent de s'emparer avec de grandes armées[1] ». En d'autres termes, ses adversaires niaient qu'il eût abordé dans l'Inde et sur les rives du Gange : but et résultat de son voyage de 1492, aux termes du rapport officiel adressé par lui aux Rois Catholiques[2]. Ils croyaient donc que Colomb avait foulé le sol d'un pays complètement inconnu : opinion utile à recueillir ici.

Quoi qu'il en soit, le grand Génois ne tarda pas à se convaincre que cette terre nouvelle n'était aucunement le Cathay. Dans sa relation de la découverte des bouches de l'Orénoque (1498), nous le voyons déclarer que ce fleuve procède d'une terre infiniment grande, inconnue jusqu'alors : *procede de tierra infinita, de la cual fasta agora no se ha habido noticia*[3]. Il répète même être certain que c'est une terre ferme immense, dont auparavant on ne savait rien : *Yo estoy creido que esta es tierra firme, grandísima, de que hasta hoy no se ha sabido*[4] ». Il n'eût pas parlé ainsi du continent asiatique, partie du monde si connue. D'ailleurs, nous relevons dans la déposition de Pedro de Ledesma, son propre pilote, qu'au cours de la troisième expédition Colomb et lui rangèrent la côte Sud-Ouest à la recherche de l'Asie : *de allí corrieron en sur sudueste en busca del Asya*[5]. Quoi de plus clair? Aussi le voyons-nous sans cesse répéter que les terres nouvelles sont un autre monde : *estas tierras son otro mundo*[6]. Et comme conséquence logique de cette conviction, ce qu'il cherche dorénavant, c'est un passage à l'Ouest.

En effet, Diego Mendez, son fidèle compagnon, dans sa déposition devant le fiscal, déclare qu'en compagnie de l'Amiral il a exploré une grande partie de la région, en quête d'un détroit pour passer de l'Océan Atlantique [au côté opposé] : *Ha navegado y corrido mucha parte de esas tierras con el Almirante buscando Estrecho para pasar de la mar del Norte*[7].

Martin de Arrierau, un autre de ses compagnons, est plus explicite encore.

[1] « De acá es otro mundo en que se trabajaron Romanos y Alejandre y Griegos, para la haber con grandes ejercicios. » Troisième voyage, dans Navarrete, t. I, p. 244.

[2] Le titre porte : *Epistola Christofori Colom : cui ætas nostra multum debet : de Insulis Indiæ supra Gangem nuper inuentis.*

[3] Navarrete, t. I, pp. 259, 262.

[4] Las Casas, *Historia Gl. de las Indias*, t. II, p. 264.

[5] *Pleitos de Colon*, dans la *Coleccion de documentos ineditos*, 2e série, t. I, p. 263.

[6] Las Casas, *op. cit.*, p. 455.

[7] *Probanza* du 31 août 1535.

« De Santo-Domingo, dit-il, nous fûmes à la recherche d'un détroit conduisant, d'après ce que disait Don Christophe Colomb, là où se trouvent les épiceries : *a Santo-Domingo, é de alli fueron en busca de un estrecho donde decia D. Cristobal Colon que habia el especeria* [1].

Nous pourrions multiplier ces témoignages. Ajoutons que tous les navigateurs qui avaient traversé l'Océan Atlantique partagèrent cette opinion, sinon toujours en termes exprès, au moins par implication.

Ainsi, au 18 décembre 1497, Jean Cabot, expliquant à Raimondo di Soncino, l'envoyé du duc de Milan, ses projets pour la seconde expédition anglaise qu'on armait à Bristol, lui confia que, partant du point déjà atteint, il se proposait de ranger le littoral qui est plus à l'Ouest, de façon à atteindre le côté opposé à l'île de Cipango, située dans la région équinoxiale : *de quello loco occupato andarsene sempre el Levante* [*sic pro* Occidente], *tanto chel sia all opposito de una isola chiamata Cipango, posta in la regione equinoctiale* [2]. Que ce fût par un détroit ou par une côte se continuant de l'Ouest à l'Est par le Nord, il va de soi que ce projet était réalisable seulement à la condition de placer le nouveau continent entre l'Atlantique et le Pacifique.

Améric Vespuce, à son tour, au mois de septembre 1503, annonce en termes positifs que le pays visité par lui est un monde nouveau, qu'il pourrait appeler *Novus Orbis : quasque novum mundum appellare licet*, parce que les anciens ne l'ont jamais connu : *Quando apud maiores nostros nulla de ipsis fuerit habita cognitio et audientibus omnibus sit novissima res* [3]. Nous le voyons même, alors qu'il se trouve au Brésil, exprimer l'intention de parvenir dans l'Est, par la voie de l'Ouest et du Sud : *Ut ad perquirendas novas regiones versus meridiem a latere orientis me accingam per ventum qui Africus dicitur* [4]. C'est à faire croire que le navigateur florentin avait deviné l'existence du cap Horn ! AMÉRIC VESPUCE

Ces détails, il faut le dire, concernent seulement une région située au sud de l'équateur. Mais dans un voyage que Vespuce déclare avoir accompli [5] du 10 mai 1497 au 15 octobre 1499, c'est au septentrion qu'il aurait navigué. Après avoir atterri à une terre que lui et ses compagnons jugèrent être un continent : *una terra che la giudicammo essere terra ferma*, par 16° lati-

[1] NAVARRETE, t. III, p. 556; *Pleitos de Colon*, t. I, p. 259.

[2] *Jean et Sébastien Cabot*, doc. X, p. 325.

[3] *Mundus novus*, 1er feuillet dans toutes les éditions de la lettre de Vespuce, publiées au commencement du XVIe siècle. *Bibliotheca Americana vetustissima*, nos 22-31.

[4] *Idem*, à la fin de la plaquette.

[5] *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuouamente trouate in quattro suoi viaggi*; édition de QUARITCH, London, 1893; verso de aii.

tude Nord et 75° longitude Ouest, ses caravelles longèrent la côte dans la direction septentrionale jusqu'au 23° : *navigammo per el maestrale, che così sicorreva la costa*², puis encore, de telle sorte qu'il aurait rangé en tout 870 lieues de littoral. Selon les cartes de l'époque, son exploration embrasserait ce que sont pour nous les côtes du Honduras, du Yucatan, du golfe du Mexique, de la Floride, de la Géorgie, des Carolines et peut-être jusqu'à l'embouchure de l'Hudson.

Nous n'ignorons pas combien ce premier voyage de Vespuce est controversé[1]. Peut-être même est-il imaginaire, au moins dans sa forme actuelle. Mais pour la question qui nous occupe, cela importe peu. Le critique ne doit retenir de cette description que deux faits : d'abord, la croyance à la fin du xvᵉ siècle, fût-elle seulement hypothétique, qu'il existait, non loin de Cuba et d'Hispaniola, une côte continentale abordable et s'étendant, comme dans la réalité, sans solution de continuité depuis au moins le golfe de Honduras jusqu'aux environs du 40° de latitude Nord, voire aux régions arctiques. L'autre fait, plus important encore, c'est la conviction que cette côte n'était pas, aux yeux des marins, celle de l'Asie, mais bien le littoral d'un monde jusqu'alors complètement inconnu : *Novus orbis*.

Tel était l'état des connaissances sur la géographie de l'Amérique septentrionale, quand on apprit que Gaspar Corte-Real avait accompli de grandes découvertes au Nord-Est du nouveau monde.

ALBERTO CANTINO

Les détails qu'Alberto Cantino, envoyé du duc de Ferrare auprès du roi de Portugal, fit parvenir à son maître, le 19 octobre 1501, touchant le retour à Lisbonne d'une partie de la flottille de Corte-Real, huit jours auparavant, engagèrent ce prince à se procurer une carte des découvertes maritimes des Portugais. Cantino, aussitôt l'ordre reçu, vers le commencement de l'année 1502[2], la commanda à un cartographe de cette ville, inconnu, mais dont le faire rappelle la plume et le pinceau des miniaturistes italiens. L'automne suivant, elle était remise à Hercule d'Este. On la possède encore, dans la bibliothèque d'Este, à Modène[3].

C'est, après le planisphère de La Cosa, la plus ancienne carte connue où le

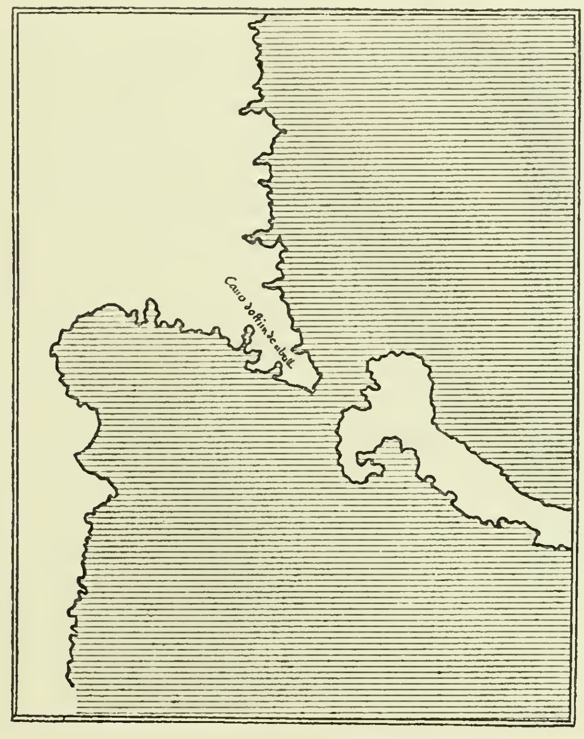
[1] *Americus Vespuccius. A critical and documentary review of two recent English books concerning that navigator.* London, 1893, in-8°.

[2] La phrase : « E nunca mais veo e crese que he perdido », dans une des légendes de la carte et s'appliquant à Gaspard CORTE-REAL, trahit une inquiétude qu'on n'a dû ressentir à Lisbonne que plusieurs mois après le retour des deux premières caravelles. Les lettres patentes autorisant Miguel CORTE-REAL d'aller à la recherche de son frère, qui, lui non plus, ne revint pas, sont du 15 janvier 1502. KUNSTMANN, *Die Entdeckung Amerikas. Nach den ältesten Quellen geschichtlich dargestellt:* Munich, 1859, in-4°, p. 93, note 120. Texte revu dans *les Corte-Real*, doc. XX.

[3] La partie américaine a été publiée avec *les Corte-Real* et, avec la partie asiatique, dans la *Discovery*.

nouveau monde se trouve représenté et expose une côte continentale au Nord-Ouest des Antilles. Mais, circonstance notable, on remarque dans le planisphère de La Cosa l'absence totale de nomenclature, de légendes et d'estuaires sur la partie du continent qui semble correspondre aux côtes des États-Unis, depuis le golfe du Mexique jusqu'au cap Cod. Les profils en outre paraissent bien peu accentués, surtout lorsqu'on songe que les explorateurs à cette époque ne s'éloignaient guère des côtes et que ceux qui rangèrent ce littoral ne purent ne pas voir et noter au moins la péninsule floridienne et ses bancs de coraux, le cap Hatteras et la baie de la Chesapeake. Aussi le critique est-il fondé, *a priori*, à ne voir dans la délinéation continentale de La Cosa qu'un tracé hypothétique ; au plus, un renseignement de marin qui aurait aperçu la terre et sans y aborder. Pour l'œuvre du fameux pilote basque, nous nous arrêtons à cette dernière hypothèse.

La configuration est néanmoins importante, comme expression de l'idée

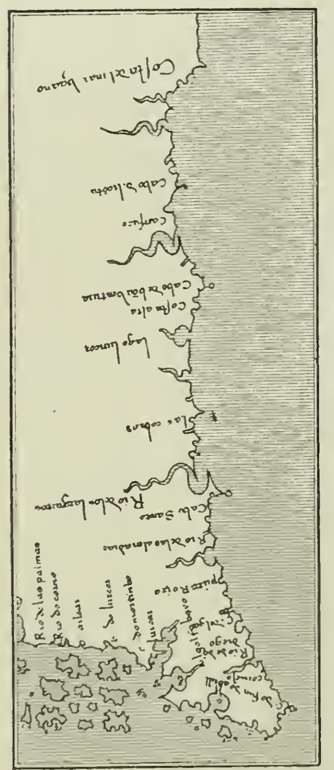


1. — CUBA ET LA FLORIDE SELON CANTINO

que le plus grand cartographe espagnol de l'époque avait conçue de la géographie des terres transatlantiques. Il faut également voir dans ce tracé, vague et muet, une preuve qu'aux yeux de La Cosa cette côte n'était pas celle de

l'Asie et surtout le Cathay. Sa mappemonde ne s'étendpas à l'Orient au delà de l'île de Taprobane et, conséquemment, on ne peut savoir avec certitude quelle forme il eût donné au littoral asiatique. Tout porte à croire cependant que ce savant navigateur aurait adopté les contours et jusqu'à la nomenclature de Behaim, de Martellus Germanus et de toutes les cartes de l'époque, dont personne encore ne contestait ou n'était même en mesure de contester l'exactitude à l'égard des confins de la Chine et de l'Asie.

Quant à la mappemonde de Cantino (*supra*, page 7), nous ne sommes plus en présence d'hypothèses, mais bien de résultats cartographiques obtenus *de visu*, et sans qu'ils se rattachent d'aucune façon au planisphère de La Cosa. En effet, les contours diffèrent entièrement.



2. — Côte N.-E. de l'Amérique, selon Cantino

L'orientation, par rapport aux Antilles et particulièrement à Cuba, est plus exacte dans Cantino que dans La Cosa. La péninsule floridienne est nettement tracée ; le golfe du Mexique, inséré à sa véritable place, montre une profonde échancrure. Mais ce qui surtout donne à cette configuration un caractère authentique, c'est la nomenclature de vingt-deux noms de caps, de côtes, de rivières et de promontoires qu'on y relève :

Maintenant, quels furent les marins espagnols ou portugais qui, les premiers, explorèrent cette côte ?

Quand La Cosa construisit sa mappemonde de l'an 1500, huit mois s'étaient écoulés depuis la découverte de l'Amérique. Nombre d'expéditions autorisées par le gouvernement espagnol avaient exploré l'archipel des Antilles en toute sa largeur, et cependant il n'y a pas trace positive dans les documents ou les histoires contemporaines qu'aucune d'elles, en ces huit années, ait franchi la simple longitude de deux degrés au delà du Nord-Ouest de Cuba ou des Lucayes. Lorsqu'on songe qu'à moins de quarante lieues marines de la Havane se trouvent les côtes de la Floride, il paraît inconcevable qu'un écart de route ou un coup de vent, en l'absence de toute autre cause, n'ait pas poussé quelque caravelle dans ces parages. Les profils continentaux n'eussent pas échappé au pilote, et étant donnée l'obligation de remettre à l'autorité compétente les relevés et

les épures quand le navire rentrait au port, on doit croire que les cartes les auraient reproduites, au moins dans les grandes lignes, et nommées d'une façon générale.

La côte de la mer océane (*Costa del mar uçiano*), le cap de la Bonne Chance (*Cabo de boua ventura*), la rivière des Alligators (*Rio de los largartos*[1]), la Pointe rouge (*punta roixa*) ; le cap de la Fin d'avril (*C. do fim do abrill*), etc., ne sont pas des dénominations de fantaisie, mais bien, ainsi que Kohl le reconnaît, des noms comme en donnent les marins fréquemment. Elles ne présentent pas non plus le résultat d'une seule exploration, puisque la désignation *Cabo d. licontu* (*del lincontir* dans Canerio, est évidemment une mauvaise lecture pour *del encuentro*), implique une rencontre d'autres marins faite en ce lieu. D'ailleurs, on trouve dans cette nomenclature la preuve que la région a été explorée par des navigateurs de nationalités différentes. A côté des particules portugaises *de*, *do*, *das*, on relève *del*, *de lo*, *de la*, qui sont des mots espagnols. Les substantifs *lagarto*, *almadias*, *mar uçiano*, et les adjectifs *baxo*, *roixa*, *santo*, *corno*, sont, au contraire, portugais, quoique mélangés ici avec des particules espagnoles. Mais *Cabo de boa ventura*, *C. do fim do abrill*, *Rio do corno*, sont tout à fait lusitaniens.

LES NAVIGATIONS CLANDESTINES

Ces données, cependant, ne sauraient s'appliquer aux expéditions autorisées par le gouvernement espagnol, comme nous le montrerons bientôt, quoiqu'elles fussent de beaucoup les plus nombreuses et entreprises souvent avec interdiction absolue d'atterrir en des lieux déjà connus des Espagnols : « demas de las islas e tierra firme que por nuestro mandado se han descubierto en la dicha parte del mar oceano. » D'autre part, nous savons pertinemment où les Pinzon, Diego de Lepe, Velez de Mendoza, Hojeda, Niño, Guerra, Bastidas et tous les navigateurs autorisés par lettres patentes de l'Espagne jusqu'à la fin du xve siècle, sont allés, et ils ne dépassèrent pas la longitude de 50° (Greenwich) au nord du parallèle des Lucayes.

LES VOYAGES CLANDESTINS

Mais ces navigateurs ne furent pas les seuls qui, à la fin du xve siècle, franchirent l'Océan Atlantique à la recherche de contrées inconnues. Il y a les voyages clandestins, mis en lumière récemment, et dont l'étude permet déjà d'expliquer certains points douteux de l'histoire cartographique du nouveau monde.

En ce qui concerne le Portugal, nous voyons dès le début, en 1493, une caravelle partant de Madère en quête des pays que Colomb venait de découvrir

[1] *Alligator lucius* Cuv. se trouve encore au delà du 32° de latitude Nord. Nous avons entendu ses mugissements en traversant la nuit la rivière Savannah.

vrir[1], et le roi Emmanuel envoyant trois navires pour l'intercepter[2]. Étant donnés les intérêts en jeu, on est fondé à croire que ni la caravelle ni la petite escadre ne s'arrêtèrent à mi-chemin. De toutes façons, ce fut l'opinion des Rois Catholiques[3]. N'oublions pas non plus que les Açores étaient depuis longtemps un foyer de projets d'entreprises transatlantiques. De 1447 à 1493, nous avons relevé[4] l'indication de dix-huit tentatives de ce genre faites par des Azoréens, la plupart en vertu de lettres patentes émanant des rois de Portugal. Il est certain qu'aucune d'elles ne réussit à atteindre les côtes du nouveau monde ; mais elles dénotent un état d'esprit chez de hardis et habiles marins qui ne devait guère les porter à ne pas suivre l'exemple de Christophe Colomb. Tout porte donc à croire que l'entreprise clandestine de septembre 1493 fut renouvelée. Mais il y eut aussi des expéditions faites par l'ordre du roi Manoel ; par exemple celles de Duarte Pacheco en 1498[5] et de João Fernandez en octobre 1499[6]. Les Espagnols s'abstinrent encore moins d'envoyer secrètement des caravelles au nouveau monde ; témoin l'expédition de Bartolomé Colin et Alonso Medel en juin 1497[7], ainsi que celle de Rivarol en février 1500[8]. Humboldt avait donc raison lorsqu'il disait : « Les documents officiels, ceux qui n'ont enregistré que les expéditions faites aux frais du gouvernement espagnol, ne nous offrent pas une certitude absolue qu'à une époque donnée les découvertes n'aient été poussées que jusqu'à telle ou telle limite. Il existait à Séville et à Lisbonne des notions répandues par des voyageurs clandestins[9]. »

Bien que nous n'aimions pas à citer Gomara, le passage suivant de ce chroniqueur nous paraît mériter d'être aussi reproduit. « Beaucoup, dit-il, entreprirent de continuer les découvertes commencées par Colomb ; certains, à leurs propres dépens, d'autres aux frais de la couronne, espérant de la sorte

[1] *Carta mensagera de los Reyes*, 5 sept. 1493 ; Navarrete, t. II, doc. LXXI, p. 109.

[2] « Nos dicen que el Rey habia enviado en pos de èl [la caravelle en question] otras tres caravelas para lo tomar, *y podria ser que esto se ficiese con otros respetos, ó que los mismos que fueron en las carabelas*, una y otras, querrán descubrir algo en lo que pertenece a Nos ». *Op. cit.*

[3] Il y eut, ce semble, encore une expédition de ce genre qui fut équipée, sinon envoyée trois mois après, sous les ordres de Francisco d'Almeida. Cf. Ruy de Pina, *Chronica del rei D. João II* ; Barros, *Decada Ia de Asia*, etc., cités dans la *Discovery of North America*, p. 668.

[4] *Discovery of North America*, p. 655-661.

[5] « Mandou descobrir la parte occidental passando alem a grandesa do mar oceano honde he hechada e naviganda huma tam grande terra firme com muitas e grandes Ilhas adjacentes. » Duarte Pacheco Pereira ajoute : « no terceiro anno de vosso [João II] Reynado ». La troisième année du règne de ce roi correspond à l'année 1498. *Esmeraldo de Situ Orbis*, 1505 ; édition de Lisbonne, 1892, in-4°, p. 7.

[6] Lettres patentes du 28 octobre 1499, dans nos *Corte-Real*, p. 44, note 1.

[7] Navarrete, t. III, doc. XXV, p. 507.

[8] *Op. cit.*, t. III, doc. XLIII, p. 513.

[9] Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, Paris, 1836, in-8° ; t. II, p. 558.

acquérir gloire et richesses... Mais comme la plupart au contraire s'y sont ruinés, on n'a gardé aucune souvenance de leurs efforts ; particulièrement de ceux qui naviguèrent au Nord en suivant les côtes de la région des Baccalaos et du Labrador[1]. »

C'est évidemment à des voyages de ce genre que l'historien de la géographie doit attribuer la configuration et la nomenclature des terres au Nord-Est du continent américain dans la carte de Cantino et ses dérivés ; c'est-à-dire dans toute la cartographie lusitano-germanique. Les origines diverses que nous avons présumées d'après la philologie, les grands détails et l'étendue des contours, ainsi que d'après le nombre relativement considérable de désignations, indiquent de même que cette partie du planisphère de Cantino est la résultante d'épures successives recueillies dans les trois ou quatre dernières années du XVe siècle.

Ce qui précède vise seulement des configurations ne s'élevant guère au Nord du 45° de latitude. Nous allons maintenant examiner les données permettant de poursuivre l'enquête jusqu'à Terre-Neuve et peut-être une partie du Labrador. Les voyages de Jean Cabot et de Gaspar Corte-Real en fournissent les premiers éléments.

[1] GOMARA, *Historia de las Indias*, édition de VEDIA, t. I, p. 177 et HERRERA, Decad. I, lib. VI, cap. XVI, p. 169.

II

DÉCOUVERTE DU CONTINENT PAR JEAN CABOT

Il n'est pas douteux que le champ des explorations transatlantiques de Jean Cabot, pour le compte de l'Angleterre, en 1497, se place dans la partie septentrionale de l'Amérique. On en tire la conclusion qu'il découvrit ainsi l'île de Terre-Neuve, et c'est par la cartographie que les historiens espèrent démontrer non seulement le fait, mais l'atterrage même.

Voyons si cet espoir est fondé et ce qu'il faut penser des documents cartographiques sur lesquels on l'appuie.

Du retour de Christophe Colomb en 1493, jusqu'à la fin du xve siècle, il y eut au moins trente expéditions au nouveau monde, sans compter les voyages clandestins. Tous les capitaines et pilotes partirent sans doute munis de cartes marines, plus ou moins élémentaires, et on doit croire qu'en outre, la plupart revinrent avec des épures faites aux terres nouvelles. Ces données géographiques furent nécessairement reproduites maintes fois à l'époque sous une forme moins primitive, car la profession de cartographe était libre en Espagne, quoi qu'on ait pu dire, et nombre de personnes, amateurs, marins, savants, curieux, recherchaient ce genre de documents, surtout à la suite des merveilleuses découvertes qui s'accomplissaient au delà des mers. De cette masse de cartes originales, il n'en existe pas une seule aujourd'hui. Même pour le premier quart du xvie siècle on ne possède guère que des copies de copies.

Nous devons ajouter qu'au cours des trois siècles qui suivirent, il y eut de longues périodes où cartes et portulans n'avaient aucune valeur aux yeux des Espagnols. Pour ne citer qu'un exemple. Le 4 juin 1762, l'Académie royale de l'Histoire, à Madrid, fut informée qu'elle pouvait acquérir quatre très vieilles cartes manuscrites collées sur panneaux et qui étaient, paraît-il, celles que Colomb employa dans ses voyages. La docte assemblée envoya

aux informations, « bien que, dit finement le procès-verbal des séances, ces cartes semblassent ne pouvoir servir à rien du tout ou à pas grand'chose, *car elles étaient anciennes*[1] ». Rien n'advint, naturellement, de cette démarche hispano-académique et on ne sait ce que ces précieux documents sont devenus.

Le plus ancien spécimen de ce genre qui nous soit parvenu est ce qui paraît être une réplique contemporaine du planisphère dressé en 1500 au port Sainte-Marie par Juan de la Cosa, pilote de Christophe Colomb. Elle fut trouvée à Paris chez un brocanteur, par le baron Walckenaer, et communiquée à Humboldt en 1832. Reproduit en fac-similé pour Jomard par un habile lithographe polonais nommé Rembiélinski, ce curieux monument de la géographie a été si souvent analysé que nous croyons inutile de le décrire en détail. Mais comme c'est cette carte qu'on invoque, surtout aujourd'hui, pour fixer l'atterrage de Jean Cabot et, par suite, sa découverte possible ou supposée de Terre-Neuve, il est nécessaire de rappeler ici les contours septentrionaux du continent américain, tels que La Cosa les expose. En outre, ce sont les plus anciennes délinéations de l'Amérique septentrionale connues. On s'explique donc l'importance que les géographes attachent à ce document, par rapport au problème à résoudre. JUAN DE LA COSA 1500

La première question, c'est d'établir la connexité qui peut exister, en dehors des configurations mêmes de la carte, entre l'origine de celle-ci et les voyages de Jean Cabot au nouveau monde.

Dans une dépêche adressée, de Londres, le 25 juillet 1498, par Pedro de Ayala aux Rois Catholiques, dont il était l'un des deux ambassadeurs en Angleterre, ce diplomate dit posséder la carte que Jean Cabot avait rapportée de son premier voyage et exprime l'intention de la leur envoyer[2]. Il le fit sans doute, et comme sa dépêche énonce que les contrées découvertes par Cabot se trouvent « au commencement de la partie dévolue à Leurs Majestés par le traité avec le Portugal »[3], on comprend pourquoi dès cette époque

[1] « Sin embargo de haber parecido que eran de poco ó ningun uso, porque eran antiguas... » Procès-verbal de l'Académie royale de l'Histoire, 18 juin 1762 ; cité dans les *Relaciones geograficas de Indias* ; Madrid, 1885, t. II, p. xi.

[2] Sir Clements MARKHAM se trompe lorsqu'il dit positivement que Pedro DE AYALA « mentions in his despatch of July 25, 1498, that the chart *had been sent to Spain* ». (*Geographical Journal*, t. IX, n° 6, p. 607). Voici le texte relevé sur la copie même qu'en a faite BERGENROTH à Simancas : « Porque creo V. A. ya tendra aviso de todo lo [.....] y asymismo a la carta o mapa mundi que este ha fecho, yo no la enbio agora, que aqui la ay ». Il y a évidemment une lacune après « todo lo », et plus bas il faut lire, selon nous, « [aun] que aqui la hay » ; et traduire la phrase ainsi : « Parce que je crois que V. A. ont déjà connaissance de tout ce qui..... et quant à la carte ou mappemonde que celui-ci [CABOT] a faite, je ne vous l'envoie pas maintenant, *quoique je l'aie ici*. »

[3] « Yo vista [*sic*] la derrota que llevan y la cantitad del camino hallo que es lo que han hallado

reculée, ces pays nouveaux font corps, dans une carte espagnole, avec le continent, au lieu d'être représentés sous la forme d'îles ou de régions séparées de la terre ferme, comme nous les voyons, par exemple, dans le prototype portugais des cartes lusitano-germaniques et dans leurs dérivés.

D'autre part, on lit sur le planisphère de Juan de la Cosa qu'il fut dressé « en año de 1500 ». Le critique peut serrer la date de plus près. La Cosa partit avec Hojeda le 18 mai 1499[1] et ne retourna en Espagne qu'au milieu d'avril 1500[2]. Il traversa de nouveau l'Atlantique, comme pilote de Bastidas, en octobre suivant[3], voyage duquel il ne revint dans son pays que deux ans après. La carte a donc été faite entre avril et octobre 1500. Elle ne contient d'ailleurs aucun renseignement postérieur à l'automne de cette année[4].

Nous devions fixer l'époque de la confection de ce planisphère pour déterminer s'il pouvait aussi contenir les renseignements géographiques recueillis par Jean Cabot dans son second voyage. On possède aujourd'hui la preuve que ce navigateur, loin d'avoir péri, revint de cette expédition avant le 24 septembre 1498[5]. Pedro de Ayala, qui alors se trouvait à Londres et avait eu entre les mains la carte du premier voyage, a donc pu obtenir de même celle du second et l'envoyer également aux Rois Catholiques, puisqu'il continua à correspondre d'Angleterre avec eux jusqu'à son départ pour la Flandre, en juin 1500. Mais est-il probable que ce diplomate avisé eût pris cette fois la peine d'obtenir les épures de Cabot? Nous en doutons. L'entreprise fut certainement un insuccès complet : Cabot, cela va de soi, n'aborda pas à Cipango, ni ne rapporta les perles et les épices qu'il était allé chercher. On se le représente longeant avec anxiété le littoral du Canada à la recherche de ces richesses imaginaires, espoir inspiré par les récits de Marco Polo, et ne rencontrant ab-

o buscando que V. A. poseen, porque es al cabo que V. A. capo [*sic pro* « cupo »] por la convencion con Portugal [Traité de Tordesillas, 1494] ». *Jean et Séb. Cabot*, doc. XIII. Ce passage a été omis par Bergenroth.

[1] « xviij de mayo de XCIX años, del puerto de Santà Maria ». Déposition de Juan Velazquez. (Documents publiés par M[me] la duchesse de Berwick et d'Albe; Madrid, 1892, p. 29; *Discovery*, p. 676 et 678).

[2] Hojeda et La Cosa revinrent quelques jours : « dende a pocos dias » (Déposition de Nicolas Perez), après Guerra et Niño, et ceux-ci, partis de Curiana « octavo idus februarii », débarquèrent à Cadix après « unum et sexaginta dies in itinere ». P. Martyr, Decad. I, lib. viii.

[3] Comme La Cosa et Bastidas retournèrent à Cadix en septembre 1502, après une absence de 23 mois : « veinte y tres meses » (Bernaldez, t. II, p. 253), il partit d'Espagne en octobre 1500.

[4] Le renseignement le plus récent est la mention de la découverte du cap Saint-Augustin (?) par Vicente Yañez Pinzon : « Este cauo se descubrio en año de mil y IIIIXCIX por Castilla syende descobridor vicentiaňs ». Pinzon revint en Espagne le 30 septembre 1500 (Ms. de Ferrare, lib. VII, *delli Antipodi*; P. Martyr, Decad. I, lib. IX, f° 20). La nouvelle de l'atterrage de Cabral au Brésil, représenté par la légende : « Ylla descubierta per Portugal », ne fut guère apportée à Lisbonne qu'en juillet 1500, par Gaspard de Lemos.

[5] Edward Scott, *The Customs Roll of the Port of Bristol; A. D. 1496-1499*. Bristol, 1897, in-fol., avec fac-similés et *American historical Review*; New-York, avril 1898, p. 449-455.

solument rien de valeur à ses yeux. Des pays fertiles, de beaux fleuves, des ports sûrs, ne pouvaient en aucune façon le satisfaire, car nul alors ne songeait à planter des colonies dans ce pays. L'aventureux navigateur dut être promptement découragé. Cela se voit, du reste, par son retour après trois ou quatre mois d'absence, bien que l'expédition eût été munie de vivres pour une année[1]. Le silence absolu des dépêches envoyées d'Angleterre en Espagne et en Italie, celui des historiens et des cartographes, sont aussi des signes non équivoques. Ajoutons le fait que Cabot n'est plus mentionné dans les comptes de Henry VII comme ayant reçu une nouvelle récompense, et que les lettres patentes octroyées pour un nouveau voyage de découvertes le furent à d'autres que lui ou que ses fils, et même en excluant toute la famille d'une façon quasi formelle[2].

Cabot n'ayant trouvé rien de plus que ce qu'il avait découvert dans sa première expédition, car les côtes des États-Unis ne diffèrent guère en été de celles de Terre-Neuve ou de la Nouvelle-Écosse, Ayala et Puebla n'avaient aucun intérêt à se procurer les épures rapportées du second voyage. On est donc fondé à croire qu'ils n'envoyèrent pas en Espagne de carte postérieure à celle que Jean Cabot leur avait remise en 1497. Il s'ensuit que le planisphère de La Cosa expose seulement les résultats géographiques de la première expédition des Anglais au nouveau monde.

[1] On comptait cependant sur son retour en septembre 1498, probablement sur l'avis de CABOT qu'en quinze jours au plus il était possible d'aller des côtes d'Irlande aux pays récemment découverts : « non e navigatione de più che xv giorni ». Lettre de SONCINO. *Jean et Séb. Cabot,* doc. X, p. 325.

[2] Ces nouvelles lettres patentes, en date du 19 mars 1501, furent accordées à WARDE, ASHEHURST et THOMAS, de Bristol, associés avec des Azoréens. On y lit : « Et quod nullus ex subditis nostris eos eorum aliquem de et super possessione et titulo suis de et in dictis terris firmis, insulis et provinciis se aliqualiter contra voluntatem suam expellat *quovis modo seu aliquis extraneus aut aliqui extranei virtute aut colore alicujus concessionis nostræ sibi Magno Sigillo Nostro per antea factæ...* » BIDDLE, p. 312, et *John Cabot the Discoverer*, p. 145. Or, avant cette date, les seules lettres patentes concédées pour des voyages transatlantiques sont celles qu'HENRY VII accorda aux CABOT.

III

PLANISPHÈRE DE LA COSA

Décrivons maintenant les contours géographiques qui, dans la carte de Juan de La Cosa, se rapportent aux découvertes accomplies par Jean Cabot, et où l'on doit chercher la première délinéation de Terre-Neuve, si tant est qu'elle s'y trouve [1].

La Cosa trace à l'Ouest des Antilles le littoral d'un continent, lequel présente d'abord un golfe largement ouvert, commençant à une pointe située à peu près par la latitude septentrionale de Cuba et se terminant au Nord par un promontoire, à proximité de deux îles, dont une très grande. A partir de ce promontoire, la côte se dirige à nouveau vers le Nord en formant un autre golfe, beaucoup plus petit que le premier, pour continuer droit à l'Est, jusqu'à un cap, où elle tourne encore une fois, brusquement dans la direction du Nord. Par une nouvelle inflexion la côte se prolonge franchement vers l'Est sur une vaste étendue. Enfin elle tourne, plus brusquement encore, vers le Septentrion en formant un grand coude. C'est entre le dernier cap précité et ce coude que Juan de La Cosa place les découvertes des Anglais, c'est-à-dire celles de Jean Cabot, bornées dans la carte du pilote basque par un pavillon d'Angleterre à chacune de ces deux extrémités.

A l'Ouest se trouve la légende : *Mar descubierta por Inglese* (« mer découverte par les Anglais »). Viennent ensuite trois autres pavillons anglais et une nomenclature de dix-huit noms, dont le premier, en émergeant de ladite mer, à l'Est, est *Cauo descubierto* (« le cap qu'on a découvert ») et le dernier dans cette direction, *Cauo de Inglaterra* (« cap d'Angleterre »). Tout près de l'extrémité orientale on lit : *C. fastanastre*.

Fastanastre [2] n'a aucun sens dans n'importe quelle langue. C'est évidem-

[1] Voir le fac-similé I ci-joint.

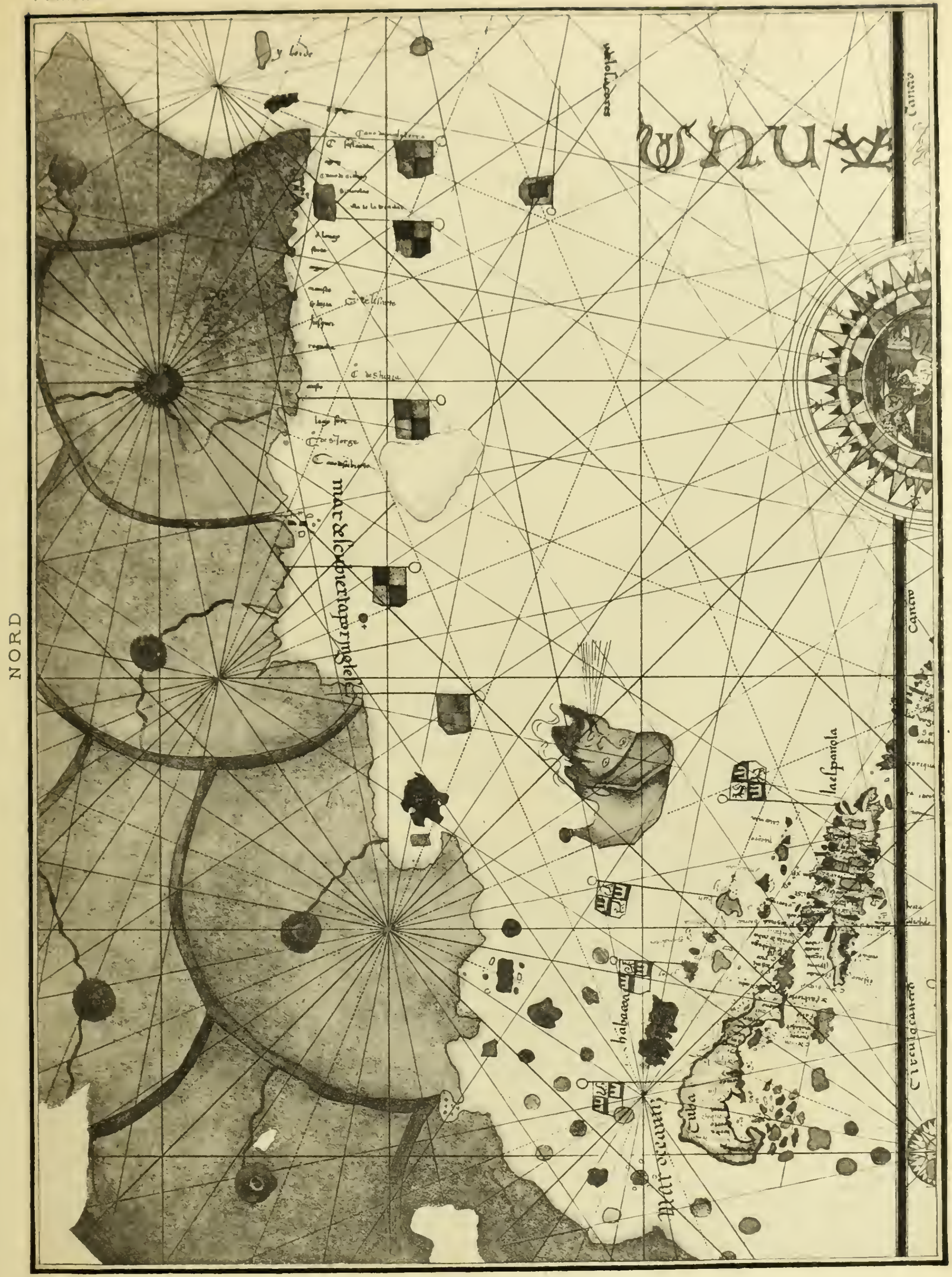
[2] Dans le fac-similé de REMBIÉLINSKI (1854), ce mot commence par une lettre qui paraît être au premier abord une *s* longue, ne différant de l'*f*



III

PLANISPHÈRE DE LA COSA

[illegible]



LA CÔTE NORD-EST SELON LA COSA
(1500)
(Musée Naval à Madrid)

ment une corruption, comme il s'en trouve un si grand nombre dans cette carte, œuvre d'un maladroit copiste, contemporain cependant de la carte originale de La Cosa, aujourd'hui perdue.

Le seul mot qui se rapproche de *Fastanastre* surtout par l'assonance est, dans toutes les langues romanes *Finisterra*, c'est-à-dire : cap terminus de la terre (ou du littoral). Cette expression s'explique naturellement ici par la position que ce cap occupe à proximité de l'angle terminal de la côte. *Cap de Finisterre* est une désignation que des marins ne donneraient pas à la première terre vue par eux, mais plutôt à la dernière comme le terme l'indique. C'est donc à l'extrémité opposée à ce cap que, selon cette carte, l'on doit placer l'atterrage de Cabot ; en d'autres termes, au *Cauo descubierto*. L'exploration se serait donc faite de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire à partir de la « Mer découverte par les Anglais », ou bien de la première saillie à l'Est de cette mer (qui est ce *Cauo descubierto*), jusqu'au *C. fastanastre*, ou cap Finisterre.

Une question qui prime toutes les autres, c'est, naturellement, de déterminer à quelle contrée répondent en réalité, dans leur ensemble, les configurations que La Cosa attribue ainsi aux Anglais et que nous venons de décrire. Malheureusement, on n'a qu'à jeter les yeux sur la partie de la carte afférente au nouveau monde pour voir que les latitudes, les longitudes et les distances relatives sont toutes absolument conjecturales ou erronées. Quant aux tracés géographiques et à leur orientation, au moins pour la partie de l'Amérique septentrionale qui nous occupe en ce moment, ils ne ressemblent guère à la réalité !

Certains géographes croient y reconnaître le véritable littoral, depuis la Floride jusqu'à la Nouvelle-Écosse, tel qu'il est représenté dans les cartes de Weimar. Nous ne voyons dans cette délinéation qu'une nécessité cartographique. Puisqu'on partait de la donnée que la côte se prolonge sans solution de continuité depuis l'atterrage de Cabot jusqu'aux possessions espagnoles, après avoir localisé le point initial au milieu de l'Atlantique, elle ne pouvait guère être dessinée autrement. Et ce qui montre bien que le tracé part d'une simple hypothèse, c'est qu'il suit pour la côte septentrionale une direction presque Est et Ouest, au lieu de s'élever vers le Nord-Est, qui est à peu près

que par la petite barre, couverte en partie dans l'original par une des aires de la rose des vents. Les premiers qui étudièrent cette carte avant que le frottement ne l'eût endommagée davantage, Humboldt en 1832 et Ramon de la Sagra en 1838, ont discerné comme lettre initiale une *f*. Aussi le premier (dans le fac-similé ajouté au *Behaim* de Ghillany) écrit *fastanaira* ; le second (dans l'atlas de son *Histoire physique de Cuba*, traduction de Sabin Berthelot) donne *fastanarro*.

la véritable direction générale du continent américain, de la pointe de la Floride à l'Ile du Cap-Breton.

Voyons néanmoins si cette carte présente des éléments cartographiques permettant de rapprocher ses tracés de la configuration réelle de l'Amérique du Nord.

Prenons pour méridien d'origine celui de la pointe Nord de la presqu'île limitant sur la carte de La Cosa le golfe de Vénézuéla à l'Est ; région que ce navigateur devait bien connaître puisque c'est lui qui la découvrit, comme pilote-major d'Alonso de Hojeda, en 1499[1]. Cette longitude est celle de 71° O. (Greenwich), environ (à 1° près). Le pavillon anglais le plus à l'Ouest est à treize divisions de l'échelle inscrite sur la carte, à l'Est de ce méridien, c'est-à-dire à 13 × 40 minutes ou 9° de long. E., ou 71° — 9° = 62° O. (Greenwich).

Le pavillon anglais le plus à l'Est (*Cauo de Inglaterra*) est à 44 divisions de l'échelle, à l'Est du pavillon le plus à l'Ouest, soit à 44 × 40 = 1.760 minutes ou 29° environ à l'Est du premier pavillon, c'est-à-dire par 62° — 29° = 33° longitude O. de Greenwich. Les découvertes de Jean Cabot seraient donc comprises sur le continent Nord américain entre les longitudes 62° et 33° O. (Greenwich).

Or, en réalité, le 33e méridien à l'Ouest de Greenwich, passe dans l'Est du cap Saint-Roque sans rencontrer la côte de l'Amérique méridionale, et ne rencontre pas davantage le continent de l'Amérique du Nord. Le méridien 62° O. (Greenwich) passe à peu près par la Bouche du Dragon, île de la Trinité. On constate ainsi que le *Cauo de Inglaterra* est porté trop à l'Est d'une quantité considérable.

Mais si sur la carte de La Cosa on peut arriver à identifier le point de la côte du Brésil où passe le méridien de *Cauo de Inglaterra*, il sera possible de donner à ce dernier cap la longitude de ce point sur nos cartes modernes. Si ce point est l'embouchure du Rio Mossoro, par 37° O. (long. Greenwich), nous pourrons prendre le point de la côte du Nord Amérique situé par cette longitude de 37° pour l'identifier au *Cauo de Inglaterra*, à la condition qu'il soit à la latitude convenable. Malheureusement, le 37° long. O. (Greenwich) passe à l'Est, bien au large de tout le continent du Nord Amérique.

Vient maintenant la question des latitudes. Ici, le terrain pourrait être un peu plus solide, car les navigateurs de l'époque de Cabot obtenaient déjà d'une façon relativement exacte leur latitude par les observations plus ou moins

[1] Déposition de Juan de Xérès, dans les *Pleitos de Colón*, seconde série des *Documentos inéditos de Indias*, publication de l'Académie royale de l'Histoire ; 1892, t. I, p. 302.

grossières de la hauteur méridienne. On peut donc se servir, dans une certaine mesure, des latitudes de la carte de La Cosa, en les déterminant par l'échelle qu'il y donne, et dont chaque division vaudrait 40 minutes.

Dans ce cas, on trouverait que le *Cauo de Inglaterra* est par 54° Nord environ, ce qui le placerait sur la côte du Labrador près de Sandwich Bay. Là aussi serait le cap *Fastanastre*, ou Finisterre : terminus de l'exploration de Jean Cabot en 1497. Mais alors, comment expliquer que ce navigateur n'ait pas remarqué l'inflexion extraordinairement brusque vers le Nord que fait la côte à partir de l'Ile du Cap-Breton et du cap Race? Cette difficulté est d'autant plus grande que les tracés de La Cosa prennent pour base les épures mêmes rapportées par Jean Cabot en 1497, et, comme on l'a vu, que l'ambassadeur d'Espagne à Londres a dû envoyer aux Rois Catholiques, aux termes de la dépêche de Pedro de Ayala du 25 juillet 1498.

A notre sens, il n'y a donc absolument rien de précis, et même de probable à tirer de cette carte non seulement pour déterminer l'atterrage de Cabot, mais encore pour s'assurer s'il a même aperçu, à l'aller ou au retour, un point quelconque de l'île de Terre-Neuve.

IV

EXAMEN TECHNIQUE DE LA CARTE DE LA COSA

Cherchons maintenant s'il existe en dehors du planisphère de La Cosa des éléments de contrôle et de discussion. Efforçons-nous surtout de découvrir ce qu'il peut y avoir de fondé dans les raisons techniques récemment avancées pour fixer, selon cette carte, l'atterrage de Jean Cabot en 1497.

Aujourd'hui, comme naguère, comme toujours, nous chercherons sur ce sujet à *établir ce que disent les documents et à énoncer les conclusions qu'à notre sens ils comportent,* sans les admettre ou les rejeter, car avec les uns et les autres on ne cesse sur ce point de naviguer en pleine hypothèse.

Le premier de ces documents se rencontre dans une dépêche diplomatique. Voici à quelle occasion :

Aussitôt que Jean Cabot arriva à Londres, en 1497, pour rendre compte à Henri VII du résultat de sa première entreprise transatlantique, ses compatriotes, car il était « Génois comme Colomb[1] », se hâtèrent de l'interroger. Parmi ces interlocuteurs il y avait des gens de marque qui envoyèrent à leurs correspondants à Venise, à Milan et ailleurs en Italie, les renseignements qu'ils avaient pu obtenir. Le plus topique se trouve dans la lettre que Raimondo de Soncino, l'envoyé de Ludovic le More à la cour d'Angleterre, adressa à son maître le 18 décembre 1497. On y remarque le passage suivant :

« En ce royaume est un Vénitien du peuple, appelé Mr Jean Cabot, de belle intelligence, très habile dans la navigation... Avec un petit navire et dix-huit personnes, s'abandonnant à la fortune, il partit de Bristol, port occidental de ce royaume, laissa l'Irlande [qui est?] plus à l'Ouest, puis s'éleva vers le Nord [et] commença à naviguer dans la partie de l'Est [*sic pro* Ouest],

[1] « Otro Ginoves como Colon », et « este Ginoves ». Dépêches de Ruy Gonzalès de Puebla et de Pedro de Ayala aux Rois Catholiques, 25 juillet 1498. Bergenroth, *Calendar of Letters... preserved in the Archives at Simancas ;* London, 1862, in-8, t. I, n° 210, pp. 176, 177, et *Jean et Sébastien Cabot,* doc. XII et XIII.

laissant (après quelques jours) l'étoile du Nord à droite, et après avoir beaucoup erré, enfin arriva à la terre ferme, où il planta l'étendard royal, prit possession [de cette terre] pour Son Altesse [Henry VII], recueillit certaines indications et s'en retourna[1]. »

L'Irlande s'étend du 51° 15' au 55° 15' lat. N. Entre laquelle de ces deux latitudes Cabot mit-il le cap sur l'Ouest? Dans quelle longitude commença-t-il à se diriger vers l'Occident? On l'ignore tout à fait. Prenons pour latitude une moyenne, soit 53°, et pour longitude un point peu éloigné de la côte d'Irlande. Comme il n'est pas dit que Cabot navigua alors dans la direction du Sud ; qu'au contraire le langage de Soncino indique une traversée se continuant à l'Ouest, un tel trajet, *a priori*, devait porter Cabot au Labrador. A l'appui de cette hypothèse, on peut admettre sans invraisemblance dans la région des vents généraux d'Ouest traversée par ce navigateur, une prédominance des vents de Sud-Ouest le portant vers le Nord. Louvoyant par mauvais temps ou, comme disent les marins, tenant le cap bâbord amure, il n'aurait pu ni apprécier ni corriger cet écart. Rien d'impossible, conséquemment, à ce que Cabot ait fait son atterrage aux environs de Sandwich Bay ou d'Invuctoke, par 53° 30' de lat. N. Dans l'état actuel de la question, et avec les maigres données que nous possédons, ceci n'est et ne saurait être qu'une hypothèse. Notons cependant qu'elle s'accorde parfaitement avec la région découverte par les Anglais, c'est-à-dire par Jean Cabot en 1497, *selon les cartes faites ou inspirées par son fils pendant trente années,* et qui toutes marquent cet atterrage au Labrador.

De savants critiques, prenant également pour base les brefs renseignements de Soncino, ont pensé, et avec raison, qu'il fallait tenir compte, dans cette théorie, de la variation magnétique. C'est évident ; mais où puiser les éléments nécessaires pour déterminer la variation éprouvée par Cabot en 1497 ? Ces écrivains croient les avoir trouvés, par analogie, dans certains détails du journal de bord que tint Christophe Colomb au cours de sa traversée de 1492.

L'un d'eux[2], en conséquence de ses calculs, fixe l'atterrage de Jean Cabot dans la baie de Bonavista, sur la côte orientale de Terre-Neuve. L'autre[3], avec les mêmes données, le fait atterrir, au contraire, à l'Ile du Cap-Breton.

Nous avons prouvé, mathématiquement[4], qu'en réalité, *d'après leur théorie,*

[1] Dépêche de Raimondo de' Raimondi di Soncino au duc de Milan ; Londres, 18 déc. 1497. *Annuario scientifico del 1865;* Milan, 1866, p. 700; Desimoni, *Intorno à Giovanni Caboto,* dans les *Atti della Società Ligure di Storia Patria,* t. XV, Gênes, 1881, et *Jean et Séb. Cabot,* doc. X.

[2] Sir Clements Markham, *Geographical Journal,* t. IX, n° 6.

[3] Dr Samuel Edward Dawson, *Transactions of the Royal Society of Canada,* sect. II, 1894.

[4] *Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen.* Novemb. 1897.

Jean Cabot, au lieu d'atterrir au Cap-Breton, aurait atterri à 360 — 183 = 177 milles plus au Nord que l'île du Cap-Breton. En d'autres termes, son atterrissage se serait ainsi fait à l'île de Terre-Neuve, sur la côte Est de la longue presqu'île terminée au Nord par le cap Bauld, à proximité de White Bay, à environ 90 milles au Sud du cap Bauld. Mais comme cette théorie est complètement erronée, les conclusions que ces deux savants en tirent sont tout aussi chimériques. Rien ne prouve d'ailleurs, qu'en réalité l'atterrissage se fit soit à l'Ile du Cap-Breton, soit à White Bay, soit au cap Bauld, soit à la baie de Bonavista.

Mais quelle fut l'opinion en Angleterre sur le véritable atterrissage, dans les cent années qui suivirent les voyages transatlantiques de Jean Cabot et sa mémorable découverte ?

Les premiers documents anglais, décrivant le pays découvert par le navigateur vénitien, ne le désignent que sous le nom de « the new ile[1] — l'île nouvelle », ou « the new lande — la terre nouvelle[2] » ; ou « the new founde ilands, — les îles nouvellement découvertes[3] » ; ou bien encore « the newe founde lande[4] — la terre récemment trouvée », vocable dont plus tard on a fait Terra-Nova et Terre-Neuve.

Ceux qui voient dans le mot « île » un terme d'identification sont le jouet d'une illusion philologique. Ils ignorent que ni Jean Cabot ni aucun de ses émules pendant quarante années ne savaient que Terre-Neuve est une île. Durant près d'un demi-siècle elle resta soudée au continent dans toutes les cartes. A première vue, elle semble être, il est vrai, dans Cantino et toute l'hydrographie lusitano-germanique, une île réelle. Cela provient de ce que les contours occidentaux, cachés par des arbres, laissent supposer un véritable littoral. En regardant cette configuration de près[5], on voit que le tracé est vague. Aussi Ruysch, le premier, qui après avoir visité Terre-Neuve, cherche à en déterminer le caractère géographique, n'emploie-t-il, dès 1506 ou 1507, que cette expression : « qui peninsulæ Terra Nova vocatæ ».

Il faut donc se pénétrer de l'idée qu'on ne donna et qu'on ne put donner pendant longtemps, en Angleterre comme ailleurs, le nom de Terre-Neuve, et alors constamment dans le sens de « pays depuis peu découvert », qu'à une partie encore indéterminée de la région comprenant le Labrador, l'île de Terre-Neuve et le Canada. Enfin, on attribuait à une certaine étendue de la

[1] Gratification accordée à Jean Cabot par Henry VII, 10 oct. 1497 ; et prêts faits par ce prince à Lanslot Thirkill, 1er avril 1498.

[2] Prêt audit Thirkill, 22 mars 1498.

[3] Chronique de Fabyan, 1502.

[4] Pension octroyée par Henry VII aux Azoréens Fernandez et Gonzalès, 6 décembre 1503.

[5] Voir la carte 6, *infrà*, chap. IX.

côte orientale de cette région, des profils plus ou moins positifs, mais sans viser cette île en particulier, telle que tous les géographes la comprennent.

Ce n'est, comme nous le montrerons bientôt, qu'en 1583, que les Anglais fixèrent à Terre-Neuve même l'atterrissage de Jean Cabot, et en s'appuyant sur une raison étymologique absolument fantaisiste.

Donc, pour tout esprit impartial, on ne sait, on n'a aujourd'hui aucun moyen de savoir et probablement on ne saura au juste jamais où Jean Cabot a atterri en 1497, voire en 1498, et partant, si oui ou non il a découvert ou même aperçu un point quelconque de l'île de Terre-Neuve.

V

L'HYDROGRAPHIE AMÉRICANO-PORTUGAISE EN 1500

Nous allons maintenant aborder des cartes et des textes plus précis ; c'est-à-dire les documents cartographiques et autres concernant le dernier voyage de Gaspar Corte-Real, sous le pavillon d'Emmanuel le Fortuné, quatre ans après la première expédition de Jean Cabot.

LES CARTES PORTUGAISES

Il faut d'abord décrire les éléments dont l'hydrographie portugaise s'est servie à cette époque pour dresser des cartes du nouveau monde. Plusieurs planisphères contemporains des découvertes transatlantiques et conservés dans les collections de la France, de l'Allemagne et de l'Italie nous en offrent le moyen.

Dans une carte lusitanienne exposant les contours de l'Amérique, îles et terre ferme, connus avant 1502, on devait voir au Nord-Ouest de l'Océan Atlantique et émergeant de la bordure à la gauche du lecteur, une terre continentale présentant une certaine ressemblance, par sa position et par sa forme, avec la partie du littoral des Etats-Unis qui s'étend des environs de l'Etat du Maine à l'entrée du golfe du Mexique, y compris la péninsule floridienne.

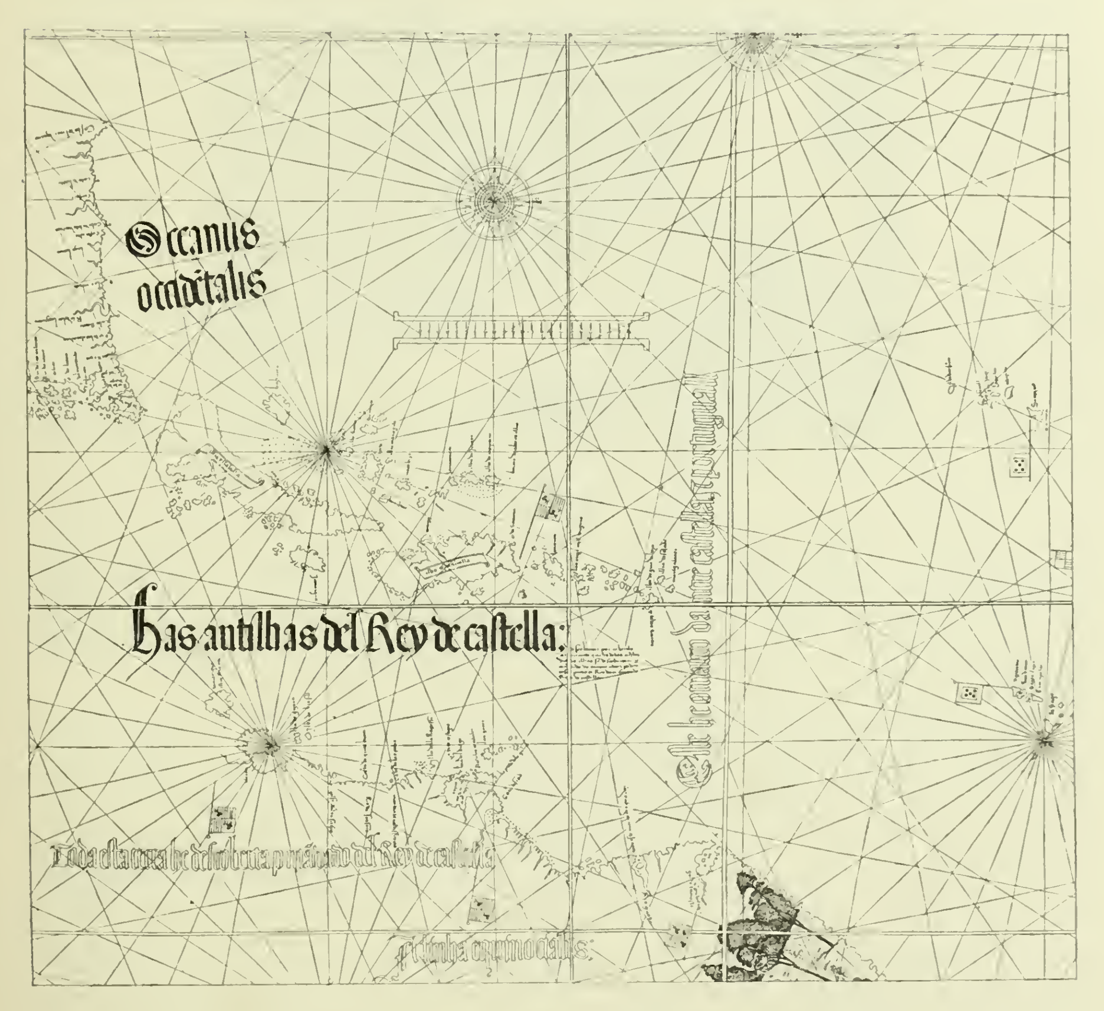
Faisant face à l'extrémité Sud-Est de cette terre continentale, le lecteur remarquera l'île de Cuba (*Ylha yssabella*), que nous mettons en vedette[1], car elle sert, par sa forme si caractéristique, à reconnaître du premier coup d'œil tous les dérivés de l'hydrographie lusitano-germanique pour cette région et même pour l'Amérique septentrionale.

Nous devrions peut-être arrêter ici notre analyse, car les régions qui restent à décrire sont fort éloignées de Terre-Neuve, sujet de la présente

[1] Dans la carte 4. La partie occidentale de l'île y affecte une forme qu'on a qualifiée de champignonnaire ; dans La Cosa et l'Oliveriana elle ressemble à un colimaçon, tandis que l'hydrographie sévillane (Weimar et ses dérivés) en fait une péninsule étroite et pointue. Ces différences sont à noter, car elles permettent de retrouver la plupart des prototypes.

étude. Il faut néanmoins la poursuivre afin de fixer, si faire se peut, la chronologie de toutes ces configurations.

Dans ce prototype portugais, la côte occidentale de la péninsule simili-



3. — Carte hypothétique américano-portugaise, avant 1501.

floridienne se raccordait, comme dans les cartes modernes, à l'Ouest et au Sud-Ouest, avec une côte[1] conduisant à une vaste échancrure semblable au Golfe du Mexique et parsemée d'iles imaginaires. Le littoral ne s'arrêtait qu'à la latitude de l'archipel du cap Vert.

C'est seulement dans l'hiver de 1498-1499 que les cartographes lusita-

[1] Il n'en reste plus qu'un faible vestige dans le planisphère de Cantino, mutilé pour en faire un paravent ; mais toute cette partie de la côte se retrouve dans la carte de Canerio.

niens purent commencer à tracer une partie de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, mais en empruntant leurs données à ce qu'ils pouvaient apprendre des premières explorations des Espagnols dans cette région,



4. — Cuba selon Cantino.

c'est-à-dire la découverte de l'île de la Trinité, des bouches de l'Orénoque et de la côte de Paria, accomplie par Christophe Colomb en août de cette année, et qu'on ne connut à Séville que dans la seconde moitié de novembre suivant [1].

En 1499, la côte fut prolongée sur les cartes à l'Ouest, en conséquence de l'exploration faite par Hojeda de concert avec La Cosa, depuis Paria jusqu'à la province de Coquibacoa et au cap de la Vela, au mois d'août de cette année ; mais ces résultats ne furent divulgués à Séville qu'en avril 1500.

L'automne suivant, l'espace à l'Est, entre Paria et le cap Saint-Augustin, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité orientale de la côte, fut rempli à l'aide des épures rapportées par Vincente Yañez Pinzon. Parti de Palos en décembre 1499, ce navigateur atterra (mais nous ne savons s'il débarqua) sur le promontoire le plus oriental du Brésil, suivit le littoral dans la direction de l'Ouest, reconnut le golfe de Maranhão, ainsi que l'Amazone, et reprit peut-être [1], mais après avoir quitté Santo-Domingo, son exploration de l'Est à

[1] La nouvelle de cette découverte fut envoyée de Santo-Domingo par Christophe Colomb, le 18 octobre 1500 ; mais les cinq navires qui l'apportaient n'arrivèrent à Cadix qu'après une traversée de quarante jours, soit le 20 novembre. (Lettre de Simone del Verde à Mateo Cini ; *Bibliotheca Americana Vetustissima*, p. 470-471, et *Christophe Colomb*, t. II, p. 95-99.) Une carte fut envoyée par la même occasion (Las Casas, t. II, p. 354 et *Discovery*, n° 29, p. 408-409 ; *Pleitos de Colon*, t. I, p. 149, déposition de Pedro de Arboyal).

[2] On peut conjecturer que Pinzon ne se rendit pas directement en Espagne lorsqu'il quitta His-

l'Ouest. Le 30 septembre 1500, il était de retour en Espagne, où se trouvait aussi Jean de La Cosa, et ils durent se rencontrer, à Cadix ou à Séville, dans la première semaine d'octobre.

Ce sont les renseignements rapportés de ce voyage et, pour une partie, par Juan de Lepe le mois suivant, qui sans doute servirent à La Cosa pour compléter ce qu'il trace de la côte Nord de l'Amérique du Sud. Mais le cas fut différent à l'égard de l'hydrographie portugaise, à en juger par la mappemonde de Cantino; car les contours de cette région, les latitudes et la nomenclature diffèrent sensiblement dans les deux cartes.

AMÉRIC VESPUCE

On s'est demandé si Améric Vespuce n'a pu fournir les éléments nécessaires aux cartographes lusitaniens, c'est-à-dire si ces derniers n'auraient pas eu connaissance d'une carte faite par lui. Cela n'aurait rien d'impossible si l'on admet l'authenticité de son second voyage, — comme entreprise indépendante, — puisque, d'après le récit plus ou moins écourté que nous en avons, Vespuce explora ce littoral depuis la côte Nord-Est du Brésil jusqu'au cap de la Vela, et il était de retour en Espagne le 8 septembre 1500. Si, au contraire, ce voyage se confond avec celui d'Hojeda, comme on le croit généralement, ce n'est pas *de visu* que Vespuce eût pu se procurer les renseignements nécessaires pour tracer la côte qui s'étend du cap Saint-Roque à l'embouchure de l'Orénoque.

Dans l'hypothèse que le voyage d'Hojeda et le second voyage de Vespuce ne font qu'un, le navigateur florentin se trouvait à Séville dès avril 1500. Si, au contraire, on accorde un caractère absolument séparé à cette entreprise de Vespuce, celui-ci était dans cette ville vers le 8 septembre suivant. En tout cas, ce qu'il raconte des messagers qui lui furent envoyés par le roi de Portugal, à plusieurs reprises, de l'état de sa santé et d'un repos nécessaire après de si grandes fatigues[1], porte à croire que Vespuce resta en Andalousie au moins jusqu'à l'hiver. Il a donc pu obtenir de Vicente Yañez Pinzon, qui revint à Séville le 30 septembre 1500, des détails cartographiques touchant la côte, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à Paria. Ces rensei-

paniola le 23 juin 1500. Ce navigateur semble avoir continué son entreprise en explorant alors un espace de 400 lieues à l'Ouest de cette île : « et deli dicono essere de poi andati per ponente 400 lige in certa provintia » (Ms. de Ferrare, lib. 7 *delli Antipodi*). C'est même dans cette région qu'il aurait perdu deux navires sur quatre. D'autre part, COLOMB dit que PINZON arriva à Hispaniola avec quatre caravelles : « En esto llego Vicente Yañez con cuatro caravellas ». (Lettre à la nourrice ; NAVARRETE, t. I, p. 267.) C'est donc après et non avant son arrivée dans cette île que PINZON essuya la terrible tempête où la moitié de sa flottille fit naufrage.

[1] « Standomi dipoi in Sibylia, riposandomi di tanti mia trauagli, che i questi due uiaggi haueno passati... expedii el messagiero, o dicendo che stano male, et che quando stessi buono... forei quanto mimandasse. » *Lettera di Amerigo Vespucci* ; verso de b. vi.

gnements, ajoutés à ceux qu'il avait recueillis lui-même pendant l'été de 1499, permettaient un tracé complet depuis l'angle Nord-Est de l'Amérique méridionale jusqu'à la presqu'île de Paragoana. En tous cas, c'est de cette source que doivent provenir les tracés de l'île de la Trinité et du fond du golfe de Paria qu'on remarque dans les cartes de La Cosa et de Cantino, car Colomb ne connut de cette région que la côte Sud de la Trinité et la péninsule étroite qui borde le golfe de Paria au Nord avec une partie du littoral de ce nom.

Lorsque Vespuce, acceptant les offres du roi Emmanuel, alla s'établir à Lisbonne pendant l'hiver, ce semble, de 1500 à 1501, on dut lui communiquer les données géographiques obtenues par Cabral et apportées en Portugal vers juillet 1500 par Gaspar de Lemos. Juan de La Cosa, lui, n'eut cependant à cette époque qu'une idée vague de la découverte du Brésil, puisque dans son planisphère, terminé trois mois après, c'est sous la forme d'une île, et très éloignée du continent, que se trouve représenté le pays découvert par le navigateur portugais.

On est donc fondé à croire que dès le printemps de 1501, et même avant, il existait à Lisbonne un planisphère, lequel, à l'exception des résultats du troisième voyage de Gaspar Corte-Real, a servi de prototype à la carte de Cantino. Rien n'empêche non plus que ce modèle ait été construit par Améric Vespuce, et à Lisbonne même, mais alors, avant mai 1501, époque de son départ de cette ville pour sa troisième expédition.

VI

PLANISPHÈRE DIT DE CANTINO

C'est avec les renseignements que nous venons de reproduire et les épures rapportées par les pilotes des deux cavarelles de Corte-Real qu'on compléta le prototype de la carte nommée « de Cantino », d'après l'agent ferrarais qui la fit faire à Lisbonne pour Hercule d'Este.

C'est un magnifique planisphère, exposant toutes les configurations mentionnées dans notre description hypothétique de l'hydrographie portugaise à la fin du xve siècle [1]. On y voit en plus, sur la première péninsule qui émerge de la bordure supérieure, l'inscription *A ponta de...* (c'est-à-dire : Pointe de l'Asie) et entre deux pavillons portugais, une bandelette portant l'inscription suivante :

« Cette terre, découverte par l'ordre du très excellent prince dom Emmanuel, roi de Portugal, se trouve être l'extrémité de l'Asie. Ceux qui la découvrirent ne descendirent pas à terre, mais ils l'examinèrent et ne virent que des montagnes très resserrées. C'est pourquoi, selon l'opinion des cosmographes, on croit que c'est l'extrémité de l'Asie [2]. » LÉGENDES DE CANTINO

Cette terre, entourée de banquises et inapprochable, ne peut être que le Groënland [3], mais inconnu comme tel de l'auteur de la carte et configuré uni-

[1] Nous en reconstituons hypothétiquement une partie, *suprà*, p. 23. Il est très probable que la mappemonde possédée par Pero Vaz Bisagudo et succinctement décrite par le médecin João dans sa lettre au roi Emmanuel, appartenait à ce type. *Revista trimensal*, t. V (1843), p. 342, et *Discovery of the continent of North America*, pp. 410-411.

[2] « Esta terra he descober [*sic*] per mandado do muy escelentissimo p[ri]ncepe dom manuel Rey de Portugall a quall se cree ser esta a ponta dasia. E os que a descobriram nam chegar [am] a terra mais vironla e nam viram senam serras muyto espessas polla quall segum a opinyom dos cosmofircos se cree ser a ponta dasia. »

[3] La carte de Waldseemüller (Ptolémée de 1513) expose cette configuration à l'état complet comme on la voyait certainement dans le Cantino avant qu'il eût été mutilé par le charcutier qui fit de cette belle mappemonde un paravent pour sa boutique. Elle s'y relie aux contrées scandinaves représentées au nord de la *Mare germanicus* par une grande terre dénommée *Parte de Assia*. C'est la première fois que nous voyons la péninsule

quement d'après un portulan ancien, aujourd'hui inconnu. Ce n'est pas en quelques jours que Gaspar Corte-Real eût pu reconnaître une pareille étendue de côtes et obtenir des contours aussi précis. Il faut donc voir dans l'extrémité de cette terre le cap Farewell, indiqué d'ailleurs par la position, relativement très exacte, de l'Islande dans la carte.

Au Sud-Ouest de cette terre, à une assez grande distance, par une longitude correspondant sur notre sphère au 40° de Greenwich environ, se trouve une terre, dont la côte orientale est fortement dentelée et bordée de nombreux îlots. La partie Ouest frise, sans la toucher, la ligne de démarcation.

Bien qu'ayant au premier abord l'aspect d'une île, ce n'était pour le cartographe que le commencement d'une région continentale non encore explorée. De grands arbres au feuillage touffu empiètent sur une région vague à l'Ouest. Deux pavillons portugais sont plantés, l'un à l'extrémité Nord-Est, l'autre à la pointe Sud-Ouest. Cette terre y porte le nom de *Terra del Rey de Portugall* et, sur une banderole, se lit l'inscription suivante :

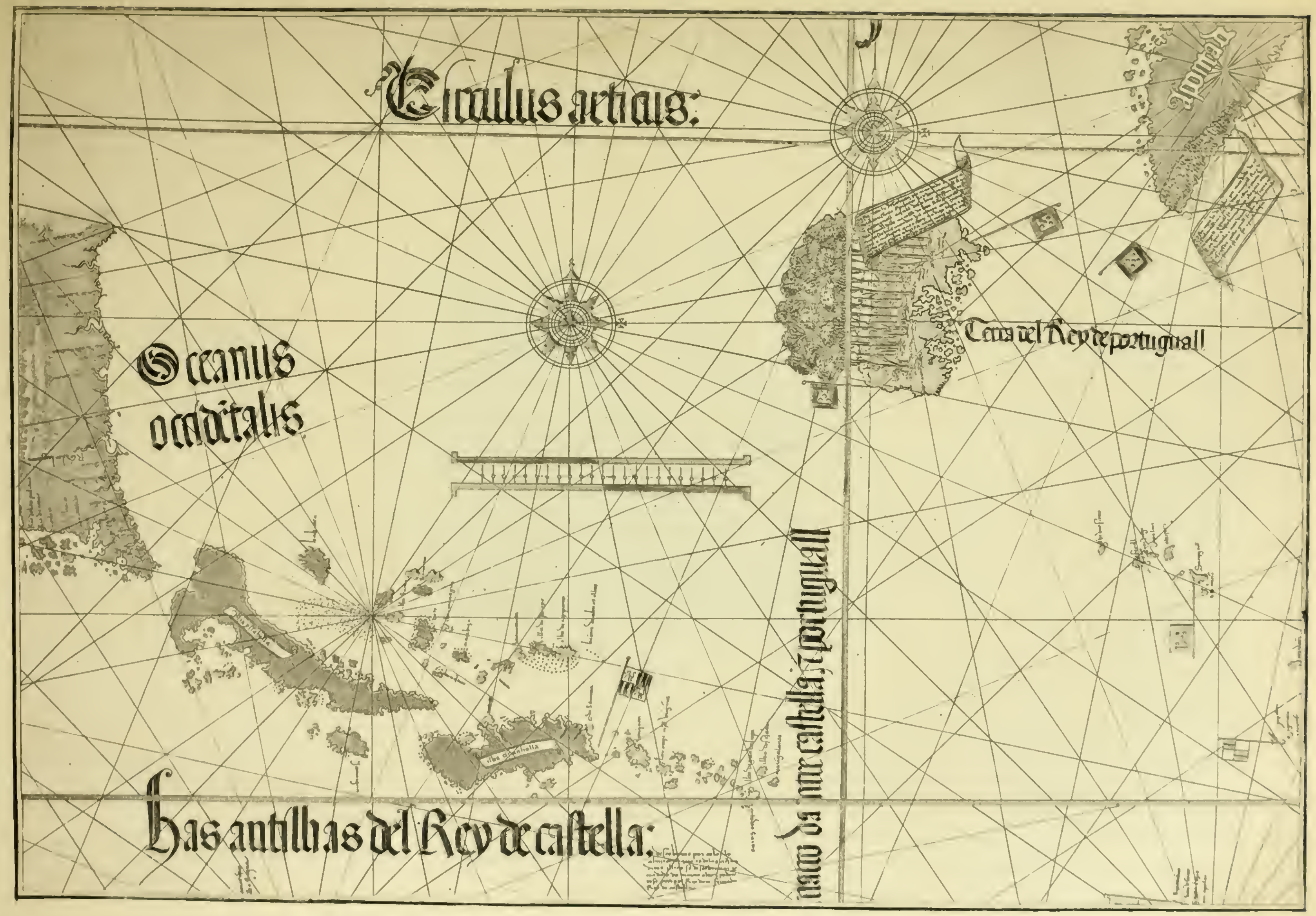
« Cette terre fut découverte par l'ordre du très haut et excellentissime prince dom Emmanuel, roi de Portugal, laquelle découvrit Gaspar de Corte-Real, gentilhomme de la maison du roi. Il envoya alors (en Portugal) un navire avec des hommes et des femmes de ce pays, resta avec l'autre navire et jamais depuis ne revint. On croit qu'il a péri. Là se trouvent beaucoup (d'arbres pour faire des) mâts[1]. »

Quel était ce pays ? Si du cap Farewell Corte-Real navigua constamment Nord-Ouest et Ouest, son atterrage, même en tenant compte d'une variation magnétique approximative, fut au Labrador. C'est la région la plus désolée qui se puisse imaginer, surtout la côte Nord-Est. « Elle n'offre, dit un voyageur, que des rocs escarpés, de profonds ravins, des vallées où ne pénètre pas le soleil et où la neige semble ne fondre jamais ; quelques misérables

groënlandaise tracée dans cette longitude. La configuration semble avoir été empruntée à une carte du type Zamoiski ou du Ptolémée du xv° siècle de la Laurentienne (*Cf.* NORDENSKIÖLD). Mais dans cette famille de cartes, le Groënland ne se prolonge pas à l'Ouest de l'Irlande, tandis que dans l'hydrographie lusitano-germanique l'extrémité méridionale de la péninsule est placée à mi-chemin entre cette île et Terre-Neuve. Quant au globe de BEHAIM, il ne représente en ce lieu qu'un archipel innommé et imaginaire. Aussi cette configuration a-t-elle préoccupé les véritables savants, PESCHEL (p. 331) et KOHL (p. 175), par exemple, qui vainement cherchèrent à en déterminer l'origine lorsqu'ils la remarquèrent dans l'original de Kunstmann, n° 3.

[1] « Esta terra he descoberta per mandado do muy alto excelentissimo Sr. principe Rey dom manuell Rey de Portuguall aqual descobrio gaspar de corte Real caualleiro na cassa do dito Rey, o quall qua[n] do a descobrio mandou hu[m] naujo com çertos omes e molheres que achou na dita terra e elle ficou com outro naujo et nu[n]ca mais veo e crese que he perdido e aquj ha muitos mastos. » *Les Corte-Real et leurs voyages au nouveau monde*, pp. 92-93.

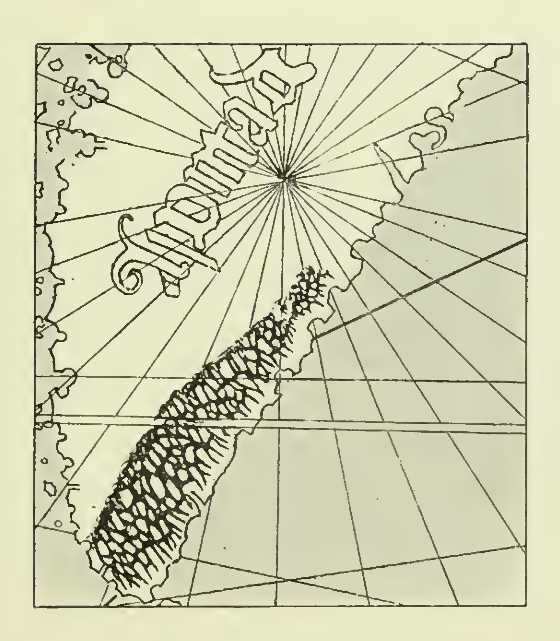
NORD



L'AMÉRIQUE DU NORD, CARTE DE CANTINO
(1502)
(Archives d'Este à Modène)

arbrisseaux ou quelques brins de riz sauvage pour varier la monotonie de la roche nue ou de la mousse grisâtre .» Quant aux habitants de cette partie du Labrador, ce sont des Esquimaux, race de taille médiocre et trapue. Ce n'est donc pas au Labrador que Corte-Real vint alors atterrir, mais plus au Sud.

Ce fut à l'île de Terre-Neuve.



Le Gröenland selon Cantino

VII

VOYAGES DE GASPAR CORTE-REAL

Nous devons à cette place donner un aperçu des voyages transatlantiques accomplis par Gaspar Corte-Real et décrire ce qu'en exposent les cartes contemporaines de ses découvertes.

Le hardi navigateur azoréen commanda trois expéditions au nouveau monde. La première, entreprise à la fin du XVe siècle, ne fut pas couronnée de succès[1]. La seconde se place après le 12 mai 1500 et avant le 15 avril 1501. Cette fois, il aurait découvert une terre nouvelle, mais sans pouvoir atterrir. Le premier qui en parle est Pietro Pasqualigo, ambassadeur de Venise en Portugal, dans une dépêche adressée à la Seigneurie le 18 octobre 1501, et dans une lettre écrite à ses frères le lendemain. Rendant compte du troisième voyage de Corte-Real, il dit et répète que la contrée découverte au cours de cette dernière expédition est « adjacente à un autre pays *trouvé au Nord l'année precédente,* mais dont on ne put approcher, parce que la mer était congelée et couverte d'une telle quantité de neige qu'il y en avait des montagnes, comme sur terre[2] ».

D'autre part, si l'on en croit Antonio Galvão et Damião de Goes, l'atterrage au contraire se serait effectué, et par 50° lat. Nord : « foy á quella clima

[1] « Por quamto Gaspar Corterreall os dias pasados se trabalhou per sy e a sua custa com nauyos e homes de buscar e descubrir e achar com muyto seu trabalho e despesa de sua fazemda e peryguo de sua pe soa algumas ilhas e terra firme... » Lettres patentes du 12 mai 1500. De Bettencourt, *Descobrimentos, guerras e conquistas dos Portuguezes...* Lisbonne, 1881-82, in-4°, pp. 137-141; *Archivo dos Açores*, t. III, n° XVII, p. 405; *Les Corte-Real*, p. 196.

[2] « Credeno questi di la caravella, la soprascritta terra esser terra ferma, et conjungersi con altra terra, la qual l'anno passato soto la tramontana fu scoperta da l'altre caravelle de questa majestà, *licet* non potesseno arivar a quella, per esser el mar li agiazato con grandissima quantita di neve, in modo ch'è monti qual terra. » Sanuto, *Diarii*, t. IV, p. 250. Dans la lettre de Pasqualigo à ses frères, on lit aussi : « Una altra terra che lanno passato fo discoperta sotto la tramontana, le qual caravelle non posseno ariuar afin la, per esser el Mare agliazato et infinita copia de neue. » *Paesi nouamente retrouati*, Vicentia, 1507, cap. CXXVI, verso de Aii.

que está debaixo do Norte en cincoenta graos daltura[1]. » Si cette latitude est exacte, notre navigateur aurait atterri aux environs de la baie Notre-Dame. De Goes ajoute que le pays était très froid, couvert de grands arbres, et que, pour cette raison, Corte-Real le nomma *La Terre-Verte*[2].

Cependant, lorsque nous songeons au manque ordinaire de précision et de critique des anciens chroniqueurs, au peu de probabilité que Galvão, qui passa la plus grande partie de sa vie aux Indes et revint à Lisbonne seulement pour y finir ses jours à l'hôpital, ait pu consulter des documents originaux conservés à la Torre do Tombo; que Goes écrivait soixante ans après les événements et qu'il était assez mal renseigné pour croire qu'on ne reçut plus jamais de nouvelles de Gaspar Corte-Real après son départ en mai 1501, alors que deux de ses caravelles revinrent à Lisbonne en octobre suivant, nous sommes pris d'un doute.

L'hésitation augmente lorsqu'on rapproche le récit donné par Damião de Goes de ce que rapporte Pasqualigo. Quand cet esprit précis et véridique, comme tous les diplomates vénitiens de l'époque dans leurs rapports avec la Seigneurie, relate que la terre découverte en 1501 n'est qu'une continuation de celle que Corte-Real découvrit l'année précédente, mais qu'il ne put atteindre à cause d'immenses banquises, son langage n'implique-t-il pas que le navigateur revint à Lisbonne sans avoir pu alors atterrir nulle part ? Pasqualigo, selon nous, ne s'en serait pas tenu à une phrase aussi brève si, virant de bord, Corte-Real avait navigué vers le Sud et fini par rencontrer un port ou une plage propice à l'atterrissement de ses caravelles. Puis, dans ces conditions, il n'aurait guère fait qu'aborder de nouveau aux lieux découverts par lui-même une année auparavant, et la description s'en fût certainement ressentie.

Gomara (1551) et Ramusio (1563) donnent quelques détails supplémentaires sur ce voyage; mais nous les écartons; car, à notre avis, ils ont été empruntés à Pasqualigo (d'après les *Paesi*, publiés dès 1507) et en mêlant la seconde avec la troisième expédition. Quant aux latitudes de 50° et 60° données par ces historiens, il ne faut y voir que leur interprétation de portulans portugais, comme nous en possédons encore plusieurs, et où se voit à ces hauteurs une *Terra Corterealis*.

Ce qu'il faut retenir de la comparaison de ces textes, c'est que, en toute

[1] *Tratado que compõs o nobre e notauel capitão Antonio* GALUAÕ. S. l. n. d. (mais Lisbonne, 1563), in-8°, f° 29, verso.

[2] « Nesta viajem descobrio, perà quella banda do Norte, hũa terra que por ser muito fresca, e de grãdes aruoredos, quomo ho sam todas has que jazé peraquella bãda, lhe pos nome terra verde. » *Chronica do F. Rei dom Emanuel, composita per Damiam* DE GOES. Lisbonne, 1566, in-vol., f° 65.

probabilité, Gaspar Corte-Real découvrit, lors de son second voyage, une terre, laquelle, d'après une brève description de Pasqualigo et l'époque vraisemblable de la découverte, devait être située sur la côte Sud-Est du Labrador ou sur la côte Nord-Est de Terre-Neuve, mais qu'il ne fit que l'apercevoir.

En bonne logique, on peut donc présumer que la partie exacte de tous ces récits, qu'ils proviennent de Galvão, de Goes ou de Ramusio, se rapporte non au second, mais au troisième voyage de Corte-Real.

Pour cette dernière expédition, nous possédons des renseignements authentiques transmis par ce même Pasqualigo et par Alberto Cantino, l'envoyé d'Hercule d'Este auprès du roi de Portugal. L'un et l'autre furent témoins oculaires du retour des caravelles, et leurs récits sont confirmés par la belle mappemonde que Cantino fit dresser ou copier à Lisbonne par l'ordre de son maître avant novembre 1502 et dont nous avons déjà parlé.

Le diplomate ferrarais cependant se trompe sur la durée de la traversée, laquelle ne peut avoir été, « par un bon vent constant », de quatre mois pour le premier atterrissage (au Groënland) et de trois pour le second (sur la côte Nord-Est américaine), soit sept mois passés continuellement sur mer avant de pouvoir aborder. Parti de Lisbonne le 15 mai 1501 [1], deux des caravelles de Corte-Real étaient de retour dans le port, l'une le 9, l'autre le 11 octobre suivant, après une navigation d'un mois seulement, c'est-à-dire que, depuis le départ de Portugal jusqu'au renvoi de ces deux navires après avoir reconnu une partie de pays, il s'écoula en réalité moins de dix-sept semaines.

Les gens de la caravelle arrivée à Lisbonne le 11 octobre 1501 firent au roi, en présence de Cantino, un récit que celui-ci rapporte en ces termes :

RÉCIT DE CANTINO

« D'abord ils racontent qu'après avoir quitté le port de Lisbonne, ils naviguèrent durant quatre mois de suite toujours dans la même direction et vers le même pôle, et pendant tout ce temps ils ne virent jamais rien. Dans le cinquième mois, voulant toujours avancer, ils disent avoir rencontré des masses énormes de neige congelée sur la mer [des banquises] et qui s'avançaient sous l'impulsion des vagues. Du sommet de ces blocs coulait une eau douce et limpide produite par la chaleur du soleil, et qui descendait à travers les rigoles qu'elle se creusait. Les navires ayant déjà

[1] « No anno de M. D. I,... partio de Lisboa ahos xv dias do mes de Maio ». D. DE GOES, *Chronica do Reydom Emanuel:* Lisbonne, 1566, f° 65. Cette date est en partie confirmée par le reçu donné à Lisbonne par Gaspar CORTE-REAL en personne, le 21 avril 1501, pour 72 quintaux de biscuit. *Gaspar Corte-Real ; la date de sa dernière expédition au nouveau monde.* Paris, 1883, p. 8.

besoin d'eau, ils s'approchèrent avec les canots et en prirent pour leurs besoins. Craignant de demeurer en ce lieu à cause de l'imminence du danger, ils pensèrent à s'en retourner, mais soutenus par l'espoir, ils résolurent de pousser dans la même direction pendant quelques jours encore autant que possible, et résumèrent leur voyage. Le deuxième jour ils rencontrèrent la mer gelée et, forcés de renoncer à l'entreprise, ils commencèrent à se tourner vers le Nord-Ouest et l'Est[1]. »

Cantino continue ainsi :

« Ils voyagèrent pendant trois mois dans cette direction [Nord-Ouest et Ouest], toujours favorisés par le beau temps. Le premier jour du quatrième mois, ils aperçurent un très grand pays. »

Les compagnons de Corte-Real dirent qu'ils trouvèrent dans ce pays « une grande quantité de fruits excellents et variés, ainsi que des arbres et des pins si hauts et si gros qu'ils n'eussent pu servir de mâts [même] aux plus grands vaisseaux ». Cantino, qui examina de près les naturels amenés de ce pays en 1501, ajoute qu'ils étaient « d'une stature un peu plus élevée que la nôtre, avec des membres proportionnés et bien formés ».

Ces détails se complètent par ceux que Damião de Goes semble avoir empruntés à une source contemporaine. Nous les prenons, non dans son propre texte, mais dans celui de son plagiaire Osorio, afin d'utiliser la traduction faite au XVIe siècle par Simon Goulart, en un français qui ne manque pas de saveur[2].

« Les gens de ce pays sont [très] barbares et sauvages [presque comme ceux de la Terre de Santa Cruz], de couleur blanche, qui toutefois se ternit avec l'usage, à cause de la rigueur du froid. Ilz sont fort légers du pied, bons archers à merveilles : leurs flèches sont bruslées par le vent, et en transpercent aussi aisément leurs ennemis que si elles estoyent ferrées. Ilz se couvrent le corps de peaux de bestes, demeurent en des fosses ou petites cabanes couvertes de chaume ; vivent sans religion, et neantmoins croyent les devins. Ilz espousent leurs femmes sur la pudicité desquelles ilz veillent fort soigneusement ; car ils sont soupçonneux de leur naturel[3]. »

[1] Le lecteur trouvera le texte original complet de cette lettre dans *les Corte-Real*, appendice XVII, pp. 204-208, d'après le ms. conservé aux archives d'État à Modène.

[2] « Quasi do modo dos da terra de Sancta Cruz. » Détail omis par Osorio. Cette Terre de la Sainte-Croix est le Brésil, que Pedro Alvarez Cabral venait de découvrir, et dont Gaspar Corte-Real a pu être informé lorsqu'il revint de son second voyage, car la nouvelle en fut apportée à Lisbonne par Gaspar de Lemos au cours de l'été de l'an 1500.

[3] Jerosme Osorius, *Histoire de Portugal... Nouvellement mise en françois*, par S. G. S. Paris, 1587, in-8°, liv. II, f° 60.

VIII

DÉCOUVERTE DE TERRE-NEUVE

Au point de vue des documents aujourd'hui connus, c'est donc Gaspar Corte-Real qui découvrit l'île de Terre-Neuve. Pour prouver ce fait nous possédons de précieuses données. Ce sont les premiers dérivés portugais du prototype de la carte de Cantino. En les comparant entre eux et en relevant la nomenclature que porte la terre où, selon cette carte, Corte-Real atterrit après avoir quitté les abords du Groënland, on résout facilement la partie principale de la question.

Il va de soi que si, dès l'automne de 1500, on eut en Portugal connaissance de l'existence des terres au Nord-Est du nouveau monde, et par Corte-Real lui-même, ce furent les caravelles qu'il renvoya à Lisbonne en octobre 1501 qui fournirent, — en dehors des renseignements dus à Jean Cabot, — les premières notions géographiques concernant les régions découvertes par le navigateur portugais, telles, du moins, que ses pilotes les concevaient.

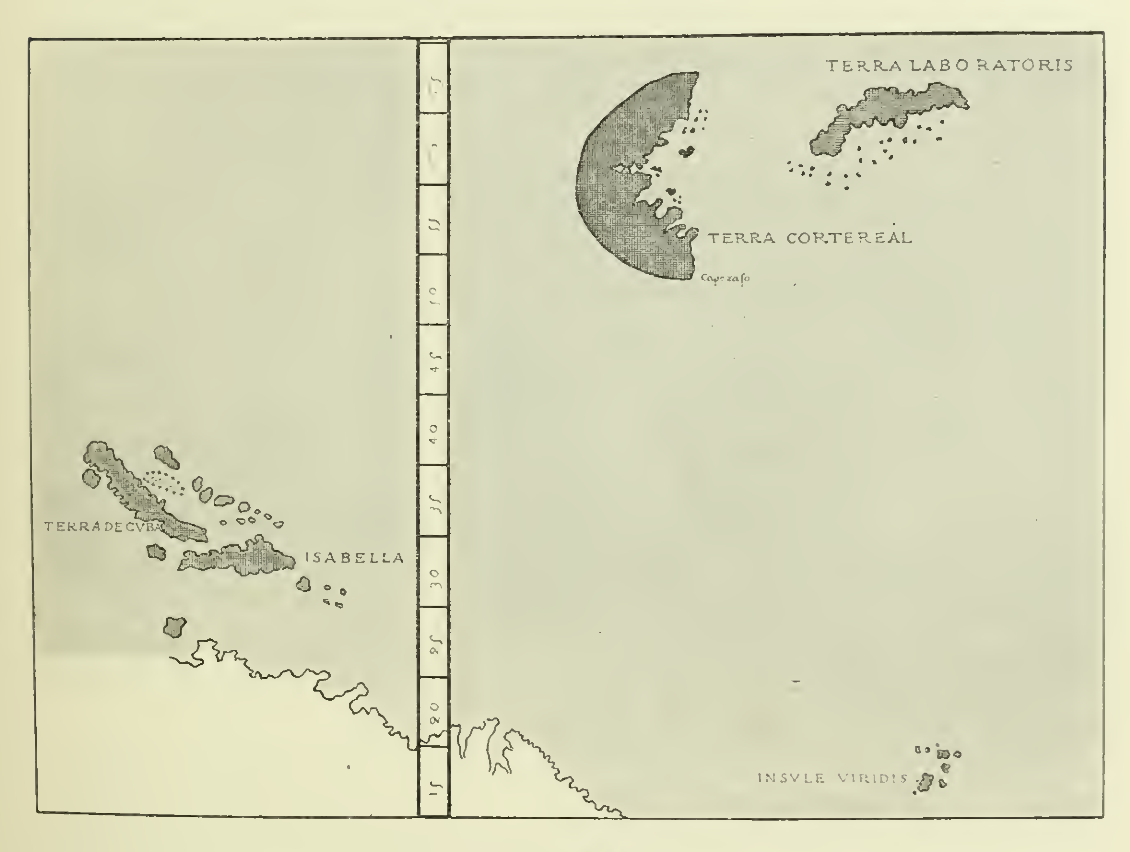
Le prototype de la carte de Cantino inspira d'autres œuvres du même genre, dont plusieurs, à leur tour, furent imitées et modifiées en Italie et en Allemagne. C'est un de ces dérivés, envoyé à René II, duc de Lorraine, avant le 5 février 1501[1], peut-être par Vespuce lui-même, qui alimenta sans changements aucuns pour le nouveau monde, toute l'hydrographie lusitano-germanique jusqu'au milieu du XVI[e] siècle. C'est aussi à ce type, mais augmenté, et conséquemment postérieur à la carte de Cantino[1], qu'appartient la mappemonde d'un cartographe génois appelé Nicolas de Canerio. Comme celle-ci

CARTE DE CANERIO

[1] *The Discovery of North America*, chap. V, p. 277. La première terre que CABRAL aperçut lorsqu'un jour de l'octave de Pâques 1500 il atterrit au Brésil, fut le sommet d'une montagne, qu'il nomma, en conséquence, *Monte Pascoal*. De ce point, il remonta la côte vers le Nord, d'où, une semaine après, virant de bord, il navigua droit au Sud-Est, en route pour le cap de Bonne-Espérance. Toutes les cartes portant des noms au Sud du Monte Pascal, comme par exemple le Canerio, qui en marque onze, sont donc postérieures au planisphère de Cantino, lequel pour le Brésil,

ne fait que reproduire, pour les régions septentrionales de l'Amérique [1], les contours, les légendes et la nomenclature de la carte envoyée au duc de Ferrare (plus ou moins fidèlement), elle est sans intérêt dans la question qui nous occupe et le planisphère de Cantino reste le type de cette catégorie de cartes.

La mappemonde portugaise anonyme provenant des papiers du voyageur



5. — Carte de King

anglais Richard King et nommée d'après lui, est, des cartes connues, la plus rapprochée de celle de Cantino.

Il faut assigner à la carte de King une date un peu moins reculée que celle du Canerio, à cause du prolongement et du redressement de la côte CARTE DE KING

connut seulement la partie explorée par le premier navigateur qui y aborda. Il se peut que cette nomenclature supplémentaire provienne de Vespuce, qui revint de son troisième voyage en septembre 1502, après avoir rangé la côte brésilienne plus au Sud que Cabral.

[1] L. Gallois: *Une nouvelle carte marine du xvie siècle. Le Portulan de Nicolas de Canerio*, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Lyon*; Lyon, 1890, t. IX, p. 97-119 ; avec tracés de la carte.

méridionale du Brésil, lesquels accusent une exploration postérieure et plus étendue. Les autres configurations sont, mais avec de légères variantes, celles du Cantino. Toutefois, le Groënland s'y trouve représenté sous la forme d'une île allongée, tandis que la terre continentale du Nord-Ouest est omise. L'omission s'explique par le fait que cette dernière région était considérée comme relevant de la couronne de Castille, ainsi que le montrent les pavillons espagnols ajoutés par Canerio, et que le cartographe lusitanien semble s'être surtout préoccupé de dresser un portulan des possessions transatlantiques du Portugal [1].

La nomenclature pour le nouveau monde y est très sommaire, puisqu'elle ne contient que six noms; mais les trois premiers, apparaissant pour la première fois, selon les cartes que nous possédons aujourd'hui, sont d'une importance capitale.

Le plus septentrional de ces noms se trouve inscrit sur la péninsule triangulaire identifiée avec le Groënland. Mais au lieu d'être intitulée, comme dans Cantino, « Pointe de l'Asie », elle porte la désignation nouvelle de *Terra laboratoris* : la Terre du Laboureur. La présence de cette dénomination inconnue jusqu'alors, à ce qu'il nous paraît, marquée en ce lieu et sur une carte portugaise de date aussi rapprochée de la découverte faite par Corte-Real, exclut l'idée d'une origine anglaise. Et ce, malgré la carte Wolfenbüttel B, où, après la mention attribuant la découverte du Labrador à des Anglais de Bristol, on lit : « Et comme celui qui le premier aperçut cette terre était un laboureur des Açores, on l'appela ainsi [2]. » En effet, le mot portugais *laborador* n'est nullement la traduction du mot anglais *labourer* [3].

Les Azoréens à cette époque fréquentaient Bristol; des critiques ont donc pu à la rigueur supposer qu'un homme des Açores accompagna Jean Cabot en 1497; mais ce ne pouvait être qu'une vague supposition. On aurait dû aussi se demander si ce nom ne provenait pas d'autres expéditions, entreprises par des gens de Bristol avec des Azoréens, comme celles de mars 1501 et décembre 1502; ensuite il fallait être sûr que cette désignation n'eût pu figurer déjà sur quelque carte portugaise et pour désigner un pays que les Anglais ne semblent pas avoir découvert : le Groënland, par exemple.

Se fondant sur un passage des lettres de Pasqualigo où, parlant *de visu* des

[1] Cette carte a été décrite en détail par M. le Dr E.-T. Hamy; *Bulletin de géographie historique et descriptive;* avec un fac-similé de la partie américaine et de l'Afrique. Année 1886, n° 4. Ce King est probablement Arthur, qui explora les régions arctiques. Né en Angleterre vers 1811, il mourut à Londres, dans la plus grande misère, le 4 février 1876.

[2] « E porque el que dio el auiso della era labrador de las illas de los acares le quedo este nombre. »

[3] *Labrador = Arator = Ploughman.*

Indiens amenés sur les caravelles de Corte-Real, il dit : « Les hommes de ce pays feront d'excellents manœuvres et les meilleurs esclaves qu'on ait encore vus[1] », des historiens ont trouvé dans cette phrase l'origine du mot « Labrador ». Ils oublient que le pays désigné sous ce vocable par les Portugais est le Groënland, où Corte-Real ne put même débarquer.

PERO DE BARCELLOS

Le 7 juin 1508, le roi Emmanuel accorda à Diogo, fils de Pero de Barcellos, gentilhomme des Açores, certains privilèges en récompense d'une découverte maritime accomplie par ce dernier au septentrion[2].

Les documents montrent, dès 1492, ce Pero de Barcellos associé à un autre Azoréen nommé João Fernandez, pour faire des découvertes maritimes : « para hir a descobrir ». En outre, ce Fernandez est qualifié, dans les actes, de « llavorador ».

Ces deux faits autorisent l'ingénieuse hypothèse avancée par M. Ernesto do Canto[3], qu'au cours d'une expédition entreprise dans les régions septentrionales, soit avec Barcellos après 1492, soit avec son compatriote Gaspar Corte-Real en l'an 1500 (deuxième voyage de ce dernier), João Fernandez peut avoir été le premier à apercevoir le Groënland, et qu'en conséquence, le nom familier de l'heureux navigateur : le *Labrador*, aurait été donné à cette terre, inabordable en 1500, comme elle le fut en 1501, selon Pasqualigo.

D'autre part, le 19 mars 1501, Henry VII accorda des lettres patentes pour un voyage de découvertes transatlantiques à trois Bristolliens associés à trois Azoréens, dont l'un se nommait João Fernandez[4]. Ils devaient « explorer toutes les îles, contrées, régions et provinces quelles qu'elles fussent, dans les mers orientales, occidentales, méridionales et septentrionales restées jusqu'ici inconnues aux chrétiens[5] ». L'expédition eut lieu ; malheureusement,

[1] « Che seranno per excellentia da fatiga : et gli meglior schiaui se habia hasti sin hora. » Lettre de PASQUALIGO à ses frères ; *Paesi Nouamente retrouati*, Vicentia, 1507, cap. CXXVI, verso de Aii, et lettre à la Seigneurie ; SANUTO, *Diarii*, t. IV, p. 200.

[2] Ernesto DO CANTO, *Archivo dos Açores*, t. XII, 1894, p. 353, 367-370, 480, 529.

[3] Le savant Azoréen cite des actes (*op. cit.*, p. 363) tendant à démontrer que ce voyage fut entrepris trois ans avant avril 1495, soit dans les premiers mois de 1492. BARCELLOS aurait donc précédé Christophe COLOMB dans la découverte du nouveau monde. Mais on peut aussi présumer que la phrase de la *Carta de privilegios* du 7 juin 1508 : « Avemdo nos rrespeito aos seruiços que temos rrecebidos de Pero de Barcelos... narmaçam [*sic pro* « de navios », propose M. DE BRITO REBELLO] e descubrimento da parte do norte », peut s'appliquer à des découvertes faites postérieurement à 1492, date qui ne serait que celle d'une tentative, comme on en connait un certain nombre à la fin du XVe siècle.

[4] « John Fernandus, Francis Fernandus, and John Gunsolus, Squyers, borne in the Isle of Surrys under the obeisaunce of the Kynge of Portingale. » BIDDLE, *A Memoir of Sebastian Cabot* ; Philadelphia, 1831, in-8°, p. 306.

[5] « Ad omnes partes, regiones et fines Maris Orientalis, Occidentalis, Australis, Borealis et Septentrionalis... ad inveniendum, recuperandum, descoperiendum et investigandum Insulas, patrias, Regiones sive provincias quascunque Gentilium et Infidelium in quacunque Mundi parte, positus quæ Christianis omnibus ante hæc tempora fuerunt et in præsenti sunt incognita. » Lettres patentes, citées *op. cit.*, p. 307.

tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle était de retour en Angleterre au 7 janvier 1502, puisqu'à cette date, Henry VII donna une gratification « aux gens de Bristol qui découvrirent l'île[1] ».

Une découverte fut donc accomplie au cours de ce voyage. L'acte qui la mentionne ne parle que d'une « île », mais par ce terme on doit, jugeant par analogie, comprendre plutôt une terre. Il se peut donc que le Groënland ait été aperçu à cette occasion, que João Fernandez, Azoréen, soit le même João Fernandez, Azoréen, qui accompagna Barcellos dans son expédition aux contrées septentrionales du nouveau monde et fut lui-même donataire en octobre 1499, de lettres patentes du roi de Portugal pour un voyage de découvertes : ce qui indique la profession de marin. Bien que qualifié d'*armiger* par Henri VII, rien n'empêche qu'il soit le « João Fernandez llavrador », car le mot *labrador* ne signifierait pas seulement laboureur. Selon des actes consultés par M. Ernesto do Canto, il veut aussi dire en portugais propriétaire terrien.

L'expédition anglo-azoréenne précitée était de retour à Bristol avant le 7 janvier 1502. Une autre, en vertu de lettres patentes du 9 décembre de cette année, mit à la voile pour les mêmes régions en 1503 ; mais João Fernandez n'en fit pas partie. On peut présumer qu'il retourna en Portugal, et à temps pour communiquer à quelque cartographe de ce pays les épures rapportées du Nord de l'Amérique par lui-même. Elles seraient ainsi devenues, vers 1503, l'origine de la désignation *Tierra de Labrador* inscrite sur le Groënland dans les cartes portugaises de cette époque. A défaut de renseignements plus précis, nous donnons ces hypothèses pour ce qu'elles peuvent valoir.

[1] « To men of Bristoll that founde Th'isle. £ 5. » *Excerpta historica*, p. 126. Il ne faut pas confondre cette expédition avec celle de 1502-1503, accomplie par les mêmes associés, à l'exception, ce semble, de João Fernandez qui ne figure ni dans les lettres patentes du 28 septembre 1502 (*John Cabot*, doc. XIX, p. 397) ou 9 décembre 1502 (Rymer, *Fœdera*, t. V, part. iv, p. 186), ni parmi les Azoréens (Francisco Fernandez et João Gonzales), à qui Henry VII, le 6 décembre 1503, accorda une pension de £ 10 pour services rendus « as capitaignes unto the newe founde lande ».

IX

PREMIÈRE DESCRIPTION DE TERRE-NEUVE

Les deux autres noms que porte la carte de King se trouvent sur la configuration appelée dans Cantino *Terra del Rey de portuguall*. Le premier de ces noms est *Terra Cortereal;* le second, *Capo raso*, inscrit à l'angle Sud-Est. Ce dernier suffit pour identifier la région. En effet, les latitudes et la longitude de cette terre, entre le Groënland et le continent à l'Ouest; la forme remarquablement dentelée de sa côte orientale; enfin, le nom expressif donné à ce promontoire si connu sous la désignation de *Cap Race* (le cap ras ou plat), lequel, depuis, n'a pas cessé de figurer à sa véritable place et sous ce vocable dans toutes les cartes, montrent bien que la *Terra del Rey de portuguall* de Cantino et la *Terra Cortereal* de King sont un seul et même pays et que ce pays est incontestablement notre Terre-Neuve. LE CAP RACE

La carte de Cantino contient donc la plus ancienne délinéation connue de cette île. (Voy. *infrà*, page 44).

Il convient maintenant de donner la description de cette terre telle que Pasqualigo et Cantino l'obtinrent des capitaines de Corte-Real, lorsque ceux-ci arrivèrent à Lisbonne en octobre 1501.

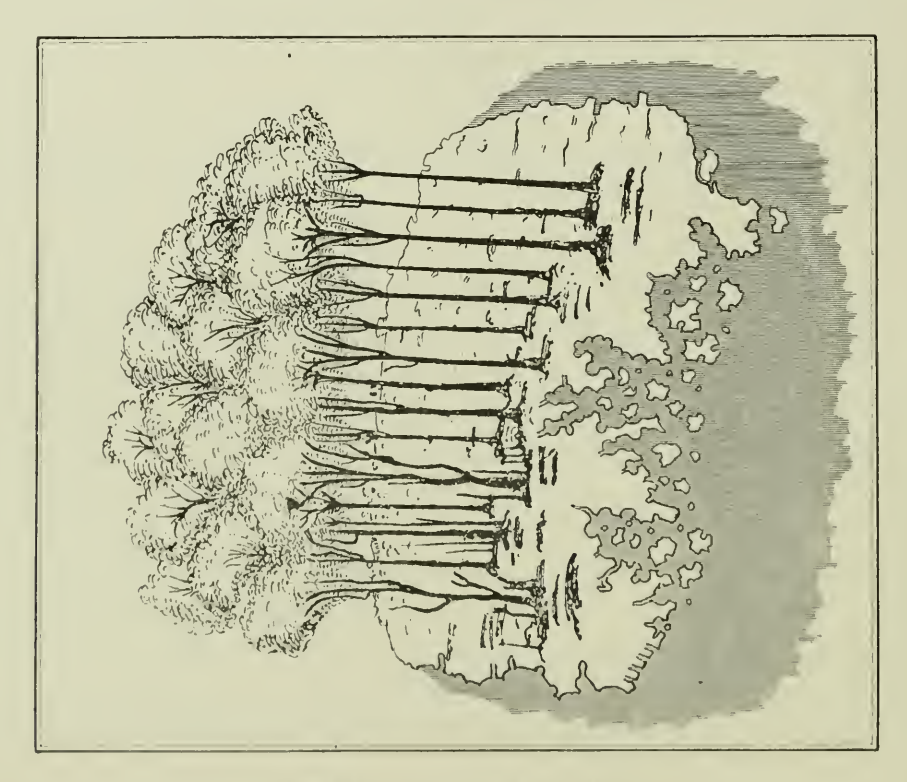
Rappelons d'abord que, partis de ce port le 15 mai et ayant constamment navigué par un bon vent[1], sur une route tracée d'avance au Nord-Ouest, l'atterrissage, après avoir quitté le cap Farewell ou le cap Désolation, a dû se faire au commencement de juillet. Pasqualigo s'exprime ainsi :

« Ils ont trouvé à deux mille milles de Lisbonne[2], entre le Nord-Ouest et DESCRIPTION DU PAYS

[1] « Sempre per quello vento et a quel polo caminarno... sempre con bon tempo. » Lettre de CANTINO. *Les Corte-Real*, doc. XVII, p. 204.

[2] Ce chiffre est exact, car on compte de Lisbonne à Terre-Neuve environ 3 700 kilomètres. Dans sa lettre à la Seigneurie de Venise, PASQUALIGO dit seulement : « miglia 1800 ». CANTINO, au contraire, écrit : « 2 800 milia de distantia » ; mais nous croyons à un lapsus dans le premier chiffre.

l'Ouest, un pays jusqu'alors inconnu. Ils parcoururent environ six ou sept cents milles de la côte de cette terre sans jamais en trouver la fin, ce qui les porte à croire que c'est la terre ferme. Elle fait suite [vers l'Ouest] à l'autre terre découverte l'année passée et que la caravelle ne put atteindre à cause de la mer qui était congelée. On croit que [de l'autre côté] elle est adjacente aux



6. — Première délinéation de Terre-Neuve, 1501.

Antilles qui furent trouvées pour la couronne de Castille, et au pays des perroquets [le Brésil], récemment découvert par les navires du roi de Portugal en allant à Calicut [voyage de Cabral]. »

« [Lors de l'atterrage], ils aperçurent beaucoup de grands fleuves d'eau douce coulant dans ce pays vers la mer. Ils remontèrent un de ces fleuves pendant environ une lieue et descendirent à terre[1]. »

Cette phrase est importante, attendu qu'elle fixe l'atterrage dans la partie Sud-Est de Terre-Neuve, entre la baie Notre-Dame et la baie de Bonavista ; car dans cet espace seulement se trouvent des rivières notables. Quant à celle

[1] Sanuto, *Diarii*, t. IV, p. 200 *seq*. Heyd, t. II, p. 517 ; *Les Corte-Real*, p. 131 et 205, doc. XVII.

qu'ils remontèrent, on ne saurait dire si c'est la rivière aux Exploits, le Gander ou le fleuve Terranova [1].

Pour le pays même et ses productions naturelles, en voici la description :

« Etant descendus à terre, ils trouvèrent une grande quantité de fruits excellents et variés. »

Ce détail est fait pour étonner si l'on prend le mot « fruit » à la lettre. Les compagnons de Corte-Real n'explorèrent que le rivage oriental de Terre-Neuve, très affecté par le transport des glaces arctiques et des brumes fréquentes, qui encore aujourd'hui empêchent les arbres d'Europe, pommiers, poiriers, pruniers, de mûrir leurs fruits. Par ce mot, il ne faut entendre que des baies indigènes et dont l'île produit partout de nombreuses espèces.

« Ils virent en grande abondance des arbres et des pins d'une telle dimension en hauteur et en grosseur, qu'on ne pourrait en faire des mâts pour le plus grand navire qui soit sur mer. »

Les fleuves Gander et des Exploits sont bordés de vastes forêts remplies de beaux arbres et notamment des pins blancs (*Pinus sylvestris*), qui s'élèvent à une hauteur de 22 à 25 mètres et sont d'un diamètre de 1 mètre à 1^{m},30. Au Nord de la baie Notre-Dame, au contraire, le sol est aride et la végétation rabougrie. Ce fait, rapproché des détails précités, tend encore à confirmer l'atterrage de Corte-Real en 1501, au Sud de la péninsule du Petit-Nord ; entre 48° 30′ et 49° 30′ de latitude.

« Aucune espèce de blé ne pousse dans cette contrée, et les indigènes affirment ne vivre que de pêche et de la chasse des animaux, fort nombreux dans le pays, tels que cerfs très grands, couverts d'un poil fort long [le caribou], des loups, des renards, des tigres [loups-cerviers ?], des zibelines, et, chose miraculeuse, autant de faucons voyageurs qu'il y a de moineaux en Italie. On y trouve une très grande quantité de saumons, de harengs, de morues et autres poissons semblables.

« Les habitants sont un peu plus grands que nous, avec des membres proportionnés et bien formés. Ils sont très semblables à des tziganes ; leur visage est peint à la manière des Indiens, quelques-uns avec six signes, d'autres avec huit au moins. Les cheveux des mâles sont longs et flottants en boucles. Leurs yeux de couleur presque verte donnent à toute leur physio-

[1] Pasqualigo ne dit pas quand Corte-Real aperçut d'abord ces fleuves ; mais la description de Cantino semble bien indiquer que la vue des rivières suivit de près l'atterrage : « Et nel primo giorno del quarto mese, fra questi dui venti, dun grandissimo paese, al quale con grandissima allegreza se acostarno, et correndo molti et grandi fiumi dolci per quella regione al mare, per uno de epsi, forsi una legha fra terra intrarno. » *Les Corte-Real*, p. 205.

nomie, quand ils vous regardent, un air de grande fierté. Leurs façons et leurs gestes sont très doux ; ils rient beaucoup et montrent grand plaisir.

« Les femmes ont les seins petits, une taille très exiguë, et leur visage est fort gentil. Leur couleur est plutôt blanche ; le mâle, au contraire, est beaucoup plus foncé.

« En résumé, ajoute Cantino, sauf le regard terrible de l'homme, ils nous ressemblent en toute autre chose. Ils sont complètement nus, excepté dans les parties honteuses qu'ils cachent sous une peau des cerfs susdits. »

Pasqualigo, parlant des insulaires qui vinrent avec la première caravelle, dit, au contraire, qu'ils étaient vêtus de peaux de différents animaux, mais surtout de loutres, dont ils mettaient le poil en dehors l'été et en dedans l'hiver. Il complète sa description par le détail suivant :

« Ces peaux ne sont ni cousues ensemble ni tannées, mais telles qu'elles ont été détachées de l'animal, et ils s'en couvrent les épaules et les bras. Ils se lient les parties honteuses avec des cordes faites de forts nerfs de poissons. Leur pays ne contient pas de fer, mais ils fabriquent des couteaux et des pointes de flèches avec certaines pierres. »

Selon le dire des marins portugais, ce pays était très peuplé, et les maisons des habitants, construites en bois recouvert de peaux de poissons, étaient fort grandes.

Ainsi se termine la première description qui ait été faite, et d'après des témoins de la découverte, de l'île de Terre-Neuve et de ses habitants[1]. A l'égard de ceux-ci, il importe de remarquer que ces détails s'appliquent avec autant de vérité à toutes les races d'Indiens de l'Amérique du Nord et, conséquemment qu'ils ne peuvent suffire pour déterminer ce qu'étaient les caractères distinctifs des naturels du pays. La seule chose certaine, c'est que Corte-Real n'eut pas affaire à des Esquimaux.

Pasqualigo rapporte une circonstance curieuse. Les Indiens débarqués à Lisbonne apportèrent un tronçon d'épée dorée, certainement fabriquée en Italie, et un des enfants portait aux oreilles deux petits disques d'argent comme on en confectionnait alors à Venise.

On ne saurait nécessairement tirer de ce fait la conséquence que d'autres marins européens, par exemple Cabot et ses compagnons, débarquèrent à Terre-Neuve avant Gaspar Corte-Real. Pasqualigo y vit une preuve que ce

[1] Nous possédons trois textes contemporains de ce voyage : 1° la dépêche adressée par Alberto CANTINO au duc de Ferrare, le 17 octobre 1501 (*Les Corte-Real*, loc. cit.); celle de Pietro PASQUALIGO à la Seigneurie de Venise, le 18 (*Diarii* de Marino SANUTO, Venise, 1880, t. IV, p. 200), et 3° la lettre qu'il envoya à ses frères, le 19. (*Paesi nouamente retrouati*, Vicence, 1507, cap. CXXVI, verso de Aii).

pays faisait partie d'un continent, car, dit-il, si jamais un navire était parvenu jusque-là auparavant, on l'aurait appris.

En effet, comme le remarque Humboldt, il est notoire que, par voie d'échange ou autrement, certains objets circulent parmi les nations sauvages à de très grandes distances de leur lieu d'origine. C'est ainsi que fort loin des carrières, on retrouve aux mains d'Indiens des armes ou des ustensiles de jaspe et d'obsidienne. Ce tronçon d'épée et ces disques peuvent donc provenir d'aventuriers espagnols qui, au cours d'expéditions clandestines, auraient débarqué sur la côte orientale de l'Amérique du Nord. La présence de cette dernière configuration sur la carte de Cantino rend l'hypothèse fort probable.

X

PREMIÈRE NOMENCLATURE TERRE-NEUVIENNE

Inquiet de ne pas voir revenir son frère Gaspar, Miguel Corte-Real obtint, le 15 janvier 1502, des lettres patentes du roi de Portugal pour aller à sa recherche et en même temps découvrir « terra firme e ilhas ». Il partit de Lisbonne avec deux (de Goes) ou trois (Galvaõ) caravelles, le 10 mai 1502. Le peu que nous sachions de ce voyage est emprunté surtout à Galvão :

« Quand Miguel arriva à la côte [que son frère avait découverte] et reconnut un si grand nombre d'embouchures de rivières et de ports, chacun des navires remonta une de ces rivières, après être convenus de se retrouver [au point d'atterrage?] le 20 août. Deux agirent ainsi, et voyant que Miguel n'était revenu ni à cette date ni après, ils retournèrent en Portugal, et jamais plus on n'eut de nouvelles de lui [Miguel] »[1].

Ce que nous devons retenir de ce récit, c'est que pendant l'automne de 1502 deux caravelles arrivèrent à Lisbonne après avoir vu à Terre-Neuve « muytas bocas de rios e abras : — beaucoup d'embouchures de rivières et des ports », et remonté deux de ces rivières. Comme un des buts de l'expédition était de faire des découvertes, on doit aussi supposer qu'entre l'arrivée à Terre-Neuve, vers la mi-juin (à ce que nous supposons) et le 20 août, date à laquelle les navires devaient faire voile pour le Portugal, la flottille dut procéder à une exploration assez étendue. Il y a donc intérêt à retrouver la trace des épures que les pilotes de Miguel Corte-Real rapportèrent à Lis-

[1] « Chegados àquella costa, como vivão muytas bocas de rios e abras, entrou cada hum pela sua com regimento que se ajuntassê todos ate vinta dias do mes Dagosto : os dous nanios assi o fizerão. E vendo que não vinha Miguel corte real ao prazo, nem despois algum tempo, se tornarã a este Reyno, sem nunca mais delle se saber nona, nem ficar outra memoria... » Antonio Galuão, *Tratado*, s. a. a. l. (*sed* Lisboa, 1563), in-8°, f° 29, verso, et *Discovery*, p. 58-74.

bonne. Malheureusement, pour étudier cette question nous n'avons guère d'éléments certains.

Les plus anciennes cartes portugaises connues, Cantino, Canerio, King et Kunstmann N° II, exposent les mêmes contours terre-neuviens, c'est-à-dire un simple profil, limité à la côte orientale, sans infléchissement au Nord-Ouest ou au Sud-Ouest. C'est naturellement une preuve que l'exploration tracée dans ces cartes ne se prolonge pas au Sud ni à l'Ouest du cap Race, tandis que la similitude de la configuration dans son ensemble indique *a priori* un prototype commun pour cette configuration. Le lecteur peut s'assurer de ce fait en comparant les tracés du Cantino et du King[1] avec celui de Kunstmann N° II que voici[2] : KUNSTMANN N° II



7. — Terre-Neuve selon Kuntsmann n° II.

A la différence de King qui inscrit sur Terre-Neuve deux noms : *Terra Cortereal* et *capo Raso*, Kunstmann N° II donne seulement *Terra de Corte Reall*. Par contre, là où King (c'est-à-dire comme se rapportant au Groënland) ne donne que *Terra laboratoris*, Kunstmann N° II, outre *Terra de lauorador*, borde la côte avec les noms suivants :

1. C. de Sa° Paulo. (da Santo do... ?)
2. C. de St° Spirito.
3. da sontedo.
4. da mirla.
5. de farlla.
6. firme. (terra firme ?)
7. Terra dauens (de aves ?).

[1] *Supra*, chap. VIII, p. 39, et chap. IX, p. 44.

[2] Bibliot. royale de Munich : Cod. iconogr. 133, signalée et décrite par J.-A. Schmeller ; *Abhandlungen der I.Cl.d. Ak. d.Wiss.* Munich, 1844, IV, Bd. Abth. I, p. 250. Cette carte est, selon nous, la copie faite par un Italien d'une carte portugaise. Les légendes : « Questo lago e aqua dolce ; A baia de tutti santi », etc., le prouvent. *Discovery of the continent of North America*, p. 426-28.

Mais on doit admettre que les pilotes revenus à Lisbonne en octobre 1500, apportèrent des épures, lesquelles forcément contenaient des légendes et des noms. Ceux de King et de Kuntsmann N° II peuvent donc provenir de cette source. Ajoutons que les deux désignations *da mirla* et *de farlla* ne sont qu'une lecture scindée de *C. de mirame et lexame* : « Cap Regarde-moi et Évite-moi », désignation inspirée par la légende du Cantino contenant la phrase : *nam chegaron a terra mais vironla* et qu'explique le souvenir du danger que Corte-Real avait couru en ce lieu même : *temendo de stare in quel loco per il loro presente periculo*[1].

D'autre part, la configuration, d'ailleurs complètement erronée, du Groënland, et l'inscription sur Terre-Neuve, *Terra de Corte-Real* dans ces deux cartes, démontrent une date postérieure à celle du Cantino, si l'on tient compte de ce que dit Galvão. Selon cet historien, c'est pour honorer la mémoire des deux frères que « se nao chamarse esta terra dos Corte reaes ainda agora ». Mais ce ne put être qu'au retour en Portugal des deux navires qu'en 1503, le roi Emmanuel, « dans un moment de royale miséricorde », envoya à la recherche des deux infortunés navigateurs. Il paraîtrait, d'après Damião de Goes, que jusque-là Terre-Neuve portait le nom que lui aurait donné Gaspar Corte-Real : *Terra verde*, à cause de ses grands arbres[2]. Aucune carte connue ne la désigne ainsi. Et cependant elle ne dut pas être anonyme, car *Terra del Rey de portuguall* est plutôt une étiquette de souveraineté.

Le triste sort de Gaspard et de Miguel Corte-Real ne découragea pas leur frère Vasqueanes. Ne pouvant croire qu'ils fussent morts, dit Damião de Goes, il voulut aller les chercher sur des navires équipés à ses frais. Le roi lui en refusa l'autorisation, pensant que cette tentative serait inutile, et, ajoute l'historien portugais, « on ne pensa plus à cette affaire »[3].

Ce qu'il faut conclure de ces données, c'est que toutes les cartes portant la désignation *Terra de Corte Real* sont d'une date postérieure à l'automne de l'année 1503.

[1] « Ceux qui découvrirent [ce pays] ne descendirent pas à terre... craignant de demeurer en ce lieu à cause de l'imminence du danger. »

[2] La légende de la carte de Miller N° 1 (*infra*) dit cependant que Corte-Real donna son propre nom à cette terre : « primus invenit eamque a suo nomine ita denominavit ». Ce serait le seul exemple connu d'une attribution de ce genre faite par l'auteur d'une découverte maritime.

[3] « Nem se proçedeo mais neste negoçio. » Damiam de Goes, *Chronica do Felicissimo Rey dom Emanuel*, Lisboa, 1566, f° 65. Osorio ne fait que copier de Goes.

XI

PREMIER DÉVELOPPEMENT CARTOGRAPHIQUE

Fait assez singulier, malgré le planisphère de La Cosa, malgré l'opinion avouée des premiers navigateurs portugais que Terre-Neuve attenait aux possessions transatlantiques de l'Espagne, les cartographes ne commencèrent à tracer la côte sans solution de continuité, depuis les régions septentrionales jusqu'à la Floride ou même seulement un peu au delà du cap Breton, que fort tard, chez les Espagnols comme chez les Portugais.

La première carte accusant pour Terre-Neuve des contours plus étendus et une nomenclature moins limitée que dans les cartes précédentes, est l'œuvre catalano-lusitanienne intitulée Kunstmann N° III [1]. KUNSTMANN N° III

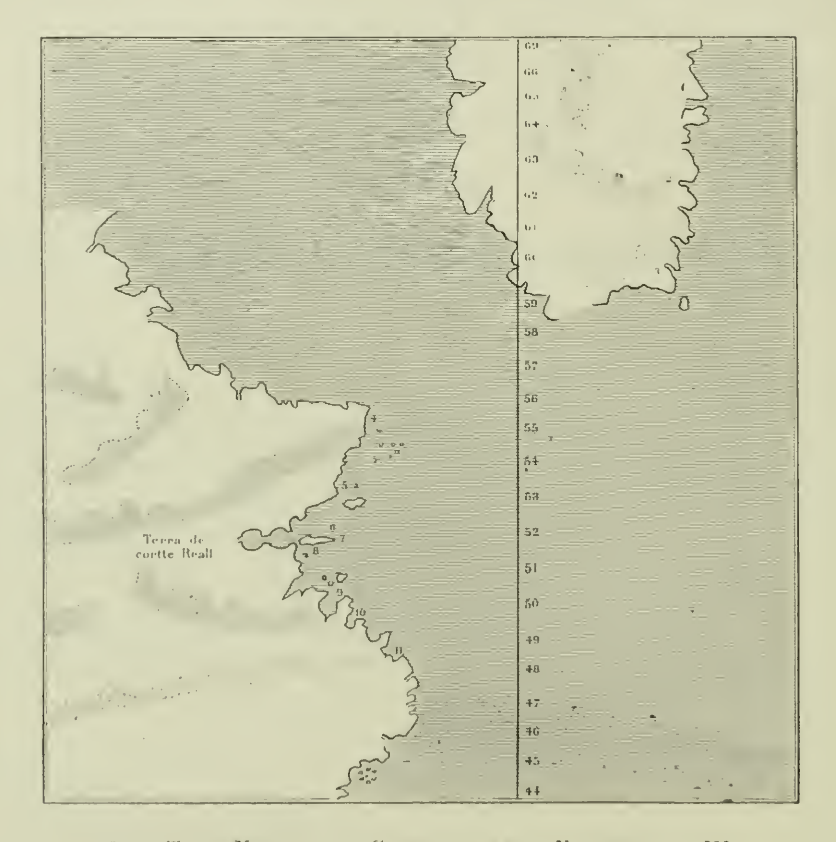
Ce qui frappe surtout dans cette carte, c'est la configuration et la position si exacte du Groënland. Kohl ne peut s'en expliquer la provenance. Nous croyons que le prototype de Cantino devait déjà donner cette forme, et à cette latitude ; car ce qu'il en reste dans Cantino laisse deviner une délinéation semblable, et non une île comme dans King et Kunstmann N° II.

La région continentale à l'Occident est bien Terre-Neuve ; mais ici elle se prolonge au Nord-Ouest, et affecte la forme qu'on donne aujourd'hui au littoral du Labrador. Lorsque les deux navires de Gaspar Corte-Real revinrent à Lisbonne, en octobre 1501, on apprit qu'avant de quitter la région nouvellement découverte ils en avaient exploré six ou sept cents milles de la côte [2]. Comme la carte de King fixe au cap Race la limite extrême de l'exploration vers le Sud, c'est au Nord-Ouest, c'est-à-dire au Labrador, qu'on devrait,

[1] Oscar PESCHEL, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen* ; Stuttgart, 1858, p. 331 ; KOHL, *Documentary History of Maine*, Portland, 1869, p. 174 ; KUNSTMANN, *Die Entdeckung America's*, planche III.

[2] « Per la costa de laqual scorseno forsi miglia. dc. in. dcc. ne mai trouoreno fin. » *Paesi*, édit. de 1507, cap. CXXI, verso de Aii. La dépêche de PASQUALIGO à la Seigneurie porte : « per spazio de 600 et più milia ».

dans cette hypothèse, localiser ce vaste parcours. Mais alors, pourquoi n'en trouvons-nous pas déjà le profil dans Cantino ? Est-ce donc que l'assertion est exagérée et que Gaspar Corte-Real n'ayant exploré que la côte orientale de



8. — Terre-Neuve et le Groënland selon Kunstmann n° III.

Terre-Neuve nous devons diminuer ce chiffre de moitié, puisque du cap Race au détroit de Belle-Isle on ne compte que cinq degrés de latitude (47°-52°) ?

Il faut aussi remarquer une limite tracée au Sud et, au delà, dans la même direction, mais teintée autrement, un commencement de côte se prolongeant, selon l'échelle des latitudes de la carte, du 48° au 43°.

Le titre *Terra de Corte Reall* indique, ainsi que nous venons de le démontrer, un travail de cartographe postérieur à 1503, et ces délinéations témoignent de renseignements obtenus après les voyages malheureux des deux frères. Il est possible qu'elles aient pour origine les épures que durent rapporter les capitaines envoyés à leur secours par le roi Emmanuel. Dans l'état actuel de la question, c'est tout ce qu'on peut en dire.

Le Groënland ne porte que trois noms, connus déjà par Kunstmann N° II,

mais inscrits sur une grande péninsule qui témoigne par sa forme d'un progrès sur le Groënland de cette dernière carte.

1. Ca de s° Paulo, 2. C. de Spuscto, 3. C. de mirame et lexame.

Quant à la nomenclature terre-neuvienne, elle ajoute sept noms à celui qui seul était connu jusqu'alors (*Capo raso*) et qu'on s'étonne de ne pas retrouver ici :

4. Baxos do medo (les basses[1] du milieu; par 55°[2]).
5. Ilha emcorporada (par 50°,30′).
6. Ilha de frey luis (l'île du frère Louis; par 52°,50′).
7. Rio de rosa [*s*] (la rivière des roses; par 52°).
8. Cabo de San Antonio (le cap Saint-Antoine — de Padoue, dont la fête tombe le 19 juin? — par 51°).
9. Baya de Santa Cyria (la baie de Sainte-Cyre — martyre 6 juin — (par 50°,50′).
10. Cabo de Cõcepicion (Cap de la Conception — de la Vierge, 8 décembre — par 50°).

Le point de suture, soit avec la côte Sud-Est de Terre-Neuve, soit avec le Groënland au Nord, se laisse plutôt deviner que voir dans Kunstmann N° III. Si l'on prend en considération l'état actuel de nos connaissances cartographiques, c'est un fait assez curieux que les Italiens aient pris l'initiative de développer cette idée plus amplement que les cartographes des autres pays. La première extension parmi les cartes connues, bien que fragmentaire encore, se remarque en effet dans le planisphère de la bibliothèque Oliveriana, à Pesaro, travail italien.

CARTE DE L'OLIVERIANA

C'est une carte qu'on pourrait qualifier d'éclectique[3]. Ainsi Cuba et l'archipel entier des Antilles sont empruntés à un dérivé de La Cosa. La côte de l'Amérique du Sud, au contraire, dénote une carte lusitanienne mais différente de Cantino, tout en exposant le parcours de Hojeda accompli en 1499. Elle porte une légende : *Mundus novus*, qui en fait une carte vespucienne. Cependant le littoral du Brésil ne se continue pas au Sud du Mont Pasqual, qui est la limite méridionale atteinte, non par Améric Vespuce, mais par Cabral : ce qui lui assigne néanmoins une date postérieure à mai ou juin 1500, époque de l'arrivée à Lisbonne de la nouvelle de la découverte, apportée

[1] *Baxos* ou *baixos*, en français, « basses », endroit où il y a peu de hauteur d'eau, et où se trouve caché un petit banc de sable ou de roches.

[2] Cette latitude et les suivantes sont celles qui sont portées sur la carte même d'après l'échelle tracée près de Terre-Neuve. Dans l'original se voit au n° 11, au-dessous et dans toute la longueur de la partie ombrée, un trait de frontière ou de côte très accentué, oublié dans notre reproduction.

[3] Cette carte curieuse a été signalée et reproduite par M. V. Bellio, *Raccolta Colombiana*, part. IV, t. II. *Cf.* le fac-similé ci-joint.

par Gaspar de Lemos, et même une ou deux années après, lorsque parurent les premières éditions de l'opuscule de Vespuce où le nom de *Mundus novus* commença à circuler.

Quant aux régions septentrionales, elles ne peuvent provenir que d'un dérivé portugais résumant, de seconde main, les découvertes faites dans ces régions par Corte-Real et ceux qui s'y aventurèrent à sa suite peu après. L'ensemble paraît être l'œuvre d'un cartographe italien copiant une carte où tous ces éléments étaient déjà rassemblés et dont la nomenclature avait été dénaturée en passant par des mains très diverses.

On note d'abord, émergeant du haut de la carte et dans la longitude du cap Saint-Roch (ici appelé *cauo S. Croxe*) un mamelon qui certainement représente l'extrémité du Groënland. Il porte, le long de la côte, en commençant par son Nord-Est, les noms suivants [1] :

Cauo de spignus (stignus ?)	Cauo larbatore (*sic pro* labrador).
Cauo agrut (ou agrar [2]).	Lentu.
Cauo de maraserba (de mar.....)	Terranoba.

En face le *cauo larbatore* se voit une île rectangulaire, dénommée *Insula de labardor*.

La côte s'arrête, pour reprendre à une certaine distance, mais sous forme de terre parallèle à l'équateur. Cependant, c'est bien Terre-Neuve, et sans que cela puisse être la partie méridionale de l'île. La nomenclature se produit, de l'Est à l'Ouest, dans l'ordre suivant :

Baia de cos.	Ponta del pa...
Riuo de la spera.	Terra de Corte (Corte real ?)
Cauo de la spera.	Bonauentura.
Riuo de bosas (rosas).	Cauo del marco (marco ?)
Riuo de los bacolaos.	La serna.

En face le *riuo de bosas*, se trouve une île, dénommée *Groga y*. C'est peut-être le *S. grigor* de La Cosa, se rapportant à une île placée à l'Est de son *C. fastanastre*. Dans ce cas, on est fondé à se demander si ces deux configurations, et une autre que nous allons décrire, ne sont pas dérivées de la côte septentrionale tracée par La Cosa, mais après avoir subi des modifications

[1] M. Bellio commence cette nomenclature par deux noms qui ne figurent pas sur son fac-similé : *Ponta de Sampaulo et Terra de Cubieri* (*sic pro* « descubierta ? »)

[2] On trouve dans La Cosa, près de son *C. fastanastre*, « Agron », et sur la même côte « Argare » ou « Argair » : mots d'ailleurs inintelligibles.



par [illegible], et même encore [illegible], lorsque parurent les [illegible] éditeurs de l'opuscule de V[illegible] de *Mundus novus* [illegible] à circuler.

[illegible] aux régions septentrionales, [illegible] pourrait que d'un [illegible] portugais [illegible], de seconde [illegible] dans ces régions par Corte-Real et ceux qui s'y [illegible] peu après. L'ensemble paraît être l'œuvre d'un cart[illegible] carte où tous ces éléments étaient déjà rassemblés [illegible] avait été dénaturée en passant par des mains [illegible].

On note d'abord, [illegible] de longitude du cap Saint-Roch [illegible] qui certainement représente l'extrémité [illegible], le long de la côte, en commençant par son [illegible] suivant :

[illegible]	[illegible] (pro Islandia)
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]

En face [illegible], dénommée *Insula de labrador*.

La côte s'arrête, pour reprendre à une certaine distance, mais sous forme de terre parallèle à l'équateur. Cependant, c'est bien Terre-Neuve, et sans que ceci puisse être la partie méridionale de l'île. La nomenclature se produit de l'Est à l'Ouest, dans l'ordre suivant :

[illegible]	*[illegible]*
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]

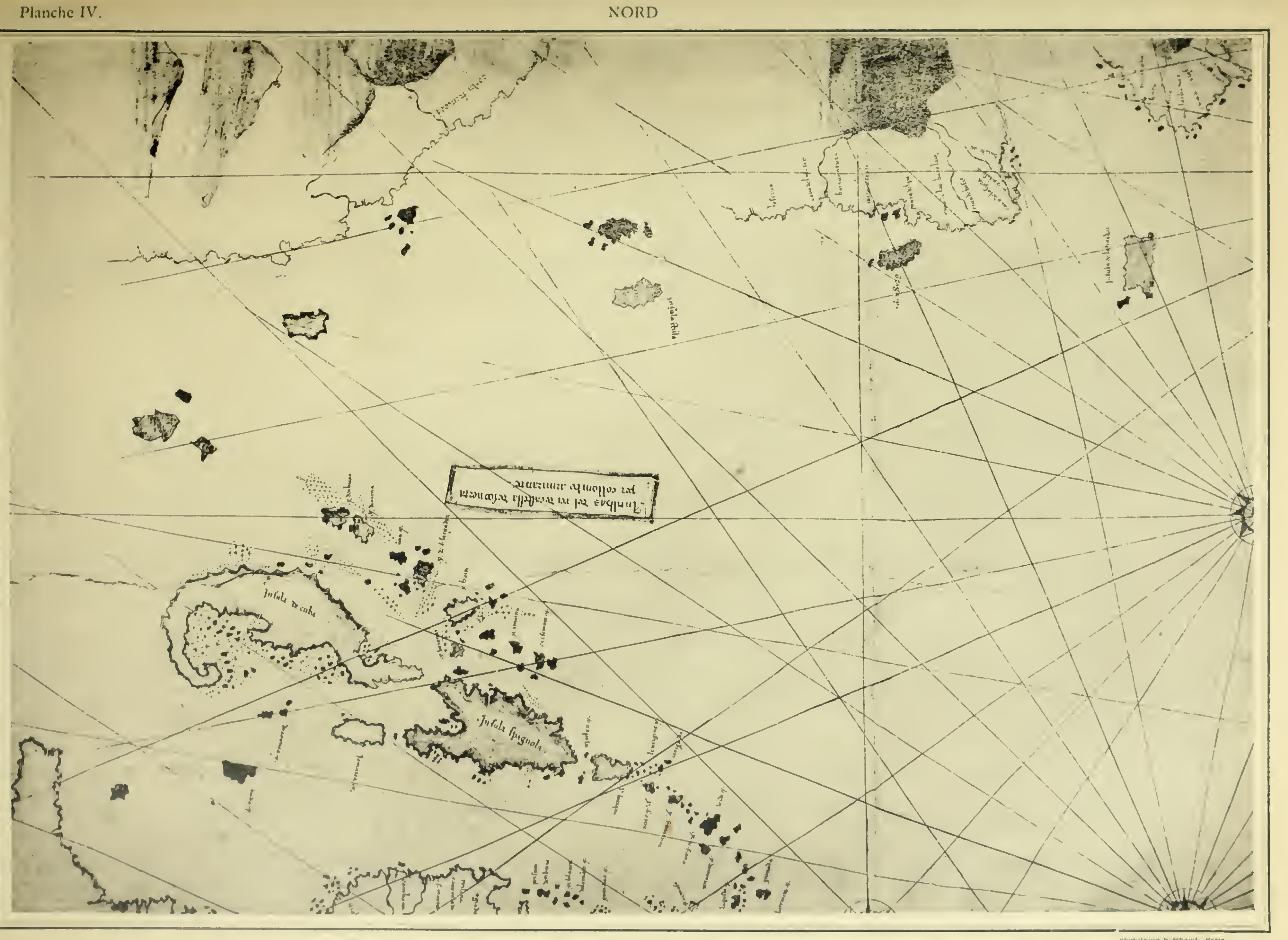
[illegible]. C'est peut-[illegible] à l'Est de son [illegible] si ces deux configu[illegible] dérivées de la côte [illegible] mais nous avons subi des modifications

[1] [illegible]

[2] [illegible]

Planche IV.

NORD



CARTE DE LA BIBLIOTHECA OLIVERIANA

Après 1503

(Conservée à Pesaro.)

successives. D'ailleurs, la forme colimaçonéenne de l'île de Cuba dans l'Oliveriana, implique une connaissance du planisphère de ce cartographe, directe ou indirecte.

Après une nouvelle solution de continuité, commence, sur le même plan, une terre continentale qui s'arrête à la longitude de notre Yucatan, exhibe la silhouette de trois hautes montagnes, et est nommée *Costa fermosa*.

On peut supposer que l'ensemble est la résultante d'une série d'explorations côtières du Groënland au Cap Cod, mais dont les tracés proviennent de cartes variées et très anciennes.

JOHANNES RUYSCH ANTE 1506.

XII

TERRE-NEUVE RÉGION ASIATIQUE

Avant d'examiner les dérivés de l'hydrographie portugaise qui aboutirent à un raccord complet des parties jusqu'alors fractionnées de la côte Nord-Est du nouveau monde, y compris Terre-Neuve, nous devons décrire la tentative de Johannes Ruysch, laquelle se présente dans des circonstances qui demandent à être expliquées.

Le 28 juillet 1506, Évangéliste Tosinus, libraire français, originaire de Bourges, mais établi à Rome, obtint de Jules II un privilège pour une nouvelle édition de Ptolémée. Aux termes de cette autorisation, le texte de la Cosmographie devait être accru de cartes des pays restés inconnus au grand géographe grec : c'est-à-dire des contrées récemment découvertes par les Espagnols et les Portugais.

En 1507, paraît l'édition, laquelle ne contient encore quoi que ce soit se rapportant aux terres nouvelles. C'est toujours la vieille traduction latine de Jacobo Angelo, mais revue et corrigée par Fabrice de Varano, évêque de Camerino, le moine célestin Marc de Bénévent et Giovanni Cotta, de Vérone. L'année suivante, Tosinus publie une nouvelle édition[1], faite des feuilles de la première, auxquelles il ajoute un titre daté de 1508, et un commentaire intitulé *Marci Beneventani orbis nova descriptio*, qu'accompagne la mappemonde bien connue de Ruysch : *Universalior cogniti orbis Tabula ex recentibus confecta observationibus.*

Tout ce que nous savons concernant l'auteur de cette carte, c'est ce qu'en dit Marc de Bénévent : « Johannes Ruysch, Allemand, à mon avis le plus compétent des géographes et le plus exact dans ses délinéations du globe... a

[1] *Ptolemæi Geographia, latine reddita, correcta a Marco* Beneventano *et Joanne* Cotta. Romæ, Evangelista Tosinus, 1507 et 1508, gr. in-fol. *Bibliot. Americ. Vetustissima*, n° 56, p. 105-110.

relaté que, parti du Sud de l'Angleterre, il était arrivé au-dessous [*sic pro* au-dessus] de l'équateur jusqu'au 53° de latitude boréale [1], et que sur ce parallèle il avait navigué vers les côtes orientales » [2]...

D'après ce qui précède, Ruysch aurait visité la côte du Nord-Est de l'Amérique, sur un navire qu'on doit présumer anglais, apparemment de Bristol. Bien que géographe, il est loin d'avoir dressé une carte originale. Sa mappemonde est en grande partie copiée sur quelque dérivé portugais du prototoype de Cantino, non cependant sans que Ruysch y ait introduit des modifications caractéristiques au sujet de la région dont nous nous occupons en particulier.

Il y a intérêt à savoir l'année exacte où cette mappemonde fut dressée.

Le privilège précité de Jules II vise une édition de la Cosmographie de Ptolémée faite « à l'aide de nombreux manuscrits cherchés partout, corrigés par des savants habiles, et augmentée de certaines planches nouvelles exposant des *terres inconnues à Ptolémée lui-même* [3]». Cette dernière phrase ne peut se rapporter qu'à l'Amérique et aux découvertes accomplies par les Portugais dans la mer des Indes. Tosinus possédait donc dès le 28 juillet 1506, en vue de son édition, des délinéations du nouveau monde. Et comme cette édition de Ptolémée, à l'état complet, ne contient qu'une seule de ces délinéations transatlantiques, laquelle est comprise dans la mappemonde de Ruysch, celle-ci remonte à une date antérieure à juillet 1506.

A cette époque, ladite mappemonde n'existait qu'en manuscrit, comme on le voit par la légende postérieurement gravée sur l'île de Traprobane : *Ad hanc Lusitani naute navigarunt anno salutis M D. VII.* Le fait est que cette inscription, ainsi que toutes celles du même genre dans la mappemonde de Ruysch, sont, selon nous, l'œuvre de Marcus Beneventanus. Elle fut gravée à Rome, et le docte célestin sans doute en surveilla l'exécution. C'est ce travail et la rédaction du commentaire qui causèrent le retard dans la publication de la carte, comme l'avoue Tosinus à son protecteur Robert Guibé, car-

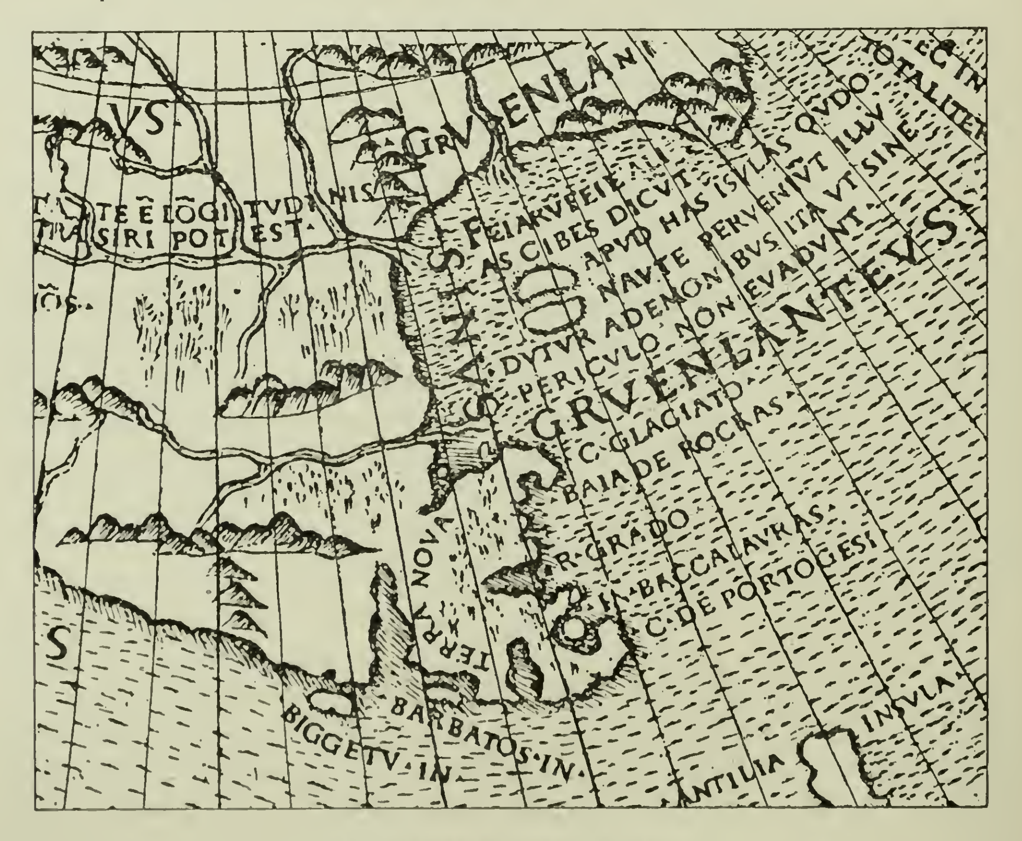
[1] Le 53° de latitude Nord dans la mappemonde de Ruysch frise la côte méridionale de son *Gruenlant.*

[2] « Johannes vero Ruschi Germanus Geographorum meo judicio peretissimus ac in pingendo obre diligentissimus... dixit se navigasse ab albionis australi parte : et tam diu quo ad sub parallelum ab sub [*sic*] æquatore ad boream sub gradibus. 53. pervenit : et in eo parallelo navigasse ad ortus littora... » (cap. III, a[3]). Les mots « ad boream » indiquent qu'il ne faut pas lire *subæquatore*, mais bien *superæquatore*. L'expression « ad ortus littora » doit s'entendre « de la côte orientale du nouveau monde ». Le passage se termine par : « per angulum noctis atque plures insulas lustrasse ». Nous voyons bien que Ruysch dit avoir « même visité plusieurs îles » ; mais nous ne savons ce qu'il entend par « per angulum noctis ».

[3] « Cosmographiam Ptholomæi : variis codicibus undecumque quæsitis : doctorum virorum sollerti iudicio adhibito emendatam : ac Tabellis quibusdam nouis incognitas ipsi Ptholomæo proiuncias. »

dinal-évêque de Nantes, au mois d'août 1508, en attribuant ce mécompte à « la description du nouveau monde qu'il ne lui fut pas permis de terminer malgré la meilleure volonté »[1].

Les délinéations du Nord-Est de l'Amérique, notamment de Terre-Neuve, sont donc antérieures à l'été de 1506, bien que publiées seulement deux années après. En voici le tracé, agrandi :



9. — Terre-Neuve selon Ruysch

Le lecteur remarquera l'ensemble de la côte orientale de Terre-Neuve, la grande presqu'île au Nord et, particulièrement au Sud-Est et Ouest les deux profondes échancrures, témoignant *a priori* d'une certaine connaissance de la péninsule d'Avalon. La vaste baie à l'Ouest, et se prolongeant vers le Nord, semble aussi indiquer une exploration des abords du golfe Saint-Laurent et de l'Ile du Cap-Breton.

La configuration principale, intitulée *Terra Nova* ne s'appliquait, selon

[1] « ... Ut novi etiam orbis descriptionem, .i. inventa nuper continentis loca adiungeremus. Quod cum lubentissime nellem exequi non licuit. »

Ruysch, qu'à une presqu'île aussi grande que le Péloponèse : « Peninsulam quam Terram novam vocat. Joannes majorem longe satis Peloponeso », dit Marcus Beneventanus.

Quoi qu'il en soit, si par l'imagination, on y ajoute le détroit de Belle-Isle, la configuration de Ruysch apparaît comme la plus exacte de Terre-Neuve que les cartographes donneront de cette île avant un siècle. Est-ce un simple hasard, ou bien au contraire un exemple résultant d'une exploration détaillée? Nous hésitons à admettre cette dernière hypothèse, car elle suppose des levés exigeant beaucoup plus de temps que des marins eussent pu employer à une semblable opération, surtout dans cette région, à cause de la durée de l'hiver, des baies congelées entièrement pendant plusieurs mois et des moyens qu'on ne devait guère posséder avant 1506.

Quant à la nomenclature, sauf deux noms empruntés à l'hydrographie portugaise, elle est entièrement nouvelle sous la forme où nous la relevons dans cette mappemonde et ne se retrouve, au moins ainsi orthographiée, nulle part ailleurs. Le premier de ces noms est *Insula Baccalauras*, l'autre est *Baia de Rockas*, qu'il faut lire *Baia de Rosas*, comme dans Viegas. Ce n'est même, ce semble, que le *Rio de Rosas* déjà inscrit au même endroit dans Kunstmann N° III, et dans l'Oliveriana, qui sont des cartes antérieures à celle de Ruysch. Cette désignation s'explique par la quantité merveilleuse de roses sauvages que, selon Parkhurst, on trouve dans cette région[1].

Ruysch nomme notre cap Race *C. de Portogesi* et ce qui est peut-être l'embouchure de la rivière des Exploits, *R. Grando*. Un grand promontoire, rappelant le cap Bauld, y est appelé *C. Glaciato* (*Ghiacciato* en italien).

Après avoir contourné au Sud l'extrémité orientale, à l'endroit où nous placerions Miquelon et la baie de Plaisance, on remarque deux îles : *Barbatos in*[*sula*] et *Biggete in*[*sula*], puis un grand bras de mer. Marcus Beneventanus, à ce sujet, dit que là se trouve un golfe, qui se pourrait nommer *Barbatonem*, à cause d'une île ainsi appelée : « Quae portio terminat ad ortum sinum quemdam quem Barbatonem licebit appellare ob quam insulam istius nominis ore sitam. » *Barbatos* et *Barbatonem* ne signifient rien dans aucune langue. C'est évidemment une erreur de transcription, et on doit lire, apparemment, *Britanno*[*rum*] *insula* : l'île des Bretons. Quant au golfe que Marcus Beneventanus, propose de nommer *Barbatonem*, nous croyons qu'il a voulu dire *Britannum sinum*, mal lu par le graveur. Pour *Biggete*, c'est un nom complètement incompréhensible.

[1] « As for Roses they are as common as brambles here. » (1576). PARKHURST, dans HAKLUYT, *Principall Navigations;* London, 1599, in-folio, t. III, p. 132.

Mais de quels Bretons s'agit-il, des Bretons de France ou des Anglais appelés aussi Bretons? Pour Marcus de Bénévent, ce sont ces derniers. Parlant des voyages entrepris dans l'Océan au delà du méridien des îles Fortunées, il appuie son dire sur les « descriptions faites par Colomb, les Portugais et les Bretons que nous appelons aujourd'hui Anglais : *atque Brittanorum quos Anglos nunc dicimus.* Ailleurs, ce commentateur informe Mariano Alteri que la carte de Ruysch décrit les voyages tant des Portugais que des Bretons : *Tum Lusitanorum navigatio atque Brittannorum designatæ sunt.* Il s'ensuivrait que ce golfe et cette île auraient été découverts par les Anglais. D'autre part, comme Ruysch a certainement visité ces parages avant 1507, et sur un navire de Bristol, ainsi qu'on doit le supposer par le détail qu'il partit du Sud de l'Angleterre ; qu'enfin, on connaît des expéditions transatlantiques faites par des Bristolliens en 1500, 1502 et 1504, l'assertion de Marcus Beneventanus implique à première vue une découverte anglaise. Et cependant rien de moins certain.

Marcus ne paraît pas avoir eu de renseignements particuliers sur cette région et son commentaire prend pour base principale la mappemonde de Ruysch, telle que celui-ci la lui envoya manuscrite. Les erreurs de nomenclature qu'on y relève sont sûrement de mauvaises lectures, reproduites par le graveur, ou des interprétations arbitraires du moine célestin. Quant à la carte même, ses configurations américaines proviennent directement d'un dérivé portugais du prototype de Cantino. Terre-Neuve n'a pas non plus d'autre origine. Tout ce qu'on peut supposer, c'est que Ruysch en a accentué les contours, particulièrement dans la partie méridionale. Il est possible que cette modification ait été relevée par Ruysch en personne au cours de son voyage, mais, pour les raisons que nous avons données, on doit plutôt y voir une interprétation plus ou moins hypothétique de ce géographe. Quant à sa *Barbatos insula*, les marins ne pouvaient guère l'atteindre sans découvrir d'abord le cap Race, et ce ne sont pas des Anglais qui, dans ce cas, l'eussent nommé *C. de Portogesi*, le cap des Portugais. Tout porte donc à croire que Ruysch ne s'est pas inspiré pour sa nomenclature d'un document cartographique anglais, qu'au contraire le golfe et l'île étaient déjà tracés sur la carte qu'il a consultée ou copiée et attribués aux Bretons. L'identification des Bretons avec les Anglais est, ce nous semble, une simple glose arbitraire de Marcus qui ne connaissait probablement pas, comme navigateurs, les Bretons de l'Armorique ; bien que ce soit de ceux-ci et non des Anglais, à notre sens, qu'il est ici question.

En effet, dès les premières années du XVI[e] siècle, et peut-être avant, des sujets d'Anne de Bretagne fréquentaient ces parages où ils pêchaient la

morue. Rien de plus naturel à ce qu'ils aient établi des pêcheries au Sud de Terre-Neuve et même exploré les abords du golfe Saint-Laurent avant 1507.

Pour être exact, il faut dire que si les vieilles cartes portugaises attribuent aux Bretons une terre, des îles et des caps, c'est sur la péninsule de la Nouvelle-Écosse, en face et très près de Terre-Neuve, mais non à l'île même. Raisonnant par analogie, on peut supposer que dans le prototype de Ruysch, les îles *Barbatos* et *Biggetu* n'étaient que des saillies (comme le cap North ou le cap Enfumé), relevées incomplètement, selon la coutume de l'époque. Quand on songe que jusqu'au milieu du XVIe siècle, Terre-Neuve n'est représentée, même sur les meilleures cartes, que sous forme d'un amas de trente îles et îlots, cette supposition n'a rien d'invraisemblable.

Nous ne sommes pas non plus convaincu que Ruysch fut le premier à concevoir ou à tracer la délinéation d'une côte qui, du Sud de Terre-Neuve se continue à l'Occident, parallèlement à l'équateur sans interruption jusqu'au Nord de la Chine. C'est-à-dire que les pays correspondant sur nos cartes au Groënland, au Labrador, à Terre-Neuve et au Canada, font ici partie intégrante de l'Asie. Mais cette hypothèse est fort différente de celle que Colomb avait soutenue ; en ce sens que Ruysch ne l'applique pas au reste du continent américain. Il sépare au contraire, par un grand espace maritime, ces pays de la terre occidentale qui répond dans Cantino et toute l'hydrographie lusitano-germanique au littoral des États-Unis. Puis, il sépare encore cette région, par une mer non moins grande, de l'Amérique du Sud, dont il fait un continent à part, sous le vocable de *Terra Sancte Crucis, sive Mundus novus*.

Cette partie de la carte de Ruysch ne semble donc pas donner le plus ancien exemple d'une représentation graphique de l'hypothèse transformant Terre-Neuve en une contrée exclusivement asiatique. Si nous faisons des réserves, c'est surtout en faveur d'une série de cartes italiennes, notamment celle de Roselli A, dont nous allons bientôt parler et dont le prototype, si ce ne sont ces cartes mêmes, paraît avoir précédé la mappemonde de Ruysch.

L'œuvre du géographe allemand n'a exercé d'ailleurs aucune influence et si Sylvanus d'Eboli et Franciscus Monachus citent Marcus Beneventanus, c'est pour le critiquer. Le premier est même assez sévère, puisqu'il qualifie sa commentaire de *inscitia atque negligentia*[1], tandis que le second traite ses théories « d'hallucinations ».

[1] Lignes 43-45 du chapitre XI, *Adversus Marcum beneventanum Monachum*. SYLVANO accuse même MARC DE BÉNÉVENT d'avoir plagié COTTA : « Neque enim aut ingenio aut eruditione neque nostra ætate Cotta noster cedebat. »

Le titre de cette mappemonde est *Carte plus universelle du monde connu, d'après de récentes observations*. Pour ce qui concerne le nouveau monde, ces nouveautés sont peu importantes. L'historien de la géographie doit néanmoins en tenir compte, comme manifestant un progrès (si ce n'est une simple coïncidence) dans les profils de la côte méridionale de Terre-Neuve. On peut aussi y voir la plus ancienne trace positive d'une expédition anglaise dans les parages de cette île même, bien que fournie par un Allemand.

Une question qui se pose est de savoir si Marcus Beneventanus n'a pas consulté pour son commentaire une autre carte que la mappemonde de Ruysch et si elle exposait des configurations terre-neuviennes d'un caractère différent. Nous relevons, à cet égard, dans la dissertation du moine célestin les curieux passages suivants :

Après avoir exprimé l'opinion que les représentations graphiques de l'Italie ont pu être corrigées à l'aide de la cartographie maritime (*ex ploographia descriptio*), Beneventanus dit :

« De là, on peut conclure par voie de similitude qu'en confectionnant une mappemonde on a pu redresser les côtes d'après de multiples navigations, ainsi que le capitaine de la mer [*Archoplous*], Colomb le neveu, me l'a montré [1]. »

« Le premier des Colomb et son neveu ont décrit la mer orientale ; les Portugais ont fait de même pour la mer du Sud, tant d'après leurs propres navigations que d'après celles des Hindous. Avec toutes ces données a été cconfetionnée (comme nous l'avons dit) une carte marine [2]. »

« Il existe chez Colomb le neveu une description [graphique] nous montrant sous plusieurs latitudes les navigations qu'il a faites depuis Cadix jusqu'à Terre-Neuve, laquelle péninsule est située chez les Orientaux [3]. »

Ces déclarations du moine célestin appellent plusieurs observations.

D'abord Christophe Colomb n'a jamais eu de neveu appelé Colomb, ni de neveu qui ait navigué avec lui ou seul [4].

[1] « Et quo vergat optime cognosci similiter et quæcumque cætera littora quando quidem una universalis facta sit tabula ex pluribus reformata navigationibus uti Archoplous Columbus nepos mihi ostendit. »

[2] « Columbus primus et nepos orientale descripserunt mare Lusitani Meridionale tum ex suis, tum ex Indorum navigationibus ; ex quibus omnibus una confecta est (uti diximus) ploographia. » *De situ et postura Italiæ et in quo designationes differant*. Op. cit., cap. XI.

[3] « Presertim apud Columbum nepotem una (descriptio) extat in qua nobis ostendit sub pluribus parallelis suas quas fecit navigationes Gadibus usque Terram Novam que peninsula apud Orientales ponitur. » *Quonam pacto proiecta sit in plano hec descriptio ac quotupliciter proijci possit*. Cap. XII.

[4] Des recherches dans les archives tabellionnaires de Gênes ont permis de reconstituer la liste complète des membres de la famille à laquelle Chritophe Colomb réellement appartenait.

Ses frères et sa sœur furent :

Barthélemy, lequel ne laissa qu'une fille, Maria Marron, née le 11 décembre 1508.

Diego, qui était d'Eglise, laissa néanmoins un

Giovanni Antonio Colombo, Génois, commanda (ou commandita) un des navires de la troisième expédition de Christophe Colomb au nouveau monde, en 1498. Las Casas, qui le connût personnellement [1], le qualifie de parent de l'Amiral : *deudo del Almirante*. S'agit-il de ce Colomb ? C'est douteux. On ne connaît de lui ni carte ni relation de voyage, et ce que nous savons de sa personne n'indique ni un écrivain ni un cartographe.

Un membre de la famille du grand navigateur à qui l'on pourrait attribuer des travaux de ce genre est son fils naturel Fernand ; mais il était très jeune quand Beneventanus écrivait son commentaire, et si Fernand, d'ailleurs, avait avant 1507 composé un écrit ou dessiné une carte se rapportant à des voyages transatlantiques faits avec son père, nous en aurions certainement entendu parler.

Vient maintenant Diego, fils aîné de Christophe Colomb. Qualifié d'Amiral depuis la mort de son père, titre que Beneventanus a pu traduire par *Archoplous*, et se trouvant de sa personne à Rome en 1507, rien n'empêche qu'il se soit rencontré avec le moine célestin et lui ait montré une carte marine. Malheureusement Diego, attaché à la cour d'Espagne, n'était nullement versé en hydrographie et il traversa l'océan Atlantique pour la première fois en 1509 [2].

Reste Barthélemy, frère du grand Christophe. Marin et cartographe de profession, non seulement il conduisit aux Antilles une escadre en 1494 et en 1502, mais nous le voyons avec sondit neveu Diego à Rome, comme en témoignent deux lettres de Jules II des 10 et 19 avril 1507 [3]. Il y fit même don à un chanoine de Latran d'une description géographique de la terre de Veragua, accompagnée d'une carte dessinée de sa main : « Li dete di suo mano uno disegno de' litti di tal terre [4]. »

Tout porte donc à croire que Marcus Beneventanus a en vue Barthélemy Colomb, qu'il croyait être le neveu du grand navigateur.

Quoi qu'il en soit, on ne trouve aucune trace, dans les documents, d'expéditions, encore moins de voyages répétés, de Cadix à Terre-Neuve, sous pavillon espagnol, ou accomplis dans ces conditions par n'importe qui à cette époque.

fils, qu'il eut de la négresse Barbola, domestique de son neveu et homonyme, après 1509.

Giovanni-Pellegrino, lequel vécut toujours à Gênes et mourut célibataire.

Reste la sœur, Blanchinetta, qui épousa un charcutier appelé Bavarello. De ce mariage naquit un fils, Pantaleone, né seulement en 1490, qui porta, naturellement, le nom de son père et ne navigua jamais. Voy. notre *Christophe Colomb*, Paris, 1884, in-8°, t. II, appendice A, doc. I — XLV.

[1] Las Casas, *Historia de las Indias*, t. II, p. 22 ; *Historie* ; Venet., 1571, f° 152 v.

[2] Mss. de Muñoz, t. XL, f° 251.

[3] *Raccolta Colombiniana : Documenti diplomatici*, p. 20-23.

[4] *Bibliotheca Americana Vetustissima* ; appendice, p. 471.

A l'exception de la mappemonde de La Cosa, on ne connaît pas non plus de carte dressée en Espagne avant 1525 et exposant une configuration continentale quelconque au Nord de la Floride. Il se peut que de ces cartes aient existé, mais on est fondé à dire que la partie septentrionale y était empruntée à l'hydrographie lusitanienne, comme elle l'a été pour Terre-Neuve et la région adjacente dans toutes les cartes espagnoles dressées après le retour de Estevão Gomez. Si les cartographes sévillans avaient possédé des données cartographiques sur cette contrée et provenant d'explorations accomplies par des navires de leur nation, ce sont celles-ci qu'ils eussent adoptées. En tout état de cause on les retrouverait dans le *Padron General* de Chavès que décrit Oviedo.

Nous sommes persuadé que la carte montrée par « Columbus nepos » conséquemment n'était pas une œuvre espagnole, au moins de première main, mais, à certains égards une carte portugaise comme celle que Ruysch a copiée. Et pour ce qui se rapporte à Terre-Neuve, les configurations et la nomenclature devaient être semblables. La description que Beneventanus en donne, malgré sa brièveté : « *Terram Novam* que *peninsula* apud *Orientales* ponitur », le prouve. Ajoutons que toutes les références dans ce commentaire sont exclusivement lusitaniennes. Jamais un cartographe espagnol n'a appelé le Brésil : la Terre de la Sainte-Croix : *quam terram sanctæ Crucis appellant*. Ce qui a pu induire en erreur le moine célestin, c'est que l'hydrographie portugaise, dès les premiers temps, n'omet jamais d'inscrire en majuscules au milieu des Indes Occidentales, une légende rappelant que ce sont « les Antilles du roi de Castille et que c'est le Génois Christophe Colomb qui les a découvertes ».

Ce qu'il faut retenir de nos explications, c'est qu'à l'époque où Beneventanus écrivait son commentaire, il n'existait pas de cartes espagnoles exposant Terre-Neuve d'après des épures rapportées par Christophe Colomb ou par quelque autre Colomb, voire par un marin castillan quelconque, et qu'il est tout à fait improbable que dans les sept premières années du XVIe siècle des navires soient allés de Cadix aux régions terre-neuviennes : possessions exclusives du Portugal. Quant à Christophe Colomb, il ne dépassa jamais dans le nouveau monde 25° lat. Nord. Ce fut aussi la limite atteinte par son frère Barthélemy.

XIII

LA CARTOGRAPHIE LUSITANO-ITALIQUE

Nous n'avons pas fait dater cette catégorie de cartes de la mappemonde de Ruysch parce que celle-ci est l'œuvre d'un géographe allemand et qu'elle n'a d'italien que d'avoir été commentée par un savant de Bénévent et gravée à Rome. Elle nous semblait même être une tentative isolée, lorsqu'un certain distique latin, anonyme et non daté, mais sûrement composé en Italie dans les premières années du xvi[e] siècle, nous mit sur la voie d'une série de cartes analogues à celle de Ruysch. Il ne faut pas croire cependant qu'elles dérivent de cette dernière, en aucune façon. Leur prototype même semble l'avoir précédée. Le seul point de ressemblance, c'est de partir d'une idée identique, en reliant Terre-Neuve à la terre ferme d'Asie. FRANCESCO ROSELLI

D'autre part, si la base de ces cartes, œuvres de cartographes italiens, est, dans son ensemble, quelque travail portugais des deux ou trois premières années du xvi[e] siècle, elles ne sont pas, comme la mappemonde de Ruysch, des dérivés du planisphère de Cantino. On le voit par les restes de la nomenclature cantinienne qui figurent encore dans Ruysch et dont il n'y a pas trace dans les cartes italiennes que nous allons examiner.

Quant au distique révélateur, en voici le texte et la traduction :

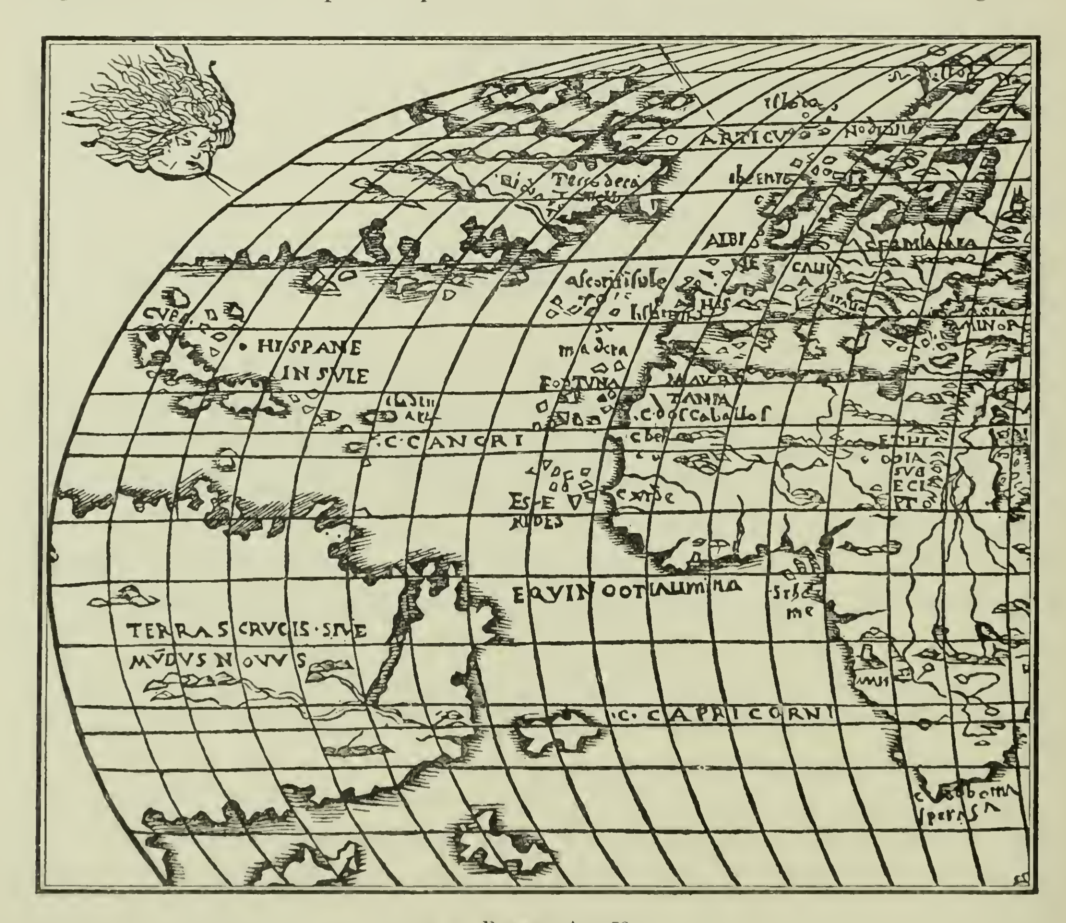
In laudem magistri Francisci florentini cosmographi :

Orbem terrarum Francisci hoc rito [sic pro *rite* ?]
docta florentini pinxit in orbe [?] *manus*,
lusitana recens inventaque Ibera secutus
cosmographisque adhibens, te Ptholomei [sic pro *Ptholomee* ?]
notus [sic pro *nota* ?].

C'est-à-dire :

« A la louange de maître Francesco, cosmographe florentin :

« La docte main de Francesco Roselli a peint dans les règles à Florence ce globe terrestre, lequel expose les découvertes récentes des Portugais et



10. — Roselli A, 1532.

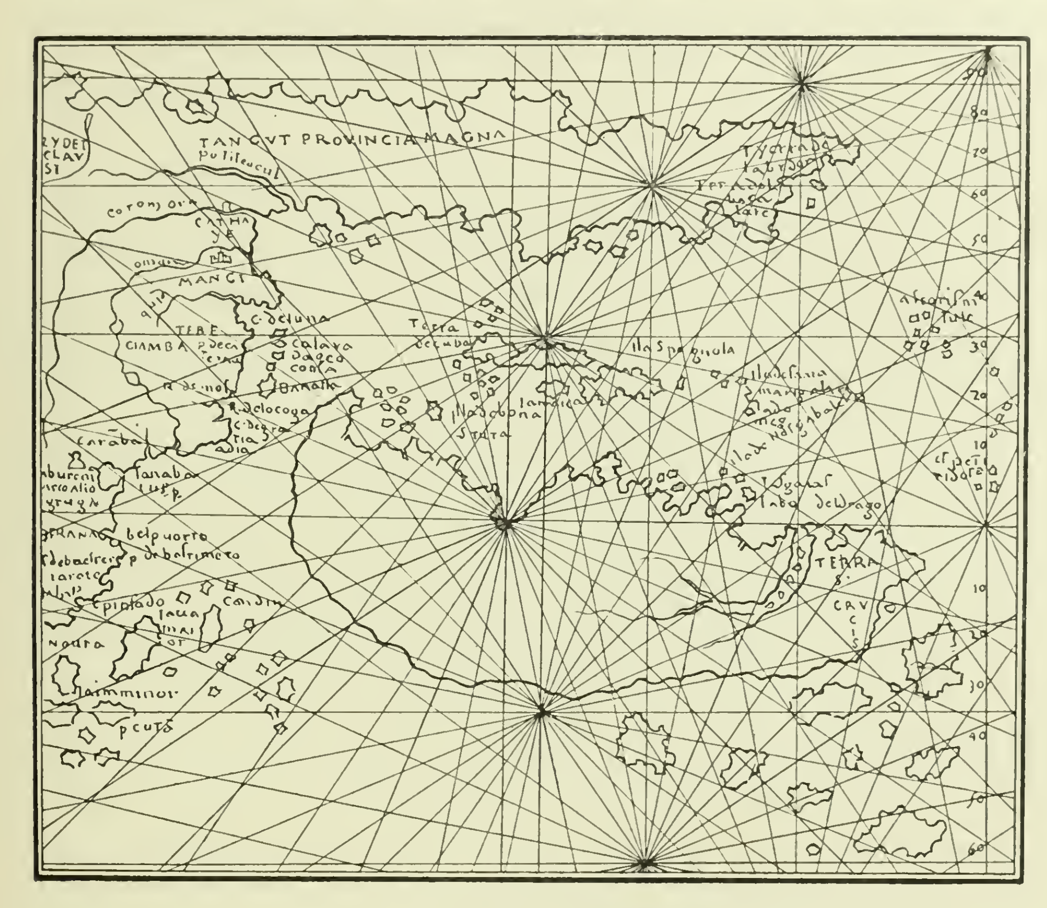
des Espagnols, et donne aux cosmographes, ô Ptolémée ! l'emplacement des lieux. »

Il y avait donc à Florence un cosmographe appelé Francesco Roselli, qui construisait ou peignait des globes terrestres, très peu de temps après les découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais. Le mot *recens* doit s'entendre ici de la période qui s'écoula de 1493 à 1506, c'est-à-dire depuis Colomb jusqu'aux fameuses expéditions de Francisco d'Almeida.

Le cosmographe florentin a aussi sans doute dressé des mappemondes ou des planisphères, qu'il a pu faire imprimer ou publier à Venise, centre prin-

[1] *Raccolta Colombiana*; Berchet, *Fonti*, t. II, p. 394, d'après un recueil de vers copié par Marin Sanuto, le jeune, et conservé à la Marciana.

cipal alors des publications de ce genre. Dans ce cas, il peut être le « diligent Florentin qui publia dans cette ville une délinéation du nouveau monde » et



11. — Roselli C. *Sine anno.*

que Marcus Beneventanus cite dans son *Orbis nova descriptio*[1], rédigé entre 1507 et 1508.

Nous voici maintenant en présence de trois mappemondes gravées équivalant à peu de chose près à une seule configuration géographique. Partant du connu à l'inconnu, nous les désignerons respectivement sous les rubriques : *Roselli A*, *Roselli B* et *Roselli C*.

ROSELLI A

Roselli A est un petit planisphère gravé sur cuivre, encadré dans une bordure ovale et agrémentée de douze têtes d'Éole. Dans le corps de la carte même on lit *F. Rosello florentino fecit.* Autour, mais ajoutés postérieurement

[1] « Quidam etiam Florentinus, vir quidem diligentissimus, novam mundi edidit Venitiis picturam ». *Ptolémée*, Rome, 1508, cap. IX, v. de *b* 4.

et en caractères gothiques d'imprimerie, sont cent soixante-onze vers italiens, se terminant par *Figura et Scrittura in somma di tutto lo habitato. Finis M.DXXXII.* Cette carte, telle que nous venons de la décrire, fait partie de la seconde édition de l'*Isolario*[1] de Bartolomeo da li Sonetti (et non Bartolomeo Zamberti) imprimée évidemment à la date de 1532, selon toute apparence à Venise.

L'éditeur anonyme n'a cependant fait que se servir pour ladite carte d'une planche gravée bien antérieurement et à l'état séparé, mais portant déjà la
ROSELLI B signature *F. Rosello florentino fecit*, et qui est Roselli B. En effet, celle-ci provient de la même planche que Roselli A. Toutefois, c'est un tirage indépendant de tout texte, sans bordure versifiée et conséquemment sans la date de 1532, voire sans aucun millésime, mais elle porte la souscription précitée, du même burin et à la même place.

La bordure occidentale de la carte empêche au premier abord d'apercevoir l'ensemble de la région terre-neuvienne. Cependant, quand on rapproche ce qui est visible à l'Ouest de la partie que les exigences de la projection ont fait reporter au côté opposé, et où se lisent *Tangut, provincia magna* et *Provincia Cathay*, le caractère asiatique attribué à cette configuration devient apparent.

La contrée correspondant à notre Labrador et à Terre-Neuve réunis ne donne que deux noms : *Tierra de Caramello* (terre des Glaçons), que nous retrouverons seulement dans l'hydrographie lusitano-dieppoise, et *rio da Rosa* (la rivière de la Rose, ou *das Rosas* = des Roses), déjà connue par Kunstmann N° III et par l'Oliveriana. Ces désignations, rapprochées de celle qui est inscrite sur le continent de l'Amérique du Sud : *Terra S. Crecis. sive Mendes Novus*, dénotent un prototype portugais, postérieur aux voyages de Vespuce.

ROSELLI C Roselli C, tant par sa facture que par ses configurations, ressemble beaucoup à Roselli A et B. C'est un planisphère presque identique, mais rectangulaire, de 27 cent. × 15 cent., sans bordure, ornements, signature ou date d'aucune sorte[2].

« F. Rosello florentino » est-il le Francesco Roselli de Florence du distique précité, et en même temps le Florentin qui, selon Marcus Beneventanus,

[1] Petit in-folio de 28 ff., sans titre ni lieu d'impression, avec de nombreux bois très frustes, représentant des îles, mais aucune ne se rapporte au nouveau monde ; de même que dans la bordure versifiée il n'y est fait aucune allusion. La carte est de 38 centimètres de largeur par 18 centimètres de hauteur. *Discovery*, n° 204, p. 590-592. La première édition de cet *Isolario* est in-4°, *absque nota*, de 56 ff. avec un grand nombre d'îles grossièrement gravées dans le texte, mais sans planisphère, et sans la longue pièce de vers italiens de l'édition de 1532.

[2] Les seuls exemplaires de Roselli B et Roselli C arrivés à notre connaissance font partie de la collection de M. Horace Landau, de Florence, qui nous a généreusement communiqué un calque et une photographie de ces deux précieuses cartes.

publia à Venise, avant 1507, une carte du nouveau monde ? On doit le croire, bien que nos déductions tendant à ne reconnaître dans ces deux cosmographes florentins qu'un seul individu reposent, il faut l'avouer, plutôt sur des coïncidences que sur des preuves.

Un fait cependant vient à l'appui de notre supposition : c'est le caractère beaucoup plus ancien que 1532 des configurations continentales de l'Amérique dans ces cartes. Les œuvres de l'hydrographie sévillane traçant la côte du nouveau continent sans solution de continuité depuis au moins La Plata jusqu'aux régions arctiques, arrivèrent entre 1526 et 1527 en Italie. D'habiles cartographes italiens, entre autres Vesconte de Maggiolo (1527) et Hieronymo da Verrazzano (1529) ne tardèrent pas à adopter cette délinéation, conforme à la vérité. Mais avant ces dates il circulait des cartes où le littoral au Nord de l'équateur était déjà amorcé par une délinéation de la Terra de Bimini, autrement dit la Floride, que Pierre Martyr d'Anghiera trace dès 1511 ou 1512. Dans ces conditions, il est inadmissible qu'un cartographe comme l'était Roselli, dont les œuvres que nous venons de citer accusent, malgré des erreurs manifestes, du savoir et de l'habileté, s'en fût tenu, après la première décade du XVIe siècle, à une configuration du nouveau monde aussi arriérée que la sienne l'eût paru après le voyage de Gomez.

Ce qui donne encore un caractère d'ancienneté aux configurations américaines dans ces cartes de Roselli, c'est la forme qu'y affecte l'Amérique méridionale. On y voit la plus élémentaire et, à notre sens, la plus ancienne représentation présumée complète de cette partie du continent à l'état séparé [1]. Mais alors que dans les configurations entières d'origine portugaise ou espagnole, c'est la figure d'une pyramide retournée, ici l'on voit une côte méridionale parallèle à l'équateur dans toute sa largeur et qui forme avec le reste une sorte de parallélogramme.

L'étendue restreinte de la côte Sud-Est ne laisse pas non plus d'étonner. Selon l'échelle des latitudes inscrite dans Roselli C, elle se termine au 30°. Ruysch, au contraire, la prolonge jusqu'au 37° et la flanque même d'une légende où se lit que, d'après ce qu'on rapporte, les Portugais avaient exploré cette côte jusqu'au 50° de latitude australe et sans en trouver la fin [2]. Aussi est-on fondé à se demander si cette partie de la carte n'a pas pour base les épures rapportées par Gaspar de Lemos et comprenant seulement la

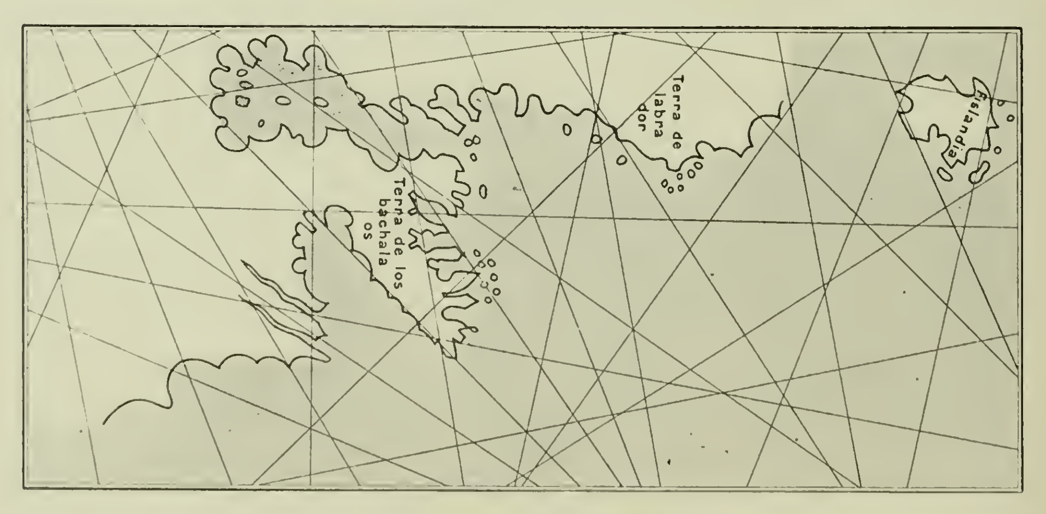
[1] *Cf.* les globes Hauslab, *circa* 1509 ; Lenox, *circa* 1511 ; le globe surmontant l'horloge des Jagellon, à Cracovie, 1511-1512 ; la mappemonde de Stobnicza, 1512, celle de Schöner, 1515.

[2] « Naute lusitani partem hanc terre huius observarunt et usque ad elevationem poli antarctici. 50. gradum pervenerunt, nondum tamen ad eius finem austrinum. »

découverte de Cabral (1500), au maximum, l'exploration de Gonzalo Coelho (1503), tandis que Ruysch embrasse en plus les résultats de voyages portugais subséquents.

LE PORTULAN EGERTON

Le British Museum possède[1] un portulan anonyme renfermant une carte curieuse, que nous rapprochons de celles de Roselli à cause de son origine présumée italienne. S'arrêtant à la marge, la configuration terre-neuvienne peut, dans la pensée du cartographe, avoir été un prolongement de l'Asie. On y remarque un Groënland (dénommé *Terra de Labrador*) et une île de Terre-Neuve supérieurs cependant, comme forme et position, aux délinéations de Ruysch et de Roselli, bien qu'apparemment de la même époque.



12. — Portulan Egerton, vers 1507.

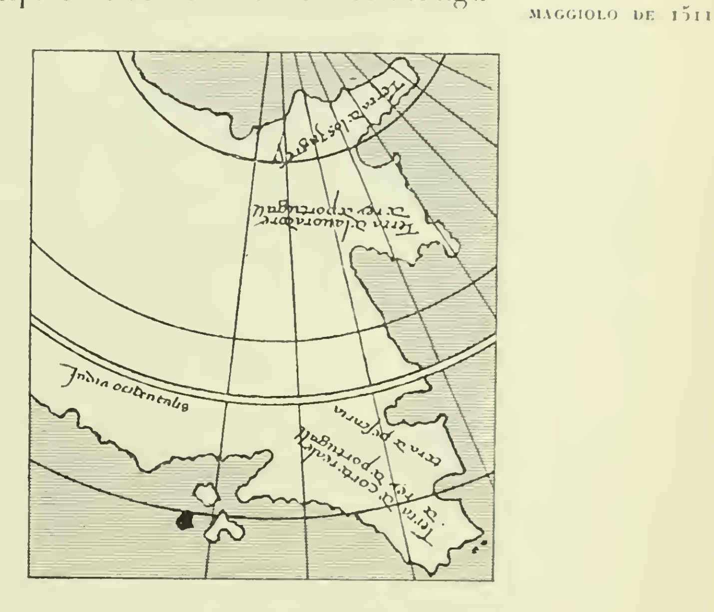
Ces contours et leur orientation rappellent les cartes de Reinel et de Kunstmann N° IV. Le grand dégagement au Sud de Terre-Neuve, ici nommée *Terra de los Bachalaos*, comme dans Roselli C (où cette désignation apparaît pour la première fois) et, au Nord, la continuation à l'Ouest de la côte méridionale de la *Terra de Labrador* attirent l'attention, surtout à cause de la date probable de ce portulan. En effet, la table d'éphémérides qu'il renferme est rédigée pour les années subséquentes à 1507. Il a donc été dressé avant cette date, car, cela va de soi, les tables astronomiques dans les œuvres de ce genre ont pour but d'indiquer l'état du zodiaque, non dans le passé, mais en vue de l'avenir.

[1] Egerton Mss. 2803, f° 8 b. Ce portulan contient en outre une mappemonde, mais elle n'expose aucune délinéation se rapportant aux régions septentrionales. Nous remercions à cette place M. M. Oppenheim qui à notre demande a bien voulu examiner ces deux cartes intéressantes.

Il est à regretter que l'atlas de Maggiolo de 1504 (disparu à la suite du congrès géographique tenu à Venise) n'ait pu être retrouvé. Nous y aurions probablement vu les éléments embryonnaires des configurations lusitano-italiques décrites ici. Mais le portulan dressé à Naples par ce cartographe en 1511 montre que l'évolution de ces tracés s'est continuée en Italie dans le même sens.

MAGGIOLO DE 1511

Ainsi on remarque dans la carte principale de ce beau recueil les configurations de la côte Nord-Est reliées entre elles depuis une *Terra de los Ingres* (Terre des Anglais), qui semble correspondre au véritable Labrador jusqu'à une côte se prolongeant vers l'Ouest, sans solution de continuité autre que la marge de la carte. La légende inscrite sur cette dernière partie du littoral : *India occidentalis*, définit parfaitement l'idée qui a présidé à cette délinéation. Les contours où on lit *Terra de Corte reale* et *Terra de Pescaria*, représentent, ainsi que nous le verrons plus positivement dans une autre œuvre de ce même cartographe, notre Terre-Neuve, depuis à peu près le cap Freels jusqu'aux environs de la baie de Plaisance, en contournant le cap Race, ici anonyme.



13. — Maggiolo de 1511.

Nous ne pouvons en bonne logique quitter ce sujet, sans parler d'une carte, d'époque postérieure, mais qui semble se rattacher aux œuvres florentines ou vénitiennes que nous venons de décrire.

BORDONE DE 1528

Les épures rapportées par Gomez décidèrent naturellement les cartographes à relier, par une côte non interrompue, le continent méridional au continent septentrional. C'est à une carte espagnole que la plupart d'entre eux empruntèrent ce nouveau tracé. D'autres cependant ne firent qu'unir les deux tronçons sur des cartes anciennes. Parmi ceux-ci, nous notons Benedetto Bordone, qui paraît avoir adopté pour ce placage, dans la mappemonde de son *Libro* ou *Isolario*, publié à Venise en 1528[1], une carte ressemblant à celles de Roselli, si ce n'est l'œuvre même.

[1] Il est à noter que le frontispice du Bordone de 1536, reproduit (d'après une autre planche) celui de l'*Isolario* contenant Roselli A. D'autre part, si l'on retrouve un jour « lo Apa-

Les cartes roselliennes et leurs dérivés, ainsi que les mappemondes italiennes du premier quart du XVIe siècle où Terre-Neuve est soudée au continent asiatique, laissent soupçonner une évolution graduelle et particulière à Florence et à Venise, tout à fait indépendante de l'hydrographie lusitano-germanique.



14. — Bordone, 1528.

En réalité, il faut y voir l'interprétation que donnaient les géographes italiens de cette époque lorsqu'ils cherchaient à s'expliquer le véritable caractère des contrées découvertes au Nord de l'Amérique. Leurs théories, à cet égard, dérivaient, ce semble, de l'idée première de Christophe Colomb, propagée par les éditions romaines de l'*Epistola* et celles des *Paesi* fréquemment imprimées en Italie[1], autant que des descriptions graphiques d'origine portugaise. Celles-ci étaient pour eux une source précieuse de renseignements, d'autant plus qu'ils les recevaient directement, et non, comme en Allemagne, par des dérivés de Cantino. C'est là le côté notable de la cartographie lusitano-italique. Il importait de le signaler. Dans la seconde partie du présent ouvrage (chapitre XIV) nous montrerons une nouvelle évolution, particulièrement chez les géographes vénitiens, comme conséquence de la découverte du détroit de Belle-Isle.

mondo in forma rotunda », c'est-à-dire la mappemonde pour laquelle Bordone obtint un privilège du Sénat de Venise en 1508 (*Discovery*, p. 447), peut-être y verrons-nous les configurations américaines de l'une des cartes de Roselli.

Ajoutons que le type rosellien semble s'être maintenu longtemps encore. Nous l'avons retrouvé sur un planisphère gravé dans un cadran solaire en cuivre doré, hexagone (ou octogone?), portant sur le champ l'inscription suivante : *Me dvce perpetuo certior esse potes. Anno 1559, sive mare et terras sev cœlvm et tempora quervs.*

[1] *Bibliotheca americana vetustissima*, nos 32, 48, 55, 58, 70, 90, etc.

XIV

TERRE-NEUVE RÉGION AMÉRICAINE

A première vue, dans Cantino, Terre-Neuve est une île, et une île fort éloignée du continent américain. En regardant la configuration avec soin, on voit qu'elle ne se termine pas à l'Ouest par une côte, mais seulement par un paysage : preuve, aux yeux du cartographe, qu'il s'agissait d'une région soudée à quelque terre[1]. Cette partie de Terre-Neuve est tout aussi indéfinie dans les autres cartes que nous venons d'examiner. Il en est de même à l'égard de Pedro Reinel, cosmographe portugais dont l'œuvre sur ce point mérite d'être étudiée.

Cantino, King et les deux Kunstmann laissent donc substituer, à ce sujet, un doute. On ne peut dire quel était à leurs yeux le caractère géographique exact de la contrée dont Terre-Neuve semblait être une simple continuation. Les documents montrent bien que, dans la pensée des navigateurs qui découvrirent la région terre-neuvienne à la fin du xve ou au commencement du xvie siècle, elle attenait géographiquement aux possessions transatlantiques de l'Espagne ; mais, selon ces marins, de quelle nature était l'ensemble des terres nouvelles, au moins dans leur partie septentrionale ? Le fait que dans toutes les cartes précitées il y a une solution de continuité se chiffrant par 10° de latitude entre le Nord et le Sud, a pu leur permettre de croire, *a priori*, que c'était l'indice d'une île immense s'étendant de l'équateur aux terres arctiques et bloquant la route du Cathay. C'est-à-dire que Terre-Neuve n'attenait pas au continent asiatique, comme tant de géographes finirent par le croire ou l'exposer dans leurs cartes et globes.

La carte de Reinel n'échappe pas à cette interprétation, car sa Terre- PEDRO REINEL

[1] Voir, *supra*, chap. IX, p. 44.

Neuve se termine à l'Ouest dans la marge[1]. Mais il ne faut pas oublier que les contours et la nomenclature exposés par ce cartographe pour cette région ont été adoptés dans toutes les cartes subséquentes où le nouveau monde est représenté en entier et comme un continent distinct de l'Asie. L'opinion de tous les cosmographes qui firent cet emprunt à Reinel, à son prototype ou à un dérivé, était donc que Terre-Neuve n'est pas une île imaginaire, ni une dépendance géographique de l'Asie, mais bien de l'Amérique telle qu'on la conçoit. C'est pourquoi nous faisons dater cette évolution, intitulée ici : *Terre-Neuve, région américaine*, de Pedro Reinel, — jusqu'à plus ample informé.

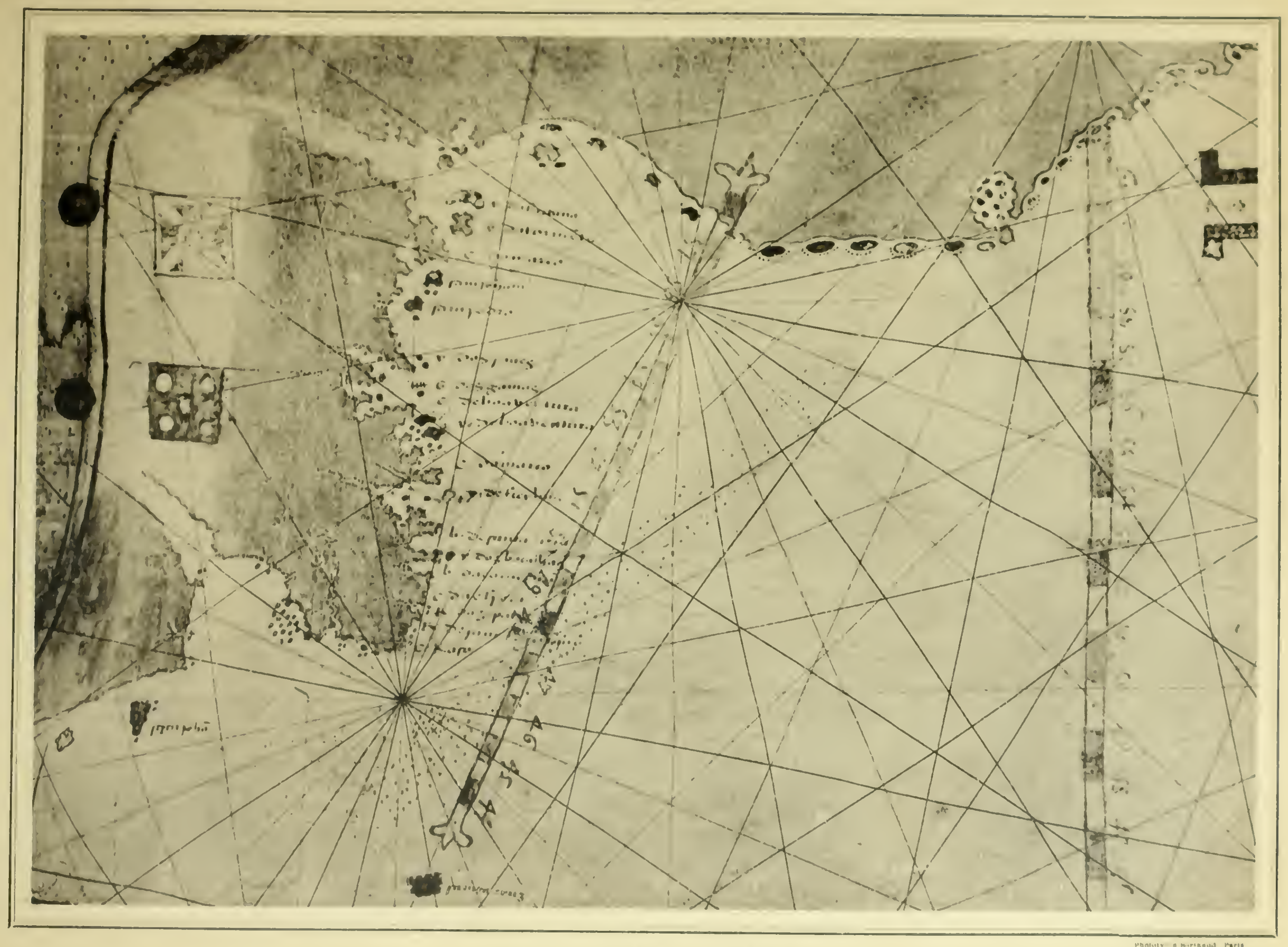
D'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, le but de notre travail n'est pas tant de classer les cartes de Terre-Neuve d'après la date de leur confection que d'établir la chronologie des configurations et des noms de lieux. Dans cet ordre d'idées, la carte de Reinel témoigne d'un progrès manifeste sur les œuvres géographiques déjà décrites ici. Le Groënland cependant y est anonyme et erronément relié au continent américain, de façon à laisser supposer qu'une de ses rives forme l'entrée du détroit de Davis. La côte Ouest du Groënland s'y mêle évidemment au Labrador, lequel se trouve ainsi uni à Terre-Neuve, selon la croyance que partagèrent tous les cartographes jusqu'à la découverte du détroit de Belle-Isle par Jacques Cartier, en 1534. Mais ce qu'il faut noter, c'est l'inclinaison du littoral vers le Sud-Ouest, et l'amorce de la Nouvelle-Écosse. La bordure de la carte seule empêche cette configuration de se prolonger à l'Occident et au Midi, car Reinel semble avoir eu une connaissance plus étendue de ces régions que sa carte ne le montre. Il s'est sans doute abstenu, pour ne pas en augmenter le format et décrire des pays qui, relevant de la couronne de Castille, étaient sans intérêt pour des lecteurs ou des marins portugais.

La nomenclature ne contient pas moins de dix-huit noms, dont deux ne doivent pas se lire : *C. do Marco*, mais comme dans la plupart des vieilles cartes : *C. do Março,* c'est-à-dire non « le cap de Marc », car Marc, en portugais, se rend par « Marcos »; tandis que Março, avec la cédille, donne « mars », nom de mois. Cette distinction est importante ; elle montre que la nomenclature de Reinel peut ne pas provenir entièrement des voyages de Corte-Real ou de ceux entrepris avec l'espérance de retrouver ce navigateur

[1] Biblioth. royale de Munich, Cod. iconogr. 132. Signalée et décrite par J. A. Schmeller, *Abhandlungen der I. Cl. d. Ak. d. Wiss. IV. Bd. Abth. I.* Munich, 1844, p. 247; Kunstmann, nº I en fac-similé; Kohl, nº IX, p. 177; Peschel, p. 332. On est surpris de voir que Schmeller propose pour cette carte la date de 1497-1499. *Cf.* le fac-similé IV ci-joint.



NORD



CARTE DE PEDRO REINEL

Après 1504

(Bibliothèque royale de Munich.)

et son frère Miguel. En effet, les expéditions que nous savons avoir été faites à Terre-Neuve au commencement du XVI[e] siècle pour le compte du Portugal furent toutes entreprises au printemps et, à cette époque, on ne songeait pas encore à hiverner dans ces régions, encore moins à s'y rendre au mois de février.

La nomenclature est exclusivement portugaise et telle que nous la retrouverons, à peine déformée, dans toutes les cartes, non seulement lusitaniennes, mais espagnoles, catalanes, italiennes et françaises.

Y. da Fortuna[1],	C. das Gamas,	Y. dos Bocalhas,
Y. da Tormenta,	C. de Boãventura,	B. de Comceicã,
C. do Marco (« Março[2] »),	Y. de Boãventura,	C. da Espera,
Sam Joham,	C. do Marco (do Março[3]),	R. das Patas,
Sam Pedro,	Y. de Frey Luis,	R. de Sam Francisquo,
Dos Saues (« dos aves »),	B. de Santa Ciria,	C. Raso.

En plus, mais sur les latitudes de la Nouvelle-Écosse, deux îles : Sam Johã et Santa Crux.

[1] Pour plus de clarté nous ajoutons ici, et dans la plupart des nomenclatures qui suivent, des majuscules.

[2] D'après le *Padron General* de 1536 (OVIEDO, t. II, p. 149), c'est *Punta de Março* = la Pointe de Mars, qu'il faut lire à cette place. Elle est inscrite sur ledit *Padron*, par 52° 20'.

[3] Là, d'après CHAVES, était le véritable *cabo de Março* = cap de Mars, par 51° 40'.

XV

TRACÉ DE LA CÔTE CONTINENTALE

Le portulan de Reinel indique bien, au Sud, un raccord, mais on a lieu de s'étonner qu'il ne l'ait pas continué, puisque le tracé de Cantino lui en fournissait les éléments. D'ailleurs on ne retrouvera plus la terre continentale de ce dernier dans aucune des cartes exclusivement de confection lusitanienne, sans que rien ne vienne expliquer cette disparition. Peut-être y vit-on alors en Portugal un empiétement sur le domaine transatlantique de l'Espagne, aux termes du traité de Tordesillas. Fait non moins curieux de prime abord, vingt-cinq ans s'écouleront avant que les cartographes n'insèrent une délinéation quelconque du littoral qui s'étend de l'extrémité septentrionale de l'île du Cap-Breton à la Floride. La principale raison de cette lacune est, croyons-nous, que la ligne de démarcation passait, théoriquement, sur les sphères de l'époque, par 47° 24′ (Enciso) ou par 47° 17′ (Junte de Badajoz), soit réellement par 45° 38′ ou par 46° 36′ Ouest de Greenwich sur notre sphère actuelle[1].

Dans la pratique l'écart était moindre, car l'hydrographie sévillane plaçait (arbitrairement ou par approximation) la ligne de démarcation sur une longitude correspondante à celle de Halifax, selon nos cartes. Ce tracé donnait à l'Espagne la souveraineté absolue de toute terre située à l'Ouest du 63° de Greenwich et ne laissait au Portugal aucune côte de l'Amérique septentrionale au Sud de 44° 30′ de latitude. Il n'était donc pas permis aux pilotes portugais d'explorer une partie quelconque de ce que nous appelons le littoral des États-Unis ou d'en dresser la carte.

D'autre part, à l'exception de La Cosa, les cartographes espagnols n'ont tenu aucun compte de la région au Nord de la Floride pendant le quart de siècle qui suivit la découverte de l'Amérique. Ajoutons que l'Espagne ne

[1] *The Diplomatic History of America : its first chapter;* 1452 — 1492 — 1494. London, 1897, in-8°, chapitres XIV et XVIII. Voir aussi la carte comparative en tête du volume.

chercha même à en tirer parti qu'à dater de 1521, quand Lucas Vasquez de Ayllon visita la terre de Chicora (les Carolines). On peut donc dire que les éléments cartographiques manquaient, officiellement du moins, pour construire une carte de cette partie du littoral.

Nous ne sortirons pas du sujet en reproduisant ici les contours que les Espagnols et leurs imitateurs donnèrent pendant si longtemps aux pays qu'ils savaient exister au Nord-Ouest des Antilles. Le lecteur ne tardera pas à voir l'importance de cet *excursus*, car c'est dans des imitations ou des dérivés faits hors d'Espagne et dont les modèles n'existent plus, que nous arriverons à déterminer la conception géographique adoptée pour Terre-Neuve par les cartographes espagnols.

Du millier de cartes qui furent faites en Espagne ou par des marins à son service, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'au voyage de Estevão Gomez (1525) et concernant cette partie du monde, on n'en possède plus que onze. Neuf sont manuscrites[1]. Trois sont de grossières gravures sur bois ou sur cuivre, de petit format[2], exécutées, la première à Séville, la seconde à Nuremberg, la troisième (en duplicata) probablement à Venise. Si l'on excepte le planisphère de La Cosa (déjà amplement décrit), une seule[3] de ces onze cartes expose des contours au Nord de la Floride, et ils sont frustes ou vagues. Quatre ne contiennent rien qui puisse nous intéresser ici[4], tandis qu'une est incomplète de la partie utile à connaître en ce moment. Il ne reste donc de la série que cinq spécimens à examiner, et cela seulement parce qu'on y voit pour la première fois dans les œuvres espagnoles (depuis la mappemonde de La Cosa) une partie quelconque du continent de l'Amérique du Nord. Cette partie dans les cartes les plus anciennes n'est qu'une petite péninsule, mais elle représente la Floride : point de repère, comme on le verra bientôt, pour retrouver les délinéations de Terre-Neuve adoptées primitivement par les cartographes de Séville.

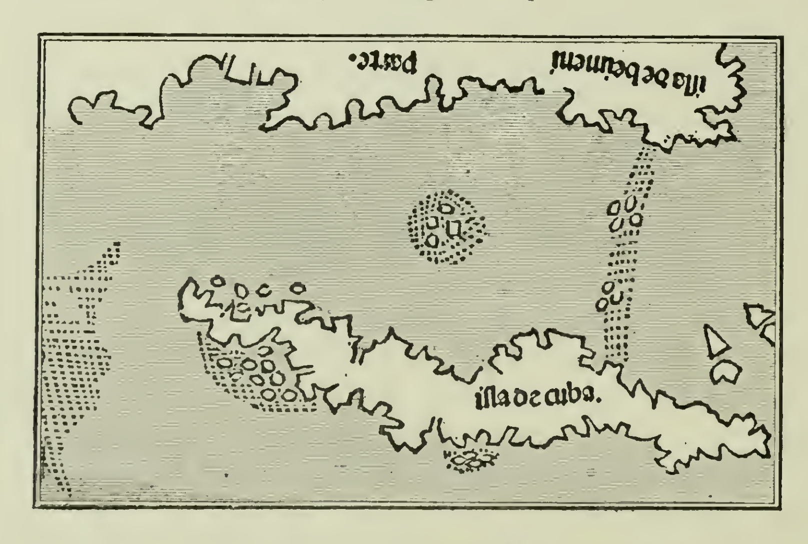
[1] 1° La Cosa, 1500 ; 2° Bart. Colomb (?), 1503 ; 3° l'Hispaniola de la Colombine, 1503 (?) ; 4° Pinedo-Garay, 1519 ; 5° Wolfenbüttel A, 1519 ; 6° Figueora, 1519 ; 7° Garcia de Toreno, 1522 (c'est celle dont il manque la moitié) ; 8° Planisphère dit de Turin, 1522 ; 9° Pigafetta, 1523.

[2] 1° Pierre Martyr d'Anghiera, 1512 ; 2° Cortez, 1520 ; 3° et 3° *bis*, Juan Vespuce, 1523 et 1524.

[3] Mappemondes gravées sur cuivre de Juan Vespuce (*Discovery*, 1523, 1524, p. 533-534, nos 147, 148). Ce ne sont que deux éditions de la même carte, avec quelques différences.

[4] 1° La grossière esquisse où la Jamaïque est placée au Nord d'Hispaniola, et que Wieser attribue à Barthélemy Colomb (*Mittheil. d. Instituts für osterr Gesch-forschung*, 1893 : suppl. IV) ; 2° la carte d'Hispaniola conservée à la Biblioteca Colombina ; 3° celle de Porto-Rico envoyée en 1519 par R. de Figueora (*Discovery*, p. 500) ; 4° la série de petits tracés dans les Pigafetta manuscrits. Bien que l'œuvre d'un Italien, ces derniers proviennent d'une expédition faite sous pavillon espagnol.

A en juger par les types aujourd'hui connus, l'Espagne et le Portugal, qui avaient d'abord fait figurer dans leurs cartes (La Cosa et Cantino) des délinéations continentales au Nord-Ouest des Antilles, ne tardèrent pas à éliminer ces contours entièrement. La première fois qu'on voit réapparaître dans la cartographie espagnole des signes d'un continent de ce côté, c'est dans la médiocre gravure sur bois ajoutée à un nouveau tirage de l'édition de 1511 de certaines œuvres de Pierre Martyr d'Anghiera, publiée à Seville[1] :



15. — La Floride, selon Pierre Martyr, 1512.

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Ce tracé ne peut guère être que l'épure d'un simple atterrage dans la région floridienne et récemment accompli. En effet, au verso, dans une épître adressée par Pierre Martyr au cardinal Ximenez, il informe le célèbre prélat qu'au « Nord on a découvert des contrées et des terres merveilleuses dont on peut voir au recto la représentation gravée[2] ».

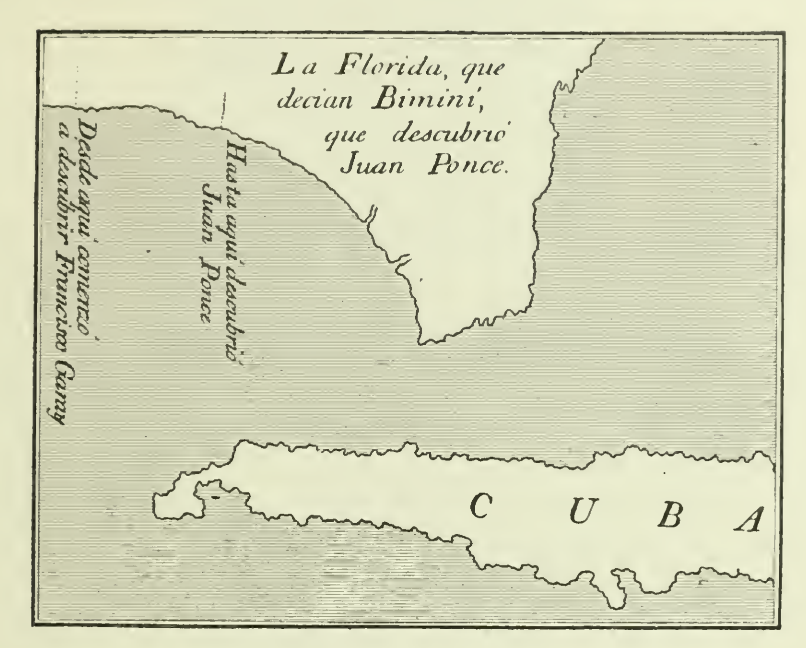
Ce pays est la Floride, connue d'abord sous le nom de île de Bimini (ici *Beimeni*). Cette côte, placée parallèlement à Cuba, montre bien qu'elle ne fut pas explorée. Autrement, on lui eût donné une forme très péninsulaire, comme dans la réalité et dans toutes les représentations subséquentes.

Les cartes espagnoles les plus rapprochées de celle-là, par la date, accusent, outre la péninsule floridienne, un prolongement de la côte, mais à

[1] *P. Martyris angli mediolanensis opera... Impressum Hispali per Jacob. Corumberger.* (*Bibliotheca americana vetustissima*, n° 66, p. 122). pour la première édition, voir les *Additamenta*, n° 41, p. 56, et la *Discovery*, n° 94, p. 471.

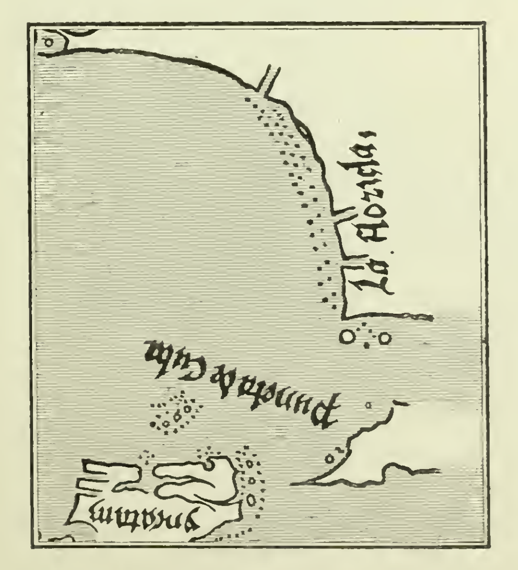
[2] « Ad septentrionem vero miras etiam terras mirosque tractus reperiunt quorum vestigia cerne dextrorsus sculpta. »

l'Ouest, avec plus ou moins de continuité, comme, par exemple, dans les suivantes : ALVAREZ PINEDA



16. — La Floride selon Pineda, 1519-1520[1].

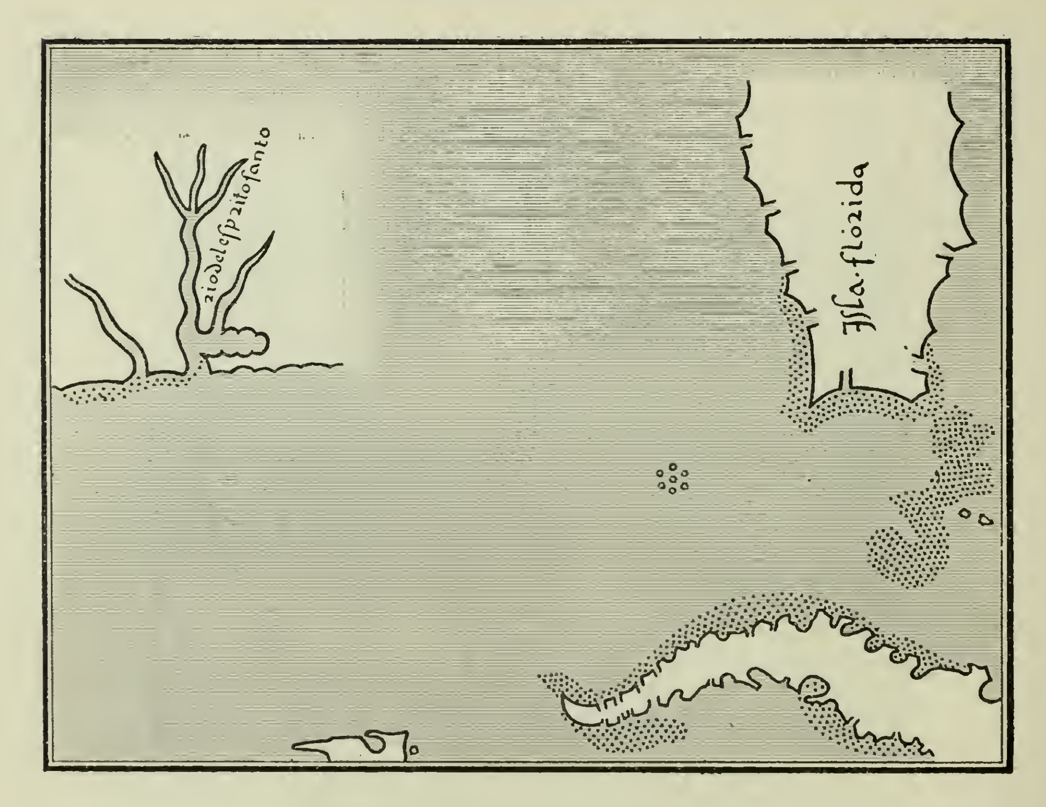
FERNAND CORTEZ 1520



17. — La Floride selon Cortez, 1520[2].

[1] D'après les manuscrits de Muoz et la collection de Navarrete, t. III, p. 147-148.

[2] D'après le fac-similé ajouté par Peypus à son édition latine des 2e et 3e lettres de Fernand Cortez; Nuremberg, 1524, in-fol.



18. — Planisphère de Turin

Jusqu'ici, c'est tout ce que les cartes espagnoles connues donnent du continent de l'Amérique du Nord. Peut-être la moitié (aujourd'hui perdue) de la superbe mappemonde dressée à Valladolid par Nuño Garcia de Toreno en 1522 [1], était-elle plus détaillée à cet égard. Quoi qu'il en soit, à notre connaissance, c'est seulement avec les deux éditions de la carte bizarre dressée par Juan Vespuce (neveu d'Améric), et si mal gravée en 1524, apparemment à Venise, qu'à la péninsule floridienne vient s'ajouter, dans l'œuvre d'un cartographe au service de l'Espagne, une autre délinéation continentale, laquelle est Terre-Neuve [2].

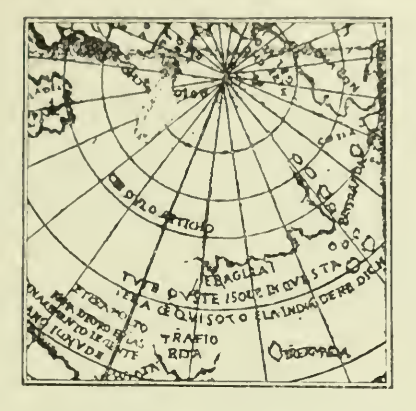
Mais, huit ans au moins avant Juan Vespuce, les cartographes italiens et portugais avaient représenté Terre-Neuve en même temps que la Floride. On possède trois de ces cartes. La plus ancienne de celles-ci est probablement

[1] *Discovery*, n° 144, p. 518.

[2] Photolithographie exécutée à Vienne d'après l'exemplaire de M. le prince Liechtenstein et par ses ordres; *Discovery*, n[os] 147 et 148 et pl. XX; D[r] A.-E. Nordenskiöld, *Periplus*, p. 153; p. xlvii. Les noms qu'on lit sur cette carte sont *T*[err]*a fiorita*; *Ebaglia*, mauvaise lecture pour *Bacaglia* (cabillaud) et la légende *Tutte questi isole di questa terra acquisoto e la India de re di Castig*[li]*a*.

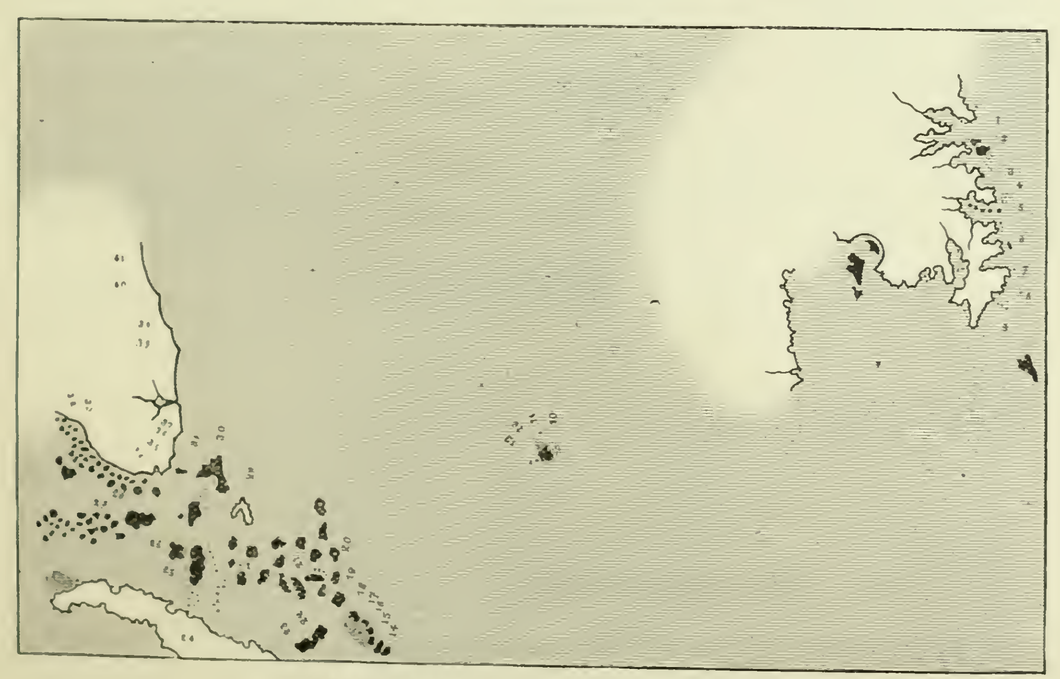
CONTE OTTOMANNO FREDUCCI

la carte que dressa Conte Ottomanno Freducci, à Ancone[1], on ne peut dire en



19. — Terre-Neuve, selon Juan Vespuce, 1524.

quelle année : la date se trouvant malheureusement effacée par la vétusté et



20. — L'Amérique septentrionale, d'après Ott. Freducci.

la negligence. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il faut en placer la

[1] « Conte de Hectomanno Freducci de Anchona la facta in Anchona nella... » La date, qui était sur la languette, est effacée. MS. sur parchemin, $1.22^c \times 78^c$; conservé aux Archives d'Etat à Florence et publié en phototypie par M. Eugenio Casanova, qui y a ajouté une analyse, *Pubblicazioni del' R. Istituto in Firenze*, 1894. On possède des cartes manuscrites portant cette

confection entre 1513-1514, quand Ponce de Léon explora et nomma la Floride, et 1525, année du retour de Estevão Gomez en Espagne, après avoir relevé la côte qui s'étend de cette péninsule jusqu'à l'île de Terre-Neuve.

Les contours de Terre-Neuve décèlent un progrès sensible sur ceux que nous avons décrits jusqu'ici ; en ce sens que la péninsule au Sud-Est, par sa profonde échancrure, se rapproche davantage des contours de la péninsule d'Avalon, tandis que le grand promontoire adjacent donne naissance aux deux baies de Plaisance et de Fortune.

Quant à la nomenclature, elle est portugaise, mais espaniolisée et plus brève que dans Reinel [1] :

1. Rio [*sic*] das gramas.
2. Yª de fuego.
3. Cº domarco.
4. Monte de trigo.
5. Yª de fre luixi [1].
6. Yª de becaliab.
7. Baliada cõcepçaz.
8. Cº desperado.
9. Cº raxo.
   Yª de Juam esteueç.
10. Quiras ucenon...
11. Monte peloxo.
12. La bermuda.
13. Mira come vas.
32. Guchi.
33. Stabada [Sta Barbara].
34. Chequiche.
35. Rio salado.
36. Abacoa.
37. Cº de setos.
38. Ponta de arçifes.
39. Chantio.
40. Rio de canoas.
41. I. florda.

L'*isla de Fuego* apparaît ici pour la première fois. Ce qu'il importe surtout de se rappeler, c'est la forme particulière de la péninsule avalonienne :



21. — Péninsule d'Avalon, selon Freducci

En effet, ce point de repère nous sera bientôt d'une grande utilité.

signature et datées respectivement, 1497 (Lelewel, t. II, p. 106), 1524, 1533, 1536, 1539. (Uzielli et Amat di S. Filippo, *Studi biogr. e bibliogr.*, t. II, p. 110, 117, 119 et 282.) Nous ne savons s'il s'agit d'un même individu. Le lecteur n'ignore pas que, ici, *Conte* est un nom propre et non un titre.

[1] Les formes bizarres : *fre luixi*, *becaliab*, *balia*

South.



D'après la carte originale conservée à la Bibliothèque royale de Munich.

[illegible] explora et nomma la Floride [illegible] Espagne, après avoir relevé la côte [illegible] de Terre-Neuve.

[illegible] de Terre-Neuve [illegible] sur ceux que [illegible] Sud-Est, par sa [illegible] de la péninsule d'Avalon, tandis que le grand [illegible] aux deux baies de Plaisance et de [illegible]

Quant à la nomenclature [illegible] et plus brève que dans [illegible]

[illegible]

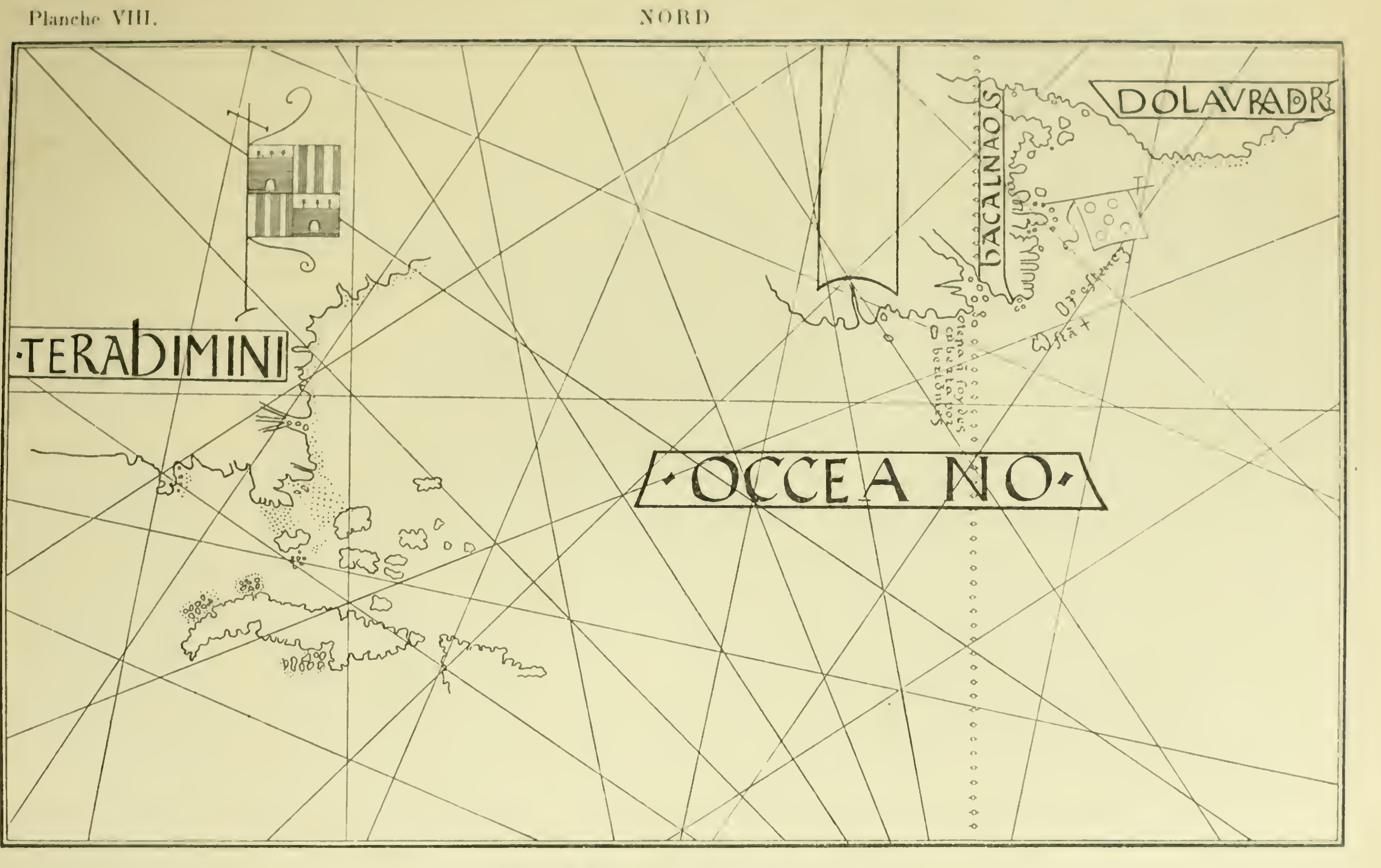
L'isla de Fuego apparaît [illegible] la première fois. Ce qu'il importe surtout de se rappeler, c'est la forme particulière de la péninsule avalonienne.



[illegible]

[illegible]

NORD



TRACÉ DE KUNSTMANN N° IV

VERS 1520

(D'après la carte originale conservée à la Bibliothèque royale de Munich.)

Vient maintenant Kunstmann N° IV, qui est une œuvre entièrement portugaise [1] et appartenant à une catégorie dont l'influence, à en juger par les similaires, tels que, par exemple, Miller N° I (fac-similé V), a dû être notable. On voit, d'après le fini du travail et les légendes explicatives, que cette famille de cartes a été adoptée par les cartographes plutôt comme modèles d'objets de luxe que pour l'usage des marins et de savants. Elles n'en sont pas moins très intéressantes et fort utiles, tant par le caractère des délinéations (voir le croquis hors texte ci-joint) qu'à cause de la nomenclature. KUNSTMANN N° IV

Lorsqu'on considère Kunstmann N° IV dans son ensemble, ce qui frappe d'abord, c'est la présence des contours de l'isthme de Panama sur le versant de l'océan Pacifique, lesquels furent découverts seulement au cours de l'expédition de Vasco Nuñez de Balboa quand, en 1516-1517, il partit d'Acla à la recherche des perles [2]. Cette délinéation donne la date minimum de la carte.

Nous voyons ensuite le Groënland se continuant à l'Ouest jusqu'au Nord de Terre-Neuve et, non plus sous la forme d'une île, comme dans King ou d'une péninsule, comme dans Kunstmann N° III, mais avec un aspect continental et relié à l'Amérique. Cette configuration, y compris sa légende : *do Lacrador*, se retrouvera, mais espagnolisée, dans toutes les cartes de l'hydrographie sévillane. Un détroit borde la côte nord de Terre-Neuve, nommée ici *Bacalnao* (sic pro *Bacalao*). Les profils orientaux de cette île sont copiés sur Reinel et sans plus de relief : preuve d'une connaissance arriérée, même pour l'époque, des grandes presqu'îles, notamment de celle d'Avalon, tracée déjà par C.-O. Freducci, et peut-être par Ruysch.

La côte Sud aboutit à un golfe rudimentaire, évidemment le Saint-Laurent. A proximité se voient des contours qui sont ceux de l'Ile du Cap-Breton et de la Nouvelle-Écosse, comme l'indique la légende : *Terra que foy descuberta por bertõmes*. La nomenclature terre-neuvienne, déjà riche dans Reinel, est complètement omise. Par contre, on relève deux importantes inscriptions. Sur la partie mamelonnée du Labrador, se lit :

Terram istam portugalensis viderunt a tamen non intraverunt : — « Les Portugais virent cette terre mais n'y entrèrent point. »

da co[n]cepçaz, stabada, quiras ucenon (*pro* oceano), ainsi que la légende *mira come vas*, qui nous paraît s'appliquer à un navire sous voiles, dessiné sans doute dans le prototype de FREDUCCI, et nombre d'autres noms estropiés, relevés par M. CASANOVA, se retrouvent dans l'atlas d'Angelo FREDUCCI, de 1556, conservé à la Bibliothèque communale de Mantoue.

[1] Bibliothèque royale de Munich, reproduite pas KUNSTMANN, *Die Entdeckung America's* et décrite dans le volume de texte, p. 129 ; KOHL, *Document. history of Maine*, p. 179, *seq.* ; *Discovery*, n° 130. Il y a un fac-similé de la carte complète, à la Bibliothèque nat., Géogr., 1020 A et B.

[2] OVIEDO, *Hist. Genl. de las Indias* ; lib. XXIX cap. IV, t. III, p. 36.

C'est ce que dit le cartographe de Cantino, preuve qu'il s'agit bien du Groënland et non de ce que nous appelons le Labrador, malgré la grande différence qu'accuse cette configuration dans les deux cartes.

Sur la partie correspondante à Terre-Neuve et à la Nouvelle-Écosse, se trouve l'inscription suivante :

« Terram istam Gaspar Corte Regalis portugalensis primo invenit et secum tulit homines silvestres et ursos albos in ea est maxia multitudo animalium et avium nec non et pescium qui anno sequenti naufragium perpessus nunquam redunt (*sic*) et fratri ejus Micaele anno sequenti contigit. »

« Cette terre fut d'abord découverte par Gaspar Corte-Real, Portugais. Il en ramena des hommes sauvages et des ours blancs [1]. On trouve beaucoup d'animaux, d'oiseaux et de poissons. L'année suivante, il y fit naufrage et ne revint pas. Son frère, Miguel, l'année d'après, eut le même sort. »

MILLER N° 1

La troisième carte de cette catégorie est celle que nous avons nommée d'après Eugène Miller, son dernier possesseur [2].

Dans cette carte, la configuration de Terre-Neuve relève du prototype ou d'un dérivé de Reinel, mais en accusant un progrès notable.

De profondes échancrures se remarquent à la hauteur de ce qui semble être White Bay, et au commencement de la péninsule (ici fragmentée) qui se termine par le *Capo Raso*. Toute cette partie est représentée sous forme d'amalgame de grandes îles superposées, et devient par ce fait le prototype de presque toute l'hydrographie dieppoise pour Terre-Neuve. La côte méridionale se prolonge à l'Ouest jusqu'à un grand golfe, comme dans Kunstmann N° IV, mais moins vague et se continuant plus loin dans la direction du Sud-Ouest.

Terre-Neuve est dénommée *Terra Corte regalis*. Dans la région y attenant au Sud-Ouest et qualifiée de *Terra frigida*, se trouve la légende suivante :

« Ista regio a cosmimetris mundus nouus nuncupatur que in occidentali plaga sita est magna, cum Brasilie regione terraque de Corterreal, Norvegaque eetiam conterminabilis est. Auri at multi, aliarumque mercantiarum fertilis existit. »

« Ce pays, appelé par les géographes *Mundus novus* et situé à l'Occident, est grand. Il est borné par le pays du Brésil, la terre de Corte-Real et aussi par la Norvège. Il est très fertile en or et en autres merceries. »

[1] Les glaces du courant polaire entraînent parfois des ours blancs qui descendent sur les plages du Labrador et de Terre-Neuve, au printemps ou au commencement de l'été, lors de la débâcle.

[2] Mais comme nous devons à MILLER deux cartes, l'une et l'autre citées dans le présent travail, celle-ci est nommée Miller n° 1. Ces deux belles cartes ont été acquises en 1897 par la Bibliothèque nationale et s'y conservent, dans la section de géographie. Elles provenaient du vicomte DE SANTAREM, débiteur de MILLER.



NORD



L'AMÉRIQUE DU NORD SELON MILLER Nº 1

Vers 1520

(Bibliothèque Nationale de Paris. *Géographie*)

Plus loin, encore à l'Occident, dans les parages des Carolines, on lit :

« Hanc regionem lustrantis quidam nuncupatus primus inuenit eamque a suo nomine ita denominauit hic. Siluestres homines eiusdem coloris sicut et nos sumus veterum faunorum ac satyrorum more degentes situs ipse fere omnis asper et montanus. Existit capreis, ceruis, darais et id genus animabilius, atque ursis etiam diversisque aliis feris maxime frequens flumina in sunt plura et magna. Que in mare labentur hostia navigantibus ad malum portuosa prebene (?) et ad penitiores partes intrandum commodantur (?) »

« Parcourant cette région, un certain quidam nommé [Corte-Real] la découvrit le premier et l'appela de son nom. Il y trouva des hommes sauvages de même couleur que nous, vivant à la façon des anciens faunes et satyres. Quant au site, il est presque tout entier âpre et montagneux. Il y a là des chèvres, des cerfs, des daims et autres animaux de même genre. On y rencontre de nombreux ours et diverses autres bêtes féroces. Il y a des fleuves nombreux et grands, offrant à leur embouchure aux navigateurs comme des anses fort commodes pour pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays. »

La nomenclature de Terre-Neuve est celle de Reinel, mais avec les additions suivantes :

C. fremoso.
Y. do fogo.
Ylhas das aues.
Monte de trigo.
Y. darenas.
R. de Sam Joham.
Baya de santa ana.
R. da Aguea (*pro* aguia = aigle ?)
C. de San Francisco (au lieu de R. de San Francisco).
R. fremoso.

Enfin, à l'Ouest du cap Race on relève onze noms :

R. grande.
C. das XI virg[in]es.
Omze myll virg[in]es (archipel).
R. das ylhas.
C. fremoso.
Norda (?).
R. de saluuago.
Amgra de...
R. de Sam pablo.
C. do breto[n]es.
Terra frigida.

C'est la première fois qu'un archipel des Onze mille vierges figure dans la région terre-neuvienne sur les cartes connues : fait notable et qui demande à être expliqué :

Dans des lettres patentes accordées par le roi Emmanuel, le 13 mars 1521, à João Alvarez Fagundes[1], gentilhomme portugais, on lit qu'ayant promis par un acte antérieur la seigneurie des îles et terres que celui-ci viendrait à découvrir, et cette condition se trouvant réalisée, S. M. lui octroie « la terre dite ferme, à partir de la ligne de démarcation qui sépare les possessions de

[1] E.-A. de Bettencourt, *Descobrimentos, guerras e conquistas dos Portuguezes em terras de Ultramar*. Lisboa, s. d., in-4°, volume autographié, t. I, p. 132-135.

la couronne de Castille du côté du Sud, jusqu'à la terre découverte par les Corte-Réal ; en plus, la baie d'Auguoda, sur la côte Nord-Est et Sud-Est, et les îles auxquelles il a donné son propre nom » : *a que elle pos nome ffagumdas.* Parmi ces îles, se trouvent mentionnées : *a ilha de Santa Cruz*[1] *que esta no pee de banco :* — « l'île de la Sainte-Croix qui est près du banc » et *a ilhas do arcepelleguo das onze mill virgeens :* — « les îles de l'archipel des Onze mille vierges. »

Ce qu'il faut retenir de ceci, c'est d'abord, la continuation de la croyance chez les Portugais que Terre-Neuve et la Nouvelle-Écosse attenaient aux possessions américaines de l'Espagne. Ensuite que la région maritime baignant la côte méridionale de Terre-Neuve a été explorée par Fagundes, avant mars 1521 et que c'est lui qui a nommé les îles qui s'y trouvent. Nous pouvons alors présumer que Kunstmann N° IV et Miller N° I retracent la côte méridionale de Terre-Neuve et l'entrée du golfe Saint-Laurent, voire ce qui était connu à cette époque du golfe même, d'après un dérivé des épures rapportées par Fagundes. On s'explique aussi comment Emmanuel pouvait concéder des terres continentales au Sud de Terre-Neuve. C'est que la Ligne de Démarcation avait été reportée par les cartographes, tant portugais qu'espagnols, plus à l'Ouest que dans Cantino, puisque les cartes de Weimar la font passer au milieu de la Nouvelle-Écosse. C'est probablement une des raisons pour lesquelles Kunstmann N° IV et Miller N° I interrompent leur tracé à l'occident de cette longitude.

Les documents ne permettent pas de fixer la date de l'exploration de Fagundes qui motiva les lettres patentes de mars 1521. Tout porte à croire cependant que ce fut l'année précédente, car les concessions suivaient de près les découvertes, et nous savons que ce navigateur ne tarda pas à retourner dans cette région pour y planter une colonie. Ces déductions conduisent à l'opinion que la carte de Miller est postérieure à 1521, malgré l'absence de délinéations se rapportant à la côte occidentale des isthmes de Darien et de Panama. Elles ont été omises comme étant sans intérêt pour des Portugais, et parce que le cartographe n'a sans doute pas voulu augmenter le format d'une carte dont les configurations pour l'Amérique centrale se rapprochent tout à fait de la bordure. C'est ce qu'il a fait d'ailleurs pour le Groënland et le Brésil. Ajoutons que cette belle carte est, comme les portulans d'Agnese, plutôt une œuvre de miniaturiste que d'hydrographe.

[1] Notons cependant qu'une île de Santa-Cruz se trouve déjà dans Reinel, mais nous ne croyons pas que ce soit celle de Fagundes, car elle est trop à l'Ouest du banc.

XVI

LE PASSAGE DU NORD-OUEST

Très peu de temps après la découverte de l'Amérique, on s'aperçut que ce n'était pas le Cathay[1]. Colomb, lui-même, finit par s'en rendre compte, bien que cette idée détruisît toutes ses théories. La pensée dominante des navigateurs devint donc de franchir le continent (encore pour eux une île ou une péninsule immense) par un passage qui, de l'Est du nouveau monde, les conduirait à la Chine et au Japon. Jean Cabot, avant tout autre, dès 1499, espéra le découvrir dans les régions septentrionales de l'Amérique[2]. LES BACALLAOS

Les Espagnols, mais beaucoup plus tard, crurent aussi à l'existence d'un détroit au Nord-Ouest. Ils le plaçaient aux environs de Terre-Neuve. Peu avant 1511, Ferdinand d'Aragon fit un contrat avec Juan de Agramonte *para ir a saber el secreto de la terra nueva* : — « pour aller approfondir le secret de la Terre Neuve ». En 1512, ce prince engagea les services de Sébastien Cabot, également dans ce but : *sobre la navegacion à los Bacallaos*[3], pays que celui-ci, avec sa vantardise ordinaire, prétendait avoir découvert.

Ces explorations, néanmoins, restèrent à l'état de projet pendant dix ans. Elles ne furent reprises que dans l'année 1524-1525 par Charles-Quint, qui en confia l'exécution à Estevão Gomez, célèbre pilote portugais, venu, avec Magellan, s'établir en Espagne sept années auparavant. La cédule du 21 mai 1524, récemment découverte, porte que Gomez est nommé : *capitan de un galeon que mandamos armar para descubrir toda la costa desde la Florida hasta los Baccalaos*[4] ; en d'autres termes, jusqu'à Terre-Neuve, mais non à cette île même, laquelle, d'après le traité de Tordesillas et les

[1] *Discovery*, p. 105.

[2] *Ibidem*, p. 107.

[3] Ms. Collection de Muñoz ; *Jean et Sébastien Cabot*, doc. XVI.

[4] José Toribio Medina, *Una expedicion española a la tierra de los Baccalaos en 1541*. Santiago de Chile, 1896, in-18, p. XXIII, note 12.

tracés de la ligne de démarcation, appartenait au Portugal. Déjà nous savions, par Pierre Martyr d'Anghiera, que Gomez était parti de La Corogne à la recherche d'un passage « entre la terre de la Floride et les Baccalaos[1] ».

ESTEVAM GOMEZ

L'expédition ne comprenait qu'une petite caravelle de 50 tonneaux. Partie d'Espagne à la fin de 1524, elle aborda au nouveau monde dans les premiers mois de 1525 et revint au port d'attache en novembre suivant. La relation que Gomez fit de son voyage est perdue et les renseignements aujourd'hui connus sont vagues, parfois contradictoires. Ce qui semble ressortir de l'ensemble, c'est que Gomez fit son exploration du Nord au Sud. Si nous en jugeons par la carte qu'Alonso de Santa-Cruz a ajoutée à son *Islario*, sous le titre de : *Tierra que descubrio el piloto Estevan Gomez*, ce fut à partir de quelque point indéterminé de la Nouvelle-Écosse. Cependant les commentaires de Santa-Cruz, qui connut Gomez personnellement à Séville de 1520 à 1524 et pendant l'hiver de 1526, autorisent l'hypothèse que celui-ci a pu explorer l'entrée méridionale du golfe Saint-Laurent. Bien que consignés dans un ouvrage rédigé seulement en 1560, ces détails sont néanmoins très intéressants comme données pour l'histoire cartographique de l'île du Cap-Breton et des abords méridionaux de Terre-Neuve. En voici le résumé :

ALONSO DE SANTA CRUZ

Le grand cosmographe dit qu'avant le voyage de Gomez, l'île (si mystérieuse) de Saint-Jean était placée dans l'intérieur de la baie appelée « des Bretons », mais que ce pilote démontra *de visu* l'inexactitude de cette position. Selon lui, l'île n'était pas dans la baie, mais adjacente au continent, et qu'entre les deux, il y avait un chenal de cinq à six lieues de largeur. Ce chenal ne saurait guère être le détroit de Canso. C'est plutôt le passage entre le cap Nord et le cap Ray. On doit aussi voir dans sa baie des Bretons le golfe Saint-Laurent et dans l'île Saint-Jean l'Ile du Cap-Breton, mise à sa véritable place, c'est-à-dire comme partie septentrionale de la Nouvelle-Écosse. Cela ressort d'ailleurs du passage suivant :

« Passant au delà des îles des Onze Mille Vierges, vers la mer, il y a une grande baie appelée baie des Bretons, parce que chaque année les Bretons se livrent à la pêche dans cette baie et dans cette région. On dit qu'elle renferme beaucoup d'îles toutes inhabitées, particulièrement celle de Saint-Elme, ainsi nommée à cause de ce que racontent des pêcheurs de Bretagne qui, pendant une nuit de tempête, y virent les flammes qu'on appelle Feu Saint-Elme[2]. »

[1] « Ex Clunio discessit, fretum quaesiturus inter Floridam tellurem et Baccalaos. Cataium inde se repertum inquit. » Pierre Martyr d'Anghiera, Epist. DCCC, p. 474 ; Decad. VI, cap. x, p. 460, Decad. X, cap. x, p. 601 (édit. de 1857).

[2] Texte complet dans la *Discovery*, p. 234.

Planche IX

NORD

TIERRA QUE DESCUBRIO EL PILOTO
ESTEVAN · GOMEZ

DÉCOUVERTES D'ESTEVÃO GOMEZ
(1525)
(*Islario* ms d'Alonso de Santa Cruz)

XVII

TRACÉ COMPLET DE LA CÔTE NORD-EST

Le voyage de Gomez fut d'une importance considérable pour la cartographie de l'Amérique septentrionale. En effet, c'est des épures qu'il rapporta que date dans toutes les cartes de l'hydrographie sévillane le tracé d'une côte s'étendant sans solution de continuité, — sauf naturellement pour les estuaires, golfes et embouchures de fleuves, — depuis la Floride jusqu'au Labrador.

Nous possédons sept cartes originales de cette époque :

1° Le planisphère de Mantoue, contemporain du retour de Estevão Gomez, en novembre 1525.

2° La mappemonde de la Laurentiana, aux armes des Salviati dont un membre de cette famille, Giovanni, fut nonce en Espagne de 1525 à 1530.

3° La cartea nonyme de Weimar, faite par *un cosmographo de Su Magestad. Anno M. D. XXVII en Sevilla.*

4° La carte, également conservée à Weimar et dressée par *Diego Ribero, Cosmographo de Su Magestad : Año de 1529.*

5° Une autre carte dudit Ribero, sous la même date, mais présentant quelques modifications dans la nomenclature et conservée à la Propagande.

6° Un beau planisphère de même facture, anonyme et à plus grande échelle, conservé aussi à la Propagande.

7° Wolfenbüttel B, de dimensions moindres.

Toutes ces œuvres de l'hydrographie espagnole, ainsi que leurs dérivés[1],

[1] C'est à dessein que nous omettons la *Mappe sent 1527 from Siuil in Spayne by maister Robert Thorne marchaunt to Doctor Ley*, et connue seulement par la reproduction qu'en donne HAKLUYT dans ses *Divers voyages*, London, 1582, in-4°, carte sans valeur, particulièrement à l'égard du présent travail.

présentent le même tracé et proviennent d'un prototype dont l'auteur a seulement raccordé, par un littoral intermédiaire, la Floride aux Baccalaos, en prenant pour base les renseignements fournis par Gomez. On a même la bonne fortune de posséder une des premières cartes qui furent faites d'après ces données. C'est celle que Baldassare Castiglione, dit-on[1], se procura en Espagne lorsque Clément VII l'envoya auprès de Charles-Quint, et qui se trouve encore dans les archives de sa famille à Mantoue.

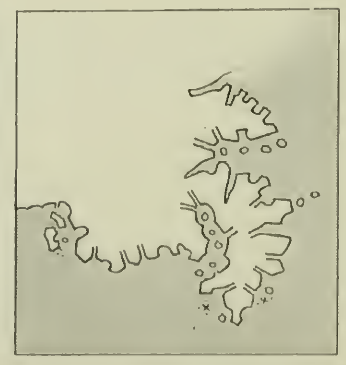
PLANISPHÈRE DE MANTOUE

Dans le fac-similé que nous en donnons ci-joint le lecteur remarquera la légende : *Tierra que descubrio estevan Gomez este año de 1525 por mandado de su magestad :* — « Terre qu'a découverte Estevan Gomez en *cette année* de 1525, par l'ordre de Sa Majesté » : légende qui fixe la date de la construction de la carte. Il notera également que le tracé des pays nouveaux est à peine visible, tandis que les contours de la côte antérieurement connue sont fortement accentués et teintés en vert dans l'original. Nous y voyons l'intention du cartographe de bien marquer le caractère et l'étendue de la découverte.

La forme donnée dans cette carte au littoral de ce que nous appelons les États-Unis ne variera plus, en Espagne, en Portugal, en Italie, jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Nous devons maintenant rappeler l'attention sur certains contours terreneuviens signalés dans notre description de la carte de Conte Ottomanno Freducci (*suprà*, page 81).







22. — OTTOM. FREDUCCI, 1521 23. — PLANISPHÈRE DE MANTOUE, 1525 24. — WEIMAR OU RIBERO DE, 1527.

Lorsqu'on la compare avec le planisphère de Mantoue, ce qui frappe

[1] En tout cas, Baldassare CASTIGLIONE se trouvait à Tolède le 9 décembre 1525, et il a pu assister au retour de GOMEZ. Malheureusement sa correspondance (Padova, 1769-71, 2 vol. in-4°) ne contient aucune allusion soit à cette carte, soit au nouveau monde. C'est son fils Emilio qui, selon une tradition de famille, l'aurait apportée à Mantoue lorsqu'il revint d'Espagne après la





NORD

TIERA DEL LABRADOR

TIERA DE LOS BACALAOS

LINEA DELA PARTICION

IVCATAN

MAR DEL SVR

MARE OCCEANVM

PLANISPHÈRE CONSERVÉ A MANTOUE

Séville, 1525

d'abord, c'est la ressemblance de Terre-Neuve dans les deux cartes. C'est-à-dire que la presqu'île d'Avalon assume une forme particulière adoptée dans toutes les œuvres de l'hydrographie sévillane, mais que nous n'avons pas encore pu retrouver dans une carte faite en Portugal, malgré la nomenclature qui est exclusivement lusitanienne.

Il n'est guère admissible que les cartographes espagnols aient emprunté ces contours à Freducci, qui vivait à Ancône. C'est plutôt l'inverse qu'on doit supposer, d'autant plus que tous les noms intelligibles inscrits à l'Ouest de la Floride et sur les Antilles sont absolument espagnols, sans traces de passage par une oreille portugaise. L'importance de cette constatation, c'est que les contours terre-neuviens et le littoral incomplet du Nord-Est, tels qu'on les voit dans le Freducci que nous examinons en ce moment, constituent un ensemble permettant de reconstituer par la pensée la forme que les cosmographes castillans attribuaient à l'Amérique septentrionale et à Terre-Neuve en particulier, dans le premier quart du XVIe siècle. Ce renseignement est d'autant plus utile qu'entre le planisphère de La Cosa et celui de Mantoue, c'est-à-dire pour une période de vingt-cinq ans, nous ne possédons aujourd'hui qu'une seule carte espagnole exposant quoi que ce soit au Nord de la Floride. Quant à la nomenclature de cette région, elle resta lusitanienne et presque comme nous la voyons dans Reinel et dans Miller. Cette absence de désignations espagnoles s'explique aisément :

Dès 1498, on savait en Espagne (par hypothèse), grâce aux dépêches de Pedro de Ayala, que les contrées septentrionales de l'Amérique faisaient suite aux possessions espagnoles du nouveau monde, et c'est pour cette raison, qu'en juin 1501, les Rois Catholiques avaient donné l'ordre à Alonso de Hojeda, de barrer le chemin aux Anglais. Ces mesures préservatrices ne s'appliquaient qu'aux émules de Jean Cabot, qui semblaient porter leur sphère d'action à l'Ouest de la ligne de démarcation fixée par le traité de Tordesillas. Mais lorsqu'on connut les découvertes de Gaspar Corte-Real, tracées par ses pilotes à l'Est de cette même ligne, l'Espagne s'en désintéressa, comme se rapportant à une région attribuée exclusivement au Portugal. C'étaient, d'ailleurs, des pays peu susceptibles d'exciter la convoitise. Ainsi, sur le planisphère de Ribero, on lit, au sujet du Labrador : *No ay en esta tierra cosa de provecho :* — « Ici, il n'y a rien qui vaille », et, à propos de Terre-Neuve : *Hasta aora no an allado cosa de provecho mas de la pescaria de bacallaos que son de poca*

mort de son père, arrivée à Tolède en 1529. Il y a une photolithographie réduite de cette carte dans la *Raccolta Colomb.*, part. IV, vol. II, avec un commentaire de M. Bellio. Voir aussi la *Discovery*, n° 159, p. 538.

estima : — « Jusqu'à présent, on n'a trouvé en ce lieu quoi que ce soit, ayant une valeur, excepté des morues, poisson peu estimé. » Cette conviction ne fit qu'augmenter. Ainsi, nous voyons en 1541 le cardinal de Séville manifester le désir qu'on ne se préoccupe pas des agissements de Jacques Cartier à Terre-Neuve et au Canada. « Les motifs des Français, dit-il, c'est qu'ils croyent que ces terres sont riches en or et en argent. A mon sens, ils se trompent, parce que la côte entière, jusqu'à la Floride, n'offre absolument d'autre richesse que celle de la pêche [1] . »

Dans ces conditions, il est naturel que les Espagnols n'aient pas relevé les côtes ou dressé des cartes de l'Amérique du Nord, et quand ils eurent l'idée de la faire figurer dans leurs mappemondes, qu'ils s'en soient rapportés entièrement aux cartographes portugais. Aussi, Oviedo, historiographe des Indes, écrivant au milieu du XVIe siècle, avoue-t-il que, de son temps, on ne savait rien en Espagne de la géographie de ces pays septentrionaux, et que c'est pourquoi la carte officielle (*padron general*) de Chavès, s'arrêtait au 21° 15′ de latitude Nord.

Cette explication était nécessaire pour réfuter l'idée absurde que, si dans le Weimar de 1527, le golfe Saint-Laurent est ouvert à ses deux extrémités, et que, dans le Ribeiro de 1529, le fond s'en trouve fermé, c'est parce que les Espagnols avaient vu en ce lieu l'entrée du détroit conduisant au Cathay, secret qu'ils ne voulaient pas divulguer aux étrangers !

[1] « El motivo dellos es que aquellas provincias, piensan, por algunas informaciones, ser ricas de oro y plata, y que creen hacer lo que nosotros habemos hecho ; pero, a mi juicio, ellos se engañan, porque, si nos es de pesqueria, toda aquella costa hasta la Florida es enteramente infructuosa ». Dépêche du cardinal de Séville à Juan de Samano, 10 janvier 1541. Buckingham Smith, *ubi supra*.

XVIII

LES CARTES FRANCO-ITALIQUES

Nous n'avons donc plus à tenir compte des cartes espagnoles, car, malgré l'envoi par Charles-Quint d'une caravelle sous les ordres d'Ares de Sea, en 1541[1], afin de savoir ce dont Jacques Cartier s'occupait aux Baccalaos, ces cartes continuent à être sans intérêt pour l'hydrographie de Terre-Neuve.

Les dérivés italiens sont plus utiles à étudier ; mais il faut se demander d'abord ce qu'ils ont pu emprunter aux épures de Giovanni da Verrazano, dont ils exposent et confirment le voyage si controversé. GIOVVERRAZANO 1524

Cette expédition fut envoyée par François Ier à la découverte de terres nouvelles et d'un passage au Cathay dans les régions septentrionales ; « per andare in busca di terre nuove et con intenzione di, giusta sua possa, discoprire il Catayo... andando verso coro e settentrione[2] ». Partie de Dieppe à la fin de 1523, elle aurait atterri sur la côte orientale du nouveau monde le 7 mars 1524, et serait revenue à son poste d'attache en juillet suivant.

Le propre récit de Verrazano, selon le manuscrit de la Magliabecchiana[3], plus complet que dans Ramusio[4], fixe l'atterrage au 34° lat. N. « questa terra gradi 34 », point duquel il aurait suivi la côte vers le Septentrion, et découvert sept cents lieues et plus de pays nouveaux : « Avendo discoprito leghe DII, cioe leghe 700 o piu di nuovo terra. » Si ces chiffres sont exacts, le navigateur florentin aurait exploré depuis le cap Hatteras jusqu'au delà du Labrador. Dans ce cas, son périple a dû fournir des données sur toute la région

[1] Buckingham SMITH, *Coleccion de documentos para la historia de la Florida I tierras adjacentes*, et José TORIBIO MOLINA, ouvrages cités ci-dessus.

[2] *Lettera di Fernando* CARLI *a suo padre*. Lyon, 4 août 1524, dans l'*Archivio Storico italiano*, de VIEUSSEUX, 1853, t. IX, p. 53-55.

[3] *Relatione di Giovanni* DA VERRAZZANO, *Fiorentino, della terra per lui scoperta in nome di sua Maestà, scritta in Dieppa*, 8 juillet 1524 ; *op. cit.*, t. IX (1853), n° 28 de l'appendice, d'après le MS, de la Magliabecchiana signalé par TIRABOSCHI.

[4] *Raccolta*, édit. de 1556, t. III, f° 420.

qui nous intéresse. Mais nous ne croyons pas à une exploration aussi étendue : le temps lui a certainement manqué.

De toutes façons, ni dans les récits parvenus jusqu'à nous, ni même dans le rapport technique ajouté à l'un d'eux, il y a un seul nom de lieu susceptible d'identifier les points de la côte visités. On y voit bien des distances données en chiffres ; mais elles ne permettent pas de localiser d'une façon précise les ports, les estuaires, les caps, etc., même la région exacte. Nos principales ressources sont les premiers spécimens de ce qui se peut qualifier de *Cartographie verrazanienne*.

Avant 1526, Giovanni da Verrazano fit hommage à Henry VIII d'une carte, aujourd'hui perdue. Hakluyt la décrit *de visu* en ces termes : « De très grande dimension, faite, ce semble, par Verrazano, représentant toute la côte depuis la Floride jusqu'au cap Breton, avec beaucoup de noms italiens. On y voit la mer et, par 46° de latitude, une petite langue de terre ressemblant beaucoup à l'isthme de Darien. Elle expose aussi un court et facile passage par le Nord-Ouest[1] ».

Si la description d'Hakluyt est exacte, cette carte n'a pu servir de prototype, au moins pour les planisphères verrazaniens aujourd'hui connus,

GIOV. VERRAZANO AVANT 1526

puisque loin de s'arrêter au cap Breton, ils s'étendent jusqu'au Groënland avec prolongement de l'Est à l'Ouest, de façon à ressembler au littoral du véritable Labrador, ou à le représenter. Mais nous ne savons s'il faut en tirer la conséquence que Verrazano n'a pas visité Terre-Neuve, et que le détroit était à ses yeux ce qui est simplement l'entrée méridionale du golfe Saint-Laurent. En tout cas, c'est jusqu'à cet endroit seulement que Charles-Quint et Fernand Cortez, dès 1524, méditaient de faire explorer le littoral de l'Amérique septentrionale, notamment entre la Floride et Terre-Neuve, en quête du fameux passage[2].

Les deux plus anciennes cartes verrazaniennes qu'on possède sont :

VESC. DE MAGGIOLO 1527

Le planisphère dressé par Vesconte de Maggiolo, à Gènes, le 20 décembre 1527 (et non en 1587, comme on l'a cru longtemps), conservé à l'Ambrosienne ;

[1] « A mightie large olde mappe in parchmente, made, as it should seme by Verarzanus, traced all alonge the coaste from Florida to cape Briton, with many Italian names, which laieth oute the sea, makinge a little necke of land in 40 degrees of latitude, much like the streighte necke or istmus of Dariena. This mappe is nowe in the custodie of Mr. Michael Locke. » HAKLUYT, *Discourse on Western Planting ;* Cambridge (États-Unis), 1877, in-8°, p. 113, 114.

[2] « Saber il secreto de la costa que esta por descubrir entre el rio de Panuco y la Florida, que es lo que descubrio el adelantado Juan Ponce de Leon ; y de allí la costa de la dicha Florida por la parte del norte, basta llegar à los Bacallaos, porque se tiene cierto que en aquella costa hay estrecho que pasa à la mar del Sur. » *Carta de Hernan Cortes al Emperador. De Mesico* à 15 *de octubre de* 1524. Edition de GAYANGOS, p. 314.

La mappemonde construite par Hieronymo da Verrazano, frère du navigateur, non datée, mais construite en 1529, dans quelque ville d'Italie, et qui se trouve à la Propagande. HIER. VERRAZANO 1529

La caractéristique des cartes verrazaniennes ne gît ni dans la configuration de la côte Nord-Est ni dans les contours de Terre-Neuve ; mais bien dans un littoral imaginaire à l'Ouest du continent. Nous devons néanmoins noter cette conception géographique, car c'est dans les globes et cartes verrazaniennes que l'Amérique du Nord se trouve, pour la première fois, nettement séparée de l'Asie, par un vaste océan, ainsi que des régions arctiques par un détroit imaginaire unissant l'Atlantique au Pacifique. Le type le plus ancien qui nous soit parvenu est la carte précitée de Vesconte de Maggiolo. La partie afférente à notre sujet est celle-ci : DÉTROIT IMAGINAIRE



25. — Détroit imaginaire, selon Maggiolo, 1527.

Vient ensuite le planisphère de Hieronymo da Verrazano (*cf.* 96).

Ces deux configurations procèdent évidemment d'un même prototype, lequel ne peut guère être autre que la carte dont Giovanni da Verrazano fit hommage à Henry VIII avant 1526. En effet, il est difficile de ne pas reconnaître dans l'isthme au Nord-Est de la Floride, « la petite langue de terre ressemblant beaucoup à l'isthme de Darien » que Hakluyt avait remarquée en cet endroit de la côte dans la carte présentée par le navigateur florentin au roi d'Angleterre. La légende qu'on y lit : « Da questa mare orientale [l'océan

Atlantique] si vede il mare occidentale sono 6 miglia di terra infra l'uno a l'altro », donne à cette partie du littoral un caractère particulier, qu'il importait de citer à cette place. C'est aussi la raison qui nous porte à mentionner également certaines œuvres de cartographes et de sphérographes pour qui l'étroite langue de terre en ce lieu était de même un article de foi. Six portulans de Battista Agnese [1] exposent une route ponctuée qui, partant d'un port de Normandie, Dieppe sans doute, traverse l'Atlantique, atterrit à l'endroit même du petit isthme de Verrazano et de Maggiolo, passe à travers, franchit le Pacifique, va aboutir au Cathay, et porte la légende : *el viazo de Francia*, laquelle nous explique le but de cette configuration [1].

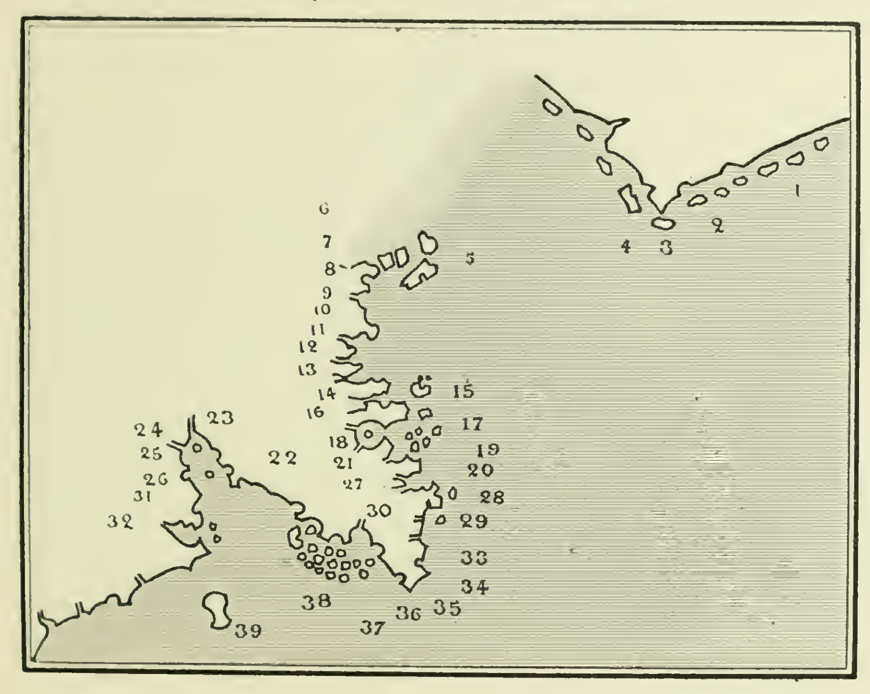


26. — Détroit imaginaire, selon Verrazano

Terre-Neuve dans Maggiolo et dans Verrazano provient du même modèle, malgré de légères modifications dues plutôt à un écart de pinceau ou à la négligence qu'à des différences intentionnelles. Ainsi, Maggiolo ne prolonge pas, comme Verrazano, le Groënland à l'Ouest jusqu'au Nord de Terre-Neuve. Sur cette dernière carte, l'entrée du golfe Saint-Laurent ressemble à un

[1] Atlas de 1536 (Dresde) ; sans date, Bibl. nat. Paris, aussi à Vienne, Stockholm, à la Bodléienne et dans la collection de M. le baron Edmond de Rothschild. *Discovery*, p. 629-630.

estuaire de fleuve, tandis que, dans l'autre, elle se termine en cul-de-sac :



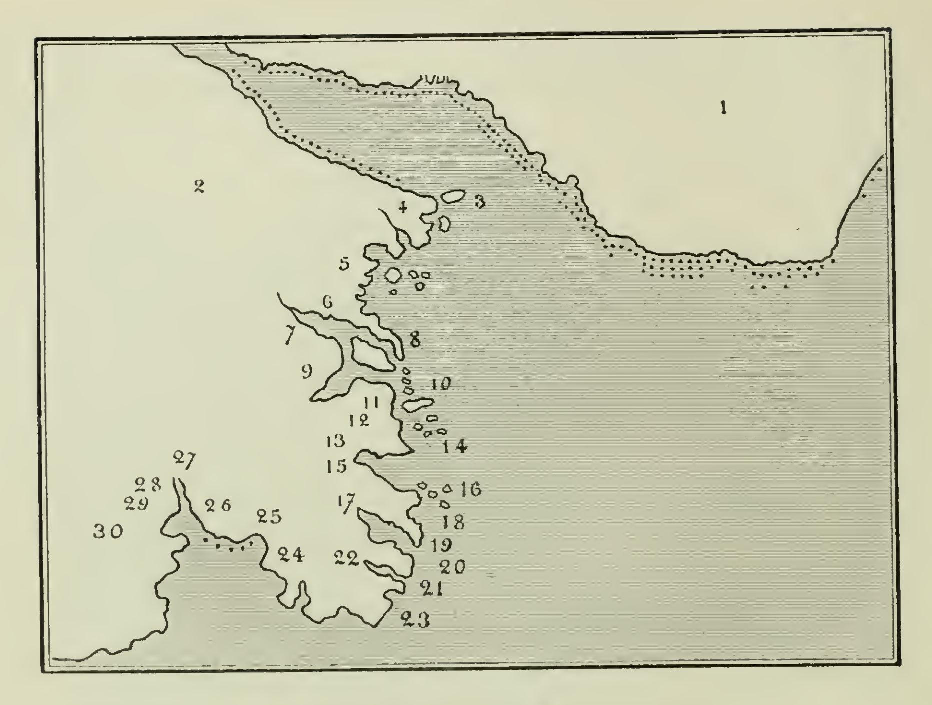
27. — Terre-Neuve, selon Maggiolo, 1527.

Quant à la nomenclature, elle est plus riche pour Terre-Neuve dans Maggiolo (37 noms) que dans Verrazano (23 noms), mais dans l'un et l'autre, d'origine lusitanienne, comme on le verra par les deux listes qui suivent :

NOMENCLATURE DU MAGGIOLO DE 1527 :

Sur le Groënland :
Lavoradore.
1. S. paulo.
2. Spirito s[anc]to.
3. C° de Meirella et leixela.
4. Ille firme.

Sur Terre-Neuve :
Corte-Reale.
6. C. de Marco.
7. Incognita.
5. Isole de fortuna.
8. C. fermoso.
9. Corte reala.
10. P. da gama.
11. Tera de pescaria.
12. Abaia do padrons.
13. P. dilgada.
14. Rio da rosas.
16. Rio Jordan.
15. Ya de ocelis.
18. Abaia de crux.
17. Beu posta.
21. Abaia de S. Zacaria.
19. Bona ventura.
27. Rio santo.
20. M. do gatto.
S. franse.
28. Feran lois.
30. Rio de Spera.
29. Bachagaos.
22. C. de S. Paulo.
23. C. fermoso (*bis*).
33. Abaia de [con]cipicion.
34. C° de spera.
35. C° Rasso.
36. C° Raso.
37. P. de crux.
38. Unze Mil virgines.



28. — Terre-Neuve, selon Verrazano, 1529.

NOMENCLATURE DE VERRAZANO :

Sur le Groënland :

1. Terra laboratoris. Questa terra fu discoperta da Inghilesi.

Sur Terre-Neuve :

2. Terra nova sive le Molve.
3. Illa de fortuna.
4. C. formoso.
5. R. formoso.
6. Rio do Fleo
   Rio dos... uo.
   ... da sta... nage.
8. Illa dos aues.
10. Illa do fuoco.
12. Rio das basas.
14. Monte de tergo.
   C. das basas.
17. Illa de fai luiso.
16. Baia de S. ciria.
15. R. Jordam.
28. Rio de San Joanni.
   Rio de spera.
22. Farilham.
19. Bachaliao.
20. Baia de conceam.
21. C. de spera.
23. C. raso.
29. R. de Santant[onio].
30. C. de Bretton.

Les contours et la nomenclature, dans ces deux cartes ont été certainement empruntés à un prototype portugais qui, pour la configuration de Terre-Neuve, n'accuse pas le progrès que la date de leur construction permettait d'espérer. Ainsi on est frappé du fait qu'en 1529, les hydrographes ignoraient encore la vaste échancrure que l'île présente par 49°, et la péninsule si caractéristique, ou, tout au moins, la côte qui se prolonge en ligne droite à l'Est jusqu'au delà de 50°. Les quelques noms nouveaux sont aussi au Sud de cette

région. C'est donc surtout depuis la baie de Bonavista jusqu'au cap Race que s'opéraient les explorations, probablement parce que la morue s'y trouvait de bonne heure en assez grande quantité, sans qu'on fût obligé de l'aller chercher dans des latitudes plus septentrionales. D'autre part, l'absence sur Terre-Neuve de noms originairement italiens dans les deux cartes précitées, alors que la côte, depuis la Floride jusqu'à la Nouvelle-Écosse, en contient un si grand nombre, montre bien que les épures de Verrazano pour le littoral terre-neuvien, s'il l'a véritablement visité, n'ont pas été utilisées.



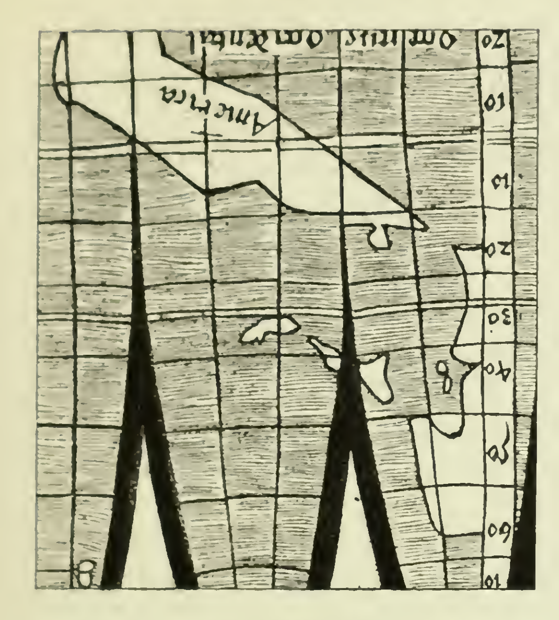
XIX

PREMIER MORCELLEMENT DE TERRE-NEUVE

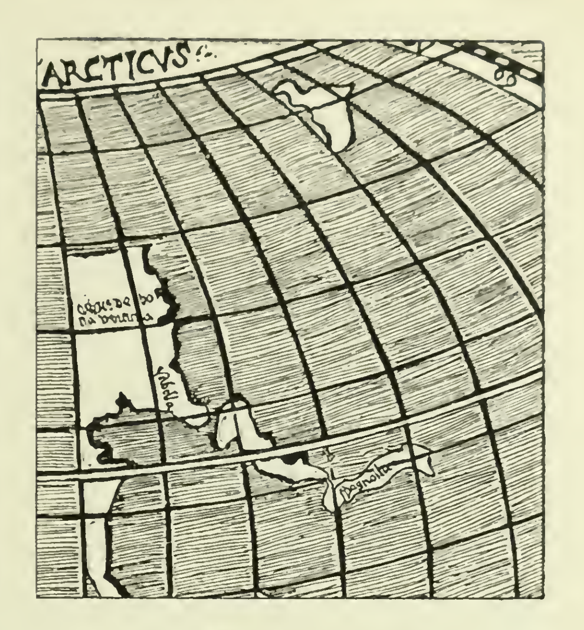
Les cartographes portugais, espagnols et italiens, en soudant Terre-Neuve à la terre ferme, adoptèrent un type géographique dont ils ne devaient pas se départir pendant quarante années. La cartographie lusitano-germanique resta aussi fidèle à la configuration qu'elle avait adoptée vers 1507. C'est-à-dire que dans cette famille de cartes, Terre-Neuve, empruntée au prototype de Cantino, continue à être rejetée au milieu de l'océan Atlantique. Complètement isolée et à une grande distance de la côte de l'Amérique septentrionale, elle affecte en outre à l'Est un profil presque rectiligne dans le sens de la longitude, omettant toutes les grandes péninsules et les baies profondes qui la distinguent.

Dès le début, nous voyons ces contours rudimentaires et inexacts se propager sans changement aucun dans les éditions de Ptolémée faites à Strasbourg et à Bâle, comme dans les globes construits et les traités de géographie composés par des savants alsaciens, suisses, allemands, belges et polonais.

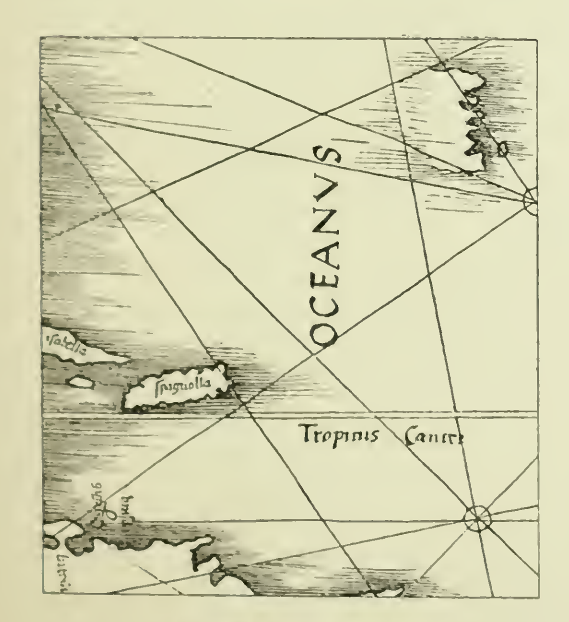
Les globes Hauslab (*circa* 1509 et 1515) ; les mappemondes de Glareanus (Bonn, 1510, et 1528 ms.) ; celle de Stobnicza (Cracovie, 1512) ; les planisphères de Waldseemüller (Strasbourg, 1513, 1520, 1522 ; réduits par Lorenz Friess, 1525, 1527, Lyon, 1535 et 1541) ; les globes de Schöner (Bamberg, 1515 et 1520) ; les fuseaux de Boulengier (Lyon, 1517-18), de Nordenskiöld (*circa* 1518) ; les mappemondes d'Apian (Landshut, 1520, Ratisbonne, 1522, Ingolstadt et Anvers, 1530, 1544, 1545) ; de Honter (1546, 1548, 1549), etc., etc. appartiennent tous à la cartographie lusitano-germanique. Ce sont même de simples dérivés d'une seule carte : le prototype de Cantino, dont une réplique fut envoyée de Portugal avant 1507, peut-être par Améric Vespuce lui-même, à René duc de Lorraine, et communiquée par ce prince à Martin Waldsee-



29. — Globe Hauslab



30. — Mappemonde de Stobnicza



31. — Planisphère de Hylacomylus



32. — Globe de Schöner

müller dit Hylacomylus, alors que celui-ci vivait à Saint-Dié et travaillait à la *Cosmographiæ introductio*, publiée dans cette ville[1].

[1] *Discovery*, p. 274-281 et 440.

Dans la plupart de ces cartes, Terre-Neuve, soit innomée, soit avec la légende *Littus incognitum*, soit inscrite sous le nom de *Terra cortercalis* comme dans King et les premières cartes portugaises qui en dérivent, continue, sous la forme d'une grande île (interprétation erronée des contours occidentaux de Cantino)[1], à figurer dans l'Atlantique, à mi-chemin entre l'Islande et notre Labrador.

Vint un moment où une bifurcation s'opéra dans cette cartographie. Nous n'avons pu encore en découvrir le point de départ. Elle se manifesta surtout dans une catégorie de cartes verrazaniennes; c'est-à-dire qui avaient combiné le tracé de la côte entière du Nord-Est tel que Verrazano la dessina (lorsqu'il revint du voyage au nouveau monde entrepris pour François I[er]), avec les contours terre-neuviens empruntés à une des premières mappemondes portugaises.

Ces cartographes cependant finirent par transformer la région terre-neuvienne, tout en la rapprochant du continent. Ils la morcelèrent, d'abord en deux, puis en trois îles imaginaires et enfin en un archipel, dénommé par eux *Insulæ Cortercalis*. L'époque à laquelle ce changement se produisit est trop reculée pour qu'on puisse y voir un emprunt à la cartographie lusitano-dieppoise, dont nous aurons bientôt à parler.

C'est surtout dans une série de globes terrestres, et non de cartes, construits, ce semble, en Allemagne, que cette innovation se manifeste pour la première fois, et se continue jusqu'à Mercator et même après. Le plus bel et premier échantillon que nous puissions citer, est le globe de cuivre doré de la Bibliothèque Nationale, de Paris[2].

LE GLOBE DORÉ

Tout près de la région baccaléarienne, nom ici donné à la terre ferme, se voient deux grandes îles superposées. L'une est anonyme, l'autre porte la désignation de *Los Cortes*, qui est une mauvaise lecture de *Los Cortereales*. Cette dernière île se trouve parfaitement identifiée non avec Terre-Neuve dans son ensemble, mais avec la péninsule d'Avalon, que les cartographes continueront pendant longtemps à séparer de la masse. L'identification ressort de la légende *C. rasem :* — le cap ras ou Race.

LE GLOBE DE BOIS

Le Globe de bois[3], également à proximité de *Baccalearum regio*, expose

[1] Notons cependant que le Ptolémée de 1513 a reconnu le caractère incertain de cette partie de la configuration terre-neuvienne. Voir la carte de WALDSEEMÜLLER, *suprà*, p. 101.

[2] Globe en cuivre doré, provenant de DE BURE et conservé à la section géographique de la Bibliothèque nationale de Paris (n° 387 *bis*). Sans nom ni date, il porte seulement le titre de *Nova et integra universi orbis descripsio*. Pour un fac-similé voir la *Discovery*, pl. XXI, p. 562.

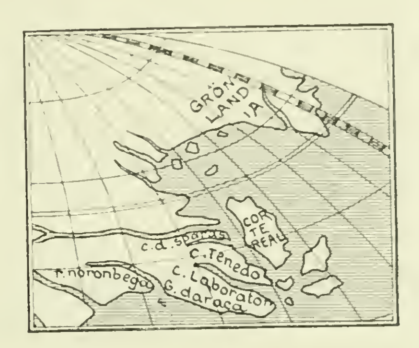
[3] Globe en bois de 200 millimètres de diamètre, conservé à la section géographique de la Bibl. nat. de Paris. Il y en a un fac-similé dans la *Discovery*, pl. XIII, p. 613.

une configuration terre-neuvienne un peu différente, mais provenant à n'en pas douter de la même conception géographique.

Et ce qui prouve bien, malgré les légendes verrazaniennes : *Terra francesca nuper lustrata* et *Terra Francesca*, que ces cartes proviennent de l'hy-




33. — Le globe doré



34. — Le globe de bois

drographie lusitano-germanique, ce sont les noms *C. Arlear*, *C. litar* (pro *Lurcar*), *C. d. lago*, *C. Baxo*, *R. de la Parma*, restes de la nomenclature can-



35. — Sébastien Munster, 1537.

tinienne qui, ici, se trouvent inscrits, comme dans Cantino, sur la côte continentale au Nord-Est.

GLOBE DE NANCY

GLOBE DE HARTMANN

GLOBE DE VOPELL

Il en est de même du précieux Globe de Nancy[1], copié certainement sur le prototype du Globe de bois, de ceux de George Hartmann[2] et de Carl Vopell[3], puisqu'ils reproduisent fidèlement les délinéations terre-neuviennes du Globe doré.

SÉB. MUNSTER

C'est également à cette cartographie néo-germanique qu'il faut rapporter la *Tabula nouarum insularum* que, sous des titres divers, Sébastien Munster inséra dans l'édition bâloise de 1537 et peut-être dans celle de 1532 du *Novus Orbis*, ainsi que dans les Ptolémées de Bâle (1540 et 1545).

Le Globe Le Cuy ou Lécuy[4], fait à Rouen dans le dernier quart du XVI[e] siècle, appartient à la même catégorie. On y voit aussi l'*Insule Cortereali*s et la dénomination *Terra francesca*. Ce qui est notable en outre, c'est la légende à l'entrée du détroit de Davis : *Fretum articum per quod Lusitani in Orientem et ad Indos et Molucas navigare co(g)nati sunt :* — « le détroit par lequel les Portugais se sont efforcés de naviguer en Orient, aux Indes et aux Moluques ». Enfin, sur la *Terra de laborado* (*sic*) est la légende : *Terra per britannos inuenta*.

[1] *Mémoires de la Société royale de Nancy*, anno 1836, 8[vo], pl. XI-XIV et p. 97-107, avec un fac-similé et un commentaire de M. BLAU.

[2] Bibliothèque ambrosienne. NORDENSKIÖLD, *Facsimile Atlas*, pl. XL ; *Periplus*, p. 150, 157.

[3] Daté de 1542, et conservé dans les archives municipales de Cologne. NORDENSKIÖLD, *op. cit.*, p. 154.

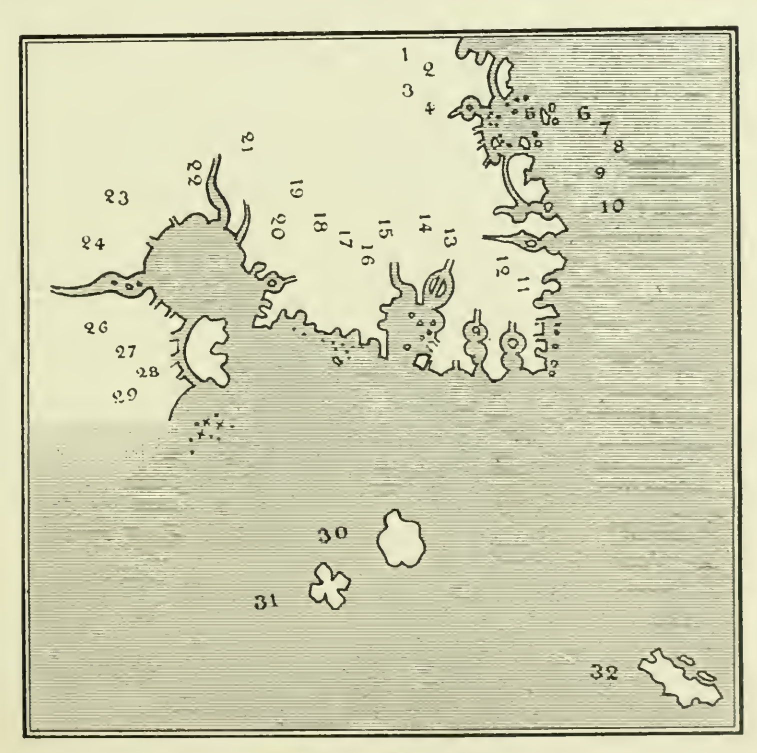
[4] *Nova et integra universi orbis descriptio Rhotomagi*. En cuivre, de 80 centimètres de circonférence. Bibliot. nat. de Paris ; exposé dans la section de Géographie.

XX

DERNIÈRES CARTES PORTUGAISES AVANT CARTIER

Les Portugais continuèrent à représenter la côte orientale de Terre-Neuve avec les mêmes contours, nous ne savons jusqu'en quelle année. La première carte lusitanienne témoignant d'un progrès à cet égard est celle de Gaspar Viegas, datée d'octobre 1534[1]. La côte orientale y est à peu près comme

GASPAR VIEGAS



36. — TERRE-NEUVE SELON VIEGAS, 1534.

[1] Carte manuscrite de l'Atlantique, 40 × 23 centimètres. Bibliot. nat. de Paris : Départ. géogr., 18772. KOHL, *Discovery of Maine*, pl. XVIII ; et notre *Discovery*, n° 214, p. 599-601.

dans Reinel, mais tronquée volontairement au Nord. On est porté à croire, conséquemment, que les explorations terre-neuviennes des Portugais pendant les premières années du XVI[e] siècle n'embrassèrent que l'Est et que leurs efforts furent dirigés vers la côte Sud seulement à une époque très postérieure. Elle omet neuf des noms de Reinel (qu'on retrouve dans d'autres cartes portugaises) et, par contre, en fait connaître vingt et un nouveaux. Ceux-ci sont placés pour la plupart sur la côte méridionale de l'île.

En effet, on voit dans Viegas apparaître pour la première fois d'une façon définie les baies Sainte-Marie et de Plaisance, et le fond de celle-ci assez rapprochée de la baie occidentale nommée de Sainte-Ciria par Reinel (*Ceiria* dans Viegas) pour indiquer la péninsule d'Avalon. Le littoral se continue alors jusqu'à un cap *da Volta*, qui est peut-être notre cap Ray. La configuration ensuite s'évase, de manière à former un grand golfe, à l'extrémité occidentale duquel est tracé un *R. das poblas*, que l'on peut supposer être l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. La côte revient au Sud-Est et dessine l'Ile du Cap-Breton, reconnaissable par l'île qui la flanque à l'Est.

La nomenclature de ce cartographe était jusqu'ici unique ; en ce sens que onze noms seulement avaient déjà figuré sur les cartes, tandis qu'il y en a plusieurs que nous ne reverrons que dans un dérivé du même prototype (*infrà*).

Côte Est :

1. Sane fe[o]
2. R. do mono[1].
3. Baia das rosas.
4. R. Real.
5. B. das palas (?).
6. C. de Boavista.
7. C. fray luis.
8. Ceiria (S[ta] Ciria).
11. C. Raso.

Côte Sud :

12. S. Maria.
13. S. Andre.
14. C. da tromenta.
15. C. do piloto.
16. XI *virgines* (les 11 000 vierges).
17. C. do Batal (le cap du Canot).
18. C. do Mazeata (do Mascoto, le cap du Maillet).
19. C. da Volta (le cap du retour).
20. Rio fromoso (la belle rivière).
21. Rio da traveçà (la rivière du vent contraire).
22. Rio pria (*praia*), la rivière de la plage).

Côte Sud-Est :

23. Costa cha... [2]
24. R. das poblas [3]
26. R. da gente (la rivière de la Peuplade ?).
27. S. Paulo.
28. S. p[o] (Pedro).
29. C. do bretã (le cap des Bretons).
30. Aredomda.
31. Do Bretã.
32. D. Jan esteuez.

[1] Il n'y a pas de singes dans ces latitudes. Peut-être faut-il voir dans *R. do mono* une corruption de *Demonio*. Ramusio, *Raccolta*, I. III, p. 417, décrivant la découverte de Corte-Real, place à Terre-Neuve « un'Isola grande detta delli Demonij ».

[2] L'atlas de la Riccardiana inscrit à cette place : costa do golfo ; mais à notre présent numéro 22, on discerne : costacha ; mot tronqué, évidemment, mais inintelligible.

[3] *R. das poblas* n'est pas un mot portugais. Peut-être faut-il lire *malvas* : la rivière des Mauves, nom donné par Corte-Real à un cap de ces régions, dit Ramusio (*op. cit.*). Nous serions

Ce qui donne un intérêt particulier à la carte de Viegas, c'est qu'elle est contemporaine du premier voyage de Jacques Cartier et donne l'hydrographie lusitanienne de Terre-Neuve au moment où le navigateur malouin allait découvrir le détroit de Belle-Isle. Malheureusement elle est incomplète, et ce qui manque se trouve être la partie qu'à cette période de l'évolution cartographique des régions septentrionales le géographe voulait surtout connaître. En effet, entre les configurations nord-américaines des cartes portugaises et celles des premières mappemondes dieppoises qui nous soient parvenues, il y avait un hiatus considérable : tout le Labrador et les contrées circonvoisines du sud de Terre-Neuve. La carte dressée par Nicolas Desliens à Dieppe en 1541, expose la région labradorienne entière avec une nomenclature très étendue et presque entièrement composée de noms lusitaniens. Il y a donc eu avant cette date des cartes portugaises donnant déjà ces contours et ces désignations, et qui servirent de prototype aux cartographes dieppois.

On ne savait ce que ces types cartographiques étaient devenus. Cependant un dérivé portugais direct, le plus important peut-être, au moins pour la question que nous examinons en ce moment, gisait, inapprécié à ce point de vue, depuis de longues années dans une des principales bibliothèques de l'Italie.

En 1882, la seconde édition des *Studi biografici e bibliografici* donna une description détaillée des caractères extérieurs d'un bel atlas portugais manuscrit de vingt-six cartes, conservé à la Bibliotheca Riccardiana, à Florence. Huit de ces cartes sont consacrées exclusivement au nouveau monde. Mais ce ne fut qu'à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, dans une publication faite à Berlin [2], qu'un fac-similé lithographique put permettre de les étudier en dehors de la bibliothèque florentine.

Nous pouvons aujourd'hui déterminer le véritable caractère et le mérite, sinon la date de la confection de la principale, pour nous, de ces cartes. On en reconnaîtra l'importance lorsque nous aurons dit que c'est à son prototype (encore inconnu) que Viegas a emprunté ce qu'il donne de Terre-Neuve

enclin à voir dans ce mot une corruption de *poboadas* = la rivière des peuplades, ou des villages, car le Maggiolo de 1527 nomme cette région même *Terra de muita gente* = la terre très peuplée, malgré la superfétation qu'implique le nom suivant : *R. da gente*. Il se peut aussi qu'on doive lire *R. dos polvos* = la rivière des poulpes, où les Portugais ont pu en avoir vu qu' s'y étaient échouées, Terre-Neuve étant par excellence la région des grandes pieuvres.

[1] Par MM. Uzielli et Amat di S. Filippo. Rome, in-8°, t. II, p. 266-268 ; n° 452 de l'*Elenco degli atlanti, planisferi e carte nautiche d'autori stranieri*. Voir notre hors texte VI.

[2] Dr. Konrad Kretschmer, *Die Entdeckung America's in ihrer Bedeutung fur die Geschichte des Weltbildes*, Berlin, 1892, in-4, avec atlas in-folio, planches XXXIII-XL.

et du Brésil [1]. Mais ce qui fait du codex de la Riccardiana une œuvre capitale, c'est qu'il expose les parties de ces deux régions omises par Viegas, notamment le Labrador tout entier et la côte terre-neuvienne au Nord du cap San Francisco, avec une ample nomenclature relativement bien orthographiée.

La configuration d'ensemble de la région septentrionale de l'Amérique est celle de Pedro Reinel, avec des différences accusant une certaine divergence d'opinion, si ce n'est, relativement, un progrès géographique. Ainsi la péninsule mamillaire du Nord-Est ne se continue pas à l'Ouest, comme dans Reinel, par un vague détroit, mais par un grand golfe bien défini nommé *Golfam de Tromenta* ou le golfe des Tourmentes, à l'extrémité duquel se trouve un estuaire portant la désignation de *Baia dos morros* [2]. Nous y reviendrons. Mais dans une enquête du genre de celle que nous poursuivons, il faut d'abord se demander à quoi répond en réalité cette vaste terre qui, à cette place et sous cet aspect, ne cessera de figurer dans la plupart des cartes portugaises, espagnoles et dieppoises jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Nous savons par nombre de spécimens décrits dans le présent travail que le point de départ de cette configuration est l'atterrage de Gaspar Corte-Real au Groënland, appelé d'abord Labrador. Mais la péninsule groënlandaise, loin d'être reliée à un littoral qui se continuerait à l'Ouest, ne cesse au contraire dans la réalité de s'avancer presque en ligne directe jusqu'aux latitudes arctiques. Elle est aussi séparée du continent américain, à la hauteur du cap Farewell, par 20 degrés de latitude. Il y a donc une solution de continuité considérable, qu'on ne trouve pas dans les anciens tracés de cette terre.

D'autre part, il n'existe dans ces régions que deux côtes orientées de l'Est à l'Ouest comme est celle de la carte de la Riccardiana. La première est la côte méridionale du détroit d'Hudson. Si on l'admet, le *Golfam da Tromenta* serait la baie d'Ungava et l'extrémité septentrionale de la presqu'île la bordant à l'Est répondrait à la partie septentrionale de notre Labrador. Cette interprétation n'a rien d'impossible mais elle paraît improbable. On

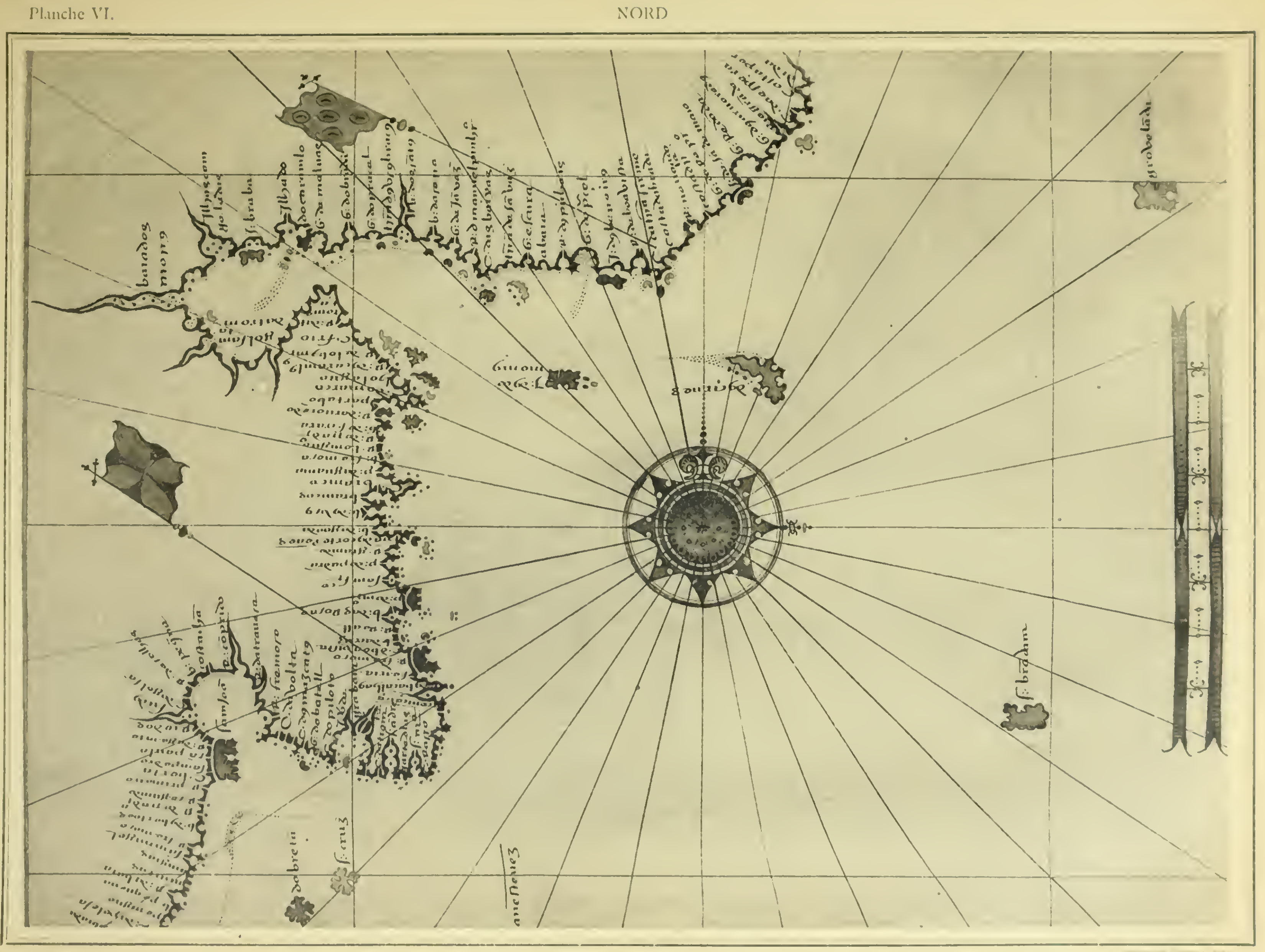
[1] On ne possède qu'une seule carte de VIEGAS, cartographe portugais d'ailleurs inconnu. Cet unique spécimen n'expose du nouveau monde que la partie de Terre-Neuve reproduite ci-dessus et le coude de l'Amérique méridionale consacré au Brésil avec environ 2° au Sud de l'embouchure du Rio de la Plata. Ces deux configurations sont à la même échelle que celles de l'atlas de la Riccardiana, présentent des contours identiques et une nomenclature semblable, bien que plusieurs noms soient omis. La carte de Viegas était un instrument de travail, comme le montrent plusieurs désignations interpolées. Quoique au contraire l'atlas de la bibliothèque florentine soit une œuvre de luxe, faite pour un personnage (non identifié, qui portait d'argent à la croix de gueules), il est supérieur tant par la cartographie que par l'orthographe à celle de VIEGAS.

[2] Ici MERCATOR (1569) inscrit : *Baia dus medans*. Il faut probablement lire : *Baia dos medanos*, la baie des Dunes, ou, plutôt, *Baia dos morros*, la baie des Collines.



et [illegible]

NORD



ATLAS DE LA BIBLIOTHECA RICCARDIANA

Vers 1531-1540

(Conservé à Florence.)

ne voit pas, à une époque aussi reculée, des Européens explorant une région pareille, au point d'y marquer plus de trente localités, escales ou atterrages volontaires, comme les noms l'indiquent. Deux noms de cette nomenclature, *Y. da Fortuna* et *Y. da Tormenta*, survécurent pendant de longues années, et lorsque les approches septentrionaux de l'île de Terre-Neuve furent mieux connus, c'est là, d'abord sur la côte de cette île même (alors soudée cartographiquement au continent), ensuite sur la côte Sud-Est de notre Labrador, non loin de Belle-Isle, qu'on les plaça. Enfin, si cette région presque hyperboréenne avait été connue et cartographiée dès le milieu du XVIe siècle, on n'en eût pas unanimement attribué la découverte à Henry Hudson.

L'autre côte méridionale, orientée de l'Est à l'Ouest, est celle qui borde au Nord le golfe Saint-Laurent. Mais pour la connaître et sur une aussi vaste étendue, avec un tel luxe de détails, il fallait d'abord passer par le détroit de Belle-Isle, lequel malgré son extrême étroitesse, n'eût pas manqué de figurer sur la carte et qui d'ailleurs ne fut découvert qu'en 1534, par Jacques Cartier.

Notre théorie est que nous avons simplement ici la côte orientale du véritable Labrador, tout extraordinaire à première vue que cela puisse sembler. On possède la preuve que les premiers navigateurs confondaient cette région avec une continuation supposée du Groënland, continuation qui se trouvait portée sur les cartes parallèlement à l'équateur et dont ils n'eussent pu reconnaître l'inexactitude des positions que par des relevés nullement indispensables à cette époque; car l'à peu près suffisait. Le fait que dans les premières cartes la côte labradorienne va droit de l'Est à l'Ouest, alors qu'en fait elle incline au contraire vers le Nord-Ouest, n'est pas une raison, puisque déjà dans le planisphère de Juan de la Cosa, qui passait en Espagne pour être le plus savant cartographe et pilote de son temps, la côte orientale de nos États-Unis, accuse une erreur semblable.

De toutes les cartes connues, celle de la Riccardiana est la plus ancienne qui inscrive une nomenclature sur cette région. Nous la verrons copiée, plus ou moins fidèlement, parfois avec l'addition de noms nouveaux, jusqu'à la fin du XVIe siècle, tant dans les œuvres portugaises que dans celles de l'hydrographie dieppoise. A ce titre, nous devons la reproduire en entier à cette place : LA RICCARDIANA

Labrador, Est et Sud :

Costa perdida.
C. da espera.
Rio grande.
B. dos aruoredos.
B. Redonda.
I. de Jã de maio.
B. do Reparo.
Costa dirrita.
R. neuoado.
Costa dobrada.
C. da terra firme.
R. da boavista.
I. dos barrairos.

+B. do pracel.
R. dos pichãis [1].
A baia.
B. escura.
Terra do Jã.bãz.
C. das baixas.
R. de manuel piuheiro.
B. de Jã.vãz.

B. da serra.
B. dos samtos.
Terra dos vrsos [2] brancos.
B. do pracel.
B. do brãdã.
B. de maluas.
Ilha do Caramlo do [*sic*].

I. braba.
Ilhas comgeladas.
Baia dos morros.
Golfam da tromenta.
R. da tromenta.
C. Frio.
R. de lobos marineos.

La côte continue au Sud, sans solution de continuité jusqu'au cap Race. Nous devons cependant indiquer où Terre-Neuve commence : ce que les premiers cartographes n'auraient pu dire, puisqu'ils ignoraient l'existence du détroit de Belle-Isle, qui en est la limite septentrionale. Si la présente carte n'avait pas omis les îles *da Fortuna* et *da Tormenta* [3], on pourrait établir la séparation. En l'absence de ces deux points de repère, et jugeant d'après le (premier) *C. do Marco* de Reinel, et le *Caramello* des cartes dieppoises, c'est à peu près avec le nom placé en tête de la liste suivante qu'il faut commencer la nomenclature orientale de Terre-Neuve :

R. dos caramlos.
Ilo Laguo.
C. do marco.
Porto bõ[nito?]
R. daruoredo.
R. Lomgue.
B. de rrara [?].
R. de S. rrad[o].
B. fremosa.
P. da guama.
C. bramco.
B. dos vsos bramcos.

B. dagoada.
Terra dos corte Reães.
R. gramde.
P. do padrã [4].
Sam Francisco.
P. do marco [?].
B. das Rosas.
R. Reall.
B. da cruz
C. de boavista.
R. fremoso.
S. ciria.

I. dos bacalhaos.
B. comceicã.

Terre-Neuve, Sud :

C. Rasso.
S[a] maria.
Gartadlas (?).
S. andre.
C. da tromenta.
I. da gran baia.
C. do piloto.
G'. do batell.

[1] R. dos Pichels = la rivière des Lanaps ?

[2] Pour « de vsos brancos » = des ours blancs.

[3] Omis dans la Riccardiana. D'autres omissions non moins notables sont celles de *Y. de frey luis*, *C. da espera*, *Y. dos saues* (*aves*).

[4] *P. do Padram* = le port du pilier. Dès leurs premières expéditions maritimes, les Portugais emportèrent des monolithes taillés et gravés aux armes royales. Ils érigeaient ces petits monuments dans les pays qu'ils découvraient, afin de conserver la mémoire de l'événement. Ainsi, dans des instructions du roi EMMANUEL, on lit : « E nos cabo posto huum padram com as armas e + de Christos em cyma e a era em que foram postos, e alguña letra que bem parecer. *Alguns documentos do Archivo nacional da Torre do Tombo*. Lisboa, 1892, in-fol., p. 516.

C'est pour cette raison que le mot *Padrão* se lit assez souvent sur la côte d'Afrique dans les vieilles cartes portugaises. Le point ainsi marqué dans la carte de la Riccardiana doit donc être interprété comme indiquant un des premiers atterrissages des Portugais à Terre-Neuve. Remarquons aussi qu'il est inscrit à l'embouchure d'une rivière, qui, par sa position, peut être celle des Exploits (*suprà*, p. 45).

C. dos mazeatos.
C. da Volta
R. fremoso.
R. da trauesa.
R. cõprido.
Costa chã.
B. pequena.
R. das ilhas.
C. do golfã.

Ile du Cap-Breton :

Rio dos fondos.
R. da gemte.
Sã Paulo.
Sam pedro.
C. bertã.
R. primairo.
R. segumdo.
R. de rrad° (?).
B. dos bertões.

Iles adjacentes :

Sam Joam.
Do bretã.
S. Cruz.

Iles au large :

I. dos demonios.
Dos cirnes.
I. de Jan estenez.
S. brandam.
I. verde.
Maida.

Il est à remarquer que dans les cartes dieppoises plusieurs de ces noms sont portés non sur Terre-Neuve mais au Labrador supposé, et *vice versa.*

Il reste à fixer la date de cette carte. Cela nous paraît impossible. Au premier abord, elle paraît antérieure à 1535, puisqu'on n'y relève pas les configurations que Cartier fit connaître lorsqu'il revint en France après sa découverte du détroit de Belle-Isle. Mais pour qu'elles figurassent dans une carte, la première condition serait que le cartographe en eût vu au moins les épures ; et rien ne prouve que ces renseignements techniques furent connus à Lisbonne en même temps qu'à Dieppe ou à Saint-Malo. On peut aussi supposer que les Portugais, par exemple, apprirent d'une façon générale seulement la découverte faite par Cartier, à l'Ouest de la côte labradorienne de Reinel et de Viegas, d'une entrée conduisant à un grand golfe. Ainsi s'expliquerait le *Golfam da Tromenta* de l'atlas de la Riccardiana, tracé hypothétiquement d'après un vague rapport, et qui peut avoir continué à figurer sur des cartes portugaises, tel que nous le voyons, pendant plusieurs années après le retour de Jacques Cartier à Saint-Malo. Les portulans de Joam Freire et de Diego Gutierrez exposent une configuration de la partie septentrionale de Terre-Neuve qui semble confirmer notre hypothèse et expliquer la présence sur des cartes lusitaniennes et espagnoles de contours similaires jusqu'au milieu du XVIe siècle.

XXI

L'HYDROGRAPHIE LUSITANO-ESPAGNOLE

Pour mieux déterminer les valeurs et les positions, il serait à désirer qu'on pût ajouter aux nomenclatures recueillies avant la découverte du détroit de Belle-Isle les instructions nautiques rédigées à l'époque. Malheureusement, il n'existe presque plus rien de ce genre.

LE PADRON GENERAL

Le lecteur n'ignore pas qu'au XVIe siècle, le gouvernement espagnol faisait dresser, selon les progrès de la navigation et des découvertes, une carte technique et générale des possessions maritimes de l'Espagne. Ce travail confié à la Casa de Contratacion, s'appela d'abord *Padron Real,* puis *Padron General.*

PADRON DE CHAVES

Il est probable que le Portugal agit de même, mais on ne possède plus ni cartes, ni documents de cette provenance. C'est aussi le cas pour l'Espagne ; mais Oviedo nous a conservé une description détaillée du *Padron* que Alonso de Chaves dressa en 1536 à Séville, par l'ordre de Charles-Quint.

Voici la partie concernant le littoral qui s'étend du nord de la Floride à Terre-Neuve. Nous commençons, comme le fait ce célèbre historiographe, par le Sud :

41°-42°30′

Digo que esta tierra, de que aquí se tracta, desde quarenta é un grados hasta quarenta é dos y medio, descubrió el piloto Esteban Gomez, el año de mill e quinientos y veynte y cinco años...

Desde el *Cabo de Muchas Islas* hasta la punta ó cabo que tiene el *rio de las Gamas*[1] al Leste, hay veynte leguas de mar, é todo aquello es entrada ó bahia del dicho rio : el qual cabo, que está al

43°30′

Oriente, está en quarenta e tres grados y

[1] C'est le féminin de *gamos* = daims.

Je dis que la terre dont il est ici question, depuis 41° jusqu'à 42° 30′, fut découverte par le pilote Esteban Gomez en l'année 1525.

Depuis le *Cap des Iles Nombreuses* jusqu'à la pointe ou cap qu'a la *rivière des Daines* à l'Est, il y a vingt lieues de mer, et tout ceci constitue l'entrée ou la baie de ladite rivière[1]. Ce cap, qui se trouve à l'Est, est par 43°1/2 de ce côté de l'équateur. Depuis le cap de la rivière

[1] C'est le Penobscot. Voir *infra*, les cartes.

medio de la equinoçial. Desde el cabo del rio de las Gamas corre la costa al Nordeste, quarta al Este, çiento é veynte leguas hasta la ensenada ó bahia, dicha ensenada : laqual està en quarenta é cinco grados, desta parte de la equinoçial en este camino.

Està delante del rio de las Gamas, la *costa* que diçen *de Medanos*, é mas adelante està otro ancon que llaman el *Golpho*, é mas adelante està el *rio de Montañas*, el qual dista del rio de las Gamas çinqüenta leguas, y está en quarenta é quatro grados y un quarto. Mas adelante veynte leguas està el *rio de Castañar*, é mas adelante otras cinqüenta leguas esta la *bahia de la Ensenada*, en que se cumplen las çiento é veynte leguas que se dixo de susso.

Desde la bahia de la Ensenada, hasta la boca de la qual hay diez leguas, se corren al Norte, quarta del Leste, çiento é veynte leguas hasta la canal que haçe la *isla de Sanct Johan* entre ella é la Tierra firme á la entrada por el Poniente : la qual tierra que está mas junto, deste embocamiento en la Tierra-Firme, à la entrada por el Poniente : la qual tierra que està mas junto deste embocamiento en la Tierra-Firme, está en quarenta é seys grados y dos terçios; pero en este camino destas çiento é veynte leguas estan delante, mas al Leste de la dicha bahia veynte leguas el *rio de la Vuelta*, é delante del rio de la Vuelta quarenta leguas està otro rio que llaman *rio Grande*, el qual tiene á la boca tres isletas y está en quarenta é çinco grados [*sic*] y tres quartos de grado. Desde aqueste dicho rio Grande hasta la dicha canal hay otras sessenta leguas. En esta canal està la punta que llaman *Cabo Bre-*

des Daines, la côte court au Nord-Est quart Est, cent vingt lieues, jusqu'à l'anse ou baie, laquelle est par 45° de ce côté de l'équateur.

La côte appelée *des Dunes* est avant la 45°
rivière des Daines, et au delà se trouve
une autre anse qu'on appelle *le Golfe*, et
plus loin est *la rivière des Montagnes*, la-
quelle est à cinquante lieues de la rivière
des Daines et par 44° 1/4. Vingt lieues plus
loin est *la rivière de la Chataigneraie*, et
cinquante lieues encore plus loin est la
baie du Golfe [?] où se complètent les 44° 15′
cent vingt lieues susdites [1].

De la baie du golfe jusqu'à l'entrée de
laquelle il y a dix lieues, courent vers le
Nord, quart Est, cent vingt lieues jusqu'au
canal que fait l'*île Saint-Jean* entre elle et
la terre-ferme, à l'entrée occidentale. Ladite terre, qui est la plus rapprochée de
cette embouchure dans la terre-ferme à
l'Ouest, se trouve par 42° 2/3. Mais dans
cette direction, de ces cent vingt lieues, il
y a vingt lieues avant, à l'Est de ladite
baie, la *rivière du Détour*, et quarante
lieues au delà de cette dernière se trouve
une autre rivière appelée la *rivière Grande*, laquelle renferme à son embouchure
trois îlots et elle est par 45° [?] et 3/4.
De ladite rivière Grande jusqu'au dit ca- 47° 40′
nal il y a encore soixante lieues. C'est
dans ce canal que se trouve la pointe appelée *Cap-Breton*. Soixante lieues de côte
se continuent de la même manière et vont
de ladite embouchure occidentale au Nord-
Est quart Est. Et le dit Cap-Breton est par
47° 1/2 [2], de ce côté de l'équateur. Les- 45° 45′
dites soixante-dix lieues traversent le canal par une largeur ou latitude de dix lieues plus ou moins. Et ladite île a en longitude, du côté du Nord, soixante-dix

[1] Pour chercher à rendre intelligible cette description entortillée des abords méridionaux du golfe Saint-Laurent, nous sommes obligé de supprimer ici une phrase qui paraît n'être qu'une répétition.

[2] 45° 47′ 14″ sur nos cartes.

ton; hay sessenta leguas de costa que se corren assimesmo, é va desde el dicho embocamiento occidental al Nordeste quarta al Leste, y está el dicho Cabo Breton en quarenta é siete grados y medio desta parte de la equinoçial: las quales díchas septenta leguas cruça la dicha canal en
47° 30′ anchor ó latitud de diez leguas poco mas ó menos; é la dicha isla tiene de longitud, à la parte del Norte, septenta leguas, é á la parte del Sur tiene çinqüenta é cinco, é á la parte del Oriente tiene de latitud veynte, y en el Occidente està en punta: de manera que tiene de çircunferençia ciento é quarenta é cinco leguas pocas mas ó menos; cerca de la qual hay çiertas isletas, assi dentro de la dicha canal como en torno de la dicha isla de Sanct Johan, las quales, por ser pequeñas, no se nombran.

Desde el Cabo Breton hasta la parte que el *Cabo Gruesso* tiene mas al Norte, se corren treynta é çinco leguas al Norte, y en la mitad desde camino hay un rio que llaman *rio de Dos Bocas*, é assi le pintan con ellas; y está el dicho Cabo Gruesso en mas de quarenta é nueve grados y medio desta parte de la linia equinoçial. Desde el Cabo Gruesso se corren qua-
49° 30′ renta leguas al Nordeste hasta un rio que pinta la carta; e no le pone nombre, mas de quanto le llama *rio de Muchas Islas*, é assi lo está la costa dessas quarenta leguas llena de islas: e diçe la carta dentro en tierra: *isla de Sanct Telmo*, é piensso que quiso deçir *islas* é no *isla*. Pero antes de dicho rio está un embocamiento, desde el mesmo Cabo Gruesso adelante, que tiene de traviessa veynte leguas, é aquello llama el cosmographo Alonso de Chaves, hasta el dicho Cabo, questa mal al Leste, *Rio de Muchas Islas*. Pero en la ensenada que está entre ambos Cabos, hay çiento é treynta leguas ó mas: lo qual ni lo niego ni lo apruebo, porque en esta tierra hay

lieues; du côté de l'Orient, elle a en latitude vingt [lieues]; à l'Occident elle est en pointe: de telle sorte que sa circonférence est de cent quarante-cinq lieues plus ou moins. Auprès, se trouvent certains îlots. Il en est de même dans l'intérieur dudit canal comme autour de ladite Ile Saint-Jean, lesquelles, à cause de leur petitesse, ne sont pas nommées.

Du Cap-Breton jusqu'à la partie occupée par le Gros Cap plus au Nord, il y a une continuation de trente-cinq lieues dans la direction du Nord et à moitié de la distance, se trouve une rivière appelée la *rivière des Deux Embouchures*, lesquelles sont représentées. Et ledit Gros Cap est par plus de 49° 1/2 de ce côté de la ligne équinoxiale. Du Gros Cap se continuent quarante-quatre lieues au Nord-Est, jusqu'à une rivière peinte sur la carte, sans la nommer autrement que [?] la *rivière aux Iles Nombreuses*, et la côte de ces quarante lieues est de même remplie d'îles. Et la carte porte sur la partie terrestre *Ile de Saint-Elme*, voulant ce semble dire « Iles » et non « île ». Mais avant ladite rivière il y a une embouchure depuis ce même Gros Cap jusqu'au delà, de vingt lieues de largeur, appelée par le cosmographe Alonso de Chaves jusqu'au dit cap, qui est peu à l'Est, la *rivière aux Iles Nombreuses*. Mais dans la baie qui est entre les deux caps, il y a cent trente lieues ou plus: ce que je ne nie ni affirme, parce que sur cette contrée on a peu de renseignements concernant les détails des baies septentrionales. Et je pense qu'il [Chaves] ne devait pas être aussi exactement informé au sujet de ses délinéations que cela devait être. De même, il y a de grandes différences à l'égard de cette côte du Nord entre les cartes marines et entre les cosmographes. Et comme c'est une terre excessivement froide et sauvage, peu s'adonnent

poca noticia en las cosas particulares de las ensenadas del Septentrio, y piensso que él debe estar informado para lo que pinta en esso notan puntualmente como seria. E assi hay muchas diferençias en essa costa del Norte en las cartas de navegar y en los cosmógraphos ; y como es tierra frigidissima é salvaje, pocos son los que se aplican à la navegaçion de ella. Este rio que pone sin nombre, está en çinqüenta grados y medio desta otra parte de la equinoçial.

Desde el rio sin nombre hay diez leguas a una bahia que està adelante, que tampoco la nombra esta carta moderna, y está en los mismos çinqüenta grados y medio ; y desde ella se torna la costa al Sur treynta laguas, hasta una punta de la qual están epartadas, dentro en mar treynta leguas, unas islas que se llaman las *Onçe mill Virgines :* la punta está en quarenta é nueve grados, y las islas que digo en quarenta é siete y medio desta parte de la equinoçial. Desde aquesta punta, questá Norte Sur con las islas de las Onçe mill Virgines, se torna la costa veynte leguas al Norte, y torna à volver al Sur otras quarenta hasta una punta questá en quarenta é siete grados y medio ; é llámase *Cabo de Sancta Maria*. Desde el Cabo de Sancta Maria se va la costa al Norte quarta al Nordeste quarenta é çinco leguas, é torna á salir é volverse al Sur otras tantas hasta el *Cabo de Sanct Pablo*, el qual está en quarenta é siete grados y medio desta parte de la equinoçial.

Desde el Cabo de Sanct Pablo se corren veynte leguas al Leste hasta *Cabo Rasso*, el qual está en quarenta é siete grados y medio desta parte de la linia equinoçial ; y en la mitad de estas veynte leguas está el *Cabo de Espera*.

à la navigation dans ses parages. La rivière innommée est par 50° 1/2 en cette partie de l'équateur.

De la rivière innommée jusqu'à une baie qui est plus avant, et également innommée sur cette carte moderne, il y a dix lieues et elle se trouve de même par 50° 1/2. De ce point, la côte incline trente lieues vers le Sud, jusqu'à une pointe où au large dans trente lieues de mer sont disséminées des îles appelées les *Onze mille vierges*. Ladite pointe est par 49° et les îles susnommées par 47° 1/2 et s'appelle le *Cap Sainte-Marie* Du cap Sainte-Marie la côte se prolonge jusqu'au Nord un quart Nord-Est, quarante-cinq lieues, et incline encore une fois vers le Sud tout autant, jusqu'au *cap Saint-Paul*, lequel est par 47° 1/2 de ce côté de l'équateur.

50° 20

49°

Du cap Saint-Paul [la côte] se continue vingt lieues à l'Est jusqu'au *cap Race*, lequel est par 47° 1/2, de ce côté de l'équateur[1], et au milieu de ces vingt lieues se trouve le *cap d'Espoir*.

Depuis le cap Race jusqu'à la rivière et la terre des Morues cinquante lieues se continuent vers le Nord. Cette rivière est par 50° 1/3 de ce côté de l'équateur. Plus loin, la route du Nord est marquée sur la carte vingt lieues en plus et elle représente quelques îlots près de la terre. Ces vingt lieues qui viennent après sont la fin, par 50° 1/2 de ce côté de l'équateur. De telle sorte que dans le présent chapitre jusqu'ici ont été décrites cent cinquante lieues de cette côte, plus ou moins. Et là se termine la carte moderne [c'est-à-dire le dernier *Padron général*] du cosmo-

50° 20'

[1] Selon nos cartes, la latitude du cap Race est par 46° 39′ 24″.

Desde el Cabo Rasso hasta el rio é tierra
de los *Bacallaos* se corre al Norte çin-
qüenta leguas, el qual rio está en cin-
50° 20′ qüenta grados é un terçio desta parte de
la equinoçial : é mas adelante, la via del
Norte, está pintado en la carta hasta otras
veynte leguas, y en este camino están pin-
tadas algunas isletas çerca de la tierra.
51° 30′ Estas veynte leguas posteras está el fin de
ellas en cinqüenta é un grados y medio
desta parte de la equinoçial. Por manera
que en este capitulo hasta aqui se ha dado
noticia de ocho çientas é çinqüenta leguas,
poco mas ó menos, desta costa ; é allí
haçe fin la carta moderna del cosmógrapho
Alonso de Chaves, que nuevamente se
corrigió y emendó el año que passó de
mill é quinientos y treinta y seys años.

graphe Alonso de Chaves, qui l'a de nouveau corrigée et revue l'année passée, mil cinq cent trente-six.

(Carte moderne du cosmographe Alonso de Chaves, nouvellement corrigée et amendée par l'ordre de César — l'empereur Charles-Quint, roi d'Espagne, — l'année passée mil cinq cent trente-six, — dont je possède une copie de la main dudit Chaves, l'un des cosmographes de Sa Majesté et maître cartographe. *Historia General y Natural de las Indias, islas y tierra firme del mar Océano*. Madrid, 1852, in-folio, t. II, lib. XXI, cap. x, pp. 148-150).

DIEGO RIBEIRO

Oviedo, en historiographe consciencieux, croit devoir pousser sa description jusqu'aux confins connus de l'Amérique septentrionale, et c'est à Diego Ribeiro qu'il l'emprunte. Nous renverrions le lecteur à la carte de Weimar et à celle de la Propagande signée par ce cartographe réputé, n'était le fait qu'elles sont l'une et l'autre datées de 1529, seulement, tandis qu'Oviedo dit avoir communiqué son ouvrage à Ribeiro peu avant sa mort[1]. Nous avons montré que ce dernier mourut le 16 août 1533[2]. Les additions sont donc postérieures de quatre années à la carte de Weimar, et à ce titre, elles demandaient à être examinées. La description continue ainsi :

Este en sus patrones é cartas pone desde
el rio de los Bacallaos al Norueste qua-
renta leguas hasta un ancon, desde el qual
torna la costa veynte é cinco al Oriente
hasta une cabo de la Tierra-Firme, que se
llama *Cabo de Marco* : el ancon está en
51° 40′ çinqüenta é un grado y dos terçios, y la
punta de Março en cinqüenta é dos grados

Celui-ci en ses modèles et cartes, inscrit de la rivière des Morues au Nord-Ouest, quarante lieues jusqu'à une anse, d'où la côte incline à l'Est jusqu'à un cap continental appelé *cap de Mars*. L'anse est par 51° 2/3, et la *pointe de Mars*[3] est par 52° 1/3, de ce côté de l'équateur. Du cap de Mars la côte retourne au Nord-Ouest soixante

[1] « A estó que está dicho se acresçienta lo que paresçe por la carta del cosmographo Diego Rivero, de nasçion portugués, el cual poco antes que fallesçiesse, estando en servirçio del Emperador, como cosmógrapho de Su Magestad, se le daba crédito en su offiçio, é yo le comuniqué. » *Historia General de las Indias*, liv. XXI, cap. X, t. I, p. 149.

[2] Manuscrits de Muñoz, LXXVII, f° 165.

[3] A noter la *pointe* et le *cap* de *Mars*.

é un terçio, desta parte de la linia equinoçial. Desde el Cabo de Março se vuelve la costa al Norueste sessenta leguas hasta una ensenada, que se diçe la *bahia de las Gamas*, que esta en çinqüenta é çinco grados, desta otra parte de la equinoçial; y en estas sessenta leguas están los *isleos de las Aves é isla del Fuego*, é otras isletas é farallones.

Desde la bahia ó ensenada de las Gamas se torna la Tierra-Firme al Oriente, derecho quarenta leguas, poco mas ó menos, hasta *Cabo Hermoso*, que está en çinqüenta é çinco grados desta parte de la linia equinoçial. Desde el Cabo Hermoso se corren quarenta é çinco leguas al Norte, quarta del Nordeste, hasta un cabo ó promontorio que está delante de las *islas de Sàbalos* y de la *isla de Sanct Johan*: el cual cabo está en çinqüenta é siete grados y medio, desta parte de la equinoçial. Desde el cabo ques dicho, se corren veynte é cinco leguas al Nordeste, no por costa, sino de mar alta. porque allí se pierde la costa é no se ve en aquel espaçio; y están en esté camino la *isla de la Tormenta é isla de la Fortuna*.

É corridas estas veynte é cinco leguas, esta la tierra que llaman del *Labrador* en çinqüenta é nueve grados, desta parte de la equinoçial; é de allí vuelve la costa al Sueste bien cient leguas, sin dar otro nombre á parte alguna della, é desde allí se torna la tierra otras çient leguas al Nordeste.

lieues jusqu'à une anse appelée la *baie des Daines* et qui est par 55° de ce côté de l'équateur. Dans ces soixante lieues se trouvent les *îlots des Oiseaux*, l'*île du Feu* et d'autres îlots et roches. 52° 20'

De la baie ou anse des Daines, quarante lieues, plus ou moins, de terre-ferme se prolongent jusqu'au Beau Cap, qui est par 55° de ce côté de l'équateur. Du Beau Cap quarante-cinq lieues courent au Nord, quart Nord-Est, jusqu'à un cap ou promontoire qui est au delà des *isles des Aloses* et de l'*île Saint-Jean*. Ce cap est par 57° 1/2, de ce côté de l'équateur. Dudit cap courent vingt-cinq lieues au Nord-Est, non par la côte mais sur la haute mer, parce qu'ici la côte disparaît et on ne voit pas jusqu'à quelle distance. Sur cette voie sont l'*île de la Tempête* et l'*île de la Mauvaise Fortune* [1]. 55° 57° 30'

Après ces vingt-cinq lieues est la terre appelée *du Labrador*, par 59°, de ce côté de l'équateur. De là la côte s'incline au Sud-Est environ cent lieues, sans porter aucun nom, et de ce point la terre incline encore cent lieues au Nord-Est. 59°

(Oviedo, *Historia general de las Indias*, t. II, pp. 147-150.)

Oviedo termine en disant que, selon lui, Chavès et les autres cosmographes avaient connaissance des régions supplémentaires qu'il emprunte à Ribeiro, mais qu'ils n'ont pas voulu en tenir compte à cause de l'incertitude, des erreurs ou des différences qui règnent dans les cartes.

[1] Notons que dans les langues latines, *fortuna* se prend aussi pour Malheur et Accident de mer ou de vent (Jal, *Consulat de la mer*). C'est précisément dans ce sens qu'il est employé ici, comme on le verra, *infra*, p. 118, par Alonso de Santa Cruz, qui attribue ce nom au désastre essuyé près de cette île par un des Corte-Real. Assertion qui demande à être vérifiée.

SANTA CRUZ

Alonso de Santa Cruz, *mathematicarum omnium artium peritissimus*, né à Séville en 1506 et le plus célèbre cosmographe espagnol de son siècle, rédigea et dédia à Philippe II un *Islario general de todo el Mundo*, resté inédit. Il y mentionne Sébastien Cabot comme étant alors au service de ce prince : « Sebastian Gaboto piloto mayor que oy es de V. Mag^{t}. » L'*Islario* est donc du milieu du XVIe siècle, et à ce titre il mérite d'être cité avec la carte de Ribeiro et le *Padron* de Chavès, cosmographes dont Santa Cruz fut d'ailleurs le collègue à la *Casa de contratacion* et, comme eux, eut l'usage de tous les documents se rapportant à l'hydrographie du nouveau monde. Il a dù même faire partie de la junte de cosmographes chargés d'élaborer le *Padron General* de 1536. Voici sa description de l'Amérique septentrionale :

Queremos tractar es comunemente dicha tierra de *Labrador* puesta en controversia de oppiniones si es cortada del continente de *Engrobelandia* o si es tierra continuada del continente setentrional de Europa... Zieglero tiene ser esta tierra toda continuada desde Escondia... Se frequente de yngleses que van alla por pescados que toman muchos las de la tierra que afirmen ser de las mismas costumbres que los de la Polonia provincia en Escondia... Hallanse a la parte oriental de esta tierra muchas yslas y con nombres las siguientes : La primera se llama *Ysla de la Fortuna* laqual esta en el braço de mar o estrecho que passa entre esta tierra de los *Bacalaos* y la *ysla del Labrador*. Llamose de la Fortuna por que junto a ella huvo un gran fortuna de mar una armada de Portugal que allí fue quando fueron los Cortes Reales. Y otra [*ysla*] *Sanct Joan;* a la boca de un gran rio otra de *Sanct Pedro*. Fueren les puestos estos nombres por se haver descubiertas en dias de estos bien aventurados apostoles. Son desiertas y al rrededor dellas se pescan muchos pescados.

Nous nous proposons de traiter de ce qu'on appelle communément la terre de *Labrador*, objet d'opinions diverses sur la question de savoir si elle est séparée du continent de l'*Engrobelandia* [le Groënland], ou si c'est une continuation du continent septentrional de l'Europe. Ziegler [1] maintient que cette terre est entièrement une suite de la *Escondia* [Scandinavie]... Elle est fréquentée par les Anglais qui vont y pêcher des poissons que les indigènes [?] prennent en grand nombre. On affirme que ces indigènes [?] ont les mêmes mœurs que ceux de la province de Pologne en Scandinavie...

Il y a à la partie orientale de cette terre [des Baccalaos] beaucoup d'îles, nommées de la manière suivante : La première s'appelle l'*île de la Mauvaise Fortune*, laquelle est située dans un bras de mer ou détroit qui passe entre la *terre des Baccalaos* et l'*île du Labrador*. On l'appelle l'île de la Mauvaise Fortune parce qu'une expédition portugaise essuya un grand désastre maritime dans ses parages quand s'y rendirent les Corte-Real. L'autre est l'*île* [*Saint-Jean*. A l'embouchure d'un grand fleuve

[1] ZIEGLER : *Opera varia;* Argentorati, 1532, in-fol. Voir le chapitre *de Schondia*, f° XCII.

Mas al medio dia estan otras dos otras yslas altas llamada *de Aves* porque al principio dieron en ellas muchas aves como unos que aca llaman Rubiahorcados, y no hay otra cosa de provecho en ellas.

Al medio dia estan otras llamadas *de los Patos* y otras aves de agua. Son yslas llanas y aranosas y de poco provecho. Al occidente de estas por quatorze leguas esta una Ysleta baxa y llena de baxos a la redonda de aquella llamaron por esta cosa *Ysla Baxa*.

Al austro de la tierra de los Baccalaos y junto a un cabo llamado *Espera*, estan tres yslas la mayor de las quales ser de hasta tres o quatro leguas, deshabitades, y mas al occidente de estas y dentro de una baxa que se dize *de Sancta Maria*, que es luego passado la baya, estan luego tres yslas como un triangulo de hasta... leguas de largo, cada uno con otros ysleos a la redonda, lasquales se llaman *Las Onze mill Virgines*, todas despobladas y sin ningun provecho.

Al rededor de esta tierra y costa hay muy grande abundancia de pescados, por la qual causa vienen cada anno muchos Bretones e Yrlandesses a pescar dellas por el Rio y llevan cargados sus navios dellos. Los pescados que mas comunemente se hallan aquí, son bacalaos que son unos pescados que saladan se observan mucho y se lleva en los naos por bastimentos y se gasta en toda la costa de Flandres y aun de Galizia.

A medio dia de esta tierra de bacalaos y de la baya de Sancta Maria par cinquenta leguas esta una ysla llamada *Joan Estevez*, laqual se dixo assí por un piloto que la descubrió assí llamado, veniendo a pescar aqui. Y tanbien se han descubierto otras que estan al poniente de esta assi a coso andando pescando por este mar, pero todos son deshabitades y de poco

s'en trouve encore une, *l'île Saint-Pierre*. Elles furent ainsi nommées pour avoir été découvertes le jour des bienheureux apôtres. Elles sont désertes et aux alentours on pêche beaucoup de poissons.

Plus au Midi, il y a deux îles hautes appelées *Iles des Oiseaux*, parce que dans les commencements elles fournirent quantité d'oiseaux du genre qu'en Espagne nous appelons *Rubia horcados* [?]. Et on n'y trouve rien d'autre qui vaille.

Au Sud sont des îles appelées *Isles des Pingouins* et d'autres oiseaux de mer. Elles sont basses, sablonneuses et de peu de valeur. A l'Ouest de ces dernières, à quatorze lieues, est un îlot peu élevé, entouré de nombreux bas-fonds et que pour cette raison on appela l'*Ile basse*.

Au Sud de la terre des Baccalaos, adjacentes à un cap dit d'*Espoir*, se trouvent trois îles, dont la plus grande a de trois à quatre lieues et elles sont inhabitées. Plus loin à l'Ouest et au milieu d'un bas-fond appelé *Sainte-Marie* qui est après qu'on a passé la baie, se trouvent immédiatement trois îles formant un triangle d'environ ..... lieues d'étendue. Chacune d'elles ainsi que les îlots autour, s'appellent *Les Onze mille Vierges*. Elles sont toutes inhabitées et sans valeur aucune.

Autour de cette terre et côte il y a une grande abondance de poissons ; ce qui amène chaque année de nombreux Bretons et Irlandais pour les pêcher, et ils conduisent par la rivière [?] leurs navires qui en sont chargés. Le poisson que généralement on trouve là-bas est la morue, poisson qui salé se garde longtemps, qu'on transporte dans les navires comme provisions de vivres, et est consommé sur toute la côte des Flandres, voire en Galice.

Au Sud de cette terre des Bacalaos et de la baie Sainte-Marie, à une distance de

46° provecho. Estan en altura de quarenta y seis grados, y las que arriba diximos estar juntos a la costa del continente desde quarenta y nueve o cinquenta y en el clima noveno, y su mayor dia de diez y seys horas y un quarto.
49°-50°

Passadas las yslas de las onze mil virgines hazia la mar una grand enseña llamada *Baya de los Bretones*. En esta ereñad [*sic pro* ensenada ?] dizen haver muchas yslas y todas despobladas. Principalmente ay una dicha de Sancta Elmo a la qual depusieron el tal nombre ciertos pescadores bretones que por una noche tomando les sobre ellos un tormenta diezen que bieron en la ysla muchas candelas ardientes aquellos llaman Sanct Elmo que dizen que viene en tal figura.

Passada la dicha baya mas al occidente y junto a una punta llamada *Cabo breton* comiença a prolongarse a una ysla levante poniente dicho de *Sanct Joan* que tiene de largo cinquenta y seis leguas y por lo mas ancho veinte. Esta ysla dixieron algunos pilotos que no estava en esta parte de mar sino metedo en la baya que diximos llamarse de los bretones. Y en muchas cartas de navegar a los principio a quando esta tierra se començo a descubrir se puso assí asta que Estévan Gomez piloto estrupo esta relaçion algo discrepante de la qual se tenia estar esta ysla no en la baya do dezian que estava sino junto a esta tierra do agora esta de la qual no hay uso que contrar [*sic pro* contar ?] sea salvo que el dicho Estevan Gomez piloto dize que a la pasada por ella vido muchos humos en ella y señales de ser habitada.

cinquante lieues, se trouve une île nommée *Juan Estevez*[1], d'après un pilote de ce nom qui la découvrit en allant pêcher dans ces parages. De même on a découvert d'autres îles situées à l'Ouest de celle-ci également en se rendant dans cette mer pour s'y livrer à la pêche, mais elles sont toutes inhabitées et sans grande valeur. Elles se trouvent par 46° de latitude et celles que nous avons dit être adjacentes à la côte continentale sont par 49° ou 50° et dans le neuvième climat[2], où le plus long jour est de seize heures un quart.

Après les îles des Onze mille Vierges la mer forme un grand golfe appelé la *Baie des Bretons*. On dit que dans cette baie il y a beaucoup d'îles, toutes inhabitées. Il s'en trouve une notamment appelée de *Saint-Elme*, ainsi nommée par certains pêcheurs bretons qui disent que par une nuit orageuse ils virent dans l'île beaucoup de lueurs ardentes appelées Saint-Elme que l'on dit apparaître sous cette forme.

Passant ladite baie plus à l'Ouest et adjacente à une pointe appelée Cap-Breton commence à se prolonger une île Est et Ouest dite *Saint-Jean*, qui a cinquante-six lieues de longueur et au plus vingt de large. Certains pilotes disent que cette île n'est pas dans cette partie de la mer, mais bien à l'intérieur de la baie que nous avons dit s'appeler *des Bretons*. Et dans beaucoup de cartes marines, au début, lorsqu'on commença à découvrir ce pays, on la plaça ainsi, jusqu'à ce que le pilote Esteban Gomez corrigea cette description assez erronée, en mettant l'île, non dans

[1] Ce nom n'est pas imaginaire, bien que souvent déformé dans les cartes. Santa Cruz, dans sa mappemonde de 1542, habilement reproduite et commentée par Dahlgren (Stockholm, 1892), inscrit sur la côte du Brésil un « Rio de Juan Stevez ».

[2] Le lecteur n'ignore pas que les anciens géographes employaient le mot « climat » aussi pour désigner une division de la Terre, fondée sur la durée du jour comparée à celle de la nuit au solstice d'été. De là 24 climats de demi-heures et 6 climats de mois dans chaque hémisphère (Périgot).

Haya un canal entre ella y tierre firme llamado *Canal de Sanct Julian* de cinco o seis leguas de ancho dizen tener muy buena vistu y de mucho arboleda y rios que salen a la mar. Tienen a la redonda de sy muchos ysleos todos deshabitados. Esta desde quarenta y seys hasta quarenta ocho grados y en el clima ocho tiene su mayor dia de quinze horas y dos terçios. Junto al cabo Breton se hallan algunas ysletas do ay muchos avez y al rededor dellas ay grandes pesquerias.

(*Es yslario general de todas las yslas del mondo endresçado a la S. C. C. Magestad del Emperador y Rey nuestro Señor, por Alonso de Santa Cruz, su Cosmographo maior*. Madrid, 1560. Manuscrit ex-cardinal de Granvelle ; conservé à la Bibliothèque de la ville de Besançon. *Cf.* notre *Discovery*, n° 227, pp. 620-621.)

la baie susdite, mais adjacente à la terre où elle est aujourd'hui [sur les cartes]. On n'a rien à dire concernant cette île que ce qu'en rapporte ledit pilote.

Esteban Gomez, dit qu'en passant devant il y vit beaucoup de [colonnes de?] fumée et d'indices qu'elle était habitée.

Entre cette île et la terre-ferme, se 46°-48°
trouve un canal appelé *Canal de Saint-Julien*, de cinq ou six lieues de large. On dit que l'aspect [de l'île] est très agréable, avec beaucoup d'arbres et de rivières qui vont se jeter dans la mer. Il y a, autour, de nombreux îlots, tous inhabités. Elle s'étend de 46° à 48° de latitude, se trouve dans le huitième climat et son jour le plus long est de quinze heures et deux tiers. Près du cap Breton il y a plusieurs îlots renfermant beaucoup d'oiseaux, et autour sont de grandes pêcheries.

XXII

CAP-BRETON ET LE GOLFE SAINT-LAURENT

Les textes que nous venons de citer, tout incomplets qu'ils soient, permettent au critique de se rendre compte de l'idée que les cosmographes portugais et espagnols avaient de la géographie des régions septentrionales du nouveau monde.

Ribeiro, il est vrai, n'était pas mieux informé au moment de sa mort qu'en 1529, date de son planisphère arrivé jusqu'à nous. Quant à Alonso de Santa Cruz, il ne donne pour Terre-Neuve dans son *Islario* qu'une nomenclature, très écourtée et à dessein, puisque la plupart des noms omis se retrouvent dans les fuseaux de sa mappemonde de 1542[1]. On y relève même deux désignations nouvelles. Au Labrador : *Baia de las Islas*, et sur la côte terre-neuvienne *Isla Baxa*. Notons en outre, au Sud de Terre-Neuve, parmi ces noms, l'île ou les *îles Saint-Elme* et la *Baie des Bretons*. Nous reviendrons plusieurs fois sur ces derniers.

Reste Chavès, que nous citons après les autres, comme étant le plus complet. Son *Padron* est très important, car c'est grâce à cette carte-modèle qu'on peut reconstruire en partie l'hydrographie des abords méridionaux du golfe Saint-Laurent et de l'Ile du Cap-Breton, selon les cosmographes espagnols du milieu du xvie siècle.

Dans la carte de Reinel (*circa* 1504) gît par 46° lat. de son échelle, au Sud d'un promontoire ressemblant au coude que fait à l'Est sur nos cartes l'Ile du Cap-Breton par environ 45°, une petite île en forme de poire, dénommée *Sam Joham*. Nous y avons vu et nous sommes enclin à y voir encore, à cause de sa position éloignée du littoral, de sa forme, de ses dimensions restreintes et de la présence non loin d'elle d'une autre île, qui n'a pas plus de

[1] Bibliothèque royale de Stockholm, reproduite et commentée par M. E. W. Dahlgren en 1892.

raison d'être en ce lieu, une configuration imaginaire, comme la plupart de celles qui sont portées dans ces parages sur les anciens portulans.

Cette île ne tarde pas à disparaître entièrement. Ni Freducci, ni Kunstmann N° IV, ni Miller N° I, bien qu'exposant une partie de la côte orientale de l'Ile du Cap-Breton, ne l'inscrivent. Elle ne réapparaît qu'avec le Maggiolo de 1527, loin de la côte, mais avec son nom : *Illa de S. Joan*. Ce n'est évidemment qu'un emprunt fait à quelque carte portugaise de la première manière. Toujours est-il que la stricte hydrographie sévillane, jusqu'à la seconde moitié du XVI[e] siècle, ignore absolument cette île Saint-Jean, quoique traçant le renflement côtier au Sud de Terre-Neuve, en le qualifiant même par deux fois de *Tierra de los bretones*, ce qui dissipe toute équivoque.

On doit croire que les cartographes portugais recommencèrent d'assez bonne heure à exposer une île Saint-Jean, mais sous une forme, à une place et dans des dimensions très différentes de la *Sam Joham* de Reinel. Parmi les cartes aujourd'hui connues, la première qui la dessine est Viegas (1534), mais sans la baptiser. On ne saurait néanmoins douter que c'est bien l'île en question, puisqu'elle se retrouve exactement pareille à la même place dans l'atlas de la Riccardiana ; mais cette fois explicitement désignée sous le vocable de *Sam Joham*.

Pour nous, c'est un renseignement géographique obtenu *de visu* par quelque explorateur, même un simple pilote, breton ou portugais. Savoir si cette configuration fut nommée d'après le jour férié où le marin inconnu crut en avoir déterminé le caractère, ou bien si les cartographes marièrent, pour ainsi dire, l'île nouvellement découverte avec l'île *Sam Joham* de Pedro Reinel est un petit problème que nous ne sommes pas en mesure de résoudre. Le seul fait certain, c'est que l'île Saint-Jean de Viegas est bien celle que nous verrons dorénavant figurer dans les cartes portugaises et dans les œuvres de l'hydrographie dieppoise du XVI[e] siècle.

On a cru y reconnaître la grande Ile du Cap-Breton, *en toute son étendue*, depuis le détroit de Canso jusqu'au Cap-Nord et depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'intérieur du golfe Saint-Laurent, c'est-à-dire (en y comprenant l'île Madame et les îlots adjacents) une surface de 11 200 kilomètres carrés !

Il y avait beaucoup à dire pour et contre cette appréciation. La description précitée de Chavès, quelques détails empruntés à Santa Cruz, et le tout étudié avec la carte de Diego Gutierrez copiée en 1550 assurément sur le *Padron general* même, permettent, croyons-nous, de serrer la question de plus près.

L'Ile du Cap-Breton ne constitue pas, dans la réalité, comme on est porté à croire de prime abord, une masse compacte. Au contraire, ainsi que le montre

la carte 38 ci-jointe, un bras de mer ou fiord de 80 kilomètres de longueur, sur une largeur variable, traverse l'île à peu près d'outre en outre[1], du Nord-Est



37. — L'ile du Cap-Breton, selon Gutierrez

au Sud-Ouest, en deux parties à peu près égales, bien qu'à des latitudes différentes :



38. — Ensemble de l'ile du Cap-Breton

[1] Il n'est séparé de la mer au Sud que par un isthme d'une étroitesse surprenante et de 800 mètres de longueur seulement. Un canal creusé depuis quelques années permet l'entrée de cette région.

Les plus anciennes cartes qui représentent cette vaste île, qualifiée de « terre », sont unanimes pour en attribuer la découverte aux Bretons de l'Armorique. De toutes façons, ils la fréquentèrent de bonne heure et ne cessèrent pendant de longues années d'y établir leurs pêcheries. Dans ces conditions, rien de plus simple à ce qu'un pilote de cette nation, en rangeant la côte septentrionale du large coude, ait aperçu l'estuaire qu'on appelle le grand Bras d'or. S'y engageant, il en aurait parcouru une grande partie, toujours entre deux rives plus ou moins séparées et, sachant que l'océan Atlantique baigne la côte parallèle à l'Est, l'aventureux marin, sans atteindre l'extrémité du bras de mer, sera revenu au Nord, persuadé que la région orientale nommée aujourd'hui « Cap-Breton[1] », n'était qu'une grande île. C'est l'histoire géographique non seulement de la péninsule d'Avalon, mais de la plupart des promontoires de Terre-Neuve, lesquels pendant près d'un siècle figurèrent dans toutes les cartes sous la forme d'îles, quelques-unes plus grandes même que la présente île Saint-Jean, telle que Viegas, Desceliers et Gutierrez la représentent.

Cette interprétation nous paraît plus logique et beaucoup plus probable que celle qui fait du détroit marqué dans Viegas et ses congénères entre l'île présumée et la terre ferme, le goulet de Canso. D'abord, parce que dans cette dernière hypothèse, les cartes lusitaniennes n'eussent pas manqué de tracer à l'Ouest de leur terre continentale et très rapprochée de l'Océan une côte baignée par les eaux du golfe Saint-Laurent, puisque ce court passage y conduit. Or, Viegas, la Riccardiana et les Gutierrez, père et fils (1550-1562), ne voient à l'Ouest qu'une région terrestre indéfinie. Ce n'est en réalité, qu'à la suite des voyages de Jacques Cartier que la grande péninsule se dégage entièrement et qu'on voit apparaître pour la première fois, grâce aux cartographes dieppois, la portion méridionale du véritable golfe Saint-Laurent. Ajoutons, qu'ils conservent néanmoins et sans la modifier, soit comme forme, soit comme position, leur tracé du canal qui sépare l'île Saint-Jean de la terre ferme.

Le golfe que dessinent Viegas et la Riccardiana, à l'Ouest de la côte Sud de Terre-Neuve, ne change rien à la thèse. Les dimensions et la nomenclature inscrite tout autour de cette baie circulaire montrent, selon nous, qu'il s'agit

[1] Nous croyons que les géographes établissent la distinction suivante : L'ensemble, c'est-à-dire au Sud, depuis le détroit de Canso jusqu'à la pointe terminale, au Nord, et de l'océan Atlantique au golfe Saint-Laurent, c'est l'*Ile du Cap-Breton*. Mais à l'Est, depuis le bras de mer jusqu'à l'océan, c'est *Cap-Breton* (sans l'article et le mot « le »), ainsi nommé d'après le comté de la Nouvelle-Écosse qui constitue une partie de cette région orientale.

seulement d'une délinéation hypothétique, prenant pour base la supposition que Terre-Neuve, alors considérée comme région entièrement continentale, se reliait au Sud à la terre des Bretons, par une côte bordant un golfe; mais sans que les cartographes se doutassent du véritable caractère, de la forme et de l'étendue de ce golfe, surtout dans la direction du Nord. Pour nous, le *Rio das poblas*, la *Costacha* (?), le *Rio pria* et le *Rio de Traveça* de Viegas, n'appartiennent pas au fond du golfe, mais ils proviennent de quelque tracé élémentaire et mal orienté de la côte intérieure de la Nouvelle-Écosse.

D'ailleurs, il suffit de se reporter aux descriptions précitées de Chavès et de Santa Cruz pour voir que les géographes à cette époque n'avaient qu'une très vague idée du golfe Saint-Laurent. Suivons-les pas à pas dans leur exposé cartographique et en nous référant par leurs désignations à la carte de Gutierrez le père.

La description confuse d'Oviedo, simple interprétation de la carte de Chavès, qu'il avait sous les yeux, se résume à peu près ainsi :

Débouquant par l'entrée septentrionale du détroit qui sépare l'île Saint-Jean de la terre-ferme et nommé par Chavès *Canal Saint-Julien*, on relève d'abord la *Pointe du Cap-Breton*. Continuant vers le Nord, on note la rivière *aux Deux Embouchures* (?), puis le *Gros Cap*, lequel semble occuper la position de notre Cap-Nord. On traverse alors une baie, de l'autre côté de laquelle gît un nouveau cap, que Chavès omet de nommer. C'est apparemment le cap de Raye et ladite baie n'est que l'étendue d'eau qui sépare l'extrémité septentrionale de l'Ile du Cap-Breton de la côte Sud de Terre-Neuve; laquelle côte, pour Chavès-Oviedo, est la terre ferme.

Rangeant ensuite le littoral terre-neuvien Sud-Sud-Est, on relève l'île ou les îles Saint-Elme, l'archipel des Onze Mille Vierges, le cap Sainte-Marie, le cap Saint-Paul, le cap d'Espoir et, enfin le cap Race.

Tout ce que Chavès connaît donc du golfe Saint-Laurent est seulement l'entrée méridionale, sans dépasser 60° long. (Greenwich).

A ce propos, rappelons ce que dit Oviedo au sujet des « cent trente lieues ou plus » : espace attribué selon lui, entre les deux caps :

Je ne le nie ni ne l'affirme, parce qu'on a peu de renseignements concernant les baies septentrionales. Je pense que Chavès n'était pas aussi bien renseigné qu'il l'aurait fallu. D'ailleurs, les cartes marines et les cosmographes présentent de grandes différences à l'égard de cette côte septentrionale.

A coup sûr on aurait été plus exactement informé si quelque navigateur,

portugais ou breton, voire espagnol, avait à cette époque déjà franchi le détroit de Canso. Voyons maintenant Alonso de Santa Cruz.

A l'inverse d'Oviedo, le grand cosmographe fait sa description du Nord au Sud. Nous ne le suivrons qu'à partir de la côte méridionale de Terre-Neuve :

Omettant de mentionner le cap Race, Santa Cruz, nomme d'abord l'île Sainte-Marie, d'où il passe aux îlots des Onze Mille Vierges, puis à la baie Sainte-Marie et enfin à un « grand golfe, appelé la Baie des Bretons », dans laquelle il place beaucoup d'îles inhabitées, dont une est l'île Saint-Elme.

Ce grand golfe ne peut être que la mer située à l'Est de l'entrée du golfe Saint-Laurent, puisque, le traversant, Santa Cruz vient attérer à « une pointe appelée Cap-Breton ». Lui non plus ne dit donc rien de ce qui se trouve à l'Ouest de la grande péninsule. C'est une omission volontaire ; car dès 1542, Santa Cruz traçait dans sa mappemonde, au Sud-Ouest de Terre-Neuve et baignant un prolongement imaginaire à l'Ouest de Cap-Breton, une sorte d'estuaire vaste, mais allongé et conduisant, au Nord, à une étroite rivière. La nomenclature[1] montre que cette configuration est une simple hypothèse dérivée du prototype décrit par Oviedo. D'ailleurs ce dernier a consulté Santa Cruz[2] et nous avons vu que néanmoins il était resté fort sceptique au sujet de « las ensenadas del Setentrion. »

Arrivé à l'île du Cap-Breton, Santa Cruz y note « l'île Saint-Jean, adjacente au Cap-Breton, de 56 lieues de longueur par vingt de large au plus et qui se prolonge de l'Est à l'Ouest ». Plus loin, Santa Cruz dit que l'île en question « est par 46°-48° — desde quaranta y seis hasta quarenta ocho grados », nécessairement de latitude. Comment une île, relativement étroite selon lui, et orientée en sa longueur de l'Est à l'Ouest, peut-elle s'étendre deux degrés *en latitude* ?

Le fait est que dans les cartes portugaises, source unique, selon nous, de toute cette hydrographie, l'orientation de l'île Saint-Jean et du canal qui la sépare de la masse, gisent du Nord au Sud (*Cf.* Viegas et la Riccardiana), comme dans la réalité (selon notre interprétation).

C'est seulement dans les cartes dieppoises et leurs dérivés que l'île et son

[1] *Littoral de la Nouvelle-Écosse* (du Sud au Nord, comme dans Oviedo et Gutierrez):

R. del castanar	C. breton
B. de la ensenada	R. de dos bocas
C. de la vuelta	C. grueso
R. grande	*Côte sud de Terre-Neuve :*
Canal de S. Julian	
S. Juan (sur l'île)	Y. de S. elmo.

Dahlgren, *ubi supra*, carte III et texte, p. 43.

[2] Oviedo, *Historia General*, t. II, p. 114. Ce fut au sujet du Brésil ; mais Oviedo n'était pas cosmographe et comme nous le voyons puiser des renseignements cartographiques de différents côtés, on est fondé à croire qu'il a également consulté les mappemondes de Santa Cruz, son « amigo »

détroit sont placés de l'Est à l'Ouest. L'erreur des Dieppois provient de ce qu'ils tracent la côte de la Nouvelle-Écosse (comme ces cartographes le font, avec tout aussi peu d'exactitude, de celle du Labrador), presque parallèlement à l'équateur. Mais en la redressant, ainsi que la vérité l'exige, on relève dans la même proportion l'île Saint-Jean et ledit canal Saint-Julien.

L'ÎLE SAINT-JEAN

Avant de conclure, nous devons chercher à expliquer la phrase de Santa Cruz où il dit qu'antérieurement à l'expédition d'Estevam Gomez, beaucoup de cartes portaient l'île Saint-Jean dans l'intérieur de la baie des Bretons, et que cet explorateur la mit au contraire où on la voit aujourd'hui, non dans la baie susdite mais adjacente à la terre (ferme). Notre interprétation est que les cartes dorénavant placèrent l'île Saint-Jean parallèlement à la côte orientale de Cap-Breton; en d'autres termes, comme elle est dans Viegas, la Riccardiana, Desliens, Desceliers et Gutierrez.

Parmi les cartes dressées avant le voyage de Gomez, on n'en connaît guère que deux ou trois qui exposent une partie de la côte orientale de Cap-Breton. Aucune d'elles ne marque l'île Saint-Jean, quoique leur tracé atteigne la latitude où d'ordinaire on la plaçait. Mais un fait assez curieux, c'est que les œuvres principales de l'hydrographie espagnole, comme par exemple, les mappemondes de la Laurentienne et de Weimar, le Ribero de la Propagande et une autre carte fort belle, conservée dans les galeries de cette congrégation [1], ignorent complètement l'existence de l'île Saint-Jean, malgré leur mention explicite du voyage accompli par Gomez, voire sous le pavillon de Charles-Quint.

La carte de Diego Gutierrez, le père, montre qu'il n'en fut pas toujours ainsi ; mais en même temps on y voit que c'est aux cartographes portugais que les Espagnols empruntèrent cette délinéation nouvelle. Selon nous, l'emprunt fut fait entre 1534 et 1540, car Wolfenbüttel B [2] que nous supposons être de cette époque, l'expose déjà, mais avec un *lapsus calami* de nature à produire une impression erronée :

En effet, la fameuse île, sous son nom espagnolisé, *y. de S. Juhan*, semble bloquer l'intérieur du golfe Saint-Laurent. Mais en examinant la configuration de près, on voit que Wolfenbüttel B est une carte sévillane complétée au sud de Terre-Neuve à l'aide de données lusitaniennes provenant du prototype

[1] Cette superbe mappemonde, est décrite par Thomassy, *Les papes géographes*, p. 115, et malheureusement omise dans notre *Cartographia Americana*, bien que nous en eussions un calque.

[2] *Discovery*, n° 195, p. 580. D'après le tracé que nous possédions de la carte de Hieronymo da Verrazano, il semblait que celle-ci présentait la même configuration, d'où on pouvait supposer que les deux avaient une origine cartographique semblable. Mais c'est une erreur, le Verrazano n'inscrit pas d'île Saint-Jean à cette place.

ou d'un congénère de Viegas et de la Riccardiana. Elle représente pour cette région les mêmes contours, de dimensions et dans un lieu identiques, et avec les grands estuaires qui donnent à ce golfe circulaire la forme d'une sorte de bonnet d'âne. La seule différence consiste en ce que l'île Saint-Jean est plus reportée à l'Ouest que dans Viegas, probablement parce que Wolfenbüttel y ajoute une petite péninsule au Sud-Est.



39. — Terre-Neuve et Cap-Breton selon Wolfenbüttel B.

Il ne faudait pas non plus passer sous silence une configuration analogue à celle que nous venons de décrire. Dans la carte de Jehan Roze, la côte orientale de l'Ile du Cap-Breton n'est pas flanquée de l'île Saint-Jean. Par contre, la partie terminale de la presqu'île est séparée du reste par un canal conduisant de l'Océan à l'entrée du golfe Saint-Laurent, et cette partie détachée porte par deux fois la désignation *Cabo breton*.

L'Harleyenne expose un tracé identique, mais avec cette différence, qu'elle conserve en même temps, à sa place ordinaire, la grande « ye de Saint Jehan » de toutes les cartes dieppoises. Ajoutons qu'aucune de celles-ci, à l'exception des deux que nous venons de décrire, ne reproduit ce curieux canal.

Nous ne savons comment expliquer cette singularité, laquelle, dans l'Harleyenne, produit l'effet d'une superfétation.

En résumé, l'île Saint-Jean, telle que les cartographes depuis Viegas jusqu'au Mercator de 1569 la dépeignent, n'est pas une configuration entièrement imaginaire. Elle ne représente pas non plus la totalité de l'Ile du Cap-Breton. A notre avis, c'est seulement la région située à l'Est du grand

fiord. Ce fiord, qui la sépare de la partie occidentale, n'est donc pas le détroit de Canso. On ne saurait y voir (dans notre hypothèse) que l'étendue maritime de 80 kilomètres de longueur, dont l'entrée principale est le Bras d'or, au Nord-Est, sur les cartes modernes.

Enfin, le *Padron General* de 1536 n'exposait aucune délinéation précise à l'Ouest de l'Ile du Cap-Breton, car les cosmographes de l'époque, tant portugais qu'espagnols, n'avaient, ainsi que nous l'avons dit, qu'une idée fort vague de notre golfe Saint-Laurent. Cette ignorance dura longtemps, au moins chez les Portugais, même après qu'ils eurent connaissance de la découverte du détroit de Belle-Isle, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée des tracés dieppois. Les cartes de Freire et de Gutierrez semblent indiquer une connaissance rudimentaire de cette révélation géographique. En d'autres termes, ils savaient probablement par ouï-dire que le détroit conduit à une grande baie : *la grran*



40. — Atlas catalan du Havre

baia, mais sans se douter qu'elle s'étend jusqu'aux confins de l'Ile du Cap-Breton.

Avant de nous séparer des cartes dressées lorsque le détroit de Belle-Isle n'avait pas encore été découvert, il importe de citer une des cartes de l'atlas catalan conservé au Havre[1]. ATLAS CATALAN

La configuration de Terre-Neuve y est beaucoup plus allongée que dans Viegas et rappelle dans sa partie méridionale le type dont Ottomanno Freducci d'Ancône donne le plus ancien exemple qui nous soit parvenu :

La nomenclature, qui est presque inintelligible, procède de quelque dérivé de Reinel, et nous semble être l'œuvre d'un simple pilote, catalan ou majorquain. Nous lui assignons la date *circa* 1534. Quant aux désignations, toutes inscrites sur la côte orientale de Terre-Neuve, les voici *verbatim* :

1. Illas de sauaes.
2. Rio das gamas.
3. Virch hauentura
4. Illa de fogo.
5. Do marco.
6. Illa de fraileus.
7. C. de Boauista.
8. Illa dos bacalouz.
9. Baya de...
10. C. de S. fransisco.
11. C. despera.
12. Rio fermoso.
13. C. roso.
14. Terra de bratones.
15. Terra noua.
16. Illa deiametanez [Juam Estevez].

Atlas manuscrit, 40 × 23 centimètres, composé de treize cartes sur parchemin, dont cinq concernent exclusivement le nouveau monde. Il se trouve à la Bibliothèque municipale du Havre, n° II A ou Ms. Q. Décrit dans la *Discovery*, n° 215, p. 601-607.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

DE JACQUES CARTIER AU CAPITAINE COOK

1534-1769

I

DÉCOUVERTE DU DÉTROIT DE BELLE-ISLE

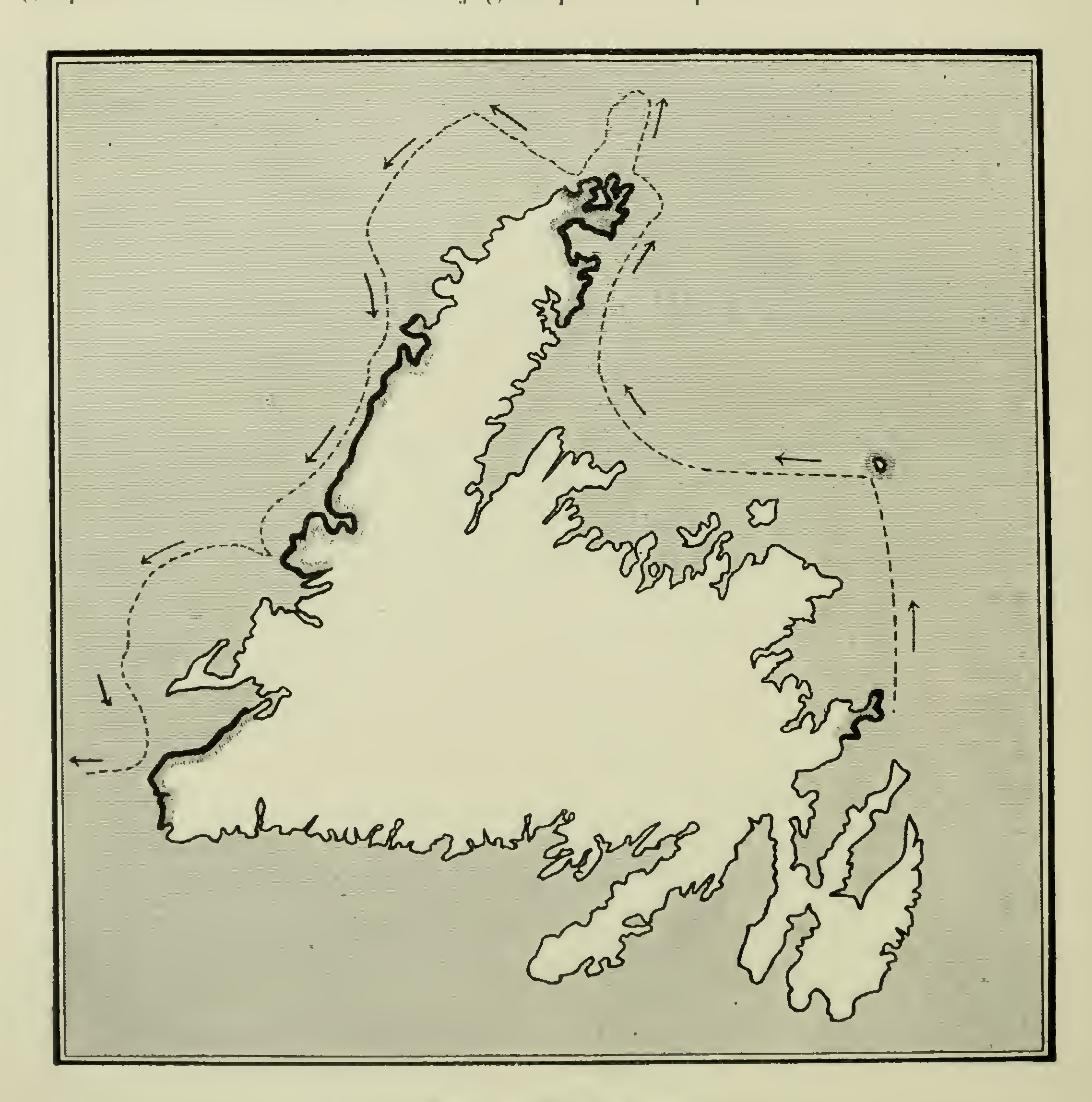
Parti de Saint-Malo le 20 avril 1534, Jacques Cartier atterrit au cap de Bonneviste le 10 mai, c'est-à-dire après une traversée de vingt jours seulement. Explorant d'abord une partie de la côte Nord-Est et Ouest de Terre-Neuve, ainsi que le fond du golfe Saint-Laurent, il revint par le Nord de ce golfe et, faisant voile directement pour la France, débarqua à Saint-Malo le 5 septembre de la même année. C'est au cours de ce voyage que Cartier franchit pour la première fois (s'il ne découvrit) le détroit de Belle-Isle. Notre hésitation à lui attribuer cette importante découverte est motivée par certains faits que nous devons résumer ici.

PREMIER VOYAGE DE CARTIER 1534.

Ce sont, par exemple, le libellé des lettres patentes accordées par le roi de Portugal à João Alvarez Fagundes le 13 mars 1521 ; la délinéation du golfe Saint-Laurent dans la carte de Viegas (1534) ; les dénominations *praia, almadies, sallinas, mina*, etc., dans les plus anciennes cartes dieppoises ; circonstances tendant toutes à démontrer que la région a été explorée par des Portugais à une époque reculée. Il faut aussi tenir compte des nombreuses expéditions sur les côtes du Labrador et dans le golfe à la recherche non seulement de la morue, mais des morses et des baleines entreprises avant 1534, et dont témoigne la rencontre que fit Cartier, le 12 juin de cette année, d'un navire rochellois si proche de l'entrée méridionale du détroit de Belle-Isle. D'autre part, on ne doit pas oublier que des années se passèrent, même après les voyages de Cartier, avant qu'on découvrît le passage de Canso et le détroit de Northumberland. Quoi qu'il en soit, le détroit de Belle-Isle n'a existé géographiquement qu'à dater du premier voyage de Jacques Cartier.

Les cartes du navigateur malouin sont perdues. Il ne faudrait cependant

pas s'imaginer qu'elles nous seraient d'un grand secours pour fixer l'hydrographie de Terre-Neuve. On en jugera par le croquis suivant :



41. — Premier voyage de Cartier, 1534.

Cartier, dans son voyage de 1534, ne s'est donc approché de la côte de Terre-Neuve d'assez près pour en reconnaître les contours, qu'au *Cap de Bonneviste* (Bonavista), au *Havre Saincte Katherine*, puis, au large, à l'*Isle des Ouaiseaulx* (Funk I.) ; ensuite au *Cap rouge*, d'où il a longé le littoral jusqu'à l'entrée de la *Baye des Chasteaulx* (détroit de Belle-Isle). Traversant, il atterrit au Sud du Labrador et ne revit Terre-Neuve qu'aux approches du *Cap Double*

(Pointe Rich ?), au *Cap Delatte* ou *Du Lait* (South Head ?) et au *Cap Sainct-Jehan* (C. Anguille).

Quant aux cartes dont le hardi marin s'est servi en 1534 et 1535-36, elles ne paraissent pas avoir ressemblé à celles du temps et de la région aujourd'hui connues. Ainsi aucun des noms cités par Cartier de façon à laisser croire qu'ils existaient déjà à ces dates (car aux autres, il ajoute des phrases comme : « J'appelay ceste isle... Nous l'appellasmes le port de... », etc. [1], ne se retrouve ailleurs. Sauf de rares exceptions, on ne voit même pas ces noms nouveaux dans les cartes dressées postérieurement aux premiers voyages de Cartier. Mais, ce qui est bien fait pour étonner, c'est la déclaration du navigateur malouin : « A ce que j'ay veu, qu'il luy aiet aulcun passaige entre la Terre Neuffue et la terre des Bretons » [2]. Il ignorait donc, en 1534, l'existence de la grande entrée du golfe Saint-Laurent, laquelle sépare la côte méridionale terre-neuvienne de l'Ile du Cap-Breton. Cette ignorance est d'autant plus surprenante que depuis dix ans au moins toutes les cartes espagnoles et portugaises marquaient ce passage très distinctement. Ou bien est-ce que traversant dans le golfe même, du *Cap Sainct Jehan* à la *Rivière des Barcques* (Richmond Bay ?), c'est-à-dire à une trop grande distance dans l'intérieur du golfe pour apercevoir cette entrée, il ait cru que c'était une invention des cartographes ?

C'est lors de son exploration de la côte Sud et Sud-Ouest du Labrador, que Cartier eut l'occasion de voir de près cette partie du pays et ses habitants. La description qu'il en donne est à rapprocher de celle que fournirent les pilotes de Corte-Real, à leur retour en Portugal, de la côte orientale de Terre-Neuve en 1501. Les deux régions sont très rapprochées l'une de l'autre, mais il ne faut pas en tirer la conclusion que les Indiens appartenaient à la même race.

Le second voyage de Cartier, du 19 mai 1535 au 16 juillet 1536, n'augmenta pas les données topographiques qu'on possédait sur cette île.

Cartier ne fit donc que revisiter au Nord-Est le littoral suivi par lui en 1534, jusqu'à la sortie par le détroit de Belle-Isle dans le golfe Saint-Laurent. Il aperçut de nouveau la côte terre-neuvienne seulement quand, passant du Cap-Breton par une entrée pour lui jusqu'ici douteuse ou inconnue, il vint

SECOND VOYAGE DE CARTIER 1535-1536.

[1] *C. Roxo*, dans DESLIENS, indique un emprunt fait à une carte portugaise, mais il donne *Bonneviste* et non *Bonavista*. ALFONSE inscrit *Baye des bytes* (pour *buttes*) ; *Carpont*, *Cape de Bonne veue* et *Rogneuse*. L'Harleyenne porte : *Blanc sablon*, *baye des chastieulx* et *iles des Oiseaulx* : DESCELIERS : *Sainte-Catherine*, *Blanc sablon*, *Coullombier* et *les Granges*.

[2] MICHELANT et RAMÉ : *Relation originale*, Paris, 1867, p. 20.

atterrir à son *Havre du Saint-Esprit* (Baie de la Poile ?). De ce point le navigateur malouin se rendit aux îles Saint-Pierre, puis au Cap Race et enfin au havre de *Rongnose*, d'où il revint à Saint-Malo.

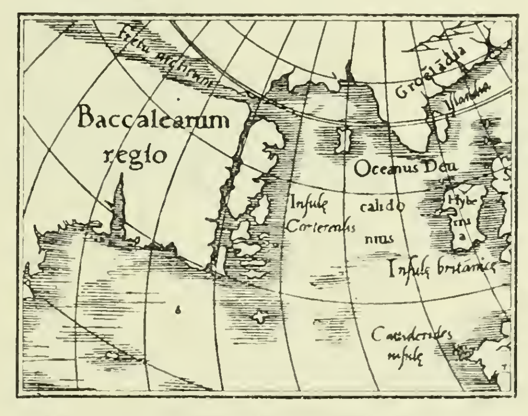
Des renseignements supplémentaires concernant Terre-Neuve peuvent avoir été apportés par les deux navires que Cartier renvoya en France le 2 septembre 1541, lors de son troisième voyage. Mais ceux-ci ne sauraient guère concerner que la partie du littoral qui s'étend du havre de Carpont au



42. — Second voyage de Cartier, 1534-36.

port Sainte-Croix. Quant à lui, il ne retourna pas à Saint-Malo avant l'été de 1542, et ce fut probablement par la même route.

Il est impossible que les épures rapportées par Cartier en 1534 et 1536 soient restées inconnues aux cartographes français. Malheureusement les œuvres dieppoises qui s'en inspirèrent, et que nous possédons encore, sont postérieures de cinq ans à ces deux expéditions. Le critique est néanmoins fondé à se demander si l'on ne saurait retrouver, sinon la trace des cartes originales de Cartier pour cette première période, au moins une expression cartographique de l'effet produit sur les géographes par la nouvelle de sa découverte d'un passage entre Terre-Neuve et le continent. La mappemonde que Mercator dressa à Louvain en 1538 offre des éléments de discussion à cet égard, puisque le détroit de Belle-Isle, à première vue, paraît y être représenté[1]. MERCATOR 1538.



43. — TERRE-NEUVE SELON MERCATOR, 1538.

Trois années après, dans son globe[2] de 1541, Mercator reproduisit la même configuration, en y ajoutant une nomenclature empruntée évidemment aussi au modèle qui lui avait servi pour sa mappemonde de 1538. On y reconnaît facilement l'idée qu'un cartographe de l'époque, travaillant sur une carte purement portugaise, devait se faire de la région en apprenant que Terre-Neuve était entièrement séparée du continent par un mince détroit. MERCATOR 1541.

[1] Une configuration identique se retrouve dans le globe WEISHAUPT : pièce détachée d'un système planétaire actionné par un mécanisme d'horlogerie et apparemment construit en France dans la seconde moitié du XVI[e] siècle. L'archipel imaginaire qui tient lieu de Terre-Neuve, est dénommé *Cortercalis* et également parallèle à la *Terra de Baccalearum regio*. C'est, d'ailleurs, un globe verrazanien. Cf. le n[o] de novembre 1896 de la *Revue de Gographie* de DRAPEYRON.

Enfin la même configuration terre-neuvienne a été adoptée dans la carte d'Antonius FLORIANUS d'Udine, publiée à Rome par LAURERI, en 1566 ; mais au lieu de *Insulæ Corterealis*, que donne MERCATOR, on lit : *Insula Céorterensis*.

[2] On connaît maintenant cinq exemplaires, tous montés, de ce globe : à l'observatoire de Paris, à Weimar, à Crémone, à Saint-Nicolas (Waes), à la Biblioth. imp. de Vienne, et un en feuilles à la Biblioth. royale de Bruxelles, lequel a été reproduit en fac-similé en 1871.

On peut dire aussi qu'en 1538, trois ans, et en 1541 six ans s'étaient écoulés



44. — Terre-Neuve selon Mercator, 1541.

depuis le retour de Jacques Cartier et, conséquemment, Mercator pouvait avoir obtenu des détails géographiques touchant la région explorée par ce navigateur. Dans ce cas, nous aurions ici le premier tracé du détroit de Belle-Isle, et la première conception de Terre-Neuve apparemment considérée comme une île, en dehors des œuvres erronées de l'hydrographie lusitano-germanique.

Ce n'est toutefois qu'une coïncidence et une illusion. L'absence de tous noms français, et, au contraire, l'insertion sur la côte Nord-Est du nouveau monde des légendes : *Caninor, Bonaventura, Costa alta, R. de los garlatos, Lacobras, Comelo*, qui proviennent certainement de la cartographie lusitano-germanique, et que Mercator peut avoir empruntées à un globe de Schöner ; enfin la différence entre ses contours terre-neuviens et ceux que les cartographes dieppois et portugais adoptèrent lorsqu'ils voulurent marquer dans leurs œuvres les découvertes de Cartier, sont autant de faits qui militent contre l'idée que Mercator en 1538 et 1541 s'en est inspiré. Aussi ne voyons-nous dans ses deux globes qu'une œuvre relevant de la cartographie néo-lusitano-germanique.

Pour terminer, rappelons la nomenclature, laquelle, toute brève qu'elle

soit, indique des sources portugaises très anciennes que nous n'avons pu encore retrouver :

Sur le Labrador :	Angra de todos Santos.	C. dasparas.
C. descubierto.	Cabo primo.	R. Compreda.
C. da terra firme.	*Sur Terre-Neuve :*	R. da baia.
R. de baxo.	Insule Cortercalis.	C. de tenedus bretoys.

Pour les conséquences de la découverte du détroit de Belle-Isle au point de vue des tracés, nous ne rencontrerons un terrain solide qu'en abordant les travaux des cosmographes dieppois. C'est là, en effet, qu'il faut maintenant chercher l'évolution nouvelle de la topographie de Terre-Neuve.

II

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

I. — SON DÉVELOPPEMENT

L'entrée en scène de l'hydrographie américano-dieppoise devrait être précédée ici de quelques observations sur les origines et les progrès de la cartographie française au XVIe siècle. Malheureusement les détails authentiques manquent, ou, si l'on en possède, ils ne se rapportent (à l'exception d'un seul point concernant l'Amérique du Nord), qu'à une époque postérieure aux voyages de Jacques Cartier.

Pour l'Est et le Sud de Terre-Neuve les pilotes restèrent, pendant de longues années encore, tributaires des cartographes portugais. Les deux premiers voyages de Cartier firent néanmoins connaître un fait considérable et de nature à modifier en sa partie essentielle l'hydrographie de cette région. Ce fut la découverte du détroit de Belle-Isle. Mais ce qui est surprenant, au lieu de simplifier la cartographie de Terre-Neuve, elle ne fit, comme nous le montrerons bientôt, que développer une erreur capitale, dont la géographie s'est ressentie longtemps. C'est à un tel point que les délinéations de cette île, à dater du retour de Cartier, sont beaucoup plus incorrectes que dans la carte de Ruysch ! Car il est préférable, à notre sens, de voir Terre-Neuve représentée comme une presqu'île, puisque de fait elle est séparée du continent par un détroit large dans certaines parties de 15 kilomètres seulement, que sous la forme d'un archipel imaginaire, comptant jusqu'à douze îles non moins arbitrairement définies et séparées par de grands chenaux dont il n'y a pas trace dans la réalité.

Ce furent, il faut le dire, les hydrographes dieppois qui, les premiers, tirèrent des épures rapportées par Jacques Cartier une conséquence aussi erronée. Mais on doit rappeler qu'elle prenait sa source et son excuse dans la

configuration extraordinaire du littoral de Terre-Neuve et d'explorations que ces contours bizarres forçaient les pilotes à rendre incomplètes.

TERRE-NEUVE ACTUELLE

Il n'y a pas de région sur la surface du globe qui, d'une façon générale, soit aussi déchiquetée que cette île. La côte présente à chaque instant et partout de profondes identations, de hauts promontoires détachés, des saillies fortement échancrées et des baies spacieuses, qui entrant dans les terres jusqu'à soixante et même quatre-vingt-dix milles, forment, par leur peu d'éloignement les unes des autres, de grandes péninsules plus ou moins étroites, qu'au premier abord on prend pour de véritables îles. De minutieux et complets relèvements, comme les pilotes n'en faisaient pas encore, seuls eussent pu permettre de déterminer le caractère exact de ces avancées péninsulaires :



45. — TERRE-NEUVE ; CARTE MODERNE.

Déjà, vingt ans auparavant, un cartographe portugais (carte de Miller) [1], avait détaché de Terre-Neuve d'importantes parties, mais au nombre de trois ou quatre seulement, et il ne fut pas alors imité. La connaissance du détroit de Belle-Isle porta au contraire les Dieppois à séparer la plupart des saillies

[1] Voir *supra*, le hors-texte VII.

de la côte en les prolongeant jusqu'à cette sorte de bras de mer. De là à ne voir dans Terre-Neuve qu'un amas d'îles de formes et dimensions diverses, il n'y avait qu'un pas. Le premier cartographe qui, à notre connaissance, le franchit, fut Nicolas Desliens, de Dieppe, en 1541.

Pour mieux faire ressortir les phases de cette nouvelle évolution et montrer son point de départ, nous reproduisons Terre-Neuve telle qu'Ottomanno Freducci et la plupart des géographes la concevaient avant d'avoir appris les résultats du premier voyage de Jacques Cartier :



III

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

II. — SES TRAITS CARACTÉRISTIQUES

Cette famille de cartes se distingue des autres par plusieurs singularités géographiques, qui sont surtout les suivantes :

1° La forme qu'y affecte dans son ensemble la partie septentrionale du continent américain ;

2° Ses tracés et sa nomenclature du Labrador ;

3° L'introduction du pays et de la ville légendaires de Norombègue ;

4° Le morcellement extraordinaire de l'île de Terre-Neuve.

Nous examinerons successivement ces quatre traits distinctifs au point de vue de l'évolution cartographique de la région entière.

Sur une des cartes de Pierre Desceliers se lit une importante légende que nous reproduirons littéralement :

« Aulcuns cosmographes ont conioinct Lasie auec La Floride, neufue espaigne, Terre ferme et Amérique, et disent icelle estre partie de Lasie, mais lopinion diceulx nest en ensuyuir autant quelle nappert par certaine expérience ne par raison. »

Cette déclaration n'est que de l'année 1550 ; mais lorsqu'on voit dans des œuvres françaises remontant à 1530, comme, par exemple, dans le globe de Robert de Bailly, que nous allons bientôt décrire, et dans toutes les cartes dieppoises qui nous sont parvenues, ainsi que dans leurs premiers dérivés, au nombre desquels il faut compter les mappemondes dites verrazaniennes, une configuration générale, conçue d'après cette donnée géographique, on ne peut qu'y reconnaître une innovation introduite par les anciens cartographes dieppois. GLOBE DE BAILLY

Cette configuration se présente sous deux formes : l'une, sans rétrécisse-

ment du continent septentrional à la hauteur de la Floride ; l'autre, avec un isthme en ce lieu, de six milles seulement de largeur. Parmi les cartes exposant ledit isthme, se trouvent celles de Maggiolo (1527) et de Hieronymo da Verrazano précitée (1529) ; le globe de Bailly (1530) ; la *Tabula novarum insularum* de Munster (1534 et 1540)[1] ; le globe d'Ulpius (1542)[2] ; la carte Harleyenne (*circa* 1543) ; les mappemondes elliptiques de Battista Agnese[3] ; les cartes de Homem et celle de Michel Lok (1582).

Les cartes dieppoises, directes ou dérivées, qui séparent l'Amérique de l'Asie, mais sans exposer ce rétrécissement, sont celles de Desliens (1541 et 1563), Jehan Roze (1542) ; Desceliers (1546, 1550, 1553) ; le Ptolémée de 1548 ; le globe des Welser[4], celui de Tramesini (en feuilles, 1554) ; les prétendus fuseaux de Schöner (*circa* 1540) ; la carte manuscrite dite de Sloane[5], et nombre d'autres œuvres cartographiques de cette provenance.

Les planisphères de Maggiolo (1527) et des deux Verrazani (1526-1529) avaient déjà franchement indiqué cette interprétation géographique. Mais, à notre avis, c'est aux pilotes et cartographes dieppois, avec lesquels Giovanni et Hieronymo da Verrazano vécurent dans les ports de Normandie[6], à la solde de François Ier, qu'ils l'empruntèrent. Nicolas Desliens, Pierre Desceliers et les cartographes normands qui les ont imités, en reproduisant cette configuration, plus ou moins accentuée, ne firent donc qu'user de leur bien. Aussi ce que nous avons nommé la cartographie verrazanienne[7], n'est-elle, pour l'ensemble extérieur de l'Amérique du Nord, qu'un dérivé de la cartographie dieppoise, et l'on en retrouve l'influence en Suisse, en Allemagne et en Italie jusqu'à la fin du XVIe siècle.

La première caractéristique des cartes dieppoises est donc le profil des côtes Est et Ouest du continent américain en sa partie septentrionale, à partir du parallèle correspondant à nos 34° latitude et 80° longitude.

Ce tracé donne la plus ancienne représentation connue où un cartographe ou sphérographe français expose le continent de l'Amérique du Nord entièrement affranchi des erreurs de l'hydrographie lusitano-germanique ainsi que des conceptions erronées de Ruysch, de Roselli et des cartes qui, depuis le globe de Francis de Malines, recommencèrent à souder la côte Nord-Ouest à l'Asie. On y remarque également le détroit imaginaire au Nord de la Floride ;

[1] *Suprà*, no 35, p. 103.

[2] Biblioth. de la Soc. historique de New-York.

[3] *Discovery*, no 236, p. 629-30.

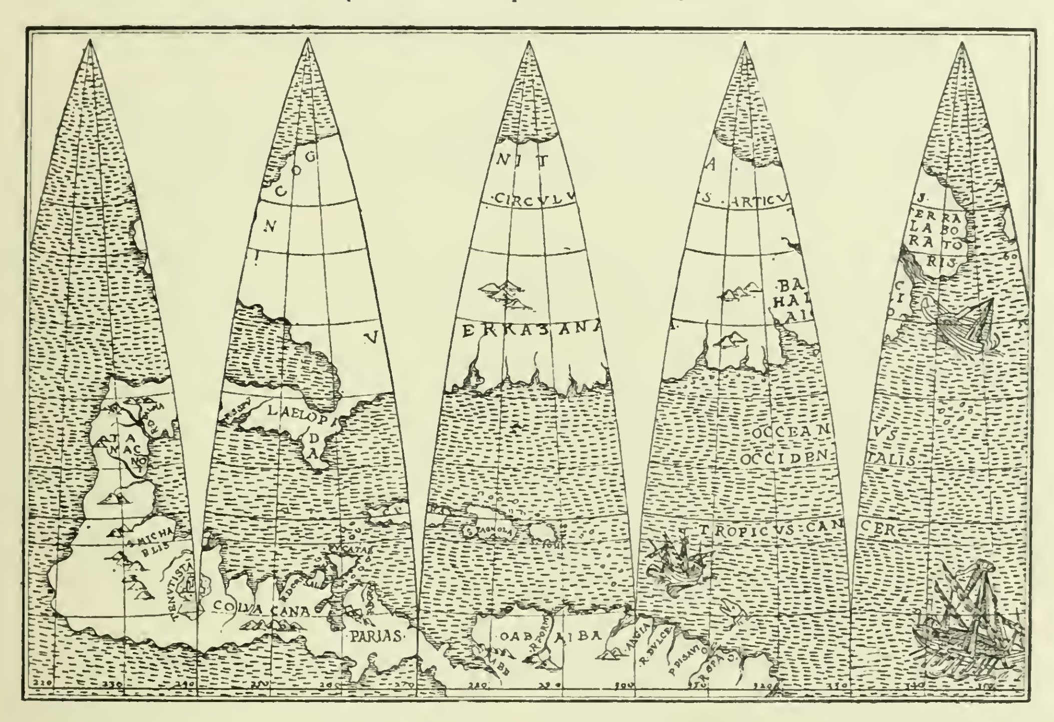
[4] *Revue de Géographie*, de Drapeyron, numéro de novembre 1896.

[5] British Museum ; Sloane Mss. 117, fo 2.

[6] Selon la description de Hakluyt, car la carte a disparu.

[7] *Revue critique*, 1er janvier 1876.

d'où, selon Hieronymo da Verrazano, on pouvait apercevoir ce que nous appelons l'océan Pacifique : configuration qui se voit aussi dans l'Harleyenne, mappemonde foncièrement dieppoise. En outre, l'inscription gravée sur ce globe : *Robertvs de Bailly, 1530* : nom essentiellement français, celle de *Verrazana* ; les désignations, dans la *Galia*, de *Picardia*, *Normandia*, *Britania*, *Guiena*, *Languedoc*, alors que les autres régions de l'Europe, notamment la *Magna Germania*, ne portent guère qu'une seule dénomination, indiquent un travail fait en France et pour, sinon par un Français [1].



46. — Globe de Bailly, 1530.

LE LABRADOR

Les Portugais continuèrent à visiter les parages du Labrador. On doit croire qu'à leurs yeux, ce pays n'était que la continuation du Groënland. Nous devons aussi supposer que ces explorations se firent surtout pendant l'été ; car la côte ne tarda pas à porter un nombre considérable de désignations. La mappemonde de Desliens de 1541 est la première carte française connue où se trouve cette nomenclature.

[1] *Revue de Géographie*, de Drapeyron, numéro de septembre 1895. C'est à la même famille de globes qu'appartiennent celui qui fut construit à Augsbourg par Christophe Schiepp pour un des Welser, et un autre que O. Weishaupt et Cie avaient en vente à Paris en 1896. Ce sont d'ailleurs deux globes verrazaniens, comme celui de Bailly. On les trouvera décrits, *op. cit.*, numéro de novembre 1896, et dans les catalogues Rosenthal, de Munich.

Mais d'où peuvent provenir ces témoignages d'explorations minutieuses de la côte labradorienne à cette époque? Viegas, en 1534, les a peut-être connus, car sa carte est volontairement muette à partir du 55°, et dans les œuvres dieppoises ces noms sont surtout portugais ou traduits de cette langue. D'autre part, Cartier n'explora jamais cette région, et en 1541, date de la carte de Desliens, nulle expédition française n'avait encore été marquée de ce côté. C'est donc encore un emprunt fait à la cartographie lusitanienne, et la preuve de voyages portugais, évidemment entrepris pour la plupart à la recherche du passage au Cathay, on ne sait quand, ni par quels navigateurs de cette nation[1].

En l'absence des cartes lusitaniennes disparues, sauf une seule (celle de la Riccardiana), c'est dans les œuvres dieppoises qu'on peut retrouver les premières traces et, à certains égards, suivre l'évolution cartographique du Labrador.

La contrée d'abord ainsi appelée est en réalité le Groënland. Tel les pilotes de Corte-Real, qui y firent leur premier atterrage en 1501 (mais sans pouvoir débarquer), l'avaient représenté, tel il resta avec sa maigre nomenclature originale de trois ou quatre légendes pendant un quart de siècle au moins. Cela se démontre par le Maggiolo de 1527[2].

L'origine et la critique documentaire de la prétendue terre de Norembègue; les tracés et la nomenclature du Labrador, ainsi que la forme de Terre-Neuve selon les cartographes dieppois du milieu du XVIe siècle, constituent le sujet des trois chapitres qui suivent.

[1] João III refusa en 1541 de nouvelles autorisations pour des expéditions au Labrador à cause des navires portugais qui se perdaient dans cette région. Mss. de Muñoz, t. LXXXII, f° 209.

[2] Là où King et Kunstmann, n° 11, inscrivent (apparemment au cap Farewell) *da mirla... de farlla*, lecture scindée de *C. de mirame et lexame*, Maggiolo donne *C. de Mereilla et leizela*.

IV

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

III. — LA TERRE DE NOREMBÈGUE

Dans la nomenclature des cartes américano-dieppoises, une vingtaine des noms inscrits sur la côte des États-Unis actuels sont espagnols ou portugais ou bien traduits de ces langues en français. Ils proviennent originairement pour la plupart des cartes construites à Séville lors du retour de Estevão Gomez. Mais bon nombre de noms nouveaux et français qu'on ne retrouve dans aucune carte espagnole, italienne ou portugaise, tandis qu'ils figurent dans les œuvres de l'hydrographie dieppoise, indiquent sinon une exploration générale et systématique de cette partie de la côte, au moins des atterrages ou des escales faits par des marins ou des pêcheurs normands et bretons. D'autres sont entièrement imaginaires.

Un des noms inscrits sur cette partie des cartes dieppoises, et dans une langue inconnue, acquiert de l'importance lorsqu'on étudie l'évolution cartographique de la côte Nord-Est de l'Amérique. Aussi devons-nous tenter de l'élucider : c'est *Norembegue* ou *Anorambegue*.

En effet, ce fut la dénomination attribuée pendant plus d'un demi-siècle à l'ensemble des vastes territoires qui s'étendent depuis la Nouvelle-Écosse jusqu'à la Virginie, alors confondue avec la Floride. Les historiens et les cartographes, français surtout, s'imaginaient que c'était un pays relativement civilisé, où se trouvaient même une grande ville fortifiée et des habitants beaux, humains et parlant une langue se rapprochant du latin. Brochant sur le tout, des écrivains, doués d'une forte imagination, ont découvert de nos jours que la forme primitive de *Norembegue* devait être *Noræn bygdh*, ce qui veut dire, paraît-il, contrée des Norrains ou Norvégiens ; conséquemment, que c'est une quatrième colonie précolombienne dans le nouveau monde et d'origine scandinave !

Le nom est écrit tantôt *Norumbega*, *Nurumbega* (Ramusio), *Norombegue* (Alfonse), tantôt *Nouembergue* (Mallard), *Auorobagra* (Desceliers) et même *Nurumberg* (Mattioli et Ruscelli). Il est aussi donné *ad libitum* à une terre, à un cap, à une ville, à un fort et à une grande rivière, — tous absolument fabuleux, — mais toujours dans la même région.

Quand ce nom apparaît-il pour la première fois dans les documents cartographiques ou autres? Il est resté complètement inconnu aux géographes espagnols, quoique la côte où on l'a inscrit ait été d'abord explorée, cartographiée et nomenclaturée par les marins de Charles-Quint, en 1525.

On croit avoir lu sur le planisphère dressé en Italie vers 1529 par Hieronymo da Verrazano et décrivant le voyage de son frère dans cette région en 1524, un reste de mot : «... *ranbega* », et qui serait *Norambega* tronqué. Ce qu'on y lit, très distinctement, c'est *arandega*, et inscrit comme nom complet, puisqu'il commence à la côte même.

Une autre erreur, tendant à revêtir ce nom d'un caractère ancien et authentique est celle de Charlevoix, quand il dit que « Le Roy par ses Lettres patentes qui sont insérées dans l'etat ordinaire des Guerres en la Chambre des Comptes de Paris, dattées du 15 janvier 1540, déclare Roberval *Seigneur de Norimbegue* [1] ». Il n'y a rien de semblable dans ces Lettres patentes ou dans aucunes autres de cette époque[2].

Le troisième volume de la *Raccolta* de Ramusio, publié pour la première fois en 1565, à Venise, renferme une pièce bien connue. C'est l'*Ecrit d'un grand capitaine de vaisseau français de Dieppe touchant les voyages faits à la terre nouvelle des Indes occidentales, appelée la Nouvelle France, du 40° au 47° sous le pôle arctique, à la terre du Brésil, à la Guinée, à l'île Saint-Laurent* [Madagascar] *et à celle de Sumatra, jusqu'où sont parvenus les caravelles et les navires français* [3].

Parlant de la côte orientale de l'Amérique du Nord, l'auteur ou le compilateur dit « qu'elle fut découverte *il y a quinze ans* par messire Jean de Ver-

[1] *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1754, in-4°, t. I, p. 21.

[2] Voir le texte original, publié pour la première fois sur la minute même, dans les *Notes sur la Nouvelle France*, document n° 374.

Le marquis DE LA ROCHE ne reçut pas non plus ce titre dans ses commissions de mars 1577 et 3 janvier 1578. (Voir l'appendice du *Cartier* de MICHELANT et RAMÉ, 1867, p. 5-10.) Mais GOSSELIN, *Glanes normandes*, Rouen, 1873, p. 10, cite les lettres patentes du 15 janvier 1598, où le marquis DE LA ROCHE est qualifié de lieutenant général « ès Iles-de-Sable, Terre-Neuve, Canada, Ochillaga (*sic*), Labrador, rivière de la grande baye de Norembergue et autres pays adjacents ». A cette époque la légende était implantée.

[3] *Discorso d'un gran capitano di mare Francese del luoco di Dieppa sopra le nauigationi fatte alla terra noua dell' Indie occidentali, chiamata la nuoua Francia, da gradi 40 fino a grandi 47 sotto il polo artico, e sopra la terra del Brasil, Guinea, Isola di San Lorenzo e quella di Summatra, fino alle quali hanno nauigato le Carauelle e naui Francese.*

razzano[1] ». Or, le navigateur florentin, parti de Dieppe à la fin de décembre 1523, revint en France au commencement de juillet 1524 et ne retourna plus au nouveau monde. C'est donc au cours de l'année 1523 que ladite découverte fut accomplie. L'année 1539 serait conséquemment celle de la rédaction du récit.

On y relève le passage suivant :

De la terre de Norumbega : Au delà du cap des Bretons, on voit une terre contiguë audit cap et dont la côte gît Ouest un quart Sud-Ouest jusqu'à la terre de la Floride pendant bien 500 lieues. Cette côte fut découverte il y a 15 ans par messire Giovanni da Verrazzano au nom du roi François et de Madame la Régente. Bien des gens, même des Portugais, appellent cette terre *La Française*. Elle s'étend vers la Floride par 78° de longitude Ouest et 3° de latitude Nord. Les habitants de cette terre sont des gens traitables, aimables et pacifiques. Le pays abonde en toutes sortes de fruits; il y croît des oranges, des amandes, des raisins sauvages et beaucoup d'autres espèces d'arbres odoriférants. Les habitants de ce pays l'appellent *Nurumbega*[2].

La conséquence qu'il faut tirer de cet extrait, si le chiffre 15 a été exactement rendu par Ramusio, c'est qu'en 1539, à Dieppe, on croyait déjà à l'existence d'un pays appelé *Nurumbegue*, en italien, *Nurumbega*.

Mais ce nom est-il authentique ? Nous hésitons à le croire. Pour fixer notre incertitude il importe d'abord de savoir quel est l'auteur dudit *Discorso*.

Ramusio déclare lui-même l'ignorer. Tout ce qu'il en sait, c'est que c'était un fameux capitaine dieppois[3] qui, avec deux navires, serait parti de Dieppe et après avoir franchi l'Océan aurait exploré (au cours d'un seul voyage, selon l'ordonnance du récit) la partie orientale de l'Amérique du Nord, depuis le cap Race jusqu'à la Floride. De ce point, il serait allé au Brésil. Du cap Saint-Augustin, le hardi navigateur aurait retraversé l'Atlantique et atterri à la Guinée, rangé la côte occidentale de l'Afrique, doublé le cap de Bonne-Espérance, visité Madagascar, traversé entièrement l'Océan Indien et débarqué à Sumatra, d'où, ayant chargé ses navires d'épiceries, il revint à Dieppe, apparemment par le détroit de Magellan (qui était la route indiquée depuis quinze ans). L'heureux marin ajoute que cette longue et dangereuse navigation avait été entreprise pour la gloire de Dieu et de la couronne de France : *a honor di Dio e della Corona di Francia*.

[1] « La qual costa fu scoperta 15 anni fa per messer Giouanni da Verrazzano. »

[2] *Raccolta*, t. III, 1565, f. 425, F.

[3] RAMUSIO ajoute que le *Discorso* fut « fatto del 1539 », et, plein d'enthousiasme pour cet écrit, dit : « Questo discorso ci è parso veramente molto bello e degno d'esser letto da ogni uno ma ben ci dolemo di non sapere il nome dell' auttore, percioche non ponendo il suo nome, ci par di fare ingiuria alla memoria di cosi valente a gentil Caualerio. »

Si ce voyage fut réellement accompli, c'est pour l'étendue, jusqu'à l'expédition de Drake de 1578, le plus considérable du xvie siècle, sans excepter celui de Magellan. Aussi a-t-on lieu de s'étonner qu'il n'en soit fait nulle mention dans les chroniques ou les documents de l'époque, surtout si c'était, selon l'auteur du *Discorso*, une entreprise de la couronne de France.

Quel est donc aussi le capitaine dieppois qui en 1539 pouvait être qualifié de « grand »? Même en prenant cet adjectif dans le sens restrictif de « distingué », on n'en connaît qu'un seul : Jean Parmentier, et encore était-il beaucoup plus noté comme poète que comme marin. D'ailleurs « Jean Parmentier commença la danse, et trespassa de ce siècle la vigile Sainte-Barbe troisième jour de décembre [1529] », soit dix annés avant la date du récit [1].

Etendant la catégorie jusqu'aux navigateurs français, ou naviguant sous le pavillon fleurdelysé et qui ont laissé un nom dans la première moitié du xvie siècle, nous n'en voyons que trois ayant été en Amérique. Le premier est Giovanni da Verrazzano ; mais il était Florentin, et Charles-Quint le fit pendre comme pirate, à Colmenar, en novembre 1527, — douze années avant 1539. Le second est Jacques Cartier; or, non seulement il était Malouin et n'a jamais exploré les Indes, mais de 1534 jusqu'à sa mort, on ne le voit qu'à Saint-Malo ou au Canada. Le troisième est Jean Alfonse; mais il était Saintongeois et le seul écrit qu'on connaisse de lui ne date que de 1544.

En réalité, le *Discorso*, loin d'être la relation d'un seul voyage, n'est que la compilation de plusieurs récits d'expéditions diverses et présentée comme une sorte d'historique des entreprises de certains navigateurs normands.

Le texte renferme des indices de nature à faire découvrir le véritable compilateur du *Discorso*.

Dès 1532 [2], on avait relevé de grands points de ressemblance concernant la Taprobane, entre la description de cette île dans le *Discorso* et celle que renferme le journal de bord du voyage de Parmentier à Sumatra en 1529. La carte, notamment, ajoutée par Ramusio ne laissait aucun doute. Plus tard, des rapprochements de textes permirent de retrouver l'auteur du journal [3] : c'est Pierre Crignon, Dieppois, ami et compagnon de Parmentier dans ce voyage et qui lui survécut. La démonstration, à notre avis, se complète par le passage suivant du *Discorso* :

[1] *Le discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier, de Dieppe*, édition de Schefer, Paris, 1883, in-8°, p. 76.

[2] Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*. Paris, 1832, n° 8, p. 191.

[3] *Le discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier*, édition précitée, p. xxiii.

Nous ferons partir notre premier point de longitude de la ligne méridionale, laquelle passe par l'extrémité des îles du Cap-Vert,... parce que là se trouve le véritable méridien... comme étant le lieu où l'aiguille de la boussole regarde directement les deux pôles [1].

Or, Crignon dédia en 1534 à l'amiral de Chabot un ouvrage intitulé *la Perle de Cosmographie*, lequel contenait une méthode pour mesurer la longitude à l'aide de la boussole et où, dit Delisle, il était fait mention pour la première fois de la ligne de direction [2], c'est-à-dire sur l'aiguille qui ne décline pas, et dont Crignon fit son premier méridien.

C'est donc à Pierre Crignon que, dans l'état actuel de nos connaissances, remonte la plus ancienne mention positive de *Norembegue*. Elle date de 1539, provient d'un écrit rédigé à Dieppe et sans qu'on sache où Crignon l'a puisée.

La seconde fois que nous voyons ce nom, mais un peu différent : *Anorambegue*, et inscrit comme simple localité, c'est dans la carte dressée par Nicolas Desliens en 1541 à Dieppe. Ici encore la désignation est de la même époque et émane du même lieu que celle donnée par Crignon. Nous y reviendrons.

La troisième mention se trouve dans la *Cosmographie* manuscrite composée par Jehan Fonteneau, dit Alfonse le Saintongeois, à la Rochelle, de décembre 1543 au 25 mai 1544 [3], à son retour du Canada. Voici en quels termes il décrit ce pays :

Je dictz que le cap de Sainct Jehan, dict cap à Breton et le cap de la Franciscane sont nordest et sudouest et prennent ung quart de est à ouest et y a en la route cent quarante lieues et icy faict ung cap appellé le cap de *Norombegue*. Le dict cap est par quarante et ung degrez de la haulteur du polle artique. La dicte coste est toute sableuse, basse, sans nulle montaigne. Et au long laquelle coste y a plusieurs isles de sable et coste fort dangereuse de bancs et rochiers. Les gens de ceste coste et de cap a Breton sont maulvaises gens, puissans, grands fleschiers, et sont gens qui vivent de poissons et de chair, et ont aulcun motz et parlent quasi le mesme langaige de ceulx de Canada et sont grand peuple. Et ceux de cap à Breton vont donner la guerre à ceulx de la Terre

[1] Ramusio. *Raccolta*, 1565, f° 423, c.

[2] Note manuscrite de Delisle, citée par M. Schefer, *op. cit.*, p. xxii, à la note. Le savant astronome aurait dû savoir que cette observation fut faite par Christophe Colomb dès le 23 mai 1496, à l'Ouest des Canaries.

[3] *Cosmographie avec espere et regime du Soleil et du Nord en nostre langue françoyse par Jehan Allefonsce*. Bibliot. nation. Mss. français 676. La date que nous donnons est la seule exacte, ainsi que l'a démontré M. Georges Musset. Elle a été surchargée et le manuscrit a été interpolé par Raullin Sécalart, qui n'est pour rien dans la composition de cet ouvrage. Voir le *Bulletin de Géographie historique*, année 1895, n° 2, publié en 1896, p. 275-295.

Neufve quand ils peschent et pour nulle chose ne saulveroyent la vie a ung homme quand ilz le prennent, si n'est jeune enfant ou jeune fille. Sont si cruels que si prennent ung homme portant barbe, ilz luy couppent les membres et les portent à leurs femmes et enffans, affin destre vengez en cela. Et y a entre eux force pelleteryes de toutes bestes. Au dela du *cap de Norombegue* descend la riuiere dudict *Norombegue*, enuiron vingt et cinq lieues du cap[1]. Ladicte riviere est large de plus de quarante lieues de latitude en son entrée et ceste largeur au dedans bien trente ou quarante lieues et est toute pleine d'isles qui entrent bien dix ou douze lieues en la mer et est fort dangereuse de rochers et baptures. Ladicte riviere est par quarante et deux degrez de la haulteur du polle artique. Au dedans de la dicte riviere quinze lieues y a une ville qui s'appelle *Norombegue* et y a en elle de bonnes gens et y a force pelleteryes de toutes bestes. Les gens de la ville sont vestuz de pelleteryes, portant manteaulx de martres. Je me doubte que ladicte riviere va entre en la riviere de Ochelaga, car elle est sallée plus de quarante lieues en dedans selon le dict des gens de la ville. Les gens parlent beaucoup de motz qui approuchent du latin et adorent le soleil et sont belles gens et grandz hommes. La terre de *Norombegue* est haulte et bonne[2]...

Nous avons cru devoir reproduire ce passage en entier, car c'est la plus ancienne description, réelle ou supposée, qu'on connaisse de la contrée qui s'étend de la Nouvelle-France à la Floride. Quant à l'authenticité de tout ce qu'Alfonse raconte, malgré la phrase de sa *Cosmographie* : « Je ne dictz icy chose que je n'aye expérimentée », nous sommes loin d'y croire. Le pilote saintongeois était aussi crédule[3] que peu digne de confiance. Pour ne citer qu'un exemple :

Il décrit dans les plus grands détails « la rivière Maragnan », c'est-à-dire le fleuve de l'Amazone, et comme témoin *de visu* : « J'ay esté... Nous leur demandismes... Ilz nous feirent signe, » etc. Or, toute cette longue description est plagiée[4] directement de la *Suma de Geografia*, de Fernandez de Enciso, publiée à Séville en 1519 et deux fois en 1530 ; fort répandue conséquemment.

Quant à la véracité d'Alfonse, le lecteur en jugera par ce qu'il raconte du fleuve fameux :

[1] Cette rivière serait donc située par 39° 30' d'ALFONSE. Les *Voyages aventureux du Capitaine Jan Alfonse*, ajoutent : « Et d'icy va tout au long de la coste iusques a la riviere de *Norembergue*, qui est nouuellement descouverte par les Portugalois et Hespagnolz » (f° 27, recto et verso). Cette phrase, qui serait importante sous la plume d'ALFONSE, ne se trouve pas dans le Ms. de sa *Cosmographie*.

[2] *Cosmographie*. Ms., f° 185.

[3] Il rappelle que dans le pays d'Angola se trouvent des « gens sans tête ou l'ayant en la poitrine, et plus en Orient d'aultres hommes qui n'ont qu'un œil au front, ou les pieds comme une chienne ». A Sumatra, dit-il, on voit « des gens dont les oreilles sont si grandes qu'elles leur descendent quasy jusques sur les épaules », etc. Fait singulier, on retrouve cette dernière fable dans la légende XII de la carte de Sébastien CABOT de 1544.

[4] Pour le texte espagnol de ce plagiat et d'autres exemples du peu de véracité d'ALFONSE, voir *infra*, aux appendices.

Ceste Riviere [*de Mareignan*] descend d'un grand lac qui est audedans de la terre du Brésil a plus de trois cens lieues de la mer qui a quarante ou cinquante lieues de longitude et de latitude. Et de luy descend une aultre Riviere laquelle Riviere s'en va à l'austre midy et va descendre en la mer Oceane par les trente et cinq degrez de la haulteur du polle antarctique et s'appella la Rivière d'argent. Et toutes deux font de tout le Brésil une isle... et peult passer navire de l'une à l'autre entre la terre du Brésil et la terre du Pérou... *et par elles ont passé deux navires de mon temps, l'un qui estoit navire d'Espaigne entra par la Rivière de Maragnan, et l'autre qui estoit de Portugal entra par la Rivière d'argent, et tous deux entrèrent en ce grand lac que j'ay dict* [1].

Inutile d'ajouter qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette description.

Le nom de Norembegue, plus ou moins estropié, continua jusqu'à la fin du siècle à figurer dans des cartes et dans des écrits en prose ou en vers. D'abord dans *Les Voyages auantureux du Capitaine Jan Alfonce, Sainctongeois*, imprimés pour la première fois à Poitiers par Jean de Marnef, en 1559 et dont nous connaissons au moins sept éditions [2]. Ce n'est qu'un résumé, avec des variantes arbitraires [3] et bizarres de la *Cosmographie* d'Alfonse, fait « à la requeste de Vincent Aymard, marchand du pays de Piedmont, escrivant pour luy Maugis Vumenot, marchand d'Honfleur ». A l'exception d'Hakluyt, tout ce que les historiens rapportent de la Norembegue, provient, non de l'ouvrage original d'Alfonse, mais de cette paraphrase du nommé Vumenot. Ainsi ce que dit Jehan Mallart du Labrador, de Terre-Neuve et de la « rivière Nouemberque », n'est pas pris, comme naguère nous le pensions, directement de la *Cosmographie* d'Alfonse, ni n'a été versifié du temps de François I[er]. La *Description de tous les ports de mer de l'univers*, de cet « escrivain et poète royal », n'a d'autre base que les *Voyages aventureux* précités. On y retrouve les mêmes lectures erronées et une mention du Brouage. Or, François I[er] est mort en 1547 et cette petite ville maritime de la Basse-Saintonge n'a été fondée qu'en 1555 [4].

[1] Nous empruntons ces extraits et la comparaison entre ALFONSE et ENCISO au curieux ouvrage de Joaquim Caetano DA SILVA, *L'Oyapoc et l'Amazone*. Paris, 1861, in-8°, t. I, § 1545-1547, mais après avoir comparé les textes dans la *Suma* et le Ms. de la *Cosmographie*.

[2] 1559, Poitiers, Jan de MARNEF, deux éditions. 1578, Rouen, Thomas MALLART. *Circa*, 1580, La Rochelle, Martin VILLEPOUX. 1598, Paris, selon BRUNET. 1602, Rouen, Théodore REINSART. 1605, La Rochelle, héritiers de H. HAULTIN. Voir les *Notes sur la Nouvelle-France*.

[3] Par exemple : « Passé la terre du Labrador, tous les gens de ceste terre ont queue. » Ed. de 1559, f° 27, verso. Au même feuillet on lit : « Et d'icy va tout au long de la coste iusque à la rivière Norembergue, qui est nouvellement descouverte par Portugalois et Hespagnolz. » Nous avons lu ce passage aussi dans MALLART, mais non plus dans le Ms. d'ALFONSE.

[4] ... mesmes en brouage
Ou les grands nefs qui font souuent voyage.

(Ms. fr. 1382, f° 19, recto.)

D'après D'AUBIGNÉ, le Brouage fut fondé par Jacques DE PONS, seigneur de Mirembeau, en 1555.

Les cartographes français, belges et italiens ne manquèrent pas non plus de citer la Norembegue. Que ce soit dans les cartes manuscrites de Desceliers (1546-1550), les Ptolémée de Mattioli (1548) et de Ruscelli (1561), dans Velho (1561), Mercator (1569), Ortelius (1570) et Wytfliet (1598-1607), ce sont tous des dérivés, non de Ramusio, qui n'a commencé à en parler qu'à dater de 1563, mais de l'hydrographie dieppoise, voire d'Alfonse ; toutefois dans ce cas, après 1559, par le chenal des *Voyages aventureux*, si souvent réimprimés. Cela se voit du reste par Norembegue agrémenté de tours et de murailles, genre Renaissance, sur la plupart des cartes, et que le pilote saintongeois seul décrit sous la forme d'une ville[1].

Toutes les mentions de Norembegue trouvées jusqu'ici ne remonteraient donc au plus qu'à trois sources, sinon à une seulement.

La première est la compilation de Pierre Crignon, la seconde, la carte de Desliens. Mais comme l'un et l'autre étaient Dieppois, vivant en même temps à Dieppe et s'occupant tous deux de cosmographie[2], on est fondé à croire que, pour l'Amérique du Nord en général et la Norembegue en particulier, ils ont consulté le même document.

Voyons maintenant la troisième source, qui est le récit d'Alfonse. Nous remarquons premièrement que lui et Crignon sont les seuls qui donnent un synonyme à la Norembegue et c'est le même. Pour Crignon-Ramusio, c'est « *la Francese* » ; pour Alfonse, « *la Franciscane* ». Ensuite, leur description de la côte s'arrête à la Floride.

Alfonse a rencontré en juin 1542, au port Saint-Jean de Terre-Neuve, des pilotes dieppois (ceux de Jacques Cartier). Il a donc pu aussi obtenir d'eux des renseignements ou plutôt recueillir la légende sur la Norembegue, et ces renseignements ne pouvaient guère avoir d'autre origine que ceux de Crignon et de Desliens.

Nous devons cependant rappeler la phrase suivante d'Alfonse : « J'ay esté à une baye jusques à 42 degrez entre Norembegue et la Fleuride ». Quand y fut-il ? Ce ne saurait être au cours du voyage qu'il fit avec Roberval, et voici pourquoi :

Alfonse part de la Rochelle le 16 août 1542 (après Pâques qui tomba le 9 de ce mois). Il arrive en vue de Terre-Neuve le 7 juin 1542 et débarque

[1] Thevet non seulement décrit la Norembegue, terre, rivière et fort (?), mais il prétend y avoir « demeuré cinq jours » (*Cosmographie universelle*, Paris, 1595, f° 1009). Néanmoins, son ouvrage est un tel tissu de mensonges que nous ne voulons en tenir aucun compte.

[2] Pierre Crignon, qualifié de « bon esprit et profond en la science de astrologie et cosmographie », fut embarqué à bord de la *Pensée* en qualité d'astrologue ; c'est-à-dire d'officier chargé des observations astronomiques. Schefer, *ubi supra*.

au havre Saint-Jean le lendemain. Tout porte à croire qu'il était de retour à la Rochelle au moins dès le 25 mai 1543, puisque le 25 juin de cette année, Gilles Chauldon, « marynier ou navire d'Alfonse », signe par-devant Me Lecourt, notaire, l'obligation de payer ce qu'il doit à un certain hôtelier pour dépenses « depuis un mois »[1]. Jehan Alfonse, capitaine de ce navire, a donc quitté le Canada au plus tard vers la mi-avril 1543, et son séjour dans ce pays n'a guère pu dépasser de neuf à dix mois. Ajoutons qu'il est resté tout le temps avec Roberval à explorer les alentours du golfe Saint-Laurent, au fort Francy-Roy et sur le Saguenay[2].

De retour à la Rochelle, le hardi marin occupa ses loisirs à écrire sa *Cosmographie* jusqu'au mois de ... 1544 [3]. Dans cette année même il quitta la Rochelle pour faire la course. Pris par les Espagnols, Pedro de Menendez le fit sans doute mettre à mort, car on n'entendit plus jamais parler de lui ni de son navire *la Marie*.

Puisqu'en 1543-44, Jehan Alphonse dit avoir navigué quarante-huit ans[4], il a pu faire d'autres voyages au nouveau monde, et même rangé la côte de l'Acadie. Mais rien n'empêche qu'il ne l'ait pas alors connue sous le nom de Norembegue, lequel ne serait arrivé à sa connaissance que plus tard, par une carte dieppoise, voire par le prototype de Desliens ou le récit dont Crignon paraît s'être inspiré. Ajoutons que sa description de la côte américaine où, selon lui, se trouve la terre de Norembegue, ne paraît guère émaner d'un témoin parlant *de visu*, car elle est le contraire de la vérité[5]. Par exemple :

Il n'y a dans cette région aucune rivière ayant « plus de quarante lieues de large à son embouchure, cette largeur encore trente ou quarante lieues plus haut et qui soit en outre remplie d'îles s'avançant à dix ou douze lieues en mer ». On ne trouve sur cette partie du Nord-Est ni rivière, ni estuaire, ni golfe répondant à ces vastes dimensions. La plus grande ouverture sur ladite côte est le golfe de Fundy, dont la largeur ne dépasse pas soixante kilo-

[1] Voir les actes publiés par M. Georges Musset, *Bulletin de Géographie historique*, année 1895, n° 2, p. 288. Rappelons que Roberval lui-même était en France au moins le 11 septembre 1543, date à laquelle il donna procuration à Senneterre pour désarmer ses deux navires qui se trouvaient à la Rochelle. *Notes sur la Nouvelle-France*, n° 381, p. 276.

[2] Ayant remarqué le grand courant de la rivière Saguenay, Alfonse la prit pour un bras de mer allant « à la mer Pacifique ou bien à la mer du Cathay ». Hakluyt, de son côté, dit que Roberval envoya Alfonse vers le Labrador afin de trouver un passage aux Indes-Orientales. *Principall navigations :* London, 1599-1600, t. III, p. 237. C'est aussi ce que rapporte Champlain, édit. de 1632, ch. v, p. 365.

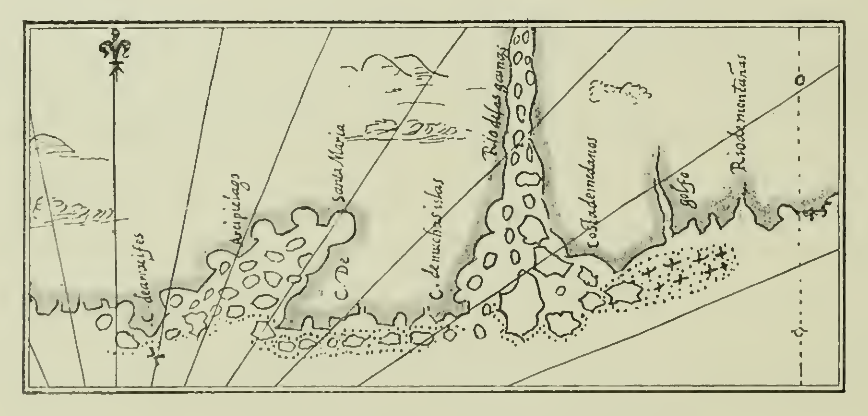
[3] Voir *infra*, aux appendices.

[4] « Je ne dictz icy chose que je n'aye expérimenté, Dieu soit remercié et toute la court célestielle, nul n'en doict doubter car j'ay nauigué jusques a present par toutes ces mers quarente et huyt ans. » *Cosmographie*, Ms., f° 32, recto.

[5] E. Beauvois, *Le Markland et l'Escociland*. Nancy, 1877, in-8°, p. 51-52 : *La Norambègue*. Bruxelles, 1880, in-8. p. 10.

mètres et qui est situé entre 44° et 45°,30′ lat. N., alors qu'Alfonse place sa rivière Norumbegue à 25 lieues au Sud de 41°. De plus, loin de contenir cette masse d'îles, d'îlots et de récifs qui distingue tout particulièrement la rivière Norumbegue, selon Alfonse, la baie de Fundy ne contient qu'une seule île (Grand-Manan).

Le fait est qu'Alfonse veut parler de la rivière Penobscot, qu'il n'a pas relevée lui-même au cours d'un voyage, mais seulement copiée sur une des cartes espagnoles dressées après le retour d'Estevão Gomez, en 1525, et dont voici le prototype :



47. — Le Penobscot selon Gomez et Santa Cruz.

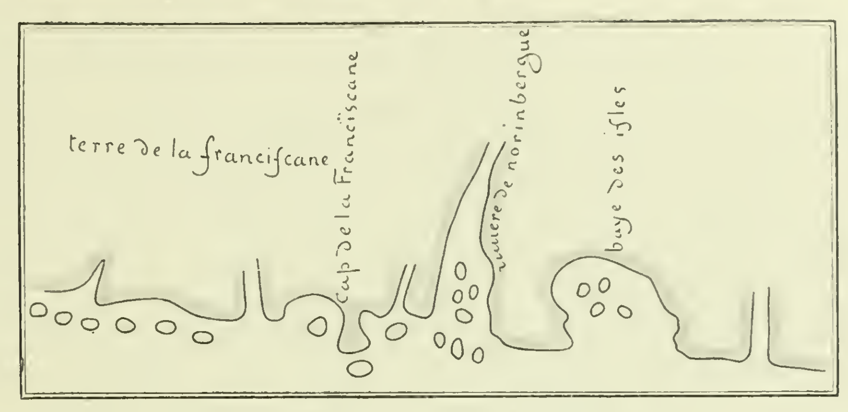
Comment ne pas reconnaître en effet dans cette épure, « la coste fort dangereuse de bancs et rochiers » et la rivière « toutes pleine d'isle qui entrent bien dix ou douze lieues en mer et est fort dangereuse de rochers et baptures », mentionnées par Alfonse, et n'y pas voir le prototype du tracé qu'il donne de cette région dans sa *Cosmographie* [1] ?

En somme, selon nous, on croyait à Dieppe, peu avant 1539, que la région située entre l'Ile du Cap-Breton et la Floride était appelée par les naturels du pays *Norembegue* ou *Anorembegue* et qu'il s'y trouvait une très grande ville, également de ce nom. Ce n'était évidemment qu'une légende rapportée ou conçue par quelque pêcheur de morue. Il se peut aussi que cette fable date d'une dizaine d'années avant et qu'elle ait été racontée par des gens de l'équipage de Verrazano quand ils revinrent à Dieppe.

Nous croyons de même qu'à l'époque où les cartographes dieppois commencèrent à tracer une côte unissant Terre-Neuve à la Floride (après 1525), ils ne manquèrent pas de l'agrémenter du nom et d'un croquis de la ville, l'un

[1] *Cosmographie*, Ms., f° 186, recto. Voir à la page suivante le cliché 48.

et l'autre légendaires, de *Norembegue* ou *Anorembegue*. C'est à cette source que Pierre Crignon en 1539 et Jehan Alfonse en 1544 ont puisé leurs renseignements dans ce qu'ils rapportent de ce pays.



48. — La Norembegue selon Alfonse, 1544.

Mais il existe une carte lusitanienne qui sur ce point exige d'être élucidée. C'est celle de l'atlas de la Riccardiana, déjà décrite au sujet du Labrador et de l'île Saint-Jean.

C'est la seule carte portugaise connue qui inscrive le nom *Anorobegua* et précisément là où il se trouve, sous une forme ou sous une autre, dans les cartes dieppoises et leurs dérivés. Si l'on savait la date à laquelle l'atlas de la Riccardiana fut dressé, il serait facile de déterminer l'origine de cette désignation mystérieuse. D'autre part, ce que nous possédons de Viegas, qui est une carte congénère, ne s'étend pas jusqu'à la latitude d'Anorobegua. On ne sait donc pas s'il a connu cette localité ou non, et nous ne pouvons en conséquence la faire dater géographiquement au moins de 1534. Tout ce que le critique peut dire, c'est qu'à l'époque où la Riccardiana fut dressée, on ne connaissait pas encore en Portugal la découverte du détroit de Belle-Isle, puisqu'il ne figure pas dans cette carte.

L'A initial de ce nom témoigne d'une même origine que cette désignation dans le Desliens de 1541 et ses dérivés. Mais nous avons montré que la nomenclature du Labrador et de Terre-Neuve dans l'hydrographie dieppoise avait été empruntée à une carte portugaise du type de la Riccardiana. Rien n'empêche, conséquemment, de croire que c'est plutôt cette dernière ou une œuvre de même origine qui a servi de prototype à Desliens. Dans ce cas, la terre d'Anorobegua ne serait pas une invention ou un renseignement dieppois, mais bien portugais. Ce qui ne lui donnerait pas plus d'authenticité pour cela, car les marins du Portugal à cette époque n'étaient pas moins épris du mer-

veilleux que ceux de France ou d'Italie. Reste à savoir s'ils l'ornèrent des descriptions ou des légendes que racontent Alfonse et Ramusio. Sur ce point on n'a aucune information.

Toujours est-il qu'Anorobegua ne se retrouve plus dans les cartes portugaises et, à cet égard, celle de la Riccardiana est l'unique spécimen. Quant à l'hydrographie espagnole, non seulement les mappemondes de Weimar ne la connaissent pas, mais Wolfenbüttel B, bien qu'œuvre sévillane complétée à l'aide de renseignements géographiques de source lusitanienne, en ignore également l'existence. On la voit pour la première fois parmi les cartes dressées en Espagne (ou par un cartographe de ce pays), dans celle de Diego Gutierrez fils, gravée à Anvers en 1562 par Jérôme Cock[1]. L'orthographe du nom : *Tierra di Norimberga* et la présence, à côté, d'une *Tierra Francisca* prouvent l'origine franco-italique de cette désignation, dépourvue nécessairement d'authenticité ; comme le montre notre analyse de Ramusio.

Ce vocable ne semble donc provenir que d'une ou deux autorités, ici d'un caractère très douteux. C'était d'ailleurs l'opinion de Champlain et de Lescarbot.

Champlain, en septembre 1604, explora avec une équipe d'Indiens toute la côte depuis l'embouchure de la rivière Sainte-Croix jusqu'au Penobscot, qu'il remonta aussi loin que les chutes ou rapides le lui permirent.

> Je croy, dit-il, que ceste riuière est celle que plusieurs pilottes et historiens appellent Norembegue. . . . .
>
> ..... On descrit aussi qu'il y a vne grande ville fort peuplée de sauuages adroits et habilles, ayans du fil de cotton. Je m'asseure que la pluspart de ceux qui en font mention ne l'ont veue, et en parlent pour l'auoir ouy dire à gens qui n'en sçauoyent pas plus qu'eux[2].

Lescarbot est non moins explicite :

> Si cette belle ville a oncques esté en nature, je voudrois bien sçavoir qui l'a démolie : car il n'y a que des cabanes par ci par là faites de perches et couvertes d'escorces d'arbres ou de peaux, et s'appellent l'habitation et la rivière tout ensemble *Pempregoot*, et non *Agguncia*[3].

Discutant ensuite la description de Jehan Alfonse (d'après les *Voyages aventureux*), Lescarbot ajoute :

> Mais je ne reconois rien ou bien peu de vérité en tous les discours de cet homme

[1] *Jean et Sébastien Cabot*, p. 256 et le facsimilé dans l'atlas Rio Branco, pl. n° 8.

[2] *Les Voyages du Sieur de Champlain, Xaintongeois, Capitaine ordinaire pour le Roy, en la marine*. Paris, 1613, in-4°, cap. v ; p. 31 et 32 de la réimpression de Québec.

[3] C'est le nom que, selon Wytfliet, les indigènes donnaient à cette terre.

ici : et peut-il bien appeller ses voyages aventureux, non pour lui, qui jamais ne fut en la centième partie des lieux qu'il décrit (au moins il est aisé à le conjecturer), mais pour ceux qui voudront suivre les routes qu'il ordonne de suivre aux mariniers [1].

Quant aux délinéations qu'exposent Jean Alfonse et les cartographes dieppois pendant presque tout le XVI[e] siècle, elles ne sont d'aucune utilité pour tracer l'évolution cartographique de cette partie de la côte. On ne saurait y voir, ainsi que nous l'avons dit, qu'une copie, plus ou moins fidèle, des cartes portugaises. Mais ce fait demandait à être expliqué.

Dans un travail comme le présent où il s'agit de déterminer l'origine non seulement de Terre-Neuve, mais aussi de la région adjacente, nous ne pouvons cependant quitter la terre de Norembègue, sans appeler l'attention sur un curieux passage du *Discourse concerning Westerne Planting*, de Hakluyt. En effet, il s'agit du pays qui relie cette contrée aux abords méridionaux et de données géographiques utilisées peut-être par les cartographes dieppois, bien qu'à une époque postérieure. Voici ce que rapporte le zélé compilateur anglais :

Deux cents lieues de la côte, depuis le Cap-Breton, vers le Sud-Ouest, furent découvertes de nouveau aux dépens du cardinal de Bourbon, l'année dernière, 1583, par mon ami Stephen Bellinger de Rouen. Il trouva une ville de quatre vingts maisons, couvertes d'écorces d'arbre, sur le bord d'une rivière, à environ cent lieues dudit Cap-Breton. Il dit que la température du pays est celle des côtes de Gascogne et de Guyenne. Il en a rapporté une espèce de matière minérale qu'on suppose contenir de l'argent et dont il m'a donné ; une sorte de musc [2] appelé castor ; différentes peaux d'animaux, telles que castors, loutres, martres, loups-cerviers, veaux-marins, bisons (*buffs*), cerfs, toutes ouvrées et peintes à l'envers de belles couleurs, rouge, brun, jaune et vermillon. J'ai vu toutes ces choses, qu'il me dit avoir vendues à Rouen 440 couronnes, alors qu'elles ne lui coûtaient que des bagatelles données en échange aux sauvages et ne revenant pas même à 40 couronnes [3].

Ailleurs, Hakluyt dit que Bellinger, parti de New-Haven arriva au Cap-Breton en vingt jours ; que son exploration fut dans la direction de la Norembègue ; qu'il trafiqua avec les habitants de dix ou douze localités, que le voyage dura en tout quatre mois, et qu'il en rapporta une description détaillée de la côte [4].

[1] *Les Voyages du Sieur de Champlain, Xaintongeois, Capitaine ordinaire pour le Roy, en la marine.* Paris, 1613, in-4°, cap. v.

Histoire de la Nouvelle-France, par Marc Lescarbot, Advocat en Parlement. Paris, 1612, in-8°, p. 496.

[2] Ce musc provenait en effet de l'animal ainsi nommé.

[3] Publication de la Société historique de l'État du Maine. Cambridge (États-Unis), in-8°, 1877, p. 26.

[4] *Op. cit.*, p. 84.

*
* *

Il ne paraîtra pas illogique ou anticipé de clore le présent chapitre en y groupant les rares renseignements recueillis après ceux que donnèrent Cantino et Pasqualigo.

Nous notons, premièrement, une courte mais intéressante notice insérée dans l'édition de la Chronique d'Eusèbe publiée à Paris, en 1512, parmi les nouvelles additions, que l'on peut attribuer à

HENRI ESTIENNE, 1512.

Septem homines sylvestres ex ea insula (quæ terra nova dicitur) Rothomagum adducti sunt cum vestimentis et armis eorum. Fuliginei sunt coloris, grossis labis, stigmata in facie gerentes ab aure ad medium mentum, instar livide venule per maxillas deducta. Crine nigro et grosso ut equæ juba. Barba per totam vitam nulla, neque pubes neque ullus in toto corpore pillus præter capillos et supercilia. Baltheum gerunt in quo est bursula quedam ad tegenda verenda. Idioma labis formatur, religio nulla, cymba eorum corticea, quam homo una manu evehat in humeros. Arma eorum arcus lati, chordæ ex intestinis aut nervis animalium; sagitte, cannæ saxo, aut osse piscis acuminate. Cibus eorum carnes toste. Potus aqua. Panis et vini et pecuniarum nullus omnino usus. Nudi incedunt aut vestiti pellibus animalium ursorum, cervorum, vitulorum marinorum et similium. Regio

Sept hommes sauvages ont été amenés de cette île (qu'on appelle Terre-Neuve) à Rouen avec leur pirogue, leurs vêtements et leurs armes. Ils sont de couleur de suie, ont de grosses lèvres, portent des tatouages sur la figure, depuis l'oreille jusqu'au milieu du menton en travers des mâchoires, comme une petite veine bleuâtre. La chevelure est noire et grosse, semblable à une crinière de jument. Durant toute leur vie ils n'ont pas de barbe, ni système pileux ni poil sur aucune partie du corps, sauf des cheveux et des sourcils. Ils portent une ceinture dans laquelle est une espèce de petite bourse pour cacher les parties génitales. Ils parlent des lèvres, n'ont aucune religion, et leur barque est faite de l'écorce d'un arbre. D'une seule main un homme la place sur ses épaules. Leurs armes sont de grands arcs, avec des cordes faites de boyaux ou de nerfs d'animaux; les flèches proviennent de roseaux, terminés par une pierre ou un os de poisson. Leur nourriture se compose de viande grillée, leur boisson, d'eau. Ils n'ont aucun usage du pain, du vin, de pièces de monnaie. Ils marchent nus ou vêtus de peaux d'animaux, d'ours, de cerfs, de veaux marins et autres semblables. Leur pays est sur

eorum parallelus septimi climatis plus sub occidente quam Gallica regio supra occidentem [1].

le septième parallèle, plus sous l'Occident que la France au-dessus de ce même occident.

JACQUES CARTIER [2], 1534.

Nous allames à bort auecques noz barques, et le mismes dedans vng aultre hable à vne lieue plus à Ouaist que ladite ripuiere Sainct Jacques. Lequel je peneze l'vn des bons hables du monde : Et icelluy fut nommé le hable Jacques Cartier. Si la terre estoit aussi bonne qu'il y a bons hables, se seroit vng bien, mais elle ne se doibt nommer Terre Neufue mais pierres et rochiers effrables et mal rabottez, car en toute ladite coste du Nort, je n'y vy vne charetée de terre, et si descendy en plussieurs lieux ; fors à Blanc Sablon, il n'y a que de la mousse et de petitz bouays avortez ; fin, j'estime mieulx que aultrement que c'est la terre que Dieu donna à Cayn. Il y a des gens à ladite terre qui sont assez de belle corpulance, mais ilz sont gens effarables et sauuaiges. Ilz ont leurs cheueulz liez sur leurs testes en fazon d'vne pouguye de fain teureze et vng clou passé par my ou aultre chosse, et y lient aulcunes plumes des ouaiseaulx. Ilz se voistent de peaulx de bestes, tant hommes que femmes ; mais les femmes sont plus closes et serrées en leurs dites peaux et sçaintes par le corps. Ilz se paingnent de certaines couleurs tannées. Ilz ont des barques en quoy ils vont par la mer, qui sont faictes d'escorche de bouays de boul [3], o quoy ilz peschent force loups marins. Dempuis les avoir veuz, j'ay seu que là n'est pas leur demeurance et qu'ilz viennent des terres plus chauldes, pour prendre desditz loups marins et aultres choses pour leur vie [4].

Les descriptions qui font suite se trouvent, d'abord dans les légendes collées à droite et à gauche du planisphère de Sébastien Cabot. Elles sont l'œuvre d'un Dr Grajales, du Port Sainte-Marie et elles furent rédigées peu avant 1544.

SÉBASTIEN CABOT, 1542.

La gente de esta tierra [ou isla] andan vestidos de pieles de animales;

Les habitants de cette terre [ou de cette île] [5] sont vêtus de peaux d'animaux. Dans

[1] *Eusebii Cæsariensis Episcopi Chronicon.* Paris, Estienne, 1512, in-4°; f° 172 dans *Nova Additio.*

On lit dans la *Relation de la Nouvelle-France* du P. Biard; Paris, 1616, in-12, p. 23 : « Nous lisons que le Capitaine Thomas Aubert, Dieppois, fit voile [pour la Nouvelle-France] l'an 1508, et en ramena des Sauuages du païs, lesquels il fit voir avec admiration et applaudissement à la France. » Il est évident que le R. P. n'a fait que copier le passage suivant de Ramusio; t. III, f° 423 : « Nell' anno 1508 un nauilio di Dieppa... sendo maestro ouer patron di detta nave maestro Thomaso Aubert, et fu il primo che condusse qui le genti del detto paese. »

[2] Bibliot. Nat. Ms. Moreau (ex. LVII de Fontette), 841; Michelant et Ramée, *Relation originale*, p. 11-12.

[3] Bois de bouleau.

[4] On ne peut dire si la description se rapporte à la contrée en général ou à la grande île où Sébastien Cabot dit qu'il atterrit.

[5] La version latine qui dans la carte vient après le texte espagnol, ajoute ici *leonibus* = des

usan en sus guerras arcos y flechas, lanzas y dardos, y unas porras de palo, y hondas. Es tierra muy steril; ay en alla muchos orsos [1] blancos, y cervios muy grandes como cavallos, y otras muchas animales; y semejantemente ay pescado infinito, sollos [2], salmones, lenguados muy grandes de vara en largo, y otras muchas diversidades de pescados, y la mayor multitud dellos se dizen baccalaos [3]; y asi mismo ay en la dicha tierra halcones, prietos como cuervos, aguillas, perdices, pardillas, y otras muchas aves de diversas maneras.

leurs guerres ils se servent d'arcs et de flèches, de lances et de dards, d'une espèce de massue de bois et de frondes. C'est une terre très stérile. Elle contient beaucoup d'ours blancs et des cerfs très grands, comme des chevaux, ainsi que nombre d'animaux. Il y a de même une infinité de poissons : esturgeons, saumons, soles d'une aulne de long et beaucoup d'autres espèces de poissons, dont la plus nombreuse est appelée baccallaos. Sur cette terre se trouvent aussi des faucons noirâtres comme des corbeaux, des aigles, des perdrix, des linottes et beaucoup d'autres genres d'oiseaux [4].

JEHAN ALFONSE, (?) 1543.

They are people of a goodly stature, and well made, they are very white, but they are all naked : and if they were apparelled as the French are, they would bee as white and as fayre : but they paint themselues for fear of heat and sunne burning.

In stead of apparell, they weare skinnes upon them like mantles; and they have a small payre of breeches, wherewith they cover their priuities, as well men as women. They haue hosen and shooes of lether excellently made. And they have no shirts : neither couer their heads, but their hayre is trussed up above the crowne of their heads, and playted or broyded.

Ce sont gens d'une bonne taille et bien conformés. Ils ont la peau très blanche; mais ils sont entièrement nus; et s'ils s'habillaient comme les Français, ils seraient aussi blancs et avec le teint aussi clair; mais ils se couvrent de peinture par crainte de la chaleur et des rayons du soleil.

Au lieu de vêtements, ils portent des peaux en forme de manteaux, et ils ont une petite paire de culottes pour cacher leur nudité, les hommes comme les femmes. Ils ont des hauts-de-chausses et des souliers en cuir, parfaitement faits. Ils ne portent pas de chemise et vont tête nue, mais leurs cheveux sont nattés, tressés et ramenés sur le haut de la tête

lions. Peut-être s'agit-il du phoque à longue crinière, appelé vulgairement lion marin.

[1] Ici, la version latine porte *lupis scilicet*. Les anciens appelaient « loups », ce qu'en français on nomme « bar ». Les bars sont des poissons de mer voraces. L'espèce européenne est *Labrax lupus;* l'espèce américaine : *Labrax lineatus* (« Striped Bass ») et elle est répandue du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique.

[2] Les lexiques traduisent « *lenguados* » par « Soles ». La Sole d'Europe (*Solea vulgaris*) n'existe pas sur les côtes du nouveau monde. Il y a bien une espèce voisine, souvent appelée Sole d'Amérique (*Achirus lineatus*), mais on ne la trouve que depuis Boston et Nahant jusqu'à l'embouchure du Mississipi ; c'est-à-dire 4° au moins au Sud de Terre-Neuve.

[3] Il s'agit de la morue, appelée aussi cabillaud.

[4] Mappemonde de Sébastien Cabot, légende 8, se rapportant au renvoi erronément marqué 3 sur la carte.

Touching their victuals, they eate good meate, but all unsalted, but they drye it, and afterward they broyle it, as well fish as flesh. They have no certaine dwelling place, and they goe from place to place, as they thinke they must best finde foode : and they live very well; for they take, care for nothing else.

They drinke seale oyle, but this is at their great feasts.

The weomen nurse their children with the breast, and they sit continually, and are wrapped about the bellies with skinnes of furre[1].

comme un chignon. Quant à leur nourriture, ils mangent de la bonne viande, mais sans sel. Après l'avoir séchée ils la font griller, que ce soit chair ou poisson. Ils n'ont aucune résidence fixe, ils vont d'un endroit à l'autre, là où ils espèrent trouver plus facilement des aliments... et ils vivent très bien, car c'est la seule chose dont ils se soucient. Ils boivent de l'huile de veau marin, mais seulement dans leurs grandes fêtes...

Les femmes nourrissent leurs enfants à la mamelle, continuellement assises, le ventre entouré de fourrures[2].

Ce récit anonyme est emprunté à Hakluyt. Vient maintenant le bref résumé qui accompagne la petite carte de la *Tierra Nueva* insérée dans le Ptolémée donné à Venise en 1547-1548 par le célèbre botaniste et médecin Pietro-Andrea Mattioli, de Sienne.

MATTIOLI, 1547.

La Terra noua del Bacalaos, e terra frigida, li habitatori sono idolatri, chi adora il Sole, e chi la luna, e molte altre sorti de idoli : costoro sono gente bianca, ma rustica : mangiano ogni cosa cruda, cosi carne, come pesci, anchora alcuni di loro mangiano carne humana, ma di nascoto che il Caciqui loro, non lo sappia. In questa provincia de Bacalaos, gli huomini e le donne uanno uestiti di pelle di orsi, e anchora si troua zibelini e martori : ma non appreciati per esser piccoli, tutta la state uanno nudi, ma lo inuerno uestiti

La Terre-Neuve de la morue est un pays froid. Les habitants sont idolâtres ; les uns adorant le soleil, les autres la lune et beaucoup d'autres sortes d'idoles. C'est une race blanche, mais rustique. Ils mangent tous leurs aliments crus, la viande comme le poisson. Il y en a même qui mangent de la chair humaine, mais en se cachant pour ne pas être découverts par le cacique. Dans cette province de Bacalaos les hommes et les femmes sont vêtus de peaux d'ours. Quoiqu'on y trouve des zibelines et des mar-

[1] *The Voyage of John Francis de la Roche, Lord of Roberval, to the countries of Canada, Saguenai, and Hochelaga... begun in April 1542.* Dans Hakluyt, *op. cit.*, 1889, t. XIII, p. 166, qui ne donne pas le nom de l'auteur de ce récit. Nous ne sommes pas persuadés que ce soit Jehan Alfonse. Le texte original français nous est inconnu.

[2] Cette description s'applique encore aujourd'hui d'une façon merveilleuse aux Indiens de l'Amérique du Nord.

Pour la partie correspondante aux légendes de Cabot, voir *John Cabot, the discoverer*, pp. 436-440 ; *Jean et Séb. Cabot*, doc. VII, pp. 320-321.

per esserui grandi freddi, al modo che in Fiandra, perche sono anchora loro in quel medecimo clima. Li marine di questa prouincia forno discoperte da Bertoni, cioe da Francesi di Bertagna i quali uanno a pescare in questa prouincia, e pigliano certi pesci chiamati Bacalai, liquali insalano, e per il nome di questi pesci, hanno nominato questa prouincia Tierra del Bacalaos cioe terra del pesce, Bacalaos. Piu uerso Tramontana a questa prouincia, e la regione chiamata terra del Laborator tutta montuosa e piena de grandissimi boschi con quantita di orsi e porci cingiali. Li habitatori sono idolatri, bellicosi, anchora loro uanno uestiti di pelle di Orsi, al modo di coloro di Bacalaos, non si troua in tutta questa terra noua ne citta, ne castello, ma tutti stanno alla campagna, come fanno le bestie (1).

tres, celles-ci ne sont pas appréciées à cause de leur petite dimension. Pendant tout l'été ils sont nus, mais l'hiver ils sont vêtus à cause des grands froids, à la façon des habitants de la Flandre; car ils ont le même climat. Les côtes de ce pays ont été découvertes par les Bretons, c'est-à-dire les Français de Bretagne, lesquels vont y pêcher et prennent certains poissons appelés *Bacalai*, qu'ils salent. De là le nom de Terre des *Bacalaos*, c'est-à-dire la terre du poisson *Bacalao*. Plus au nord de ce pays, est la région appelée *Laborator*, toute montagneuse et couverte d'immenses forêts, avec beaucoup d'ours et de sangliers. Les habitants sont idolâtres et belliqueux. Eux aussi vont vêtus de peaux d'ours, du genre de couleur de [ceux] des Bacalaos. On ne trouve nulle part dans cette terre nouvelle, ni ville, ni forteresse, tous vivent dans les champs comme les bêtes.

Nous ne pouvons plus guère citer que deux chapitres de l'*Historia general de las Indias* de Francisco Lopez de Gomara, terminés en 1551 et publiés l'année suivante à Saragosse.

Ce n'est pas que ces descriptions soient bien précises et intéressantes, ni même parfaitement authentiques, mais nous croyons utile, dans un ouvrage comme le présent, de mentionner tous les récits contemporains de la découverte du Labrador, de Terre-Neuve et des régions adjacentes.

GOMARA, 1551.

La tierra del Labrador. Muchos hauido a costear la tierra del Labrador por ver adonde llegaba y por saber si habia paso de mar por allí, para ir a las Malucas y

Terre de Labeur. Plusieurs [beaucoup] ont costoié le païs de labeur pour sçauoir iusques où il s'estendoit; et si on ne trouueroit point passage pour aller aux Moluques, et gaigner les espiceries... Les

[1] Ptolémée dit de Mattioli. Venise, 1548 (au recto du f° 215, on lit : « Stampato 1547, del mese di Ottobre ») f°, 56 recto. Cette notice accompagne la carte.

Especiería... Los Castellanos lo buscaron primero, como les pertenecen aquellas islas de las Especerias... Y Portogueses tambien por atajar navegacion... y así, fué allá Gaspar Cortes Reales... No halló el estrecho que buscaba. Dejó su nombre á las islas que están à la boca del golfo Cuadrado y en mas de cinquenta grados. Tomó por esclavos hasta setenta hombres de aquella tierra... Son los de allí hombres dispuestos, aunque morenos, y trabajadores. Píntanse por gala y traen cercillos de plata y cobre; visten martas y pieles de otros muchos animales, el pelo adentro de invierno, y afuera de verano; apriétanse la barriga y muslos con entorchados de algodon y nervios de peces de animales; comen pescado mas que otra cosa, especial salmon, aunque tienen aves y frutas. Hacen sus casas de madera, que hay mucha y buena, y cúbrenlas de cuero de peces y animales, en lugar de tejas. Dicen que hay grifos, y que los osos, con otros muchos animales y aves, son blancos. En esta tierra pues é isla andan y viven bretones, que conforman mucho con su tierra, y està en una mesma altura y temple...

Los Bacallaos. Es gran trecho de tierra y costa que llaman Bacallaos, y su mayor altura es cuarenta y ocho grados y medio. Llaman los de allí bacallaos a unos grandes

premiers qui ont cherché ce passage [1] ont esté Castillans, parce que les Isles des espices sont de leur département. Les Portugays ont fait le semblable pour tousiours interrompre cette nauigation... Gaspar Cortes Real s'y en alla... Il ne peut trouuer le destroit qu'il cherchoit. Il laissa son nom à des Isles qu'il rencontra à la bouche du goulfe Quarré à plus de cinquante degrez. Il print esclaves environ soixante hommes... Les hommes de ce païs sont bien dispots : ils sont Mores [basanés] et bons au travail. Ils se chargent de peinture par galanterie [2] et se mettent aux oreilles des pendans d'argent. Ils se vestent de peaux de martre et d'autres animaux ; l'hyver ils mettent le poil en dedans, et l'esté par dehors. Ils se serrent le ventre et les cuisses avec des cordons de cotton, et nerfs de poisson ou d'autres animaux. Ils mangent plus de poisson que d'autre chose, et spécialement du saulmon encore qu'ils aient force oiseaux et fruits. Ils font leurs maisons de bois, duquel ils ont beaucoup et de bonne qualité, et les couurent auec peaux de poisson et d'autres animaux au lieu de tuille. Ils disent qu'il y a dans ce païs des grifons et des ours, avec plusieurs autres animaux et oiseaux tout blancs. En ce païs, et ès Isles prochaines sont et demeurent les Bretons, le païs desquels est en même hauteur et température que celle de ce païs.

De Baccaleos. Il y a vne grande estendue de terre, qui se iette en poincte dans la mer, laquelle on appelle Baccaleos. Sa plus grande haulteur est de 48 degrez et demy. On appelle ce païs Baccaleos à l'occasion d'aucuns poissons qui sont là

[1] C'est inexact. Les Anglais sont les premiers qui aient cherché ce passage, conduits par Jean Cabot. Le seul passage que les Espagnols aient cherché les premiers au nouveau monde est le détroit de Magellan, bien qu'ayant proposé une tentative aux Baccalaos dès 1511.

[2] C'est-à-dire qu'ils se peignaient le corps par coquetterie.

peces de los cuales hay tantos, que embarazan las naos al navegar, y que los pescan y comen osos dentro la mar... Bretones y Daneses han ido tambien a los Bacallaos, y Jaques Cartier, francés, fué dos veces... y tanteó la tierra para poblar de cuarenta y cinco grados a cincuenta y uno. Dicen que pueblan allí ó que poblaran, por ser tan buena tierra como Francia, pues à todos es comun, y en especial de quien primero lo ocupa [1].

en si grande abondance, qu'ils empêchent le cours des nauires, [et les ours les pêchent et les mangent dans la mer]... Les Bretons et Danois font le voyage des Baccaleos, et Jacques Cartier, qui estoit François, y a esté deux fois... Il esprouua le terroir et le trouua commode à demeurer depuis le 45 degré insques au 51. Il disoit qu'il falloit se fortifier en ce lieu là, parce que le terroir estoit aussi bon que celuy de France, et qu'il estoit commun à tous principalement à ceux qui premiers l'occuperoient [2].

[1] Gomara. *Primera y segunda parte de la historia general de las Indias...* Çaragoça... en casa de Agustin Millan. 1552-53. in-fol. goth., f° xx, recto et verso.

[2] Gomara. *Histoire Generalle des Indes Occidentales et Terres neuves... Traduite en français par M. Fumée...* Paris, Michel Sonnius, 1569, pet. in-8° ; ch. 37 et 39, f°s 36 et 37.

V

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

IV. — CHRONOLOGIE DE SES ŒUVRES

Les deux autres traits caractéristiques principaux de la cartographie dieppoise sont la forme et la nomenclature lusitanienne du Labrador ainsi que les contours morcelés de Terre-Neuve. Mais comme les origines et la nature de ces particularités géographiques sont connexes de la chronologie de toutes les œuvres de cette provenance, nous devons d'abord tenter d'établir la filiation et la date relative de ces monuments si intéressants de la géographie.

Pour le milieu du XVIe siècle, on possède cinq cartes franchement dieppoises. Ce sont les suivantes :

A. Une mappemonde manuscrite, portant inscrit dans une banderole : *Faicte a Dieppe par Nicolas Desliens. 1541.*

B. Une mappemonde manuscrite sans signature, ni lieu, ni date, mais appelée *l'Harleyenne*, du fait qu'elle figure dans la collection de Lord Harley conservée au British Museum.

C. Une mappemonde manuscrite où se lit en gros caractères : *Faicte a Arqves par ... 1546.* Elle est attribuée à Pierre Desceliers, prêtre dieppois qui en son temps jouissait d'une grande réputation comme cartographe. Bien que cette attribution ne soit qu'une conjecture, nous continuerons à l'appeler le *Desceliers de 1546*.

D. Une mappemonde manuscrite, portant, aussi en gros caractères : *Faicte à Arqves par Pierres Desceliers pbre : Lan : 1550.*

E. Une mappemonde manuscrite où se voit, également en grosses majuscules : *Faicte a Arqves par Pierres Desceliers prebstre 1553.*

[1] *Göttingische gelehrte Anzeigen*. Berlin, numéro de juin 1899, p. 444-446.

A ces cinq cartes il convient d'ajouter quatre dérivés directs de la cartographie dieppoise. Ce sont les suivants :

F. Une carte manuscrite anglaise faisant partie d'un atlas dressé en Angleterre et contenant l'inscription suivante : *Made by me Johne Rotz... in the yer* I^m. V^c. XLII[1].

G. Une mappemonde espagnole gravée sur cuivre, laquelle renferme cette phrase : « Sebastian Caboto capitan y piloto mayor... del Imperador don Carlos quinto... hizo esta figura extensa en plano, anno de... M. D. XLIIII. » Elle est connue sous le nom de *Planisphère de Cabot.*

H. La neuvième carte d'un atlas manuscrit portugais, dont le titre porte la devise *Dieu pour espoir*, et au-dessous : *Nicholas Vallard de Dieppe, dans l'année 1547 ;* nom sans doute du propriétaire à cette époque.

I. Enfin, la mappemonde manuscrite construite à Lisbonne en 1561 par Bartholomeu Velho[2].

Bien que dressées au cours de vingt années, il ne s'ensuit pas que ces neuf cartes accusent une progression dans toutes leurs données géographiques. Si quelque partie expose réellement un progrès, le critique, pour s'en assurer, doit fixer un point de repère appuyé sur un fait de date certaine et qui se trouve signalé, directement ou indirectement, dans un tracé ou par un nom de lieu inscrit sur la carte. Le fait, ici, sera le premier, le second ou le troisième voyage de Jacques Cartier au Canada. Le tracé sera celui de fleuve Saint-Laurent, tel que ce navigateur a dû l'exécuter. Le nom de lieu sera pris dans la nomenclature qu'il a lui-même dressée.

Nous ne ferons de ces neuf cartes qu'une seule série et nous les examinerons dans l'ordre des dates qu'elles portent ou qu'elles supposent.

Commençons par déterminer l'origine des éléments cartographiques qui ont servi à construire chacune de ces cartes.

Les expéditions françaises qui, de 1534 à 1543, ont pu fournir des renseignements géographiques sur la côte occidentale de Terre-Neuve, sur le golfe et sur le fleuve Saint-Laurent sont, d'abord, le premier voyage de Jacques Cartier, accompli en 1534.

Les données cartographiques recueillies pendant cette expédition ne se rapportaient qu'à la presqu'île du Petit-Nord, au détroit de Belle-Isle, au littoral Sud du Labrador jusqu'à l'extrémité Ouest d'Anticosti et la côte

[1] Son véritable nom était Jehan Roze ou Rose, et il est né à Dieppe. Dr E.-T. Hamy, *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1890, t. IV, n° 2, et tirage à part, p. 3.

[2] Le lecteur trouvera de plus amples détails sur toutes ces cartes dans les pages qui suivent.

Nord de cette île, mais dont l'insularité n'avait pas encore été reconnue. Le reste du périple ne nous intéresse pas en ce moment.

La nomenclature fut également limitée aux noms suivants [1] :

Côte Est: Terre Neuffue et la terre Neufue.
Cap de Bonne viste et le cap de Bonne veuë.
Haure Saincte-Katherine et port de S. Catherine.
L'isle des Ouaiseaulx (Apponatz et Apponath).
Baye des Chasteaulx et Golfe des Chasteaux.
Hable le Rapont et port de Carpunt [2].
Cap Rouge et cap Rasé.
Pointe Degrat et cap ainsi que port Degrad.
Isle Saincte Katherine.
Hable et port des Chasteaulx.
Sud du Labrador : Hable des Buttes et Port des Gouttes.
Hable de la Ballaine et port des Balances.
Blanc Sablon et Isle de Blanc sablon.
Isle de Bonays (de bois) et Isle de Brest.
Isle des Ouaiseaulx.
Les Islettes (hable et passage).
Hable Brest et Port de Brest.
Toutes Isles.
Hable Sainct Anthoine et Port S. Anthoine.
Hable Sainct Seruan et Port S. Seruain.
Ripuiere Sainct Jacques et Fleuue de S. Jacques.
Hable Jacques-Cartier et port de Jacques Cartier.
Cap Thiennot et Tiennot.
Sur Anticosti : Le destroyt Saint-Pierre.
Cap S. Loys et de S. Louys.
Cap de Memorancy et Mommorency.
Côte Ouest de Terre-Neuve : Cap Double.
Les Monts de Granches.
Cap Pointu.
Isles les Coulonbiers.
Baye Sainct Jullian.
Cap Royal.
Cap Delatte et cap de Laict.
Cap Sainct Jehan.

Les épures rapportées de ce voyage ainsi que la susdite nomenclature ne furent connues en France que le 5 septembre 1534, lors du retour de Jacques Cartier à Saint-Malo.

Viennent maintenant les éléments rapportés du second voyage de Cartier en 1536.

GÉOGRAPHIE : Comme la première fois, le navigateur malouin entra dans le golfe Saint-Laurent par le détroit de Belle-Isle, longea la côte méridionale du Labrador, entra dans le fleuve Saint-Laurent pour la première fois, le remonta d'abord jusqu'à *Stadacone* (Québec), atteignit ensuite *Hochelaga* (Montréal), d'où il revint en France après avoir longé la côte méridionale

[1] Nous donnons ces noms tels qu'ils se trouvent dans la *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en* 1534, publiée par MICHELANT et RAMÉ : Paris, Tross, 1867, in-8° ; mais après les avoir nous-même comparés avec le Ms. 841, fonds MOREAU (ex-FONTETTE) de la Bibliothèque nationale. Les variantes, précédées du mot *et* proviennent de l'édition donnée par DU PETIT VAL à Paris, en 1598, ou par HAKLUYT, en 1599-1600.

[2] Il y a beaucoup de petites localités en Bretagne du nom de *Carpont*. ALFONSE dans sa *Cosmographie*, restée manuscrite, dit : « Le Carpont est une isle ».

de Terre-Neuve et être sorti du golfe Saint-Laurent par le passage de l'Ile du Cap-Breton : passage dont jusqu'ici Cartier avait ignoré l'existence.

Nomenclature : Nous relevons, non chronologiquement, mais dans l'ordre géographique, les noms nouveaux suivants[1] :

Isles Sainct Guillaume.
Isles et cap Saincte Marthe.
Isles et cap Sainct Germain.
Haure Sainct Nicolas.
Cap de Rabast.
Baye Sainct Laurent.
Isle de l'Assomption[2].
Terre de et du Saguenay.
Les Isles Rondes.
Isleaux Sainct Jehan.
Rivière de Saguenay.
Isle ès Couldres.
Pais de Canada.
Isle ès Lieures[3].
Rivière et hable Saincte Croix.
Araste et Ajoaste.
Starnatau et Starnatan.
Tailla.
Sicadin et Satadin et Stadin.
Stadacone (Québec).
Ysle de Bacchus et Bascuz.
Destroict de Ochelay et Achelacy.
Ville de Hochelay.
Rivière du Fouez.
Mont Royal.
Hochelaga (Montréal).
Côte sud de Terre-Neuve :
Havre du S^t^. Esprit.
Ysles Sainct Pierre.
I. du Cap-Breton :
Cap de Lorraine.
Cap S^t^. Paul.
Côte Sud-Est de Terre-Neuve :
Hable Rougnose.

Les délinéations, ainsi que les noms nouveaux que nous venons de citer, furent apportés à Saint-Malo par Jacques Cartier en personne le 16 juillet 1536.

Il reste à analyser le troisième voyage de Cartier, entrepris le 23 mai 1541. Malheureusement les principaux détails manquent[4]. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il dut suivre la même route que lors du second voyage, puisque les deux noms qu'on relève sont *Carpont :* escale avant de franchir le détroit de Belle-Isle, et *Port de Sainte-Croix*, sur le fleuve Saint-Laurent, où Cartier et ses hommes s'arrêtèrent d'abord ; puis ils se rendirent dans une petite rivière à environ quatre lieues au delà, pour y attendre Roberval.

Si ce second parcours du fleuve Saint-Laurent fut l'objet de nouveaux relevés hydrographiques ; si les premiers noms furent changés ou si de nouvelles localités furent nommées, — ce que nous ignorons, — ces renseignements supplémentaires ne purent être connus en France avant le 12 no-

[1] Ces noms sont empruntés au *Brief récit et succincte narration, de la nauigation faicte ès ysles de Canada, Hochelage et Saguenay*... publiée par Ponce Roffet ; Paris, 1545, in-8°, en nous servant de la réimpression de Tross ; Paris, 1863, et des variantes relevées par M. François De Witt pour M. Davezac, sur les trois Mss. que nous avons aussi consultés.

[2] C'est l'île Anticosti, reconnue entièrement pour la première fois.

[3] Il s'agit probablement des rats musqués : « lesquelz sont gros comme des connyns. »

[4] Il n'existe plus qu'un fragment de cette relation et seulement dans une traduction anglaise faite par Hakluyt, *Principall navigations*, t. III, qui n'en indique pas la provenance. Le manuscrit contenait un dessin représentant les trois sauts ou rapides situés au-dessus d'Hochelaga, tels que les Indiens les figurèrent avec de petits morceaux de bois.

vembre 1541, quand Macé Jalobert et Étienne Noël, renvoyés du Canada par Cartier le 2 septembre précédent, arrivèrent à Saint-Malo.

D'autre part, comme lors de son voyage de retour en France, Cartier se trouvait, entre le 8 et le 30 mai 1542, au havre Saint-Jean où il rencontra Roberval, c'est évidemment par l'entrée méridionale du golfe Saint-Laurent que le navigateur malouin débouqua dans l'océan Atlantique. Mais avant il explora une partie du fleuve à l'Ouest de Montréal. Nous reviendrons sur cette exploration supplémentaire qui est d'une certaine importance pour classer les cartes dieppoises de l'époque.

Roberval et son pilote Jehan Alfonse, partis de la Rochelle le 16 avril 1542, arrivèrent au port Saint-Jean de Terre-Neuve le 8 juin suivant.

A leur tour, ils entrèrent dans le golfe Saint-Laurent par le détroit de Belle-Isle et remontèrent le fleuve Saint-Laurent jusqu'à quatre lieues à l'Ouest de l'île nommée par Cartier « de Bacchus », et que nous verrons dorénavant appelée l'*île d'Orléans*, qu'elle porte encore.

Alfonse nous a laissé un routier[1] de cette exploration, laquelle ne dépassa pas le fort ou l'établissement de *Franci-Roy* (au cap Rouge ?). Nous ne relevons dans ce routier que cinq noms nouveaux ; lesquels on ne retrouve dans aucune carte de l'époque[2].

Les *Isles de la Demoiselle*, entre Blanc-sablon et le cap Tiennot.

L'île de l'*Ascension* (erreur d'Alfonse, qui a mal lu le nom de « Assomption », donné par Cartier à l'île d'Anticosti).

Isle de Raquelles (*Raguelay*, dans sa *Cosmographie* manuscrite).

Cap de Marbre (les deux aux environs de l'embouchure du Saguenay[3]).

Dans sa *Cosmographie*, Alfonse ne nomme qu'une *Isle de la Demoiselle* ; mais il inscrit aux alentours du détroit de Belle-Isle :

Baie de la Cramaillere.	Ile de la Grand Baie.	Ile de Raguelay.
Cap Rouge.	Baie des Bytes (des Buttes ?).	

Ces dénominations peuvent avoir été connues en France dans l'automne

[1] *Course from Belle Isle, Carpont and the Grand Bay in Newfoundland vp the River of Canada for the space of 230. leagues obserued by John Alphonse of Xanctoigne chiefe Pilote to Monsieur Roberual.* 1542, traduit d'un texte français aujourd'hui inconnu, par HAKLUYT, *op. cit.*, t. III.

[2] Peut-être faut-il ajouter les *Monts Notre-Dame*, qu'ALFONSE place sur la rive droite du Saint-Laurent, mais « on the maine land towards the South » (en Gaspésie).

[3] HAKLUYT donne une relation du voyage de ROBERVAL à Franci-Roy, et ensuite au Saguenay (le 5 juin 1543 — ?) : mais on n'y relève ni noms ni renseignements topographiques. Nous n'avons pu découvrir l'auteur de ces récits. Ce n'est pas ALFONSE, car il eût sans doute hésité à se qualifier d' « excellent pilote ».

de 1542, quand Roberval, le 10 septembre, y envoya d'Auxillon de Senneterre, chercher du secours. Sinon, ce fut dans l'été de 1543 (peut-être dès le mois de juin[1]) à la Rochelle, lorsque Jehan Alfonse revint dans cette ville.

On ne reverra pas d'autre exploration du fleuve Saint-Laurent avant bien des années, car le prétendu quatrième voyage de Jacques Cartier est apocryphe.

La première fois qu'il est authentiquement question dans les documents d'une nouvelle entreprise d'exploration au Canada, c'est seulement en avril 1564, « à la nouvelle France pour la défense d'icelle et pour le service de Sa Majesté [Charles IX], sous les ordres du sieur Lagrange, colonel de l'infanterie française[2] ». Mais rien ne prouve que ce projet ait été mis à exécution. De toutes façons, on ignore vers quelle partie de la Nouvelle-France elle fut envoyée et quels en furent les résultats.

Dans les lettres patentes du 14 janvier 1588, octroyant à « Estienne Chaton, escuier, sieur de la Jaunaye et à Jacques Nouel, cappitaines de marine, maistres pillotes de Sainct-Malo, nepveux et héritiers de Jacques Cartier, privilège pour le trafic des mines et pelleteries au pays de Canada, Conjugon (*sic*) et autres », on relève la phrase suivante :

Ils ont esté nourris dès leur jeunesse au faict de la marine et en ensuivant les mémoires, cartes et instructions que leur a laissé leur feu oncle, leur aiant, sur ses derniers jours, recommandé l'exécution et continuation de son entreprinse, ilz auroient par plusieurs fois (faict) ledict voiage, mesmes continuent à présent d'an en an à y traficquer avec lesdictz sauvaiges... par le moïen desquelz ilz auroient depuis descouvert certaines mynes de cuyvre au cap de *Conjugon*[3].

Il importe de rapprocher de ce texte une lettre écrite par ledit Jacques Nouel ou Noël le 19 juin 1587 :

M. Gilles Walter [Gaultier] m'a fait voir ce matin une carte imprimée à Paris et dédiée à un M. Hakluyt, Anglais, dans laquelle sont compris toutes les Indes Occidentales, le royaume du Nouveau-Mexique, ainsi que tous les pays du Canada, Hochelaga et Saguenay.

Je maintiens que la Rivière du Canada tracée dans cette carte n'est pas placée comme

[1] Obligation contractée par « Gilles Chaudon, marignier ou navire d'Alfonse », 25 juin 1543, Georges Musset, *Jean Fonteneau dit Alfonse de Saintonge*. Paris, 1896, in-8°; extrait du *Bullet. de géogr. hist. et descriptive*.

[2] Tabellionage de Rouen, actes des 7 et 16 avril 1564, cités par Gosselin, *Nouvelles glanes normandes*, Rouen, 1873, in-8°, p. 9.

[3] Alfred Ramé, *Documents inédits sur Jacques Cartier* (appendice au *Cartier* de Michelant, Paris, 1865, in-8°, p. 36-37).

dans mon livre, lequel est conforme au livre de Jacques Cartier... J'ai été sur le haut d'une montagne qui est au pied des Saults, et d'où j'ai vu ladite rivière au delà desdits Saults[1]...

Jacques Noël n'est donc pas allé plus loin que Montréal, et comme il n'est né qu'en 1551[2], ce ne fut guère avant l'année 1570.

Si après les expéditions de Cartier, de Roberval et de Lagrange (?) le roi de France n'en envoya plus d'autres au Canada avant celle du marquis de la Roche (1599), de nombreux bâtiments furent armés dès 1541 dans les ports de France pour la pêche de la morue. Gosselin a relevé dans les archives de Rouen dès 1541 (1542) pour janvier et février seulement plus de soixante navires. « En 1543, 1544 et 1545, cette ardeur se soutient, et l'on voit partir de Rouen, du Havre et d'Honfleur, pendant les mois de janvier et de février, environ deux navires par jour. Mais, à partir de 1545, le mouvement cessa presque entièrement[3]. » M. Musset, de son côté, donne des détails et des dates concernant plus de quarante bateaux équipés à la Rochelle pour Terre-Neuve de 1541 à 1550[4].

D'autres ports français furent sans doute dans le même cas. Mais comme tous ces navires étaient armés exclusivement pour la pêche de la morue, leur champ d'investigations hydrographiques a dû être borné aux grands bancs, à l'entrée du golfe Saint-Laurent ou aux côtes septentrionales de Terre-Neuve. Une exploration du fleuve était d'ailleurs à cette époque difficile et sans profit appréciable pour des pêcheurs. De toutes façons elle n'aurait guère pu dépasser Hochelaga, à cause des rapides de Lachine[5].

[1] Quelle est cette carte ? Il y aurait intérêt à la retrouver, pour en comparer les configurations avec les détails géographiques que donne Noël concernant les trois saults et le grand lac (Ontario) dans cette lettre et dans une autre également adressée à John Growte (Jean Grout, de Saint-Malo), étudiant à Paris. Hakluyt, *op. cit.*, t. III, p. 235.

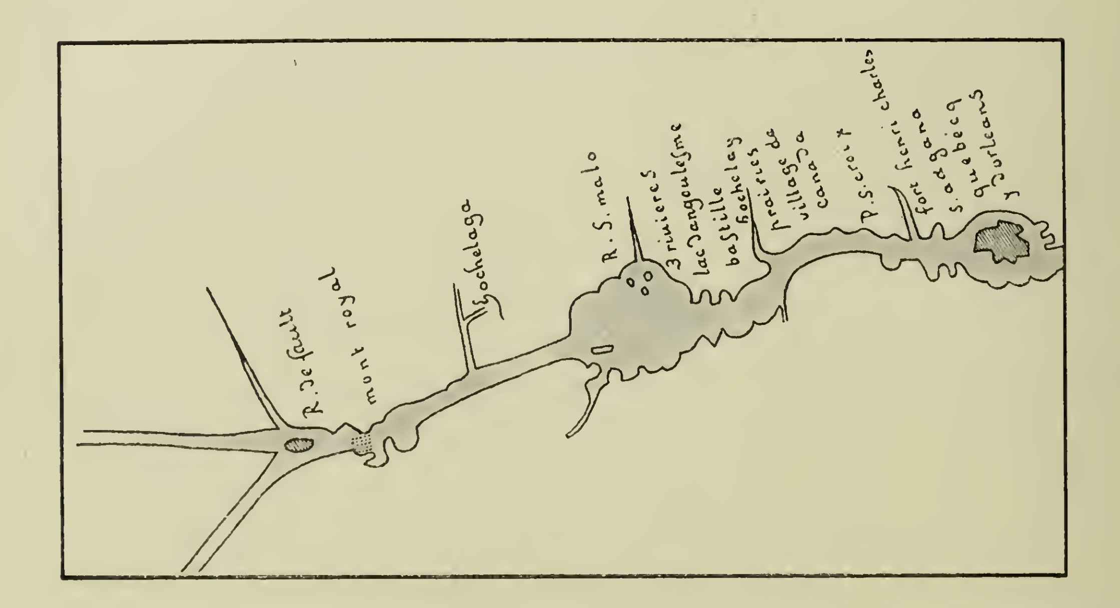
[2] Jouon des Longrais, *Jacques Cartier* : Paris, 1888, in-8°, p. 131. Profitons de l'occasion pour relever une allégation aussi inattendue que peu véridique du zélé biographe : « M. Harrisse, *dans un intérêt protestant*, a cherché à soutenir qu'il n'y avait point de prêtres catholiques dans l'expédition de Jacques Cartier » ; *op. cit.*, p. 139 : *et nunc erudimini !*

[3] Gosselin, *Documents authentiques pour l'histoire de la marine normande*. Rouen, 1876, in-8°, p. 13.

[4] Musset, *les Rochelais à Terre-Neuve*. 1500-1550. Paris, 1893, in-8°, p. 17-20.

[5] Le capitaine Carlile rapporte même que les Indiens de cette région, outrés de la conduite de Jacques Cartier envers leurs principaux chefs lors de son second voyage, refusèrent d'avoir aucuns rapports avec les Français pendant plus de quarante années. Il ajoute que cette animosité ne cessa qu'en 1581, date à laquelle un petit navire de trente tonneaux remonta le Saint-Laurent en quête de trafic. (Hakluyt, *op. cit.*, 1889, t. XIII, p. 45.) C'est probablement une invention de Thevet. Le fait des mauvais traitements infligés à Donnacona et à Taignoagny est incontestable, puisque Cartier lui-même le reconnait. (*Brief récit*, f° 42.) Mais ceci se passa en mai 1536, et nous l'avons montré vivant avec ces mêmes Indiens en de très bons termes à Montreal cinq ans après.

Ce qu'il faut conclure de ces faits, c'est que, pour presque tout le xvie siècle, l'hydrographie du fleuve Saint-Laurent fut limitée à ce que Jacques Cartier en fit connaître de 1534 à 1542. C'est ce que nous avons voulu démontrer.

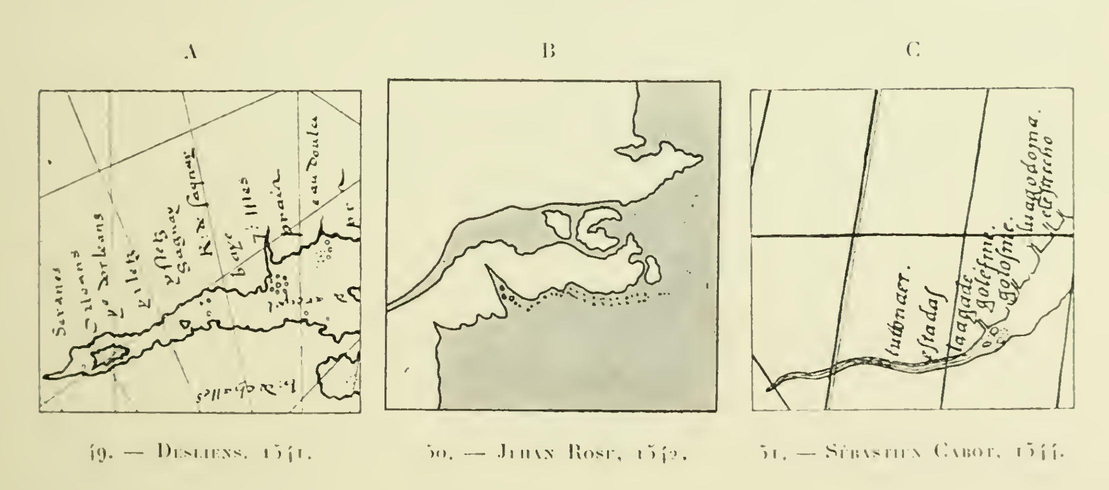


VI

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

V. — PREMIERS TRACÉS DU FLEUVE SAINT-LAURENT

La chronologie que nous venons d'établir demande à être complétée par un fac-similé du terminus de la rivière Saint-Laurent, tel qu'il est tracé dans les anciennes cartes dieppoises et dans leurs dérivés directs. Nous les plaçons par ordre de dates, selon l'année inscrite sur les cartes mêmes :



49. — Desliens, 1541. 50. — Jehan Rose, 1542. 51. — Sébastien Cabot, 1544.

A. — La carte de Desliens[1] de 1541 donne le parcours de Cartier lors de son second voyage, mais de façon incomplète puisqu'elle s'arrête non loin à l'Orient de l'île d'Orléans, en un lieu dénommé *Sevanes :* mauvaise lecture, ce semble, pour *Stadacone* (Québec), dont il occupe la place. L'ensemble des

[1] Bibliothèque royale de Dresde.

contours et la nomenclature sont donc de 1536. D'ailleurs, en 1541, Jacques Cartier n'était pas encore revenu de son troisième voyage.

Un fait curieux, c'est la présence dans cette œuvre dieppoise de noms qui ne figurent pas dans les récits du navigateur malouin. Ainsi, son « Isle de Bacchus » s'appelle ici *Ile d'Orléans*. L'île de l'Assomption est figurée mais anonyme, et tout près, se rapportant à un groupe d'îlots, on lit : *Arcipel*. Ce ne sont pas les *Sept Isles*, qui dans la carte portent déjà ce nom, donné par Cartier. Nous ne pouvons guère y voir que l'archipel des Mingans, dont il reconnut une partie, à en juger par la phrase suivante : « Nous feusmes chercher vng haure... oultre le cap Thiennot enuiron sept lieues et demye, et est entre quatre ysles sortentes à la mer.... Toute ceste coste est fort dangereuse et plaine de basses[1] ».

Quant au nom d'*Orléans*, c'est sans doute Cartier qui le donna en l'honneur du nouveau dauphin, Henri d'Orléans, second fils de François Ier, mais après son retour à Saint-Malo, en 1536. Il est notable cependant que dans l'édition du récit du second voyage donné à Paris par Roffet en vertu d'un privilège de 1544[2] et qui contient une épître dédicatoire de Jacques Cartier au roi de France contemporaine de l'impression du livre, l'île d'Orléans porte encore son premier nom de « ysle de Bacchus ». Pour les mots *mille mynes*, *Sallynes* et *praia*, ils sont empruntés à quelque carte lusitanienne, car on les retrouve sous leur forme portugaise : *mille mynas*, *Sallinas*, accouplés à ladite *praia* et à *Agoada* (aiguade) dans le Desceliers de 1550 : preuve que la côte méridionale du Labrador a été explorée par des Portugais avant 1541 et qu'ils y ont peut-être précédé le navigateur malouin.

B. — On a cru que l'atlas de Roze[3] ne donnait pour le Canada que les résultats du premier voyage de Jacques Cartier, parce que dans la plus grande de ses cartes on ne voit pas l'île d'Anticosti. C'est une simple omission, car, par contre, Roze y expose la péninsule de la Gaspésie et l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, que Cartier n'a reconnus qu'au cours de son second voyage. D'ailleurs le fragment de carte que nous reproduisons (*suprà*, n° 50) et qui fait partie de cet atlas de 1542, ajoute à ces contours,

[1] *Brief récit*, f° 7.

[2] *Notes sur la Nouvelle-France*, n° 1. On ne connaissait de ce livre que l'exemplaire du British Museum (coll. Grenville), mais en 1877 un second (ex-Montouet) a été découvert dans la bibliothèque de Rouen.

[3] British Museum ; Mss. Royal 20. E. IX ; *Catalogue of the manuscript charts and maps in the Brit. Mus.*, London, 1844, in-8°, t. I, p. 22 ; *Jean et Sébastien Cabot*, n° 21, pp. 201-204.

bien qu'à une petite échelle, la continuation en partie de la grande rivière et, à son entrée, deux grandes îles, dont une répond à Anticosti.

On est donc fondé à voir dans les cartes de Roze les configurations canadiennes rapportées par Cartier en 1536, quoique sous une forme extrêmement fruste et abrégée.

C. — Le planisphère de Sébastien Cabot[1] est une carte dressée par ce navigateur en 1544, à Séville, et gravée, non en Espagne où la gravure cartographique sur métal n'existait pas encore, mais, ce semble, à Anvers, où l'on imprima en même temps les légendes longitudinales collées sur deux des côtés de la carte et qui ont été rédigées par un Dr Grajales, du Port Sainte-Marie, d'Andalousie[2].

Les configurations proviennent d'un dérivé du prototype de Desliens. Le curieux morcellement de Terre-Neuve est identique, Anticosti est également anonyme, bien que Cartier lui eût donné le nom de l'*Assomption ;* l'île imaginaire appelée par Cabot *San Juan* et par Desliens *des arènes*, figure dans les deux cartes à la même place ; mais le fleuve Saint-Laurent se prolonge dans le Cabot au delà du lac Saint-Pierre : ce fait est à noter, car peut-être y trouverons-nous un indice de plus que la carte du pilote-major d'Espagne ne contient pas seulement des éléments empruntés au second voyage de Cartier, mais aussi au troisième.

La nomenclature a été traduite du français en espagnol, traduction défigurée par le graveur anversois qui évidemment ne connaissait pas cette dernière langue.

Les noms suivants se trouvent déjà dans les relations originales des voyages de Cartier :

Breste = Brest.
Todo yslas = Toutes isles.
C. de Tronot = C. Tiennot.
Baya de S. loresme = Baye de S. laurens.
Isleos = Isleaux.
Jaqui = (Hable de) Jacques (Cartier).
Rio de S. Quenain = Rivière de Saguenay.
Ye de arbinas = Ysle des couldres[3].
Illa de conej. = Ysle des lièvres[4].
ferrones = forillon[5].
Riofaues = Rivière de fouez (de Foix).
El Estrecho = Le destroyt (Saint-Pierre).
Estadas = Stadacone.
Tuttonaer = Tutonaguy.

[1] Bibliothèque nation. de Paris ; sect. de géographie.

[2] *John Cabot, the Discoverer of North America and Sebastian his son ;* pp. 436-37 ; *Discovery*, p. 640.

[3] En espagnol, *de avelanas*. Peut-être est-ce une mauvaise lecture de « Ye de orleans ».

[4] En espagnol, dans le sens de lapins, *conejos*. Ou bien est-ce une mauvaise lecture de « Ye de couldres ».

[5] Du mot portugais dans les vieilles cartes : *Forallon* ou *farilhom*, banc de sable.

Enfin, la légende : *pora guinopde pasar*, c'est-à-dire : « *por aqui no puede pasar* : par ici on ne peut passer » : ce qui se rapporte aux difficultés que Cartier dit avoir éprouvées lorsque le 28 (et non le 18) septembre 1535, ne pouvant sortir du lac que nous appelons Saint-Pierre, il laissa son galion en arrière et remonta avec ses barques jusqu'à Hochelaga[1].

On n'a pas encore rencontré de carte plus ancienne que le planisphère de Cabot où ce lac se trouve nommé. Nous y lisons *Laaga de golesme*, simple traduction de *lac d'Angoulême*, comme l'appellent toutes les cartes françaises qui désignent cette localité, ainsi nommée en l'honneur de François d'Angoulême, c'est-à-dire François Ier. Le Cabot ajoute même « golosme », là où l'Harleyenne et le Desceliers de 1546 inscrivent *Les ys dangoulesme :* désignations des îlots qui obstruent l'extrémité occidentale du lac Saint-Pierre. Cette légende et ces noms dénotent *à priori* l'existence d'une carte dieppoise plus rapprochée des épures de Cartier que les cartes dont Desceliers s'est servi. Il est donc loisible de tenir compte d'autres noms inscrits sur la carte de Cabot, tels que *luaga doma*[2], *ysleos pinto* et d'autres dont nous ne saisissons pas davantage la signification.

Mais à côté de ces noms nouveaux, on a lieu de s'étonner d'omissions aussi importantes que *Isle de Bacchus* ou d'*Orléans*, de *Ochelay*, de *Hochelaga* et de *Isle de l'Assomption*. Quant aux interpolations faites par Sébastien Cabot, dans un but de vantardise et qui ont si longtemps dérouté les historiens, il est inutile ici de les rappeler[3].

Nous avons maintenant à décrire certaines cartes un peu moins anciennes mais entièrement dieppoises. Malgré des dates différentes, les configurations canadiennes ne sont pas plus récentes les unes que les autres. Sous une forme légèrement dissemblable, elles reproduisent le fleuve Saint-Laurent dans son ensemble tel qu'on le comprit après le troisième voyage de Jacques Cartier, vers l'automne de 1542.

Voici quel est le tracé de cette rivière dans les cartes dieppoises dressées de 1543 à 1550, à partir de l'île d'Orléans ou du lac d'Angoulême (Saint-Pierre) : ce qui suffit pour notre démonstration :

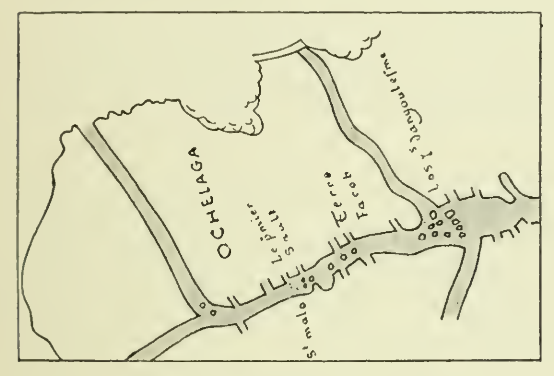
Du premier coup d'œil, on voit que cette partie du fleuve Saint-Laurent dans l'Harleyenne et dans les cartes signées par Desceliers provient du même

[1] *Brief récit*, f°s 20-32.

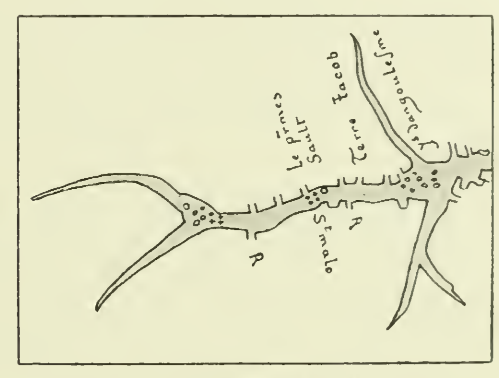
[2] Peut-être doit-on lire *Agonionda*, vocable indigène du Canada, lequel, selon CARTIER (*Brief récit*, f° 27, verso), désignait une tribu de gens mauvais et guerriers venus du Saguenay.

[3] *John Cabot, the Discoverer of North America and Sebastian, his son*, London, B. F. Stevens, 1896, in-8°, et *Revue de Géographie*, de DRAPEYRON, n^os^ de novembre 1894 à mars 1895 incl.

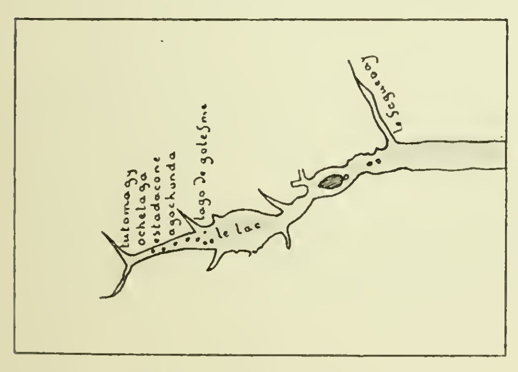
prototype et expose un terminus identique. Quel est ce terminus : Hochelaga ou bien en amont ? Si c'est Hochelaga seulement, alors la configuration ne date que du second voyage de Jacques Cartier, autrement dit, de juillet 1536 au plus tôt. Si au contraire elle expose, non théoriquement, mais après avoir été relevés *de visu*, des fleuves et des terres situées à une telle distance à l'Ouest d'Hochelaga que même d'une élévation de 700 pieds anglais (qui est celle du Mont-Royal) on ne peut les voir distinctement à l'œil nu, alors cette configuration date du troisième voyage de Cartier, c'est-à-dire pas avant l'automne de 1542.



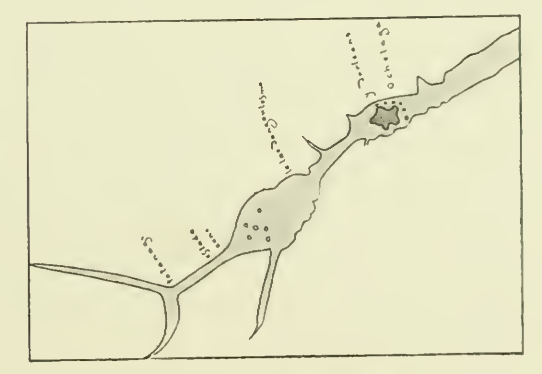
52. — Harleyenne, vers 1548.



53. — Pierre Desceliers, (?) 1546.



54. — Vallard, 1547.



55. — Desceliers, 1550.

Rappelons les faits, tels que Cartier lui-même les a décrits :

Le 28 septembre 1535, ne pouvant avec l'*Émerillon* franchir l'extrémité occidentale du lac Saint-Pierre (lac d'*Angoulême*), il arme deux barques, réussit à rentrer dans le Saint-Laurent et le remonte jusqu'à Hochelaga, où il arrive le 2 octobre. Le lendemain il visite la ville, fait l'ascension de la montagne, nommée par lui *le Mont-Royal*, et il repart le même jour, pour ne revenir en ce lieu que six ans après.

Ce que Cartier connut alors du pays en amont de Hochelaga ne put donc être que ce qu'il en vit du *Mont-Royal*. Sa description est assez détaillée :

Sur icelle montaigne eusmes veue et congnoissance de plus de trente lieues [?], à lenuiron d'icelle : y a vers le Nort, vne rengée de montaignes, qui sont Est et Ouaist, gisantes et autant devers le Su. Entre lesquelles montaignes est la terre la plus belle qu'il est possible de veoir, vnye, plaine et labourable ; et par le meilleu desdictes terres voyons ledict fleuue oultre le lieu ou estoient demourées nos barques ; auquel va vng sault d'aue le plus impetueulx qu'il est possible de veoir lequel ne nous fut possible [de] passer. [Et voyons icelluy fleuue] tant que l'on pouuoit regarder grand, large et spacieulx, qui allait au Sur Ouaist... Et [nos dictz trois hommes du pais qui nous auoient conduict] oultre nous monstroient que le long desdictes montaignes estant vers le Nort, y a vne grande riuière, qui descend de l'Occident comme ledict fleuue : Nous estimions que c'est la riuiere qui passe par le royaulme du Saguenay [1].

Cette description correspond topographiquement à la réalité et en même temps aux délinéations de l'Harleyenne (non datée) tout comme aux cartes de Desceliers de 1546 et 1550. Le « sault d'aue le plus impetueulx » que Cartier n'eût pu franchir est le fameux rapide de Lachine ; le fleuve « grand, large et spacieulx qui allait au Sud-Ouaist » est à la fois le Saint-Laurent élargi au lac Saint-Louis et la « grande riuière qui descend de l'occident ». Cette dernière cependant est peut-être l'Ottowa, bien qu'éloignée de quarante kilomètres au-dessus de Montréal.

Mais d'où peut venir le nom de « Saint-Malo », sur la rive droite du Saint-Laurent, en face « le premier sault », c'est-à-dire du rapide de Lachine, que Cartier aperçut en 1535, seulement de loin et où il n'est allé qu'en septembre 1541, lors de sa troisième et dernière expédition ? Nous n'avons malheureusement qu'un fragment du récit de ce voyage. Il contient néanmoins des détails qui jettent un jour complémentaire sur cette partie des cartes dieppoises.

Le capitaine décida de faire un voyage jusqu'à Hochelaga, afin de voir et comprendre la nature des sauts qu'il faut franchir pour aller au *Saguenay*... Ils partirent de *Charlesbourg Royal* le sept septembre 1540 [*sic pro* 1541]... Et comme ils remontaient la rivière [Saint-Laurent] le capitaine alla voir le seigneur de *Hochelay* qui demeure entre *Canada* et *Hochelaga*... Et nous naviguâmes avec un vent si favorable, que nous arrivâmes le onzième jour du mois au premier saut, lequel est distant de deux lieues de la

[1] *Brief récit*, f° 47, recto. Les variantes sont prises de l'autre manuscrit.

ville de *Tutonaguy*[1]. Et après... nous trouvâmes un mauvais fond, de gros rochers et un si fort courant qu'il ne nous fut pas possible d'aller au delà avec notre barque. Sur quoi, le capitaine résolut d'aller par terre pour se rendre compte de la nature et de la conformation du saut... Quatre jeunes gens nous menèrent si loin que nous arrivâmes à un autre village, habité par de braves gens dont la demeure était contre le deuxième saut. Le capitaine ayant appris que nous étions au second saut, qu'il y en avait un troisième à franchir et que la rivière n'était pas navigable pour aller au Saguenay ne continua pas sa route[2].

Le fait est que le jour même Cartier revint sur ses pas et ne retourna jamais dans ce pays

C'est la première fois qu'il est question de la ville de Tutonaguy dans les documents. Il faut ne voir dans cette localité que le *Tattonaer* de Séb. Cabot (1544), le *Totamagy* de Vallard (1547), le *Totanaggi* du Desceliers de 1550 et le *Tutunagui* de Velho (1561), tous placés dans ces cartes précisément au même endroit. Autrement dit c'est le dernier nom à l'Ouest dans la nomenclature afférente au fleuve Saint-Laurent. On ne le lit pas dans l'Harleyenne ni dans le Desceliers de 1546; mais comme dans ces deux cartes le lieu où il devrait se trouver est dessiné exactement de la même façon que dans Vallard, le Desceliers de 1550 et le Velho de 1561; c'est-à-dire sur la rive gauche de ce fleuve, là où une autre rivière vient s'y jeter, on est fondé à croire que l'omission du nom de *Tutonaguy* dans l'Harleyenne et dans le Desceliers de 1546 sont de simples oublis du cartographe.

En effet, le critique note avec quelque surprise l'irrégularité des nomenclatures dans les cartes dieppoises. Ainsi, l'Harleyenne laisse Anticosti anonyme, alors que la délinéation reconnaît que c'est une île parfaite; preuve que ce tracé date au moins du second voyage, au cours duquel l'insularité en fut reconnue et le nom d'île de l'Assomption lui fut donné. Elle trace la rivière du Saguenay, sans la nommer. Du lac d'Angoulême, cette carte n'inscrit non plus que son petit archipel : *y^sdangoulesme*. Desceliers en 1546 dessine mais ne nomme pas l'île d'Orléans. Il lui applique néanmoins ce nom en 1550, pendant que celui d'*Assomption* porté par Anticosti en 1546, est complètement omis en 1550. Fait non moins curieux. Desceliers, à cette dernière date, rétrograde au moins de neuf années, en intercalant à cet endroit même *y^sdelarcipel*, vocable emprunté au prototype du Desliens de 1541. Nous pourrions multiplier les exemples.

[1] Ne pas confondre ce nom avec celui de Taignoagny, l'Indien que Cartier enleva pendant le premier voyage et ramena en 1535.

[2] Hakluyt, *Principall Navigations*: London, 1599-1600, t. III, p. 235.

La conclusion de ce qui précède, c'est que Cartier, le 11 septembre 1541, laissa ses barques en aval du rapide de Lachine (*le premier Sault*) qu'il contourna par terre. Passant vis-à-vis cet endroit il le nomma *Saint-Malo*, remonta à pied une des rives du lac Saint-Louis, atteignit « la ville de Tutonaguy » et s'arrêta à un des rapides — peut-être au Saut du Buisson des vieilles cartes — qui encombrent cette région fluviale à l'Ouest.

Jusqu'à plus ample informé, ces faits et ces raisonnements conduisent à l'opinion que les cartes de Séb. Cabot, de Desceliers, de Vallard, ainsi que l'Harleyenne, exposent les configurations canadiennes relevées par Cartier au cours *de ses trois voyages* et, conséquemment que, datées ou non datées, les cinq cartes en question nous représentent le fleuve Saint-Laurent et sa nomenclature tels que les cartographes dieppois ont pu les concevoir au plus tôt pendant l'automne de 1542.

Ce sont ces mêmes limites que l'on retrouve dans presque toutes les cartes, non seulement jusqu'à la fin du XVIe siècle, mais encore mainte fois dans le premier quart du siècle suivant.

Mercator, il est vrai, en 1569 continue le fleuve Saint-Laurent et avec des embranchements variés, même en 1587 jusqu'au Mexique. Mais ce tracé est en toutes ses parties absolument hypothétique, personnel et erroné. En effet, la nomenclature de Mercator s'arrête à Hochelaga, et s'il avait connu la région au delà, on verrait sur sa carte au moins le lac Saint-Louis.

La pierre de touche pour déterminer l'origine mercatorienne de cette configuration, qui eut une fortune remarquable malgré son caractère incomplet et apocryphe, est la désignation terminale de *Chilaga* (mauvaise lecture évidemment d'Ochelaga) et, sur un des affluents méridionaux supposés, un nom de ville imaginaire *Anacul*, flanqué d'une tourelle.

Ortelius, le premier, adopta ce parcours fantaisiste, en 1570. Viennent ensuite Belleforest et Thevet en 1575 ; Joan Martines en 1582 ; Mazza en 1584 ; Plancius en 1592 ; De Bry en 1596 ; Vrient en 1599 ; Hondius en 1602 ; Keer en 1614. Brochant sur le tout, Henry Briggs, en 1625, arrête le fleuve Saint-Laurent au lac d'Angoulême.

VII

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

VI. — PREMIERS TRACÉS DES LACS

L'hydrographie historique des lacs afférents au fleuve Saint-Laurent n'est pas strictement connexe à celle de la rivière même, au point de vue des cartes dieppoises. Il nous a semblé néanmoins utile de chercher à découvrir quand, par qui et à l'aide de quels éléments furent tracées les premières délinéations lacustres de cette région.

En théorie, on est porté à croire que dès le milieu du XVI[e] siècle les cartographes furent en possession des récits de voyageurs, aujourd'hui inconnus, qui les fixèrent sur l'existence de grands lacs dans le bassin du Saint-Laurent. Une étude critique de tous les documents sur l'histoire du Canada et des cartes où cette idée se trouve traduite, nous a convaincu que les uns et les autres, en France comme en Portugal ou en Italie, n'ont eu jusque dans les dernières années du XVI[e] siècle qu'une source unique d'information : le récit du second voyage de Jacques Cartier imprimé à Paris entre 1544 et 1545, ou plutôt la version italienne qu'en donna Ramusio dans l'année 1553[1] ou en 1556[2] seulement.

Le passage de la relation du navigateur malouin qui a fourni aux cartographes leurs seules données pour une description graphique des lacs situés à l'Ouest des premiers rapides du fleuve Saint-Laurent est le suivant :

Auons entendu par le seigneur Donnacona et aultres, que la riuière deuant dicte est nommée la riuière du Saguenay... Et que passé ledict Saguenay va ladicte riuière

[1] NICERON, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXV, p. 98.

[2] *Terzo volume delle Navigationi et Viaggi... In Venetia, l'anno MDLVI*, in-folio.

entre en deux ou trois grandz lacz d'eaue[1], puis que on trouve vne mer doulce, de laquelle n'est mention auoir veu le bout, à ce qu'ilz ont oy par ceux du Saguenay : car il nous ont dict ny auoir esté[2]... »

Les cartes que nous allons citer ne donnent donc qu'une interprétation, plus ou moins intelligente ou arbitraire, de ce que Cartier raconte d'après les dires des naturels du pays et sans qu'il ait jamais pu les vérifier.

Fruste et chimérique comme pas une autre œuvre de ce genre, la carte anonyme ajoutée par Ramusio en 1553-1556 à la première édition du tome III de sa *Raccolta* et qui peut être désignée sous le titre de *La Terra de Hochelaga nella Nova Francia*, semble être la première où se trouve dessiné un lac canadien. Dans cette carte, à l'Ouest de Terre-Neuve, on voit plusieurs grands fleuves communiquant entre eux, et innommés. Le plus important vient aboutir à un lac ouvrant sur la mer et qui serait plutôt un golfe. Le nom d'*Angoulesme*, inscrit en bordure sur la rive orientale, indique une erreur grossière dans la conception et la position du lac ainsi nommé dans les cartes dieppoises. Et cependant, comme on le verra bientôt, c'est à l'une d'elles que le cartographe de Ramusio a emprunté la délinéation de Terre-Neuve qui figure dans son œuvre.

FORLANI-BERTELI

Les plus anciennes cartes qui, après celle de Ramusio, représentent le bassin du Saint-Laurent d'après des notions empruntées à la relation de Jacques Cartier, sont également vénitiennes. On y voit au Sud de ce fleuve, que l'inscription *Ochelay* permet d'identifier, un grand lac, portant seulement la désignation *Lago*, et qui est complètement séparé de la rivière Saint-Laurent, mais sans en être très éloigné. Le premier spécimen de cette délinéation que nous ayons rencontré se trouve dans la carte de Paulo Forlani, publiée à Venise par Ferrando Berteli en 1565[3].

[1] Ici le Ms. original ajoute : « fort larges ».

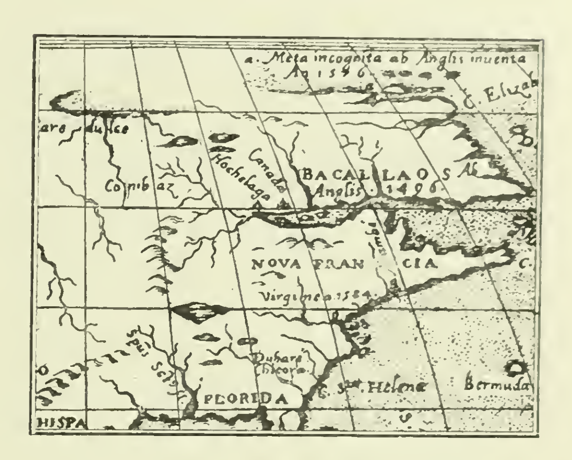
[2] *Brief récit, et succincte narration, de la navigation faicte ès ysles de Canada, Hochelaga et Saguenay... On le uend à Paris... par Ponce Roffet dict Faucheur, et Anthoine le Clerc frères*, 1545, in-8°, f° 34, recto de la réimpression, Paris, Tross, 1863. Ramusio, *op. cit.*, édit. de 1565, f° 45, recto. « Che passato Saguenay entra detto fiume in duoi ò tre laghi grandi, poscia che si troua vnu mare d'acqua dolce, del qual non si troua huomo che habbia mai visto il capo et fine, per quello che hanno udito dire da quelli di Saguenay... » Pour la version anglaise de Hakluyt, voir son *Discourse concerning Westerne planting*, écrit en 1584, mais publié seulement en 1877, Cambridge (États-Unis), in-8°, p. 28.

[3] *Universale descrittione di tutta la terra conoscivta fin qvi. Paolo Forlani fecit... Ferando Berteli, libraro.* 1565. Muller, *Remarkable Maps*, part. IV. Cette même configuration se retrouve dans la *Carta de navigare*, de la même collection, part. n° 10 et Nordenskiöld, *Periplus*, p. 183, n° 90, anonyme et non datée, 24 × 36°. Le savant Suédois, *op. cit.*, p. 72, ne voit dans cette carte qu'une copie à peine modifiée de la *Navigationi dil mondo nono* de Nicolas Nicolay gravée à Venise en 1560 par Paulo di Forlani, de Vérone et publiée par Gio. Franc. Camosio. Ce n'est certainement pas le cas pour la région des Baccalaos et en particulier pour le bassin du Saint-Laurent où on ne retrouve rien de la configuration que nous venons d'indiquer.

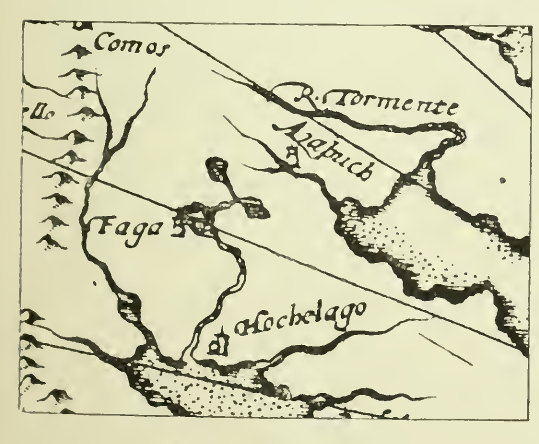
Des cartes italiennes d'abord, puis plusieurs cartes anglaises, ne tardèrent pas à donner à l'hypothèse des lacs canadiens un plus grand degré de plausibilité. Ce fut en les reliant à l'artère principale par un ou plusieurs embranchements, de formes et de positions parfois bizarres. C'étaient, nécessairement ici encore des interprétations du récit de Jacques Cartier, qu'on s'abstenait d'ailleurs de citer comme autorité. Les quatre principaux types sont les suivants :



56. — Lafreri, 1566.



57. — Hakluyt, 1587.



58. — Jode, 1593.



59. — Hakluyt, 1599-1600.

Dans Lafreri[1], la rivière, malgré le coude dont il l'agrémente, ne peut être que le Saint-Laurent. L'orientation de la partie principale et le nom *Ochelaga* LAFRERI

[1] Nordenskiöld, *Facsimile Atlas*, p. 129, n° 81.

le prouvent. Un indice curieux est le court rameau venant aboutir à deux petits lacs. Au Sud de cette rivière, ici anonyme, on voit un grand lac, dénommé seulement *Lago*, ayant pour port *Starnatana*, mauvaise lecture de Stadacone (Québec). De cette étendue d'eau sort au Sud une nouvelle rivière allant aboutir à la mer après avoir longé la limite méridionale de la *Terra de Baccalo*. Or, c'est ce fleuve, dans une position absolument imaginaire, qui est dénommé *R. S. Lorenzo*.

D'où est venue à Lafreri, l'idée de cette conception géographique ? Non seulement on n'a pas connaissance d'un Européen qui vers 1566 ait exploré la région des grands lacs, voire le fleuve en amont du lac Saint-Louis, mais les trafiquants ne paraissent pas non plus s'en être approchés après le départ de Jacques Cartier. Le commerce qui prit Tadoussac comme point central ne commença que plus tard. Quand à Jacques Noël et aux cessionnaires des privilèges octroyés au grand navigateur malouin, ils n'y allèrent guère avant 1585. De toutes façons les cartes dieppoises les plus renommées, comme celle de Guillaume Le Vasseur, par exemple [1], n'indiquent aucune connaissance de cette région, même au commencement du XVIIe siècle. Ce n'est donc qu'une représentation supposée de la région décrite par Cartier, telle probablement que Lafreri l'a lue dans la version de Ramusio.

PROVINCIE DI NOUA FRANCIA

Quoi qu'il en soit, cette délinéation fut copiée et même amplifiée par un graveur italien inconnu. D'après une légende historique gravée dans la carte même, on peut lui donner le titre de *Prouincia di Noua Francia et Norinbegga compresa nella prouincia di Bacalaos* [2]. Malheureusement elle ne porte ni nom d'origine ni date. Le travail en est très fin et la cartographie d'une certaine hardiesse, non exempte d'erreurs. Le fleuve qui dans la réalité correspondrait par son importance, sa position et les noms de *Ochelai* et *Stadacone* (Québec) au Saint-Laurent, est dénommé *Sagvinai R.*, et fait suite à une *Isola de Bacco* (de Bacchus) qui est l'île ainsi nommée par Cartier, mais que toutes les autres cartes appellent l'île d'Orléans. Le cartographe a ajouté à cette rivière un grand nombre d'affluents, tandis que l'artère principale semble contourner Montréal (*M. Regale*). Il y a du vrai dans cette topographie. Cependant, si le fameux *Lago*, cette fois, est relié au fleuve principal au Nord par trois branches, c'est encore de lui que découle jusqu'à la mer (*Golfo Qvadrato*) [3] cette large rivière que le cartographe dénomme ici *Rio grande* et *R. d. S. Lorenzo*.

[1] Voir *infra*, le hors-texte XVIII.

[2] Cette carte mesure 34c×42c, et elle se trouve reproduite en fac-similé dans les *Remarkable Maps* de Müller, part. I, n° 13.

[3] Emprunt à la version italienne de l'*Historia de las Indias* de Gomara, Venise, 1560, in-8°, cap. xx. La présente carte donne néanmoins un *Golfo de San Lorenzo*, qui fait double emploi.

On remarque dans la fine mappemonde de l'*Orbe Novo* de Pierre Martyr HAKLUYT 1587
édité à Paris par Guillaume Auvray en 1587[1], au Nord-Ouest d'une région fluviale, que les noms *Canada et Hochelaga* montrent bien être le bassin du Saint-Laurent, un grand lac, qualifié de *Mare Dulce* et d'où sortent plusieurs rivières[2]. Mais entre cette mer d'eau douce et Hochelaga, on compte trois lacs de dimensions moindres. Selon l'échelle de la carte, le plus méridional de ces lacs est par 56° lat., le plus septentrional, par 60°—62° lat.

Si, comme nous le pensons, celle-ci est la « carte imprimée à Paris et dédiée à un nommé M. Hakluyt, gentilhomme anglais, dans laquelle toutes les îles occidentales, le royaume du Nouveau Mexique et les pays du Canada, Hochelaga et Saguenay se trouvent compris », et qui fut communiquée à Jacques Noël[3] en 1587, il est intéressant de citer ici l'opinion que ce petit-neveu de Jacques Cartier en avait au 19 juin de cette année :

Je maintiens, écrivit-il à Jean Grout, que la rivière du Canada [le fleuve Saint-Laurent] qui est décrite dans cette carte n'y est pas placée comme elle se trouve dans mon livre, lequel est conforme à celui de Jacques Cartier, et que ladite carte n'inscrit ni ne place le Grand Lac, qui est au-dessus des sauts, comme les sauvages qui y demeurent nous en informèrent. Dans la susdite carte que vous m'avez envoyée ici [à St Malo] le Grand Lac se trouve placé trop au Nord. Les sauts ou chutes de la rivière sont par 40° lat. et il n'est pas aussi difficile de les franchir qu'on se l'imagine. On peut facilement aller par terre jusqu'à la fin des sauts. C'est un trajet qui ne dépasse pas cinq lieues. J'ai été sur le haut d'une montagne qui est au pied desdits sauts, d'où j'ai vu ladite rivière au delà desdits sauts, laquelle nous apparaît plus large qu'elle n'est à l'endroit où nous la passâmes. Les gens du pays nous informèrent qu'il y a dix journées de voyage depuis les sauts jusqu'au Grand Lac, mais nous ne savons pas combien de lieues ils comptent par journée[4]...

Un postscriptum porte :

Je ne manquerai pas de m'informer personnellement s'il est possible de trouver les relations que le capitaine Jacques Cartier a rédigées après ses deux voyages au Canada.

Une autre lettre de Noël à Grout, non datée, mais écrite apparemment peu après la précédente, contient des détails aussi intéressants :

[1] *De Orbe Novo Petri Martyris Anglerii Mediolanensis... Decades octo... Labore et industria Richardi Haklvyti...* in-8°. C'est dans l'épître à sir Walter RALEIGH que, à propos de cette carte, HAKLUYT (cite ou invente) l'apophtegme : « La Géographie est l'œil de l'Histoire : — *Geographiam esse historiæ oculum.* »

[2] La « Mer doulce » de Jacques CARTIER, voir *supra*, p. 187, cliché 57.

[3] Lettre de Jacques NOËL, *infra*.

[4] *A letter written to Mr. John Growte Student in Paris by Jacques Noel of Saint-Malo, the nephew of Jacques Cartier.* Dans les *Principall Navigations*, 1600, t. III, p. 23.

Je ne puis vous écrire rien de plus, touchant ce qu'il m'a été possible de trouver des écrits de feu mon oncle le capitaine Jacques Cartier... à l'exception d'un certain livre fait en la forme d'une carte marine [1], dessinée de la main de mondit oncle, lequel est en la possession de maître Cremeur [2]. Ce livre est habilement tracé et dessiné en ce qui concerne la Rivière de Canada [le fleuve St Laurent] ; ce dont je suis certain, car j'en ai une connaissance personnelle, jusqu'aux Sauts, où je suis allé. Les Sauts sont par 44° de latitude.

J'ai trouvé dans ladite carte, au-dessus de l'endroit où la Rivière se divise en deux, au milieu des deux branches de ladite Rivière, et un peu plus rapproché du bras qui court vers le Nord-Ouest, les mots suivants, écrits de la main de Jacques Cartier :

Par les gens de Canada et Hochelaga il a été dit qu'ici est la terre de Saguenay, laquelle est riche et abondante en pierres précieuses.

Et à environ cent lieues au-dessus de ce lieu, j'ai trouvé sur ladite carte dans la direction du Sud-Ouest les deux lignes suivantes :

Ici, dans ce pays se trouvent la cannelle et le girofle que dans leur langue ils appellent canodilla[3].

Pour ce qui est du caractère de mon livre dont je vous ai parlé, il est fait de la façon d'une carte marine, et je l'ai remis à mes deux fils Michel et Jean, qui sont à présent au Canada. Si à leur retour, lequel s'il plaît à Dieu, sera vers l'époque de la [Sainte] Madeleine, ils ont appris quelque chose de nouveau méritant d'être rapporté, je ne manquerai pas de vous le mander [4].

Nous reviendrons sur ces deux lettres si intéressantes, à propos d'une autre publication de Richard Hakluyt.

C. DE JODE

On ne revoit pas de délinéation des lacs avant la carte publiée par Cornelis de Jode ou Judæis à Anvers en 1593 [5], et qui figure peut-être déjà dans l'édition du *Theatrum* donnée par Gérard, son père, en 1578 : ce qui serait une constatation intéressante à faire, à cause de la date. Malheureusement cette édition est introuvable. Quoi qu'il en soit, on remarque dans la carte de 1593, trois petits lacs, rapprochés les uns des autres, mais, comme dans le Hakluyt de 1587, très au Nord, et au terminus d'une rivière qui ressemble

[1] C'est-à-dire, à notre avis, en forme de ce qu'on appelle aujourd'hui (à tort) un portulan.

[2] « Jan Jocet, sieur de Cremeur, en ce moment connétable de Saint-Malo. » Joüon des Longrais, *op. cit.*, p. 147.

[3] « Ceulx de Canada disent qu'il fault vne lune à naviger depuis Hochelaga, insques à vne terre où se prend la canelle et le girofle. Ils appellent la canelle *Adotathiny :* le girofle *Canonotha.* » *Bref récit*, f° 48, verso. D'après le ms., Cartier tiendrait ce renseignement de Donnacona, qui disait avoir visité cette terre. *Op. cit.*, p. 65. Il n'y a dans cette région ni pierres précieuses, ni girofle, ni cannelle ; mais on y trouve le sassafras, dont l'écorce, jaunâtre et aromatique, que les Indiens employaient à différents usages, a pu être confondu avec le cannellier.

[4] Hakluyt, *ubi supra ;* mais cette fois Noël est qualifié de « grand nephew » ou petit-neveu. Cette dernière désignation est la seule exacte, Jacques Noël, né en 1551, était le fils d'Estienne Noël ou Nouel, second enfant de Jehanne Cartier, sœur du grand navigateur. J. des Longrais, *op. cit.*, p. 131.

[5] *Speculum Orbis Terræ.* Nordenskiöld, *F. s. Atlas*, pl. XLVIII, et Rio Branco, *Annexe*, pl. 35.

plus, par sa position, à l'Ottowa qu'au Saint-Laurent. Notons cependant que le fleuve qui dans Judaeis rappelle cette dernière rivière, forme à l'Ouest de Hochelaga un autre lac. Ce sont encore de simples conjectures dérivées, comme dans les cartes de Lafreri et de Hakluyt, de la relation du second voyage de Cartier.

Mais en 1599, Hakluyt fit porter (par Edward Wright ?) sur une belle mappemonde[1] ajoutée à la seconde édition de sa fameuse collection de voyages, un véritable lac, dont la provenance cartographique demande à être également déterminée. HAKLUYT DE 1599

Ce qui frappe d'abord dans cette délinéation, c'est le nom donné au lac : *The Lake of Tadouac*. Le mot a une tournure indienne, mais on ne le rencontre nulle part ailleurs. La seule dénomination qui en approche est Tadoussac ; qui appartient à un port de la rivière Saint-Laurent, situé à l'Est de l'embouchure du Saguenay, et très éloigné, conséquemment, de la contrée à l'Ouest de Montréal. D'ailleurs il ferait double emploi, étant déjà inscrit à cette place dans la carte même : *Tadouseu;* le graveur ayant lu *eu*, là où dans l'original il y avait certainement *ac*.

Pour nous rendre compte de la valeur de position du lac, il faut donner la nomenclature qui le précède le long du Saint-Laurent ; à partir du Saguenay, ici innommé :

Nosollart (?).	Hoobillay (Hochelay).	Hochelague.
Stadagona (Stadacone = Québec).	Lac dangolesme.	Le (*sic*) Saultes.
	R. S. Mallo.	

On doit supposer que la désignation *le Saultes*, dans l'original, était donnée au pluriel, comme représentant les trois sauts qu'il fallait franchir, selon le récit de Cartier, avant d'arriver au lac. La grande île adjacente est imaginaire et ne saurait être prise pour l'île de Montréal, qui gît en aval des rapides. Quant au lac, ce doit être l'Ontario, nommé *Tadouac* par Hakluyt, mais flanqué d'une légende aussi consciencieuse que rare chez les anciens cartographes : « The bounds whereof are unknowne = On n'en connait pas les limites ».

A quelle source le géographe anglais a-t-il puisé cette curieuse configuration ? Tout porte à croire que c'est à la carte que Noël dressa d'après celle de Jacques Cartier lui-même.

[1] Il y a deux éditions de cette mappemonde. L'une a été reproduite en fac-similé par NORDENSKIÖLD, *op. cit.*, pl. 4 ; l'autre, par M. le baron de RIO BRANCO, *op. cit.*, pl. 49 ; mais la configuration du bassin du Saint-Laurent et des lacs est identique dans les deux.

Venu à Paris en 1583 comme chapelain de sir Edward Stafford, ambassadeur d'Angleterre, et passionné pour l'étude de la géographie, Hakluyt profita de son séjour dans cette ville pour consulter les savants et recueillir des matériaux sur l'histoire des voyages, notamment au sujet des découvertes accomplies au nouveau monde. De toutes façons, c'est ce que le secrétaire d'État Walsingham attendait de son zèle et de son intelligence[1].

En 1588, Hakluyt demeurait encore à Paris. C'est l'époque où Henry III concéda aux petits-neveux de Jacques Cartier, Jacques Noël et Chaton de la Jaunaye, le monopole du trafic des pelleteries « au pays de Canada, Conjugon (*sic*) et autres », pour douze années. Ce privilège fut révoqué le 9 juillet 1588 sur la requête présentée par des marchands de Saint-Malo au conseil privé du roi par l'entremise du parlement de Bretagne. Les démarches, les contestations que ces actes provoquèrent ne purent se produire sans un examen de documents géographiques. Hakluyt, à l'affût de ces questions et par sa position à même d'être renseigné, recueillit sans doute des données qui lui servirent pour la rédaction de ses ouvrages et la construction de ses cartes.

Il eut connaissance des deux lettres précitées de Noël à Grout, puisque c'est grâce à ses soins qu'elles nous sont parvenues. Les critiques à l'adresse de sa mappemonde de 1587 ne purent lui échapper et l'on comprend qu'il ait cherché à s'aboucher ou à correspondre avec Noël pour en obtenir des renseignements. De fait, il semble que les questions adressées par Grout à Noël l'ont été sur la demande de Hakluyt. C'est par cette voie que ce dernier a sans doute reçu le texte du fragment de la relation du troisième voyage de Cartier, que Noël finit probablement par découvrir et dont il est question dans sa première lettre à Grout. Quant à la carte marine, le géographe anglais a pu aussi en avoir connaissance entre 1588 et 1599, car nous voyons par une de ses lettres à sir T. Walsingham que dès 1584 il recevait des informations de Rouen, de Dieppe et de Saint-Malo.

Rappelons enfin que le manuscrit du troisième voyage de Cartier, reproduit par Hakluyt, contenait un tracé géographique des trois Sauts, ainsi que le prouve la phrase intercalée dans son texte à la suite de la description qu'il donne de ces rapides : *Here after followeth the figure of the three Saults*[2].

De toutes façons, la mappemonde que Hakluyt fit dresser expressément pour l'édition de 1599-1600 de sa collection de voyage expose des configurations Saint-Laurentiennes présentant au moins deux points de ressemblance

[1] « To make diligent inquirie of such thinges as may yeeld any light unto our westerne discouerie. »

[2] *Principall Navigations*, édition de 1599-1600, t. III, p. 862.

avec les brefs détails cartographiques contenus dans les lettres de Noël, et ils sont importants. La carte de 1587, par exemple, plaçait le Grand Lac « trop au Nord » où, en effet, il est par 60° de latitude. Hakluyt, tenant compte des critiques de Noël, le descend en 1599 de vingt degrés. Les Sauts qui en 1587 se trouvaient (d'après la latitude d'Hochelaga) par 50°, sont ramenés en 1599 au parallèle même indiqué sur la carte de Jacques Cartier et sur celle de Noël : *in 44 degrees of latitude*.

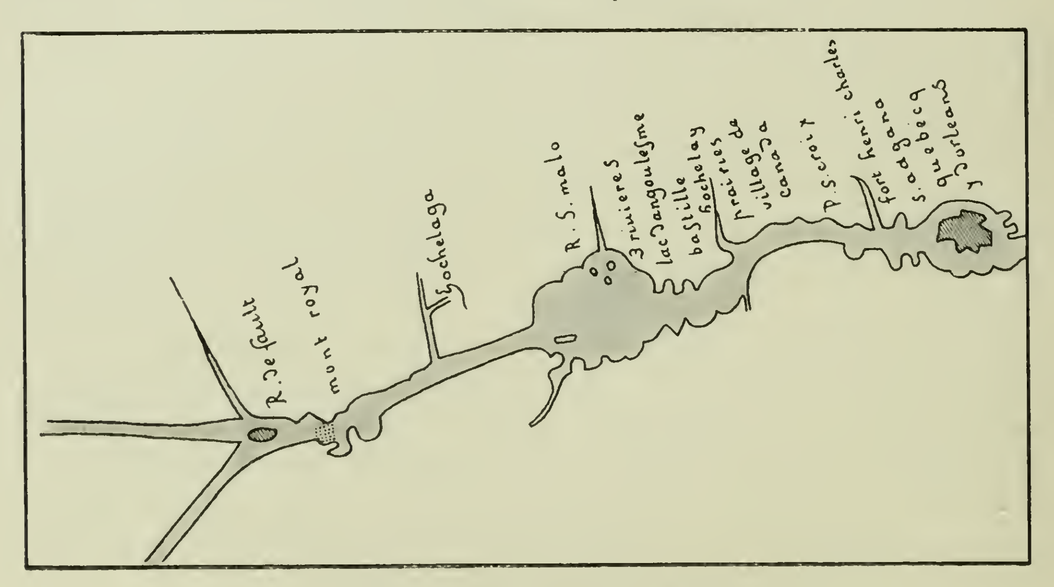
Nous ne savons pas quelle était la forme supposée du grand lac dans la carte de Cartier ; mais quand on voit Hakluyt lui donner en 1587 celle d'une ellipse et sans que la rive septentrionale porte trace d'embouchures de rivières, tandis qu'en 1599, il fait de ce lac un vaste parallélogramme, d'où sort au Nord un grand fleuve qui se partage en deux branches, on se demande s'il n'a pas également emprunté cette configuration à la carte de Cartier ou à un dérivé. Dans ce cas, la mappemonde de 1599 exposerait, pour le bassin du Saint-Laurent, les tracés, encore plus ou moins hypothétiques, du navigateur malouin. LA CARTE DE JACQUES CARTIER

Il ressort de tous ces faits une conséquence non moins importante : c'est qu'en 1587, comme en 1543, ce que l'on connaissait à l'Ouest de Tutonaguy, bourgade située, ce semble, en deçà même de la rivière Ottawa, ne provenait pas d'un examen *de visu* fait par des Européens, mais uniquement de ce qu'en dirent les sauvages à Jacques Cartier ou à son petit-neveu, et plutôt par signes qu'autrement. On comprend que dans ces conditions la première topographie du bassin du Saint-Laurent laisse autant à désirer.

L'exemple de Hakluyt ne fut pas suivi. Peut-être n'en eut-on pas connaissance de l'autre côté de la Manche. On a lieu néanmoins de s'étonner que ce qu'un Anglais pouvait apprendre à Paris en fait de géographie canadienne restât inconnu aux hydrographes français, et dieppois en particulier. Ainsi, il est surprenant qu'un cartographe aussi réputé que l'était Guillaume Le Vasseur, ait pu dans une carte dressée à Dieppe en 1601, s'inspirer seulement des tracés incomplets du fleuve Saint-Laurent, tels qu'ils se trouvent dans l'Harleyenne et les Desceliers, mappemondes construites plus d'un demi-siècle auparavant, et qu'il ait complètement ignoré le caractère topographique de la région des lacs, voire le cours du Saint-Laurent en amont des premiers rapides. LEVASSEUR

Si la configuration n'offre rien de nouveau, malgré la date de cette carte, la nomenclature du fleuve énonce plusieurs noms qui méritent d'être relevés. Deux de ceux-ci sont curieux parce qu'ils se trouvent déjà dans Hakluyt, sans que Le Vasseur les lui ait empruntés ; car, autrement, il n'eût pas manqué

d'y joindre sa délinéation du Grand Lac. Ce sont la rivière du Sault (*R. de Sault*, là où Hakluyt inscrit *Le Saultes*) et la rivière Saint-Malo (*R. S. malo*, à l'endroit même où le géographe anglais place sa *R. S. Mallo*). Cette coïncidence indique une source malouine pour les deux cartes. Enfin, celle de Le Vasseur est la première où nous ayons vu le nom de Québec (*Quebecq*) et à sa véritable place. Selon Charlevoix, « les sauvages donnoient à cet endroit le nom de *Quebeio* ou *Quelibec*, qui dans les langues algonquine et abénaquise signifie *rétrécissement*, parce que le fleuve s'y rétrécit [1] ».



60. — Le Saint-Laurent, d'après Le Vasseur, 1601.

Il nous paraît aussi curieux que la désignation *3 rivières* se trouve portée sur une carte de 1601, non pour marquer trois cours d'eau, mais comme indication de lieu ou d'établissement. A la vérité, c'est très peu d'années avant 1617 seulement que le P. Jean d'Olbeau et le F. Duplessis vinrent y établir une sorte d'école pour les enfants de Français et ceux d'Indiens.

[1] *Nouvelle France*, aux *Fastes chronologiques*, t. II, sous l'année 1608, date de la fondation de Québec par Champlain d'après les ordres de De Monts. Comme Champlain ne visita pas cette région avant 1603, il faut attribuer aux Malouins engagés dans la traite des pelleteries les renseignements cartographiques de cette époque pour le Saint-Laurent en amont de Montréal.

VIII

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

VII. — SES TRACÉS DU LABRADOR

Avant d'aborder la description de l'île de Terre-Neuve même, il est nécessaire de décrire l'évolution cartographique du Labrador. D'abord, parce qu'une partie en fut considérée pendant longtemps comme configuration terre-neuvienne, au point que certaines îles, plus ou moins imaginaires (*da Fortuna, da Tormenta*, etc.) continuèrent à figurer parmi les dépendances immédiates de Terre-Neuve, alors que leur position première ne pouvait en faire que des configurations labradoriennes ; ensuite, à cause de la connexité historique qui a certainement existé entre les deux régions.

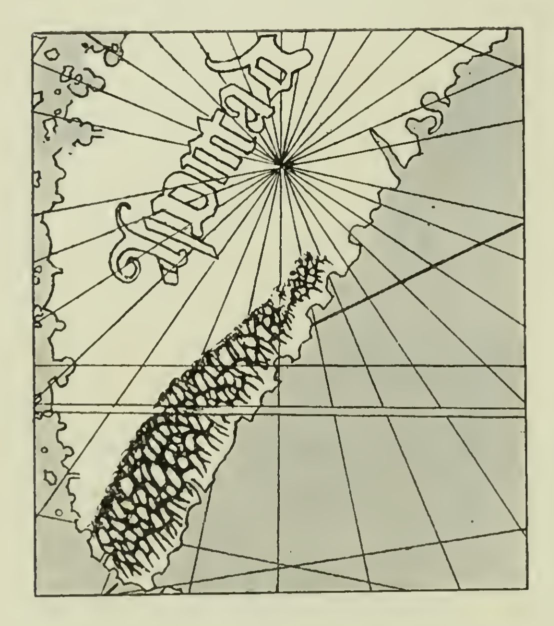
C'est même un problème curieux à résoudre que celui des premiers tracés du Labrador. Quelle en fut l'origine ? A qui revient le mérite d'avoir relevé et nomenclaturé les côtes Est et Sud de ce pays, où et quand pour la première fois ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est guère possible de répondre à ces questions. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'indiquer les cartes aujourd'hui connues où la région labradorienne commence à paraître dégagée du Groënland. Il est essentiel néanmoins de montrer d'abord la connexion qui, aux yeux des anciens géographes, existait entre cette dernière contrée et ce que nous appelons aujourd'hui le Labrador.

On voit dès le début apparaître, dans la carte de Cantino, à l'Est, une grande péninsule, laquelle était alors considérée comme un prolongement de l'Asie, ainsi que le montre la légende *A ponta d* [*assia*].

C'est la première terre de ces régions aperçue par Gaspar Corte-Real, mais où il ne put atterrir : *E os que a descobriram nam chegarõ a terra mais vironla.*

Cette configuration, à notre avis, existait déjà telle quelle sur les cartes. Le Cantino ne fit que se l'approprier pour y marquer l'atterrage (non l'atterrissage[1]) de Corte-Real en 1501.



61. — Le Groënland selon Cantino.

62. — Le Groënland selon Kunstmann, n° III.

Nous voyons réapparaître cette péninsule, dans Kunstmann n° III, encore innommée, mais d'origine identique et insérée avec la même intention, puisqu'elle porte un nom rappelant le déboire de Corte-Real : *C. de mirame et lexame.*

Kunstmann n° II, tient aussi à indiquer le lieu de cette mésaventure. Mais cette fois ce n'est plus une péninsule, mamelonnée ou autre, que choisit le cartographe. Il adopte une île, longue et étroite, parfaitement définie, placée au même endroit et portant d'ailleurs la dénomination essentielle, quoique scindée et mal écrite : *da mirla*, *de farlla*, à laquelle sont ajoutés deux noms nouveaux : *Terra dauens* (*Terra de aves* = la Terre des oiseaux?) et *da sontedo*, qui est inintelligible.

Mais ce qui réclame l'attention, c'est la banderole afférente à cette délinéation. On y lit (pour la première fois sur une carte) *Terra de lauorador :* la Terre du laboureur ou du manœuvre.

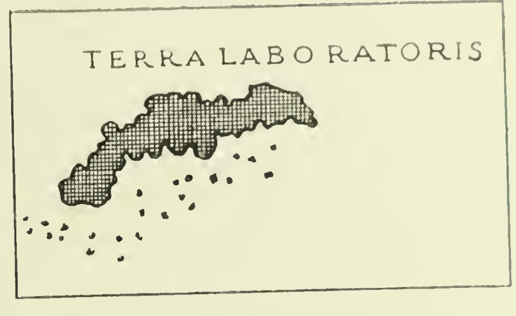
[1] Rappelons que, selon le Dictionnaire de l'Académie, *atterrir*, c'est prendre terre ou débarquer. *Atterrer*, c'est arriver de la haute mer dans le voisinage d'une terre et la reconnaître. C'est tout ce que fit Corte-Real au Groënland dans ses voyages.

[2] Peut-être faut-il lire les mots tronqués *da fonte do...* = de la source de... ou *do Santo do...*

C'est évidemment du même prototype que s'est inspiré King, lequel n'a fait que latiniser la légende : *Terra laboratoris*.



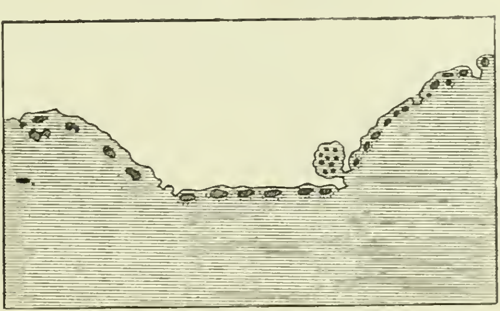
63. — Atterrage de C.-R., selon Kunstmann, nº II.



64. — Atterrage de C.-R., selon King.

Quant à savoir si King a précédé Kunstmann nº II, ou si c'est l'inverse, et d'où leur est venue l'idée de modifier[1] à ce point le caractère géographique du Groënland, on l'ignore.

Toujours est-il que les cartographes portugais ne tardèrent pas à revenir à la forme mamelonnée. Pedro Reinel nous en offre le plus ancien exemple connu. Elle ne cessera de figurer dans les cartes du nouveau monde pendant bien des années :



65. — Le Groënland selon Reinel.

On note dans Reinel un second progrès important. C'est le prolongement de la côte groënlandaise ou pseudo-labradorienne vers l'Ouest, sans la souder à Terre-Neuve et en traçant au Nord de cette île une large voie maritime ou fluviale qui fait penser à l'entrée du détroit de Davis.

Lorsqu'à la suite de l'expédition de Estevão Gomez, l'hydrographie sévillane commença à tracer la côte orientale de l'Amérique, depuis les régions

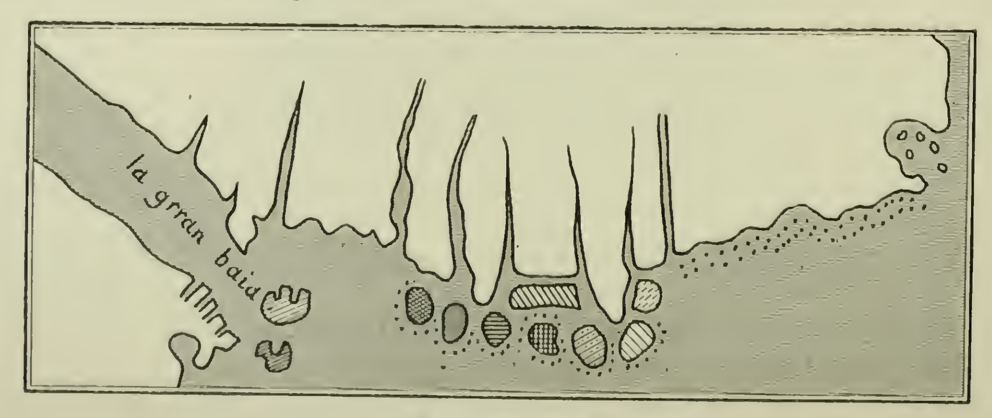
[1] La preuve que c'est bien le Groënland modifié et non une configuration additionnelle, c'est que la carte de King ne remplace pas la terre Groënlandaise.

arctiques jusqu'à la Floride, c'est encore aux cartographes portugais qu'elle emprunta des contours terre-neuviens et labradoriens, c'est-à-dire que depuis le Reinel de 1504 (?) jusqu'au moins Wolfenbüttel B (*circa* 1530), ces délinéations groënlendo-labradoriennes restèrent immuables et anonymes. Nous ne notons d'autre différence (et seulement dans les cartes espagnoles postérieures au planisphère de Mantoue), que dans la côte méridionale du Labrador, laquelle au lieu de se continuer à l'Ouest, vient se relier au Nord de Terre-Neuve et forme un golfe, mais bien moins déterminé que dans la carte de la Riccardiana et anonyme.



66. — Le Groënland selon Ribeiro.

Plus tard, à une époque difficile à préciser, les cartographes espagnols modifièrent cette partie de leurs configurations septentrionales, mais en s'inspirant de nouveau de quelque modèle portugais. Nous ne connaissons qu'un exemple de cette nouvelle délinéation. Il se trouve dans la carte dressée à Séville en 1550 par Diego Gutierrez[1].

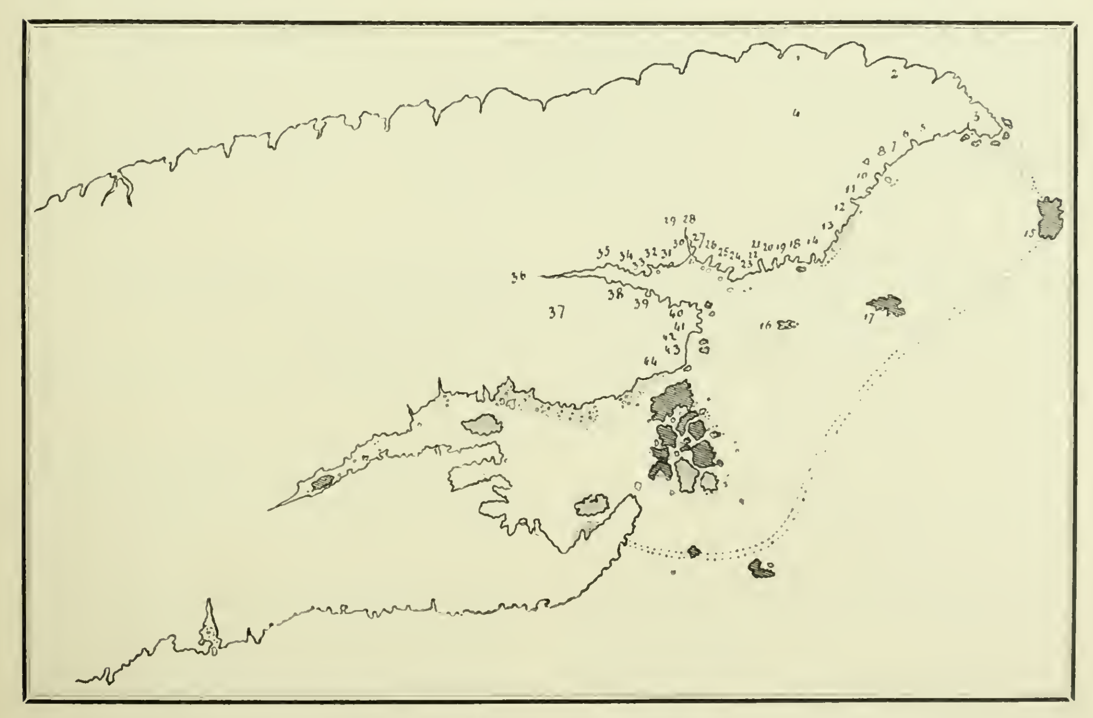


67. — Le Groenland selon Gutierrez.

[1] « Diego Gutierrez Cosmographo de Su magd. me fizo en Seuilla. Año de 1550 ». Ms. sur parchemin, $1^m,30 \times 0,85$. Dép. hydr., archives, 116. o. 6. Nos remerciements sont acquis à M. Bouquet de la Grye pour une photographie de cette carte, *Jean et Séb. Cabot*, n° 28, p. 231.

En examinant cette carte avec attention on découvre que ses régions terre-neuviennes sont identiques à celles du portulan portugais dressé par Joham Freire en 1546. Malheureusement, ce dernier limite ses configurations septentrionales aux îles imaginaires *da Fortuna* et *da Tormenta*, lesquelles dans les autres cartes de l'époque bordent la côte Sud-Est de notre Labrador. Ce qui dans Gutierrez se trouve au Nord de ce point et que nous reproduisons, est donc emprunté à une carte lusitanienne, mais plus complète que Freire.

Ce qui pendant longtemps donna lieu d'étonner, c'est que toutes les cartes portugaises connues comme ayant été dressées dans la première moitié du XVIe siècle, ainsi que celles de l'hydrographie sévillane n'ajoutaient aucune nomenclature à leurs délinéations du Labrador. On était cependant fondé à croire que si Viegas et Freire avaient prolongé leurs cartes plus au Nord, ils n'eussent pas manqué d'ajouter des noms à la région labradorienne. Il n'était guère admissible en effet que les cartographes dieppois fussent arrivés spontanément à une connaissance géographique de cette contrée aussi complète qu'on la voit dans leurs mappemondes. Cette supposition était d'autant plus fondée que la plupart des noms dans les nomenclatures sont portugais.



68. — Le Labrador selon Desliens.

La carte dessinée à Dieppe en 1541 par Nicolas Desliens était donc la plus

ancienne connue qui exposât une nomenclature sur le Labrador. Et comme celle-ci se retrouvait dans l'Harleyenne et les Desceliers, on en fit un des traits caractéristiques de l'hydrographie dieppoise.

L'heureuse découverte dans l'atlas de la Riccardiana d'un dérivé du prototype de Viegas, de date plus récente que cette dernière carte, mais donnant une nomenclature labradorienne relativement nombreuse et avec des noms plus complets ou mieux orthographiés que dans celle de Desliens, mit enfin sur la trace de l'origine lusitanienne de toutes ces dénominations. La carte dieppoise n'en perdit cependant pas tout mérite à cet égard; car elle inscrit des noms qui ne se trouvent pas dans la carte portugaise et que pour cette raison nous devons reproduire ici, mais sans omettre ceux qu'on connaît déjà par l'atlas de la Riccardiana [1].

Terre septentrionale inconneve.

1. Playne (Pllaia. *Dour.**).
2. B. de caramello [2].
3. C. de terre ferme [3].

Côte Sud :

Mer de France.

4. Terre du Laborador.
5. R. de C.
6. G. P° (Pequeno) [4].
7. R. grande [5].
8. G. de anurado [6].
9. Gandra (?).
10. Redonda [7].
11. Y^s de maio [8].
12. Reparo [9].
13. Costa [10].
14. C. de terre ferme (*bis*).

Au large :

15. Y^e des loups marins [11].
16. 17. Angos. Cirnes [12].

Sur le littoral :

18. Argillier [13].
19. Y. de barres [14].
20. B. du prassel [15].
21. R. de pecje [16].
22. B. oscura [17].
23. Terre de Jeha[n] baz [18].
24. C. des basses [19].

[1] Nous omettons les golfes, caps et rivières désignés dans cette carte et celles qui suivent, par les simples initiales G. C. et R.

* Les mots en italiques sont les noms abrégés des cartographes dont nous reproduisons les lectures.

[2] La baie des glaçons. Cap de Caramello. *Harleyenne.*

[3] C. da terrafirme. *Riccardiana.*

[4] G. petit. *Desceliers.*

[5] Rio grande. *Riccard.*

[6] Arvoredo = golfe planté d'arbres. Ici, la *Riccardiana* donne G. do aruoredos et *Desceliers* C. de forests.

[7] B. redonda. *Ricc.* B. ronde. *Harl.* et *Descel.*

[8] I. de Jão de maio. *Ricc.*

[9] G. do Reparo. *Ricc.* = le golfe où l'on fit des réparations aux navires ?

[10] Costa direita. *Ricc.* = la côte droite.

[11] Dans la *Ricc.* il n'y a qu'une R. de lobos marineos, laquelle est au milieu de la côte.

[12] Dos cirnes. *Ricc.*

[13] Terrain argileux ?

[14] I. dos barreiros. *Ricc.* Y. des barres. *Desceliers.*

[15] G. do pracel. *Ricc.* = le golfe du banc de sable. *Desliens* donne la baie ; mais dans ces cartes baie et golfe ne semblent faire qu'un.

[16] R. dos picheis. *Ricc.*

[17] G. oscura. *Ricc.* = le golfe ou la baie obscure. *Velho* et *Dourado* donnent ici R. escuro et *Mercator*, Rio escura = la rivière sombre.

[18] Tera de Joã baas. *Riccard.* Le lecteur n'ignore pas que le b et le v s'interchangent en portugais et en espagnol. Vaz. *Dourado.*

[19] C. das baixas. *Riccardiana.* C. de los baxos. *Cabot.*

25. Manuel.
26. B. de manuel [1].
27. B. de Serra [2].
28. Tous saints [3].
29. Terre Vsos [4].
30. Pracell [5].
31. Mallu.
32. De mallu [6].
33. Praia (plage).
34. B. du brandon [7].
35. B. de baudeon.
36. R. doulce (rio duce. *Cabot*).
36. R. doulce (*bis*).

Côte N. et N.-E. de la péninsule :

37. Canada.
40. G. froit [8].
41. Caramell [9].
42. Forest.
43. P. de gama [10].

Côte N. du détroit :

44. Chasteaux.
45. Blanc sablon.

A cette place se manifeste un changement digne de remarque. C'est le premier exemple de la séparation entre le Labrador et Terre-Neuve (suite naturelle de la découverte du détroit de Belle-Isle), et aussi de l'adjonction exclusive au Labrador d'îles ou de caps, que certains cartographes continueront néanmoins à maintenir sur la côte de Terre-Neuve.

Fortune (Y. da Fortuna, *Reinel*).
Tourmente (Y. da Tormenta, *Reinel*).
C. de marc (C. do Marco, *Reinel*).
S. p° (Samto Paulo).
C. de guade (de aguada) [11].

Comme on vient de le voir, la nomenclature labradorienne de Desliens est composée de noms presque tous portugais ou traduits de cette langue.

Nous retrouverons aussi beaucoup de désignations empruntées directement à ce langage parmi celles qui sont inscrites sur la côte des États-Unis, particulièrement au Nord de la partie dont la découverte est attribuée à Estevão Gomez.

C'est que dans le second quart du XVI[e] siècle toute la région s'étendant du Labrador à la Floride a été à coup sûr fréquemment visitée par des navires portugais frétés pour des expéditions, les unes clandestines, les autres dûment autorisées, mais toutes à la recherche soit des produits précieux qu'on pensait

[1] B. de Manuel Pinheiro. *Riccard.* Ce dernier fait suivre cette légende d'une autre : R. dos pinheiros = la rivière des pins. C'est le C. de Manuel Pinol de *Cabot*.

[2] B. da serra. *Ricc. Velho et Dour.* C'est la baya de syieras de *Cabot* = la baie des montagnes ?

[3] B. dos samtos. *Ricc. Velho et Dour.* Baya de los santes. *Cab.*

[4] Tera de vsos brancos. *Dour.* (*Sic pro* ussos ou ursos brancos) = la terre des ours blancs. *Ricc.* Terra de rins pranus. *Cabot.*

[5] G. do pracel. *Ricc.* B. do pracell. *Dour.* = la baie sablonneuse.

[6] G. de malnas. *Ricc.* et *Cabot.* = le golfe des mauves. I. de malnas. *Dour.*

[7] R. de bramdão. *Velho et Dour.* = la rivière du brandon ou de la torche. G. de branda. *Cabot.*

[8] C. Frio. *Ricc.* = le cap froid.

[9] R. de caramello. *Descel.* = la rivière des glaçons. Yllas de carauillo. *Mercator* = les îles de la caravelle (?).

[10] La pointe de la daine ou des daines.

[11] Pour la partie correspondante on remarque sur nos cartes françaises, l'île du grand Caribou, l'île Bataille, le cap Saint-Charles et le cap de la Table. Sur nos cartes anglaises, Round island, Seal island, Spear point et le cap Charles.

y trouver, soit de marchés imaginaires : dernières illusions causées par les récits de Marco Polo. Mais ce qui surtout conduisit les marins dans la partie septentrionale de l'Amérique, fut l'espoir d'arriver par cette voie au Cathay.

D'ailleurs, dès le milieu du XVIe siècle l'existence dans ces latitudes du passage à l'Ouest n'était plus une simple hypothèse, mais bien un article de foi. Plusieurs cartes dressées à cette époque par Sébastien Cabot marquaient l'entrée du fameux et imaginaire détroit « par 61°-64° de latitude, lequel se continuait 10° à l'Ouest, d'où il s'inclinait en s'évasant de plus en plus vers le Sud [1] ». C'est même ce tracé fantaisiste qui, selon Willes, décida Frobisher à tenter l'entreprise de 1576. Sébastien Cabot ne se vantait-il même pas de l'avoir traversé en partie ? Le temps ne fit qu'accentuer cette conviction. Pour les Malouins et les Dieppois, ce fut d'abord par la voie du Saguenay qu'on pouvait trouver la route fluviale ou maritime conduisant à la Chine et au Japon. Pour les Portugais, à une époque plus récente, le détroit était plus au Nord. Ainsi Hakluyt rapporte qu'en 1584, à Paris, Dom Antonio, le prétendant à la couronne de Portugal, lui montra une mappemonde où « le Passage à l'Ouest était clairement marqué par le 57° de latitude [2] ».

[1] Humphrey GILBERT, *Discourse of a Discouerie for a New Passage to Cataia* ; Lond., 1576 (écrit au plus tard en 1566), in-4°, f° D iii ; Richard WILLES, dans son édition de l'*History of Trauayle*, de Richard EDEN ; Lond. 1577, in-4°, f° 232, décrivant la carte manuscrite de Séb. CABOT, qu'on conservait chez le duc de BEDFORD, dit : « the mouth of the North-Western Strait lieth near the 318 meridian between 61 and 64° in elevation ».

[2] HAKLUYT, *Discourse concerning Westerne Planting* ; Cambridge, in-8°, 1877, p. 113. Il ajoute que Guillaume POSTEL emprunta à la carte même de Dom ANTONIO la forme pour la sienne propre. Qu'est-ce que cette mappemonde dressée par le célèbre visionnaire, nécessairement avant septembre 1581 ?

IX

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

VIII. — SES TRACÉS DE TERRE-NEUVE

Ainsi qu'il a été dit, les premières représentations géographiques de cette île qui furent faites par les Dieppois se distinguent par un morcellement excessif, mais qui n'est pas identique dans leurs cartes. Par le nombre et la forme des fragments on peut même établir plusieurs catégories et retrouver leur origine.

Ce fait s'explique par le procédé qu'employèrent certainement ces cartographes. Dès le retour de Jacques Cartier en 1534, on dut leur communiquer les épures que lui ou ses pilotes rapportèrent du Canada. Les appliquant à des cartes portugaises, ils modifièrent les contours de Terre-Neuve en prenant pour base le détroit de Belle-Isle, jusqu'alors inconnu. Et comme ce ne fut pas le même prototype lusitanien que chaque cartographe employa, Terre-Neuve ne présente pas des configurations entièrement semblables dans toutes les cartes dieppoises, bien que celles-ci exposent une nomenclature et, ailleurs, des profils portugais essentiellement pareils.

C'est ainsi notamment que nous pouvons rattacher une série entière à un dérivé du prototype de Miller n° 1 (hors texte VII). D'autres cartes, quelque peu antérieures, proviennent d'un modèle encore inconnu. Peut-être retrouverons-nous un jour celui que Desliens choisit pour y introduire en 1541 la configuration terre-neuvienne qui fait de sa mappemonde une carte-type à cet égard, et la plus ancienne de l'hydrographie américano-dieppoise que nous possédions [1].

[1] Mappemonde de 1m,4 × 0.57 cent., conservée à la Bibliothèque royale de Dresde (Géogr. A. 52 m.). Signalée et décrite par le Dr Sophus Ruge, *Die Entwickelung der Kartographie von Amerika bis 1570*. Gotha, Perthes, 1892, petit in-4°, pp. 61-63 et 71 ; extrait du supplément 106 de *Petermanns*

La nomenclature de l'île et des îlots adjacents, lesquels ne sont, pour



69. — Terre-Neuve selon Desliens, 1541.

la plupart, que des promontoires incomplètement explorés, contient treize noms :

1. Yᵉ belle[1].
2. C. blanc[2].
3. C. Roxo[3].
4. Gouses (?)[4].
5. Bonauenture[5].
6. Yˢ de fenaux[6]
7. Frilais[7].
8. Bonne visite[8].
9. Banc[9].
10. Baccalliau[10].
11. Concepcion[11].
12. Sᵗ Jehan[12].
13. C. de Raz[13].

Mitteilungen. Il y en a une réduction phototypique dans *John Cabot the Discoverer*, pp. 94-95. Cf. *infra* le hors-texte nº XI.

Il est à noter qu'une addition importante a été faite à cette carte après 1541, c'est celle du cours de l'*Amazone*, avec la légende *Amazones* et *les Amazones*, répétée cinq fois, ce qui indique bien l'exploration faite par Avellana. Or, la nouvelle de son retour n'a guère pu être envoyée en Europe que de Cubagua ou de Santo Domingo en septembre 1542. Mais aussitôt qu'elle fut connue, les cartographes inscrivirent le cours du fleuve fameux, non seulement sur les cartes nouvelles, mais sur les anciennes. Nous possédons plusieurs exemples de cette interpolation, notamment dans la carte que dressa Bart. Olives à Messine en 1532, conservée à la Bibliothèque de l'Université de Pise.

[1] Belle Ile. *Vallard*.

[2] C. blanco di de grad aliis. *Mercator*.

[3] C. Roxo. *Ribeiro*.

[4] C'est là que d'autres cartes portent P. da gamas = la pointe des daines.

[5] C. de bonaventura. *Reinel*.

[6] I. des oyseaulx. *Desceliers*.

[7] I. de frey luis. *Reinel*.

[8] Cap de bonne viste. *Cartier*.

[9] *Vallard* donne *Le banc*, mais au large.

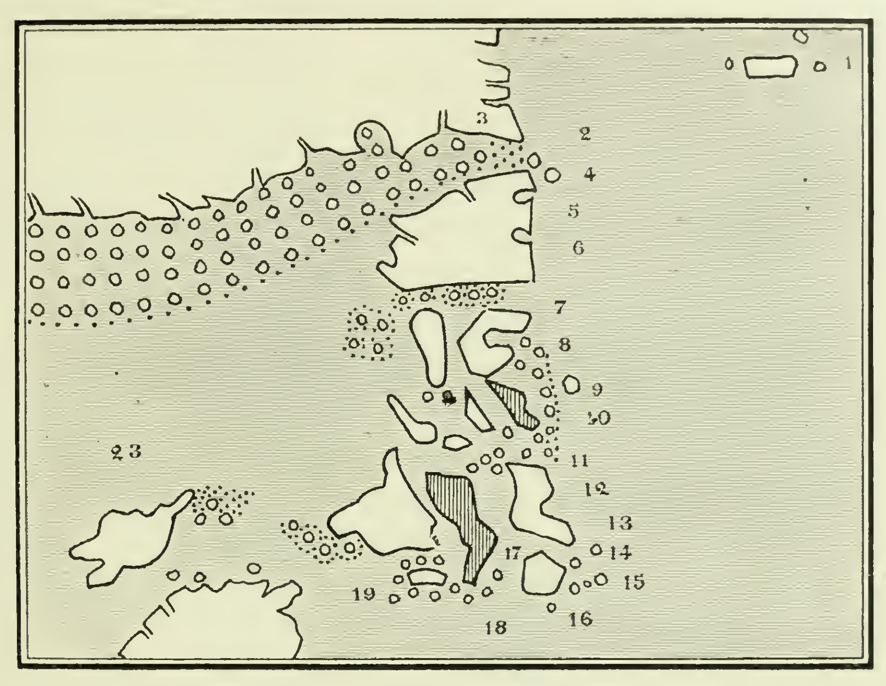
[10] I. dos bocalhas. *Reinel*.

[11] B. de conceica[m]. *Reinel*. Cabo de concepcion. *Kunstmann*, nº III.

[12] R. de Sam Joham. *Miller* nº 1.

[13] C. Raso. *King* et *Reinel*.

Le second échantillon de ce type arrivé jusqu'à nous est postérieur de trois années au premier Desliens et ne se retrouve que dans un dérivé espagnol, œuvre de Sébastien Cabot, pilote-major d'Espagne[1] : SÉBASTIEN CABOT



70. — Terre-Neuve selon Sébastien Cabot, 1544.

Les configurations de Terre-Neuve, du Canada et de la Nouvelle-Écosse dans Cabot sont identiques à celles de Desliens. Mais la nomenclature a subi de grandes déformations tant du chef de mauvaises lectures de Sébastien Cabot, qui peut-être ne savait pas le français, que de l'ignorance de la langue espagnole manifeste de la part du graveur belge. Nous reproduisons ces noms et ces légendes précisément comme on les lit sur la mappemonde originale, en ce moment sous nos yeux :

Sur le Labrador, ici innommé :	Yˢ de mene.	Gº baxo.
Costa del hues norueste[2].	Costa destran[3].	Rio de baches[4].
	Rio neuado.	De manuel pinol[5].

[1] Mappemonde gravée sur cuivre et projetée en une seule ellipse de 148 centimètres sur le grand axe et 111 sur le petit axe, suivant le procédé d'Apian. Le seul exemplaire connu se trouve dans la section de géographie de la Bibliothèque nationale de Paris. Les *Monuments* de Jomard contiennent un fac-similé lithographique de cette mappemonde (sans les légendes). *Cf.* Kohl, *Discovery of Maine*, pl. XX et pp. 358-370 ; *Jean et Séb. Cabot*, pp. 151-156, et *John Cabot the Discoverer*, doc. LXVI, pp. 432-448.

[2] Côte de l'Ouest-Nord-Ouest.

[3] Costa dobrada ?

[4] La rivière des basses.

[5] De Manuel Pinheiro.

C. de los oacos.
Del marco.
Baya de los Santos.
Baya de sy. crus[1].
Terra de rius pranus[2].
G° de placel.
G° de brandan[3].
G° de maluas.
Rio duce.

Au large de Belle-Isle :

1. Yª de dimonios[4].
2. C. de gamas.
3. C. delgado.
4. Baya de osos blãcos (des ours blancs).

Côte orientale de Terre-Neuve :

5. Y. de pinos.
6. Yª de aracife.
7. Y. de fuego.
8. Buena uentura.
9. Monte xpo.
10. Yª de freilius (frey Luis).
11. Baya de cotebirion (concepcion).
21. P. llana.
13. Y. de bacallos.
14. Baia de s : m.
15. C. despera.
16. Cauo rasa.

Côte-Sud de Terre-Neuve :

17. Monte xpo (*bis*).
18. De s : maria.
19. Ousemilyogines (onze mill virgines).

JEHAN ROZE. 1542.

Vient maintenant, non par ordre de dates, parce que dans ce cas, on devrait le placer avant le planisphère de Sébastien Cabot, mais selon l'ancienneté des configurations, le *Booke of Idrography made by Johne Rotz... in the yer Iᵐ Vᶜ XLII* (1542). Malgré la désinence flamande de son nom, tel qu'il est écrit dans l'original[5], ce cartographe se nommait en réalité Jehan Roze ou Rose[6] et était Dieppois, quoique au service de Henry VIII. C'est à ses compatriotes, naturellement, qu'il a emprunté son hydrographie et sa nomenclature.

Dans cet atlas, trois cartes se rapportent aux régions septentrionales de l'Amérique. Ne pouvant les reproduire toutes, nous choisissons la plus complète pour Terre-Neuve, et le golfe Saint-Laurent.

Jehan Roze fragmente Terre-Neuve autant que le font Desliens et Cabot, mais on remarque une différence assez sensible dans les dimensions et la forme des principaux fragments, particulièrement au Sud, pour indiquer un prototype supérieur à celui de Nicolas Desliens de 1541. En effet, au lieu de simples îles, il y a, comme dans la réalité, trois presqu'îles formant autant de baies (Sainte-Marie, Plaisance et Fortune).

[1] La baie de Santa-Cruz ?

[2] Terra de vsos brancos = la terre des ours blancs. *Dourado*.

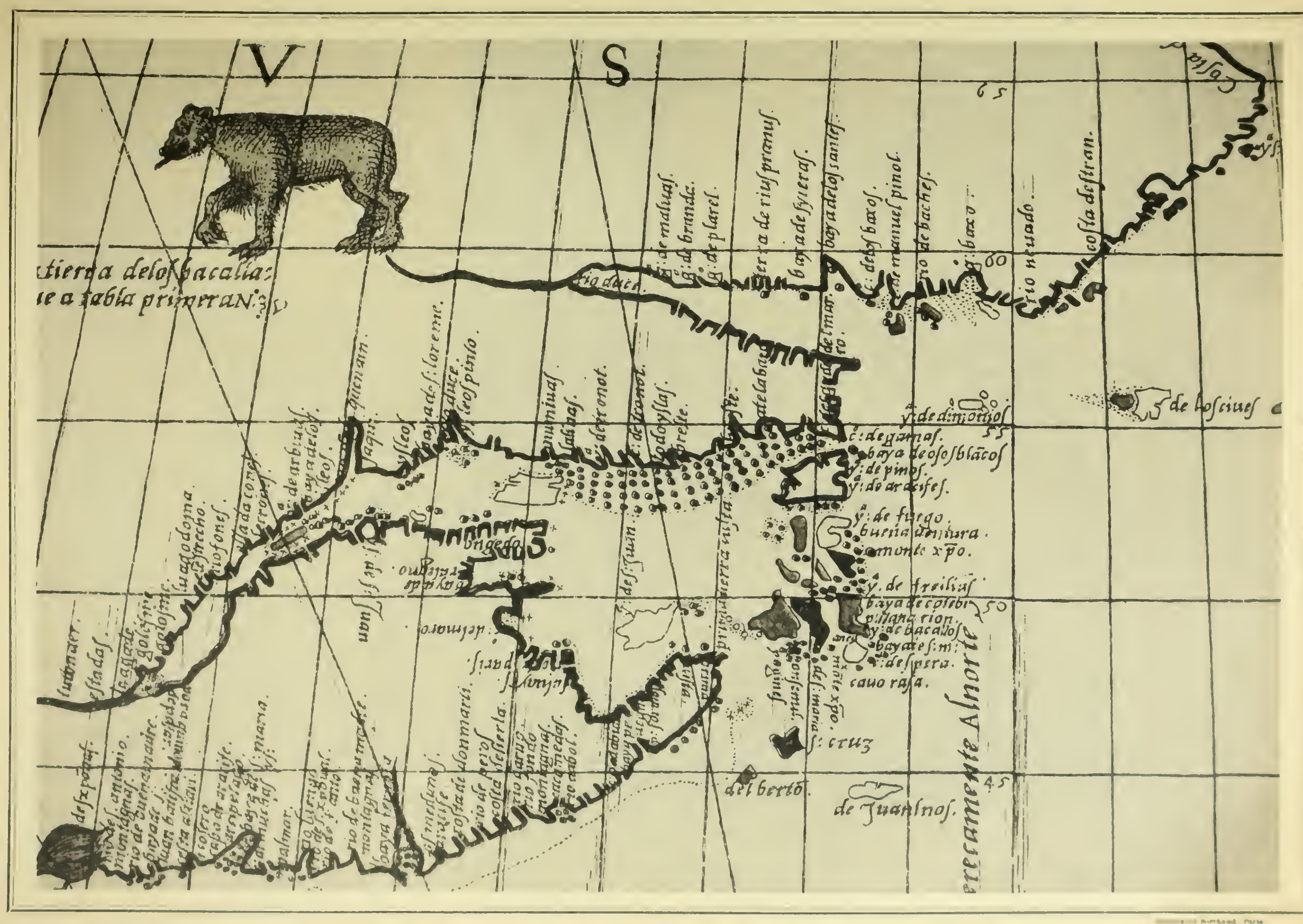
[3] Le golfe de la torche.

[4] « There is to be seen on Andrea BIANCO's map of 1436... a rather large island, *y : a de la man Satanaxio*. This legend, or the narrative to which it alludes, seems to have impressed the geographers of the following centuries, the *Insula Dæmonum* being retained on manuscript and printed maps long after the rediscovery of the New World, f. i. on a map of WYTFLIET of 1597 ». NORDENSKIÖLD, *Fac-simile-Atlas*, p. 65.

[5] Atlas de vingt et une feuilles in-folio, texte et cartes, conservé à la section géographique du British Museum, *Royal* 20, E. IX. La dédicace est en français et elle a été reproduite dans *Jean et Sébastien Cabot*, p. 201. ROZE revint en France, avec l'autorisation de François Iᵉʳ, le 14 juin 1547, en apportant des cartes marines.

[6] Dʳ E.-T. HAMY, *Bulletin de géographie historique et descriptive*, t. IV, nº 2.

NORD



MAPPEMONDE DE SÉBASTIEN CABOT

Séville, 1544.

(Bibliothèque nationale de Paris ; Géogr.)

Ainsi qu'on devait s'y attendre, la nomenclature est presque entièrement portugaise ou traduite de cette langue, mais par un cartographe qui la con-



71. — Région terre-neuvienne selon Jehan Roze. 1543.

naissait mal. Nous donnons ces noms tels qu'ils apparaissent sur la carte même[1] :

Au Nord-Est :
Ille dorbellamda.
Cap des lobos marinhos.

Sur le littoral :
Cost of Labrador.
Cabo de terra ferme.
Cabo da esperanza.
Baia de pelado[2]
Cap cozamello (caramello);

Côte Est du Labrador :
Rio do laga.
G. de ba.
Uemssecada.
G. de bsgo.
Rio lomgo.

Côte Est de Terre-Neuve :
C. dorial.

[1] La présente nomenclature est complétée à l'aide de noms empruntés aux deux autres cartes dudit atlas de Roze.

[2] Il y a en portugais le mot *Pellado* = pelé, qui se dit d'un rocher sans arbres, ni plantes ; mais nous ne voyons pas comment il pourrait s'appliquer à une baie, surtout précédé de la préposition.

1. Bocos bsg [1].
2. Baia da goia.
3. Cap S. amborbada.
Monte de trigo.
Medanos.
4. Ille frey luis.
Baie Samteiria (Sta Cyria).
5. Ille des bacolhaos.
6. Baia da conscicion.
7. Cap S. amborbaca.
Rio facoala.
Cap ffromoso.
Cap de spera.
8. Rio das patas.
9. Cap Rasso et Cap de Raz.

Au Sud de l'île :

10. Abaia de Sta maria.
11. Baia de S^t^ amdre.
15. Cap cazamello.
16. Ille verde.
18. Ille de breto*ns*.
Santana.
13. Illa do Ioam este*uez*.
19. Cabo de breton.

On voit ensuite un détroit orienté de l'Est à l'Ouest, et sur la mer adjacente, se trouve, écrit d'une autre main que celle de Roze : « The new fonde londe whar men goeth fisching = La nouvelle terre où les gens vont à la pèche ».

L'HARLEYENNE

Vient à présent la mappemonde Harleyenne [2]. Cette carte superbe, malheureusement non datée, a été construite non « *circa* 1536 », comme on le prétend en Angleterre, mais après 1542. Il ne saurait en être autrement, puisque le tracé du fleuve Saint-Laurent s'étend jusqu'à la région découverte et explorée par Jacques Cartier au cours de son troisième voyage et qui fut connue en France seulement quand il revint à Saint-Malo, le 26 octobre 1542. Nous la plaçons avant les cartes de Desceliers à cause de son plus grand morcellement de Terre-Neuve, lequel se rapproche de la configuration générale donnée à cette île dans les cartes datées les plus anciennes, telles que Desliens (1541), Roze (1542), Cabot (1544).

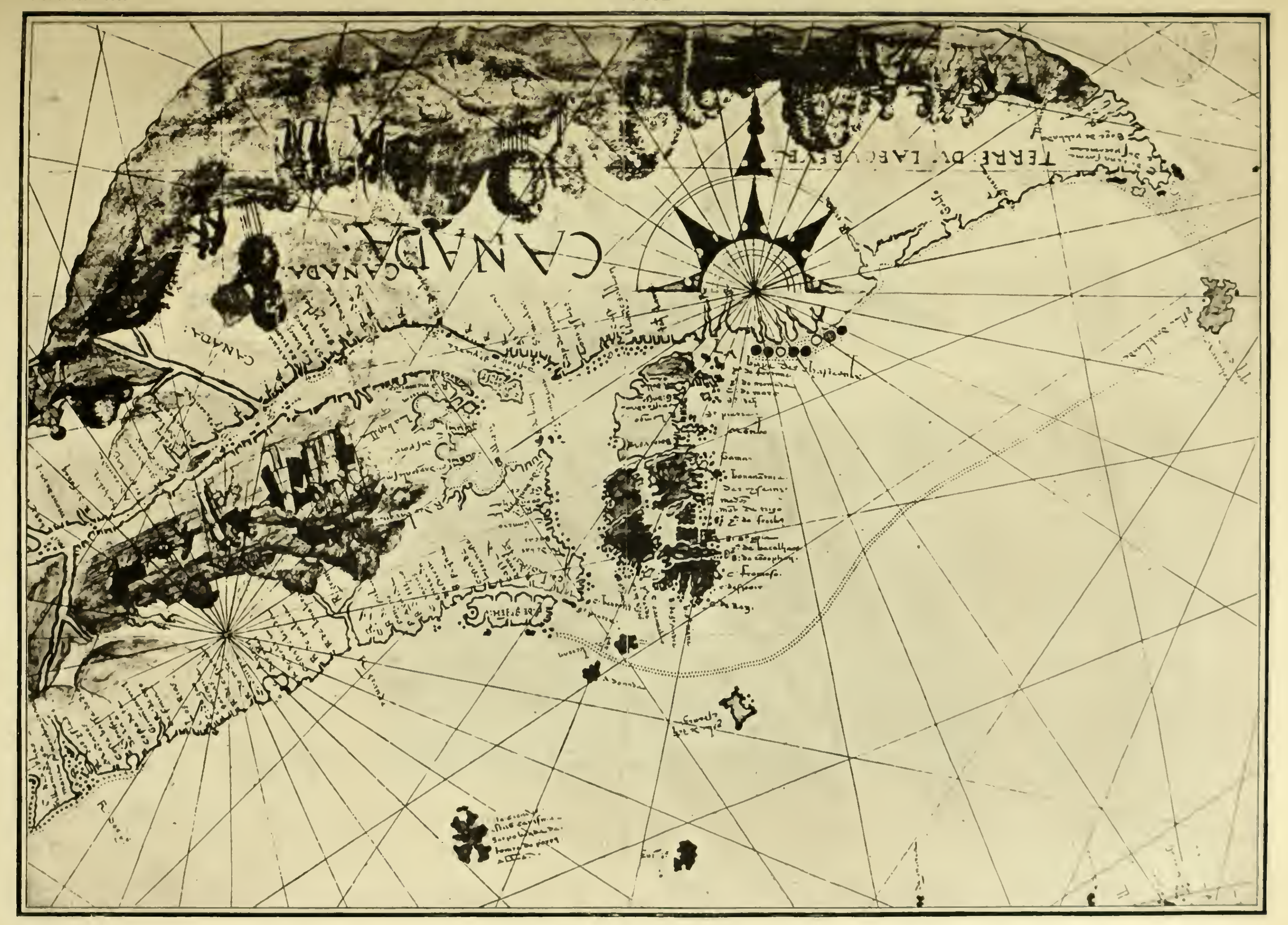
La partie septentrionale de l'Amérique, dans l'Harleyenne, se termine à l'Est par une péninsule très aiguë, nommée *Terre du Laboureur*, ponctuée de nombreux récifs et aboutissant à une *Isle dorbelande*, terminée aussi par un *Cap de lobos Marinhos*. Terre-Neuve présente dans son ensemble extérieur la même configuration que dans Roze, mais le morcellement accuse certaines différences. Ainsi, il n'y a dans l'Harleyenne qu'un seul block au Nord,

[1] On retrouve cette inscription inintelligible dans l'Harleyenne.

[2] Mappemonde manuscrite, richement enluminée sur vélin et mesurant 2^m^,85 de largeur sur 1^m^,20 de hauteur. On y remarque deux grands blasons de 12 centimètres. L'un, écartelé : au 1 et 4 mi-parti de France, au 2 et 3 de Dauphiné : blason de fantaisie, fabriqué avec les armes royales pleines, sur lesquelles on a maladroitement superposé, sans refaire les quartiers, les dauphins, ce qui ne répond aux armes de personne. L'autre écartèle régulièrement : au 1 et 4 de France, au 2 et 3 de Dauphiné, et se rapporte à Henri d'Orléans, second fils de François Ier, dauphin à la mort de son frère François, dès le mois d'août 1536. Conservée au British Museum, *Add. Mss.* 5,413, cette belle carte fait aujourd'hui partie de la collection harleyenne (de là son nom) et elle a été reproduite en photogravure par Lord Crawford et Balcarres. Il y en a une description détaillée dans *Jean et Sébastien Cabot*, n° 20, p. 197-200. Voir aussi le *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1899, n° 6.

Planche XII

NORD



LA MAPPEMONDE HARLEYENNE
(DIEPPE, Vers 1543)
(British Museum)

formant une île longue, grande et relativement étroite, qui deviendra la véritable péninsule du Petit-Nord. Les fragments semés au milieu de cet archipel imaginaire sont sur le même plan et plus rapprochés les uns des autres. On semble y discerner l'acheminement vers une totalité compacte, que d'ailleurs nous allons bientôt voir se développer.

La nomenclature, naturellement encore portugaise, est bien plus compréhensible et plus complète que dans Roze :



72. — Terre-Neuve dans l'Harleyenne.

Terre du Labovrevr.
Cap de caramello.
Baye de pallada.
C. de sperança.
C. de terra ferma.
Ysle dorbelande.
Cap de lobos marinhos.

Côte Sud du Labrador :

Furna.
Golfo.
R. orbedo (de arboledo ?)
Baye des chasteaulx.

Côte Est de Terre-Neuve :

1. Y^a de fortune.
2. Y^e de trome[*n*]ta.
3. C. de mare.
9. S Ieh[an].
10. S^t pierre.
11. Mo[n]tibo.
12. Gamas.
14. Bonauentura.
13. Des oyseaulx.
16. Meda[n]os.
17. Mo[n]t de trigo.
18. Y^a de freili[us].
19. B. S^a [ ]e [ ]yria.
20. Y^a de bacalhaos.
21. B. de co[n]ception.
22. C. framoso.
23. C. despoir.

24. C. de Raz.

Côte Sud :

25. B. St marie.
26. B. de St andré.
27. C. caramello.
28. Ya verde.
29. XIm *Virgines*.
St anne.

Côte Ouest :

4. R. dollaga.
6. B. dusso.
8. Donisseada.
9. R. Lomgo.
10. Bocosvsr (?).

DESCELIERS (?). La mappemonde de 1546 attribuée à Pierre Desceliers, d'Arques, expose pour la région terre-neuvienne avec une partie des abords labradoriens les contours suivants :



73. — TERRE-NEUVE SELON LE DESCELIERS DE 1546.

Cette carte procède du même prototype que l'Harleyenne, mais le cartographe y a introduit d'importantes modifications. Ainsi, il enlève toute la partie supérieure de Terre-Neuve et la soude au Labrador ; puis, en rétrécissant une portion de la côte occidentale et, en allongeant par une pointe l'extrémité Sud-Ouest, il donne à l'ensemble de son archipel la forme d'un triangle dont la base est au Sud. A première vue, la configuration semble manifester un progrès et se rapprocher même de la réalité. Nous verrons bientôt que la ressemblance est fortuite. Desceliers d'ailleurs (s'il est véritablement l'auteur de cette mappemonde) ne tarda pas abandonner ces contours. Et cependant sa carte témoigne peut-être d'une exploration de la côte

occidentale de Terre-Neuve, car elle porte des noms[1], les premiers qu'à notre connaissance on ait inscrits sur cette partie de l'île, mais que nous ne reverrons dans aucune carte, là, ou ailleurs.

La nomenclature terre-neuvienne est également celle de l'Harleyenne, mais moins nombreuse ; vingt-trois noms au lieu de vingt-neuf, y compris ceux qui sont inscrits à l'Ouest. Par contre, le Labrador se trouve être mieux partagé. La côte septentrionale de ce pays est tracée en toute son étendue supposée, se prolongeant même jusqu'à l'Océan Pacifique, dont elle suit le littoral américain dans la direction du Sud sans solution de continuité. C'est une conception d'origine dieppoise et non empruntée à la cartographie Verrazanienne, que les géographes dieppois semblent même n'avoir jamais connue. Autrement, ils n'eussent pas manqué d'inscrire certains noms de la mappemonde de Hieronymo da Verrazano, lesquels étaient à l'honneur de François Ier et de la Normandie même. On n'en voit pas un seul.

Sur cette côte imaginaire du Labrador, au Nord, dans la direction de l'Est, à partir de la légende : *Terre incogneue*, on compte vingt embouchures de rivières, désignées par la lettre R, plusieurs caps, le tout absolument chimérique, puis les noms suivants :

C. Cocamello (Caramello).
Baye pellado.
C. desperance.
C. de terra ferme.
Ile dorberlande.
Cap des loups marins.

Côte méridionale du Labrador :

C. de nord.
Playne.
B. ronde.
G^{o} petit.
Cap.
B. Ronde (*bis*).
B. des basses.
R. S^{a}.
C. de terre ferme.
R. de bonne viste.
Cap p^{o}.
C. des basses.
G. du p[ra]cel.
G. de J^{a} Vaaz.
B. de serra.
G. de tous les sainctz.
R. grande.
R. dollagna[2].
Comsseada.
C. de Vsgo.
R. Longue.
Les chasteaux.
Iames butes[3].
Y^{e} de fortune.
S^{t} pierre.
St Ieh[an].
I. Bellisle.

[1] Mappemonde de 2^{m}.56 × 1^{m},27, portant l'inscription : *Faicte à Arques en 1546*. Elle a été admirablement reproduite en fac-similé lithographique par E. Rembiélinski, pour les *Monuments de la Géographie*, de Jomard, n° xix, vers 1862. Décrite et reproduite en très petit format par Kohl, *Discovery of Maine*, pl. XVIII et p. 351, non d'après l'original, mais sur le fac-similé précité, lequel omet la légende contenant le lieu et la date ; ce qui explique l'erreur de Kohl et celle de M. Davezac. Voir également *Jean et Séb. Cabot*, n° 23, p. 210-218 et le *Göttingische gelehrte Anzeigen* précité. Dans notre cliché 73, l'ombre à l'intérieur des îlots est ici inexactement rendue. Il ne devrait y avoir qu'un gros trait.

[2] Do laga. *Roze* = la rivière du lac ou de la lagune ?

[3] Baye des buttes. *Cartier* ?

Côte Est de Terre-Neuve :	9. C. despoir.	16. XI m. Vierges.
2. Mo[n]te de trigo.	10. R. de patas.	17. Y^e^ S^te^ anne.
3. Medons (Medanos).	*Côte Sud :*	*Côte Ouest :*
4. Y^e^ de freiluis.	11. C. de Raz.	20. C. Real [1].
5. B. de S^a^ haterine.	12. B. de S^e^ marie.	21. Coullo[m]bier [2].
6. Bacalliau.	13. B. S^t^ andre.	22. Les granges [3].
7. B. de conception.	14. C. caramello.	18. C. aux bretons.
8. Cap fremose.	15. Y^e^ Verde.	19. J^e^ aux margaulx.

Après avoir décrit les premières œuvres de l'hydrographie dieppoise connues et leurs plus anciens dérivés directs, il importe de résumer l'impression produite par l'étude de ces monuments de la géographie, au moins en ce qui concerne Terre-Neuve et le Canada.

On remarque d'abord l'irrégularité des nomenclatures bien que consignées sur des cartes construites dans la même localité, à la même époque et une ou deux fois par le même cartographe.

Ainsi, le Desceliers de 1550 omet la *ville* relativement importante de Hochelaga (différente du pays de ce nom), tandis que la mappemonde de 1546, qui lui est attribuée, ne nomme pas l'île d'Orléans. L'Harleyenne mentionne seulement le détroit de Saint-Pierre, tout en délinéant Anticosti, sans la nommer, mais en sa forme insulaire : preuve que le cartographe a dû savoir que Cartier l'avait appelée l'Assomption, lorsqu'au cours de son second voyage, il découvrit que c'était une île véritable. L'Harleyenne omet également de nommer le Saguenay, rivière très importante aux yeux de Cartier, puisque lui, Jehan Alfonse et tous ceux qui visitèrent le Canada à cette époque étaient persuadés qu'elle conduisait en ligne directe au Cathay. Nous pourrions multiplier les exemples d'omissions semblables.

Quant à la facture générale, non seulement le style et la conception cartographique de la mappemonde de 1546 diffèrent matériellement de celle qui est signée par Desceliers, sous la date de 1550, mais les profils côtiers, tout comme les noms, au Sud de Terre-Neuve, présentent des différences notables. Ce qui est plus grave encore dans des cartes dieppoises, le Canada n'est pas exempt de dissemblances importantes.

Que le lecteur, par exemple, compare dans le Desceliers de 1550, ce qui semble correspondre à Hamilton Inlet, la côte la plus septentrionale du Labrador ainsi que l'extrémité Sud-Ouest de Terre-Neuve, avec les points

[1] Cap Royal. *Cartier ?*

[2] Les Coulonbiers. *Cartier.*

[3] Les monts de Granches. *Cartier.*

correspondants de la carte de 1546, et il verra que ces deux cartes procèdent de types différents. Mais ce qui est bien fait pour surprendre, c'est que la carte de 1550 de Desceliers expose des configurations et des noms, qui au lieu d'indiquer un progrès à cet égard sur la carte de 1546, sont au contraire plus arriérés et plus inexacts que dans celle-ci. Par exemple, la topographie du grand estuaire sur la côte orientale du Labrador par 53-54° latitude, tel qu'il est tracé dans le Desceliers de 1550, est bien plus inexact que dans la carte de 1546 et remonte sous cette forme erronée au Desliens de 1541. D'autre part la configuration de l'extrémité septentrionale de la côte labradorienne est plus conforme à la vérité dans la carte de 1550 que dans celle de 1546; mais ce n'est pas une innovation puisqu'elle existe déjà sous cet aspect obtus et réel dans le Cabot de 1544.

Certains noms présentent aussi des différences très typiques. Le Desceliers de 1550 remplace le nom de l'Assomption, donné dans la carte de 1546 à Anticosti, par « l'île de l'Archipel » (Mingan ?) emprunté au Desliens de 1541. En 1546, nous voyons l'île de Juan Estevez des cartes portugaises, fidèlement traduite par « ye de Jehan Estienne », mais en 1550, c'est « Jan aluaraz », lequel n'est autre que le « Joan aluez » de Desliens et le « Juanlnos » de Cabot. Enfin, en 1550, le cartographe efface tous les noms qui se lisent sur la rive droite du Labrador et la côte occidentale de Terre-Neuve dans la carte de 1546. Ces différences et ces omissions indiquent une conception géographique rétrograde d'autant plus singulière qu'elles se trouvent sur deux cartes semblant provenir du même cartographe.

Des divergences aussi notables font supposer l'existence, du temps de Cartier, de deux styles ou écoles de cartographie à Dieppe. L'une, la plus ancienne, aurait pris pour base un prototype qui survit dans Desliens, Cabot, Vallard et les Desceliers de 1550 et 1553. L'autre serait représentée par deux dérivés : l'Harleyenne et la mappemonde de 1546, bien que celle-ci ait été dressée à Arques et soit attribuée à Desceliers qui a signé les mappemondes différentes de 1550 et 1553.

Ajoutons toutefois qu'à l'égard de Terre-Neuve, dans l'hydrographie dieppoise, le progrès cartographique est parfaitement défini et constant, du Desliens de 1541 au Desceliers de 1553, quel que soit le type original de la carte sur laquelle les configurations progressives ont été, pour ainsi dire, plaquées.

X

LA CARTOGRAPHIE AMÉRICANO-DIEPPOISE

IX. — NOMENCLATURE DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE

Raimondo di Soncino, ambassadeur de Ludovic le More en Angleterre, rendant compte à son maître, le 18 décembre 1497, du voyage de Jean Cabot, décrit le pays découvert par ce dernier, comme étant une terre parfaite et tempérée : *terra optima et temperata*, qu'on croit produire du bois du Brésil (de teinture rouge) et de la soie : *estimanno che vi nasca el brasilio et le sete*[1]. De savants géographes[2] ont conclu de ces détails que le navigateur vénitien avait au moins visité une contrée plutôt méridionale que très septentrionale, surtout au printemps. D'autre part, la position sur le planisphère de Juan de la Cosa du lieu dénommé par ce dernier *C. Fustanastre* et qui, à notre sens, ne peut être qu'une mauvaise lecture de *Finisterræ*, indique une exploration faite de l'Ouest à l'Est, ou du Sud-Est au Nord-Est (suivant l'orientation réelle qu'on attribue à la côte). Quant à préciser les points actuellement explorés par Jean Cabot en 1497, nous croyons avoir démontré (*suprà*, pages 18-21) que c'est impossible. Mais étant donnée l'étendue considérable du littoral de l'Amérique septentrionale dans la mappemonde du pilote basque, on peut admettre en thèse générale qu'une partie de la nomenclature qu'il y inserit contient des noms afférents à la Nouvelle-Ecosse. Dans ces conditions nous croyons devoir citer la liste entière, ne pouvant séparer le bon grain de l'ivraie. Commençant au Sud :

LA COSA

[1] Desimoni, *Intorno a Giovanni Caboto*, dans le tome XV des *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, Gênes, 1881, et *Jean et Séb. Cabot*, doc. X, p. 324.

[2] Le Dr Sophus Ruge (lettre particulière). Le Dr Samuel Edward Dawson, *The Voyages of the Cabots*, appendice D, dans les *Transactions of the Royal Society of Canada* pour 1897, et ses autres intéressantes publications.

Cauo descubierto [1].
Cº de S. Jorge.
Lago fori [2].
Ausro (?).
Cº de S. luzia.
Requila (?).
Iusquei (?).

Cº de lisarte [3].
St luzia.
Menistre.
Argare (ou Argair).
Forte (ou Fonte).
Rº longo.
Isla de la trenidat.

S. nicolas.
Cauo de S. iohan.
Agron (?)
C. fastanastre.
Cauo de ynglaterra.
Au Nord, deux îles :
S. grigor.
Yª verde.

Pour les mêmes raisons, il est permis de donner au moins les noms inscrits dans la partie septentrionale extrême de la carte de Cantino [4]. Du Sud au Nord : CANTINO

Costa alta [5].
Cabo de bona bentura.

Canju [6].
Cabo d. licõtu [7].

Costa del mar
vçiano [8].

Somme toute, le premier nom qu'on semble pouvoir affirmer appartenir à la Nouvelle-Écosse, selon les données que nous possédons, est seulement *Costa fermosa* (la Belle Côte), et il se trouve dans la carte de l'Oliveriana. Kunstmann nº III, Roselli et surtout le portulan Egerton [9], ébauchent de bonne heure une configuration à peu près pareille, mais dans ces cartes elle est complètement anonyme.

Omettant les nomenclatures de l'hydrographie lusitano-germanique et des cartes verrazaniennes pour cette région, car elles ne se retrouvent que dans leurs dérivés et sans confirmations subséquentes, nous limiterons la présente enquête aux œuvres qui sont, pour ainsi dire, la base de la cartographie progressive au xviᵉ siècle en ce qui concerne le Nord du nouveau monde. Dans ce champ même, l'étude ne portera que sur la partie du littoral s'étendant de l'Ile du Cap-Breton aux pays explorés par Estevao Gomez (1525 [10]).

A l'exception du tracé de l'Oliveriana (et encore avec un seul nom!), la côte reste muette jusqu'aux délinéations des cartes de Weimar (1527 et 1529). RIBEIRO

[1] Le cap qu'on a découvert.

[2] Lac..... (?)

[3] Le cap du Crocodile.

[4] Voir le hors-texte nº III.

[5] Côte élevée.

[6] *Caninor*, dans Canerio.

[7] *Dellicontir*, dans Canerio. Nous croyons que c'est une mauvaise lecture de *Cabo del Encuentro* = le cap de la Rencontre.

[8] Côte de la mer Océane.

[9] *Suprà*, p. 70, cliché 12.

[10] Voir notre hors-texte nº IX : *Tierra que descubrió el piloto Estevan Gomez*, que nous avons emprunté à l'*Islario* manuscrit d'Alonso de Santa Cruz.

Après la mention usuelle de la « Terre des Bretons », Ribeiro inscrit :

R. de la buelta.	R. de mõtanas.	Medanos.
Sarçales.	Golfo.	Arecife.

Rio de Montanas, *Golfo* et *Medanos* figurent dans Gomez, mais non exactement dans le même ordre. Le fait que Ribeiro place au milieu de ces noms son *Sarçales* (lieu couvert de ronces), qui est un mot portugais, nous porte à croire que cette partie de sa nomenclature existait déjà sur les cartes avant le voyage de Gomez.

OVIEDO

L'hydrographie sévillane n'était pas plus avancée du temps d'Oviedo. En s'aidant de Ribeiro et du *Padron General* dressé par Chavès en 1536, il donne une liste où nous ne relevons pour le présent sujet que les noms suivants[1] :

Cabo Breton.	Baia de la Ensenada [3].	Golfo.
Rio Grande.	Rio de Castañar [4].	Costa de Medanos [6].
Rio de la Vuelta [2].	Rio de Montañas [5].	

VIEGAS

La carte de Viegas, dressée en 1534, eût pu fournir à Oviedo quelques noms. En effet, commençant par la bordure du golfe du Sud-Ouest de Terre-Neuve et qui paraît correspondre au littoral du Nouveau-Brunswick, mais erronément étendu jusqu'au Nord-Est, il semble qu'on puisse indiquer dans Viegas, comme appartenant à cette région :

C. da Volta.	Costachã (?).	S. Pietro.
Rio fremoso.	R. das poblas [8].	C. do bretan.
R. da traveça [7].	R. da gente [9].	
Rio pria (?).	S. Paulo.	

La carte de Viegas se complète par celle de la Riccardiana, que nous donnons *in extenso* :

LA RICCARDIANA

C. da volta.	R. da travesa.	Costachã.
R. fremoso.	R. cõprido.	B. pequena.

[1] OVIEDO, *Historia General de las Indias*, t. II, p. 148.

[2] La rivière du Retour ou du Détour.

[3] Il paraît que *baia de la ensenada*, littéralement « la baie de la baie », ou « la baie du golfe », ne constitue pas en espagnol un pléonasme. OVIEDO l'emploie plusieurs fois.

[4] La rivière de la Châtaigneraie, ou des Châtaigniers.

[5] La rivière des montagnes ?

[6] Côte de dunes.

[7] La rivière du vent contraire.

[8] *Poblas*, *Provoaçãos* = la rivière des Peuplades ?

[9] La rivière des Gens, ou peuplée.

R. de solhos [1].
C. do golfam.
Rio dos fundos [2].
R. da gemte.
S° paulo.
Sam pedro.
C. bertã [3].
R. primeiro [4].
R. segumdo [5].
R. de rrad° [6].
B. dos bertões.
R. fremoso [7].
Sam migel [8].
Muitas amgras [9].
R. da baia [10].
B. pequena [11].
Pemgno [12].
R. da peleja [13].
Costa dobrada [14].
R. da volta [15].
Mõtanhas grandes [16].
Malha [17].
Alalhadm's (?).
Costa dereita [18].
R. fumdo [19].
Comecadacena (?).
Costa longa [20].
Costa dereita (*bis*) [21].
Rio do perros [22].
Costa de do miz capreir's (?) [23].
R. de plata [24].
Arecifes [25].
Los medanos [26].
Anorobegna [27].

Un fait à noter, c'est que cette nomenclature ne cessa pas de s'enrichir de noms portugais ; car la carte de Bartolomeu Velho (1561) en inscrit plusieurs jusqu'alors inconnus.

On ne sait ni par qui, ni quand, ni à quelle occasion la plupart des noms

[1] La rivière des esturgeons.

[2] *Rio dos fundos* = la rivière profonde, ou bien *Rio dos fumos* = la rivière des vapeurs. Thomas Pichon dans ses remarquables *Lettres et Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, civile et politique du Cap Breton* (La Haye et Londres, 1760, in-12, p. 6) décrivant cette région dit : « la grande humidité du terrain s'élève presque continuellement en vapeurs ». On lit aussi dans l'ouvrage du Dr S. E. Dawson, *Canada and Newfoundland*, London, 1897, p. 170 : « Cape Enfumé, Smoke cape or *Baia des fumos*, derives its name from a very curious appearance of smoke ascending from the shore up the face of the cliff which led the old mariners sailing past to suppose the place was inhabited ». A ce propos, voir, *supra*, p. 121, l'opinion de Santa Cruz.

[3] Cap de Breton. *Mercator*.

[4] La première rivière.

[5] La seconde rivière.

[6] Nous croyons qu'il faut lire ici : *Rio de madeira*, = la rivière du bois de charpente. Alors que l'hydrographie espagnole (*Mantoue*) inscrit : *de buena madre* = de la bonne mère, *Vallard* donne : *de buena madeira* = du bon bois de charpente.

[7] La Belle Rivière.

[8] *Mercator* dont cette partie de sa carte de 1569, procède d'une carte analogue à celle de la Riccardiana, donne « S. Michel, p° de la terra ».

[9] Anses nombreuses.

[10] Rivière de la Baie.

[11] Petite baie.

[12] Perigo. *Mercator* = Péril.

[13] R. de la peleya. *Mercator* = la rivière du Combat.

[14] Rivière qui décrit une courbe ou qui fait un coude ?

[15] Rivière du Retour ou du Détour.

[16] Hautes montagnes. L'hydrographie espagnole donne ici *montañas verde* = montagnes vertes.

[17] Le Maillet ?

[18] Coste droite. *Desliens*.

[19] Rio fondo. *Cabot* = Rivière profonde.

[20] Coste longue. *Desceliers*.

[21] Costa desierta. *Cabot*.

[22] Nous croyons qu'il faut lire, non la rivière des chiens, ni, comme *Mercator* : R. de perras = R. des chiennes, mais bien : de peras = des poires.

[23] *Cabot* donne : Costa de don marti. Peut-être faut-il lire : « Costa de Diego Gomez ». Rappelons que « domiz » ressemble à *domar* = dompter, et que « capreir...s » rappelle l'idée de bouquin ou de chèvres. L'*Harleyenne* donne ici : Coste basse de Dieu ; *Desceliers* : « Coste de Dieu », suivi de « Gomiz corezizg » (?) voir *infra*, p. 222.

[24] Rivière d'Argent. R. da pria. *Mercat.* = R. de la Plage.

[25] Récifs ou brisants.

[26] Les Dunes.

[27] C'est la seule carte portugaise où nous ayons rencontré le nom d'*Anorobegua* ou son équivalent. Voir *supra*, p. 159.

lusitaniens qu'on relève à l'entrée méridionale du golfe Saint-Laurent et le long de la côte de la Nouvelle-Écosse sur les cartes portugaises et dieppoises du XVI[e] siècle, furent donnés. Les seuls dont il soit possible de déterminer l'origine se trouvent mentionnés dans les lettres patentes (*Carta de Doaçao*) octroyées par Emmanuel le Fortuné à João Alvarez Fagundes, gentilhomme portugais, le 13 mars 1521. On lit dans ce document que le roi ayant promis à Fagundes, par cédule antérieure, la seigneurie des îles et terres qu'il découvrirait, cette condition se trouvant réalisée, S. M. lui octroyait :

La terre dite ferme, à partir de la ligne de démarcation qui sépare les possessions de la couronne de Castille, du côté du Sud, jusqu'à la terre découverte par les Corte-Real; en plus, la baie d'Anguoda [de l'aiguade], sur la côte Nord-Est et Sud-Est, les îles auxquelles Fagundes a donné son propre nom : *a que elle pos nome ffagumdas*, c'est-à-dire : *Sam Ioam*, *Sam Pedro*, *Santa Ana* et *Santo Antonio*; l'archipel de *Sam Panteliom* avec l'île de *Pitiguoem*, et les îles des Onze Mille Vierges et l'île de Santa Cruz, qui est tout près du banc, et une autre île qui s'appelle *Santa Ana*, aperçue mais non encore revendiquée [1].

Si ce texte renferme seulement trois ou quatre noms qu'on retrouve dans les cartes dont nous nous occupons, au moins contient-il des renseignements de nature à expliquer le rôle des Portugais dans l'exploration de la Nouvelle-Écosse à l'époque des découvertes.

Un premier point à décider c'est où se trouvait exactement la partie continentale attribuée à Fagundes. La première carte qui l'expose est celle de Lazaro Luiz, dressée à Lisbonne en 1563 [2]. Sur la partie correspondante à la Nouvelle-Écosse, et, selon l'échelle de ce cartographe, entre 46° et 54° lat. Nord, on lit : *La terra Doo laurador que descobrio Joaom Aluerez*. Les noms qui s'y trouvent inscrits sont les suivants :

C. bretaom.	Angraas.	Costa de loeste.
Estrecho de Isla.	R° comprido.	

Au large est une île dénommée *Y[a] aluarez*. Si la carte de Luiz n'est que de 1563, l'île d'Alvarez figure dans des œuvres bien plus anciennes, telles que Freducci, Kunstmann n° IV et Miller n° I, sous le vocable de *Illa* (et *Yllas*) *de Johã esteues*, tandis que Vaz Dourado la nomme explicitement : *Fagunda*. Ajoutons qu'il n'existe en réalité aucune île dans cette position, et

[1] E. A. de Bettencourt. *Descobrimentos, guerras e conquistas dos Portuguesês em terras de Ultramar nos seculos XV e XVI*. Lisboa (*s. a. sed* 1881), in-4°, t. I, p. 132-135.

[2] Atlas. Acad. roy. des Sciences de Lisbonne. L'Amérique septentrionale a été reproduite par M. de Bettencourt, *op. cit.* ; l'Amérique du Sud par M. le baron de Rio Branco, *op. cit.*, pl. 16.

qu'on ne peut la confondre avec l'île de Sable, puisque Luiz et Dourado marquent en même temps et plus rapprochée du continent, une île, anonyme dans Luiz, mais nommée par Dourado et nombre de cartographes antérieurs, *Sablom*. Nous ne voyons dans ces tracés qu'une interprétation graphique, plus ou moins arbitraire, de la croyance répandue au Portugal (et peut-être ailleurs) sur le résultat des entreprises transatlantiques de Joao Alvarez Fagundes.

Les Espagnols cependant tout en inscrivant sur leurs cartes (Weimar, Ribeiro, etc.) l'Y[a] *de Juan esteuez* ne semblent pas avoir connu l'explorateur portugais. Ainsi le célèbre cosmographe Santa Cruz dans son *Islario*, dit seulement : « Por cinquenta leguas esta une ysla llamada *Joan esteuez* la qual se disse assi por un piloto que la descubrio assi llamado veniendo a pescar : — A cinquante lieues il y a une île appelée *Joan Esteuez*, ainsi nommée d'après un pilote de ce nom qui la découvrit en allant à la pêche[1]. »

Quoi qu'il en soit, la découverte de cette région, — et c'est le plus important, — était attribuée, au moins par les Français, dès la première moitié du XVI[e] siècle, aux Portugais. Témoin ces vers de Jehan Mallart :

Comme isle et faict de la terre aux bretons
Passe cest isle icy que dessus marque
Tourne la coste au oest et est suest
Jusques à la riuière Nouemberque
Tout de nouueau descouuerte et celle est
Assize par trente[2] degrez et disent
Aucuns pillotz qui toutefoys mesdisent
Que icy on trouue ung assez bon passage
Car nul nen a encore trouué lusaige
. . . .
Le long de la coste ainsy comme lon marque
Jusques a la riuiere Novemberque
Laquelle fut descouuerte nagueres
Les portugais avec plusieurs carrieres
Et despaignols..... [3]

On sait que Fagundes établit sur cette côte des pêcheries de morue et

[1] Ms. de la Bibliothèque de Besançon, ex-cardinal DE GRANVELLE, f° 57, verso.

[2] « Passé l'Isle de Saint-Jehan tourne la coste à l'Oest et Oest Sud-Ouest, iusques a la riuiere de Norembergue nouvellement découverte qui est à trente degrez. » Les *Voyages aventureux du capitaine Ian Alfonce*, Poitiers, 1559. Mais le Ms. de la *Cosmographie* d'ALFONSE (prototype de MALLART et des *Voyages aventureux*) porte : « La dicte riviere est par quarante et deux degrez du polle arctique ».

[3] *Premier livre de la description de tous les portz de mer de lunivers*. Ms. Bibliot. nat., franç. 1382 et 13 371, et *Jean et Séb. Cabot*, pp. 222-229.

tenta même de la coloniser[1]. Jusqu'à plus ample informé nous devons voir dans ce fait le point de départ de la nomenclature portugaise qu'on relève sur la côte orientale de la Nouvelle-Écosse dans les anciennes cartes portugaises et dieppoises aujourd'hui connues.

DESLIENS

Le fac-similé de la mappemonde dieppoise de 1546, dite de Desceliers, exécuté par Rembiélinski et inséré dans les *Monuments* de Jomard, avait fait connaître pour ce littoral une nomenclature nouvelle. La découverte du premier Desliens, qui est la plus ancienne carte connue de cette catégorie, montre qu'en France on possédait au moins dès 1541 une connaissance plus étendue de la région Sud de Terre-Neuve. Mais ce qui ne laissa pas d'étonner fut d'y voir tant de noms nouveaux, la plupart traduits du portugais ou inscrits dans cette langue même, mais dont rien ne portait à soupçonner l'existence d'après les documents ou les cartes lusitaniennes décrites. En effet, on relève dans ce Desliens, sur la côte de la Nouvelle-Écosse, à partir de la pointe terminale de l'Ile du Cap-Breton, les désignations suivantes :

R. ceco [2].	Montaignes.	Palmar.
S. denis.	R. de fundo [5].	Praia.
R. S. mich(el).	Come darea [6].	Picalles [11].
Baye de peros [3].	Coste droicte (*bis*).	Castannal [12].
R. de yella (yllas).	R. de peros [7].	Ausse.
R. p^{o}.	Coste diegomiz [8].	R. de montaignes.
C. de volte.	R. grande.	C. Grosso.
Les coudes.	Praia.	C. baixo.
De nos (?).	De guade.	Coste de medanos.
Manya (?).	C. de guade [9].	Medanos.
R. auoredo [4].	B. de cascada [10].	Anoranbegue.
Coste droicte.	C. de la baye.	

SÉB. CABOT

Sébastien Cabot, lui, et avec l'orthographe aussi inexacte que bizarre de

[1] Ms. de la Bibliothèque AGRELLA; Francisco de SOUZA. *Tratado das Ilhas Novas* (écrit en 1570), 2e édit. Ponta Delgada, 1884, pet. in-4°, p. 14, et *Discovery*, pp. 182-188 et carte IX.

[2] La rivière sèche.

[3] Nous croyons qu'il faut lire : la baye des Poires, traduction de *Baia de peras*.

[4] Rivière boisée.

[5] Rivière profonde.

[6] Nous ne voyons que *Comedoria* = rations.

[7] *R. de peras* = rivière des Poires.

[8] Côte de Diego Gomez. Quel est ce GOMEZ ; serait-ce Estevam ? En tout cas nous croyons y voir la forme originale de la désignation : « Coste de dieu, des deux *Desceliers*, voire de l'*Harleyenne*.

[9] Cap de l'Aiguade (?).

[10] *B. de cascata* = baie de la cascade.

[11] *Piçarral* = lieu rocailleux.

[12] Châtaigneraie (?) Alonso de CHAVÈS donne *R. de castañar*.



[illegible] de la [illegible]. Jusqu'à plus ample [illegible] devons voir dans ce fait le point de départ de la connaissance [illegible] qu'on relève sur la [illegible] de la Nouvelle-France dans les [illegible] cartes portugaises [illegible] aujourd'hui connues.

[illegible] de la mappemonde [illegible] de [illegible] par [illegible] dans les [illegible] avait fait [illegible] pour ce littoral une [illegible] de premier [illegible] qui est le plus [illegible] catégorie [illegible] qu'en France on possédait [illegible] plus étendue de la [illegible] d'après les [illegible]. En effet, [illegible] de la Nouvelle-France [illegible] de la [illegible] :

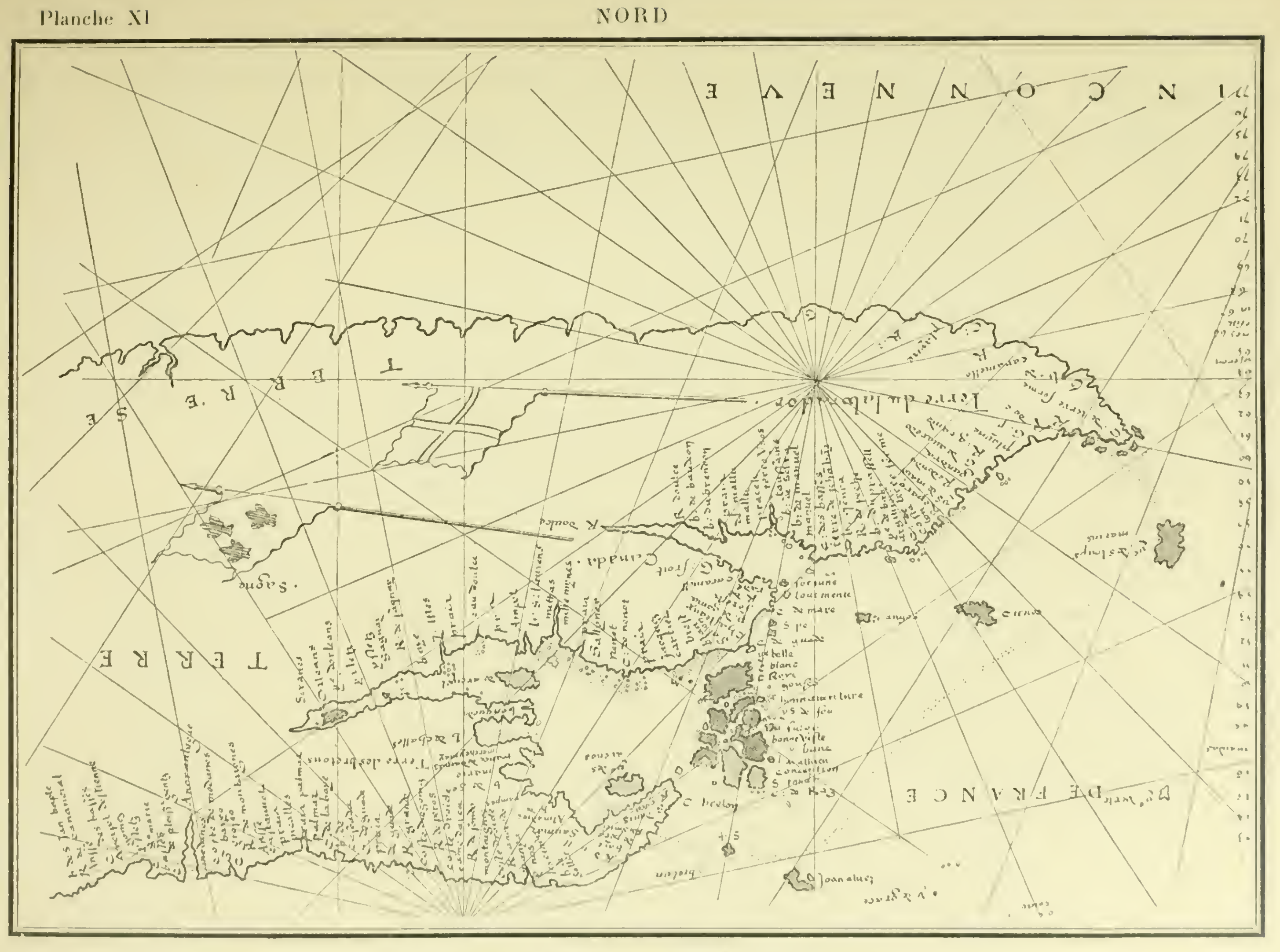
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Penta.
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	B. de [illegible]	Anse
[illegible]	[illegible]	B. de [illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	

[illegible]

[illegible]

Planche XI

NORD



L'AMÉRIQUE DU NORD SELON DESLIENS
1541
(Bibliothèque royale de Dresde.)

toutes les autres parties de sa mappemonde, inscrit seulement les noms suivants :

Pº formoso [1].	Cacomedas [5].	Costa desierta [7].
Baya pequegna [2].	Montagnas.	Rio de peros [8].
Costa dabida [3].	Rio fondo [6].	Costa de don marti.
Rio dabol [4].	Rio daruo (?).	Aracife.
		Los medanos.

Lorsque le géographe étudie ces deux dernières nomenclatures et celles qui vont suivre, il est frappé, malgré des répétitions évidentes, reconnaissables sous de grandes déformations, de la variété des noms, que l'on peut cependant ramener pour la plupart à une étymologie lusitanienne. Il y en a un certain nombre dont nous devinons les modifications successives, mais sans pouvoir en indiquer l'origine. *Comecadecena ; Comeconda ; Comedesca ; Cacomedas*, nous paraissent des déformations d'un seul et même nom, encore introuvable. Il y a une série de désignations d'apparence non moins bizarre et qui semblent s'être formées en empiétant sur leurs voisines. *Costa de do miz capreir's*[9] *; Coste diegomiz; Gomeucaierirq; Gomizcaririzq; Coste de Diego Gomez ; Coste basse de dieu ; Coste de dieu.*

Nous voyons dans ces noms portugais la preuve de fréquents atterrissages faits par des marins du Portugal et dans une période assez restreinte, puisque nos listes ne semblent couvrir qu'une vingtaine d'années. C'est pour démontrer cette activité maritime, provoquée, ce semble, non pas seulement par l'industrie des pêcheries, mais aussi par l'espoir de faire des échanges avec les Indiens et même établir des colonies, qu'il y a intérêt à reproduire la nomenclature inscrite sur les cartes dieppoises du XVIe siècle arrivées jusqu'à nous :

[1] Lire sans doute : Rio fremoso = la Belle Rivière. *Viegas.*

[2] Petite baie. Cette orthographe trahit la main d'un graveur qui n'employait pas le tilde.

[3] Costa dobrada. *Riccard.*

[4] Rio auoredo. *Desliens.* R. d'arbres. *Descel.*

[5] C'est probablement l'inintelligible « Comeconda » de l'Harleyenne.

[6] Rivière profonde.

[7] C'est la seule carte qui donne « desierta ». Il faut sans doute lire « direita ». Coste droicte. *Descel.*

[8] Ce serait « Rivière de chiens », mais nous opinons pour « peras », poires.

[9] Cette désignation bizarre et le premier mot de la suivante étaient sans doute dans l'original : « Coste de Diego Gomez ». *Cf.* le DESLIENS de 1541.

HARLEYENNE, s. d.

St Pierre.
C. berton.
C. de bnedor.
R. de St Jehan.
Coste de Rinny.
Costa de Leteneste.
B. pequa (pequena).
Entrée du destroit.
C. vngras (angra?).
B. de Ilheo.
P. Aguada.
Paugno.
R. de paleia.
R. grande.
R. de buelta.
R. de paleia.
Costa de brada.
R. de volta.
Ancon des ysles.
C. dangra.
R. de montes.
R. de castonal.
Serras.
Comeconda.
C. de gao.
Los rios.
Defmia.
R. de ozo.
Gommeaierirq.
Costa do[la].
Gouffre de la +
Coste basse de dieu.
Medanes.
R. des ysles.
Anorobagra.

DESCELIERS, 1546.

St Paul.
St Pierre.
Coste des bretons.
Terre des bretons.
B. petite.
R. fremose.
St Michel.
Ansses.
B. des ys.
P. agnada.
Paugno.
R. paleta.
Coste deble (double).
Les coudes.
R. de Volte.
C. dansse.
Les montaignes.
R. du noroest.
R. darbres.
R. fine.
R. de Longue.
Coste droicte.
R. de
Coste de dieu.
Gomiz carezizq (?)
Les medanos.
C. des isles.
Anorobaga.

DESCELIERS, 1550.

S. Paul.
S. Pierre.
C. breton.
Terre des bretons.
R. fremose.
Ansses.
Idnses (?).
R. de baya.
Baya pequena.
Perago.
I pallia.
Coste do brada.
R de Volte.
Os condes.
C. dausse.
R. de mõtaignes.
R. daraore.
Cap. p[o].
R. funa.
Comecõ da serras
C. de longa.
Coste droicte.
R. de la croix.
Coste de dieu.
Praias.
Os medanos.
C. des y[s].
Anorembega.

XI

CONFIGURATIONS PROGRESSIVES

I. — BENEDETTO ET ALFONSE

Alors que les cartographes dieppois restaient plongés dans l'erreur à l'égard de la véritable conformation de Terre-Neuve, erreur qu'ils devaient commettre longtemps encore, une année seulement après l'atlas de Roze, apparut une carte, malheureusement très succincte, mais dont la perfection relative ne laisse pas d'étonner.

GIO. BENEDETT 1543.

Elle fait partie d'un portulan sur peau de velin [1], mesurant 22 centimètres de largeur sur 15 de hauteur et composé de dix-neuf feuillets, dont plusieurs contiennent des tables et des roses des vents, avec les désignations : SVEST, SVSVEST, OEST, LA SCOUDRILLE, POVR LA BALESTRE. Au commencement, se trouve une carte pliée en dix et d'une surface totale de 65 par 45 centimètres. C'est un planisphère s'étendant à l'Ouest jusqu'à l'Océan Pacifique et à l'Est jusqu'à la Chine ; au Sud, au delà du détroit de « Magaillon », en traçant les terres antarctiques. Une des sections de la carte forme frontispice et porte un blason écartelé au 1 et 4, de *Cossé* (de sable à 3 fasces d'or denchées par le bas) ; au 2, de *Charno* (de sable au lion d'argent armé, lampassé et couronné de gueules) ; au 3, de *Gouffier* (d'or à trois jumelles de sable) ; et sur le tout, de *Montmorency* (d'or, à la croix de gueules cantonnée de seize alérions d'azur, deux et deux à chaque canton). Ce sont les armes d'Arthur de Cossé, maréchal de France, dit le maréchal de Cossé (frère du maréchal de Brissac), né vers 1512, mort le 15 janvier 1582.

Quant à la carte, elle porte dans la bordure les lettres G B et la date très nette de 1543 en chiffres arabes. Selon nous, ces initiales ne peuvent être que

[1] Collection de Mr. Henry YATES THOMPSON, à Londres, amateur éclairé, à qui nous devons un superbe fac-similé de cette carte, aussi belle qu'importante.

celles de Giovanni Benedetto que les Acquits de l'Epargne pour François I[er] désignent ainsi : « Jean-Marie dit Benediet du pays de Siennois, expert en cosmographie », et qui, le 25 avril 1538, reçut en don du roi « 50 écus d'or soleil pour s'entretenir à son service »[1]. Nous le retrouvons mentionné encore dans un Acquit de l'Epargne, non daté, mais pouvant être de janvier 1539. Cette fois, « Jean-Marie Benedict de Sienne » est qualifié de capitaine de navire, et il reçoit un don de 90 livres pour l'aider à vivre à la suite de la cour[2].

Dans ce portulan, la partie afférente à l'Amérique septentrionale est fort abrégée, mais néanmoins d'une certaine importance, comme le lecteur peut en juger par le fac-similé qui sert de frontispice au présent ouvrage.

L'ensemble de la carte et la configuration de ses parties, malgré leur caractère rudimentaire, sont bien en avance sur la cartographie de ces régions à l'époque où Benedetto les traça. La position et les contours du Labrador; le golfe avec l'esquisse de la péninsule formée par la baie des Chaleurs et celle du Cap-Breton; Anticosti dans les dimensions voulues et à sa vraie place; Terre-Neuve, surtout, d'un seul morceau pour la première fois et en sa véritable forme triangulaire, la base au Sud et non au Nord comme nous la verrons lorsque les cartographes dieppois se décideront à y voir une seule île, font de cette petite carte une œuvre unique en son genre au milieu du XVI[e] siècle. Aussi pourrions-nous la prendre pour conclusion de notre travail, puisqu'avec elle la région terre-neuvienne atteint sa forme réelle. Mais le savant siennois n'a pas fait école; sa carte semble même être restée inaperçue et il incombe à l'historien de retracer les phases diverses par lesquelles l'île de Terre-Neuve passa encore avant d'acquérir partout en cartographie sa configuration définitive.

C'est dans cet ordre d'idées que nous devons maintenant citer, comme la plus proche du portulan de Benedetto, une épure absolument française, également d'un grand intérêt, et qui non plus ne fut imitée. Elle remonte à Jehan Fonteneau, dit Alfonse le Saintongeois, mentionné antérieurement.

[JE]HAN ALFONSE

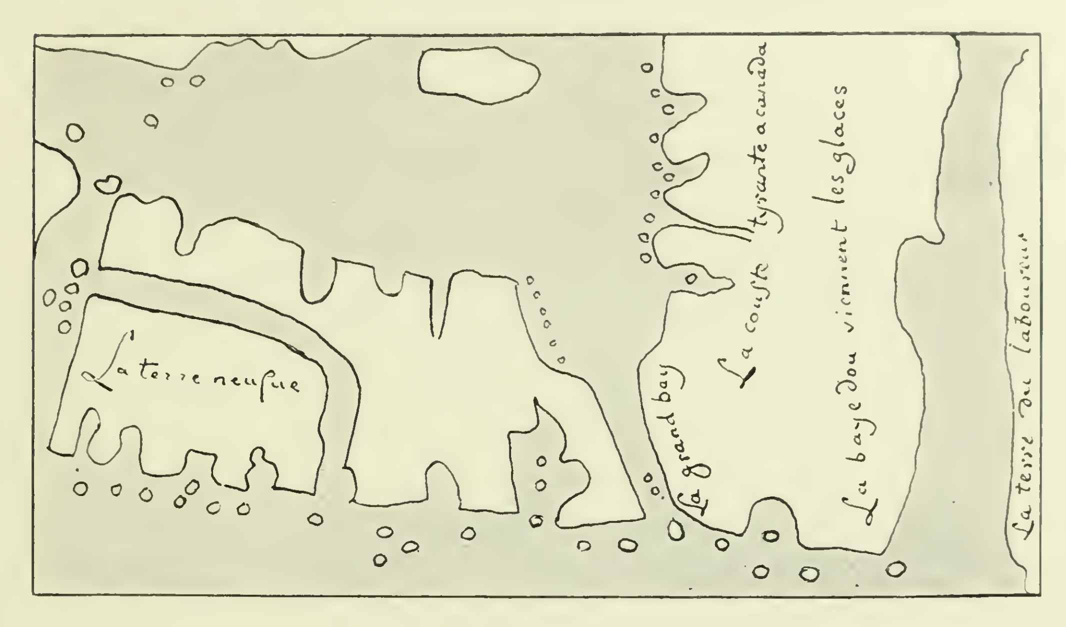
Revenu en France après un séjour de neuf mois au Canada où, dans l'été de 1542 il avait conduit les deux navires de Roberval, l'habile pilote compila une cosmographie[3], que nous avons déjà examinée, mais à un autre point de vue.

[1] Mandat à Jean de Laguette, daté de la côte Saint-André, *Catalogue des actes de François I[er]*; édition de M. Picot, de l'Institut, t. III, p. 537.

[2] *Op. cit.*, t. VIII, p. 189.

[3] *Cosmographie avec espere et régime du Soleil et du Nord en nostre langue françoyse composée par Jehan Allefonsce et Paullin Secalart cosmographe de Honnefleur*. Bibl. nation., Mss. français, n° 676 (ex-Baluze, 9, 125 a), f° 176, recto. *Jean et Séb. Cabot*, pp. 206-209.

On y remarque une délinéation de Terre-Neuve et des pays adjacents qui, malgré un caractère fruste et incomplet, mérite d'être signalée :



74. — Terre-Neuve selon Jehan Alfonse.

La nomenclature est assez restreinte, même en y ajoutant les noms cités dans le texte descriptif. Les voici tous :

Isles de la damoiselle.
Baye des bytes [1].
Isle de la grande Baye [2].
Baye de la Cramaillère.
Cap Rouge.
Isle de Raguelay.
Isle le Carpont.
Les belles isles (51° 20′)
Cap de bonne veue.
Isles de feu.
Islet des apouas (48°).
Baie de St-Jean.
Isles d'Espoir.
Baye de l'islet.
Baie dicte Rogneuse.
Cap d'espoir (47° 20′).

Des années s'écouleront avant qu'on construisit une carte se rapprochant autant de la vérité que ce croquis de Jehan Alfonse. Certes, l'île de Terre-Neuve est de forme inexacte et encore fragmentée, mais en deux sections seulement. Le tronçon méridional trouve son explication et son excuse dans les profils de la presqu'île d'Avalon qui, en réalité, tient à la masse par un isthme si étroit que les cartographes restèrent un quart de siècle sans le connaître.

Dans le texte de la cosmographie, on relève la phrase suivante, laquelle

[1] Ici Cartier donne : Havre des buttes. On appelait aussi « byte », une certaine pièce de bois plantée sur le pont d'un navire.

[2] A l'entrée du détroit de Belle-Isle.

s'accorde parfaitement avec le tracé du pilote saintongeois. Il s'agit, ce semble, de notre baie de la Conception : « Baie laquelle attraverse toute la terre-neufve jusques la coste de l'Est et Ouest et faict du cap de Ratz une isle ». C'est l'origine du passage suivant des *Voyages aventureux du capitaine Jan Alfonce* : « Auant que tu t'approches du gouffre [*sic pro* golfe] de S. Iehan, tu en trouueras un autre qui fait de la Terre-neufve une isle [1] », phrase qui est ainsi versifiée par Jehan Mallart :

Et de la [le Labrador] va la coste justement
Au susserœst et au suest trop plus
De deux centz lieux et faict pour le surplus
De terre neufue une isle en ceste rotte
Force isles a tout au long de la coste
. . . .
La coste gist jusques au cap de ratz
. . . .
Passe le cap de ratz tourne la coste
Au œst et va jusques au goulfe S[t]-Jean
. . . .
Car il y a ung aultre goulfe aussy
Duquel se faict de terre neufue vne isle [2].
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

[1] *Voyages auentureux*, f[os] 27 et 28. Le privilège n'est pas du 7 mars 1547, comme on l'a cru. Ni ce privilège, ni celui du *Bisselin* ne sont datés. La date « Escouan le 7[e] iour de mars 1547 » ne vise que l'ordonnance de Henri II au sujet de la contrefaçon des livres privilégiés. Mais si les *Voyages auentureux* ne furent imprimés qu'en 1559, il est bon de noter que Terre-Neuve continua à être reproduite sous une forme fragmentée jusqu'à la fin du XVI[e] siècle.

[2] *Jean et Sébastien Cabot*, pp. 222-229.

XII

CONFIGURATIONS PROGRESSIVES

II. — VALLARD ET LES DERNIERS DESCELIERS

L'atlas que nous allons décrire porte sur le titre un globe terrestre et la devise : *Dieu pour espoir*. Au-dessous, on lit : *Nicholas Vallard de Dieppe dans l'année 1547*. Sur une des cartes de l'Amérique se voit un écusson portant d'argent à la croix de Saint-André de gueules, chargé de cinq besants d'or, deux en chef, deux en pointe, un au centre, et en chef une étoile, ou molette, de sable[1]. Nous n'avons pu identifier ni les armes ni la devise.

Sir Frederick Madden et Kohl n'ont vu dans le nom de Vallard que celui du propriétaire et dans le millésime de 1547, l'année quand ce dernier possédait l'atlas. Nous partageons leur opinion. Œuvre d'un cartographe portugais, elle a pu être acquise en Portugal ou importée de ce pays à Dieppe après 1546. Car si l'atlas avait été avant dans cette ville, Desceliers, dont la demeure n'en était éloignée que de six kilomètres, lui aurait emprunté sa configuration de Terre-Neuve, puisque c'est ce qu'il fit pour ses planisphères de 1550 et 1553. Quant à l'année où l'atlas de Vallard fut composé ou dessiné, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est postérieur au retour de Jacques Cartier de son troisième voyage (automne de 1542).

Le point de rattache entre la carte de Vallard et le Portulan portugais

[1] Cet atlas comprend 8 pp. prélim., tables et 15 cartes de 570 mm. de largeur sur 392 mm. de hauteur, ornées de miniatures. Carte 5, les côtes du Brésil ; carte 9, le Canada, Terre-Neuve et le littoral de l'Amérique du Nord ; carte 10, Nouvelle-Espagne, Sud de l'Amérique du Nord, Amérique centrale et Colombie ; carte 11, Colombie, Guyane, Nord du Brésil ; carte 12, le Brésil, la Plata. Collection de feu sir Thomas Phillips à Cheltenham (en 1889), nº 15196. Provient de la bibliothèque de Talleyrand, vendue le 8 mai 1816 (nº 3416 du catalogue), environ 12 livres sterling.

Une réduction partielle se trouve dans la *Discovery of Maine*, de Kohl, pl. XIX. Voir aussi *Jean et Séb. Cabot*, nº 24, pp. 219-220.

217, que nous citerons au chapitre suivant, consiste dans la configuration générale de Terre-Neuve, et le progrès cartographique se voit par la péninsule septentrionale de l'île, laquelle maintenant se trouve soudée à la masse.



75. — Terre-Neuve selon Vallard.

L'ensemble, évidemment, s'achemine vers une île unique, et sous cette forme encore rudimentaire, Terre-Neuve continuera de figurer dans nombre de cartes lusitaniennes, dieppoises et italiennes. Mais, fait bizarre, la configuration générale, malgré le progrès incontestable qu'elle dénote, est l'inverse de la réalité. En effet, si l'on place au Sud ce qui dans ces contours terre-neuviens se trouve au Nord on obtient un tracé relativement moins inexact.

La nomenclature est plus que jamais portugaise mais additionnée de plusieurs noms francisés :

Côtes du Laborador :

1. C. grant[1].
2. Rio porques.
3. Rio bono.
4. Rio do crano.
5. Terra natal.

[1] Nous suivons l'orthographe donnée par Kohl, *op. cit.*, n'ayant pu nous en procurer d'autre.

6. C. do mannel.
7. B. dos Santos.
8. C. de pichel.
9. C. Fria.
10. C. finisterre.
11. Banc corvo.
12. Croix.
13. Chatiaux.

Au large :

14. Belle ile aca.
15. Ile de fichona.
16. Demo.

Côte E. de Terre-Neuve :

17. Belle Ile.
18. Ile de grat.
19. Ile de ficho.
20. I. S. Jullien.
21. Ile echenao.
22. Ile puanto.
23. Ile de fuogo.
24. Ile des oiseaux.
25. C. de bon viste.
26. De Senan (St Ciria?)
27. Bacaillan.
28. B. de concepcion.
29. Ile blanco.
30. C. de spera.
31. Ile despoir.
32. Forillon.
33. Rio fremoze.
34. C. de Rax.

Sud de Terra-Nova :

35. Port de X.
36. C. S. Marie.
37. Ile de plaisance.
38. S. pierre.
39. C. breton.

Au large :

40. Ste croix.
41. Ste croix (*bis*).
42. Do breta [1].

Dans le golfe Saint-Laurent :

43. Rio do Canada.

Lorsque, après la confection du planisphère de 1546, Desceliers connut celui que possédait Nicolas Vallard, son concitoyen, il en adopta les configurations terre-neuviennes, comme on le voit par le tracé ci-dessous, emprunté à sa carte de 1550 [2] : DESCELIER DE 155



76. — Terre-Neuve selon le Desceliers de 1550.

[1] Plus à l'Est, on relève d'autres iles : *d'arnes* (pro *dos cirnes*), *Illa argua*, *Illa zanua* ; toutes quatre absolument inintelligibles.

[2] Mappemonde sur peau de velin, de 2m,15 × 1m,35 portant, en grosses lettres majuscules : FAICTE A ARQVES PAR PIERRES DESCE-

La nomenclature est plus complète que dans Vallard et en grande partie francisée :

Côte du Labrador:

R. Grande.
C. de forestz.
B. ronde.
Ye de fets de moto.
G. de Ropt° (Reparo).
Coste droite.
R. dauena.
Coste do brada.
C. de terre ferme.
R. de bonne viste.
Ye dos barreir(os).
G. du pracel.
B. escura.
G. escura.
Terre de Jehan Vaaz.
G. des basses.
G. de Manuel Pinho.
G. de touham.
B. de Serra.
B. des Sainets.
Terram vsq. (*ussos* ou Terre des ours).
G. du pracel.
G. de brandan.
C. de maluas.
R. doulce.

Côte S.-E. du Labrador :

G. froit.
R. de caramellos.
C. de finistuam (finisterre).
C. de mure.
Blanc.
Crois (croix blanche ?).
Chasteaulx.
Ye de tourmente.
Ye de fortune.
Y. de atel.

Côte E. de Terre-Neuve :

1. Bellisle.
2. Ye de grat.
3. Ye de ficho.
4. Ye de St iulien.
5. Ye eschonao.
6. Ye de puanto.
7. Ye mor.
8. Ye des oyseaulx.
9. Ye de corques.
10. Ye de freilis.
11. C. de bonne viste.
12. B. de Se cirya.
13. Baccalian.
14. B. de conception.
15. Cõfalcon.
16. Le banc.
17. C. despoir.
18. Forillon.
19. R. fremose.
20. C. de Raz.

Intérieur de T.-N. :

21. C. Rox (o).
22. G. dos moe's (?).
23. Le banquiet.
24. Notre dame.
25. C. S. Francoys.
26. Lermite.

Côte S. de T.-N. :

P. de +
C. Ste Marie.
Ye de plaisance.
27. B. Ste Marie.
28. C. Roxo.
29. La nicator.
30. Le bellise.

Considéré dans son ensemble, le tracé Vallard-Desceliers renferme à l'état latent, pour ainsi dire, les principaux caractères géographiques de Terre-Neuve. Dans la grande péninsule septentrionale, mais erronément orientée de l'Ouest à l'Est, on devine la presqu'île du Petit-Nord ; dans l'île au Sud-Est l'appendice d'Avalon, et dans l'île au Sud-Ouest la presqu'île du cap St-George, ou bien l'angle terminal de la côte à l'Occident. Aussi suffit-il, par

LIERS PBRE . LAN 1550. Conservée au British Museum, *Add. mss.* No 24065, elle a été récemment publiée en fac-similé photographique aux frais de Lord CRAWFORD. On y remarque le blason royal de France avec la couronne fermée (HENRI II) et les blasons de Claude d'ANNEBAUT et d'Anne DE MONTMORENCY. Cette carte est décrite (avec plusieurs erreurs) dans *Jean et Sébastien Cabot*, no 27, pp. 229-231. Voir *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1899, no 6, et notre hors-texte no XV.


DE FRANCE:

NORD



MAPPEMONDE ATTRIBUEE A PIERRE DESCELIERS

Faite à Arques, 1546



ER DESPAIGNE:
ER DE FRAN CE:
CANADA:

NORD



PLANISPHERE DE PIERRE DESCELIERS
ARQUES 1550
(British Museum)

la pensée, de supprimer les détroits imaginaires qui dans cette catégorie de cartes séparent les prétendues îles de la masse compacte, pour voir apparaître Terre-Neuve en sa forme triangulaire, déformée sans doute, mais commençant enfin à se rapprocher de la réalité.

Desceliers resta fidèle à ses contours néo-portugais de 1550, car la dernière carte que l'on possède de lui et qui est datée d'Arques, 1553[1], reproduit sa configuration de Terre-Neuve, telle que trois années auparavant il l'avait empruntée à Vallard. DESCELIERS DE 1553.

[1] « Mappemonde sur quatre grandes feuilles de vélin admirablement conservées et assemblées, n'ayant pas moins de 2 mètres et demi carrés ». MALTE-BRUN, *Bulletin de la Soc. de Géographie*, t. XII, 1876, p. 294. Elle porte l'inscription : *Faicte à Arqes par Pierres Desceliers, prebstre*, 1553. C'était en 1875 la propriété de M. l'abbé Sigismond DE BUBICS, de Vienne. Nous ne la connaissons que par un agrandissement de la photographie minuscule prise lorsque cette carte figura à l'Exposition de géographie au Pavillon de Flore.

XIII

CARTES LUSITANO-FRANÇAISES

C'est, naturellement, la suppression graduelle des séparations arbitraires



77. — Le Portulan portugais 217.

dans les tracés de Terre-Neuve qui, dorénavant, sera le principal trait dis-

tinctif des progrès hydrographiques. Nous venons d'indiquer les débuts de cette évolution en France. Il faudrait maintenant montrer ses commencements chez les Portugais. Malheureusement, les premières cartes qui l'exposaient sont inconnues. Il n'existe plus guère que Vallard, et c'est seulement une copie de quelque carte dieppoise lusitanisée (ou l'inverse).

LE PORTUL. 217

Il en est de même du *Portulan portugais 217*[1], qui vient ensuite. Nous y voyons qu'à Lisbonne comme à Dieppe, le résultat de la découverte du détroit de Belle-Isle fut de donner d'abord à Terre-Neuve la forme d'un archipel, mais en diminuant graduellement le nombre de ces îles imaginaires et, par suite, d'augmenter les dimensions de celles qu'on conservait.

Les points saillants dans cette configuration sont l'île centrale et ses annexes au Sud. Quant à la grande île entre le Labrador et le nucleus, c'est évidemment une conception rudimentaire de la presqu'île du Petit-Nord et que nous allons bientôt voir rattachée à la masse, formant avec celle-ci le type de toute une catégorie de cartes essentiellement dieppoises.

La nomenclature renferme quelques noms nouveaux pouvant servir à identifier les similaires transformés de ce spécimen :

Côte Est du Labrador :

1. De fortuna.
2. De tormenta.
3. I. bela.
4. C. de grat.
5. I. de S. Julians.
6. De puanto.
7. Do fogo.
8. Daues.
9. De frei luis.
10. C. de boavista.
11. B. de s[ta] ciria.
12. Bacalhas.
13. C. de S. frr[ro].
14. Comtatio.
15. C. de spera.
16. Farillho.
17. C. raso.

Côte Sud de T.-N. :

18. P. do cruz.
19. C. de Sta m[a].
20. I. plasamse.
21. I. de St p[o].
23. As virgenes.
24. S. cruz.
25. Do bertão.
26. Fagumda.
27. De Sable.

Une carte presque identique, mais d'un plus beau travail, est celle que le lecteur trouvera ci-jointe. Également anonyme et non datée, nous l'appellerons, faute de mieux, la *Carte portugaise du Dépôt*[2].

CARTE POR[T]. DU DÉPÔ[T]

La configuration de Terre-Neuve y est encore celle du prototype de Vallard. Trois péninsules très accentuées à l'Ouest semblent cependant indiquer une connaissance un peu plus exacte des baies Notre-Dame, Bonavista et de

[1] Planisphère anonyme et non daté Ms. sur parchemin 0m,91 × 0m,69. Bibliot. nationale. Inventaire n° 217 : encadré et exposé dans la galerie des chartes. *Suprà*, cliché 77.

[2] Planisphère sur parchemin de 1m,80 × 1m,10, richement enluminé et d'une calligraphie fort nette qui, cependant, n'empêche pas nombre de noms d'être inintelligibles. Nous les donnons tels quels. Dépôt hydrographique, archives 1. 0. 4. *Jean et Séb. Cabot*, n° 30, p. 238-39. Voir notre hors-texte n° XVI.

la Trinité. En outre, la presqu'île d'Avalon, pour la première fois, n'est plus représentée exclusivement sous la forme d'une île. Elle se trouve rattachée à la masse, comme dans la réalité, par un isthme étroit, lequel forme au Sud le fond de la grande baie de Plaisance, ainsi nommée dans cette carte même. Par contre, l'extrémité Sud-Ouest est encore flanquée de l'île imaginaire, à la place du grand angle où l'hydrographie moderne inscrit le cap Anguille et le cap Ray.

Quant à la nomenclature, elle est nombreuse et intéressante, bien que reproduisant de façon servile certains noms qui durent être incompréhensibles pour le cartographe portugais comme ils le sont pour nous :

Côte S.-E. du Labrador :

Rio doçe.
Rio dos carameles.
B. fria.
C. de finisterra.
Y. de saluages.
Crois blanc (croix blanche ?)
Y. da fortuna.
Y. de batel.
Belailha.

Côte Est de T.-N. :

Y. de grate.
Y. de ficho.
San Juliã.
Y. deschenanti.
Y. moi.
Y. de fogo.
Y. danes.
Freilniz.
C. de boanista.

Au large :

I. daruoredo.
I. dos cirnes.
Fagundes.
Sablom.
B. de s. ciria.
Bacalhas.
B. de cõceicã.
Contaliã.
C. des pera.
Y. des pera.
Farilhom.

A l'intérieur[1] :

Seroy.
G. dos machas.
Nostre dame.
Ranft.
S. Catheline.

Côte S. et S.-O. :

P. S^a^ cruz.
C. de S. M^a^.
Placsanse.
Virgines.
Pleine.
Lenicaan.
Lebuine.
B. de S. maria[2].

Ces délinéations terre-neuviennes continuèrent à prévaloir en Portugal, car la carte dressée à Lisbonne par Bartolomeu Velho en 1561[3], c'est-à-dire avant qu'il n'allât offrir ses services à Charles IX, les expose fidèlement :

ART. VELHO

[1] Placés en sens inverse, ces cinq noms semblent se rapporter exclusivement à la côte occidentale de Terre-Neuve.

[2] Nombre de ces noms sont déjà dans Desceliers et Vallard. Mais au lieu de *B. fria*, *Deschenanti*, *Contaliam*, *Lebuine*, nous y lisons : *G. froit*, *Eschenao* et *Eschoudo*, *Confalcon* et *La bellise* (balise).

[3] Planisphère manuscrit de $1^m,20 \times 2^m,55$; conservé à la bibliothèque de l'Institut royal des Beaux-Arts à Florence. Nous sommes redevables d'une photographie complète de la partie américaine de cette carte curieuse à l'obligeance de M. le baron de Rio Branco.

Dans un cadre, se trouve la date *1561*. Mais on relève aussi l'inscription suivante : *Bartholomevs Velivs Regivs Hidrographvs, Mathematvm Amator Faciebat Vlispone Año Ab India Lvsitanis obseqvente, LXIIII.* Barbosa Machado cite dans sa *Bibliotheca Lusitana*, t. IV, p. 68, une carte générale



la Terre [illegible], le [illegible] d'Avalon [illegible] n'est plus [illegible] sous la forme d'une île [illegible] au Sud [illegible] la grande baie de [illegible] Sud-Ouest [illegible] à la [illegible] grand angle [illegible] l'hydrographie moderne [illegible] et le [illegible].

Quant à la nomenclature, elle est [illegible] que [illegible] de façon servile [illegible] pour le cartographe [illegible].

[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible] de [illegible]	
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	S. [illegible]
[illegible]		
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
Y. de [illegible]	[illegible]	[illegible]
Y. de [illegible]	Sablon	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
Côte Est de T. N.	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	[illegible]
Y. de [illegible]	[illegible]	[illegible]
Y. de [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	

[illegible] en 1561 [illegible] fidèlement

[illegible]

NORD



CARTE PORTUGAISE DU DÉPÔT

Vers 1550

(Archives du Dépôt hydrographique à Paris)

Pour cette configuration de Terre-Neuve, Velho s'est inspiré d'une carte dieppoise presque identique aux Desceliers de 1550 et 1553. Les contours du Labrador et du Canada ainsi que la nomenclature sont cependant pris d'un



78. — Terre-Neuve, selon Velho, 1561-64.

dérivé du modèle que Sébastien Cabot a copié en 1544. A cet égard, il faut noter qu'ici les régions boréales de l'Amérique, au lieu de se prolonger à leur point extrême vers l'Ouest, de façon à atteindre l'océan Pacifique, comme dans toutes les cartes dieppoises, la côte bifurque au contraire à l'Est, de manière à reprendre les régions arctiques de l'Europe. Quant à l'Amérique du Sud, elle présente la forme renflée de cette partie comme l'expose le Desliens de 1541.

Nous espérions que la nomenclature, reproduite par un cartographe lusi-

du globe, faite par Velho pour le roi João III et terminée en 1562. Pour une reproduction en photographie de l'Amérique du Sud du Velho de 1561-64, voir l'atlas Rio Branco, pl. 14.

« Bartholomieu Viell Portugais, très humble serviteur de Vre Ma[te] [Charles IX] le faict entendre que pour raison de promesses que Vre Ma[te] luy a faict, à intercession de francoys dalbagno lucquoys, suivant Vre commandement, a laissé sa naturel patrye, femme, enfans et tous ses biens pour venir faire service a Vre Ma[te] et principallement pour le remonstrer les partyes des terres incognues... » Sousa Viterbo, *Trabalhos Nauticos dos Portuguezes nos seculos XVI e XVII*. Lisboa, 1898, fol., p. 315 et 322. Velho, « insigne mathematico e geometra », mourut à Nantes, le 22 février 1568.

tanien fameux, *cosmographo insigne*, comme l'appelle Barbosa Machado, et dressant des mappemondes pour le roi de Portugal, nous donnerait la véritable orthographe des noms portugais si dénaturés pour la plupart dans Desliens, l'Harleyenne, le Cabot et les Desceliers. Il faut en rabattre. Ses désignations sont aussi inintelligibles, sinon davantage. C'est même la raison pour laquelle malgré les numéros portés sur notre fac-similé, les noms sont ici omis.

Il y a cependant deux légendes qui sont dignes de remarque au point de vue de l'origine des configurations canadiennes, qu'elles démontrent provenir d'un prototype français, probablement dieppois. Ce sont, à l'extrémité occidentale de ce qu'on connaissait alors du fleuve Saint-Laurent, au delà des premiers sauts ou rapides, *Tutunagi :* témoignage de la troisième expédition de Jacques Cartier, et, comme dans le Cabot de 1544, *pora quino pde pasar*[1] *:* allusion à l'impossibilité où se trouva le navigateur malouin, le 28 septembre 1535, lorsqu'il voulut franchir l'extrémité occidentale du lac Saint-Pierre.

Nous retrouverons bientôt ces configurations mêmes adoptées par les cartographes italiens, avec la nomenclature traduite dans leur langue.

[1] Pour *por aqui no puede pasar.*

XIV

PREMIÈRE HÉSITATION CARTOGRAPHIQUE

Nous avons vu qu'une importante conséquence de la découverte du détroit de Belle-Isle fut, pour les cartographes dieppois, de séparer Terre-Neuve du continent, mais en morcelant l'île dont ils firent un véritable archipel. Le résultat fut tout autre chez les hydrographes portugais. Ils semblent avoir continué le détroit d'abord droit à l'Ouest ou au Nord-Ouest, sans retour vers le Sud, tout en ayant connaissance de la partie septentrionale du golfe Saint-Laurent. De là une série nouvelle de cartes lusitaniennes, qui remonte au moins à l'année 1546, comme on le voit par le portulan de João Freire[1], que nous estimons avoir été dressé en cette année.

JOÃO FREIRE

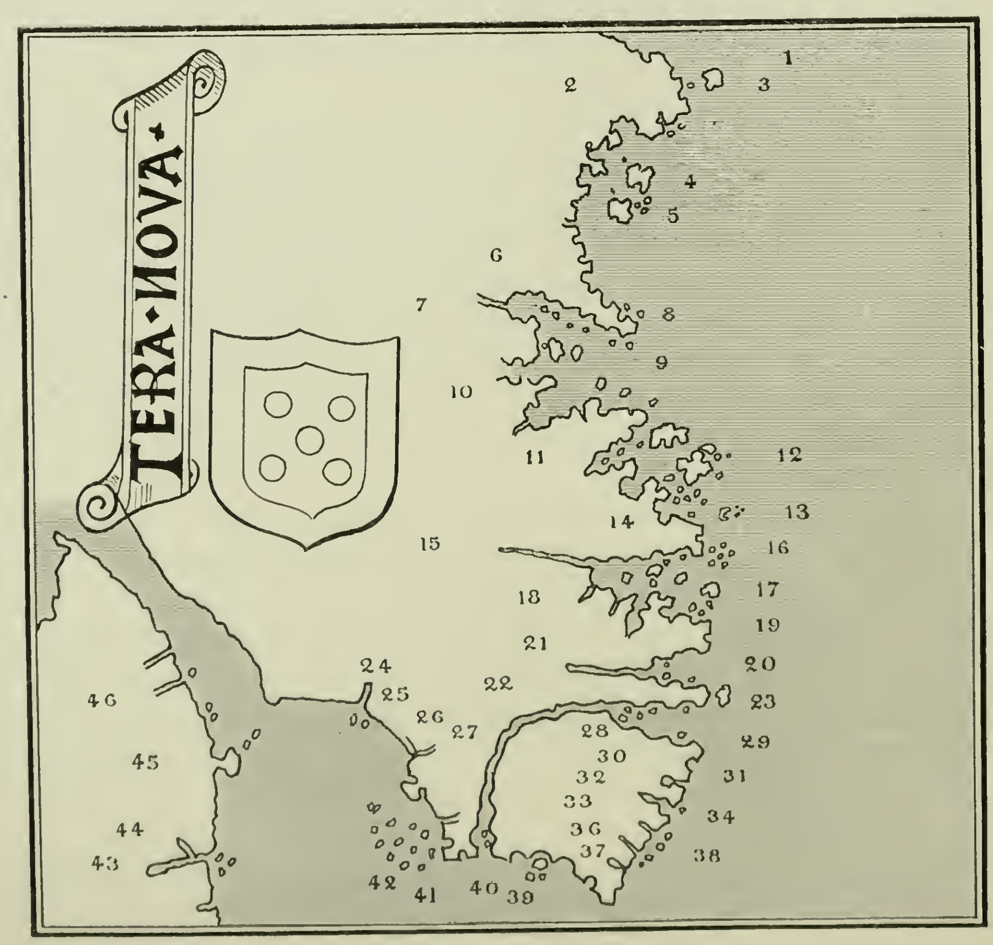
Sur une des cartes de ce portulan on lit (selon l'interprétation de Libri) : *Joham Freire a fez crades 1546*. Pour la raison que le pavillon espagnol y flotte sur Oran, ville qui fut prise par les Espagnols en 1509, tandis que l'on voit la bannière de Portugal à Ceuta, qui y fut plantée en 1530, le savant mais peu recommandable historien des sciences mathématiques en Italie[2], est disposé à en conclure que cet atlas a été dressé entre les années 1509 et 1530. Cependant, ainsi qu'il le remarque lui-même, le drapeau espagnol est également hissé sur le port de la Goulette, qui ne fut enlevé à Barberousse, par Charles-Quint, qu'en 1535.

Comme la première carte porte, de grand format, les armes de l'Empire, et que les trois derniers mots de la légende précitée sont d'une autre écriture

[1] SANTAREM. *Recherches sur la priorité de la découverte de la côte occidentale d'Afrique*, Paris, 1842, in-8°, p. 127 ; *Essai sur l'hist. de la Cosmographie*, Paris, 1872, in-8°, t. III, introduction.

[2] LIBRI. *Catalogue of the extraordinary collection of splendid manuscripts*. London, 20 mars 1859, in-8°, p. 184, n° 827. Vendu à cette occasion 91 livres sterling. On ne sait ce que ce portulan est devenu. Notre reproduction a été faite sur ce médiocre fac-similé lithographique ajouté au catalogue. Voir *Jean et Séb. Cabot*, pp. 220-221.

que le reste, on est fondé à se demander si, après sa confection, ce portulan n'a pas été acquis par un Espagnol. Dans ce cas, ce n'est nullement *crades 46*, mots dont nous ne saisissons pas le sens, qu'il faut lire, mais bien, comme l'inscrit d'ailleurs la carte elle-même et selon la forme espagnole d'apposer les dates : *Joham Freire a fez. — era de. 546*. Les mots *era de. 546* ne seraient donc qu'une interpolation faite par le propriétaire du portulan, qui aura cherché à remplir une lacune en rappelant que Freire vivait en 1546, ou bien encore que ce dernier fit le portulan en cette année.



79. — Terre-Neuve selon Freire. 1546.

Nous ne connaissons malheureusement ce portulan que par la description que Libri en donne et la copie fort imparfaitement dessinée qu'il y ajoute. Voici notre interprétation graphique des contours, à peine visibles dans la lithographie.

A première vue, il nous sembla que c'était un retour vers la forme péninsulaire connue par la fameuse mappemonde de Ruysch, à l'exception de la grande île du Sud-Est. Mais celle-ci ressemble trop à la configuration si particulière qu'on remarque dans l'épure de Jehan Alfonse (*suprà*, p. 225) pour ne pas suggérer l'idée que l'une et l'autre provenaient d'un même prototype original et portugais.

Ce fut en tâchant de reconstituer la nomenclature terre-neuvienne de Freire que nous remarquâmes une désignation susceptible d'en donner la clef : *agrambaja*, placée à l'entrée d'une sorte de golfe et dans une latitude se rapprochant de celle où les premiers cartographes placèrent le détroit de Belle-Isle. Quant au nom, c'est en réalité *a gram baya*, la grande baie. Notons ce point.

Une comparaison avec la carte dressée par Diégo Gutierrez à Séville en 1550 et qui présente la partie la plus caractérisque des contours terre-neuviens de Freire, c'est-à-dire une presqu'île pour l'ensemble, à l'exception de la péninsule d'Avalon qui affecte ici l'aspect d'une île de forme et de position tout à fait particulières, nous mit rapidement sur la voie.

En effet, dans cette carte, par 58°-59° de latitude Nord (de son échelle) et au Sud du Labrador, on voit très distinctement l'entrée d'un large passage. Ce ne peut être que le détroit de Belle-Isle, mal compris, mal orienté, trop haut placé, mais qu'un seul nom suffit à identifier : *la grann baia*, comme dans Freire. C'est la dénomination donnée dans les premières cartes du Canada à l'entrée septentrionale du golfe Saint-Laurent et qui doit remonter à Jacques Cartier, puisque déjà en 1544 Jehan Alfonse appelle cette partie du golfe *la grande baye*. Il eût été surprenant qu'en 1546, douze années après le retour du navigateur malouin, on ne connût pas encore à Lisbonne les résultats de son premier voyage au Canada ; au moins d'après quelque récit verbal de l'expédition.

Au milieu du XVIe siècle, les cartographes espagnols ne s'occupèrent pas encore de l'Amérique du Nord, surtout de cette partie, qui d'ailleurs ne leur appartenait point (traité de Tordesillas). Lorsqu'ils avaient besoin pour leurs mappemondes d'une délinéation du Labrador, de Terre-Neuve ou des Baccalaos, c'est aux cartes portugaises qu'à Séville ils l'empruntaient : les planisphères de Weimar le prouvent. C'est ce que fit Gutierrez et le modèle qu'en 1550 il choisit fut un dérivé du prototype dont Freire avait copié les configurations terre-neuviennes quatre années auparavant. Sa péninsule d'Avalon, si typique, le démontre.

Les Dieppois dégagèrent l'ensemble de Terre-Neuve et en marquèrent tous

les contours, bien que d'une façon fort fragmentée. Chez les Portugais, au contraire, la côte occidentale resta dans le vague. C'est à dessein qu'on y voit cette lacune dans Freire et dans Gutierrez. On peut même dire qu'elle devint la caractéristique, plus ou moins nette, d'une importante catégorie de cartes lusitano-américaines pendant toute la seconde moitié du XVI[e] siècle.



80. — TERRE-NEUVE SELON GUTIERREZ, 1550.

Mais avant de passer à la description des autres cartes portugaises qui relèvent de ce type, nous croyons nécessaire de reproduire la nomenclature terre-neuvienne de Freire et celle de Gutierrez.

[1] Dans la carte du fils de ce GUTIERREZ : *Americæ, sive quartæ orbis partis, nova et exactissima descriptio. Auct. Diego Gutiero Philippi regis Hisp... cosmographo. Hiero. Cock excudæ* [Antverpiæ] 1562 (Brit. Museum et atlas RIO BRANCO, pl. 7), on retrouve ce même Avalon : mais avec le caractère péninsulaire de Terre-Neuve plus accentué encore. La légende *la graun baya* est omise.

NOMENCLATURE DE FREIRE :

1. I. da fortuna.
2. C. do m[ar]co.
3. I. da tormenta.
4. Sam Joam.
5. Sam pedro.
6. C. Fromoso.
7. R. dos Ilheos.
8. I. dos saues.
9. Agrambaja.
10. R. do...
11. C. disgr...
I. do fogo.
12. Dos baxos.
13. Monte de trigo.
14. C. das bassas.
15. R. das...
16. I. de freilluis.
17. C. de boavista.
18. R. de St Jordã.
19. A baia de Sta ciria.
20. I. de bacalhaos.
21. Baia.
22. A baia.
23. A baia da conceiçã.
24. C. das Ilhas.
25. C. de S. paulo.
26. C. do...
28 et 30. R. de S. Ioam.
29. Sam Joham.
31 et 33. R. de spera.
32. R. de...
33. Agoada.
34 et 36. Farilhom.
37. R. da...
38. C. Raso.
39. Porto da cruz.
40. A baya de sã louremço.
41. C. donze mil virgines.
42. Onze mil virgines.
43. C. do bretãos.
44. R. do...
45. C. Grosso.
46. R. das[1].

NOMENCLATURE DE GUTIERREZ :

1. La grran baia.
2. Ya de fortuna.
3. C. de marco.
4. San po.
5. San juo.
6. C. de gamas.
7. Baya de ...oos (?).
8. Ya de fuego.
9. Buenauantura.
10. De aues.
11. Monte de trigo.
12. Ya de frrey luix.
13. Dauea (?).
14. Baya de stayrya.
15. Ya de bacallaos.
16. Baya de sta conceptyon.
17. C. de spera.
20. C. Razo.
21. Monte x̃po.
22. C. de Sta marya.
23. Onze myl virgenes.

Immédiatement après les cartes de Freire et de Gutierrez et comme y faisant suite (dans l'état de nos connaissances) se place le portulan bien connu de Diogo Homem, cartographe portugais établi à Venise et dont les œuvres s'échelonnent de 1557 à 1575. Le spécimen en ce moment sous nos yeux n'est qu'un tracé préliminaire, mais complet quant aux configurations et à la nomenclature, autographe certainement et non daté[1]. Il expose une délinéation de Terre-Neuve, reproduite par Kohl[2], qui l'a empruntée à l'exemplaire du British Museum daté de 1558[3]. Le nôtre est donc au moins de cette époque. En tous cas, les contours terre-neuviens sont identiques dans les deux cartes, ainsi que dans celle de 1568 de la Bibliothèque royale de Dresde[4]. DIEGO HOMEM

[1] Bibliot. nation. Géogr. no 1021.

[2] *Discovery of Maine*, pl. XXI, p. 377-384.

[3] Addition. Mss. 5415 A.

[4] Nos remerciements sont acquis à M. le Dr K. Haebler, qui a bien voulu comparer notre tracé de la carte anonyme de Paris, avec l'atlas de la Bibliot. royale de Dresde.

Cette carte ne procède pas du prototype de Vallard. On le voit par la



81. — Terre-Neuve et le Labrador; Homem, 1558.

péninsule du Petit-Nord, ici beaucoup plus exiguë et orientée différemment, et surtout par les contours méridionaux, lesquels exposent les grandes baies Sainte-Marie, de Plaisance, et peut-être celle de Fortune. Nous sommes surpris de ne pas y voir l'île imaginaire qui dans toutes les cartes antérieures occupe la place de l'extrémité Sud-Ouest de Terre-Neuve et bloque l'entrée du golfe Saint-Laurent, mais non de l'absence absolue d'une côte occidentale. Ce vide existe dans la carte complète de Homem du British Museum, comme dans le simple tracé de la Bibliothèque nationale de Paris. Il est donc intentionnel autant que consciencieux et motivé par le manque de renseignements sur cette partie de l'île. Rappelons à cet égard que Champlain, soixante-quatorze ans après, disait encore de la côte Ouest qu'elle « n'est bien recognüe ». Il y a plus : Coronelli, ou plutôt Tillemont, exprimait cette opinion à une époque aussi rapprochée de nous que l'année 1680.

De toutes façons, il faut envisager les contours que nous venons de décrire comme un pas en avant dans l'évolution cartographique de Terre-Neuve, au moins pour le caractère général du pays. Ajoutons cependant que si Homem avait terminé sa carte sur ces données, il eût fait de cette île non un triangle, mais un carré.

La nomenclature terre-neuvienne est assez complète et clairement tracée sans être tout à fait exempte de lectures erronées ou inintelligibles :

Le Labrador ne porte au Nord que la désignation *Terre agricule*, qui en est une sorte de traduction latine. Au Sud, on lit : *Mare de Terre nova.*

Côte S.-E. du Labrador :

I. da fortuna.
I. do marco.
S. Joam.
S. pedro.
Chasteau.
Cap bel[1].

Côte E. de Terre-Neuve :

Belisle.
I. de gra.
I. do fogo.
Boaventura.
Monte de trigo.
I. de freiluis.
De aues.
B. de saria (Sta Ciria).
I. de bacallao.
B. da conceicã.
B. de S. frr°.
C. daespera.
R. das patas.
Farilham.
B. das patas.
C. raso.

Côte S. de Terre-Neuve :

P. de cruz.
C. de S. f^eo^.
R. grande.
B. ellim.
B. de S. paulo.

Diogo Homem était fils de Lopo Homem, de Lisbonne, à qui le roi Emmanuel, les 16 février 1517 et 4 août 1521, concéda le privilège de construire et de corriger les boussoles de la marine royale[2]. Quant à Diogo, il s'enfuit en Angleterre dans l'année 1545, après avoir été condamné à l'exil pour homicide commis à Lisbonne ; mais il fut gracié en 1547[3]. On possède au moins treize cartes de lui[4].

Ce qu'il y a de curieux dans l'œuvre d'un cartographe aussi circonspect et construisant des cartes après 1557, c'est son tracé du fleuve Saint-Laurent, dont il fait une sorte d'archipel, baigné à l'Ouest par une *Mare le paramantium* (?) correspondant à notre océan Pacifique. Parmi les noms inscrits sur la côte Sud du Labrador on remarque : *Le beau pais, Pais de Ternate, cap de Ternate*, et deux mentions de *mines de cuiere.*

[1] C. do Batal. *Vallard*, pour *Y^e^ de batel ?*

[2] SOUSA VITERBO. *Trabalhos Nauticos dos Portuguezes nos seculos XVI e XVII.* Parte I, Lisboa. 1898, in-fol., n° CXXIII. Il y a une carte dudit Lopo, non datée, dans la collection du duc DE SALVIATI, à Rome.

[3] *Op. cit.*, n° CXXII.

[4] Arsenal de Venise, 1557 et 1575 ; British Museum, 1559 ; Bibliot. nat. de Paris, Géogr. 1559, 1572, 1574 et un atlas non daté ; Marciana, 1558 et 1560 ; Bibliot. nationale de Parme, 1561 ; Bibliot. roy. de Dresde, 1568 ; Bibliot. Vittorio Emanuele, de Rome, 1569 ; Archives commun. de Volterra, non daté.

Parent, frère peut-être, d'André Homem, qui vécut à Paris du temps de François Ier, il eût pu, ce semble, être mieux informé sur les configurations du Canada. D'autre part, le vague de son tracé de la côte occidentale de Terre-Neuve peut provenir d'un renseignement fourni par ledit André, car on le remarque dans la carte de ce dernier que nous allons décrire.

ANDREAS HOMO 1559.

La carte manuscrite d'Andréas Homo *(sic)*[1], autre cartographe portugais,



82. — Terre-Neuve selon Andreas Homo.

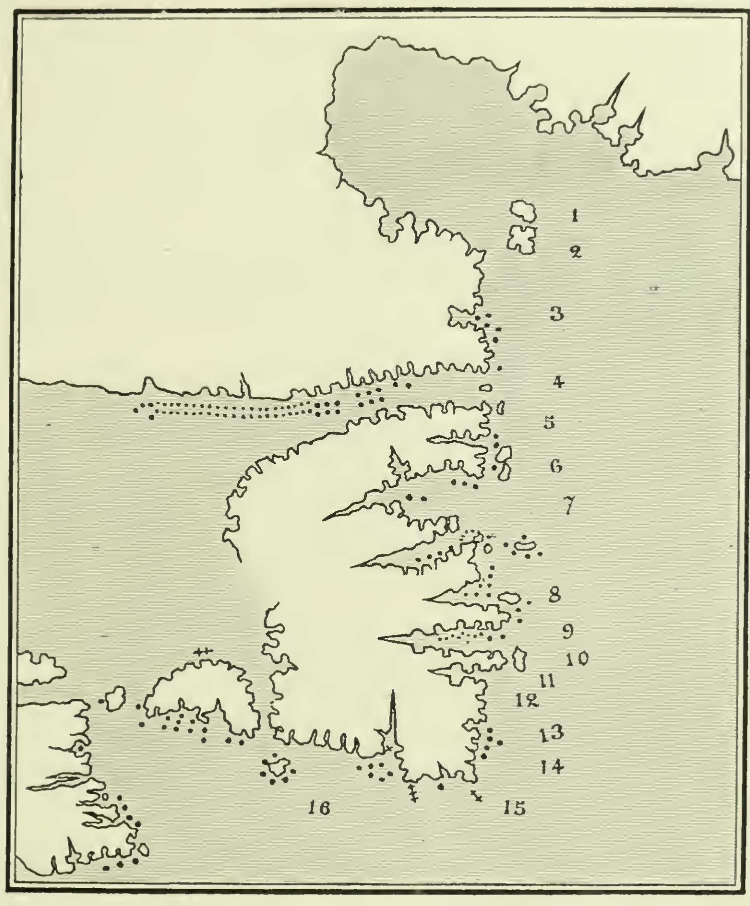
mais établi à Anvers, accuse le même doute touchant les profils occidentaux de Terre-Neuve. Bien que dressée en 1559, un an après celle de Diogo Homem, elle expose des configurations plus arriérées, puisque au Nord, la péninsule du Petit-Nord et au Sud, celle d'Avalon sont complètement détachées de la masse.

Cette infériorité est d'autant plus inattendue qu'Andréas Homo n'est autre qu'André Homem qui vécut en France du temps de François Ier, dont il se dit même avoir été le cosmographe. Dans une lettre datée de Paris le 28 février 1565, adressée à João Pereira d'Antas, il semble réclamer le payement

[1] Cette belle carte sur peau de vélin ne présentait dans sa forme originale qu'une seule surface. Elle a été, il n'y a pas de longues années, fractionnée en dix morceaux, de 770mm × 620mm chacun, collés sur carton et reliés en un atlas factice.

Il est conservé au département des cartes du Ministère des affaires étrangères à Paris. Cf. *Jean et Séb. Cabot*, p. 244.

de ce qui lui aurait été dû : « solissitar minhas gaias [1] » par le roi (Charles IX), apparemment pour des mappemondes. Dans ces conditions, André Homem



83. — Lazaro Luis.

devait être à même de se procurer des renseignements de première main sur la géographie de la Nouvelle-France.

Voici la nomenclature de ce cartographe :

Côte E. de Terre-Neuve :

1. I. da fortuna.
2. I. do (?).
3. S. Jõ.
4. S. p°.
5. Ilhas dos aues.
6. Chasteaux.
7. Bela Ilha.
8. R. do Marco.
9. Do trigo.
10. R. (ou C.) branco.
11. I. de freiluis.
12. C. boaventura.
13. B. Sta ana.
14. I. dos bacallaos.
15. B. da conceicam.
16. C. da espera.
17. R. das patas.
18. R fremoso.
19. C. raso.

[1] Sousa Viterbo, *op. cit.*, pp. 159-162.

LAZARO LUIS

La carte de Lazaro Luis, datée de 1563[1], se rattache non à Homem, mais au prototype franco-lusitanien de celle du Dépôt[2], malgré sa date moins reculée. Cependant si ses configurations générales ne sont pas en progrès, on y voit des traces de l'hésitation qui, dès 1558, portait Freire, Gutierrez et Homem à laisser dans le vague la côte occidentale de Terre-Neuve. C'est pourquoi nous plaçons cette carte ici au lieu de l'insérer parmi les œuvres dérivées comme elle du prototype de Vallard, du Desceliers de 1550 et de ladite carte du Dépôt.

La nomenclature terre-neuvienne de Lazaro Luis trahit une superfétation provenant de deux listes différentes dont le cartographe n'a pas compris le sens :

1. I. da fortuna.
2. I. da fortuna (bis).
3. I. de atell (de batel ?)
4. Bella Ilha.
5. I. de grat.
6. I. de sebisie (?).
7. I. escheboat.
8. I. de freiluis.
9. Bª de Sᵗ elia (Cyria).
10. Bacalhaos.
11. Bª de comçaicaõ.
12. Comtaliaõ (Cerita-liam ?).
13. I. de spera.
14. Farilhaõ.
15. Razo.
16. I. de sº pº.

VAZ DOURADO

Le doute ne fit que s'accentuer, au moins chez les cartographes portugais, mais en se combinant avec de vieilles erreurs qui dans ce pays tendaient à disparaître, et dont nous avons montré l'atténuation, puis l'abandon en partie. Cet amalgame de travail critique et de conceptions erronées, se rencontre dans les beaux atlas dressés à Goa par Fernão Vaz Dourado et dont le plus ancien connu porte la date de 1568[3]. Nous en donnons la configuration terre-neuvienne à la page 248.

Les contours tracés par Vaz Dourado en 1580 ne diffèrent pas sensible-

[1] Il y en a un fac-similé dans DE BITTENCOURT, *Descobrimentos, guerras e conquistas dos Portugueses em terras do Ultramar nos seculos XV e XVI*. Lisboa, *s.a.* (1881). Lithographié, in-4º, t. I, p. 132-135. *Jean et Séb. Cabot*, p. 276-277.

[2] *Cf.* notre hors-texte nº XVI.

[3] Nous devons à l'obligeance éclairée de Mᵐᵉ la duchesse d'ALBE, comtesse de SIRUELA, un beau calque de cette carte pris sur l'exemplaire de sa collection et décrit dans son excellent *Catálogo de las colecciones del palacio de Liria*, Madrid, 1898. Cet atlas est dédié à Luis DE ATAIDE, vice-roi des Indes. Celui du British Museum, Add. Mss. 31 317, composé de dix-sept cartes, n'est pas daté. L'exemplaire de la Bibliothèque royale de Munich, reproduit en partie par KUNSTMANN, porte la date de 1580. Il paraît que la Bibliot. nation. de Madrid en possédait un de 1571, qui fut envoyé à l'Exposition universelle de 1855, et qu'on n'a plus revu. VARNHAGEN a décrit l'exemplaire sous la date de 1571, conservé à la Torre do Tombo et aujourd'hui, dit-on, mutilé. Nous devons cependant à l'obligeance de M. le baron DE RIO BRANCO une excellente photographie de la carte de cet atlas même, laquelle donne comme titre dans la bordure qui l'entoure : *Nesta folha. esta ila incado. a costa. dos bacalhaos e a tera. dos cartereais*, et ne porte aucune trace de déchirures.

ment de ceux de ses atlas de 1568 et 1571 ; mais la nomenclature est plus complète, et relativement moins erronée, la voici :

Côte Est et Sud du Labrador [1] :

C. brameo [2].
Baia do Ilheo [3].
Rº allegro.
Rº de neues.
Rº nao descuberto.
Pllaia [4].
Arcipellago.
Ilhas uerdas.
B. de pracel.
I. dos boteiros.
Rº de bõa uigia.
C. da terra ferma.
Costa dobrada.
C. de picheil.
R. oscuro.
Tera de J. Vaaz [5].
C. das baixas.
B. de manoell pinheiro.
Baixos da serra.
B. de bracell [6].

Est de Terre-Neuve :

I. da fortuna.
I. de tomento [7].
C. de finisterra.
De tois.
B. dos muchos.
De baquinos.
Frailes.
Baia de S^to fr^co.
I. de atell.
Bella Ilha.
I. de graigo [8].
Bella Ilha (*bis*) [9].
Groia.
I. dos caualos.
I. de frei luis.
C. de boa uista.
B. de S^a ciria.
Bacalhao.
B. de comceiãc.
Cristalian [10].
C. despera [11].
Farilhã.
Fermoso [12].
C. raso [13].

S. de Terre-Neuve :

C. de S^ma.
I. de pllaia.
I. de S. pº.

Ile du Cap-Breton :

B. dos fumos.
C. bretã.
I. de S. ioão [14].

Ajoutons que l'atlas de 1568 de ce cartographe nomme la mer qui baigne ces régions : *Mar oceano Cantabrico* : preuve qu'à ses yeux, Terre-Neuve et la région adjacente au Sud se trouvaient dans la latitude du golfe de Biscaye, estimation exacte.

C'est sûrement à la catégorie que nous venons d'examiner qu'appartenait la « carte générale du magnifique atlas espagnol de l'année 1573 », apporté

[1] Les variantes suivantes sont prises de l'atlas de DOURADO de 1571.

[2] *C. bramco as ilhas.*

[3] *B. dos ilheos.* Faisant suite : *Tera descuberta.*

[4] Vient après : *Rº gramde...*

[5] Ensuite : *b. dos samtos* et *Tera de usos brancos* = la baie des Saints et la Terre des ours blancs.

[6] Il doit y avoir ensuite : *B. de bramdão* = la baie du Brandon.

[7] *Da tromenta.*

[8] *I. de graio.*

[9] Ensuite : *Moia* et *i moi*, *Setois*, *I. esquenoat*, *I. das anes*.

[10] *Ceritaliam.*

[11] Après : *I. de espera.*

[12] *R. formoso.*

[13] Ensuite : *P. da crus.*

[14] On lit en outre sur une île minuscule accolée à la côte E. du Cap-Breton : *I. de S. ioana*, et au large, sur cinq îles : *Sablon*, *S^a M^a*, *I. crus* et *Fagumda*.

d'Espagne par M. Sierakowski vers 1830 et qui a disparu. Lelewel le décrit[1] et en donne même la mappemonde, qu'il intitule *Orbis Terrarum a hydrographo hispano 1573 in plano delineatus*[2], titre évidemment de sa façon. La description porte que « les rivages de la terre-neuve ne peuvent s'accrocher à la Floride » : délinéation qui, si elle était l'œuvre d'un cartographe espagnol,



84. — Vaz Dourado, 1568.

serait singulièrement arriérée, car à partir de 1526, c'est-à-dire à la suite de l'exploration de Estevão Gomez, toutes les cartes dressées en Espagne tracent le littoral sans solution de continuité depuis le Nord de Terre-Neuve

[1] Joachim Lelewel, *Géographie du Moyen Age*. Bruxelles, 1852, t. II, p. 114.

[2] *Op. cit.*, t. I, sixième carte après les Prolégomènes. L'album était dessiné sur vélin, grand in-folio, et composé de 14 cartes spéciales, une carte générale « sans épigraphe, presque muette », et de trois « cartons pour le système du monde de Ptolémée, du soleil et de la lune et un calendrier ». Il y aurait intérêt à retrouver cet atlas, surtout si c'est une œuvre espagnole, comme le dit Lelewel.

jusqu'à et y compris la péninsule floridienne. Le tracé de Lelewel, d'ailleurs, expose ladite côte au complet. Par contre, une grande partie du littoral Ouest de la grande île est omise, ce qui la rapproche de la forme adoptée par l'hydrographie lusitanienne à l'époque de Homem.

Lelewel cependant ajoute à ses contours terre-neuviens un léger tracé emprunté à une autre carte du même album et qui, cette fois, présente des détails côtiers plus complets, tout en omettant aussi la côte orientale de Terre-Neuve. Mais la nomenclature où se lisent *do marco*, *boaventura*, *fagonda*, décèle encore une origine portugaise. Un nom à relever est *Mare terre : nove* désignation typique inscrite déjà sur la carte de Diogo Homem.

XV

CARTES FRANCO-ITALIQUES

Dans le chapitre du présent ouvrage traitant de la cartographie lusitano-italique (*supra*, p. 93-99) nous nous sommes limités à la première évolution, laquelle avait conduit les géographes italiens à faire de Terre-Neuve une région asiatique. Il importe maintenant de décrire un développement différent qui se produisit en Italie et qui prit encore sa source dans des œuvres cartographiques portugaises. Cette fois, les régions terre-neuviennes sont



85. — Terre-Neuve et le Groënland selon Sylvano

complètement détachées du continent, sous la forme d'îles plus ou moins nombreuses.

Dès 1511, Sylvano d'Eboli, qui ne partageait pas les idées de Marcus Bene-

ventanus[1], s'inspira certainement pour ses délinéations cortéréaliennes (*Regalis domus* et *Terra laboratoris*) d'une carte du type de King. Il faut aussi croire que le géographe napolitain ignorait les progrès cartographiques des Portugais, que cependant Maggiolo à cette date insérait déjà dans son atlas à Naples même[2].

Si une douzaine d'années après la publication de la mappemonde de Sylvano, les cartographes italiens changèrent Terre-Neuve de place, ce fut pour l'accoler au continent, non à l'instar des cartes de Roselli ou de la mappemonde de Ruysch, bien que celle-ci eût été gravée à Rome et publiée avec un certain éclat, mais en copiant pour cette région les œuvres lusitano-espagnoles.

Plus tard, l'influence des cartes dieppoises se fit sentir en Italie. D'abord d'une façon fort élémentaire, dans la mappemonde que Jacopo Gastaldi grava à Venise en 1546. On y voit Terre-Neuve sous forme d'un chapelet de dix ou douze petites îles, ne portant pour le tout qu'un nom : *C. Ras*, alors que sur le continent adjacent se trouvent : *C. Hermoso*, *Gamas* et *C. de Spera*, désignations essentiellement terre-neuviennes. Cette délinéation aussi fruste qu'erronée semble être la source où sont venus puiser, plus ou moins fidèlement, Julius de Musis pour Tramesini en 1554, Zalteri en 1566[3], Forlani en 1570[4], sans parler de plusieurs autres géographes, graveurs et éditeurs italiens qui, avec plus ou moins de liberté, interprétèrent, copièrent et abrégèrent dans la seconde moitié du XVIe siècle, cette configuration complètement inexacte.

Cependant, dès 1547-48, Gastaldi avait dressé à Venise pour le Ptolémée de Mattioli, une petite carte spéciale de la région des Baccalaos, encore très imparfaite, sans doute, mais indiquant un emprunt direct à quelque dérivé de Jehan Roze ou de Pierre Desceliers. De là, une série parallèle de cartes italiennes, de petit format, mais supérieures aux dérivés de la mappemonde de 1546 de Gastaldi. La plus précise de ces cartes italiano-dieppoises, et en même temps celle qui reproduit le plus fidèlement la *Terra Neeva* de Mat-

[1] *Supra*, p. 61.

[2] Cette carte de MAGGIOLO (*supra*, n° 13, p. 71) est datée de Naples, le 10 janvier 1511. Le colophon du Ptolémée de SYLVANO (Napolitain de naissance) porte : *Venetiis. MDXI, die XV mensis Martii.*

[3] *Il Disegno del discoperto della noua Franza. Venitijs æneis formis Zalterij. Anno M. D. LXVI.*

[4] *Universale descrittione di tvtti la terra conosciuta fin qvi. Paulo Forlani Veronese fecit.* Sans date, dédiée à *Bartholami Zacco, Gentilhomo Padouano*. La même avec un encadrement différent, et *Claudij ducheti formis. Anno M. D. LXX.* Dédiée au comte Daniel BANDA.

Navigationi del mondo nouo; d'après NICOLAY D'ARFEVILLE (« Nicollo del dolfinatto »), gravée à Venise par Paulo di FORLANI, et publiée par Gio-F. CAMOSIO, MDLX. Cette carte a été plagiée par BERTELI, *s. a.* (*circa* 1564).

tioli, est le tracé du Labrador et de la Nouvelle-Écosse inséré dans le Ptolémée de Girolamo Ruscelli, imprimé à Venise en 1561 [1], et que nous reproduirons plus loin, pour tenir lieu des deux.



86. — Terre-Neuve Gastaldi-Ramusio

Une pierre de touche pour cette catégorie de cartes, c'est l'île imaginaire (à moins que ce ne soit une des Feroe [2]) placée à l'extrémité orientale du Labrador et inscrite d'abord (par Desliens en 1541) sous le nom de « Ye des loups marins », puis de « ysle dorberlande » et sur laquelle figure un cap de « lobos marinhos » (dans l'Harleyenne et les Desceliers), expression qui dénote son origine portugaise. Quant à la nomenclature, on la retrouve dans ladite carte de Ruscelli, mais avec l'addition, comme dans Ramusio, du nom de *Isola de Demoni* donné à l'île la plus grande de cet archipel supposé.

C'est encore de cette source que proviennent les contours de Terre-Neuve dans la carte insérée par Ramusio [3].

RAMUSIO On a attaché beaucoup d'importance à cette carte, parce qu'elle fut dressée par Gastaldi sur des renseignements que Frascator lui aurait communiqués. Il est question, en effet, dans Ramusio de données géographiques qu'on envoyait « chaque jour » au célèbre médecin véronais, touchant les découvertes accomplies au nouveau monde, et que ce dernier lui transmettait. Ramusio ajoute même que parmi ces obligeants correspondants, ils se trouvait « d'excellents Français », qui lui avaient adressé de Paris des rapports et quatre délinéations de la Nouvelle-France, qu'il se proposait d'insérer dans le troisième volume de sa *Raccolta* .

[1] *Infra*, p. 253, no 87.

[2] Ce ne peut être l'Islande, car celle-ci est déjà distinctement inscrite dans le Desceliers de 1546.

[3] *Terzo volume delle Navigationi et Viaggi*. In Venetia nella Stamperia de Giunti. MDLVI, folio; pp. 424-425. Kohl, *Discovery of Maine*, pl. XI et pp. 226-233; *Jean et Séb. Cabot*, no 29, pp. 236-238.

[4] « Fanno alcuni Eccellenti huomini Francesi, che da Parigi gli hanno mandato le relationi della Nuoua Francia, con quattro disegni insieme, che saranno posti in questo volume à suoi luoghi »,

Si la carte précitée est du nombre, il faut croire que Ramusio en possédait les éléments depuis au moins six années quand il écrivit ce que nous venons de citer, car on les retrouve dans la carte sur les Baccalaos, faite par Gastaldi pour le Ptolémée précité de 1548. Quant à y voir avec Kohl des délinéations remontant à Jehan Denys et à Verrazano, et dépeignant la Nouvelle-France telle qu'on se la représentait avant les découvertes de Jacques Cartier, alors qu'on y voit tracé et nommé, non, il est vrai, à sa place, mais sous son premier nom (*Golfo di Castelli* = Baye des chasteaux) le détroit de Belle-Isle, c'est une opinion à laquelle nous ne saurions souscrire. La carte de Ramusio n'est évidemment qu'un dérivé d'une œuvre dieppoise du type de l'Harleyenne, mais manipulée par Gastaldi, sur les conseils, ce semble, de Frascator.

C'est incontestablement au type Gastaldi-Mattioli que Ruscelli de Venise a emprunté pour son Ptolémée de 1561[1] la carte de Terre-Neuve : MATTIOLI. — RUSCELLI



87. — Mattioli. - Ruscelli

La nomenclature et l'ensemble des contours sont identiques, quoique ceux-ci soient à une échelle un peu plus grande.

I. III, édit. de 1565, dernier f. n. c. du *Discorso* en tête du volume. Ce discours est daté de Venise, le 20 juin 1553.

[1] *Exposicion et introduttioni universali de Girolamo Ruscelli.* — Troisième partie de son Ptolémée.

1. Tierra Nueva.
1. Tierra del Laborador.
2. Isola de Demoni [1].
3. S. Juan.
4. C. Hermoso.
5. Orbellande.
6. Terra Nova.
7 et 11. Baye Das Chasteaulux (la baie des Châteaux).
8. Le Paradis.
9. P. Refuge.
10. Flora.
12 et 14. Tierra de los Breton.
13. Monte de Trigo.
14. P. Reall.
15. Buena Vista.
16. Brisa. I.
17. Breston.
18. C. de spoir.
19. C. de Ras.

ATLAS DE BOLOGNE

Si nous passons aux cartes manuscrites italiennes de la seconde moitié du



88. — Atlas de Bologne

xvi[e] siècle et où une certaine importance est donnée à l'Amérique septentrionale, on voit que là aussi ce sont des dérivés de la cartographie dieppoise,

[1] C'est le seul nom qui ne se trouve pas dans Mattioli. Ruscelli l'a emprunté à Ramusio, car dans les cartes portugaises l'île ainsi nommée est petite et éloignée de la masse.

mais plus ou moins déformée. C'est certainement le cas pour l'atlas anonyme de la bibliothèque de l'Université de Bologne[1], erronément attribué à Battista Agnese, dont il ne reproduit ni le faire ni la géographie.

La nomenclature porte :

1. Rio Neuado.
2. P° de malucis.
3. C. de Laborador.
4. Yª orbelande.
5. Ysla do Demoni.
6. C. de Marzo.
7. Capo de grad.
8. Yª Bassa.
9. De carpont.
10. Yª delli uscelli.
11. Monte trigo.
12. P° de S. catarina.
13. Capo de boauista.
14. P. Rognoso.
15. Capo de Ras.
16. Ysole de S. pietro.
17. Y. de sabion.
18. C. di S. Iouani.
19. C. Breton.
20. C. Orsiens.
21. Pontida.
Golfo di Castelli.
Y. de Castelli.
22. Oceano della Nova Franza.

Cette nomenclature, malgré sa brièveté, est assez intéressante, car par son île d'Orbelande elle se rattache aux œuvres lusitano-dieppoises, tandis que deux noms : *Carpont* et *Rognose*[2], bien que remontant aux premiers temps des explorations françaises, sont données ici, à notre connaissance, pour la première fois dans une carte. Quant à la forme de Terre-Neuve, on ne peut guère y voir qu'une expression graphique pour montrer que c'est l'île la plus considérable de l'archipel imaginaire, qui eut tant de peine à disparaître de la cartographie au xviᵉ siècle.

C'est vers cette époque, du 28 décembre 1559 au 24 décembre 1561, que Varrese termina, ce semble, les cartes murales du Vatican[3]. Rien de plus primitif et de moins exact que sa délinéation de Terre-Neuve[4]. Une côte nue, sans solution de continuité depuis un *C. del Laborador* jusqu'à la *Terra de Corte Real*, placée au sud de la *Terra de Baccalaos;* et le long de ce littoral qui ne ressemble à rien, un chapelet de neuf petites îles et la maigre nomenclature suivante : LE VATICAN

Y. Orbelande.
C. de Marzo.
C. del Gado.
C. de Grad.
C. Rosso.
Y. Balse.
Y. delli Vcelli.
C. de Bonavista.
P. Rognose.
C. de Ras.
Y. S. Rero.
C. Lorenzo.

[1] Signalé et décrit par le Dʳ Kretschmer, *Die Entdeckung America's in ihrer Bedeutung für die Geschichte des Weltbildes*. Berlin, 1892, pl. XXIII.

[2] Dans un Ms. de la première moitié du xviᵉ siècle, on lit : « Soict faict mémoire de la mecque [marque] de mes basteaux et barques que je laisse en la terre neufue au havre de Jehan denys dicte Rougnoust ». Bibl. Nat. Ms. français, 24 209, recto du dernier f.

[3] Bartholomeo Podesta, *Le Mappe delle Loggie Vaticane*. Florence, broch. in-8°, s. d., p. 7.

[4] Il y en a un croquis dans Howley, *Ecclesiast. History of Newfoundland*, Boston, 1888, in-8°, p. 58.

On ne s'explique pas que le maître du sacré palais, sous un pontife comme Pie IV, qui fit tant pour la Vaticane et y fonda la fameuse imprimerie, ait été si mal renseigné. C'est peut-être parce que le Canada ne fut érigé en vicariat apostolique qu'un siècle après. Cependant, à en juger par la carte de facture italienne prêtée par Simon Fernandez à John Dee, seulement, il est vrai, en 1580, mais dont les configurations accusent un prototype dieppois d'une date antérieure, on pouvait à Rome être mieux informé. Le célèbre visionnaire anglais fit copier cette carte et sa copie se trouve aujourd'hui au British Museum [1].

SIMON FERNANDEZ



89. — Simon Fernandez.

C'est un dérivé italien de quelque œuvre dieppoise peu éloignée en sa forme originale des prototypes de la carte portugaise 217 (*supra*, p. 232) et du Velho (*supra*, p. 235). La péninsule du Petit-Nord, détachée de la masse et formant une île qui affecte la figure d'un parallélogramme, le montre. D'autre

[1] British Museum. Ms. *Coll. Rol. XIII*, 48; ex-Harleian E E, 19. Nous devons nos renseignements à l'obligeance de M. George F. Barwick. C'est une carte de l'Atlantique et des côtes orientales de l'Amérique. Elle porte l'annotation suivante : « The cownterfeit of Mr. Fernando Simon his Sea carte which he lent to my master [John Dee] in Mortlake, A° 1580, Nov. 20. The same Fernando Simon is a Portugale and borne in Terceira being one of the iles called Azores. » Le journal de Dee ne mentionne pas cette circonstance. Ce doit être sans doute le même individu dont Bernardo de Mendoza écrit au roi Philippe II, 3 janv. 1578 : « They [Humphrey Gilbert et Stockwell] are taking with them a Portuguese called Simon Fernandez, a great rogue who knows that coast [of the Indies [well and has given them much information about it ». C'est, sinon « the man of Chaldean nation well versed in that navigation », au moins le Simon Fernando, pilote-major de l'expédition de sir Richard Grenville en 1585, qui découvrit et nomma Port Fernando dans la Virginie. *Calendars*, *Colonial*, 1568-79, p. 583; 1574-1660, p. 2.

part, les désignations *Francia* (sur un édifice), *Nova Francia* et *Arcadia* ainsi que l'écusson aux trois fleurs de lys et l'absence de tout pavillon portugais, indiquent l'origine française de cette carte. La nomenclature est une mauvaise traduction en italien des noms franco-lusitaniens, mais tellement déformés qu'on ne peut guère les reconnaître :

Côte du Labrador :
Costa pardida.
Terra ferma non piu.
R. bonauista.
Bona uista.
R. sirancha.
R. pichin.
Pragia.
C. puciero.
R. di cara.
R. molzo.
Consilia.
R. branci.
C. nicara.
R. cautola.
R. somola.
G. maluas.

Côte Est :
Fortuna.
Tormenta.
C. atel.

Côte Est de T.-N :
Belacha.
Groyia.
I[a] de pianto.
I[a] caualo.
I[a] moi.
Bachalias.

On remarque en outre sur la *Terre de Labrador* la curieuse inscription que portent à cette place plusieurs cartes italiennes et qui est un reste de la nomenclature asiatique : *Pignemai Rig.*, et à l'extrémité occidentale du fleuve Saint-Laurent, le fameux *Tornagi* (pro *Tutonagi*), vestige du troisième voyage de Cartier.

Somme toute, l'ensemble de la configuration est soigné et non inférieur à celui des cartes originales dieppoises. Ce fait mérite d'être signalé, car les cartographes italiens ne semblent pas avoir toujours cherché à consulter les meilleurs modèles pour l'Amérique septentrionale.

JOAN MARTINES

Joan Martines, de Messine, en offre un exemple. Sa configuration de 1578[1] est à l'égard de Terre-Neuve, la plus fruste qu'on connaisse : cinq petites îles sans signification aucune.

Deux ans après, il en dresse une autre[2] qui semble accuser un progrès, puisque Terre-Neuve y commence à se consolider. La nomenclature en est fort défectueuse :

[1] British Museum, n° 22,018. Sur MARTINES, voir NORDENSKIÖLD, *Periplus*, p. 68 et note. Ses œuvres s'échelonnent de 1564 à 1586.

[2] British Museum. Mss. de HARLEY. Ces contours se retrouvent dans la *Nova Francia*, carte gravée de la collection BODEL NYENHUIS, reproduite par Fred. MULLER, *Remarkable maps*, Amst., 1894, n° 13. La nomenclature de la côte Est de Terre-Neuve porte : *C. Rosso*, *Monte-trigo*, *C. di bonauista*, *Porte regnoso*, *C. de ras*. L'île est désignée sous le nom de *Isola delli vcelli*, et l'île du cap Breton sous celui de *Isola de Bacco* (donné par CARTIER à l'île d'Orléans). Sur la côte occidentale, se voit un nombreux archipel, dénommé *Y. cortereal*.

Illa bela.
Dyanto (de Puanto.)
Illa de S. Julia (S. Julian).
Dians (de Aves).
De Boavista.
C. francisco (de S. Francisco).
Illa de baccalaos.
C. de S. Joan.
Contalions.
Farilla (Farilhom).
Rosso (C. Raso).
P. da Cruz.

Enfin, en 1583, Martines[1] s'inspire du prototype de Mercator, pour les configurations terre-neuviennes, alors qu'à cette date il y avait déjà tant de cartes du nouveau monde plus exactes :



90. — Joan Martines, 1583.

La nomenclature ici est plus nombreuse que dans Mercator. Le premier nom qu'on y lit, au Nord, est une réminiscence de la carte (pour nous apocryphe) des Zeni : *Estotilant*. Viennent ensuite trente-neuf désignations.

[1] *Joan Martines En Messina añy 1583.* Atlas de 7 cartes Mss. sur feuillets doubles 55ᶜ × 36ᶜ sur parchemin, coloriées, Bibl. nat., Géogr., DD., 682. Ex-Miller et ex-Santarem, à qui cet atlas fut envoyé de Rome par le chevalier Hesson, avant 1852. Santarem, *Hist. de la Cosmogr.*, III, p. LXII.

Côte-Est du Laborador :

1. C. fredo.
2. C. de laborador.
3. Carauiella.
4. S. maria.
5. Fortuna.
6. S. marco.
7. S. Joan.
8. Illa dos demonios.
9. Castraix.
10. Belle isle.
11. Brest.
12. P. de iaques.
13. C. blanco.
14. Illa de S. Julian.
15. Da fogo.
16. Diues (de Aves).
17. Des oiseaux.
18. De fra luis.
19. C. de boauista.
20. B. de Stacira (Santa Ciria).
21. Baccallaos.
22. C. de S. Joan.
23. Antalioni.
24. C. de spora.
25. Illa di spora.
26. Farilo (farilhom).
27. C. Raso.

Côte S. de T.-N :

28. P. da cruz.
29. C. de S. maria.
30. Illas de plasansa. (Plaisance).
31. De Bretan.
32. Islas de S. paulo.
33. Arbiges.
34. I. Breton.
35. Antonda (Redonda : l'île ronde).
36. Peri...o.
37. C. desado.
38. S. piero.
39. S. p°.

XVI

NOUVELLES CARTES NORMANDES

DESLIENS 1563.

Il nous faut revenir à Dieppe et en Normandie. Nicolas Desliens qui naguère (1541) avait été le premier cartographe connu à séparer tout à fait



91. — Mappemonde de Desliens, 1563.

Terre-Neuve du continent, encore que ce fût pour lui donner la forme d'un

archipel, dressa en 1563 une mappemonde[1] où la grande île revêt pour la première fois (depuis Benedetto) son caractère de région absolument isolée et compacte. Elle est à une très petite échelle, mais l'intention ne peut faire aucun doute :

Cette jolie carte ne porte que peu de noms pour la région qui nous intéresse. Relevons les suivants :

Terre du Laborador.	La Novvelle France occidentale.	C. de rattz.
C. de terre ferme.	Aux bretons.	Mer de France.
Canada.		

Desliens, pour cette configuration de Terre-Neuve, ne fit pas école, et jusqu'à la fin du XVI[e] siècle presque tous les cartographes s'inspirèrent des contours erronés de l'ancienne hydrographie lusitano-dieppoise. Aussi quoi de plus typique à cet égard que la cartographie de Guillaume Le Testu, du Havre, pilote royal ? En 1555, dans un magnifique atlas dressé pour Gaspar de Coligny[2] il représente trois fois au moins les régions terre-neuviennes. C'est d'abord, une délinéation telle qu'on l'exposait, dit Le Testu, « jusques à ce que Robert Val et Jacques Cartier y ayent esté par le commandement du Roy Françoys Premier de ce nom ». C'est-à-dire que Terre-Neuve est représentée faisant corps avec le continent, comme dans les anciennes cartes portugaises. Il la dessine ensuite selon l'idée que d'après lui on devait en avoir, et c'est sous la forme absolue de la carte lusitanienne 217, mais avec une nomenclature méconnaissable : LE TESTU 1555.

Ille deatel.	*Ille de semtie.*	*Ille de fouques.*
Ille de ficho.	*Ille echenaot.*	*Ille deannes*, etc.

Onze ans après, le 23 mai 1566, Le Testu construit une nouvelle mappemonde, et là, sa Terre-Neuve est plus morcelée encore. Elle présente même un ensemble aussi inexact que dans le Desliens de 1541 ou dans le Cabot de 1544. Il était cependant très circonspect dans ses délinéations. Ainsi sur son tracé du Labrador on lit : « Iay laissé ceste coste imparfaicte, encore que quelques ungtz la forment, jusqu'à ce quelle soict plus amplement decouuerte. » Là où les cartes verrazaniennes et dieppoises tracent un détroit qui, par le Nord de l'Amérique, conduit de l'Atlantique au Pacifique, Le LE TESTU 1566.

[1] Bibliothèque nationale ; galerie de la géographie, Invent. 242 (encadrée).

[2] Bibliothèque du ministère de la guerre : D 2 2. *Jean et Séb. Cabot*, n° 33, pp. 241-242.

Testu ne marque aucun contour et il inscrit la légende suivante : « Parce que ceste coste et terre na estée jusques icy dùement découuerte jay mieulx aymé la laisser imparfaicte que de adiouter à ceste carte véritable aulcun mensonge. » Voici cette carte :



92. — Le Testu. 1566.

Cette petite délinéation ne porte que quatre noms[1] :

Terre-neufue.	C. Ras.
Grande Baye.	C. Breton.

J. DE VAULX 1583.

Bien des cartes durent être dressées en Normandie après celles de Le Testu; mais la plus rapprochée que nous connaissions est de dix-sept ans postérieure et l'œuvre d'un des plus habiles cartographes de France : Jacques De Vaulx. On possède de lui un magnifique ouvrage, qu'il reproduisit au moins deux fois sous le titre de : *Les premières œuures de Iacques Devaulx pillote en la marine*[2]. Nous avons sous les yeux le superbe exemplaire qu'il

[1] *Cette carte fut pourctraite en toute perfection tant de Latitude que Longitude, par moi Guillaume Le Testu, Pilotte Royal natif de la ville Françoyse de grace... Fut achevée le 23 jour de May 1566.* Archives du ministère des affaires étrangères. Sect. de géographie.

On lit dans l'*Essai sur l'histoire de la géographie*, de Vaugondy, Paris, 1755, p. 149 : « Je possède une grande carte sur vélin représentant le monde connu, très bien dessinée par Guillaume le Testu, pilote royal, natif de la ville de Grasse, en 1566. » Le savant géographe a confondu le Havre de Grâce avec Grasse en Provence.

[2] In-folio sur peau de vélin, avec l'épigraphe : « Ceulx qui s'en vont sur la mer dedans nauires iceulx voyent les œuures du seigneur. » (Psaume 107.) Bibliothèque nationale, Cabinet des Mss. fr. 150 et 9175. Voir la petite sphère au f° 26, et la grande *Carte marine navigable*, de laquelle nous donnons ci-dessus un extrait. L'exemplaire de Ribeyre porte la notule curieuse, pour l'époque : « Acheté 27 francs le 27 floréal an VII. A été envoyé au Dépôt des Mss. par MM. Buache et Rochon ».



Planche XVII.

NORD



LIVRE DE MARINE DU PILOTE PASTORET

1587

(British Museum.)

dessina au Havre en 1583 pour l'amiral de Joyeuse[1] et celui, moins beau mais géographiquement pareil et sous la même date, destiné au seigneur de Riberpré, réformateur des eaux et forêts de Normandie. Voici le tracé de Terre-Neuve qu'on y trouve, répété dans chacun :



93. — Jacques de Vaulx, 1583.

Quatre années s'écoulent et, en 1587, un pilote appelé Pastoret, d'ailleurs complètement inconnu, construit un bel atlas de soixante-dix-huit cartes, en France, mais sans qu'on puisse dire dans quelle ville. Ses tracés pour l'Amérique septentrionale proviennent d'un modèle portugais, analogue au 217 et au Velho. La partie afférente à Terre-Neuve est presque muette. On n'y lit que : *Terres neufues*, *C. de ras* et *Isle S. pierre*. Mais à l'entrée du détroit de Belle-Isle se trouve une longue légende : « La grand baye où passa le capitaine Jacq. Caretier envoyé par le Roy françois premier pour descouurir canada. ». PASTORET

Quant à Thevet, il n'a pas d'autre source d'information pour la mappe- ANDRÉ THEVET

[1] Le 20 novembre 1584, Jacques de Vaulx, « cosmographe et pilote, entretenu par le Roy en sa marine, reçoit de Mathurin Le Beau, trésorier général de la marine, 50 écus d'or soleil, à lui ordonnés par l'amiral de Joyeuse, pour le voyage qu'il va faire suivant le vouloir de S. M. aux Amazones dans le navire du capitaine Pontpierre et ce, en intention que le dit de Vaulx puisse en rapporter par écrit dudit pays, tant par carte que autrement, des moyens et commerce d'iceluy pays. » Gosselin, *Doc. authent. et inédits*, Rouen, 1876, p. 157.

On possède à la Bibl. nat. une carte du *Cap de Frie* (Frio, au Brésil) et *Le vrai pourtraict de Genuere* (rio de Janeiro), « faicts en Dieppe l'an 1579 » et signés « Iqez de Vau de Claye ». Clais est un village du canton de Laudinières, arrondissement de Neufchâtel, à 6 ou 7 lieues de Dieppe.

[2] British Museum, Mss. *Egerton*, 1513. Atlas oblong. Voir notre hors-texte XVII.

monde de sa *Cosmographie universelle*, publiée en 1575 [1], que les délinéations erronées d'Ortelius, malgré sa déclaration « qu'il a été à bon droit incité à représenter la quatriesme partie de l'vniuers plus correcte que ne l'ont mis en lumière par cideuant quelques hommes très doctes pour ne l'auoir veuë ».

[1] Atlas Rio Branco, pl. 23 et 20. On peut en dire autant de la carte du *Munster* de Belleforest (1575).

XVII

GÉRARD MERCATOR

Dans l'Europe centrale aucun cartographe non plus ne semble avoir échappé à ce parti pris de fragmenter Terre-Neuve. Le grand Mercator lui-même, s'il abandonne dans sa mémorable mappemonde de 1569 ses erreurs de 1538 et 1541, c'est pour les remplacer par des configurations presque aussi chimériques.

Mercator s'est évidemment inspiré d'une mappemonde dieppoise, dérivée du même prototype que la carte portugaise 217. La nomenclature, à la fois française et lusitanienne, renferme cependant une synonymie et des additions dont nous n'avons pas encore découvert l'origine :

Côte E. du Labrador :

Terra Cortercalis.
Y. de carauielo.
Ilha da fortuna.
Ilha do Marco.
S. Joam.
C. belle alijs delgado.

Au large :

Y. das demonios.
Drogeo.
Dus Cirnes gallis

S. du Labrador et E. de Terre-Neuve :

1. Chasteaux.
2. Belle ysle, S. Catharina alijs.
3. C. Blanco di degrad alijs.
4. Ilhe de S. Julien.
5. Y. des oiseaux.
6. C. de bonavista.
7. Ilhe de Bacailo.
8. Y. de area (au large).
9. C. de S. Frº.
10. C. da espera.
11. R. das patas.
12. Ilhas despera.
13. C. de Razo.
14. Terra de baccallos.

Cap Breton :

S. Pol.
S. Petro.
R. primera.
C. doesno.
15. C. de Breton.
Briso.
S. Michel pº de la terra.

Au large :

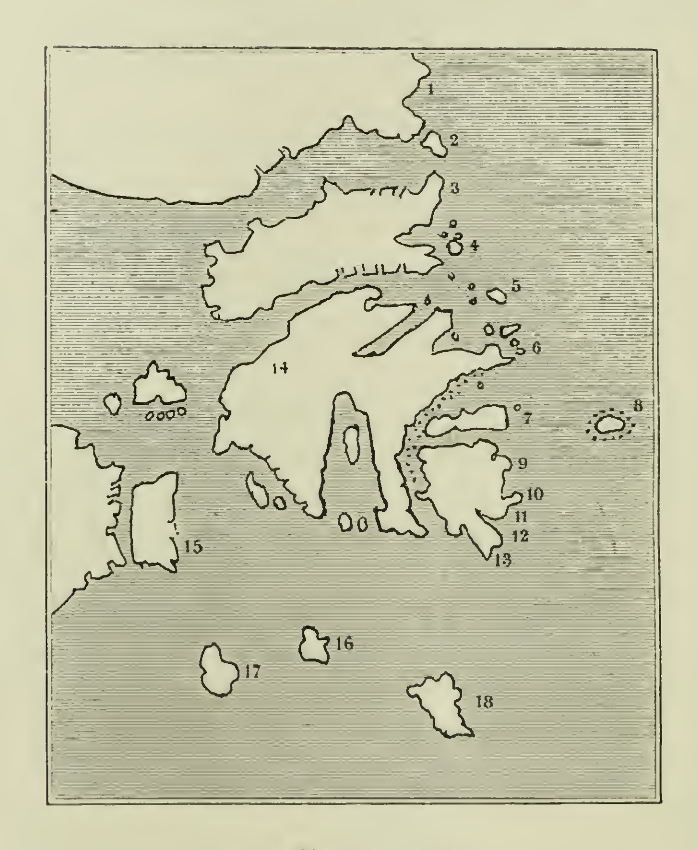
16. Dobreton.
17. Arredonda.
18. Y. de Juan estenez.

Plus loin :

S. Brandain.
Y. verde.

Ces configurations, avec leur nomenclature, ont été reproduites dans

mainte édition du *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius, à commencer par celle de 1570. La carte volante : *1589. Americæ novissima descriptio. Hondius*



94. — Mercator, 1569.

inuen. I. le Clerc excu. 1602, expose également ces données géographiques. Elles proviennent toutes, dans ces cartes, de la mappemonde mercatorienne de 1569. Le fils de Mercator continue à les reproduire dans les atlas de 1595, 1606 et 1613, bien qu'à partir de cette date (et peut-être avant), on trouve sous la même couverture une carte générale de l'Amérique où Terre-Neuve est représentée en sa véritable forme, triangulaire et compacte.

XVIII

DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES DE TERRE-NEUVE

I. — LA PÉNINSULE D'AVALON

Il reste à fixer l'époque et à décrire les cartes où Terre-Neuve fut enfin complètement représentée sous sa véritable forme. Non moins utile serait l'historique des tracés successifs de chaque important profil en particulier. Le géographe doit commencer par ces détails, puisque c'est à la suite des progrès accomplis dans la connaissance géodésique des caps et des péninsules dont la côte de Terre-Neuve est hérissée, ainsi que de ses baies profondes et de ses échancrures presque innombrables, qu'on arrive à établir une vue d'ensemble exacte des contours singuliers de cette île. Pour le présent, faute d'espace, nous limiterons notre étude à l'évolution cartographique des deux parties les plus remarquables : les péninsules d'Avalon et du Petit-Nord. Celles-ci en effet peuvent être considérées comme jointes à un parallélogramme qui est la figure de Terre-Neuve, abstraction faite de ces deux grandes presqu'îles.

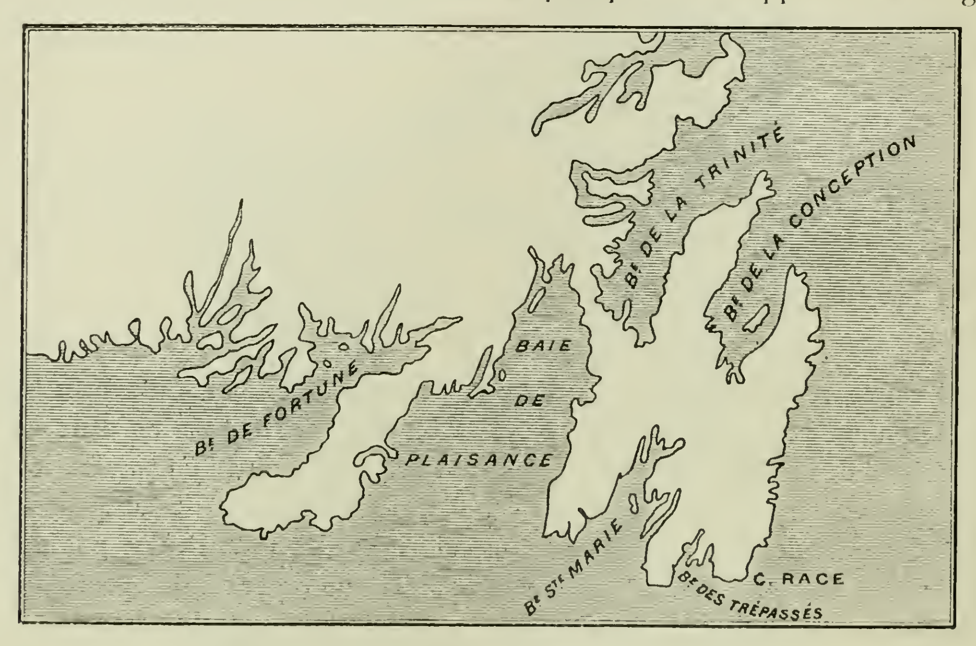
De toutes les configurations géographiques du globe il n'y en a pas de plus extraordinairement irrégulière que la péninsule d'Avalon, qui constitue l'angle Sud-Est de Terre-Neuve; comme on le voit par notre cliché 95.

Rattachée à l'île par un isthme de 4 à 5 kilomètres de largeur seulement, elle se subdivise en quatre presqu'îles, elles-mêmes excessivement échancrées et couvertes de caps et de promontoires. Ayant en moyenne 90 kilomètres dans les deux sens, on s'explique la difficulté qu'eurent les premiers hydrographes à reconnaitre le caractère réel de l'ensemble.

Il est vrai que Johannes Ruysch, dès 1507, trace des contours qui, au premier abord, semblent répondre à la réalité[1]. Cependant si l'on considère

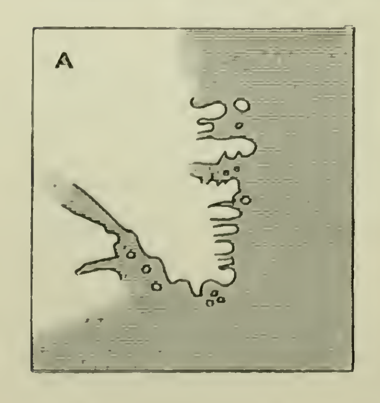
[1] *Supra*, p. 58, n° 9.

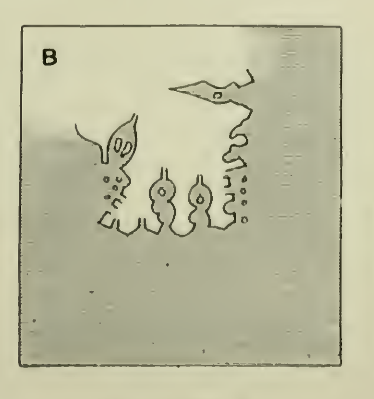
l'exploration difficile et minutieuse que de tels relevés eussent exigé, les moyens qu'on possédait à l'époque et le fait que les cartographes restèrent près d'un siècle avant de se rendre compte de ce bizarre assemblage, il ne faut voir dans la figure de Terre-Neuve qu'expose la mappemonde du géo-

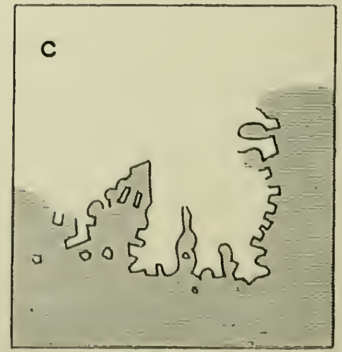


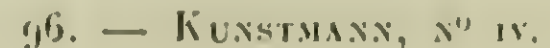
95. — Presqu'île d'Avalon.

graphe allemand, qu'une coïncidence fortuite, causée par la vue de nombreuses baies, mais non relevées dans leur totalité et dans leurs rapports avec l'ensemble du littoral même de l'île.









96. — Kunstmann, nº iv. 97. — Viegas. 98. — La Riccardiana.

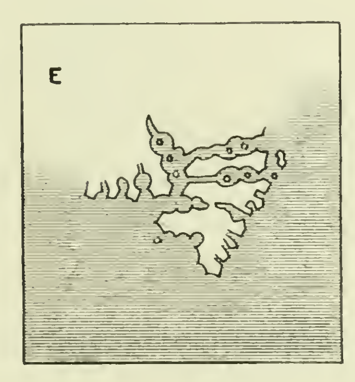
Les premiers Portugais, comme Reinel, bien qu'indiquant déjà l'entrée

méridionale du golfe Saint-Laurent, n'ont pas connu la presqu'île d'Avalon. Elle ne commence à se manifester qu'avec Kunstmann n° IV, sous une forme unie et obtuse (A), qui se continuera dans Viegas (B), et la Riccardiana (C), mais chez ces deux dernières cartes avec l'adjonction d'un aperçu des baies Sainte-Marie et de Plaisance :

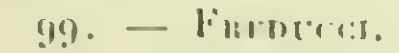
Ces contours progressifs montrent que dans la troisième décade du XVIe siècle, les efforts des Portugais se portèrent sur la côte méridionale de Terre-Neuve.

En même temps que Kunstmann n° IV, Ottomano Freducci empruntait à un prototype portugais, mais autre, une configuration de cette péninsule, beaucoup plus exacte pour l'ensemble et qu'on retrouve dans Miller n° I (E) et l'atlas catalan du Havre (F).








99. — Freducci.

100. — Miller, n° I.

101. — Atlas Catalan.

Miller n° I représente probablement le premier état de ce type, car nous y discernons la préoccupation d'îles superposées, tandis que Freducci dessine la presqu'île sous une forme compacte. Il ne s'ensuit pas que la carte de ce dernier soit postérieure à l'autre, mais seulement que Miller s'est inspiré d'un prototype plus ancien.

Un fait certain, c'est que l'hydrographie sévillane a pris pour modèle une carte lusitanienne de la catégorie que nous venons de décrire.

Le morcellement cartographique de Terre-Neuve à la suite de la découverte du détroit de Belle-Isle, a vicié à cet égard toute l'hydrographie dieppoise, ainsi que ses nombreux dérivés, portugais et autres, presque jusqu'à la fin du XVIe siècle. A la vérité, il est impossible de reconstituer quoi que ce soit avec la partie méridionale de leur archipel imaginaire. Néanmoins, on comprend que la péninsule d'Avalon, avec ses longs, étroits et tortueux pro-

longements, flanqués de baies profondes, ait été interprétée d'abord et pendant nombre d'années comme un composé d'îles de formes variées et de plus ou moins d'étendue.

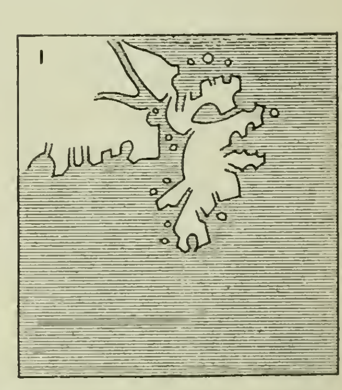
Il est assez difficile de savoir quand les cartographes revinrent à la conception dont les œuvres portugaises que nous avons citées, notamment le prototype de Freducci, exposent les premières données, c'est-à-dire quand et chez quels cartographes Terre-Neuve, enfin compacte et à peu près triangulaire, commence à dessiner tant à l'Est qu'au Sud les véritables contours avaloniens.



102. — Mantoue. 1525.



103. — Weimar. 1527.

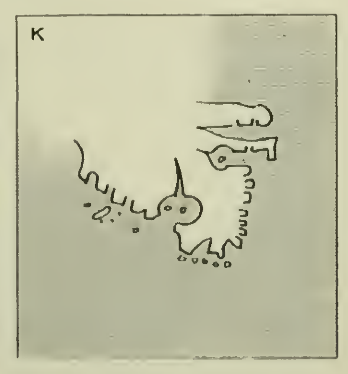


104. — Wolfenbüttel B. 1534.

C'est en Hollande que nous voyons la première ébauche après les cartes lusitaniennes de la première moitié du XVIe siècle. Notre plus ancien spécimen se rencontre dans la grande carte de l'Atlantique, dressée par Jan Dirckx, le




105. — Dirckx. 1599.



106. — Bertius. 1600.



107. — Jacobsen. 1621.

fils, à Amsterdam en 1599, dont nous donnons ici (J) un extrait, mais qui dans les pages suivantes sera examinée plus en détail.

Vient ensuite Bertius, savant belge dont la carte (K) fut dressée un an après celle de Direkx. Ces deux cartes procèdent d'un même prototype pour la côte méridionale, et cependant cette dernière accuse un progrès sur l'autre par la forme moins renflée de l'extrémité méridionale.

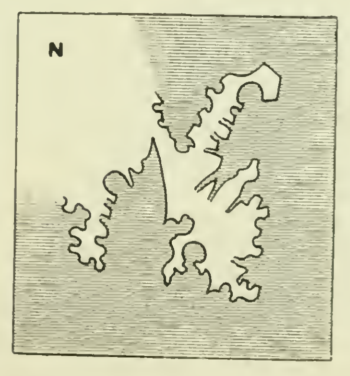
C'est évidemment du côté des Hollandais que le progrès se continue. Malheureusement, nous n'avons pu retrouver les cartes qui doivent marquer l'évolution de ces contours dans les premières vingt années du XVII[e] siècle. Il n'est arrivé à notre connaissance que la représentation de Terre-Neuve (L), insérée dans la carte de l'Amérique septentrionale dressée par Anthony Jacobsz ou Jacobsen à Amsterdam en 1621 ; mais cette fois, on commence à approcher de la réalité.

Dans la carte gravée en Angleterre pour le *Golden Fleece* de Vaughan en 1625, la presqu'île avalonienne (O) conserve son caractère d'appendice à peine attaché à la masse ; mais la configuration est moins exacte que dans Jacobsen, en ce sens qu'elle omet la baie de Sainte-Marie et celle des Trépassés. Cette carte, dite de Mason, ne représente toutefois qu'un dérivé de quelque prototype hollandais. C'est la raison pour laquelle nous la citons à cette place.

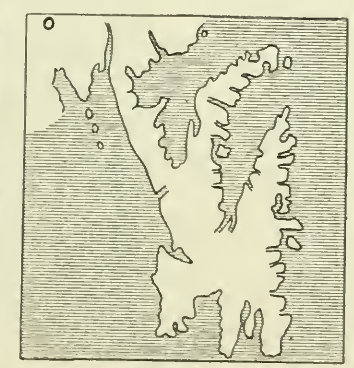
Les Français, de leur côté, n'étaient pas restés inactifs, et une très belle carte dressée par Guillaume Le Vasseur à Dieppe, dès 1601, expose une péninsule d'Avalon (M) encore très fruste, incomplète pour les abords à l'Ouest, comme le sont d'ailleurs Direkx et Bertius, mais plus exacte que ces dernières dans ses contours de la partie principale.




108. — Le Vasseur. 1601.



109. — Guérard. 1631.



110. — Mason. 1625.

A en juger par les cartes de Champlain et de Du Pont, au Canada comme à Dieppe, on ne semble avoir noté que tard la forme si remarquable de la péninsule d'Avalon ; mais, en 1631, Jean Guérard, hydrographe dieppois très GUÉRARD

réputé, introduit dans sa carte de l'Atlantique une délinéation de Terre-Neuve où la presqu'île avalonienne (X) reprend la forme dont Jacobsen nous a donné le plus ancien échantillon connu et en la perfectionnant par l'élargissement de la péninsule qui sépare la baie de la Trinité de celle de la Conception.

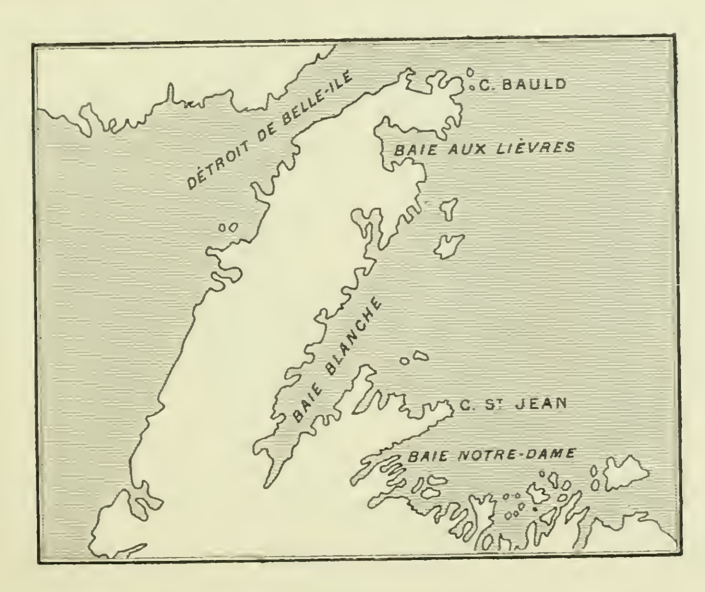
A partir de cette époque, les cartographes possédèrent des éléments suffisants pour tracer d'une façon plus exacte Avalon et la côte méridionale de l'île, mais comme on le verra bientôt, c'est très irrégulièrement qu'ils en tinrent compte.

XIX

DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES DE TERRE-NEUVE

II. — LA PÉNINSULE DU PETIT-NORD

Si ne considérant plus la figure de Terre-Neuve comme un parallélogramme (abstraction faite des deux grandes presqu'iles qui y sont accolées), mais comme un triangle, un des angles de ce triangle a pour sommet, au Nord, l'extrémité d'une vaste péninsule, relativement étroite qui, partant du fond de notre baie Blanche, s'avance à l'Est et à l'Ouest en ligne presque directe, de 49° 30' à 51° 35', soit plus de deux degrés :



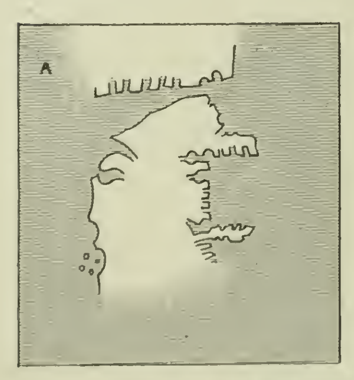
111. — Péninsule du Petit-Nord.

Cette configuration est restée absolument inconnue aux premiers cartographes portugais. Cela s'explique puisque jusqu'à la découverte du détroit de Belle-Isle, on ne pouvait y voir qu'une partie de la côte orientale du Labra-

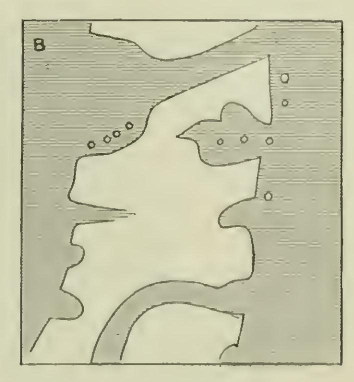
dor. Et ce qui montre bien que les géographes avant cet événement n'y voyaient point le littoral de Terre-Neuve, c'est que les deux îles imaginaires, *de la Fortuna* et *de la Tormenta* qui, dans les cartes lusitaniennes, sont inscrites à une latitude correspondant à notre 51° 30', furent reportées, après le premier voyage de Jacques Cartier, au Nord du détroit de Belle-Isle[1].

Pour plus de clarté nous ajoutons au présent chapitre un certain nombre de délinéations de la presqu'île du Petit-Nord, tracées depuis 1543, date à laquelle on la voit à peu près distincte ou accentuée pour la première fois, jusqu'en 1675 et 1689, années où un officier de la marine royale et un pilote basque exposèrent des contours se rapprochant davantage de la réalité, tant par les dimensions relatives que par l'orientation et les principaux reliefs. Mais ces tableaux comparatifs seront limités ici, sauf deux exceptions, à des cartes françaises.

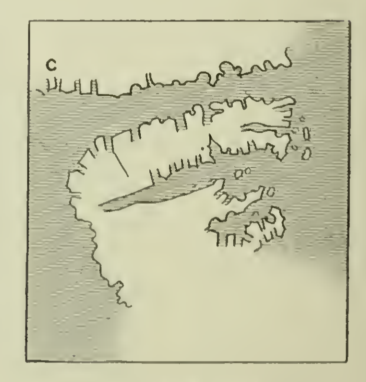
Dans l'hydrographie dieppoise, laquelle, ainsi que nous l'avons dit, commença par faire de Terre-Neuve un archipel : conséquence de la découverte du navigateur malouin, c'est, naturellement, l'île la plus septentrionale de ce groupe imaginaire qui représente le Petit-Nord. On la rencontre pour la première fois dans l'Harleyenne (A).




112. — L'Harleyenne, 1543.



113. — Alfonse, 1544.



114. — Descelliers, 1550

Descelliers, en 1546, l'indique également sous cet aspect si sommaire. Jehan Alfonse, au contraire, abandonnant la forme insulaire, représente le grand promontoire avec une exactitude relative (B).

Dans sa carte de 1550, le prêtre d'Arques accentuant la péninsule d'une façon notable (C), mais sans qu'on puisse s'expliquer l'orientation qu'il lui

[1] Henry Hudson, selon la carte qui accompagne la relation de ses voyages (Hakluyt Society, 1861), place une grande île, dénommée *The Hand of Good Fortune*, par 63°-64°, à l'entrée du détroit de Davis.

imprimé. Peut-être est-elle due à la même hypothèse (car ce ne peut guère être autre chose) qui portait tous les hydrographes dieppois à incliner erronément ce qui est pour nous la côte septentrionale du Labrador droit vers l'Est, par suite de données ou de suppositions dont nous n'avons pu découvrir le point de départ.



115. — Le Testu, 1566.



116. — Le Vasseur, 1601.



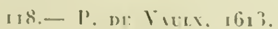
117. — Lescarbot, 1609.

Rien de bizarre comme la configuration en tête d'oiseau adoptée par Le Testu (D).

Le Vasseur est en progrès sur ses prédécesseurs et son tracé (E) laisserait relativement peu à désirer, n'était le promontoire supplémentaire qu'il accole sur la côte Est.

Lescarbot (F) a évidemment puisé à la même source que le premier Champlain, sans qu'on puisse la retrouver.




118.— P. de Vaulx, 1613.



119. — Champlain, 1613.



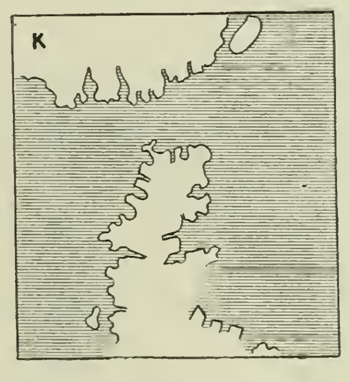
120. — Du Pont, 1625.

Malgré l'exiguïté et l'inclinaison de la péninsule supérieure dans la carte de Pierre de Vaulx, on est porté à croire qu'elle a pour base une épure de quelque pilote malouin.

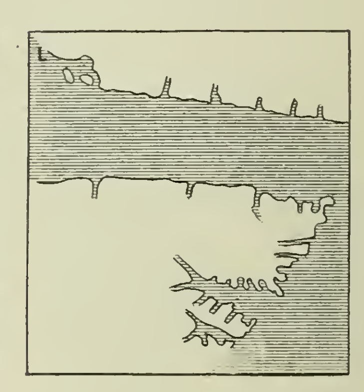
Du Pont procède (I) des mêmes données que De Vaulx, mais en y ajoutant plusieurs grands promontoires qui n'existent pas dans cette partie de Terre-Neuve.



121. — Champlain, 1629.



122. — Guérard, 1631.



123. — Courcelle, 1675.

Ce Champlain (J) gâte son Petit-Nord par les contours absolument chimériques qu'il lui attribue à l'Ouest, et qui sont d'autant moins explicables que dans son opinion cette partie de la côte était encore inconnue.

Guérard (K) s'est sûrement inspiré de Jacobsen ou d'un de ses dérivés.



124. — Franquelin, 1678.



125. — Detcheverry, 1689.



126. — Jacobsen, 1621.

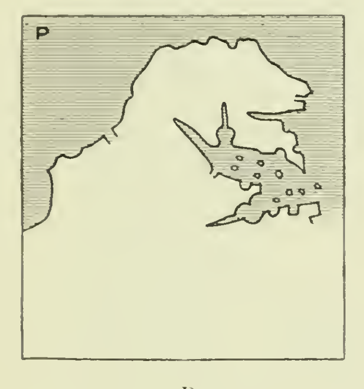
On remarquera (hors-texte XIX) qu'à l'instar du cartographe hollandais, il éprouve la même hésitation à tracer la côte Nord-Est de notre baie Blanche.

Le tracé de De Courcelle (L) serait le meilleur qu'on eut donné du Petit-Nord, n'était cette orientation de l'Est à l'Ouest, presque constante dans les cartes du temps, au lieu d'être dans le sens de la longitude, et qui reste un des mystères de l'hydrographie à cette époque. Et cependant ce marin a cer-

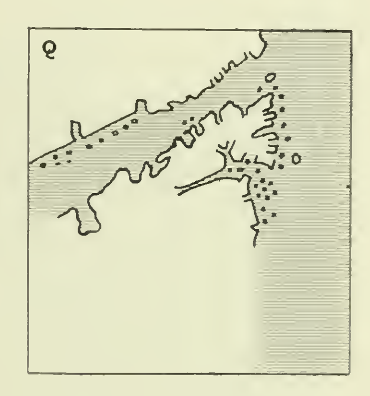
tainement contourné le sommet de la presqu'île, pour qu'il ait pu lui imprimer une forme s'approchant autant de la réalité.

Jean-Baptiste Franquelin, bien que professeur d'hydrographie à Québec même, ne connaît en 1681 cette péninsule que sous un aspect qui est le contraire de la vérité (O) puisqu'il l'incline à l'Ouest, au lieu de la faire pencher à l'Est, et place un promontoire correspondant à notre cap Bauld, non dans l'Atlantique mais au détroit de Belle-Isle.

Quatre ans après, un simple pilote basque, Detcheverry, marchant sur les traces de De Courcelle, répare en partie cette erreur de la cartographie franco-canadienne et reproduit le Petit-Nord (N) mieux, par l'ensemble, que l'officier de la marine royale.



127. — Dirckx



128. — Bertius

Mais dans les tentatives de reconstruction des contours cartographiques de Terre-Neuve, notamment pour la presqu'île du Petit-Nord, certains tracés manuscrits appellent l'attention. Parmi ceux-ci, nous devons citer la carte dite de Stockholm.

Cette délinéation de l'Atlantique Nord, mais plus particulièrement de la région groënlandaise, a été l'objet de laborieux commentaires pour en déterminer l'origine, la date et le but[1].

Grossièrement dessinée sur papier et mesurant 46 × 41 centimètres, cette carte ne porte ni nom d'auteur, ni date, ni rien qui puisse en indiquer la provenance. Elle était originairement muette, mais des désignations ont été ajoutées, nul ne sait quand, sur le Groënland.

[1] Steenstrup, *Ymer*, 1886, p. 83-88 ; C. C. A. Gosch, *Danish Arctic Voyages*, 1605-1620 ; London, Hakluyt Society, 1897, avec fac-similé de la carte ; Miller Christy, *On an early chart of the North Atlantic ;* London, 1897, in-8° et carte.

On suppose que c'est l'œuvre de James Hall, pilote-major de l'expédition envoyée en 1605 par Christian IV à la recherche des colonies danoises perdues. Il l'aurait dessinée à son retour, vers 1607, à Copenhague, et ce serait une des dépouilles rapportées à Stockholm par le roi de Suède lors de la guerre avec le Danemark en 1659.

Quoi qu'il en soit, le seul point qui nous intéresse ici, est la configuration de Terre-Neuve, étant donnée la date qu'on lui attribue [1] :



129. — La carte de Stockholm.

On a connaissance de cartes marines manuscrites dressées *ad hoc* pour des voyages de découvertes par certains pilotes-cartographes que les Hollandais nommaient *cartschrywers* [2]. Les documents de cette espèce sont devenus très rares, aussi la carte de Stockholm, qu'on juge appartenir à cette catégorie, présente-t-elle un intérêt particulier.

La méthode de construction est, forcément, celle de tous les anciens cartographes : c'est-à-dire, des placages ajoutés à un ensemble déjà existant, parfois depuis longtemps. Ici, la base fut l'espace qui s'étend de l'extrémité septentrionale de l'Écosse à la côte Nord-Est du continent américain. On

[1] La latitude est aussi remarquable : d'après l'échelle même de la carte, 46°30'-52°.

[2] Gosch, *op. cit.*, t. I, p. 151, et t. II, p. XLIX, où il est fait mention de Carolus Joris, *cartschrywer*, mais aussi de William Borough qui dressa la carte dont sir Martin Frobisher se servit au cours de son premier voyage (1576).

doit donc admettre que les Hébrides, les Feroë, l'Islande et toute la ligne de côtes depuis le Labrador jusqu'à la Nouvelle-Écosse ne sont pas des tracés faits *de novo*, mais qu'ils ont été empruntés à quelque carte usuelle, plus ou moins ancienne. A ces parties banales, pour ainsi dire, le cartographe ajouta les découvertes de Frobisher et de Davis (1576-1587), comme points de repère pour l'exploration projetée. Ce serait donc après, que les résultats du voyage de Hall de 1605 auraient été inscrits sur ladite carte, si tant est que ce soient bien les épures de sa première expédition dans ces parages.

D'après cette hypothèse, la délinéation de Terre-Neuve daterait au plus tard du commencement du XVIIe siècle, et c'est ce qui ne laisse pas d'étonner.

Prise dans son ensemble et dans son orientation, la carte de Stockholm présente la meilleure configuration de Terre-Neuve que nous connaissions à cette date supposée. Même lorsqu'on la compare à celle de la carte amsterdamoise d'Anthony Jacobsen (1621), où nous étions disposés à voir le point de départ des perfectionnements conscients et réels destinés à conduire à une délinéation exacte de l'île, l'avantage, à certains égards, reste au document suédois, bien que fort imparfait encore.

Mais d'où peut provenir en 1600-1605, un tel tracé ? Si c'est l'œuvre d'un *cartschrywer*, comment se fait-il que les Hollandais s'en soient tellement éloignés, depuis Direkx ? Quant à être venu d'Angleterre, les cartes de John Dee, de Thomas Hood, de Henry Briggs nous montrent les cartographes de ce pays inféodés jusqu'à la fin du siècle aux formes de Terre-Neuve lusitano-dieppoises, et lorsque avec Hakluyt ils commencent à modifier leurs contours terre-neuviens, c'est l'hydrographie hollandaise qu'ils imitent.

Ce qu'il faut retenir de notre discussion, c'est qu'apparemment la carte de Stockholm est d'une époque postérieure à celle qu'on lui suppose, ou bien encore qu'il circulait déjà dans les premières années du XVIIe siècle, des œuvres cartographiques supérieures à celles que les atlas hollandais, belges et français nous font connaître, et dont le critique ne peut encore indiquer l'origine ou les sources.

Quant à la supériorité relative des profils du Petit-Nord comparés aux autres parties de Terre-Neuve, dans toutes les autres cartes, elle s'explique probablement par une légende que nous relevons sur l'importante carte précitée de De Courcelle. Elle est ainsi conçue : « Petit mestre, rendez-vous des Malouins allant et venant. » Petit mestre est un port de la presqu'île du Petit-Nord. D'autre part, Charlevoix rapporte (*Nouvelle-France*, t. I, p. 420) que « les Malouins faisoient leur pêche en un lieu qu'on a nommé le *Petit-*

Nord. Le poisson y est plus petit, que dans la Baye de Plaisance, mais plus propre pour le commerce de la Méditerranée et du Levant ». Une région aussi fréquentée devait être bien connue des pilotes; de là des relevés plus exacts. Et comme les Hollandais ne visitaient guère ces parages, c'est à Saint-Malo que leurs cartographes durent aller quérir des renseignements.



XX

LES CARTOGRAPHES HOLLANDAIS ET BELGES

Pour mieux faire comprendre l'évolution cartographique de Terre-Neuve, considérée comme masse compacte et triangulaire, nous croyons utile d'interrompre ici la chronologie dans les descriptions. De fait, ce n'est guère qu'en groupant les cartes par nationalités d'origine qu'on peut maintenant suivre leur développement, mais après avoir recherché les modèles dont les cartographes-imitateurs s'inspirèrent. Il faudra donc classer les séries selon l'époque des prototypes. Dans cet ordre d'idées, c'est, pour le XVIIe siècle, par l'hydrographie hollandaise ou batave que nous devons commencer.

Dès la fin du XVIe siècle, on voit les Hollandais publier à Amsterdam des cartes, évidemment à l'usage des marins, tout élémentaires qu'elles nous semblent, mais où les tracés de Terre-Neuve indiquent des efforts pour arriver à une configuration de l'île aussi exacte que leurs moyens d'informations le permettaient.

A côté de ces cartes plus ou moins détaillées, il faut aussi tenir compte de certaines délinéations minuscules, marquant néanmoins pour Terre-Neuve une figure, pour ainsi dire condensée, et commençant à s'approcher de la forme réelle. Nous possédons encore plusieurs de ces petites délinéations. Elles rappellent les contours du Benedetto (1543) et du Desliens (1563), par exemple dans Petrus Plancius [1], Théodore de Bry [2] et Jodocus Hondius [3].

Il faut remarquer que cette fois encore les Portugais fournirent les don-

[1] *Orbis terrarvm typvs de integro multis in locis emendatus auctore Petro Plancio*, 1592, 1594, et dans les différentes éditions du *Voyage de* LINSCHOTEN, hollandaises, françaises et latines. *Cf.* l'atlas RIO BRANCO, n° 37. L'*Orbis terræ compendiosa descriptio ex peritissorvm totius orbis geographorum operibus desumta*. Antverpiæ, apud Joannem Baptistam VRIENT, inséré dans le LINSCHOTEN d'Amsterdam, 1599, est une copie de la carte précitée de Petrus PLANCIUS.

[2] DE BRY : *America sive novvs orbis respectv Evropaeorvm inferior globi terrestris pars* (VI), 1596, 1597, 1617-1624.

[3] *Typus totius orbis terrarum, in quo et Christiani militis certamen super terram (in pietatis studiosi gratiam) graphicè designatur a Iud. Hondio cœlatore*, 1597 ; *op. cit.*, n° 43.

nées élémentaires. Comme preuve, citons la grande carte de l'Atlantique dressée par Jan Dirckx le fils, à Amsterdam en 1599[1] :



130. — Jan Dirckx, 1599.

Cette partie de la carte est entièrement portugaise et elle expose des contours qui témoignent d'un progrès sur les œuvres lusitaniennes de la seconde moitié du xvie siècle aujourd'hui connues. Entre les atlas de Lazaro Luis ou celui de Vaz Dourado et cette publication de Dirckx, il a dû être dressé en Portugal de nombreuses cartes, toutes dans la voie d'une transformation dont nous n'avons plus qu'un des derniers résultats. C'est certainement à une œuvre de cette famille que Champlain a emprunté la délinéation de Terre-Neuve pour sa carte de 1612.

JAN DIRCKX

Tout irrégulier qu'il soit, le tracé de Dirckx accuse, au moins pour la presqu'île d'Avalon, une exploration relativement récente et des conceptions hydrographiques plusieurs fois reproduites, plus ou moins fidèlement, par les cartographes hollandais et belges. Quant à la nomenclature de Dirckx c'est du portugais corrompu, sans trace de noms français.

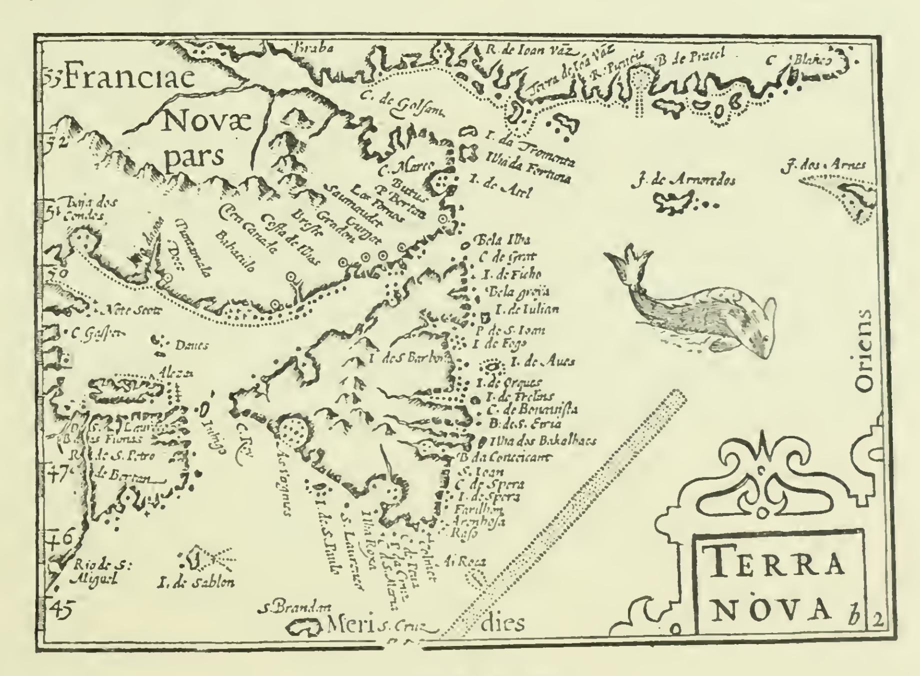
1. C. Degrat.
2. I. Ficho.
3. Belagroya.
4. Samotiam.
5. P. Ianicam.
6. I. Daues.
7. I. Frelins.
8. C. Boanista.
9. I. Bacalhao.
10. B. Coneecam.
11. Samioam.
12. C. spera.

[1] *Jan Dirckx soon... Anno Domini* 1699. C'est une très belle carte manuscrite, sur parchemin, mesurant $1^{m},30$ de hauteur $\times$ $0^{m},75$ de largeur. Dépôt hydrographique. Archives, 116,0,5.

13. Farilhom.
14. Raso.
15. C. Pena.
16. P. da...
17. C. S. Maria.
18. Placel.
19. S. poulo.
20. S. Spiritu.
21. Ai Roca.
22. Fagunda II.
23. De Joam Aluares.

P. BERTIUS

La première carte exclusivement consacrée à Terre-Neuve ne peut guère être considérée que comme un dérivé de ce genre. C'est l'œuvre de Pierre Bertius. Avant de devenir cosmographe de Louis XIII, il dressa en 1600 (peut-être avant) à Louvain, mais non sans perfectionner l'idée émise par Plancius, De Bry et Hondius, une petite carte exposant une nomenclature et des détails côtiers remarquables pour l'époque. D'autre part, l'ensemble des contours terre-neuviens rappelle trop la configuration dans la mappemonde attribuée à Edward Wright et que Hakluyt a publiée en 1599, pour ne pas provenir d'un prototype commun



131. — Pierre Bertius, 1600.

Le modèle consulté par Bertius a dû être franco-lusitanien. Voici la nomenclature complète de sa carte spéciale de Terre-Neuve :

Côte S. du Labrador :

C. blanco.

B. de Pracel.

R. Picucis.

Terra de Joã Vãz.

R. de Joam Vãz.

Braba.

Côte S.-E. du Labrador :

C. de Golfam.

I. de Tromenta.
Ilha da Fortuna.
I. de Atel.

Au large : I. de Arnoredos (Arboledos).

Côte E. de Terre-Neuve :

Bela Ilha.
C. de grat.
I. de Ficho.
B. da groya.
I. de Julian.
P. de S. Ioan.
I. de Fogo.
I. de S. Barbora (Barbola ou Barbara?)
I. de Aves.
I. de Orques.
I. de Frelins (Frey Luis).
C. de Bonauista.
B. de S. Eiria (S[ta] Ciria).
Ilha dos Bakalhaos.
B. da Conceicam.
S. Ioam.
C. de Spera.
Farilhon.
Arenhosa.
C. Raso.

Côte S. de Terre-Neuve :

Colmet.
C. de Pena.
P. da Cruz.
C. de S. Maria.
Ilha Roxa.
S. Laurence.
I. de S. Paulo.
As Virgines.
C. Rey.

Au large : Ai Roca [1].

JACOBSEN

Une délinéation de Terre-Neuve très intéressante est celle qui figure dans la carte dressée spécialement à Amsterdam en 1621 par Anthony Jacobsz ou Jacobsen, pour exposer les possessions de la Compagnie néerlandaise des Indes Occidentales [2].

Cette configuration dérive, à notre avis, d'un prototype lusitano-normand, que malheureusement nous n'avons pu retrouver.

On peut dire que cette carte de Jacobsen, par sa délinéation de la presqu'île d'Avalon, et le Champlain de 1629, par la forme générale de l'île, ainsi que par le profil occidental, l'orientation et le prolongement plus étroit du Petit-Nord, posaient les bases de l'hydrographie définitive de Terre-Neuve ; tout en restant fort éloignée encore de ce but.

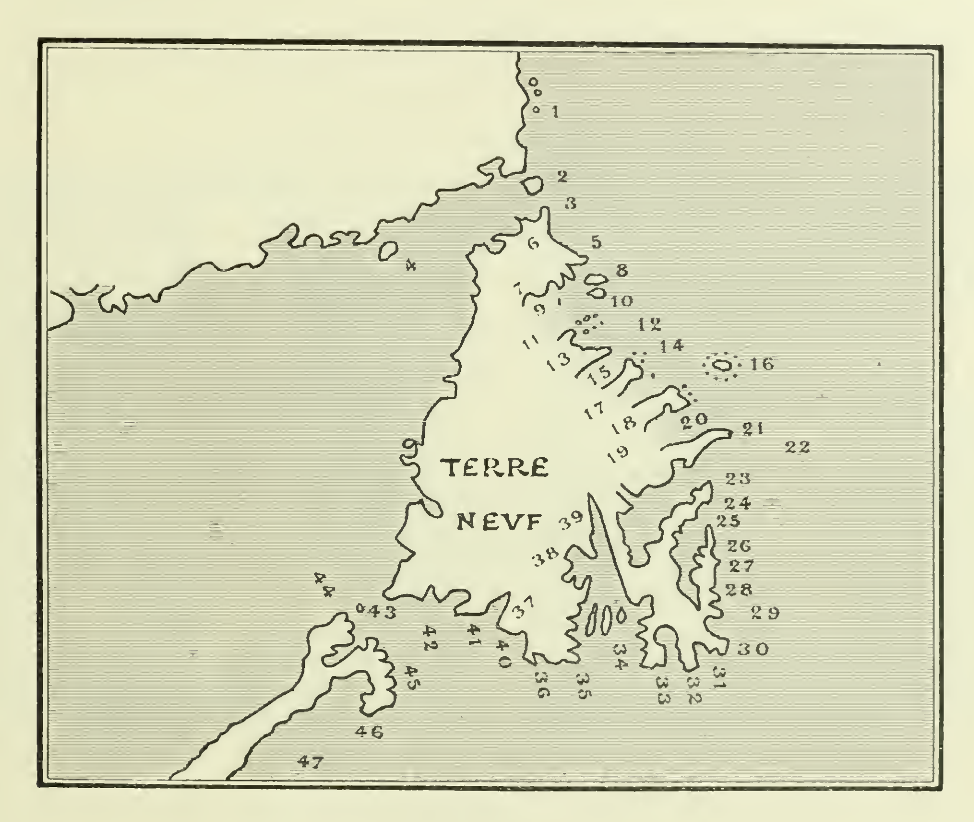
Ce qu'il importe de signaler, c'est le sentiment de la grande profondeur des baies situées sur la côte Nord-Est (baie Blanche, baie Notre-Dame) qu'ici le cartographe consciencieux ne s'est pas cru autorisé à prolonger dans les terres, ignorant leur étendue. On doit surtout noter la presqu'île d'Avalon, apparaissant pour la première fois en sa véritable forme, bizarre et inattendue, que Champlain ne semble même pas avoir soupçonnée,

La nomenclature est essentiellement française et elle contient des noms

[1] *P. Bertii Tabvlarvm geographicvm contractarvm. Amsterodami, apud Cornelius Nicolai.* MDC. Petit in-4°, 1602 (*Thresor des Cartes*) 1616, 1618 (privilège de 1617), etc., etc., oblong. Dans la *Carte de l'Amérique corrigée et augmentée dessus toutes les aultres cy-deuant faictes par P. Bertius,* sans date, mais après 1633, 58c × 49c, cette délinéation de Terre-Neuve est déformée.

[2] *Americæ septentrionalis pars... West Indische Paskaert... Beschreven door A. Iacobsz. En Ambsterdam chez Anthoine Iacques sur l'Eau au Matelot.* Sans date et imprimée sur peau de vélin. Reproduite sur papier, sans date et sans nom d'auteur, avec la seule mention : *Gedruckt t'Amsterdam Bij Pieter Goos, op't Water in de Verguldе Zee-Spiegel.* Un fac-similé a été ajouté aux *Documents relative to the colonial History of the state of New York, procured by* J.-R. Brodhead ; Albany, 1856, in-4°.

nouveaux. Il faut y relever également quelques désignations tout à fait anglaises ; d'autres, faites dans les deux langues. Ce sont même les premières de ce genre que nous ayons rencontrées.



132. — JACOBSEN. 1621.

La nomenclature complète de Terre-Neuve est comme suit :

1. C. de Camas (Gamas).
2. Bell Isle.
3. Grand Bay.
4. C. de Grate.
5. Carbon ou Carput.
6. Il. du Petit Maistre.
7. B. Oget.
8. Belle Isle.
9. Groy.
10. B. de S. Julian.
11. Havre Du vinge.
12. I. de Chibau.
13. R. Fleur de lis.
14. I. de S. Barbe.
15. C. de S[t] John.
16. Penguin Iland.
17. B. de Notre Dame.
18. Bay of Fogs.
19. Brode have (Broad haven).
20. B. of flowers.
21. C. Bonavista.
22. Trinité bay.
23. I. de Baccalaos.
24. Conception B.
25. C. de S. Francisco.
26. Trinité.
27. Bonaventura.
28. Thorne Bay.
29. C. de l'Espere.
30. Ile de l'Espere.
31. C. Brolle.
32. C. Raze.

Côte Sud :

33. C. de Pena.
34. I. de Trepasser.
35. C. S[te] Marie.
36. B. de Plaisance
37. P. Marek.
38. C. de S. Lorensa.
39. P. aux Basques.
40. B. S. Tedoire.
41. Hartseasse.
42. C. Deray.

Ile du Cap-Breton :

43. Nigamis.
44. C. S. Lorau.
45. P. aux Anglais.
46. Canceau.

Nous croyons devoir rapprocher de la configuration ci-dessus, deux





133 ET 134. — DÉRIVÉS DE JACOBSEN.

dérivés hollandais, l'un, portant le nom d'Anthony Jacobsz[1], tandis que l'autre est anonyme[2].

On remarquera, dans le premier, que la côte Est se continue dans la direction du Sud sans interruption, ce qui n'est pas le cas pour le second.

Il y a intérêt à indiquer ici quelques-unes des représentations de Terre-Neuve dont les marins se servaient dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. C'est parmi les ouvrages intitulés *le Flambeau de la mer*, *la Tourbe ardente*, etc., etc., presque tous traduits du hollandais, qu'on les trouve. Ce ne sont en réalité, pour l'Amérique septentrionale, que des adaptations plus ou moins arbitraires de cartes portugaises ou françaises.

[1] Nous l'avons vue parmi les cartes d'un recueil factice et anonyme, dans l'*America septentrionalis* du *Nouvel atlas ou Théâtre du monde*, de Joan JANSEN

[2] *West Indische Paskaert... Gedruckt t'Amstredam bij Piter Goos* (1670 ?) ; gravée et imprimée sur peau de vélin, 78[c] × 95[c].

Mais dès le milieu du XVIIe siècle apparurent en Hollande des cartes gravées d'après un prototype que nous n'avons pu retrouver. Leur succès fut grand, bien qu'exposant un ensemble et une configuration avalonienne inférieurs à Jacobsen et à ses premiers dérivés. La plus ancienne carte de cette catégorie que nous ayons découverte est celle que dessina Abraham Deur à Amsterdam. Notre exemplaire figure dans un atlas de 1666 [1] :



135 — ABRAHAM DEUR. 1666.

Cette petite carte de Deur procède évidemment du prototype de celles que publièrent à Amsterdam Hendrick Doncker, en 1667 [2], Jan Van Loon en 1668 [3], Arent Roggeveen en 1676 [4] et que copia Pierre Alemand à Québec en 1687 [5]. La configuration générale rappelle trop la Terre-Neuve de la belle carte dressée par João Teixera en 1667 [6], pour ne pas provenir d'un original portugais. Notons, néanmoins, qu'on la trouve à peu près pareille déjà dans l'œuvre de Pierre Devaulx de 1613 (*infra*); mais cette coïncidence ne fait que reculer la question.

Nous donnons ici le dérivé publié par Hendrick Doncker, surtout parce

[1] *Pascaert. Terra Nova*, Atlas dit de ROBIN ; Amsterdam, Pieter Goos, 1666.

[2] *Pas Caert van Terra Nova*, dans *L'Atlas de Mer ou Monde aquatique, remontrant toutes les costes de la mer*, gr. in-fol.

[3] *Pas-Caert van Terra Nova*, dans *Klaer-Lichtende Noort-Star of the Zee Atlas*, grand in-fol. *Idem* dans l'édition de 1666 ?

[4] *Premier tome de la Tourbe ardante* : Amsterdam, Pierre Goos, s. d. mais 1676, in-fol., et en anglais sous le titre de *First Part of the Burning Fen* ; même lieu et même date.

[5] *Infra*, ch. XXV.

[6] *Feita* par *Joam teix^ra alberuallt* (? *Cosmographo de Sua Mag^de Anno de* 1667. Ms. 75^c × 26^c. Dépôt hydr., Arch., 116. o. 11. Il y aurait beaucoup à dire sur l'œuvre cartographique de tous les TEIXERA. Cf. SOUSA VITERBO : *Trabalhos Nauticos dos Portuguezes* ; Lisboa, 1898, in-4°, et *Revue critique*, 12 décembre 1898.

que c'est le type qu'adoptèrent de préférence la plupart des marins de toutes nations dans la seconde moitié du XVIIe siècle :



136. — Atlas de Donckeb.

La grande péninsule méridionale y est moins accentuée que dans Jacobsen, mais l'orientation de l'ensemble de l'île lui est supérieure, tout en ne manifestant pas un progrès sensible sur le Champlain imprimé en 1632.

Quant à la nomenclature de cette série de cartes hollandaises, la voici complète et avec sa propre orthographe :

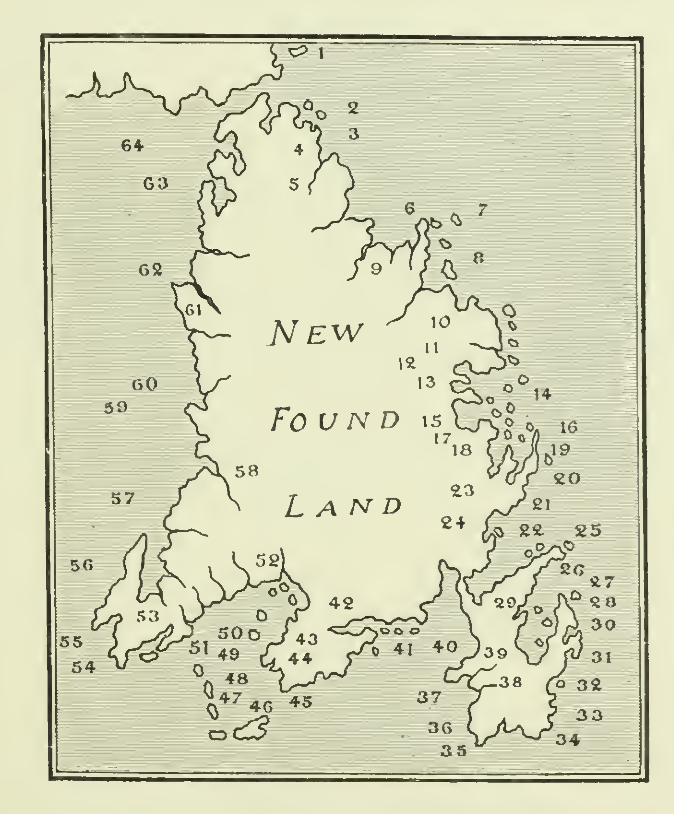
Bellisle.
E. de Chasteaux.
de Ficot.
La Eramilliere.
C. Rouge.
Bellisle.
B. de Orge.
Feur de lis.
Baye Blanche.
Des Aves.
Aux gros yeux.
Les isles de Fougue.
De Fra Louis.
Perguica.
Dos Patos.
C. de Bona Vista.
La Trinité.
Da Graca.
I. de Bacalaux.
De la Conception.
Abra Fade.

C. de Esphere.
R. S. Iean.
I. de Esphere.
P. da Farilham.
Agua Fuerta.
Ronnosa.
De Raze.
Abra Trepessa.
I. de Plaisance.
B. de S. Marie.
S. Laurens.
Chapeau.
I. des Mornes.
Aux Balaine.
P. des Vierges.
B. S. Claire.
C. de Raye.
C. de Anguille.
B. S. George.
C. Pointu.
C. de Roy.
Grand bay.

On remarquera dans cette nomenclature la persistance des noms portugais, bien qu'ils soient souvent incomplets ou défigurés.

ANONYME ANGLO-ALLEMAND

Quoique faite à l'usage des marins anglais, comme on le voit par les



137. — Carte anglo-allemande.

désignations dont la plupart sont traduites dans leur langue, la carte ci-jointe est, malgré le titre[1] l'œuvre d'un cartographe hollandais, et pour ce motif nous croyons pouvoir la décrire dans le présent chapitre.

[1] *A New Fovndland od. Terra Nova, S. Lavrentii Bay de Fisch-Bank, Acadia nebst einem Theil, New Schotland.* Gravée et coloriée, 27c × 20c. Dépôt hydr., Arch., 125. 1. 7.

Cette carte n'a cependant été dressée qu'après 1711 [1], mais une autre raison pour la citer ici, c'est qu'on y discerne l'influence du Seller de 1671, et un progrès dont les cartographes hollandais commencent à tenir compte.

La nomenclature ne manque pas d'un certain intérêt :

1. Belle I.
2. C. de Grat.
3. P. S[t] Iulian.
4. Coaast Petit Nord.
5. Passage of the Savages.
6. Baye de Orge.
7. Gory I.
8. Penguin I.
9. Gull I.
10. Flower Bay.
11. Indian Bay.
12. Bloody Bay.
13. Frishwater.
14. Frelay Bay.
15. Bay Salvage.
16. C. Bonavista.
17. Blackhead Bay.
18. Smits sound.
19. N. Head.
20. Catalina Bay.
21. Trinity Harbour.
22. Trinity Bay.
23. Bulls C.
24. Conception Bay.
25. C. S. Francis.
26. Torbay.
27. S. John's F.
28. Bull Bay.
29. Placentia.
32. Baline Harbour.
33. C. Race.
34. Cripple Cove.
35. C. Pine.
36. Trepas.
37. C. S[te] Mary.
38. S. Mary's Bay.
39. Bell I.
40. Chapeau Rouge.
41. C. May.
42. S. Laurens B.
43. C. Dans.
44. P. Dans.
50. Saguan ou Bruet.
54. C. Sud.
56. Bay of islands.
59. S. Laurence Bay.
60. C. Pointu.
61. Deadman.
62. S. Paul.
63. P. de Chouard or Point Riche
64. P. Chouard.

[1] Sur la côte Sud du Labrador, près des 7 isles, on lit : « Hereabouts our ships were cast away in y[e] Expedition to Canada in 1711. »



[illegible] mais une autre
[illegible] de 1671, et
[illegible] à leur compte.
[illegible]

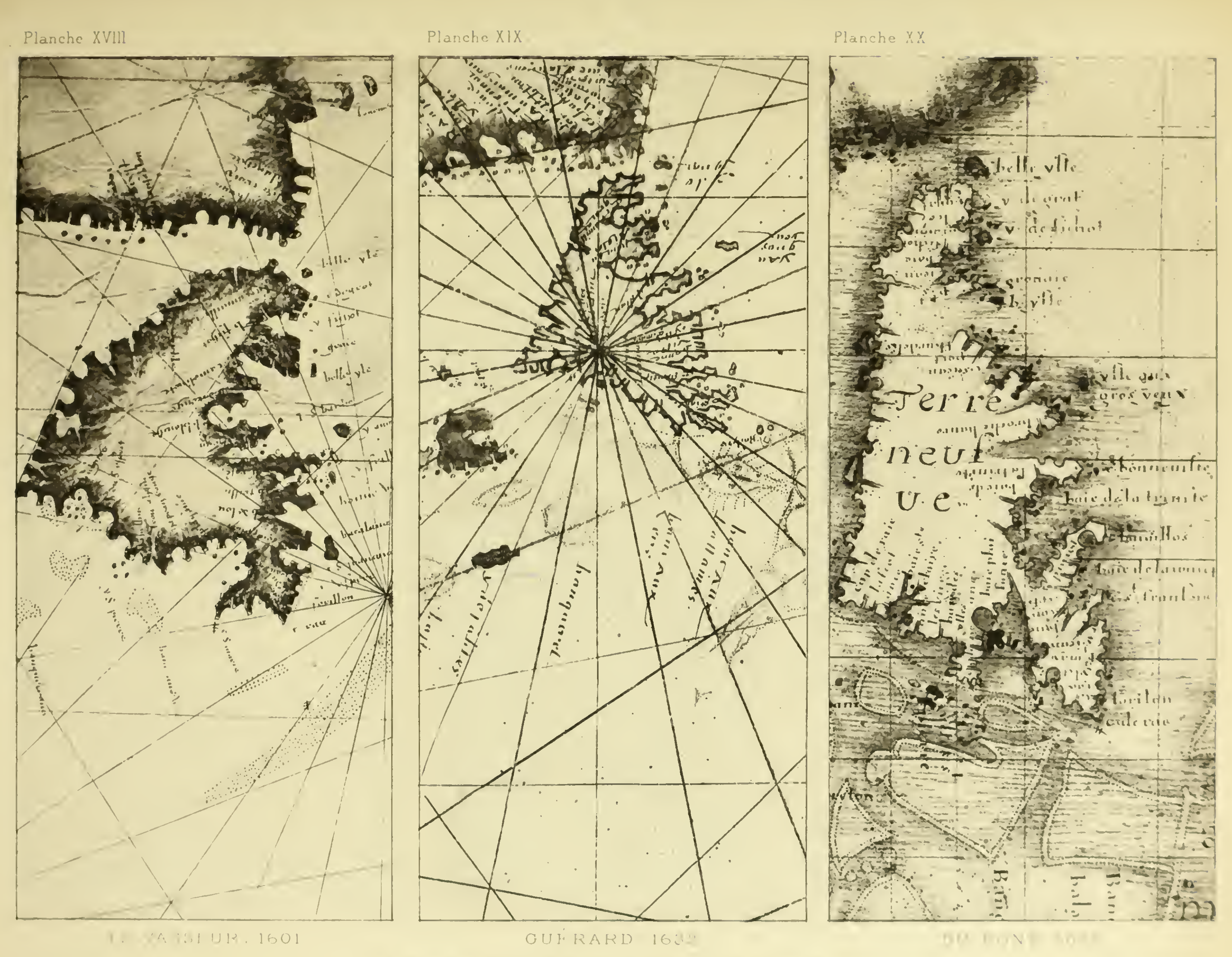
1. [illegible]	[illegible]	38. St. Mary's Bay.
2. [illegible]	[illegible]	[illegible] I.
3. [illegible]	[illegible]	[illegible] Chapeau Rouge.
4. [illegible]	[illegible]	[illegible]
5. [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
7. [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible] Strait.
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
10. [illegible]	[illegible]	[illegible] Laurent Bay.
11. [illegible]	[illegible]	60. C. [illegible]
12. [illegible]	[illegible]	61. [illegible]
13. [illegible]	[illegible] C. Race.	62. [illegible]
14. [illegible]	[illegible] Cripple Cove.	63. P. de Chimard or Point Roche
15. [illegible]	[illegible] C. Pine.	64. P. Chimard.
16. C. [illegible]	36. Trepassé.	
17. [illegible]	37. C. Ste Mary.	

[illegible]

Planche XVIII

Planche XIX

Planche XX



LE VASSEUR, 1601

GUERARD 1632

(Archives du Dépôt hydrographique à Paris.)

XXI

LES CARTOGRAPHES FRANÇAIS

Nous voici arrivés au seuil du XVIIe siècle. La pêche de la morue a pris, en France surtout, un développement considérable. C'est-à-dire que Terre-Neuve est fréquentée plus que jamais. A cette cause vient se joindre la colonisation du Canada, et une rivalité entre Français et Anglais amène de fréquentes incursions dans l'île. La prise de possession par sir Humphrey Gilbert (1583), les lettres patentes accordées par Jacques Ier à Guy (1610) et à Richard Whitbourne (1615), les efforts de l'homme d'État qui devait devenir lord Baltimore (Calvert en 1623), restent stériles et, jusqu'au traité d'Utrecht, les Franco-Canadiens ainsi que les pêcheurs normands, bretons, portugais, basques, exploitent le littoral de Terre-Neuve comme on le ferait d'un pays n'appartenant à personne ou à tout le monde.

Des rapports aussi constants impliquent l'existence d'une cartographie, fragmentaire, mais nombreuse et détaillée. Cependant c'est à peine si l'on en trouve la trace dans les œuvres du commencement du XVIIe siècle arrivée jusqu'à nous. Cette pénurie provient sans doute de ce que les nouvelles connaissances géographiques n'étaient consignées que dans de grossières épures à l'usage des pilotes fréquentant ces parages et limitées aux stations que chacun visitait séparément. Les armateurs n'avaient aucun intérêt à divulguer les points de la côte que leurs pêcheurs préféraient, ou les havres et les anses où ils venaient s'abriter. A en juger par le littoral occidental de Terre-Neuve, resté pendant si longtemps sans nomenclature dans toutes les cartes, voire même les contours et l'orientation du Petit-Nord, ainsi que la péninsule d'Avalon continuant à être entièrement soudée à la masse, alors qu'elle n'y tient que par un isthme d'étroitesse surprenante, toutes ces

épures réunies n'auraient pu donner une idée exacte de la configuration générale de l'île. Une exploration hydrographique entreprise exclusivement dans ce but, mais qui n'était encore ni facile ni selon les habitudes de l'époque, seule eut produit le résultat désiré.

LE VASSEUR

Le plus ancien échantillon de la cartographie franco-terre-neuvienne au XVII[e] siècle, est la carte dressée et supérieurement calligraphiée en 1601, à Dieppe, par Guillaume Le Vasseur[1], qui est peut-être le Le Vasseur, inventeur, ou plutôt propagateur, selon le P. Fournier[2], des cartes réduites[3].

Le Vasseur s'est certainement inspiré d'une carte hollandaise du genre de celles de Dirckx et de Bertius. La nomenclature en est relativement nombreuse :

Côte E. de Terre-Neuve :

Belle yle.
C. de grot.
Y. fichot.
Groie.
Belle yle (*bis*).
I. S. barbe.
Y. aux apoua.
Y. frillina.
Bonne viste.
Bacalaua.
S. François.
Despere.
Forillon.
C. race.

Côte orientale :

La cramaillere.
B. fichot.
Camelinote.
B. dorange.
B. blanche.
S. Jean.
B. rose.
B. frillio.
B. de lou.
Comception.
S. Ioan.
B. du lion.

Côte méridionale :

Plaisauce.
Chapeau rouge.
Trou à lasne.
La Belline.
B. du S. Esprit.
Virgines.

Côte occidentale :

C. raye.
S. Ioan.
R. dognon.
R. double.

LESCARBOT

Une configuration bien faite pour surprendre est la suivante, gravée à Paris en 1609 sur les indications de Lescarbot, qui cependant vécut une année entière au Canada, en rapports constants avec Champlain.

CHAMPLAIN

Vint Champlain, « capitaine pour le roi en la marine, » neveu d'un

[1] Ms. sur vélin, comprenant les côtes d'Europe et d'Afrique depuis l'Islande jusqu'au cap de Bonne-Espérance et les côtes opposées d'Amérique entre le 55° N. et le 37° lat. S. Elle porte : *A Dieppe par Guillemme* [sic] *Levasseur le* 12 *de juillet* 1601, et mesure 75[c] × 1[m],3[c] Dépôt, Archives, 116, o. 6. Voir le fac-similé hors texte XVI. Ce Le Vasseur figure dans les états de solde du 24 oct. 1629, mais comme hydrographe, parmi les « vieux pilotes qui après une longue expérience feront les descriptions des côtes et hauteurs des îles ». Ms. cité par M. Didier Neuville, *op. cit.*, p. 86. Il y eut un autre pilote nommé Le Vasseur, mais prénommé Jean, qui figure sur les états de solde de 1635. *Correspondance de Sourdis*, t. III, p. 376.

[2] « Cartes qu'on appelle Réduites, dont un nommé le Vasseur natif de Diepe a enseigné la pratique à nos François. » Fournier, *L'Hydrographie*, 2[e] édit., Paris, 1667, p. 506.

[3] « Les degrez des méridiens y sont inégaux croissans tousiours à proportion qu'ils s'éloignent de l'Equateur, » dit le P. Fournier.

pilote général des armées navales du roi d'Espagne, et « géographe du roi de France (Henri IV) », il fut le premier navigateur véritablement hydrographe, qui explora les possessions françaises dans l'Amérique du Nord.



138. — Marc Lescarbot.

Son œuvre cartographique demande donc à être examinée, au moins ici, pour ce qui concerne Terre-Neuve.

En 1612, Champlain dressa une carte[1] « selon les compas qui nordestent, sur lesquels les mariniers navigent », et où, naturellement, Terre-Neuve se trouve représentée, mais de cette façon :

[1] *Figvre de la Terre Nevve, Grande Rivière de Canada, et côtes de l'Océan en la Novvelle France. Ian Swelinc fecit. I. Millot excvdit, Marcvs Lescarbot nunc primum delineauit, publicauit, donauit. Auec priuilège du Roy.* 42 × 18 cent. Publiée dans l'*Histoire de la Novvelle France... Par Marc Lescarbot.* Paris, Iean Millot. M. DC. IX, *Id.* dans l'édition de 1611.

Carte géographiqve de la Novvelle Franse (sic) *faictte par le sievr de Champlain Saintongeois cappitaine ordinaire povr le Roy en la Marine. faict len* (sic) 1612. *David* Pelletier *fecit.* 74 × 43 cent. Se trouve dans *Les Voyages dv sievr de Champlain Xaintongeois.* Paris, chez Jean Berjon, MDC. XIII, in-4°.



139. — Champlain. 1612.

Dans la nomenclature on voit nombre de noms français, mais aussi inintelligibles que mal orthographiés :

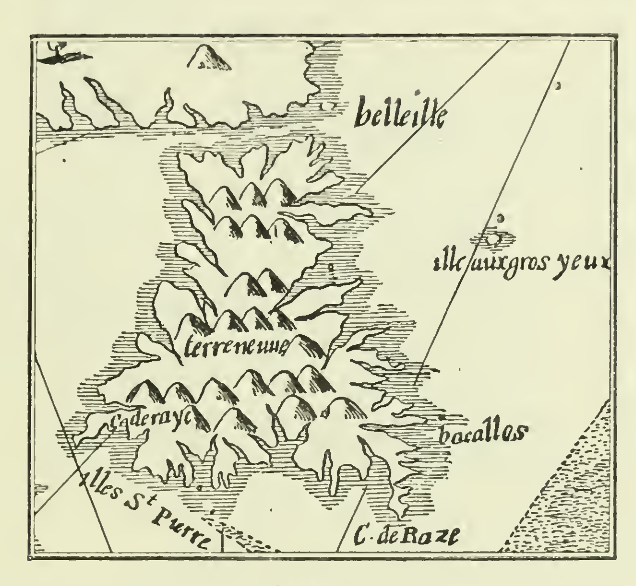
Côte E. du Labrador :
Baye sauuage.
Croix blanche.
La grand baye.

Côte E. de Terre-Neuve :
Belle ille.
C. de grat.
I. fichot.
C. rouge.
Goyo.
Belle ille (*bis*).
Conoli.
Baye dorge.
Les illos achauaux.
Baye blanche.
Sogle.
C. st Jean.
Ille aus tanqueus.
Illes de fouques.
Suplaye.
C. Bonne uiste.
Baye ste claire.
Ille de bacallos.
Baye de la conseption.
C. ste fresaye.
Ille St Iean.
Frinouse.
Illes des poirs.
C. de raze.

Côte S. et S.-O. :
C. ste marie trépasés.
Plesence.
Ille st pierre.
Port aux basques.
Baye ste claire (*bis*).
Cap de raye.

L'année suivante, Champlain dresse une *Carte géographique de la Nouvelle*

france en son uray méridicien[1]. On s'attend, naturellement, à un progrès. La côte septentrionale de Terre-Neuve est en effet mieux orientée, mais au Sud la forme générale de l'île rappelle la propre observation de ce navigateur, « que les petits cartrons ou cartes des terres neufves, pour la plupart sont presque toutes diverses en tous les gisements et hauteurs des terres » :



140. — CHAMPLAIN, 1613.

La nomenclature, par trop succincte, se recommande cependant par l'apparition du nom bizarre d'*Ille aux gros yeux*.

PIERRE DEVAULX

En France, à cette époque même, la cartographie de Terre-Neuve était plus avancée qu'au Canada. En effet, cette île, dans le planisphère dressé au Havre par Pierre Devaulx, pilote et géographe de Louis XIII, en 1613[2], marque un progrès sur les délinéations terre-neuviennes (*infra*, p. 296), telles que Champlain jusqu'alors les avait conçues.

JEAN DUPONT

La carte de Jean Dupont, de Dieppe[3], qui enseignait dans cette ville « l'art de naviger[4] » se recommande par l'ensemble, sans être en grand progrès sur celle de Devaulx, considérant qu'elle est postérieure de douze ans à l'œuvre du géographe havrais.

[1] Cette carte mesure 34 cent. × 25 cent.

[2] « Ceste carte a Este faiste Au havre de Grace par Pierre deuaulx. Pilote Geographe pour le Roy lan 1613. » Ms. sur parchemin 97c × 64c. Dépôt. Archives, 116. o. 7. Cf. cliché 141.

[3] Ms. en 2 ff. sur vélin, mesurant ensemble 0,77 × 1m,7, et exposant l'Europe, l'Afrique et l'Amérique entre 53° N. et 35 lat. S. Elle porte : *Par Iean depont de diepe*, 1625, et est dédiée « à Monsieur le Président DE LOZON ». Dépôt, Archiv., 116. o. 8. Voir notre fac-similé hors-texte XVIII.

[4] ASSELINE, *Antiquitez et Chroniques de la ville de Dieppe*.

La nomenclature est succincte et presque illisible. Nous ne notons, au large, que les trois désignations : *Bancs aux ballaines*, *Bancs aux vers* et *Banquerets*, correspondant sans doute à ce que l'on appelle aujourd'hui



141. — Pierre Devaux, 1613.

Banc à vert et *Trou de la Baleine*. La carte de Dupont a beaucoup figuré dans les polémiques de ces derniers temps à cause de l'inscription : *Prima invena*, laquelle, bien que placée en pleine terre au milieu de l'île, de trop patriotiques historiens interprètent comme prouvant l'atterrage de Jean Cabot au cap de Bona Vista.

JEAN GUERARD

On possède trois cartes dressées par Jean Guérard, hydrographe dieppois qui de son temps jouissait d'une grande réputation [1]. Elles sont datées respectivement 1625 [2], 1631 [3] et 1634 [4]. La représentation de Terre-Neuve dans la

[1] « Feu Monsieur Guérard, Dieppois, hydrographe de Sa Majesté, qui a fait les plus belles cartes et plus justes qui se soient veuës en ce siècle. » Le P. Fournier, *op. cit.*, p. 506. « Commissaire examinateur des pilotes à Dieppe en 1615 », Asseline, *Antiquitez de Dieppe*, 1874, t. II, p. 326. Neuville le trouve mentionné comme « ingénieur et géographe du Roy, chargé de reconnoître les côtes de la mer », *op. cit.*, p. 82. Il figure dans un état de solde de 1629 et 1635, en qualité de pilote, aux appointements de 400 livres. *Corresp. de Sourdis*, t. III, p. 376. Cependant, Neuville dit que Guérard était prêtre.

[2] *Novvelle description hydrographicque de tovt le monde*, Ms. vélin ; Dépôt, Archives ; 1. o. 2.

[3] Ms. vélin, en 4 ff., chacune mesurant 67 × 80c. Elle expose de l'Irlande au cap de Bonne-Espérance et les côtes opposées de l'Amérique. On y lit : *Carte faitte en Dieppe par Iean Gverard*. 1631. Dépôt, Arch., 116. o. 10.

[4] *Carte universelle hydrographicque faitte par Iean Guerard*, l'an 1634. Ms. vélin, 31 × 45 c, *loc. cit.*, 1. o. 3. Le Spitzberg y est dénommé *Terre Verte*, traduction de « Greenland (oriental) » nom que porta cette région. On relève sur la côte occidentale une légende curieuse pour l'époque quand elle fut inscrite (1634). « Port Saint-Louis ; le refuge aux françois ». Voir le fac-similé hors-texte XVII.

première est minuscule et ne doit être citée ici qu'à cause de la désignation donnée à la mer qui baigne la côte du Labrador : *l'Océan calédonique*, et le nom de *David* que porte le détroit de Davis. La carte de 1634 n'est, pour Terre-Neuve, qu'une réduction du tracé qui se trouve dans celle de Guérard de 1631, inspiré évidemment par celui de Jacobsen.

Enfin, dans l'année 1632, paraît à Paris, la *Carte de la nouuelle france, augmentée depuis la dernière, seruant à la nauigation faicte en son vray Méridien, par le sr de Champlain... lequel depuis l'an 1603 jusques en l'année 1629 a descouuert plusieurs costes, terres, lacs, riuieres....* CHAMPLAIN



142. — Champlain. 1629-32.

L'ouvrage qui contient cette carte, bien qu'attribué à Champlain, n'est, selon nous, qu'une compilation faite par les soins de son libraire Claude

[1] *Les Voyages de la Novvelle France Occidentale, dicte Canada, faits par le Sr. de Champlain... Auec un traitté des qualitez et conditions requises a vn bon parfaict Nauigatevr pour cognoistre la diuersité des Estimes qui se font en la Nauigation... Et la manière de bien dresser Cartes marines...* Paris, 1632 : in-4°.

C'est cette carte que Davity a empruntée pour sa *Description de l'Amérique*, Paris, 1643, t. III, planche 20.

Collet, et complétée, très probablement, à l'aide de notes fournies par Champlain en 1629, lorsque de Londres où la flotte anglaise l'avait amené après avoir été fait prisonnier à Québec par les Kertk, il repassa en France. C'est aussi la date de cette carte, puisque le titre énonce l'année 1629 comme terme des découvertes de Champlain. Elle est donc postérieure de seize ans à celle qu'il dressa en 1613. Malgré le séjour répété de ce navigateur au Canada, sa nouvelle et dernière carte, n'accuse guère de progrès dans la connaissance des contours de Terre-Neuve. On y distingue, il est vrai, une vue d'ensemble et une orientation supérieures à ce qui se voit dans les configurations précédentes ; mais on remarque avec surprise combien les profils méridionaux laissent à désirer, surtout lorsqu'on compare le tracé de l'extrémité Sud-Est de l'île, avec la péninsule d'Avalon telle que Jacobsen la reproduit dans sa *Pascaert* amsterdamoise de 1621.

Quant à la péninsule du Petit-Nord, c'est la première fois que nous y voyons accentués à l'extrémité septentrionale ces contours occidentaux, absolument imaginaires mais qu'adoptèrent nombre de cartographes en les exagérant encore. Nous signalerons de ce chef les publications de Boisseau [1] (1643), des Cramoisy [2] (1664), de Franquelin (1681) [3], voire de Hubert Jaillot [4] (1700).

La nomenclature de Terre-Neuve, dans cette carte diffère peu de celle que Champlain adopta en 1612, excepté par l'orthographe, le nombre et les positions :

Belle isle.	Isle aux apouois.	Baye Ste Claire.
Isle fichot.	Baye blanche.	Baye de la Conception.
Cap de grat.	C. St Jean.	Cap Ste Fresaye.
Cap rouge.	Isles des fougues.	Frinouse.
Groye.	Isle de moy.	Isles despoirs.
Baye dorge.	C. de bonne viste.	Cap de raze.
Les isles à Chauaux.	Isle de baccallos.	

Pour faire suite aux cartes de Champlain, il faut mentionner celles de Nicolas Sanson d'Abbeville, qui a occupé au XVIIe siècle la première place parmi les cartographes français et fait école, tout en restant tributaire des

[1] *Description de la Nouvelle-France*, dans Davity, *Description de l'Amérique*, *Paris*, 1643, t. III, pl. 26.

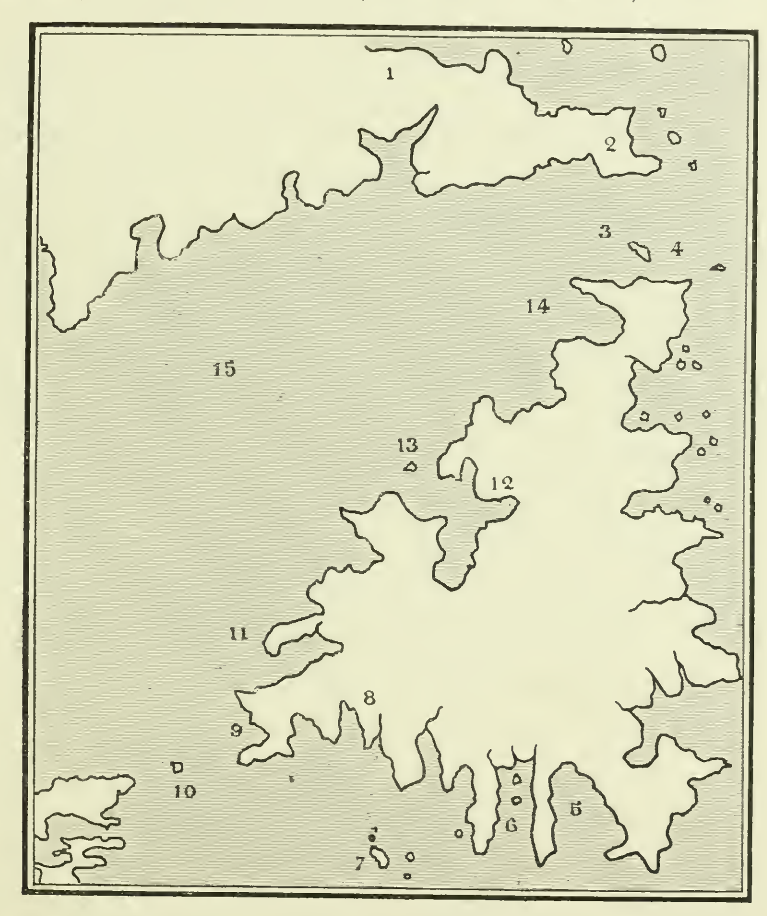
[2] Creuxius, *Historiæ Canadensis*, Paris, Séb. Cramoisy et Séb. Mabre-Cramoisy, 1664 et *infra*, cliché 143.

[3] *Infra*, ch. XXIV, cliché, 156.

[4] *Partie de la Nouvelle-France, Dédiée à Monseigneur le Marquis de* Seignelay. (Simonneau *fecit*.)

Hollandais et de Champlain[1]. Sa délinéation de Terre-Neuve dans la *Carte du Canada et de la Nouvelle France*, de 1656, n'accuse pas un progrès bien sensible, quoique à l'Ouest, les contours indiquent un aperçu des baies Saint-Georges et de Port à Port. Mais c'est aux dépens de la presqu'île du Petit-Nord, qui est encore moins conforme à la vérité dans Sanson que dans le Champlain de 1629 ou 1632.

Sanson ne fut guère dépassé par le cartographe anonyme qui ajouta une carte à l'*Historiæ Canadensis* du P. du Creux, publiée à Paris en 1664. Elle est d'assez grandes dimensions (43 cent. × 33 cent.) et datée de 1660[2]. LE P. DUCREUX



143. — Le P. Du Creux. 1660.

[1] La nomenclature du Labrador y est exclusivement hollandaise : *Lage Hoeck*, *Hollandsche Bay*, *Anthonis oste Cameels Hoeck*, *Zuyd Oost Hoeck*, etc. On remarque sur le titre : « Ce qui est le plus avancé vers le Septentrion est tiré des diverses Relations des Anglais, Danois, etc. »

[2] *Tabvla Novæ Franciæ. Anno* 1660. Dépôt. Bibliothèque, D. 7082. Elle a été reproduite dans la traduction française de la *Breve Relatione* du P. Bressani, Montréal, in-8°, 1882.

La nomenclature du P. du Creux est assez maigre pour Terre-Neuve, mais, traduite en latin, à ce titre elle mérite d'être reproduite :

1. Callonarus.
2. P. Cralli.

S. de Terre-Neuve :

3. Sinus mortuorum.
4. Sinus S. Mariæ.
5. Ins. S. petri.
6. I. S. pauli.
7. Pr. Rayense.
8. Sinus S. Claræ.

Côte O. de Terre-Neuve :

9. Pr. conum (acutum?)
10. I. S. Georgii.
11. Sinus S. Georgy.
12. Magnus sinus.
13. Pro.Cercopithecorum.

L'ouvrage qui renferme cette carte, bien que dédié à Louis XIV et composé presque uniquement sur les relations des jésuites, a été assez sévèrement jugé par le P. Charlevoix. Quant à la carte, elle présente pour Terre-Neuve une vue d'ensemble qui gagnerait à être placée en sens inverse ; c'est-à-dire, la côte occidentale mise à l'Est et l'Est mis à l'Ouest. Au sud, les dimensions de la baie des Trépassés sont exagérées, tandis que la grande baie de Plaisance est omise. A noter cependant sur le littoral Nord du Labrador, *Noua Britannia*, *Sinus siluestris, Sinus Hollandicus* et *Ora correalis*. C'est la première fois qu'il est fait mention dans les cartes d'une « Côte de Corte-Real ».

XXII

LES CARTOGRAPHES ANGLAIS

En mai 1580, la reine Elizabeth, rendant visite à l'astrologue John Dee[1], exprima le désir de connaître l'étendue de ses droits sur les pays découverts dans certaines parties du globe. Cette démarche fut sans doute provoquée par l'expédition que sir Humphrey Gilbert, en vertu des lettres patentes de 1578, se préparait à conduire aux régions septentrionales du nouveau monde. Le 3 octobre suivant, Dee remit à la reine en personne un manuscrit contenant une carte, aujourd'hui conservée au British Museum[2] et dont nous reproduisons ici la partie qui se rapporte à la région terre-neuvienne[3].

Un mois auparavant, Gilbert avait concédé au malheureux visionnaire « the royaltyes of discovery all to the North above the parallel of the 50 degree of latitude[4] ». Ce qui se traduit littéralement par : les droits régaliens résultant des découvertes faites au delà du 50° de latitude Nord. Si Gilbert avait réussi dans son entreprise et tenu sa promesse, Dee eût possédé, en une sorte de fief, depuis la presqu'île du Petit-Nord jusqu'au pôle ! JOHN DEE

Cette carte, nettement dessinée et écrite, présente l'omission consciencieuse des profils occidentaux de Terre-Neuve ; ce qui est un des traits caractéristiques de la cartographie lusitanienne à cette époque. On peut y voir l'influence d'André Homem[5], qui vécut à Londres en même temps que Dee.

[1] Né en 1527, DEE mourut dans l'année 1608. On a plusieurs ouvrages de lui sur la navigation, restés manuscrits. Celui qui a pour titre : *Navigationis ad Cathayam per Septentrionalia Scytiæ et Tartariæ littora delineatio Hydrographia*, 1580 (Brit. Mus. *Lansdowne Mss.* 122, art. 5), semble indiquer le désir de la part du célèbre visionnaire de reprendre le projet conçu par Paolo CENTURIONE, en 1525, et par Sébastien CABOT en 1553 lequel échoua si misérablement.

[2] *Mss. Cott. Aug. I. i.* art. I.

[3] Voir le fac-similé hors-texte XIX.

[4] *Private Diary of Dr. John Dee*, dans les publications de la Camden Society : London, 1842, in-4°, p. 8 et 9.

[5] On possède une lettre d'André HOMEM, datée de Londres, 26 avril 1567, rédigée en espagnol et adressée à la reine ELIZABETH offrant de lui céder 150 lieues de terres en Ethiopie. DE LA FIGANIÈRE, *Catalogo dos manuscritos Portuguezes existente no Museu Britannico*. Lisboa, 1853, in-8°, p. 325.

Par ailleurs, le grand nombre de noms français ou francisés et la légende, en lettres capitales, *Norombega*, décèlent des emprunts faits à quelque carte dieppoise. Mais les mots *Y. della Assumption* et *C. de Aluise* ont quelque chose d'italien. Quant à la calligraphie, si nous en jugeons par les cartes manuscrites de Thomas Hood (*infra*, cliché 145), elle est anglaise; mais nullement de la main de John Dee.

Les configurations n'accusent d'originalité que dans les régions arctiques, au milieu desquelles se trouve une grande île dénommée *Icaria*. Selon Kohl[1], ce serait aussi la première carte qui mentionne le golfe Stream.

La nomenclature de Dee, cependant, est plus nombreuse que celle d'André Homem :

Côte du Labrador :
Y. de fortuna.
Y. de Março.
Y. de S. Iohn.
Y. de S. Pedro.
Chasteaux.
C. Bell.
Belisle.

Côte E. de Terre-Neuve :
Y. de grad.
C. blanco.
Y. de ficho.
Y. de S. Julien.
Le moy.
Y. de Pengain.
Y. de Quorques.
C. de bonavista.
Y. de berole.
Y. Bacailo.
C. de S. Fyco.
C. de espera.
R. das Pataz.
Y. da espera.
R. fremoso.
C. de Raso.

Au large à la hauteur du Labrador, on voit une grande île dénommée *Fovera* et, plus loin à l'Est mais non reliée à l'extrémité de la côte labradorienne par une chaîne de récifs (comme dans les autres cartes) l'*Oberllanda alijs Dus Cirnes*.

MICHEL LOK

La première carte anglaise dressée après celle de Dee, et où il soit fait mention de Terre-Neuve, est celle que Michel Lok dédia à sir Philip Sidney[2] en 1582 et que Hakluyt ne tarda pas à reproduire dans ses *Divers voyages*. Comme le lecteur peut s'en assurer par le cliché ci-joint, cette œuvre des plus médiocres est absolument sans portée pour la question qui nous occupe :

[1] Dans la légende « Canalis Bahama versus septentrionem semper fluit ». *United States Coast and Geodetic Survey ;* rapport pour 1884, appendice, 19, p. 544.

[2] *Illvstri viro, Domino Philippo Sidnæo Michael Lok civis Londinensis hanc chartam dedicabat :* 1582, 38^{c} × 29^{c}. Gravée pour HAKLUYT et publiée dans ses *Divers voyages touching the discouerie of America ;* London, 1582. pet. in-4° ; reproduite par la Hakluyt Society en 1850. Michel LOK ou LOCKE était un marchand, qui voyagea en Europe et en Orient, fut consul à Alep, et il aurait copié pour sa carte celle que Giovanni da VERRAZANO présenta à HENRY VIII ; ce dont nous doutons fort.



Par ailleurs, le [illegible] français ou françaises et la légende en lettres [illegible] quelque sorte [illegible] quelque chose [illegible] par les cartes [illegible] Thomas Hood [illegible] anglaise, mais [illegible] de la main de [illegible]

[illegible] d'énigmatique que dans les régions arctiques, au milieu desquelles se trouve une grande île dénommée [illegible]. Selon Kohl[1], ce serait aussi la première carte qui mentionne le golfe [illegible].

La nomenclature de [illegible] est plus nombreuse que celle d'[illegible]

[illegible]

La première carte anglaise dressée après celle de [illegible] Michel Lok [illegible] Sidney [illegible]

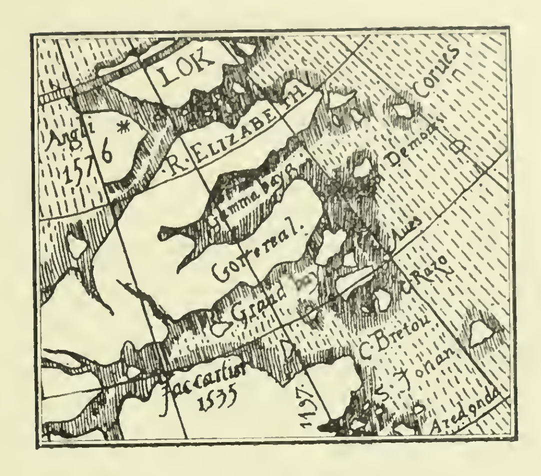
[illegible]

NORD

CARTE DE JOHN DEE

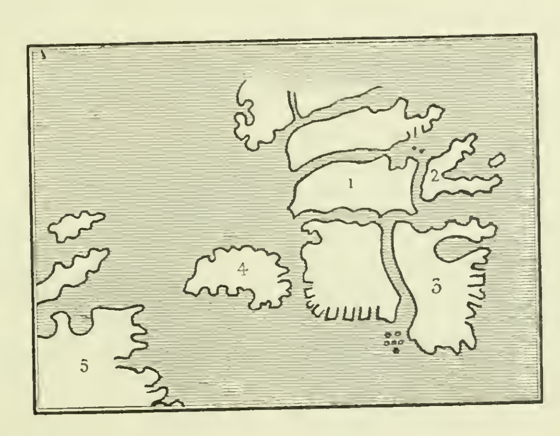
1578-1580

(British Museum.)



144. — Michel Lok. 1582.

C'est probablement une dizaine d'années après, que Thomas Hood façonna à Londres une carte[1] dont les configurations terre-neuviennes retardaient au moins d'un quart de siècle :



145. — Thomas Hood. 1592.

Hood n'expose aucune terre au Nord de Terre-Neuve ni ne donne la côte THOMAS HOOD

[1] British mus., 17938 B. Elle se trouve dans le même dossier que deux cartes de João Teixeira, datées de 1655, mais n'est certainement pas l'œuvre de ce cartographe. Cette carte fut acquise par le Museum en 1849, et elle a été récemment reproduite en phototypie par M. le baron de Rio Branco pour son bel atlas. Bien qu'anonyme, on n'a qu'à comparer cette carte avec Kunstmann n° xiii, laquelle porte ; « Thomas Hood made this platte, 1592 », pour s'assurer qu'elle est également l'œuvre de ce savant mathématicien. Cette dernière, qui fut découverte parmi les feuillets du propre exemplaire de l'*Arcano de Mare* de Robert Dudley, conservé à Florence, passait jusqu'ici pour le seul échantillon connu de la cartographie de Thomas Hood, « Doctor in Physicke », comme il s'intitule dans le dernier de ses ouvrages, publié en 1598.

septentrionale du golfe Saint-Laurent. Sur le littoral Est de la grande île on relève les noms suivants accolés à des îlots :

Escheuaot.	C. Boauista.	C. Spero.
J. Maio.	De S. Erio.	B. of Bulls.
Penguin.	Y. Baccalaos.	Farillones.
Y. Puanto.	B. de Consumptio.	Fermoso.
Coguos.	C. Francisco.	C. Raso.
Frei Luis.	Catalio.	

B. of Heate (baie des Chaleurs), *R. of Paris* et surtout l'inscription deux fois portée sur les échelles : *Spanish leagues* (lieues espagnoles) indiquent à la fois la nationalité du cartographe et l'origine de son modèle.

MOLYNEUX

Emmeric Mollineux ou Molyneux, de Lambeth, malgré son nom français, construisit en 1592 un globe terrestre qui existe encore[1].

On est surpris de voir que, malgré la date, c'est à une carte du type extraordinairement fragmenté des premières œuvres dieppoises (le Desliens de 1541), que Molyneux emprunte ses configurations terre-neuviennes :



146. — Globe de Molyneux[2]. 147. — Mappemonde de Molyneux[3].

[1] A la bibliothèque des avocats, au Middle-Temple, à Londres.

[2] D'après le piètre croquis du Dr. Da Costa.

[3] Dans la préface de la première édition des *Principall Navigations* (1589) à la fin, Hakluyt annonce le « comming out of a very large and most exact terrestriall Globe, collected and reformed according to the newest, secretest, and latest discoueries... composed by M. Emmerie Mollineux of Lambeth, a rare gentleman in his profession ». C'est très probablement ce globe-ci. De là l'opinion que la mappemonde est aussi son œuvre ; cependant. Molyneux passe pour n'avoir été surtout que graveur.

Pour une reproduction du premier état de la planche de cette mappemonde, voir l'atlas Rio Branco, n° 49 et, pour le second état, le *Fac-simile Atlas* de Nordenskiöld, pl. L. *Cf.* également le fac-similé ajouté en 1880 aux *Voyages* de John Davis, publiés par la société Hakluytienne.

Six ans après, lorsque ce graveur exécuta à Londres, sur la projection de Mercator, une mappemonde destinée, ce semble, à la seconde édition des *Principall Navigations*, de Hakluyt (1598-1600), sa délinéation de Terre-Neuve, malgré des dimensions exiguës, était la plus exacte de ce genre qu'on eut faite depuis celle de Benedetto et le Desliens de 1563[1].

Molyneux (ou celui qui lui fournit les données nécessaires, que ce soit Hakluyt ou Edward Wright) s'est cette fois inspiré d'une carte franco-lusitanienne de bonne facture, pour l'époque, et que nous serions heureux de posséder. Pierre Bertius nous semble l'avoir aussi consultée en 1600. MOLYNEUX

Quant à la nomenclature de ces deux œuvres, elle est des plus succincte :

Globe de 1592.	Mappemonde de 1598.
Chasteaux.	Croix blanck.
Belle isle.	Bell Ile.
Isle des Oiseaux.	C. grato.
C. de Bona Vista.	C. bonauista (*bis*).
Bacailo.	C. raso.
C. de Razo.	I. S. Iohn.

Dans la mappemonde, sur la partie correspondante à notre Labrador et ici dénommée *Estotiland*, on relève la légende : « This land was discouered by John et Sebastian Cabote for Kinge Henry y^e 7, 1497. = Cette terre a été découverte par Jean et Sébastien Cabote pour le roi Henry VII, 1497. »

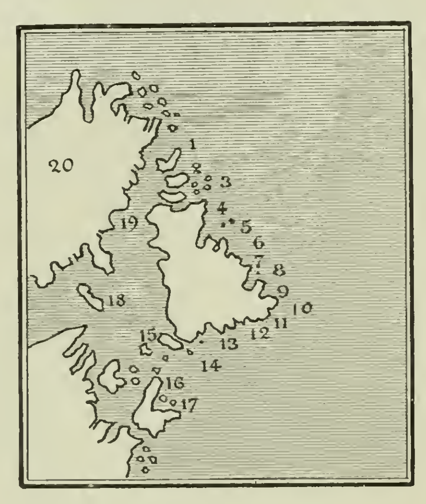
Mais ce qui donne une importance capitale à cette mappemonde, au moins pour la région canadienne, c'est le fait exposé dans notre chapitre VII (2e Partie) que le tracé, plus ou moins hypothétique, des lacs, provient de la carte même de Jacques Cartier, aujourd'hui perdue, et que Hakluyt a certainement consultée dans la copie faite par Jacques Noël, neveu du navigateur malouin.

Malgré les progrès accomplis par l'Angleterre dans l'exploitation des pêcheries transatlantiques, ses tentatives de colonisation et le nombre toujours croissant des navires qu'y conduisaient ses marins[2], il ne paraît pas que

[1] Une lettre fort intéressante est celle que Hakluyt adressa en 1590, à Ortelius, et où il lui suggère l'idée de construire une mappemonde de douze pieds de largeur sur trois de hauteur, en ayant bien soin de ne pas omettre, et à sa véritable place, attendu qu'on a l'espoir de le découvrir un jour, le détroit des Trois Frères : « Neque vllo modo omittendum est fretum trium fratrum suo in loco ob oculos proponere ». *Abraham Ortellii Epistolæ*, p. 415. Quel est ce détroit ?

[2] Sir Josiah Child, dans la préface de son *New Discourse on Trade* (2e édit., 1694), dit que « in the year 1605 the English employed 250 sails of ships great and small in fishing upon the coast of Newfoundland ». Ce chiffre, pour une époque aussi reculée, demanderait à être vérifié.

les Anglais aient dressé de cartes concernant Terre-Neuve dans le premier quart du XVIIe siècle. Les plus anciennes de ce genre que nous connaissions sont la carte de Henry Briggs ; et celle qui fut insérée par Samuel Purchas dans la troisième partie de ses *Pilgrimes*, publiée à Londres en 1625, mais qui peut être de plusieurs années antérieures à cette date :



148. — Henry Briggs. 1625.

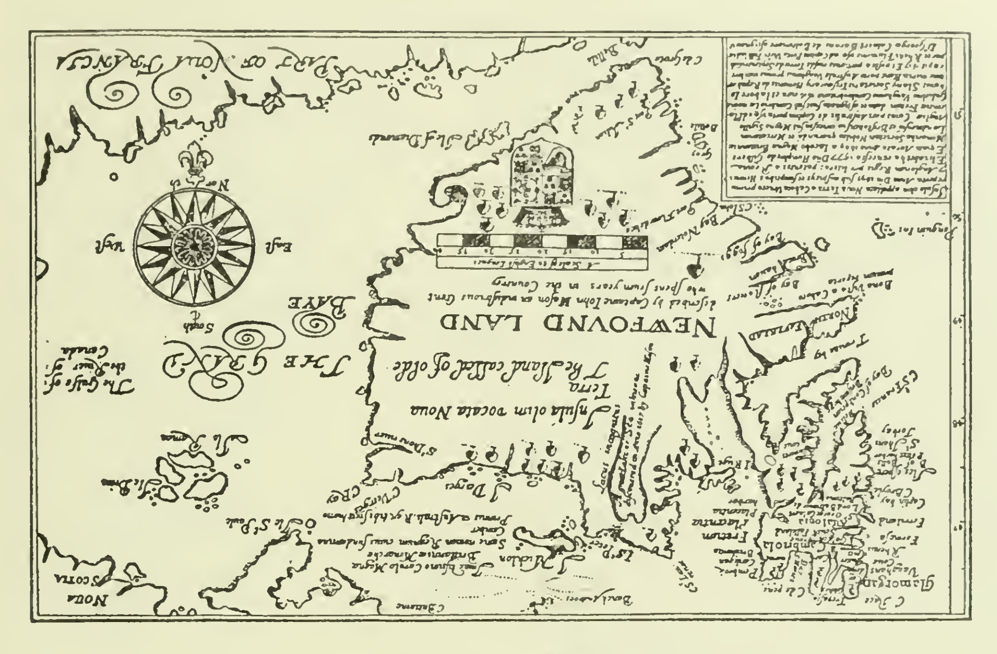
La péninsule d'Avalon n'accuse aucun progrès, mais l'ensemble de l'île présente un aspect relativement plus satisfaisant. Par contre, la nomenclature est singulièrement fautive comme orthographe :

1. Bell Ile.	7. Serluices.	13. B. Portugall.
2. Ile Fecke.	8. Bonavista.	14. Terra England.
3. Groy.	9. B. Corcanapsion.	15. C. St Laurence.
4. Mare.	10. I. of Bulls.	16. I. Comerado.
5. Coggnes.	11. Agoforte.	17. C. Britton.
6. I. of Beris.	12. C. Race.	18. Grau Bay.

D'autre part, les désignations *Bay of Flowers*, *Day of Fogs* et *Hearts Easse* inscrites par Jacobsen paraissent indiquer l'existence de cartes anglaises antérieures à 1621, ou portant une nomenclature qui dès cette époque leur était propre. Malheureusement, nous n'avons pu en trouver remontant plus haut que celle de la *Golden Fleece* de sir William Vaughan,

[1] Henry Briggs, célèbre arithméticien anglais, auteur des logarithmes dont on se sert encore aujourd'hui. Né vers 1556, il mourut en 1630. Cette carte, intitulée *The North part of America* (R. Elstracke *sculpsit*) sert à expliquer le chapitre de Purchas, intitulé *A briefe Discourse of the probabilitie of a passage to the Westerne or South Sea*. Elle a été reproduite en fac-similé par Nordenskiöld, dans son admirable *Periplus*, pl. IX.

gravée et publiée à Londres en 1626, et connue sous le titre de *Carte de Mason*[1]. Nous l'insérons dans le sens véritable de la configuration : MASON



149. — Carte de Mason. 1626.

Elle est l'œuvre du capitaine John Mason[2], gouverneur de Terre-Neuve pour le compte de l'Angleterre, de 1615 à 1621. En 1617[3], il n'avait encore que l'intention de dresser une carte de ce pays. On doit croire que son projet ne fut mis à exécution qu'après être revenu en Angleterre, et nous pensons qu'il a simplement copié une carte hollandaise[4], mais plus ancienne, pour l'ensemble, que celle de Jacobsen, comme on le voit par sa configuration si trapue. C'est dans la nomenclature qu'il faut surtout chercher la participation de Mason. Ajoutons que nous n'avons pas encore rencontré

[1] Selon Lowndes, la carte de Mason se trouve déjà dans le poème *Cambrensium Caroleia*, dudit Vaughan (sous le pseudonyme de Orpheus *junior*), publié à Londres en 1625, à la suite d'une pièce de vers sur Terre-Neuve. Il paraîtrait cependant qu'on remarque des différences entre ces deux cartes. L'une ou l'autre a été reproduite en fac-similé par le Bannatyne Club et dans les *Publications of the Prince Society* ; Boston, 1887, in-4°, laquelle sous cette date a republié l'opuscule même, peu utile pour le présent travail.

[2] *Insula olim vocata Noua Terra. The Iland called of olde Newfovndland described by Captain John Mason an industrious Gent. who spent seuen years in the Countrey.*

[3] Lettre de Mason à sir John Scott, août 1617, citée par M. Thomas Seccombe.

[4] Nous serions heureux de connaître les autorités de Mr. C. W Tuttle, pour son assertion que la carte de Mason est « the first made from actual survey » ; voire qu'elle ait été dressée d'après de véritables relevés.

de carte de Terre-Neuve contenant un si grand nombre de désignations anglaises ou traduites du français :

Détroit de Belle-Isle :

Ile of Diamonds (*de Demonios*).

Côte E. de Terre-Neuve :

C. de Grote.
Port S Julian.
Bellile.
Groy.
Port Flourdelice.
C. S. Iohn.
Bay Noterdam.
Bay of foggs.
Broad hauen.
Bay of flowers.
C. Bona Vista a Caboto primum reperta.
North Favlkla'd.
Trinitie bay.
Bristol's hope.
Bay of Conception.
Bellile.
C. S Francis.
Torbay.
St Johns.
Pettit harbor.
B. of Bulls.
Iles espere.
C. Broyle.
Caplin bay.

Sur la péninsule d'Avalon :

St George Caluert Lord Baltimor de Baltimor.
Auailona.
South Falkand.
Golden groue.
Cambriola.
Butte Carpots.
Cardiffe.

Sur la côte d'Avalon :

Ferriland.
Formose [1].
Rhenus.
Vaughans Coue.
Glamorgan.
C. Race.

Côte S. de Terre-Neuve :

Trepassa.
Colchos.
C. de pene.
Bay Ste Maries.

Côte O. d'Avalon :

Pembroke.
Cardigan.
Brechonia.
Fretum Placentiæ.
Placentia harbor.
I. Ruge.
C. S Laurence.
Lacus incognitus.
A great Lake or Sea unknowne discouered by Captaine Mason [2].
I. Micklon.
I. Veirges.
C. Ray.

Côte O. de Terre-Neuve :

St Ibons riuer.

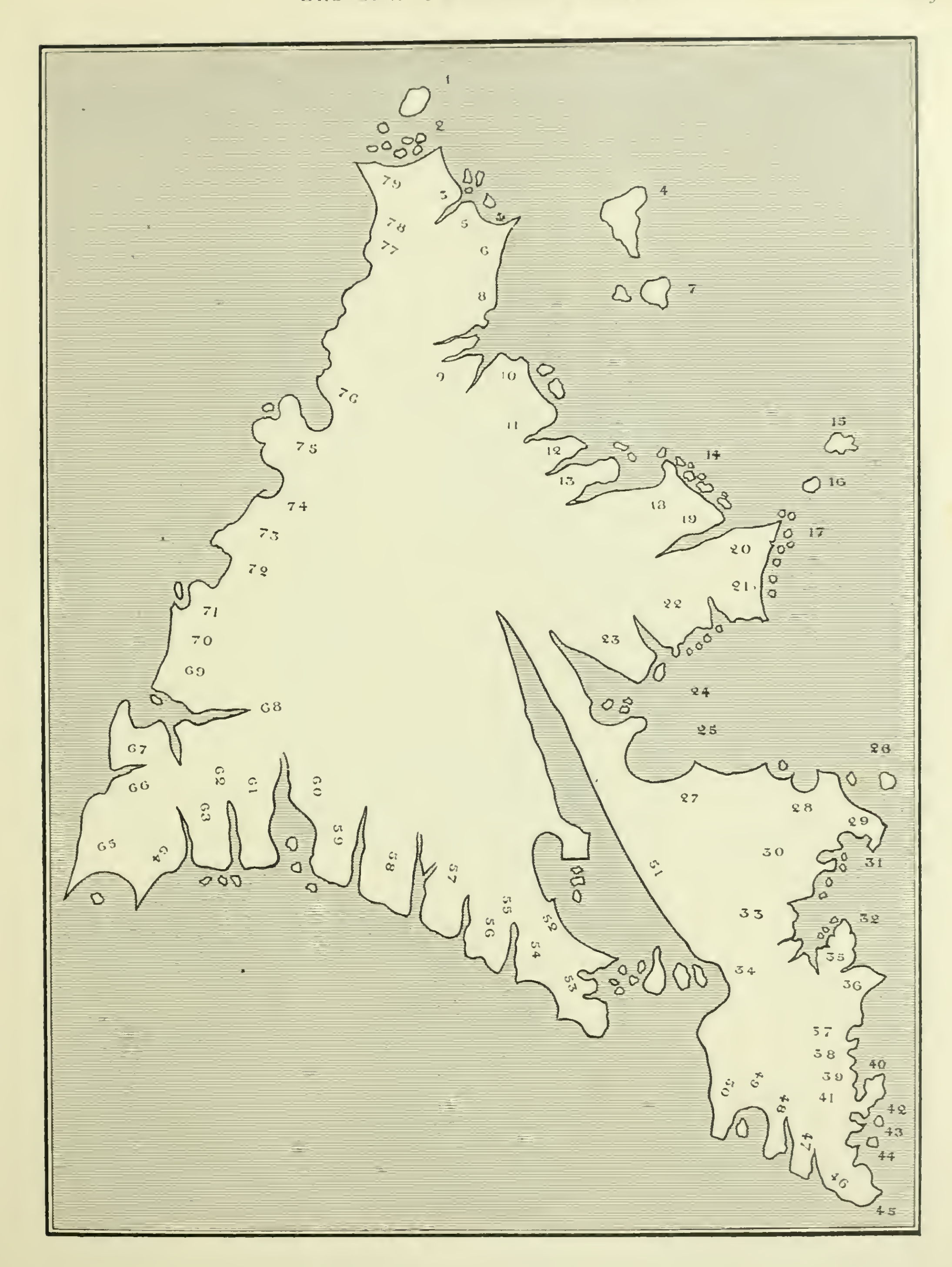
Le golfe Saint-Laurent porte deux noms : « The Grand Baye » et « The Gulfe of the Riuer of Canada ». La carte est de 19 centimètres de largeur par 15 centimètres de hauteur, et elle contient une échelle des distances, numérotée de 5 à 40, mesurant 30 millimètres et dénommée *Scale of 40 English Leagues*.

ROBERT DUDLEY

Un progrès manifeste, non sur Jacobsen mais sur Mason, se remarque dans la carte dessinée par Antonio Lucini, artiste italien, pour un ouvrage écrit et publié à Florence. Nous la citons ici néanmoins parce qu'elle fut dressée sous les auspices de Robert Dudley, fils du duc de Northumberland,

[1] Dans les lettres patentes octroyées à lord Baltimore, en 1623, on lit : *Fermose harbor* et *Aquo fort*. Agua fort était la résidence de ce seigneur. On s'étonne de ne pas trouver cette désignation ici, car elle figure sur nombre de cartes.

[2] Le *Long Pond* ou le *Round Pond* ?



150. — Arcano de Dudley. 1646.

DUBLEY

et auteur du célèbre *Arcano del mare*, dont la première édition date de 1646[1]. C'est encore un dérivé de la cartographie hollandaise.

La nomenclature est un amalgame de noms français et anglais italianisés :

Côte du Labrador :
G. di Merosto.
C. Finisterra.
Costa d'Adel.
R. S. Marta.
C. de Guainas.
C. Butos.
R. Forno.
C. Forno.
R. Saumadit.
Terra Fredda.

Côte E. de Terre-Neuve :
1. Bell ile.
2. C. Gratt.
3. R. Fidiet.
4. Grouais.
5. P. Juliano.
6. C. Rouge.
7. I. S. Gulielmo.
8. Costa Rouge.
9. Hanardura.
10. C. di Hauardura.
11. R. S. Giouanni.
12. C. S. Giouanni.
13. R. Couch.
14. C. Achanaux.
15. I. Penguin.
16. Abonda di Vccelli.
17. Bona uista.
18. Brode Hauen.
19. R. Trinita.
20. Bonauista.
21. C. Trinita.
22. Harte Easse.
23. Porto Brest.
24. Trinity Bay.
25. G. di Bacalao.
27. Parnican.
28. B. di Bacalao.
29. C. Frology.
30. Harbor Grande.
31. Conception Bay.
32. C. S. Francisco.
33. Cuetes.
34. Baia S. Jones.
35. C. Spear.
36. C. Carpont.
37. C. Bruel.
38. C. de Fariland.
40. C. Frisai.
41. I. Potusa (?).
42. I. S. Julien.
43. B. Rognosa.
45. C. Razo.

Côte S. de Terre-Neuve :
B. Calmet.
B. Arenosa.
47. C. Pena.
48. C. S. Maria.
49. B. S. Maria.
51. G. di Piacenzia.
52. C. Pensmarck.
53. C. S. Lorenzo.
R. S. Pietro.
58. C. S. Spirito.
59. G. di S. Spirito.
61. G. S. Dauie.
62. C. del Fiume.
63. R. Lascot.
64. C. Lascot.
R. Tedairo.

Côte O. de Terre-Neuve :
65. C. di Roy.
66. R. di Roy.
67. C. del Golfo.
68. G. di S. Giorgio.
69. C. S. Giorgio.
70. B. S. Giorgio.
71. C. S. Gregorio.
72. B. di S. Gregorio.
73. C. della Baia.
74. B. Musico.
75. C. Musico.
76. Costa di Musico.
77. C. della Baia.
78. Baia.
79. C. di Canada.

JOHN SELLER

John Seller, malgré son titre d'hydrographe du roi, ne semble pas avoir dressé ses cartes du Canada d'après des données originales. En tout cas, il s'est inspiré aussi des œuvres cartographiques hollandaises pour ses délinéations de Terre-Neuve. Sa carte de 1671 ne montre de progrès, cependant, que

[1] *Dellarcana del mare di D. Roberto Dudleo duca di Nortumbria*... In Firenze... Onostzi, 1646-47, folio. Lib. VI, Pars, IV, cap. XLI. *Carta particolare della Terra nuoua con la gran Baia et il Fiume grande della Canida.*

JOHN SELLER

dans la configuration de la côte Sud, notamment par son tracé de la grande et étroite péninsule formée par les baies de Plaisance et de Fortune, qui, ici, se dégage pour la première fois. La presqu'île du Petit-Nord et les baies Blanche et Notre-Dame, laissent encore beaucoup à désirer. Ces contours arriérés trouvent leur explication dans le fait que tous les efforts des marins anglais semblent s'être concentrés dans la partie méridionale de Terre-Neuve, évidemment à cause de la proximité des grands bancs. D'où il faut tirer la conclusion que cette dernière configuration a pour base des épures de marins pêcheurs et non d'explorations techniques.



151. — CARTE DE JOHN SELLER. 1671.

Quant à la nomenclature, elle est assez abondante et, naturellement, de plus en plus anglaise :

Détroit de Belle-Isle :	*Côte E. de Terre-Neuve :*	
Charles Streight.	Hauerdering.	Castillon.
C. Hambleton.	P. Flower de luce.	Trinity Bay.
Groy.	C. S John.	Split Point.
Penguin Isles.	Folog Bay.	Consumption Bay.
		Bal Isle.

[1] *A chart of the Coast of America from New-found Land to Cape Cod by John Seller Hydrographer to the King.* (42^c × 54^c). Bien que non datée, cette carte est de 1671, et elle se trouve également dans l'*English Pilot* de SELLER, publié à Londres en cette année. (Dépôt hydrogr. Archives. 123.1.6.)

C. Francis.
Torbay.
St John.
Dedmans Bay.
Petty harbour.
Bay of Bulls.
C. Broye.
Caplin Bay.
Sleepers Point.
C. Ballard.
C. Raze.

Côte S. de Terre-Neuve :

C. de Pine.
St Maries.
Colonet Isle.
C. St Mirie (*sic*).
Tickle harbour.
Fortune Bay.
Green Isles.
Rachels Harbor.
St Jean Harbor.
Baptista Harbors.
Rockets Sound.

Côte O. de Terre-Neuve :

C. S. David.
St John Isles.
P. S Julian.
S Paul.
The Dedman.
Bay of Isles.
Bay Sound.
S George's Bay.
C. Roy.

SOUTHWOOD

Une carte partielle, mais remarquable à plusieurs égards, est le tracé de la côte orientale de Terre-Neuve, depuis Salmon Cove jusqu'au cap Bona Vista et depuis le cap Saint-François jusqu'au cap Race, dressée (« described ») à Londres par Henry Southwood, et gravée par un nommé Clark, en 1675 [1]. Elle se compose de deux sections portées sur deux feuilles collées ensemble et ayant chacune un titre séparé. L'une et l'autre sont à une trop grande échelle pour être reproduites ici. Quant à la nomenclature elle est très importante et ne saurait être omise. Notons qu'une carte française manuscrite que nous citons, *infrà*, sous l'année 1695, est un simple calque, non avoué, de ce travail de Southwood, tandis que les noms ont été plus ou moins fidèlement traduits de cette même carte :

Côte N.-O. de la baie de Bonavista :

Black head.
P. Bonavista.
Red head.
Stone I.
Green I.
C. Bonavista.

Côte E. de l'île :

Spillers Point.
C. Larian.
Bird I.
Flowers (sur des récifs).
Flower P.
No Head.
Cattalina.
Little Catalina.

Côte N. de Trinity Bay :

Ragged harbor.
So Head.
Green B.
Horsehops.
English Harbor.
Samon (*sic*) cove.
Robin Hoods B.
Trinity harbor.
Bonaventure.
Bonaventura.
Smith's Sound.
Irelands eye.
R. Random.
B. Bulls.

Côte S. de Trinity Bay :

Tickle harbor.
New Parlican.
Gorlob pt.
Smutty nose pt.
Sille Cove at Sugar loaf.

[1] *The Coast of Newfoundland from Salmon Cove to Cape Bonavista... The Coast of Newfoundland from Cape Raze to Cape St. Francis, Described by Henry Southwood. Anno 1675. Ja Clark sculp.* Ces deux cartes ensemble mesurent haut. 43c, larg. 1m,40.

SOUTHWOOD

Premier promontoire septentrional d'Avalon :

C. St Francis.
Black head.
Red head.
Flatt Rock.
Torbay.
Little red head.
Logy B.
Sugar loafe.
Small p .
Kitte Vitte.
Cuckholds head.
St Johns.
Freshwater B.
Dedmans Bay.
C. Spare.
Petty harbor.
Spout.
Bull head.
B. Bulls.
Witless B.
Momables B.
Gull I.
Green I.
I. de Spear.
Goose Island.
Whale back.
Todes Cove.
Baline Cove.
La Mancha.
Freshwater B.
Brigus by South.
C. Broyle harbor.
C. Broyle.
Old Harry (récifs).
Capling B.
Stone I.
Goose I (*bis*).
Bony I.
Feryland.
Feryland head.
Crow. I.
Aguafort.
Black head.
Fermowes.
Beare Cove.
Ranowes.
Ranows rock.
Freshwater B.
Ballard.
Chaine Cove.
Glame Cove.

Côte Sud d'Avalon :

C. Raze.
Cripple Cove.
Bristoll Cove.
Mistaken Point.
Biscay B.
C. Mutton.
Trepassey.
Powles.
C. Pine.

Côte Ouest :

C. Se Maria.

Baie de la Conception :

Clounes Cove.
Crokers Cove.
Portugal Cove.
I. Carbonere.
Carbonere.
Musketto Grove.
Harbour Grace.
Bryant's Cove.
No Point.
Spaniard B.
B. Roberts.
P. Graue.
Burat head.
Brigues.
Colliers B.
Samon (*sic*) coue.
Harbormaire.
Hollyrode.

FITZHUGH

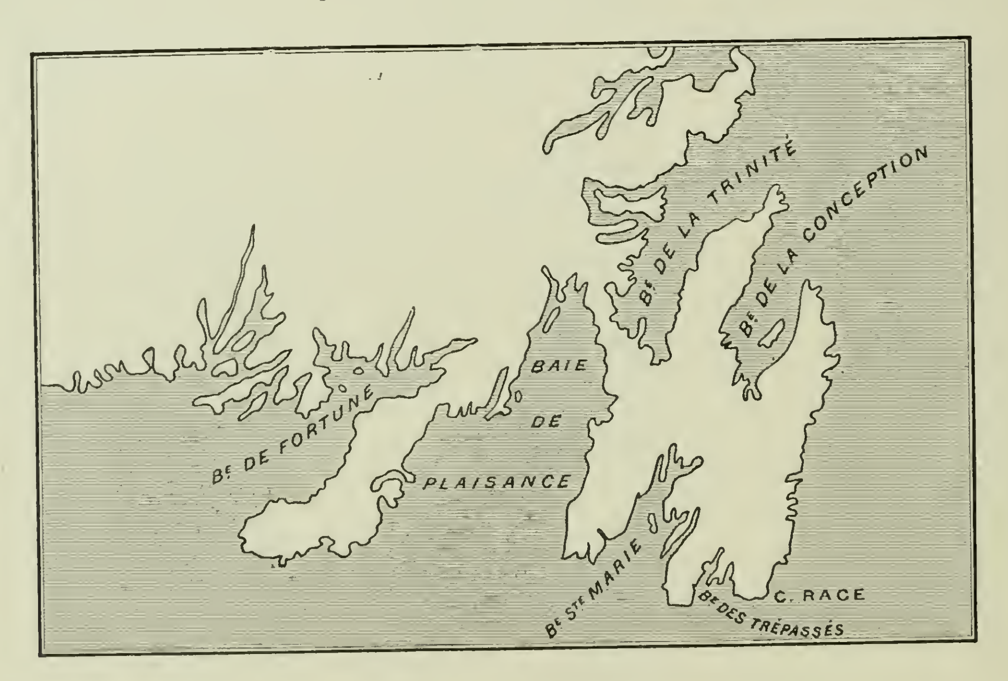
Avec la belle carte manuscrite d'Augustin Fitzhugh, dressée à Londres en 1693 [1], Terre-Neuve se redresse, le Petit-Nord commence à s'allonger et, au Sud, la grande presqu'île entre la baie de Plaisance et celle de Fortune présente un ensemble plus satisfaisant que dans Seller, bien que Fitzhugh lui ait fait de grands emprunts.

La nomenclature est exclusivement anglaise et fort nombreuse, mais seulement depuis la baie de Bonavista jusqu'au cap Race. Cette préférence s'explique par le fait que le but de la carte est surtout d'exposer la zone exploitée par les pêcheurs anglais : « the fishing districts ». C'est pour cette raison que toute la côte orientale de l'île, entre 45° 30' et 48° 30',

[1] British Museum. *Add.* Mss. 5414 (30) Voir notre fac-similé hors-texte XXI.

ainsi que les grands bancs, sont ornés de nombreux bateaux pêcheurs.

Le golfe Saint-Laurent porte trois noms. Au Nord-Est : *The Great Bay ;* au centre : *The Gulfe of Saint-Louis ;* au Sud : *The Gulfe of Saint Lawrence.* Parmi les désignations nouvelles, on remarque, au Petit-Nord, *Harver Deep*, *Harver Derin* (?), ce dernier nom répété sur la haute mer; au Sud, dans la région de Lameline, *Gr Dane*, *Pt Dane*, *Pt May*. Plusieurs navires de haut bord sont échelonnés depuis le cap Race jusque dans la baie de Plaisance.



Véritable sud-est de terre-neuve


N E W



NORD



CARTE DES PÊCHERIES, PAR FITZ-HUGH

1693

(British Museum.)

Planche XXII.

XXIII

CARTES ORIGINALES FRANÇAISES

Nous avons décrit jusqu'ici des œuvres de cartographes qui ne s'inspi-



152. — DENIS DE ROTIS. 1674.

raient pas directement des résultats d'explorations techniques, mais le plus

souvent de tracés d'origines diverses, en faisant un choix généralement arbitraire et même contradictoire. Il y avait donc intérêt à trouver et à décrire quelque épure prise sur place, ou des dérivés directs de véritables travaux hydrographiques. Malheureusement, cette catégorie de documents est d'une extrême rareté, pour les deux siècles précédant le nôtre.

Les cartes manuscrites suivantes sont néanmoins en partie des travaux de ce genre, quelques-uns, des originaux, les autres, fort rapprochés des œuvres de première main. La plus ancienne que nous ayons rencontrée, DE ROTIS porte la légende « Faict à Saint Jean de luz par moy Denis de Rotis, 1674[1] ». La côte Sud du Labrador et l'île de Terre-Neuve y présentent les contours reproduits à la page précédente.

La péninsule du Petit-Nord y affecte une forme qui paraît être particulière aux œuvres basques, comme on le voit par la carte d'Etcheverry (*infrà*, hors-texte XXIV). Nous l'avons retrouvée dans un portulan non daté[2] et reliée à une configuration générale de l'île de Terre-Neuve supérieure à celles de Rotis et d'Etcheverry, mais qui semble être plus ancienne ; car la côte Ouest n'y porte aucun nom.

Quant à la nomenclature, ce qui frappe surtout c'est le nombre de désignations inintelligibles ou mal épelées :

1. Noroest passage.
2. I. d. tormenta.
3. I. d. fortuna.
4. I. datel.
5. Crois blanche.
6. Belile.
7. I. d. chibau.
8. Centrouge.
9. Seges.
10. I. d. faux.
11. Pinguin.
12. I. d. forques.
13. Permican.
14. Bacailiau.
15. I. d. contiencia.
16. Baches (basses).
18. S. Joan.
20. Ferrillon.
21. Urrupnus.
22. C. d. Rase.
Baches du cap de Ras.
23. C. d. pene.
24. Plaisence.
25. C. S. lorens.
26. H. d. mich.
27. I. d. bonesper.
28. Vergies.
29. Faistol.
30. C. d. ray.
31. I. d. S. george.
32. P. charra.
33. Apphorportu.
34. 3 Ysles.
35. Batracto.
36. Bay.
37. Ainpucar.
38. Portuichoa.
39. I. d. S. Joan.
40. Feynol.
41. Amnis.
42. P. neuf.
43. Maten.
44. Boitus.
45. Balene bay.
46. Furs.
47. Pointe d. s. madet.
48. Balsamon.
49. Pradim.
50. Brest.
51. Babaculho.
52. Petit canada.
53. P. d. morsanioa.
54. Baches d. bohabit.
55. Havredint.

[1] Sur papier. Dépôt hydrographique. Archives Portefeuille 116, pièce 19.

[2] Bibliot. Nat., Géogr. B., 1761 ; provient de la bibliothèque de la duchesse de Berri.

DE COURCELLE

Suivant l'ordre des dates, nous arrivons à une carte des plus importantes, car elle énonce une exploration officielle de l'île entière de Terre-Neuve. On y relève l'inscription suivante :

Faite à Breste le 14e janvier 1676 par le Sr DE COURCELLE, *lieutenant de vaisseau du Roy entretenue en la marine ayant fait le tour de lille de Terre neufue et Niganisse l'esté de l'année 1675 sur le vaisseau du Roy* LE VIGILANT *commandé par M. le baron* DE SAINT-AMANT *sous le comte* DE BLENAC *monté sur le vaisseau du Roy* BRILLANT[1].

Sur la marge inférieure se trouve le plus ancien recueil d'instructions nautiques concernant Terre-Neuve que nous ayons pu découvrir dans les archives de la marine. Les détails précis qu'on y relève, le style de l'ensemble et l'intérêt qu'il présente à d'autres égards en font un document encore utile à consulter. C'est à ce titre que nous avons cherché à le sauver de l'oubli. Quant aux descriptions, les voici :

REMARQUE SUR LES HAURES DE TERE NEUFUE OU NOUS AUONS ENTRÉ ET OU PEUUENT ALER LES VAISSEAUX DU ROY

Premièrement :

Sy lon ueut entrer dans le *Trepas*[2] qui este à 5 à 6 l. du *cap de ras* au N. O. lon voit vne Tere toute rangé deuant soy. ou à O. de vous. Dans le meillieu de cette Tere jlia le *Cap de pene* auquel il parois de 4 à 5 l. 2 marques blanche qui samble deux voilles. Il fault chasser desus jusque tout à tere. Ellest fort saine et en estant à 1/2 l. lon voit lantrée dudit *Trepas*; alors lon ny peut donner, rangent ladit Tere iusque asé que lon soit dans le goullet qui a 1/3 l. de large et 1 l. de long. Ylia des basse à la *pointe de Croix* à tribort auxquel il fault donner rumb deux demy. l. dès que lonnest entre les deux tere. Ylia mouillage. 18. brasse petit cailloutage. Dedans le goullet ylia. 9. brasse sable. Quant onnet à la 1/2 yl ne faut pas saprocher de la grande tere yl nia que. 3. br. à un 1/3 du chanal et tout auprès de la grand ylia 9. br. Layant doublé lon mouille par 7. br. bon font sable vase. Ylia 2 menage englois. Le port est grand mais ylia peu de graue[3]. Lon ny pesche du saumon dans des [*sic*] et tans dans la riuière qui est au NNO. mais ylia 1. l. dans la montagne de tres méchant chemain. Dans le port lon ny prand forsse harang qui est fort gros. Ylia du cerf et des perderix blanche et des corlieu et cantité de framboise. Yl nya point derbe ny dautre rafraychissement. Les maré sont

[1] Ms. sur trois feuilles d'un épais parchemin, entièrement raccorni et mal collées ensemble, formant un tout de 1m,70 de hauteur par 1 m, 12 de largeur. Sur la marge de droite, se voient dix-huit profils de côtes, suivis chacun de notes hydrographiques.

[2] La baie des Trépassés. Nous avons cru devoir respecter l'orthographe et n'ajouter à la ponctuation qu'un point là où la phrase semblait finir et à le faire suivre d'une lettre majuscule. Mais, pour plus de clarté, il a paru nécessaire de mettre en italiques les noms de lieux. Voir le fac-similé hors-texte XXII.

[3] Il y a peu de gravier ?

DE COURCELLE

S. E. N. O. Ylia une cantité prodigieuse de homar et des grande moule dans lesquelles ylia forsse semance de perle.

Allant du *cap Ste Marie* à *plesance* il ne fault pas aprocher la tere plus près de 3/4 de l. et donner rumb. à la pointe de stribor ennantrant dans la rade qui se nomme la *pointe verte* et celle de babor se nomme la *pointe mal*, lon la peut ranger à lonneur. Elle est sainne. Dans le millieu de la rade ylia. 9. brasse, ella 1/3 l. de large et. 1. l. de long. Lantré du port est fait par. 2. graue. Yl ni a que 100 pas de large et 1 brasse et dedans 9, mais il faut prandre la maré pour entrer et sortir. Elle est S. E. 1/4 E. et N. O. 1/4 O. Le port est fort fort bon yl i pouroit 1000 nauires les plus grand du monde. Ylia peu de chasse. Les abitans vont à la chasse du cerf. A *lille rouge* lon pesche le harang et le saumon dans le port et cantité de plie et de truitte et de homar ; forsse loups marains [1].

Aux *Ylles S pierre* lemouillage nest pas bon pour de gros vaisseaux parce qu'il ne peuuent entrer dans *Le barachoy* qui est un haure de maré pour les moien batiment. Dans la rade le fons est mellié de sable et de roche. Quant on ni demeur quelque temps il fault liegés les cables ou bien il se coupe. Lon mouille depuis les 20 brasse jusque par les l. où sont les nauires pescheurs. Pour lantré elle se voit assé et les dangers. Ylia vn abitant qui est de St Malo. Ylia peu de chasse en cette ille. *Lille du coulombier* se nomme aynsy par ce quilia vne si grande cantité de certins oyseaux marins que lon nomme des carcaillau. Ellest percé depuis le bas jusque à la sime de trous où yl font leur nis, yl ne valent rien à manger.

Niganisse est vn tres mechant haure. Le font y est rocheux et lon nest à descouuert des uans de N. E. qui est le mauuais tamps de tous ces pays. Là et au O. N. O. entre la pointe de lille et vne pointe de la tere, ylia vne bar de roche sur la quel yl nia que 3. brasses deau au plus profons. Le pays est plus tampéré que en tere neufue. Lia de la chasse en cantité. Lia de beau chesne et en cantité du bouleau et du sapin for grans. Lon ny pesche du maquereau pour boïte [2], la molue y est for g.ande.

St George il fault entrer par le costé du N. E. Le fons nest pas bons et lon nest à descouuer du N. E. Yli auoit un espagnol.

Trois jlles est une grande bay dans laquel yl nya de connue que on sait marqué les sonde ; lautre est entre 2 tere extrêmement haute qui cause que lon ny trouue des rafale de vants que nous jauons trouué vne troupe de sauuage qui furent à la chasse et nous aporter 3 cerf et quelque perdrix mais il fault aler loing. Il furent 3 jours. La pesche y est bonne et le poisson for gran. Quant onnest au mouillage de 8 brasse le fons yest for bon. Yliauoit 2 nauires espagnole.

Le nouueau *port choy* est un haure ou il va 2 nauir espagnol. Il nya de basse mer à lantré que 13 pied deau et est fore estroit. Nous nyauons pas esté, je man suis informé.

Au *petit mestre* est le randé vous des malouins alant et venant. Lantré est large de 1/3 l. et ilia 40 brasse roche mais ylia 18 brasse et amenant la pointe de la dit ance par le cap devant lon nest a couuert de tous vans. Le fons est forbon cest vase noir. Ylia peu de chasse, le poisson est for petit a toute la coste du *petit nort*.

Jay obserué la variation autant que jay pu, jenan nay trouué que 14 degres sur ce

[1] C'est-à-dire des phoques.

[2] Boëtte ou appât.



S. E. S. O. [illegible] dans lesquelles [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] de la pointe de l'île [illegible] des vents de N. E. [illegible] le moins [illegible]

[illegible] de N. E. [illegible]

[illegible]

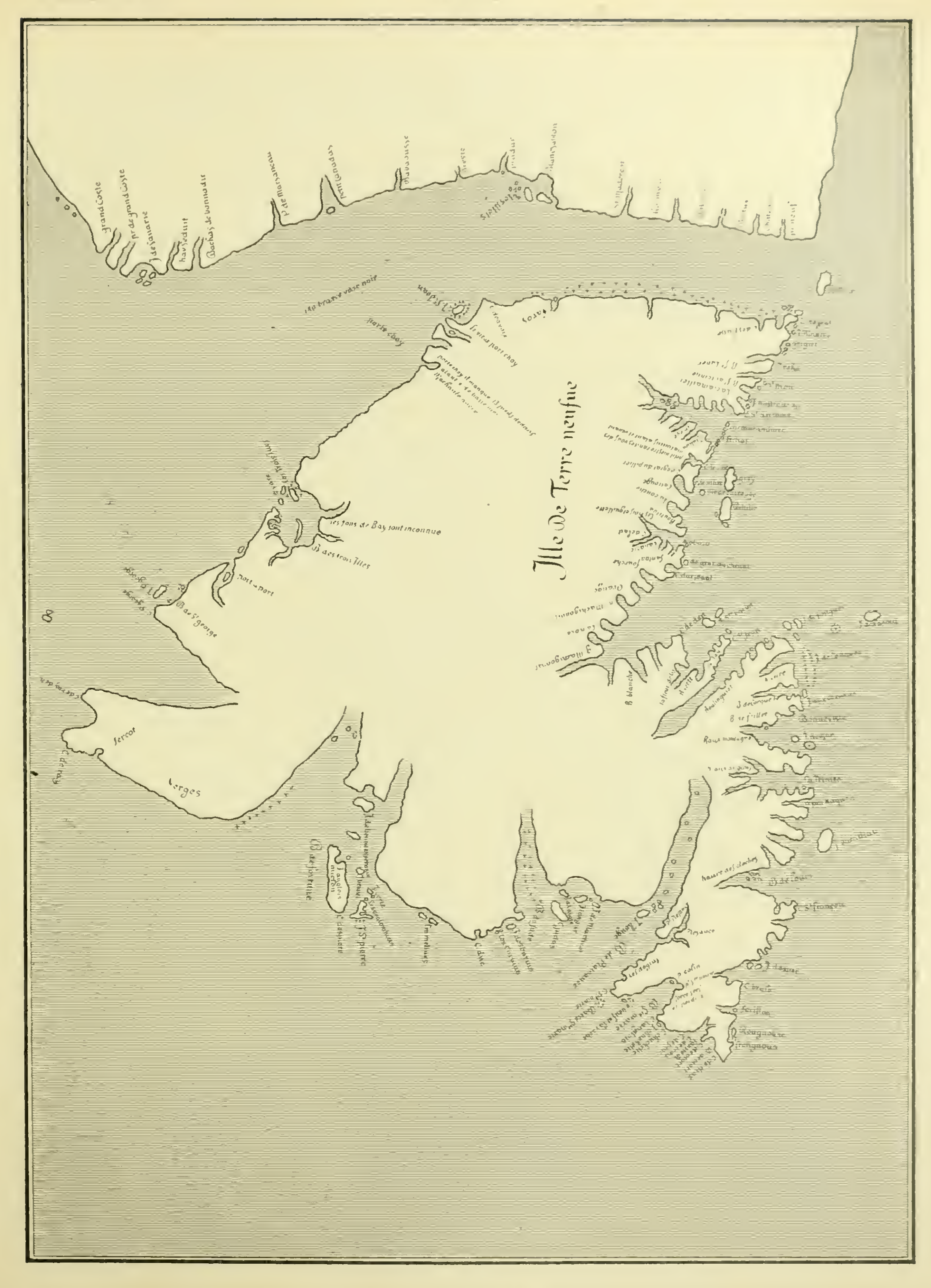
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

NORD



EXPLORATION DU LIEUTENANT DE COURCELLE
1675
(Archives du Dépôt hydrographique. Paris.)

DE COURCELLE

grand banc à la hauteur de 46 et 46 1/2 et dans la grande bay St Laurens par. 50 degré latitude trouué 18 degré. Ainsy plus nous auons esté nort et plus jay remarqué quilianoit de variation. Ellest N. O. les mare sont presque partout lille S. E. et N. O., ylia peu de diferance.

Cette carte est orienté sur le nort du monde. A ceux qui nauigueront à coriger la variation.

Faite à Breste le 14e janvier 1676 par le Sr de Courcelle, lieutenant de vaisseau du Roy, entretenue en la marine, ayant fait le Tour de lille de Tere neufue et *niganisse* lesté de lanné 1675 sur le vaisseau du Roy le Vigilant commandé par Mr. le Baron de St Amand sous Mr. le Conte de Blenac monté sur le vaisseau du Roy Le Brillant.

Memoire des nauirs qui peuuent dans chacun port pour jfair Paiche de Molüe :

Au Trepas, 1.
A Ste Marie, 2.
Au port Colin, 1.
A plesance, 25.
Au petit paradis, 2.
A pemar, 2.
A Audierne, 2.
A martir, 1.
Aux burins, 4.
Aux Corbins, 1.
Au petit St Laurent, 1.
Au grand St Louis, 5.
Aux melines, 2.
Aux illes St pierre, 12.
A mielon, 14.
A niganisse, 2.
A St George, 1.
A port à port, 1.
Aux 3 illes, 2.

A la cramillier, 5.
Aux petites oye, 4.
A fichot, 11.
Aux grandes oye, 2.
A St Jullien, 2.
Au petit mestre, 4.
x Au de grat de carouge, 1.
Dans la baye de Cas rouge 3.
A la conche, 4.
A boutitou, 1.
Aux et guilletes, 2.
Dans le gouffre, 1.
Au Canarie, 2.
A sans fons, 2.
A fourché, 1.
A Orange, 1.
La fleur de lis, 3.
A la baye verte, 1.
Au pin, 2.

A lille à bois.
Paquette et paris, 5.
A port choy, 2.
A faro, 1.
A blanc sablon, 2.
Au petit Nort.
Au cap de grat, 2.
Au Querpont, 2.
Au griquiet, 2.
Au C. blanc, 1.
A la baie St luner, 6.
A la baie St Antoine, 1.
A la rochelle, 1.
A coup de ache, 1.
A la Say, 10.
Dans la baie de Cas rouge ilia la grande et petite biche, 2.
A bellysle, 2.

Bien que tous les noms de lieux soient portés sur notre reproduction de la carte de Courcelle, nous croyons nécessaire, à cause de leur grande réduction, de reproduire ici la nomenclature entière. Une autre raison est que cette fois elle n'est pas l'œuvre d'un pilote ou d'un cartographe plus ou moins illettré, mais d'un officier de la marine royale. Certes, bien des désignations sont épelées de façon singulière et inintelligible, mais c'était l'habitude. Aussi ne nous sommes-nous pas cru autorisés à y rien changer, sauf à l'égard des accents, que nous avons ajoutés.

DE COURCELLE

Labrador, côte Sud :

Pr. neuf.
Chateau.
Boitux.
Balenas.
Hormose.
S[t] Madercot.
Blanc Sablon.
Pradus.
Les isles.
Breste.

Terre-Neuve, côte Est :

Bellille.
C. de grat.
B. S[t] luner.
Grigiet et gruiguiet.
B. S[t] Antoine.
Breha.
S[t] men.
La Cramailler[e]
I. nostre dame.
C. S[t] Antoine.
Les oye et petites oyes.
S[t] Jullien.
Cormorandiers.
Petit mestre, rendez-vous des malouins alant et venant.
Fichos.
C. devant.
Groy.
Degrat du pillier.
Le pillier.
Cas rouge.
Ille de cas rouge.
La Conche.
Bellille (*bis*).
Boutitou.
Les trois etguillette.
Goboso.
C. de lart.
Degrat du cheual.
Canarie et le Canarie.
C. darjeant.
Santon.
Fourché.
Orange.
P. Machiaonnis.
La noce.
C. de den.
G. Machigonnis.
I. S[te] Barbe.
B. blanche.
C. S[t] Jean.
La fleur de lis.
I. de fougus.
B. verte.
La Say.
I. de conques.
Port S[t] Jean.
I. aux cheuaux.
Boulmgiuet.
Havre carré.
B. de corque.
B. de frilles.
Bonne viste.
I. neufue.
La Trinité.
Avre aux anglois.
Raux [hautes ?] montaignes.
Pernaquan.
Havre des cloches.
I. bacaillau.
B. de Lours.
C. S[t] françois.
I. despere.
C. brulé.
Farillon.
Rongnouse.
Frongnious.

Terre-Neuve, côte Sud :

C. de dras (*sic pro* C. de ras).
B. de mort.
C. de mort.
Fausse B.
C. de Croix.
Le trepas.
C. de pene.
C. chuchette.
C. langlois ; force serf et perderix.
B. S[te] Marie.
P. S[te] Marie.
P. Coliu.
Le beuf et la vache.
Basse S[te] Marie.
Plaisance.
Petit paradis.
I. de marticot.
I. longue.
I. a laigle.
Pemart.
C. Judas.
Audienne.
B. de martir.
B. de judé.
Les burins.
I. des burins.
Les Corbins.
I. des Corbins.
P S[t] Laurent.
I. S[t] Laurent.
La Saumonière.
C. due.
Les melines.
Y. verte.
Les coulombiers.
Miclon, ile angloise.
B. de fortune.
Verges.
Sercot.
C. de ray.

Côte O. en partant du Nord :

Faros et Faro.
C. de arnix.
Le vieux port choy.
Port choy.

Mechante ancre.	I. S[t] George.	C. S[t] George.
B. des trois illes.	B. de S[t] George.	C. de ray de n.

« Le Bocage Boisaie Idrographe et Profeseur Roial en la nauigation du haure de Grace, » ainsi qu'il s'intitule dans une carte de l'Atlantique Nord, gravée et datée de 1669, publia un grand nombre de cartes et fut un hydrographe distingué pour son temps. Le titre de la carte précitée indique un homme versé dans la science : LE BOCAGE BOISSAIE

Carte ronde ov redvite fort nécessaire à tous nauigateurs qui désire trauailler exactement pour la mer ce qui se congnoistra par le cartier eschelle angloise, sinus logarithmes et tables loxodromies où l'hauteur dicelle a pris grand soin à la tracer et graver et a tiré les longitudes et latitudes des plus approués auteur du temps[1].

Dans ces conditions, il y avait utilité à retrouver la conception que Boissaie du Bocage père se faisait en 1669 de l'île de Terre-Neuve. Voici son tracé :



153. — Le Bocage Boissaie, 1669.

[1] Se vend au Haure de Grace chez Guillaume Gruchet, imprimeur et libraire, 1669. Imprimée sur parchemin et coloriée à la main, 0,58 × 0,91 cent. Dépôt hydrogr., Archiv., 116. o. 12. Republiée chez le même Gruchet en 1696. Bibliot. nation.; Géogr., Port., 35, pièce 26.

Nous relevons, sur Terre-Neuve, Est et Ouest :

LE BOCAGE BOISSAIE

1. de grat.
2. I. Groit.
3. I. aux cheuaux.
4. B. Ficho.
5. I. aux appeaux.
6. I. Blanche.
7. B. sauuages.
8. I. aux Bacaleaux.
9. De la concepcion.
10. I. S. Jean.
11. Farillon.
12. C. S. Aignes.
13. Elimouse (Frinouse).
14. Rougnouse.
15. C. de Ras.
16. Chapeau rouge.
17. B. de S. Paol.
18. B. du S[t] Esprit.
19. C. de Raye.
20. B. S[t] George.
21. P. aux Basques.
22. Pasage des sauuages.
23. C. des costes.
24. B. S. Marie.
25. C. Colart.

En 1673, Boissaie publia une autre carte gravée[1], laquelle, à en juger par la dédicace à Louis Matharel, intendant de la marine à Toulon, serait un travail de première main :

L'inclinaison que vous tesmoignez au bien du public et en l'auancem[ent] de la marine me pousse aujourduy à vous présenter en ceste planche un trauail de vingt ans de temps que le Sr. Josse Tanquerel a employez en la congnoissance du fons de ce grand banc, afin qu'estant aproué de vous, tant de milliers d'hommes qui ne viuent que par ses fruitz puise auec plus d'asurance s'en seruir, et moy j'aurey lieu de dire que ie suis avec vérité, Monsieur, Vostre très humble, tres obéissant seruiteur, le Bocage Boissaie hidrographe au Haure.

La carte porte en outre qu'elle se vend *au Haure de Grace chez I. Gruchet, 1678.* Comme Louis Matharel mourut le 29 juin 1673[2], elle a été naturellement dressée avant cette date.

La partie nouvelle consiste dans les nombreux sondages ; mais on a lieu de s'étonner qu'un hydrographe qui a passé vingt ans à explorer les grands bancs expose vers 1672 une délinéation aussi arriérée de la côte méridionale de Terre-Neuve et de la péninsule d'Avalon. C'est à ce titre que nous reproduisons cette carte de Boissaie, ou de ce Tanquerel d'ailleurs inconnu :

[1] Elle n'a d'autre titre que le suivant, inscrit en travers de l'île même : *Partie de terre neuue*, et mesure, haut. 50[c], larg. 35[c] sans la bordure. Minist. des affaires Etrangères, Géogr., n° 8616.

Boissaie du Bocage fils succéda à son père du vivant de ce dernier en 1694. Sur ces deux hydrographes, voir l'intéressant travail de M. Didier Neuville, *Les établissements scientifiques de l'ancienne marine* ; Paris, 1882, in-8°, p. 17.

[2] Lalanne ajoute qu'il y a des lettres de Matharel dans la collection de Boulliau, à la Biblioth. nationale.

LE BOCAGE BOISSAIE



154. — Le Bocage Boissaie. 1678.

On relève sur cette carte trente-trois noms :

1. C. de grat.
2. R. de grat.
3. Belle isle.
4. I. Groie.
5. C. Bonauenture.
6. I. aux cheuaux.
7. Monsainton.
8. I. aux gros yeux.
9. I. de moy.
10. Goure.
11. B. des forillons.
12. I. Bacaillos.
13. Bonneuiste.
14. C. St françois.
15. B. de la Concepcion.
16. C. Despoir.
17. I. Bacaillau.
18. C. Ste Anne.
19. Forillon.
20. St Jean.
21. I. Despoir.
22. C. de Ras.
23. B. des trepassés.
24. B. Ste Marie.
25. C. Ste Marie.
26. P. le son.
27. B. de Plaisance.
28. Ance Noire.
29. C. St Pierre.
30. I. S. Pierre.
31. B. du St Esprit.
32. P. aux basques.
33. Ance aux Baleines.

DETCHEVERRY 1689

Il existe une carte manuscrite qui, malgré son caractère fruste et primitif, semble avoir joui d'une réelle importance dans la cartographie franco-terre-

neuvienne, non seulement à la fin du XVII[e] siècle, mais pendant bien des années après. Nous en jugeons par le fait qu'elle fut reproduite fidèlement quant à l'ensemble[1], mais améliorée dans sa nomenclature et dans son dessin, puis complétée par de nombreux sondages, indiquant un caractère pratique, peu commun à cette époque parmi les cartes de ce genre arrivées jusqu'à nous.

Celle-ci[2] pourrait être un prototype. On y lit, dans un cartouche : *Faix a plaisance par pierre detcheuerry dorre de St Jan de luz pour mons^r Parat gouuerneur de plesance et lisle de Terre Neufe, 1689.*

Les contours en eux-mêmes nous paraissent bizarres, mais c'est surtout à cause de l'orientation de la côte méridionale, laquelle, au lieu d'être tracée de l'Est à l'Ouest, s'élève droit dans la direction du Nord-Ouest. Exactement orientée, elle redresserait l'ensemble de l'île ; le Petit-Nord, particulièrement, nous paraîtrait aussi fidèlement rendu que dans la carte de De Courcelle et la côte Sud-Est, bien qu'exagérée, se rapprocherait davantage de la réalité. Mais là où le progrès paraît plus sensible, c'est dans la délinéation des baies Sainte-Marie, Plaisance et Fortune. Notons également la présence, sous son nom actuel, de Miquelon. Cette petite carte, malgré ses tracés primitifs, est importante pour l'histoire de la cartographie de Terre-Neuve à la fin du XVII[e] siècle.

La nomenclature est singulière, souvent inintelligible, mais naïve et aussi intéressante que les contours :

Labrador. Côte S. :
I. de fortuna.
I. datel.
P. neuf.
Chateau.
Le s^J fours.
Balea Baya.
P. Sermadet.
Balsanim.
Les Ylots[3].
Grradun[4].
Brest.
Babachullo.

Terre-Neuve. Côte Est :
C. de grat.
Cerpou (Carpont)[5].
Griel (Grigiet et Gruiguiet)
Cramelière. La Cramaillere.
Peritouea (Les petites oies).
Fichot.
St Julien.
Petit mestre.
Caruge (Cas rouge).
La conche.

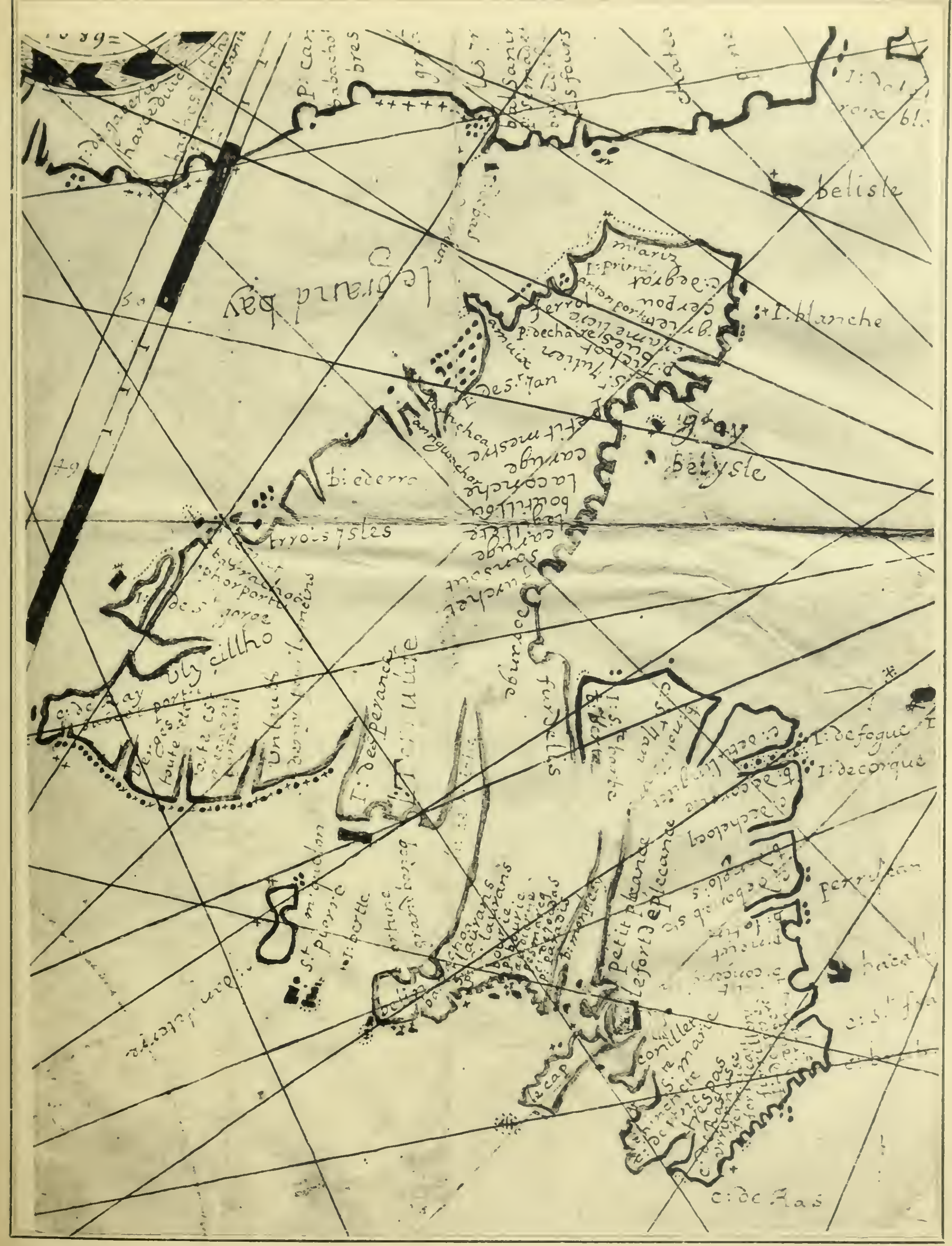
[1] Dép. hydr. Arch. 125. 1. 2. *Cf.* le fac-similé hors-texte XXII.

[2] *Carte Basque de l'Isle de Terre-Neuve, de la Cadie et Canada.* Ms. papier, haut. 48^c, larg. 77. Travail très fin, du siècle dernier. Dépôt hydrogr. Arch., 128. 2. 3. Il y en a un calque, avec sondages d'une écriture de ce siècle, présenté par l'amiral HALGAN en 1827 ; *loc. cit.*, 128. 2. 4.

[3] Ici, le dérivé inscrit *Les Flets*.

[4] Ici, le dérivé ajoute : *R. detour, R. Pagotiachisipi* et *Mecatina*.

[5] Les noms ajoutés entre parenthèses sont des lectures empruntées soit à la carte de DE COURCELLE, soit au dérivé direct.



CARTE DU PILOTE BASQUE DETCHEVERRY

1689

(Archives du Dépôt hydrographique. Paris.)

Boutillou (Boutitou).
Legillete (les trois éguillettes).
Caruge (*bis*) (Cas rouge).
Sansout (Santon).
Furchet (Fourché).
Dorange (C. d'orange).
Furdelis (Fleur de lys).
B. berte (B. Verte).
I. S[t] Barbe.
C. S. Jan.
B. notre dame.
C. de tulinguet (C. Toulinguet).
B. de corque.
C. dechelocq (C. Cheloque).
B. danglois (H. aux Anglois).
C. de bone biste (de bonne viste).
B. latim (B. latin).
P. neixt (P. neuf?).
B. concencion.
B. bout.
S. Jan.
P. despere[1].
I. despere.
Fiorillon.
Fort leau.
Fermuse (Formose).
Urrunns (Vounouse pro Rognouse ?).
C. de Ras.

Côte Sud :

Trespas.
C. de pene.
Chinchette (C. Chuchette).
S[te] Marie.
Coniller[2] (Colinette).
Le cap.
Miquelon.
B. Monpicey.
P. paradis (Petit Paradis).
C. de joudas (C. de Judas).
Pesmarcq[3].
Audierne.
Un leu et demy pour le moins toute cette coste est mechant.
pandant[4].
Verges (Vierges).
Sascot portu (P. Sasquot).
C. de Ray.

Terre-Neuve. Côte Ouest :

Ulycello (Ollieillho).
I. de S. gorge.
Orphor portu[5].
Barrachoa.
Le grat.
Trrois ysles.
B. ederra (Baya edera).
Annguachar (Ainguarachar).
Portichoa (Portu chocaharra)[6].
I. de S. jan.
Amiux.
P. de chaise[7].
Ferrol.
Anton portu.
P. prime.
P. bourie.
P. S. laurans.
Barrachoa.
Belin.
P (?) de miche.
Terruute (Terre haute).
I. desperance.

[1] Ici, dans le dérivé, on lit : *C. d'espere*, *Petit harbor*, *Briga*, *C. Broga*, *B. Caplin*, *Augafort*, *C. Baiart*.

[2] Ici, dans le dérivé, on lit : *Gorricha*, *Milchon*, (Miquelon ?). *Boule blanche*, *Tasse d'argent*, *I. Martiaco*.

[3] On trouve dans le département du Finistère, la *Pointe de Penmarch*, qui termine la presqu'île de ce nom. C'est une des curiosités du littoral breton. *Penmarch* veut dire « tête de cheval ». La baie d'*Audierne* en est très proche. Ce sont ces deux localités qui ont sans doute inspiré les noms en question.

[4] Ici, le dérivé inscrit : *P. Martire*, *P. burie*, *Courbin*, *Brunette*, *Miquelon*.

[5] *Opot Portu* est une désignation basque.

[6] *Portachua* est un mot basque.

[7] Dans ce voisinage, le dérivé porte : *Barbatheillo*, *Porluchon*, *Miaria*.

XXIV

L'HYDROGRAPHIE FRANCO-CANADIENNE

I. — JEAN-BAPTISTE FRANQUELIN

Il ne s'agissait plus que de réunir les derniers tracés de Champlain à ceux des hydrographes hollandais ou anglais et de les compléter au Sud par les échancrures profondes dont les cartes lusitano-italiennes de Diego Homem offraient les éléments, pour arriver d'emblée à des contours d'ensemble se rapprochant de la configuration exacte. On était en droit d'attendre ce progrès des cartographes de l'administration de la Nouvelle-France dans la seconde moitié du règne de Louis XIV, époque dont nous devons maintenant nous occuper.

Après les cartes de Champlain, publiées jusqu'en 1640, nous ne trouvons néanmoins dans les œuvres géographiques franco-canadiennes aucun élément nouveau ou méritant d'être cité. Certes, les documents de ce genre ne manquent pas, mais ils ne concernent que les parties séparées du Canada et du « Grand Ouest » où s'exerçaient le zèle des missionnaires et le génie aventureux d'un Jolliet ou d'un Cavelier de La Salle et des coureurs de bois. Aussi n'est-ce guère que sous Frontenac et l'intendant Duchesneau qu'on trouve des représentations de Terre-Neuve, et encore n'est-ce que comme complément secondaire.

J.-B. FRANQUELIN 1671-1701

C'est à cette époque qu'apparaît Jean-Baptiste-Louis Franquelin, dont le rôle fut important dans le développement de la cartographie de l'Amérique Septentrionale, mais plutôt au regard du Canada que de Terre-Neuve. Cependant, comme cette île est reproduite sous des formes diverses et curieuses dans la plupart des cartes qu'il a dressées, l'homme et son œuvre demandent à être décrits.

On ne sait rien de l'origine de Franquelin, s'il était Français de France, ou bien Canadien d'origine. Son nom se lit pour la première fois dans une carte sans date, mais qui a été dressée entre 1674 et 1681. Il se livrait toutefois à des travaux cartographiques depuis au moins l'année 1672 [1]. Franquelin n'était alors et ne fut pendant longtemps qu'un pauvre hère, comme en témoigne le passage suivant de la lettre adressée par M. Le Febvre de la Barre à Seignelay, de Québec, le 4 novembre 1683 :

Le garçon qui fait ces cartes est un nommé Franquelin, aussi habile de la main qu'il y ait en France ; mais il est extrêmement pauvre, et qui auroit besoin d'un peu de secours de la part de S. M. Comme ingénieur, il travaille à une carte très juste du pays que je vous envoyrez l'année prochaine en son nom, pendant que je le ferai subsister par quelques petits secours [2].

Parmi les documents que nous découvrîmes dans un grenier [3] pendant le siège de Paris et que nous dûmes cesser d'étudier sous la menace d'un général de l'arme du génie d'être emprisonné, sinon fusillé [4], il y avait un mémoire où, en mars 1689, Jean-Baptiste Franquelin, alors à Paris, proposait au ministre de se livrer à des études préparatoires en vue de construire une carte générale de la Nouvelle-France, sur des bases nouvelles. Il voulait que la région entière fut divisée en provinces, lesquelles, ainsi que les rivières, les montagnes et toutes les localités recevraient des noms exclusivement français et modernes. Chaque province devait être ensuite reprise en sous-œuvre pour ainsi dire, et cartographiée séparément, avec des notices spéciales sur la nature du sol, les climats et autres renseignements utiles à l'agriculteur et au commerçant. Autant qu'il nous en souvient, ce projet datait d'assez loin et

[1] Dans sa carte de 1688 (*infra*), Franquelin dit avoir fait des observations cartographiques « pendant plus de seize années, par l'ordre des Gouuerneurs et Intendans du Pays, pour le service du Roy ».

[2] Archives du Ministère des Colonies. *Canada*, Correspondance. 1682-1684 ; reg. 6, f° 138, v°. Nous croyons avoir lu autrefois sur le document original « pendant que je le feraiy-je subsister ».

[3] Archives du Dépôt des fortifications des colonies, alors au n° 13 de la rue de l'Université, mais (malheureusement) ne relevant en aucune façon du Dépôt hydrographique de la Marine.

[4] Comme coupable d'avoir, étant muni d'une autorisation écrite du ministre de la Marine, examiné des paperasses concernant un fort démoli il y a deux siècles, dans un pays qui n'appartenait plus à la France depuis cent dix ans.

Par contre, nous sommes heureux d'exprimer à cette place notre profonde gratitude pour l'accueil que pendant plus de trente années nous n'avons cessé de recevoir des esprits larges, éclairés, courtois et d'une si haute science qui dirigent le Dépôt hydrographique de la Marine, ainsi que sa bibliothèque et ses archives.

Il est à regretter que le gouvernement des États-Unis ne fasse pas reproduire en fac-similés les nombreuses cartes des XVII[e] et XVIII[e] siècles concernant l'Amérique du Nord qu'on y conserve. En réalité c'est l'histoire documentaire de la découverte et de la colonisation de vingt au moins de ses États les plus prospères.

avait été conçu de concert avec le marquis de Denonville et M. de Champigny Noroi, successeur de M. de Meules dans l'Intendance de la Nouvelle-France, qui avaient même pris l'engagement de lui confier cet important travail; comme étant le seul hydrographe au Canada capable de l'exécuter. Mais Franquelin demandait qu'à ses appointements de 400 livres par an on ajoutât les émoluments que recevaient les ingénieurs du roi, ayant besoin d'être secondé par un dessinateur à poste fixe, chargé de mettre au net les relevés qui devaient être envoyés en France chaque année [1].

Nous ne savons quelle suite fut donnée à ce projet de Franquelin ; mais on peut croire que plusieurs des belles cartes manuscrites qui sont au Dépôt hydrographique et portent les noms de Seignelay ou de Pontchartrain, ont une origine de ce genre.

Il y avait intérêt à se procurer les délinéations de Terre-Neuve faites dans ces conditions par un hydrographe de ce mérite, et voir s'il avait tenu compte des progrès accomplis dans la cartographie de cette région.

J.-B. FRANQUELIN
1675-1681

Une des plus anciennes cartes de Franquelin connues est celle de la Nouvelle-France traçant les découvertes accomplies par Louis Jolliet en 1673 dans le bassin du Mississipi et que l'intendant Duchesneau adressa à Colbert, on ne sait en quelle année. C'est à tort qu'elle a été attribuée à Jolliet lui-même, car on y lit : *Joannes Ludovicus Franquelin pinxit* [2]. Il faut donc la considérer comme ayant été exécutée par Franquelin, mais d'après les renseignements géographiques que Jolliet lui aura donnés sur son voyage avec le P. Marquette. Cependant, il ne peut s'agir d'épures rapportées par Jolliet, car celui-ci perdit tous ses papiers lorsque revenant à Québec son canot chavira dans le fleuve Saint-Laurent, vers le 15 août 1674. Le lecteur trouvera à la page suivante la partie de cette carte représentant Terre-Neuve.

Cette configuration, il faut le reconnaître, est inférieure même à celle de Bertius publiée soixante-quatorze années auparavant. Les seuls noms qu'on y relève sont les suivants :

1. Grace.	3. Plaisance.	5. C. Breton.
2. C. de Race.	4. C. de Raye.	6. Cameeaux.

[1] *Mémoire pour informer Monseigneur* [SEIGNELAY] *de l'importance qu'il y a de tirer des lignes justes sur les limites des terres qui appartiennent au Roy dans la Nouvelle-France, planter des bornes, arborer les armes de Sa Majesté et en faire une carte bien fidelle.* (N° 280.) Cité dans nos *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France.* Paris, 1872, p. XXVIII, à la note.

[2] *Carte généralle de la France septentrionnalle contenant la découuerte du pays des Ilinois. Faite par le Sieur Jolliet.* Sans date. Dépôt hydrogr., Bibliot. *Amér. Sept. Canada*, N° 9. *Notes sur la Nouvelle-France*, N° 214, où nous lui avons attribué la date de 1681 : mais PARKMAN dit (*Great West*, p. 410) « This map was made sometime after the voyage of Joliet and Marquette », ce qui indiquerait vers 1675.

Franquelin, dans sa carte de 1678[1], importante seulement par les données topographiques complétant les registres du dénombrement des particuliers J.-B. FRANQUELIN 1678



155. — PREMIÈRE CARTE DE FRANQUELIN.

qui relevaient des seigneuries, répète ces contours arriérés et même les aggrave. Ce n'est guère qu'un grand triangle, formant un ensemble de $1^m,67 + 1^m,10$ centimètres, presque sans sinuosités et remarquable uniquement par un dessin à la plume où se voient des ours de forte taille.

La troisième carte c'est celle de 1681, dressée également à une grande échelle. Terre-Neuve seule n'y mesure pas moins de 22 centimètres de hauteur. La forme triangulaire est plus allongée et d'une orientation qui rappelle le Champlain de 1629. Nous croyons cependant que pour cette carte Fran- J.-B. FRANQUELIN 1681

[1] *Carte pour servir à l'éclaircissement du Papier Terrier de la Nouvelle France... A Monseigneur* COLBERT, *Conseiller du Roy... Par son très humble, très obéissant et très fidèle serviteur* DUCHESNAU : *Intendant de Canada. Joannes Ludouicus* FRANQUELIN *pinxit*. 1678. La carte mesure $1^m,67 \times 1^m,10$. Dépôt hydrogr., Archives, 125.1.1. *Notes sur la Nouvelle-France*, n° 206.

J.-B. FRANQUELIN 1681

quelin[1] s'est surtout inspiré de celle de Nicolas Sanson d'Abbeville, gravée par Somer en 1656[2].



156. — J.-B. Franquelin. 1681.

Terre-Neuve porte les noms suivants :

1. Bel Isle.
2. C. de Grace.
3. I. Fichot.
4. C. Rouge.
5. B. d'orge.
6. Baye blanche.
7. I. S. Claire.
8. B. de la Conception.
9. C. de S. François.
10. C. S. Fresaye.
11. Grand golfe de Frinouse.
12. C. de la Sphère.
13. I. despoir.
14. C. de Raz.
15. G. S. Marie.
16. Fort des plaisances.
17. Isles S. Pierre.
18. C. de Raye.
19. C. des anguilles.
20. Baye de S. Georges.
21. C. Pointu.
22. Grace Bay.
23. I. S. Paul.
24. C. S. François.
25. C. Enfumé.
26. I. Breton[3].

[1] *Carte de la Nouvelle-France et des Terres qui s'estendent depuis 44 jusqu'au 61 degrez de l'attitude. Par* I. L. F. 1m × 68c. Dépot hydrogr. : Archives, 125. 1. 3.

[2] On retrouve encore cette configuration dans une curieuse carte publiée à Londres : *North America Divided into its Principall Parts wheareas are distinguished the Severall States which belong to the English, Spanish and French... Described by* Samson, *corrected and amended by* W. Berry.., 1680.

[3] *Carte de l'Amérique septentrionalle depuis*

Tous les noms, sauf un, sont purement français. Sur le Labrador se lit une désignation indienne : *Ketsicagouese*.

Quelques années après, Franquelin fut promu à un emploi officiel. En 1686, il se qualifie de « Géographe du Roy » et, sous la même date, de



157. — J.-B. Franquelin. 1688.

« Maître d'Idrographie pour le Roy à Québec ». Le premier de ces titres fait probablement double emploi avec celui d' « Hydrographe du Roy », que Franquelin ajoute aussi à son nom, mais il est différent du dernier. En effet, on sait d'ailleurs que Franquelin non seulement dressait et dessinait des cartes,

le 25 jusqu'au 65 degr. de latt. et enuiron 140 : et 235 degrés de longitude... Le Tout très fidellement dressée conformément aux observations que l'Auteur en a faittes luy-mesme pendant plus de 16 années, par l'ordre des Gouuerneurs et Intendans du Pays, pour le seruice du Roy, et pour leur instruction particulière, et suivant les mémoires et Relations ; qu'il a eu soin de recueillir exactement par le mesme ordre et pendant le mesme temps, de tous les Voyageurs les plus entendus, qu'il a consultez et confrontez auec une application toute particulière ; en l'année 1688. Par Jean Baptiste Louis Franquelin. *Hydrographe du Roy. A Québec en Canada.* 1m.60c × 1m. Dépôt. Archives. 124. 8. 1. *Notes*, no 234.

mais qu'il enseignait officiellement l'hydrographie à Québec. C'était donc une sorte de savant.

J.-B. FRANQUELIN 1688

Mais pour mieux montrer l'irrégularité dans l'évolution cartographique de Terre-Neuve, même parmi les œuvres des hydrographes les plus autorisés, il faut opposer à la belle carte anonyme du Dépôt, (*infrà*, chap. xxv), celle que Franquelin dressa en 1688.

La partie avalonienne est en progrès sur la carte qu'il construisit en 1681, et cependant la vue d'ensemble, avec son renflement au Nord-Ouest, présente un aspect bien moins satisfaisant. Il y a à noter de nouveaux noms et une synonymie pour plusieurs.

1. Belle Isle.
2. Passage de Belle Isle.
3. C. de Grat.
4. I. Ficot.
5. La Eramillière.
6. C. Rouge.
7. Belle Isle.
8. B. d'orge.
9. Baye Blanche.
10. I. des Aves.
11. Isle aux gros yeux.
12. Isles de Fouge.
13. Isle Fra Louis.
14. Baye Blanche ou de Ste Claire.
15. C. de Bonauista.
16. Baye de la Trinité.
17. Isle de Bacaloux.
18. B. de la Conception.
19. C. de St François ou de Fraisaïe.
21. C. de la Sphère.
22. Isles d'Espoir.
23. Cap de Raz.
24. B. des Trépassés.
25. B. des Trépassés (*bis*).
26. B. de Plaisance.
27. C. St Laurent.
28. I. S. Pierre.
29. B. des Molues.
30. B. S. Claire (*bis*).
31. C. de Raye.
32. I. aux Oiseaux.

Louis Jolliet fut nommé maître d'hydrographie à Québec le 30 avril 1697. On en a conclu que Franquelin était mort à cette date. Lafillard, sur qui l'on semble s'appuyer pour cette supposition, ne dit rien de semblable. Ni dans l'un ni dans l'autre de ses *Alphabets*[1] le nom de Franquelin ne se trouve mentionné avant 1701, date sous laquelle on lit, à la colonne des nominations : « Franquelin [prénoms omis]. Me d'hydrographie. Québec, 18 mai 1701. »

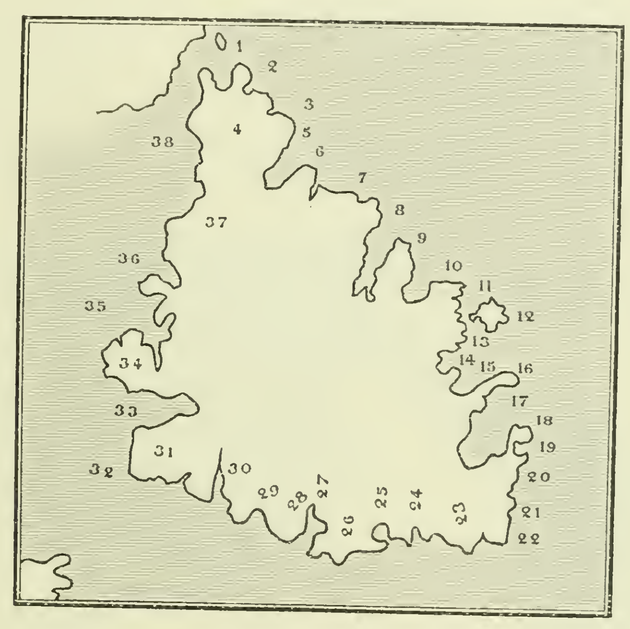
J.-B. FRANQUELIN 1699

D'autre part, on possède une fort belle carte portant au titre : « Par Jean-Baptiste-Louis Franquelin, Géographe du Roy. 1699. » Si c'était la copie d'une carte antérieure, on y lirait, comme sur celle de 1684 : « Dessignée et

[1] François-Maurice LAFILLARD, successeur de CLAIRAMBAULT, et qui en cette qualité numérota et classa alphabétiquement les archives de la marine alors qu'elles se trouvaient dans un pavillon situé au fond du jardin des petits-pères ou augustins déchaussés, de la place des Victoires, composa deux vastes et précieux recueils. L'un, appelé couramment, le *Lafillard Marine*, l'autre le *Lafillard Colonial*. Ce dernier, qui nous intéresse plus particulièrement, se conserve aux archives du ministère des colonies, et est intitulé : *Liste générale et alphabétique des officiers militaires et de plume, etc., employez dans les colonies méridionale et septentrionale*, 1627-1780. L'autre recueil se trouve aux archives du ministère de la marine.

Écrite par F. de la Croix » ; ou bien la date de la copie serait ajoutée, ainsi qu'on le voit par la carte de 1692, où se lit, dans un angle, « 1708 ». Rien n'empêche que Franquelin ait abandonné en 1697, sa chaire d'hydrographie pour se consacrer exclusivement aux fonctions de géographe du Roi, et qu'il ait été réinstallé dans cette chaire après la mort de Jolliet[1]. J.-B. FRANQUELIN 1699

Tout porte donc à croire que la carte précitée est non seulement de Jean-Baptiste-Louis Franquelin, mais qu'elle a été effectivement dressée par lui en 1699, date inscrite dans le corps du titre même[2]. C'est ce que nous avons voulu établir, à cause de la délinéation de Terre-Neuve qu'on y remarque :



158. — J.-B. FRANQUELIN. 1699.

Le lecteur ne manquera pas de voir à quel point cette configuration est arriérée, particulièrement pour les contours de la côte méridionale, qu'au Canada on devait le mieux connaître. Ni baies profondes, ni grands promontoires, ni presqu'île d'Avalon. En échange, une nombreuse nomenclature avec des noms nouveaux :

[1] Pour être appelé « ce garçon » par M. DE LA BARRE en 1683, FRANQUELIN ne devait guère avoir plus de trente ans à cette date. Il aurait donc été âgé de quarante-huit ans seulement en 1701.

[2] *Partie de l'Amérique Septentrionale ou est compris la Nouvelle France... Par Jean Baptiste Louis Franquelin, Géographe du Roy.* 1699. 2m,60c × 1m,72c en quatre sections. Dépôt hydro. *Amer. Sept. Cartes anciennes*, nº 12. Notes, nº 259. Cette carte est la dernière qu'on connaisse de FRANQUELIN et nous n'avons pu découvrir la date de sa mort.

Côte du Labrador :

Cap Chouard.
Passage de Belle Isle.
Bell Isle.

Côte Nord et Est de Terre-Neuve :

Pointe Miaris.
Cape de Gras.
Ile Ficot.
C. de la Eramillière.
I. du cap Rouge.
Petite Bell Isle.
Baie d'Orge.
Baie Blanche.
Isle des Aves.
Isles de Fougue.
Baie de Ste Claire.
Cap Boiva Vista.
Cattalina.
Hors Chappe (?).
Bonauentura.
Baie de la Trinité.
I. de Bacalaux.
Baie de l'Assomption.
Cap François.
Fort et Havre Jean.
Cap de la Sphère.
Haure Petit.
I. Momables.
Cap Broile.
Ranowes.
C. de Raz.

Côte Sud de Terre-Neuve :

Baie des Trépassés.
Cap Pine.
Baie Ste Maria.
Plaisance.
Le Chapeau rouge.
Baie St Esprit.
Cap à l'Asne.
Baie des Iles.
La Grande Rivière.
Cap des Vierges.
Baye St Claire.
Cap de Raie.

Côte O. de Terre-Neuve :

Baie St Georges.
La grande Anse.
Le gros Cape.
Cap Pointu.
Port de Chouard.



159. — Fonville. 1699.

Pour bien montrer l'incertitude de l'hydrographie de Terre-Neuve, même dans les œuvres françaises faites au Canada, nous venons de reproduire la délinéation qu'en a donné M. de Fonville, enseigne d'une compagnie de volontaires de la marine et dédiée au comte de Maurepas.

FONVILLE 1699

Cette fois, c'est la partie septentrionale de l'île qui laisse le plus à désirer; mais, fait singulier, bien que datée de Québec, 1699, tout comme la carte de Franquelin citée ci-dessus, c'est celle de ce cartographe dressée en 1688 que Fonville a copiée de préférence, non seulement dans les configurations mais aussi dans la nomenclature.

Une légende intéressante dans cette carte est la suivante, insérée près de Matorga Bay : « l'endroit où sont ces petits lacs et ces îles marécageuses est celuy où M. de Beaujeu a laissé M. de la Salle, ie l'ay eu du Sr. Minet qui y estoit Ingénieur du Roy. » Elle se reporte il est vrai à la Louisiane, mais si nous la citons c'est parce que la mention de Minet indique de la part de Fonville une disposition à consulter les autorités.

[1] Carte manuscrite sur papier, datée de 1699, et en quatre sections de 90 $\times$ 53 cent. chacune. A chaque angle sont dessinées les cariatides du temple d'Erechthée, à Athènes. Dépôt, Bibliothèque, *Amérique Sept., cartes anciennes*, n°9; *Notes sur la Nouvelle-France*, n° 258.

XXV

L'HYDROGRAPHIE FRANCO-CANADIENNE

II. — LA BELLE CARTE DU DÉPOT

Indépendamment de Franquelin, mais à l'aide de données géographiques envoyées de la Nouvelle-France, la cartographie de Terre-Neuve et du Canada poursuivait en Europe une évolution parallèle et, au moins dans un cas, supérieure. Ce que nous appelons *La Belle Carte du Dépôt*, par exemple, témoigne de renseignements plus exacts que dans l'œuvre de Franquelin et d'un talent de cartographe, de dessinateur et de miniaturiste qui n'a jamais été égalé dans les cartes construites au nouveau monde.

LA BELLE CARTE DU DÉPÔT

Ce superbe monument de la géographie[1], qui, malgré une habile restauration récente est encore fort endommagée, ne porte ni date ni nom d'auteur et, chose notable, aucune dédicace ni blason. Nous la croyons cependant antérieure à 1682, puisque le Mississipi ne s'y trouve pas tracé jusqu'à son embouchure. Le fini des contours, la beauté de la calligraphie et des miniatures, indiquent un travail fait à Paris, probablement pour Colbert.

Le tracé de Terre-Neuve dans cette carte est remarquable et d'une topographie générale qui dépasse tout ce qui se fera en ce genre jusqu'à la fin du XVIIe siècle, au Canada ou en France.

La nomenclature en est très complète et elle possède le double avantage de faire connaître des noms nouveaux, tout en épelant d'une façon fort claire les désignations françaises ou leurs dérivés lusitano-dieppois. Ils per-

[1] *Carte de l'Amérique septentrionale et partie de la méridionale. Depuis l'embouchure de la Rivière St Laurens, jusques à l'Isle de Cayenne, avec les nouvelles découvertes de la Rivière Mississipi, ou Colbert. Chaque degré de lattitude est de 20 lieues Françoises.* 1^m^,55^c^ × 1^m^,71^c^. Conservée au Dépôt hydrog. Archives. Elle a été remontée en une seule pièce, et roulée. *Notes sur la Nouvelle France*, n° 219. Voir le fac-similé hors-texte XXV.

NORD



LA BELLE CARTE DU DEPOT

VERS 1682

(Archives du Dépôt hydrographique. Paris.)

Phototypie Berthaud, Paris

mettent aussi de suivre les déformations qu'elles ont subies au XVIIe siècle et même nombre d'années après :

Côte E. du Labrador :
I. de Ste Catherine.
Détroit de Belle Isle :
Passage du Nort sujet aux Glaces.
Belle Isle.
Côte E. de Terre-Neuve :
Cap du Grat ou Cap Razé.
I. Fichot.
Carbon.
C. Rouge.
Baye Oget.
I. Groye.
Baye du Petit Nort ou vont ceulx de St Malo.
C. St Jean.
I. Tanqueux.
Baye Notre-Dame.
I. à Chevaux.
Baye Blanche.
Brode.
C. St Jean (*bis*).
Baye et isles de Fouges ou de Flouvers.
C. des Fleurs.
Baye de la Trinité.
I. de Bacalaos.
Baye de la Conception.
C. Ste Fresaye ou de St François.
Frinouse.
C. de Raye (*sic pro* Razo).
Côte S. de Terre-Neuve :
F[ort] et P[ort] de Plaisance.
Le petit Plaisance.
C. Ste Marie.
Baye de Plaisance.
B. du St Esprit.
B. St Tedoire (St Edouard ? St Théodore ?).
B. des Isles.
Les Vierges.
C. de Raye.
Port du cap de Raye.
Passage du Sud.
Côte O. de Terre-Neuve :
C. des Anguilles.
P. à l'Aigle.
Baye de la Maree.
I. de St George.
Port St Jean.
I. St Jean.
Golfe de St Louis.

Si l'on veut se rendre compte de la supériorité de la Belle Carte du Dépôt à tous les points de vue, il suffit de la comparer avec celles de Franquelin et particulièrement avec la carte gravée qui parut en 1689 à Paris chez Nolin. Cette dernière est intitulée : *Partie orientale du Canada.... Dressée sur les Mémoires les plus Nouveaux par Coronelli.... Corrigée et augmentée Par le Sr Tillemon....* CORONELLI-TILLEMON

Cette carte présentée avec des recommandations aussi respectables et qui est dédiée au savant abbé Baudrand, accuse un recul même sur le Champlain de 1613, c'est-à-dire de soixante-quinze ans, puisqu'elle porte à l'Ouest les contours qui en réalité sont à l'Est, et ignore complètement la péninsule d'Avalon. De fait c'est l'œuvre personnelle du célèbre Coronelli [1], en sa forme première, laquelle est plus accentuée encore dans ce sens erroné.

Cette carte n'est intéressante que pour ses légendes. Les « mémoires les

[1] *Canada Orientale nell America Settentrionali descritta dal P. M^ro Coronelli, dedicata all R.R. PP. Minori de Monastero San Francisco di Bologna.* Sans lieu ni date. A comparer avec la carte du même : *America settent. colle nuove scoperte fin All'Anno* 1688, et l'édition française de I. B. NOLIN, Paris, 1689, qui ne marquent aucun progrès sur celle de 1680.

plus nouveaux » de Tillemon, ne sont évidemment qu'une vieille carte portugaise mâtinée d'anglais.

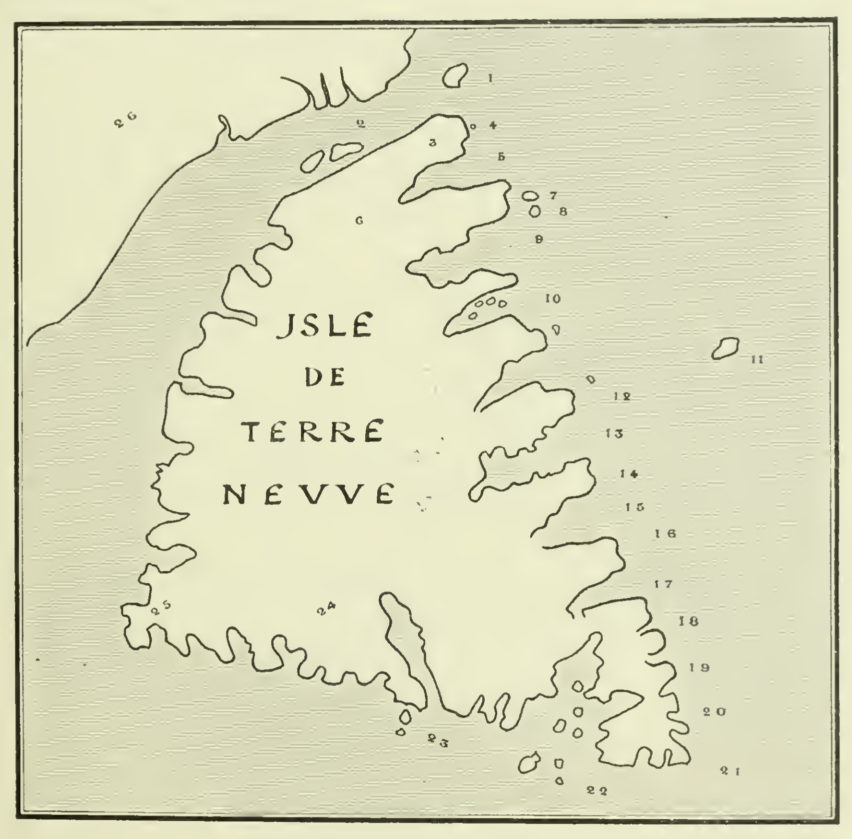


160. — Coronelli-Tillemon. 1689.

Estotilande ou the New Bretaigne et Tierra de Labrador.
Passage du Nord ou Golfe des Chasteaux.
Belle Isle.
Cap du Grat ou de Grace.
I. S. Julien.
Cap Rouge.
Baye d'Orge.
I. des Pinguins ou Ilha das Aues et Isle des Oyseaux.
Baye Blanche.
Golfe Farillon ou Frelay et Frotland.
Pointe des Isles de Frere Louis.
C. et Isles de Frere Louis.
C. de Bonne Veüe.
I. des Molues ou Baccalaos.
Perguica R.
Dos Patos R.
B. de la Concepcíon.
The Bay off (*sic*) Trinité.
De Graca.
C. St François.
Enseada Grande.
Port St Jean.
C. de Esphera ou de S. Fresaye.
I. Galeotas.
I. Columbrina.
I. de Ferro.
Abra de Brigas.
Au large : Les Nuquelets, Rochers.
Beau Port.
Roigneuse ou Reneuse Port.
C. de Raz.
Baye des Trepassés.
Cap Ste Marie.
Baye de Plaisance.
... de Ste Anne.
Chapeau Rouge.
Cap à l'Asne.
Baye de S. Esprit.
Les Basques font icy la pesche des Molües.
Baye des Isles.
Grande Riu : (riuière?).
Les Vierges.
Ance des Isles.
Baye Ste Claire.
C. de Raye.
aux Oyseaux.
Anguille.
Isle de S. George.
Baye de S. George.
... Roy.
Coste de Nordest et Sud-ouest qui n'est bien recognue.
Grande Anse.

Isle de Monts.
... Pointu.
Saint Paul.
Grande Baye aux Balenes.
Golfe de Saint Louis.
Isle de la Damoiselle.

La configuration terre-neuvienne de la carte que Pierre Alemand présenta au marquis de Seignelay en 1687 [1] est un peu moins arriérée que les précédentes. Ce n'est cependant pour ses contours d'ensemble qu'une copie de la carte publiée en Hollande, d'abord par van Loon (1666), ensuite par Doncker (1667) et Roggeveen (1676). PIERRE ALEMAND



161. — Pierre Alemand. 1687.

La nomenclature a été entièrement francisée :

1. Belle Isle.
2. Détroit de Belle-Isle.
3. C. de grat.
4. I. de... (?).
5. Eramilliere.
6. C. de St Louis.

[1] *Carte des costes de l'Amérique septentrionale et des terres nouvellement découvertes par Pierre Allemand dans les trois voyages qu'il a faits de Quebeck à la Baye d'Hudson Scavoir deux par mer et vn par terre dans laquelle sont exactement marquez les latitudes des principaux endroits par où il a passé. Présentée à Monseigneur le Marquis de Seignelay.* 1687. MS. 1^m,20^c × 80^c. Dépôt. archiv., 124. 1. 1. *Notes sur la Nouvelle-France*, p. 207, n° 233. Le cap Race s'y trouve par 45° 30' de l'échelle d'Alemand.

7. C. Rouge.
8. Belle isle.
9. Baye des orges.
10. Baye blanche.
11. I. aux gros yeux.
12. Isles de fouques.
13. I. du fort Louis (frey Luis).
14. C. de bonne viste.
15. La Trinité.
16. I. de Bacaleaux.
17. Baye de concepcion.
18. Haure froid.
19. C. de espere.
20. C. Ronose.
21. C. de Raze.

Côte S. de Terre-Neuve :

22. I. de plaisance.
23. I. de S. pierre.
24. Port aux basques.
25. C. de Raye.

L'HERMITE — Sur la côte méridionale du Labrador, à une hauteur qui semble correspondre à notre cap Mecatina, on lit : « abitation du S. Jolliet. »

Le dépôt hydrographique possède une carte manuscrite, dont le titre paraît indiquer un travail original et qui est classé comme étant l'œuvre d'un sieur L'Hermite : *Carte de Terre-Neuve depuis le cap de Bonavista jusqu'à Plaisance avec le mémoire du Sr de la Boulaye, du 30 janvier 1695 qui a été retiré par le S^r^ L'Hermite*[1].

L'Hermite était major à Plaisance en 1695, et comme un plan de cette place porte au verso : « par le Sr Lhermitte, 1695, » celui-ci peut avoir également copié la présente carte de Terre-Neuve. Car ce n'est qu'un calque de celle qui fut publiée à Londres par Henry Southwood en 1675.

Quant à la nomenclature, elle est également empruntée à la même source. Nous la citons ici uniquement à cause des noms que l'Hermite a francisés :

Extrémité N. de la Péninsule[2] *:*

C. St François = *C. St Francis.*
C. Noir = *Black head.*
C. Rouge = *Red Cap.*
Latte Rock = *Flatt Rock.*
Torbay = *Torbay.*
P. C. Rouge (*bis*) = *Little red head.*
B. de Logy = *Logy Bay.*
Sugar loof ou Pain de Sucre = *Sugar loafe.*
Petite pointe = *Small Point.*
Kitte Witte = *Kitte Vitte.*
C. des Cocus = *Cuckolds head.*
St Jean = *St Johns.*
Brad (?).
B. Buls ou des Taureaux = *B. Bulls.*
B. Vittelet = *Witless B.*
B. de Momales = *Momables B.*
P. de Todes Coue = *Todes Cove.*
P. aux Balaines = *Baline Cove.*
C. de Balaine = *Baline head.*
La Manche = *La Mancha.*
Medilick = *Neddick.*
B. d'eau douce = *Fresh Water B.*
de Brigurs = *Brigus by South.*
H. de Broyle = *C. Broyle harbor.*
C. de Broyle = *C. Broyle.*
Capling = *Capling B.*
Old Harry = *Old Harry.*
I. aux oyes = *Goose I.*

[1] MS. sur papier. Haut. 43^c^, larg. 1^m^,2^c^, dépôt hydrogr., Archives, 128. 3. 1. Nous n'avons pu retrouver le mémoire de LA BOULAYE.

[2] Pour montrer l'origine de cette nomenclature, nous portons en regard les noms originaux, tels que les donne SOUTHWOOD dans sa carte de 1675.

I. Boi = *Bouy I.*
I. des pierres = *Stone I.*
C. Ferilan = *Feryland.*
I. Crou = *Crow I.*
Le Fort Dagua = *Agua fort.*
C. de Bald = *Bald head.*
Frimou = *Fermowes.*
des Ours = *Beare Cove.*
Ranowes = *Ranowes.*
B. d'eau douce = *Fresh water B.*
Batture = *Ballard ?.*
P° de Chine = *Chaine cove.*
P° de Glome = *Glame cove.*

Côte Sud :

Cap Raze = *C. Raze.*
de Cripe = *Cripple cove.*
P° de Bristol = *Brist leo cove.*
P° de Mistaken = *Mistaken Point.*
B. de Biscaye = *Biscay B.*
C. de Pont = *Powles.*
Trepassez = *Trepassey.*

C. Pine = *C. Pine.* L'HERMITE

Côte Est de la Baie de la Conception :

P. des Portugais = *Portugal Cove.*
Belle Isle.
Petite Belle Isle.

Côte Ouest :

P. de Claunes = *Clounes Cove.*
P. de Crokira = *Crokers Grove.*
Corbmera = *Carbonere.*
H. de Mesketto = *Musketto Grove.*
H. de Grâce = *Harbour Grace.*
Petite Pointe = *N° Point ?.*
B. des Espagnoles = *Spaniard B.*
B. de Robert = *B. Roberts.*
Pointe Agréable.
C. Brulet = *Cap Brulé.*
Brigurs = *Brigues.*
B. aux Charboniet = *Colliers B.*
P. aux Saumons = *Samon coue.*
Grand Havre.

LE CORDIER

Mais ce qui ne laissera pas d'étonner c'est l'ensemble de Terre-Neuve dans la carte dressée au Havre de Grace en 1696 par Simon Le Cordier « hydrographe et jaugeur sous l'autorité de Monseigneur l'Amiral » ; carte gravée, mais devenue assez rare. Voir *infrà* le cliché 162.

La nomenclature est considérable et riche en noms nouveaux.

Côte E. de Terre-Neuve :

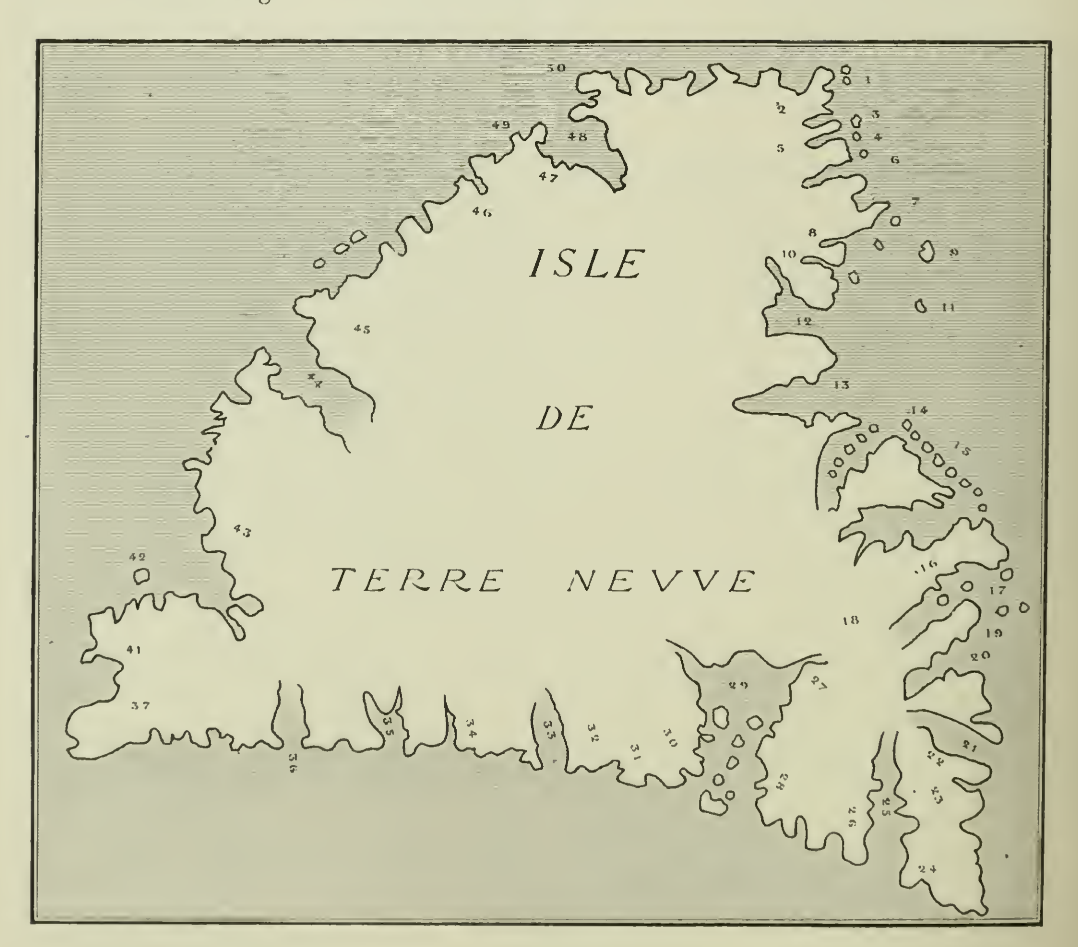
1. Ilets Blancs.
2. Grand Maistre.
3. Fichot.
4. Les Sts Juliens.
5. Petit Maistre.
6. La Cramillere.
7. Cap Rouge.
8. Canaris.
9. Grois.
10. Orange.
11. Belle Isle.
12. Bay d'orge.
13. Baye Blanche.
14. I. aux Oiseaux.
15. Les Iles de feu.
16. Cap Bonavista.
17. La Trinité.
18. Baye de la Trinité.
19. I. des Poissons.
20. Baye de la Conception.
21. Grande Baye.
22. Cap d'Espérance.
23. Joigneuse.
24. C. de Rats.

Côte Sud :

25. Baye des Trépassés.
26. Cap Ste Marthe.
27. Baye Ste Marc.
28. C. Ste Marie.
29. Bay de Plaisance.
30. C. S. Laurens.
31. Cap Iudas.
32. Chapeau rouge.
33. Baye des Molues.
34. Baye du St Esprit.
35. Baye de St Pierre.
36. Baye des Vierges.

Côte Ouest :

40. Cap de Raye.
41. Cap des Anguilles.
42. Ile de S. George.
43. Ance aux lamprés.
44. Baye aux Basques.
45. Isles des Monts.
46. Grande ance.
47. Passage des sauuages.
48. Grande Baye.
49. Cap Pointu.
50. Cap Cotard [1].



162. — Le Cordier. 1696.

La carte dressée à Rochefort par le pilote Chaviteau en 1698 est bien supérieure à celle de Le Cordier. On y retrouve le même accent de sincérité, pour

[1] *Carte de la baye de Canadas, de la Rivière de Kebec, du banc de Terre-neuve, et autre haures rades et batures où se fait d'ordinaire la pêche des Morües, nouuellement construite selon les raports des plus expérimentez pilotes et maistres de nauire. Par* S. Le Cordier *du haure de Grace hydrographe et jaugeur sous l'autorité de monseigneur l'Amiral. Se vend au Haure de Grace chez* G. Gruget *Marchand Libraire, Imprimeur de Monseigneur le Duc de* S[t] Aignan *et de la ville*, 1696, Roussel *scripsit*. Carte gravée. 76 × 52. La même carte était en vente au Havre chez Jacques Hubault, également en 1696.

ainsi dire, que dans la carte basque d'Etcheverry, qu'elle rappelle dans les grandes lignes. Malgré son orientation défectueuse et l'immense golfe qui CHAVITEAU



163. — JACQUES CHAVITEAU. 1698.

semble devoir séparer l'île en deux grands tronçons, cette délinéation de Terre-Neuve mérite d'être signalée [1].

A l'Est, la baie aux Lièvres, la baie Blanche, la baie Notre-Dame avec sa

[1] *Carte de l'Isle de Terre Nevue, Coste de Labrador, Isle de cap Breton faite par Jacqs* CHAUITEAU pilote Entretenu à Rochefort en 1698. Dessiné par DE SACCARDI. MS. papier, 45ᶜ × 68ᶜ. Dépôt hydrogr. Archives, 128. 2. 2. Ce n'est, selon nous, qu'une copie faite au siècle dernier. On y remarque en plus un plan détaillé du Port et de la Rade de Plaisance.

chaîne d'îles et d'îlots, la péninsule d'Avalon et ses profondes échancrures sont relativement bien marquées. Au Sud, la baie de Plaisance, l'immense promontoire qui la sépare de la baie de Fortune ainsi que la baie de l'Hermitage sont à leur place, et celle-ci n'a pu être prolongée si profondément sans une connaissance de l'espèce de golfe et des estuaires dont elle n'est que le débouché.

La nomenclature est aussi d'une orthographe relativement intelligible, avec nombre de noms que nous voyons pour la première fois.

La Croix.
Le Chateau.
St Mandet.
Fourne.
Porteaux.

Côte E. de Terre-Neuve :

1. Belisle.
2. C. de gra.
3. C. Platte.
4. I. Blanche.
5. Friguet.
6. Orchal.
7. Cramailliere.
8. B. aux lieures.
9. Escane (?).
10. fichot.
11. Petit maistre.
12. Groia.
13. C. rouge.
14. la abnchee (?).
15. Belisle (*bis*).
16. Eguilette.
17. Canarie.
18. Rincet.
19. Fourchée.
20. Orange (Baye d'Orange).
21. Ianere.
22. I. Ste Barbe.
23. b. Blanche.
24. fleurdilis.
25. B. Vert.
26. Pacquet.
27. La Gaya.
28. C. St Jean.
29. B^e nostre dame.
30. Basse miaux.
31. I. du ponegoin.
32. I. de fougue.
33. Catet.
34. Toulignet.
35. P. de Rorq.
36. B^e Boul.
37. Haure Neuf.
38. Perinotau.
39. françois.
40. S. Jean.
41. forillon.
42. Rognouze.
43. Frimouze.

Côte Sud :

44. C. Raze.
45. C. de penne.
46. C. Chincho.
47. C. Laglon.
48. Haure Ste Marie.
49. Collemot.

Basse Ste Marie.

50. Plaisance.
51. C. Ste Marie.
52. La perche.
53. I. Longue.
54. I. Rouge.
55. I. Menchou.
56. Petit Paradis
57. Martiere.
58. Pointe Juda.
59. G^d et petit Burin.
60. B. de la Saumoniere.
61. Sucre.
62. Petit St Laurend.
63. Grand St Laurend.
64. Chapeau Rouge.
65. B. à l'âne.
66. La Maline.
67. I. Brunet.
68. I. Miguelon.
69. Basture de St Pierre.
70. Terre de la Roze.
71. C. la hune.
72. I. Rameaux.
73. Baye.

Côte Ouest :

74. C. de Raye Sud.
75. Port a la note.
76. C. de Raye nord.
77. Barachoa.
78. P. S. George.
79. Phorportu.
80. Barachoa (*bis*).
81. Port des Iles.
82. Belle Baye.
83. Amgaracha.
84. P. ortochra.
85. Vieux Portochou.

86. I. St Jean.
87. Po Damouin.
88. Ferol.
89. Vieux feron.
90. Po Prime.
91. Po de Miaritz.

A toutes ces cartes manuscrites franco-canadiennes, il importe d'ajouter celle qui porte le titre suivant :

Carte particulière des costes de l'île de Terre-Neuve du costé de Lest quy sont les endroits où les anglois uont faire leurs pescheries que... despuis le cap de Raze quylot (?) par 46 d. 30 m. de latitude jusqu'au cap de bonauiste et jusqu'au haure a langlois qui est par 49 d, 20 m. de latitude aussy nord. Par Blaize Vion. 1699[1]. BLAISE VION

Comme le cartographe de De la Boulaye (1695), Vion s'est surtout inspiré des tracés de Southwood (1675), à qui il a également emprunté sa nomenclature, mais en la traduisant et l'estropiant de façon nouvelle. Etant donné le titre de la carte, on se demande si le fait de l'omission par Vion des côtes Sud et Sud-Ouest de Terre-Neuve signifie qu'à cette époque les Anglais limitaient leur zone de pêcheries au Nord du grand banc et sur trois degrés seulement de la côte orientale de l'île.

Comme pour L'Hermite, nous allons faire suivre la nomenclature de Vion de celle que porte la carte de Southwood, en remontant du Sud au Nord :

C. de Raze = *C. Raze.*
B. de la Chaisne = *Chaine cove.*
I. Renard.
B. de Renau = *Ranowes.*
B. de Fourmouze ou B. des Ours = *Beare Cove.*
B. dau forte = *Fresh water Bay*
I. Crousse = *Crow Island.*
I. aux Oyes = *Goose Island.*
I. de pierre = *Stone island.*
Vieux arry = *Old Harry.*
B. du Caffin = *Capling Bay.*
B. du Cabroner.
B. de lau fresche. = *Fresh water Bay.*
Teste des balennes = *Baline Head.*
B. des balennes = *Baline Cove.*
I. des oyes.
I. des passerau.
I. verte.
I. des goilan.
B. des beufs = *B. Bulls.*
Testes de beuf.
Haure de Miséricorde.
Pointe de l'Esclave.

Intérieur de la Baie de la Trinité :

C. de grau.
I. des galeux.
C. noir.
Pointe du nez sale = *Smutty nose Pt.*
H. chatouilleux = *Tickle harbor.*
B. des boeufs = *B. Bulls.*
Ri. Rondon = *R. Random.*
Oeuil d'Irlande = *Irelands eye.*
Destroit du maréchal.
C. de bonne auenture = *Bonaventure.*

[1] MS. 0m,46 × 1m,8. Dépôt. Archiv., 128.3.2.

H. de la Trinité.
B. des Saumons = *Samon cove.*
B. des anglois = *English harbor.*
C. du Cheval = *Horschops.*
B. Verte.
C. des truyes.
B. Ste Catherine = *Cattalina.*
Pointe des Fleurs = *Flower Point.*
C. Lariarit = *C. Larian.*
Cap de bonne viste = *C. Bonavista.*
I. aux goislands.
I. verte = *Green I.*
G. des pierres = *Stone I.*
Teste noire = *Black Head.*
H. de la Trinité = *Trinity harbor.*
C. des fiansés.
C. bayes.
Baye dau fresche.
B. de S. Jean = *St Johns.*
Teste des coqus = *Cuckoldshead.*
B. du logement = *Logy Bay.*
Torbay = *Torbay.*
Roche plate = *Flatt Rock.*
C. Rouge = *Red Cap.*
C. Noir = *Black head.*
C. St François = *C. St Francis.*

Intérieur de la Baie de la Conception :

B. de Portugal.
Ile de la Cloche.
Ile de la petite Cloche.
B. des Charbonniers.
C. Bruslé.
Pointe graue.
B. Robert.
B. des Espagnols.
B. esclatante.
Haure de grâce.
Lacarbonière.
B. du Crochet.
B. du Clou.
B. du Saumon.
C. damtro.
B. du Tout-Puissant.
B. Robin.
I. du chanure.
B. de Salomon.
H. anglois.

XXVI

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHABERT ET COOK

Les cartes de Terre-Neuve continuent à se multiplier, mais sans présenter de progrès sensibles. On voit apparaître de nouveaux noms. Les progrès néanmoins ne se modifient guère, alors même que ces désignations nouvelles indiquent des atterrages, ou des établissements de dates récentes.

Le fait est que de véritables explorations scientifiques, reliant les résultats partiels en un travail d'ensemble, seules pouvaient établir l'hydrographie de Terre-Neuve sur une base positive. Malheureusement, de telles entreprises ne sauraient émaner que des gouvernements. Or, à l'égard de la France, le traité d'Utrecht (1713), qui ne lui laissait plus que l'usage restreint d'une partie des côtes, pour ses pêcheries, ne pouvait l'engager dans cette voie. L'Angleterre, au contraire, avec cet esprit pratique qui l'a toujours distinguée, ne tarda pas à faire explorer le littoral de son nouveau domaine. Nous regrettons de n'avoir pu trouver de renseignements qu'au sujet des travaux hydrographiques exécutés par le capitaine Henry Southwood, à bord du *Swan*, en 1718, pour lever le plan des côtes et des îles du cap Race à la baie de Bonavista, et ceux de John Gandy dans la même année pour la partie située entre le cap Race et le cap Sainte-Marie. Des gouverneurs choisis parmi d'habiles marins, comme lord George Graham et John Byng (1740-1741) durent encourager ce genre d'explorations. Cependant on nous mande de Terre-Neuve que les archives de l'île ne renferment aucun document du siècle dernier sur ce sujet.

Quant à la France, aussitôt le traité d'Aix-la-Chapelle signé (1748), elle s'efforça de reconstituer sa marine, presque entièrement détruite pendant la guerre de la Succession d'Autriche. Elle voulait reprendre Terre-Neuve et

CHABERT

même chasser les Anglais de l'Amérique septentrionale. Sur ces entrefaites, un jeune enseigne de vaisseau, de grand mérite, le marquis de Chabert[1], appela l'attention de M. de Maurepas sur les dangers de la navigation dans les parages de l'Ile du Cap-Breton et de Terre-Neuve. Au cours de deux campagnes à l'Acadie il avait remarqué les risques auxquels s'était trouvée exposée une partie de l'escadre du duc d'Anville, surtout par suite de l'inexactitude des cartes marines. Chabert à ce sujet exprime une opinion que nous devons répéter ici :

Il est peu de pays, dit cet officier, où il fût aussi nécessaire de faire des observations astronomiques que dans la partie de l'Amérique septentrionale qui comprend l'Acadie, l'Isle Royale et l'Isle de Terre Neuve ; il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les cartes qui ont été jusqu'à présent le plus en usage et de voir leur peu de ressemblance : à la vérité, étant toutes fondées sur des estimes, elles ne pouvoient guères s'accorder ; mais il en étoit pas moins surprenant que dans certains endroits leurs différences montassent à près de neuf degrés de longitude ou environ 120 lieues, comme on le trouve en effet entre les cartes Angloises et Hollandoises, dans la position de la côte orientale de l'Ile de Terre-Neuve, ce qui fait plus d'un sixième aux côtes d'Europe... Ce n'est pas que la plupart des navigateurs n'eussent reconnu depuis longtemps ce défaut dans les cartes et principalement dans les Hollandoises par la différence qu'ils trouvoient ordinairement de leur estime à leur atterrage ; quelques-uns cependant portés à les croire exactes, aimoient mieux rejeter sur leur route une partie de l'erreur ; d'autres, cherchoient à justifier les défauts journaliers dont ils s'étoient aperçus dans le courant de leur navigation, par l'influence des causes étrangères et la variété des accidens physiques[2].

L'opinion de Chabert n'avait rien d'exagéré. Le célèbre ingénieur-géographe Jacques Bellin, deux ans après, formula aussi des critiques[3]. Elles ne s'adressaient qu'aux géographes anglais et visaient non des erreurs, mais un

[1] Joseph-Bernard, marquis de CHABERT, né en 1724, devint membre de l'Académie des sciences, directeur du Dépôt des cartes, amiral, et mourut aveugle, en 1805. C'est une des gloires les plus pures de la marine française.

[2] DE CHABERT, *Voyage fait par ordre du roi, en* 1750 *et* 1751, *dans l'Amérique septentrionale, pour rectifier les cartes des côtes de l'Acadie, de l'île Royale et de l'île de Terre-Neuve, et pour en fixer les principaux points par des observations astronomiques*. Paris, Impr. royale, 1753, in-4°, avec 6 cartes et plans reliés avec le volume. Fait partie des mémoires de l'Académie des sciences.

La carte qui nous intéresse plus particulièrement à cette place porte le titre de *Carte Réduite des Costes de l'Acadie, de l'Isle Royale, de la partie méridionale de l'Isle de Terre-Neuve. Dressée sur les Observations faites par Ordre du Roy....* Elle a été gravée par DHEULLAND et mesure 64c × 20c. Nous y relevons les noms, au Sud de l'île, de *I. d'Amiens* et *C. de la Hune*.

C'est au cours de cette exploration que CHABERT rencontra, « par hasard », le banc vulgairement appelé le *Bonnet Flamand*, et dont il fixa la détermination bien différemment de ce que l'on la trouve dans les cartes hollandaises, où le banc était placé par 23 minutes trop au Sud et au moins 24 lieues trop loin du grand banc, dit l'habile hydrographe (*Voyage*, p. 35).

[3] BELLIN, *Remarques sur la carte de l'Amérique septentrionale, comprise entre les* 28° *et* 72° *de latitude*. Paris, 1755, in-4°.

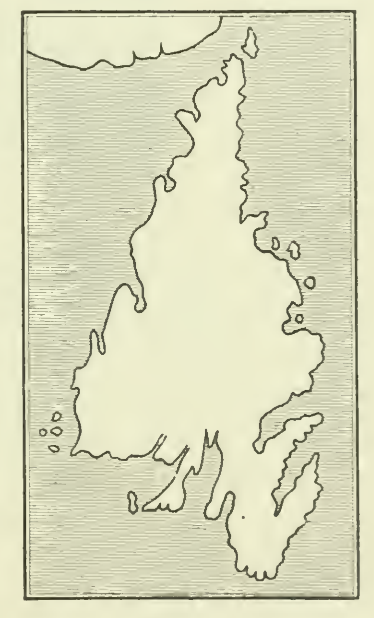
HENRY POPPLE

travers, encore de mise aujourd'hui dans certains milieux, notamment au sujet de Terre-Neuve, de sa découverte et de ses rapports avec l'Angleterre au XVIe siècle :

Un écueil qu'il faut éviter avec soin, et contre lequel beaucoup d'auteurs ne sont pas assez en garde, c'est cette prévention particulière, soit pour sa nation, soit pour quelques idées séduisantes, auxquelles on sacrifie toute autre connaissance, et que l'on défend souvent avec aigreur.

La Géographie n'est qu'*une*, et par conséquent vraie : c'est la dégrader, que de s'en servir pour appuyer de fausses conjectures, ou d'injustes prétentions ; c'est cependant ce qu'on a vu dans plusieurs cartes de l'Amérique septentrionale, et surtout dans celle que les Géographes Anglois ont publiées récemment ; mais il est certain que l'amour de la Patrie n'est pas plus une excuse pour le Géographe, que sa façon de représenter les choses ne fait loi pour les Nations voisines.

Maintenant, il y a lieu de montrer comment Henry Popple[1], cartographe très prisé en Angleterre, représentait Terre-Neuve dans l'année 1733 :



164. — HENRY POPPLE. 1733.

La nomenclature de Popple contient des noms assez caractéristiques : la pointe du Cœur brisé (*Break heart P*), la Tête noire (*Black head*), l'île du Désespoir (*I. of Despair*), la baie du Désespoir (*B. of Despair*), la Rencontre heureuse (*Happy Meeting*), *Brioch I.* (l'île de Brion), la pointe des Cocus (*Cuckholds P.*), le Nez malpropre (*Smutty nose*), etc.

Mais une vingtaine d'années après, les géographes anglais avaient accompli de tels progrès que, selon Bellin lui-même, les cartes de l'Amérique septentrionale dressées par Green en 1753 et par Mitchell en 1755, le cédaient pour l'exactitude seulement à celle de d'Anville (1746). Néanmoins, Terre-Neuve dans ces trois cartes montre qu'il était temps de voir le capitaine Cook arriver.

[1] Extrait de la carte intitulée *A map of the British Empire in America with the French and Spanish settlements adjacent thereto by Hen. Popple. Dedicated to the Queen.* S. d. C'est une sorte de carte d'assemblage de la grande carte de ce cartographe publiée sous le même titre, en 20 ff. in-fol., London, 1736, et où Terre-Neuve (ff. 2 et 3) n'a pas moins de 0m,33 de hauteur, mais précisément sous la forme ci-dessus. Dépôt : Bibliot., D. 4046. Il y en a une édition datée d'Amsterdam 1737. Ajoutons que déjà en 1700, le célèbre G. DE L'ISLE avait imaginé une pareille configuration de Terre-Neuve en fer de lance.

BELLIN

La carte dressée en 1742 par Bellin[1] est non moins inexacte que celle de Popple, mais dans un sens inverse.



165. — Bellin. 1742.

BUACHE

Quant aux erreurs de position, elles sont rendues bien frappantes dans une carte qui fut publiée par Buache sous les auspices de l'Académie des sciences en 1741, et que nous reproduisons en fac-similé (hors-texte XXVI).

Ce qui paraîtra assez singulier, quant à l'hydrographie française de cette époque, c'est que dans des travaux de ce genre, dont la première condition semble devoir être la précision, on crût permis pour la carte dressée au Dépôt hydrographique (en 1738?) par les soins du marquis d'Albert de Luynes, de « s'arrêter à des positions qui tenaient à peu près le milieu entre celles des Anglais et des Hollandais », c'est-à-dire à une moyenne arbitraire.

En 1750, le ministre autorisa Chabert à se rendre en Amérique pour se livrer aux recherches et aux rectifications reconnues indispensables. A bord de la barque *l'Hirondelle*, pendant quinze mois, le jeune officier s'acquitta de sa mission avec autant de zèle que de savoir[2]. La longue série d'observations

[1] Atlas manuscrit (malheureusement incomplet). Dépôt; Bibliot., 4043.

[2] *Ubi supra*. Chabert en 1751 se servait d'un quart de cercle de deux pieds et demi de rayon, à la lunette, garni d'un micromètre avec une seconde lunette pour la mesure des angles. Ses déterminations étaient tirées pour la plupart des observations de la lune.





Planche XXVI.

CARTES DES CÔTES MERIDIONALES DE L'ISLE DE TERRE NEUVE Comprenant les ISLES ROYALE et de Sable
Avec la partie du GRAND BANC, où se fait la pêche de la Morue,
Dressée par Philippe Buache *sur la Carte ms^te du même Auteur presentée à l'Academie R^le des Sciences le 28 Juillet 1736.*
Et comparée avec le Plan de ces mêmes Côtes et Isles de la Carte de Mr Popple de l'an 1733

Longitude Occidentale du Meridien de Paris prise sur le Parallele de l'Observatoire

TERRE NEUVE

GRAND BANC

Suivant la Carte de Mr Popple

CRITIQUE DE LA CARTE DE POPPLE

PAR PHILIPPE BUACHE

1736

astronomiques sur l'aimant et sur les courants ; les opérations de géométrie pratique ainsi que les procédés de calcul auxquels il se livra au cours de cette campagne laborieuse, lui valurent les louanges des académies de Berlin, de Stockholm, de Bologne et bientôt de la Société royale de Londres et de l'Académie de marine de France, qui l'appelèrent toutes dans leur sein. Ces travaux constituent à notre avis le point de départ de la véritable hydrographie scientifique de l'Amérique septentrionale.

Le but spécial de l'entreprise était de rectifier les cartes de l'Acadie, de l'Ile Royale et de l'île de Terre-Neuve. Mais pour le sujet qui nous occupe plus particulièrement, nous ne retenons que les résultats portant sur la côte méridionale de la grande île et sur les distances de l'île Saint-Paul au cap de Raye, aux basses du cap Sainte-Marie et au cap Race. Aussi n'est-ce pas dans l'œuvre de Chabert qu'il faut chercher les tracés d'ensemble de Terre-Neuve.

Le mérite de ce résultat appartient au fameux capitaine James Cook, et c'est à lui qu'il faut faire remonter la première carte générale de Terre-Neuve qui compte dans l'histoire de l'hydrographie, telle que la science moderne l'exige. JAMES COOK

C'est presque spontanément que ses aptitudes remarquables pour l'hydrographie et la cartographie se révélèrent, par ses sondes du fleuve Saint-Laurent et le plan du canal de l'île d'Orléans, exécutés presque sous le feu de l'armée française, lors du siège de Québec (1759). C'est seulement après que seul, sans conseils, il se livra à l'étude de la géométrie et de l'astronomie. En 1762, Cook accompagna l'amiral Graves à Terre-Neuve en qualité d'ingénieur (*Surveyor*) naval des côtes de cette île et du Labrador. Dans les deux années qui suivirent, il leva les plans de la côte septentrionale, depuis l'île de Groais jusqu'à la pointe de Férolle et le détroit de Belle-Isle, ainsi que ceux du littoral labradorien, de l'île à Bois à la baie Saint-Pierre.

En 1765 et 1766, ce fut sur la côte méridionale, du cap du Chapeau-Rouge au cap de Raye.

En 1767, sur la côte occidentale, du cap de Raye à la pointe de Férolle.

Des lacunes furent comblées par certains travaux originaux de Michael Lane (autre ingénieur naval et collègue de Cook), de Joseph Gilbert (les baies Sainte-Marie et de Plaisance) et de Chabert. C'est ainsi que fut composée la carte d'ensemble intitulée *A General Chart of Newfoundland with the Rocks and Soundings on the banks*, en quatre

feuilles, bien gravées par Thomas Jeffreys et publiée à Londres en 1769[1].

Plusieurs éditions furent faites des cartes terre-neuviennes de Cook. L'une d'elles contient une lettre de lui à ce sujet et qui présente un certain intérêt. Elle est datée de Mile End, le 26 février 1776, quelques jours après avoir reçu la commission qui le nommait au commandement de l'expédition où il perdit la vie :

> Sir. I am greatly obliged to you for the Perusal of the *North american Pilot for Newfoundland*, *Labradore* etc. I am much pleased to see a work, in which I have had some Hand, so likely to prove useful to Navigation. From the knowledge I have of these Parts (which is not little) I shall not hesitate to declare that as much Faith may be put in the Charts, together with the Sailing directions, as ought to be put in any work of the Kind.
>
> I am, Sir, your respectful servant.
>
> JAMES COOK.

Les savants et les marins les plus compétents partagèrent l'opinion de Cook sur ses propres travaux. Louis XVI ayant ordonné en 1784 de former un recueil de cartes et plans pour la navigation de Terre-Neuve, ce furent les cartes précitées du célèbre navigateur anglais qu'on adopta[1]. Ce sont également les instructions nautiques rédigées par lui et traduites en français par le capitaine de Granchain[2], que nous trouvons ajoutées à cette belle publication. Pour la carte générale cependant, on employa la projection de Mercator, mais en se fondant sur les mêmes déterminations en longitude et en latitude de Cook[3].

Après cent trente années, il est curieux de constater qu'aux termes

[1] *A Collection of Charts of the Coasts of Newfoundland and Labrador... Drawn from original surveys taken by James Cook and Michael Lane, surveyors, Joseph Gilbert, and other officers in the King's service. Chiefly engraved by Thomas Jeffreys, Geographer to the King. London, Printed according to the act of Parliament* [April 4, 1769], s. d., in-fol. Les trois premières cartes sont respectivement datées 1767, 1768, 1766. Bibliot. Nat., Géogr. DD. 1548 ; malheureusement, dans cet exemplaire la *General Chart of Newfoundland* manque et nous n'avons pu en découvrir un seul exemplaire, même au British Museum, lequel ne possède que la carte de Terre-Neuve insérée dans le *North American Pilot*, publié par JEFFREYS en 1775, mais qui en est une copie.

[2] *Le Pilote de Terre-Neuve ou recueil de plans des côtes et des ports de cette île, pour l'usage des vaisseaux du Roi... D'après les plans levés par James* COOK *et Michael* LANE, *ingénieurs* géographes anglais. Paris ; Dépôt de la Marine, 1784, gr. in-fol., 15 cartes. A noter particulièrement la *Carte réduite des bancs et de l'île de Terre-Neuve, avec les côtes du Golfe de S^t. Laurent et de l'Acadie... Publiée par ordre du Roi... Sous le ministère de M. le Maréchal* DE CASTRIES. Terre-Neuve, admirablement gravée, y mesure 0^m,26^c de hauteur. Bibliothèque nationale et Dépôt hydrographique de la Marine.

[2] *Instructions nautiques, relatives aux cartes et plans du Pilote de Terre-Neuve. Extraites du Recueil de divers Mémoires anglais, intitulé :* Sailing Directions for the North American Pilot. *Traduites et imprimées par ordre du Roi.* Paris, Imprimerie royale, 1784 ; in-4°.

[3] Mgr HOWLEY, évêque de St-Jean nous informe que les signaux (*cairns*) employés par COOK pour ses relèvements, existent encore pour la plupart.

mêmes de la dernière édition du *Newfoundland and Labrador Pilot*, publiée sous le contrôle de l'Amirauté anglaise, les instructions nautiques concernant ces régions sont encore prises des levés de Cook et de Lane.

C'est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à un travail hydrographique. Toutefois, il ne s'agit ici que des cartes particulières. Quant à celle de l'ensemble de l'île de Terre-Neuve, le mérite, ne peut en être que relatif.

Les temps sont bien changés où Cook et ses successeurs se servaient presque uniquement de la route estimée du navire et des relèvements de la boussole pour retracer les contours des terres. L'hydrographie, dès le dernier quart du XVIIIe siècle, a fait des progrès considérables. Les méthodes, les formules et les opérations trigonométriques de Cassini de Thury, les travaux de Borda, de Fleurieu, de Dalrymple, de Beautemps-Beaupré ; la perfection introduite dans la construction des instruments à réflexion, ont presque renouvelé cette belle science. Aussi les cartes générales, prenant pour base une triangulation précise, comme celles dressées de nos jours, témoignent d'un progrès des plus étendus et incontesté. Décrire ces laborieux relèvements dans leur coordination et leur ensemble (si tant est qu'on en ait fait pour l'île entière), les comparer surtout à la carte totale de Terre-Neuve que Cook dressa en 1769, serait un travail aussi utile qu'intéressant, mais minutieux et technique, dépassant d'ailleurs le cadre que nous nous sommes tracés.

C'est donc l'œuvre cartographique du grand navigateur anglais que nous prendrons pour terme de la présente étude et de nos recherches.

FIN

NOMENCLATURE CHRONOLOGIQUE

DU LABRADOR, DE TERRE-NEUVE ET DE LA RÉGION ADJACENTE DEPUIS LA DÉCOUVERTE JUSQU'A LA FIN DU XVI[e] SIÈCLE

La cartographie de dixième main, peut-être, et avec quelles lacunes! seule nous reste aujourd'hui pour contrôler les récits des voyageurs et retracer graphiquement les découvertes accomplies au cours d'expéditions à Terre-Neuve et aux pays circonvoisins. On trouve plus difficile encore de déterminer les lieux mentionnés dans les relations de voyages ou portés sur les anciennes cartes. Aussi rien de moins certain que la plupart des identifications tentées jusqu'ici pour établir la nomenclature terre-neuvienne au xvi[e] siècle. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement quand on songe à quel point le littoral de Terre-Neuve est déchiqueté. Les anses, les golfes, les fiords, les sinuosités, les caps et les presqu'iles escarpées sont innombrables. Ajoutons que ces profils sont tellement rapprochés les uns des autres, et si peu variés au premier abord, que les relevés dûrent être pendant plus d'un siècle fort rudimentaires.

Il en résulte que l'absence de toute hydrographie contemporaine des explorations sur lesquelles est fondée l'ancienne cartographie, rend l'œuvre du géographe aussi incertaine que laborieuse.

Ce qui vient encore compliquer le problème, c'est l'idée fausse ou superficielle que les premiers navigateurs se faisaient des contours côtiers et, par suite, l'inexactitude des tracés qu'ils nous ont transmis pendant plus de deux siècles. Les nomenclatures ne sont pas moins décevantes. Que sont les îles *Emcorprada*, *Amborbaca*, *Facoala, da Fortuna, da Tormenta*, les caps *da Sontedo*, *Spignus*, *Agrar*, *de Maraserba*; les rivières *dos Agaes*, *Com-*

predo; les désignations *Costachã*, *Alalhadmes*, *Comecadacena*, etc., noms tous clairement écrits et portés sur des cartes d'origines diverses? Qu'entendait-on par l'*Isola de Demoni* de Ramusio et de Mercator? Que devons-nous comprendre par cette grande île d'*Oberlande* placée comme une sorte d'escale entre le Groënland et le Labrador par les hydrographes dieppois, depuis l'Harleyenne et les Desceliers jusqu'aux cartes murales du Vatican? Quoi de plus surprenant que la riche nomenclature portugaise inscrite sur la côte labradorienne dans l'atlas de la Riccardiana et que traduisent, répètent et amplifient les mappemondes dieppoises, à commencer par le Desliens de 1541? Les étymologies et la véritable orthographe d'une multitude de noms de ce genre pourraient certainement nous éclairer sur l'histoire et la chronologie des découvertes accomplies par les Portugais, les Basques, les Bretons, dans la région entière jusqu'au milieu du xvi[e] siècle. Mais où trouver ces éléments indispensables de toute reconstruction géographique?



Il ne suffit pas de choisir dans la masse d'îlots qui bordent le littoral de Terre-Neuve ceux dont la latitude semble correspondre à certains parallèles des cartes modernes, ou dont les noms estropiés rappellent à des esprits peu doués de sens critique des désignations récentes[1], pour qu'ils s'imaginent

[1] Quoi de plus puérile et de moins exact, par exemple, que la prétendue étymologie et le raisonne-

en avoir retrouvé l'étymologie ou l'origine et fixé le prototype. Les estimes et les mesures des cartographes du XVIe siècle sont en grande partie hypothétiques et fort différentes des nôtres. Enfin, ce que les anciens explorateurs de cette région appelaient des îles, n'étaient presque toujours que des promontoires incomplètement relevés sur leurs épures. C'est à un tel point qu'il fallut un siècle avant qu'on songeât à relier la péninsule d'Avalon à la masse et faire de Terre-Neuve, non une presqu'île, ni un archipel, mais une ile unique.

Après avoir montré par de simples contours, pour rendre l'ensemble plus visible, l'évolution cartographique dans ses phases principales, il convient de compléter ces délinéations par les nomenclatures plus ou moins déformées et fragmentaires qui nous sont parvenues. Mais ici encore le critique ne doit pas s'exagérer l'importance de cette ressource. Nous ne possédons que des dérivés des cartes originales, dérivés qui ont passé par les mains des cartographes de nationalités diverses et formant une chaîne dont beaucoup d'anneaux et, parmi ceux-ci, les premiers et les plus importants, manquent depuis de longues années. Il s'ensuit que ces noms sont fréquemment inintelligibles et présentent des lacunes variées ou contradictoires, avec une orthographe de fantaisie, due à ce que l'auteur de la carte n'a eu souvent pour se guider qu'une source auriculaire, ou ne connaissait pas la langue de la nomenclature.

Cette corruption des termes n'est cependant pas sans une certaine utilité. Elle permet quelque fois de classer les cartes par famille et de remonter aux types les plus anciens. Quant aux noms devenus tout à fait intraduisibles, comme on en trouve tant pour Terre-Neuve et les pays adjacents

ment suivants, relevés dans un prospectus récent, et dictés par l'amour-propre national : la plaie des études historiques !

« FERRYLAND affords one of the best examples of the process by which the original English names were changed or corrupted into Portugese or French and then further corrupted by the Newfoundland sailors. Ferryland Head evidently marks the position of one of the original English territorial crosses and was known as the Foreland (to foreigners as the « English Foreland », « Le Forillon Anglois »), a more usual expression with English sailors for a headland at that time than the word « Cape. » This was translated on the early maps into the Portugese Farilham and the French Forillon or Ferillon. Ferryland may thus be combination of French and English — Feriland. « Ferryland » was a thoroughly established word in Lord Baltimore's time. WHITBOURNE'S *Discourse*, 1622, has « Foriland » ; Wyet and Leigh in HAKLUYT *Voyages*, vol. iii., pp. 241-242 « Farillon » and « Farrilon ».

Comme si des marins portugais ou français se seraient jamais avisés d'appeler cap (*foreland*) un récif ou un banc d'écueils, — car c'est la véritable signification de *farelhaom, farilhom* et *forillon*. D'ailleurs, les anciens documents et les vieilles cartes, tant espagnols que portugais, inscrivent ce vocable à chaque instant, presque dans le monde entier. Est-ce que les *Faralhãos* sur la côte d'Estramadure de Portugal ; le *Farallon* du Venezuela mentionné dans les lettres patentes de HOJEDA en 1502 ; le *Puerto del Farallon* que marque CHAVES en 1536 sur la côte du Brésil, etc., tous placés en des lieux à une époque où jamais Anglais n'avaient encore mis les pieds, auraient aussi emprunté ce nom à la lexicographie anglaise ?

dans la cartographie lusitano-dieppoise, ce sont autant de points de repère permettant aussi de retrouver les modèles dont le cartographe s'est inspiré. Mais dans ces recherches, il faut agir avec prudence et bien choisir ses lexiques. Par exemple, en cherchant l'étymologie des noms donnés par Jacques Cartier, c'est un dictionnaire breton qu'on songerait d'abord à consulter. Or, les Malouins parlaient le langage *galot ;* c'est-à-dire un patois français. Les dialectes bretons n'étaient usités que dans la partie de la Bretagne à l'Ouest de Tréguier.

Restent pour fixer les dates, les noms du calendrier. Ils sont d'une grande importance, étant donnée l'habitude fréquente des anciens navigateurs de nommer les îles et les points saillants d'après les saints dont la fête tombait le jour de la découverte. Mais il faut être certain des homonymes[1]. On doit pouvoir assurer que la carte est celle où figure ce nom pour la première fois ; qu'il s'applique à tel saint plutôt qu'à tel autre ; qu'il a été pris dans un calendrier espagnol, français, portugais ou basque, et qu'on connaît l'année du baptême géographique. Autrement, le moyen est d'une utilité fort restreinte ; car, savoir le mois et le jour sans être à même de donner le millésime, c'est encore rester dans l'incertitude. Comme preuve, citons un exemple du caractère superficiel de certaines applications de cette méthode :

En réponse à l'opinion que Jean Cabot, en 1497, fit son exploration de l'*Ouest à l'Est*, un historien récent, de Terre-Neuve, répond que « la position du cap Saint-George (saint dont le jour tombe le 23 avril), et celle du cap Sainte-Lucie, (sainte dont le jour arrive le 6 décembre), montrent conclusivement [*sic*] que le navigateur, dont la carte de La Cosa expose le voyage, a navigué de l'*Est à l'Ouest* ».

La carte de La Cosa est datée de l'an 1500. A cette époque, l'Angleterre n'avait encore envoyé que deux expéditions au nouveau monde : celles de Jean Cabot en 1497 et 1498, et nul Européen avant lui (à l'exception des Scandinaves du xe au XIIIe siècle) n'avait navigué dans cette partie de l'Amérique. Il s'agit donc nécessairement et exclusivement de Jean Cabot. Or, au 23 avril et au 6 décembre 1497 et 1498, *Jean Cabot était en Angleterre !*

Malgré ce qui précède, nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de dresser une liste générale et chronologique des noms et des légendes inscrits

[1] Ainsi, l'*Art de vérifier les dates* nomme vingt saint Marc, quarante saint Paul et plus de cent saint Pierre ; saints dont beaucoup ont figuré dans les calendriers de différentes nations. Encore aujourd'hui, le calendrier français inscrit quatre saint Paul, dont la fête tombe respectivement en janvier, en mars, en juin et en décembre !

sur les réprésentations de Terre-Neuve faites dans les deux siècles qui suivirent la découverte de cette île. Toute imparfaite qu'elle soit, en dépit de lacunes considérables et de l'impossibilité de ramener nombre de désignations à leur forme et à leur signification primitives, une telle liste peut encore rendre quelques services.

En fait, la chronologie est notre dernière ressource : ressource fort relative, puisque la plupart des cartes anciennes manuscrites ne sont pas datées et que la série est extraordinairement incomplète. Néanmoins, en cataloguant les noms d'après les cartes où (dans l'état de nos connaissances) ils apparaissent pour la première fois, on place, pour ainsi dire, des jalons utiles. Notre travail d'ailleurs n'est qu'un cadre, dans lequel des chercheurs plus favorisés ou moins difficiles, finiront sans doute par introduire des noms et des étymologies qui nous ont échappé.

1500

LA COSA, p. 215 et pl. II.

Y. verde.
S. grigor.
Cauo de ynglaterra.
C. fastanastre.
Agron.
Cauo de S. iohan.
S. nicolas.
Isla de la trenidat.
R° longo.
Forte.
Argare.
Menistre.
S. luzia.
C° de lisarte.
Iusquei.
Requilia.
C° de S. luzia.
Ansro.
Lago fori.
C° de S. Jorge.
Cauo descubierto [1].

1502

CANTINO, p. 31 et pl. III.

Terra del Rey de Portugall.
Costa del mar veiano.
Cabo d. licõtu (*del Encontro* ?)
Canju [2].
Cabo de bõa ventura [3].

APRÈS 1503.

KING, p. 39, et KUNSTMANN, n° II, p. 49.

Terra Laboratoris.
Terra Cortereal.
Capo raso.
Terra de lauorador.
Terra de Corte Reall.
C. de S[to] paulo.
C. de S[to] Spirito.
da sontedo.
da mirla.
de farlla
firme (terra ou ilhe [4]?)
Terra dauens (de aves).

VERS 1504

KUNSTMANN, n° III, p. 52, et L'OLIVERIANA, p. 54 et pl. IV.

C. de mirame et lexame.
Baxos do medo.
Ilha emcorprada.
Ilha do frey luis.
Rio de rosa [5].
Cabo de San anton.
Baya de Santa cyria.
Cabo de concepicion.
Ponta de Sam paulo.
Terra de Cubieri [6].
Cauo de Spignus.

---

[1] La côte qui dans le planisphère de LA COSA porte ces 21 noms semble correspondre, en tout état de cause, aux pays adjacents à Terre-Neuve. C'est la raison pour laquelle nous les insérons ici ; mais sans pouvoir déterminer la partie du littoral représenté.

[2] Ces trois noms semblent, par leur position, appartenir à la Nouvelle-Ecosse ; le premier, au contraire, est un titre général pour notre Terre-Neuve.

[3] *Cabo de bomõa ventura* = le cap de la Bonne-Fortune. Dans nos listes nous avons cru pouvoir ajouter quelques synonymes ou traductions de noms déjà donnés. Le lecteur trouvera, dans les pages indiquées en sous-titres, la plupart des traductions omises ici.

[4] Le Maggiolo de 1527 inscrit *Ylle firme :* la Riccardiana, *C. da terra firme.*

[5] *Baia de Rockas* (Ruysch) ; *Baia das Rozas* (Viegas) ; *Rio da Rosas* (Maggiolo, 1527).

[6] Le prototype portait sans doute *Terra descurbierta.*

Cauo agrar[1].
Cauo de maraserba.
Cauo larbatore.
Insula de labardor.
Lentu.
Terrenoba.
Baia de cos (cruz ?)
Riuo de la Spera.
Cauo de la Spera.
Ponta del pa (drão ?)
Bonauentura[2].
Cauo del marco.
La serua[3].
Costa fremosa.

VERS 1505

PEDRO REINEL, p. 74 et pl. V.

Y. da fortuna.
Y. da tormento.
C. do marco[4].

Sam joham.
Sam pedro.
Y. dos saues (aves).
G. das gamas[5].
C. de boaventura.
Y^e de boaventura.
Y. dos bocalhas.
B. da comceicã.
R. das patas.
R. de sam Francisquo.

AVANT 1507

ROSELLI, pp. 66-67.

Terra de caramello[6].
Terra de los bacalar.

AVANT 1508

RUYSCH, p. 38.

C. Glaciato[7].
Baia de Rockas[8].
R. Grãdo[9].

In Baccalavras.
C. de Portogesi.
Barbatos. in.
Biggetv. in[10].

1511

MAGGIOLO, p. 71.

Terra de los jngres.
Terra de pescaria.
India occidentalis.

1520

FAGUNDES, p. 218.

Baya d'Auguada[11].
Ilhas Fagundas.
Samta Ana.
Santo Antonio.
Sam Panteliom.

VERS 1521

OTT. FREDUCCI, p. 81.

Rio das gramas.

Y^a de fuego.
Monte de trigo.
Y^a de Juam esteueç.

VERS 1521-1522.

MILLER, N° 1, p. 81 et pl. VII.

C. fremoso[12].
Ylheos das aues.
Baia de santa ana.
C. de sã fr^co (sam Francisco).
Y. darenas.
R. de sam Joham.
R. da aguea.
Ylhas de Johã esteuẽz.
Y. da cruz[13].
R. gramde.
C. das XI virgẽs.
R. das ylhas.

[1] LA COSA inscrit *Agron* et *Argare*, mots dont nous ne saisissons pas le sens. Ils ressemblent à *Cauo agrar ;* mais bien que le cartographe de l'Oliveriana ait certainement consulté une carte du type de celle de LA COSA, nous ne saurions dire s'il y a identité dans ces termes, d'ailleurs inintelligibles ou intraduisibles sous n'importe quelle forme.

[2] Ce *Bonaventura* est autre que celui de Cantino, lequel se trouve au Sud de Terre-Neuve, tandis que le présent est sur la côte Est de l'île même ; mais nous ne savons s'il s'applique à une île ou à un cap, comme dans Reinel.

[3] *La Serua* = l'Esclave, en portugais.

[4] Nous ne saurions dire si ce *C. do marco* est le même que le *Cauo del marco* de l'Oliveriana. D'après OVIEDO, il y avait sur la côte de Terre-Neuve un cap de Marc ainsi qu'un cap (du mois) de mars ; voir *supra*, p. 75.

[5] *Rio das gramas* (Freducci) ; *P. da gama* (Maggiolo, 1527) ; *B. de las gamas* (Weimar) ; *Gamas* (Harleyenne) ; *C. de gamas* (Cabot).

[6] « La terre de glace ». Nous retrouverons ce mot portugais : *caramello*, fréquemment dans nos cartes et se rapportant toujours à la partie septentrionale de Terre-Neuve : *Ilha do Caramlo* et *R. dos caramlos* (Riccardiana) ; *B. de caramello* (Desliens, 1541) ; *Cap de caramello* (Harleyenne) ; *Cap Cazamello* (Roze) ; *C. cocamello* (Desceliers, 1546). De là sans doute aussi la *Terra frigida* de Miller N° 1.

[7] Traduction en italien (*Ghiacciato*) très probablement de *Cabo de Caramello* = le cap de Glace, en portugais, comme dans l'Harleyenne.

[8] Sûrement pour *Baia de Rosas* = la baie de la Rose (ou des Roses).

[9] *R. Grando.* = la grande Rivière. Il y a plusieurs grands fleuves qui se jettent dans la mer, sur la côte Est de Terre-Neuve. C'est même à l'embouchure de l'un d'eux, que CORTE-REAL fit son atterrissage en 1501. Voir *suprà*, p. 45.

[10] Nous croyons que ces deux noms sont une corruption de *Britannorum insula* et *Britannum sinum* = l'île des Bretons et le golfe des Bretons.

[11] *Aguada* = aiguade ; endroit où les navires peuvent faire ou renouveler leurs approvisionnement d'eau douce.

[12] *B. fremosa* (Riccard.) ; *cap ffamoso* (Roze).

[13] *Y. da cruz* = île de la Croix. On remarque une *Baya de cruz* (Maggiolo de 1527) un *Porto da Cruz* (Freire et Vallard) et une *R. de la Croix* (Desceliers de 1550). Les Portugais n'érigaient pas comme monuments commémoratifs des pil-

Onze myll virges.
Nordo.
R. de saluuago.
Terra de muyta gemte.
R. de sam pablo.
C. do bretões.
Terra frigida.

1525

PLANISPHÈRE DE MANTOUE, p. 90 et pl. X.

Y. de los sanalos.
Y. verde[1].

1527

MAGGIOLO, p. 97.

Ylle firme.
P. da gama.
Abaia do padran[2].
P. dilgada.
Rio da (*sic*) rosas.
Rio Jordan.
Abaia de cruz.
Ben posta.
Abaia de S. Zacaria.
Rio Santo.
M. do gatto.

1527-1529

WEIMAR.

B. de las gamas.
C. de Stiago.
Sarçales.

1529

VERRAZANO, p. 98.

Terra nova sive le Molue.
Rio do fleo[3].
Rio das basas.
Farilham[4].

1534

VIEGAS, p. 106.

R. do mono.
Baia das rozas.
R. Real.
S. Maria.
S. Andre.
C. do piloto.
C. do Batal.
C. do Mazeato.
C. da traveça.
Rio pria.
R. das poblas.
R. da gente.
Costachã[5] (?)
C. da Volta.

1534

CARTIER, p. 171.

Terre Neuffue et la terre Neufue[6].
Cap de Bonne viste et le cap de Bonne veuë.
Haure Saincte Katherine et port de S. Catherine.
L'isle des Ouaiseaulx (Apponatz et Apponath).
Baye des Chasteaulx et Golfe des Chasteaux.
Hable le Rapont et port de Carpunt.
Cap Rouge et cap Rasé.
Pointe Degral et cap ainsi que port Degrad.
Isle Saincte Katherine.
Hable et port des Chasteaulx.
Hable des Buttes et Port des Gouttes.
Hable de la Ballaine et port des Balances.
Isle de Bouays (de bois) et Isle de Brest.

liers ou des colonnes (*padraõs*) seulement. Ils plantaient aussi des croix de bois ou de pierre dans ce but. Les désignations ci-dessus indiquent très probablement des souvenirs de ce genre. Voir notre Introduction, au chapitre sur les *Portugais*, et *infrà*, la note 2.

[1] On trouve déjà dans La Cosa une *Y. verde :* mais elle ne paraît pas être la même. Nous ne saurions dire non plus si Roze et Vaz Dourado ont emprunté l'un, son *Ille verde* et l'autre ses *Ilhas verde* au planisphère de Mantoue.

[2] Cette intéressante désignation « la baie du Pilier » dont nous relevons plusieurs exemples, indique l'érection, en ce lieu, d'un de ces monolithes taillés en Portugal et que, à dater de Jõao II, les navigateurs de ce pays érigaient pour marquer leurs découvertes. Voir *supra*, l'Introduction. Peut-être pourrait-on en retrouver sur la côte de Terre-Neuve ou sur celle du Labrador, comme des marins en ont découvert sur le littoral de l'Afrique, il y a quelques années. M. Castilho en cite quatre, existant encore ou vus à l'embouchure du Zaïre et ailleurs. *Études historico-géographiques sur les colonnes ou monuments commémoratifs des découvertes portugaises en Afrique*. Lisbonne, 1870, in-8°. Voir aussi le rapport de M. Jules Codine, dans le *Bulletin de la Société de Géogr. de Paris*, t. XVIII, 1869, p. 434.

[3] Nous ne trouvons que *florão*, en vieux portugais, et signifiant « grosse écume », qui approche de *do fleo* et lui donnerait le sens de « la Rivière agitée ».

[4] *Farilham*, mot essentiellement portugais qui veut dire « récif ». Il s'agit ici de l'amas de roches à fleur d'eau qui figure encore sur les cartes de l'Amirauté par 47° lat. N.

[5] Ce mot inintelligible se trouve tel quel dans plusieurs cartes.

[6] Sous Louis XVI, quatorze des localités nommées par Cartier portaient dans l'hydrographie française les noms suivants :

L'Ile de Funk, qui ne faisait pas double emploi, ce semble, avec une ile des oiseaux, de Cartier, appelée Ile verte ou Quarqualeau.

Ile de Funk = Ile aux Oiseaux.

Quirpon = Carpunt.

Baie d'Yorck = Port des Châteaux.

Les Islettes (hable et passage).
Toutes Isles.
Hable Sainct Anthoine et Port S. Anthoine.
Hable Saint Seruan et Port S. Seruain.
Ripuiere Sainct Jacques et Fleuue de S. Jacques.
Le destroyt Saint-Pierre.
Cap S. Loys et de S. Louys.
Cap de Memorancy et Mommorency.
Cap Double.
Les Monts de Granches.
Cap Pointu.
Isles les Coulonbiers.
Baye Sainct Jullian.
Cap Royal.
Cap Delatte et cap de Laict.
Cap Sainct Jehan.

1535-1536

CARTIER, p. 172.

Isles Sainct Guillaume.
Isles et cap Saincte Marthe.
Isles et cap Sainct Germain.
Haure Sainct Nicolas.
Cap de Rabast.
Baye Sainct Laurent.
Isle de l'Assomption.
Les Isles Rondes.
Isleaux Sainct Jehan.
Pais de Canada.
Ysle de Bacchus et Baseuz.
Ysles Sainct Pierre.
Cap de Lorraine.
Cap S[t] Paul.
Hable Rougnose.

VERS 1535

LA RICCARDIANA, p. 109-110 et pl. VI.

Costa perdida.
B. do pracel.
R. dos pichãis.
B. escura.
Terra do Jã. vãz.
C. das baixas.
R. de manuel pinheiro.
B. de Jã vãz.
R. dos caramlos.
Porto bõ [nito ?]
Ho Laguo.
R. daruoredo.
R. Lomgue [1].
B. de rrara (?).
R. de S. erad°.
B. fremosa.
P. da guama.
C. brameo.
B. dos vsos bramcos [2].
C. dos mazeatos.
R. cõprido.
B. pequena.
R. de solhos.
C. do golfam.
Rio dos fundos.
R. primeiro.
R. segumdo.
B. dos aruoredos
B. Redonda.
I. de Jã de maio.
B. do Reparo.
Costa dirrita.
B. da serra.
B. dos samtos.
Terra dos vrsos brancos.
B. do bradã.
B. de maluas.
Ilha do Caramlo.
B. dagoada.
P. do padrã.
Sam Francisco.
P. do marco (?).
C. de boavista [3].
R. de rrad° (?).
B. dos bertoes.
Sam migel.
Muitas amgras.
R. da baia.
Pemguo.
R. da peleja.
R. da volta.
Mõtanhas grandes.
Malha.
Alalhadm's (?)
R. neuoado.
Costa dobrada.
C. da terra firme.
R. da boãvista.
I. dos barrairos.
I. braba.
Ilhas comgeladas.
Baia dos morros.
Golfam da tromenta.
R. da tromenta.
C. Frio [4].
R. de lobos marineos [5].
Gartadlas (?).
C. da tromenta.
I. da gran baia.
G. do batell.

Baie Verte = Port des Gouttes.
Baie Rouge = Port des Balances.
Ile au Bois = Ile de Brest.
Havre de Labrador = Port des Islettes.
Grande baie d'Omar = P. Saint-Anthoine
Baie du petit Peue = B. Saint-Jacques.
Bonne baie = G. Saint-Julien.
Pointe du Nord et pointe du Sud de la Baie des iles = Cap royal et C. de laict.
Cow head ou Tête de vache = C. pointu.
Instructions nautiques (traduites du capt. Cook). Imprimerie royale, 1784, in-4, p. XIII.

[1] Il y a un *rio Longo* dans La Cosa et un *rio Longo* dans Roze, mais ils ne nous paraissent pas identiques.

[2] *R. dos vsos bramcos*, *Terra dos vrsos brancos*; *C. de Vsgos* (Desceliers, 1550); *Baya de osos blãcos* (Cabot) = la rivière, la terre, le cap et la baie des ours blancs.

[3] Il est à noter que Jacques CARTIER inscrit un *C. de bonne viste*.

[4] *Cap fredo* (Martines et Frobischer). C'est peut-être le *G. froit* de Desliens et *C. Frio* de la Riccardiana.

[5] *R. de lobos marineos*. *Y. des loups marins* (Desliens). *Cap de lobos marineos* (Harleyenne). *Cap des loups marins* (Descelliers, 1546). Ce sont autant de références aux phoques, alors fort abondants dans cette région.

S. Cruz.
I. dos demonios.
Dos cirnes.
S. brandam.
Maida.
Comecadacena.
Costa longa.
Rio do perros.
Costa de do miz capreir's (?).
R. de plata.
Arecifes.
Los medanos.
Anorobegna.

APRÈS 1535

GLOBE DE BOIS, p. 103.

C. tenedo.
C. Laborator.
G. daraca.

1541

MERCATOR, p. 141.

C. descubierto.
R. de baxo.
Angra de todos sanctos.
Cabo primo.
Baccalearum regio.
Insulæ Corterealis.
R. Compreda.
R. da baia.
C. de tenedus bretoys.

DESLIENS, p. 200, 204, 220 et pl. XI.

Terre septentrionale inconneve.
Playne.
B. de caramello.
Mer de France.
B. de manuel.
B. de Serra.
Tous saints.
Terre Vsos.
De mallu.
Praia.
Y^e^ belle.
C. blanc.
C. Roxo.
Gonses (?).
R. ceco.
S. denis.
R. S. michel.
Baye de peros (*peras?*).
R. de yella.
Les coudes.
Manya (?).
G. de auaredo.
Gandra (?).
Redonda.
Y^s^ de maio.
Reparo.
Y^e^ des loups marins.
B. du brandon.
B. de baudeon.
R. doulce.
Y^s^ de fenaux.
Frilais (Frey Luis).
Banc.
Montaignes.
R. de fundo.
Come darea.
Coste diegomiz.
C. de guade.
B. de cascada.
C. de la baye.
Angos.
Argillier.
Y. de barres.
B. du prassel.
R. de pecje.
Terre de Jehã baz.
G. froit.
Forest.
Palmar.
Praia.
Picalles.
Castannal.
Ansse.
R. de montaignes.
C. Grosso.
G. baixo.
Coste de medanos.
Anoranbegue.

1543

JEHAN ROZE, p. 207.

Cost of Labrador.
Baia da goia.
Cap S. amborbada.
Cap cozamello.
Rio do laga.
Rio facoala.
Cap ffiramoso.
G. de ba.
Uemsseeada.
G. de bsgo.
Rio lomgo[1].
C. dorial.
Santana.

VERS 1543

L'HARLEYENNE, p. 209, 222 et pl. XII.

Cap de caramello.
Baye de pallada.
Ysle dorbelande.
Cap de lobos marinhos.
Furna.
B. S^t^ marie.
Baye des chasteaulx.
S^t^ anne.
C. de buedor.
R. de St Jehan.
Coste de Rinny.
Costa de Leteueste.
Entrée du destroit.
C. vngras.
B. de Ilheo.
P. Aguada.
Pangno.
B. de paleia.
Ancon des ysles.
Mõtibo.
Gamas.
Des oyseaulx.
B. dusso.
Donisseada.
Bocos vsq.
C. dangra.
R. de castonal.
Comeconda.
C. de gao.
Los rios.
Desmia.
R. de ozo.
Gommeaierirq.
Gouffre de la +
Coste basse de dieu

1544

JEHAN ALFONSE, p. 173 et 225.

Isles de la damoiselle.
Baye des bytes.
Isle de la grande Baye.
La Grande Baye.
Baye de la Cramaillère.

[1] *R. Lomgue* (Riccardiana).

Cap Rouge.
Isle de Raguelay et Raquelles.
Isle le Carpont.
Les belles isles.
Cap de bonne veue.
Isles de feu.
Islet des apouas.
Baye de St-Jean.
Isles d'Espoir.
Baye de l'islet.
Baie dicte Rogneuse.
Cap de marbre.
Isle de l'Ascension.

SÉB. CABOT, p. 205-206
et pl. XIV.

Costa del hues norueste.
C. de los oacos.
Del marco.
Baya de los Santos.
Baya de sy. crus.
Terra de rius pranus.
G° de placel.
G° de brandan.
G° de maluas.
Rio duce.
C. de gamas.
C. delgado.
Y^s de mene.
Costa destran.
Rio neuado.
Baya de osos blãcos.
Y. de pinos.
Y^a de aracife.
Baya de cotebirion.
Rio de baches.
P. llana.
Monte xpo.

1546

DESCELIERS, p. 211, 222
et pl. XIII.

C. Cocamello.
Cap des loups marins.
C. de nord.
B. de S^a haterine.
G° petit.
B. des basses.
R. de bonne viste.
Cap p°.
G. de J^a Vaaz.
R. de patas.
Terre des bretons.
St Michel.
B. des ys.
Coste deble.
C. dansse.
R. du noroest.
R. fine.
Coste de dieu.
Gomiz carezizq (?).
C. des isles.
G. de tous les sainctz.
C. Comsseada.
C. de Vsgo.
tames butes.
C. Real.
Coullõbier [1].
Les granges.
Y^s aux margaulx.

FREIRE, p. 238.

Sam Joam.
R. dos Ilheos.
Agrambaja.
C. disgr...
Dos baxos.
C. das Ilhas.
C. de S. paulo.
R. de S. Ioam.
R. de spera [2].
Agoada.
Porto da cruz [3].
A baya de sã louremço.
C. Grosso.

VERS 1546

CARTE 217, p. 233.

B. de grat.
C. de S. Julians.
De puanto (île).
I. plasamse.
Comtatio.
Fagumda.
De Sable.

1547

VALLARD, p. 229.

C. grant.
C do manuel.
C. de pichel.
C. finisterre.
Banc corvo.
Belle île aca.
Ille de fichona.
Demo.
Ille de grat.
Rio porques.
Rio bono.
Ille de ficho.
I. S. Jullien.
Ille echeuao.
De Senan.
Ille blanco.
Ille despoir.
Forillon.
Rio do crano.
Terra natal.
Rio do Canada.

VERS 1548

CARTE PORTUGAISE
DU DÉPÔT, p. 234.

Rio doçe.
Rio dos carameles.
B. fria.
Y. de saluages.
Crois blanc [4].
Y. de batel.
Y. descheuanti.
Y. moi.
I. daruoredo.
Fagundes.
Sablom.
Contaliã.
C. des pera.
Y. des pera.
Farilhom.
Seroy.
G. dos machas.
Nostre dame.
Raufl.
S. Catheline.
Lenicaan.
Lebuine.

1550

DESCELIERS, p. 222 et 230.

C. de forestz.
Y° de fets de moto.
G. oscura.

[1] Ille du Colombier « à cause des carcaillaux ».

[2] *Riuo de la spera* (Oliveriana). Nous ne saurions dire s'il y a identité.

[3] Nous ne savons s'il s'agit ici, ainsi que dans Vallard, d'une croix commémorative ou du jour de l'Invention de la Ste Croix (3 mai) ou bien encore de celui de son Exaltation (4 septembre).

[4] Peut-être s'agit-il d'une croix commémorative (*croix blanche*) plantée par des Portugais ou des Français. Cf. *supra*, p. 361, note 2.

G. de touham.
Cõfaleon[1].
Le banquiet.
Lermite.
La nicator.
Le bellise.
Perago.
I. pallia.
Os condes[2].
R. funa.
Comẽeo da serras.
C. de longa.
R. de la croix.
Praias.
Os medanos.

VERS 1550

ATLAS DE BOLOGNE, p. 255

Pº de malucis.
Yª Bassa.
De carpont.
Pº de S. catarina.
Y. de sabion.
C. di S. Iouani.
C. Orsiens.
Pontida.
Oceano della Nova Franza.

1555

BELLERO-DARINEL.

Santelmo[3].

1560

SANTA-CRUZ, p. 118-121.

Ysla del Labrador.
Baia de las Islas (au Labrador).
Isla Baxa.
Baia de los Bretones.
Canal de Sanct Julian.

1561

RUSCELLI, p. 254.

Le Paradis.
P. Refuge.
Flora.
Brisa I.

LE VATICAN, p. 255

C. del Gado (delgado).
C. de Grad.
Y. S. Rero.
C. Lorenzo.

1566

LE TESTU, p. 261.

Ille de Semtie.
Ille echeuaot.
Ille de fouques.

1568

VAZ DOURADO, p. 247.

C. brameo.
Baia do Ilheo.
Rº allegro.
Rº de neues.
Rº nao descuberto.
Pllaia.
Arcipellago.
Ilhas uerdas.
I. dos boteiros.
Rº de bõa uigia.
Costa dobrada.
R. oscuro.
Baixos da serra.
B. de bracell.
De tois.
B. dos muchos.
De baquinos.
I. dos caualos.
Cristalian.
I. de pllaia.
I. de S. Ioann.
B. dos fumos.
Mar oceano cantabrico.

1569

MERCATOR, p. 265.

Angra de Joao Maio.
Y. dus barreirus.
Rio de Manuel Imbron.
C. de golfam.
Golfam de Merofro.
Baia dus medaus.
Isles à la damoiselle.
C. Belle alijs delgado.
Belle ysle, S. Catharina alijs.
C. Blanco di de grad alijs.
C. doesno.
Briso.
S. Michel pº de la terra.

AVANT 1580

SIMON FERNANDEZ, p. 257.

R. sirancha.
R. pichin.
Pragia.
C. puciero.
R. di cara.
R. molzo.
Consilia.
R. branci.
C. uicara.
R. cantola.
R. somola.
Fovera (île)[4].

JOHN DEE, p. 302.

Y. de Quorques.
Y. de berole.
Oberllanda alijs.
Dus Cirnes.

[1] Peut-être faut-il lire *Confalão*, allusion à quelque bannière portugaise plantée en cet endroit.

[2] *Les coudes*, comme dans Desliens ?

[3] On trouve des îles de St Elmo ou Telmo dès la carte de Juan DE LA COSA (1500) et celle de Ruiz DE ESTRADA (1525); mais, dans la première, c'est au Brésil, dans l'autre, au golfe de Panama. Saint-Elmo figurait au Sud de Terre-Neuve sur le *padron general* de CHAVÈS (1536), et OVIEDO cite cette île, mais dans un ouvrage imprimé seulement en 1852. On est donc assez surpris de lire, à sa véritable place, *Santelmo* dans *Perv. brevis exactaque totivs novi orbis eivsque insvlarvm descriptio recens a Ioan Bellero edita*, carte appartenant à la *Sphère des deux mondes composée par Darinel* [Gilles DE BULLION-BOILEAU], *pasteur des Amadis*. Anvers, 1555, in-4º, fº 55. NORDENSKIÖLD, *Periplus*, p. 160.

[4] Toute cette nomenclature est évidemment une invention de FERNANDEZ, — individu d'ailleurs sujet à caution.

1583

MARTINES, p. 259

C. fredo [1].
Castraix.
Antalioni.
Arbiges.
C. desado.

1591

EXPÉD. MALOUINE (Hakluyt).

Isle Ramea [2].
Isle of Biton.
Isle of Duoron.
An isle like a Floure de lice.
Cap du Chapt.
Isle Blanche.
Isle des Cormorants.

1592

THOMAS HOOD, p. 304.

Cognos.
B. of Heate.
B. of Bulls.
R. of Paris.

1597

CHARLES LEIGH (Hakluyt).

Bay of Assomption.
Caplen Bay.
Isle of Menego.
Port of Halabolina.
Cibo.

1599

DIRCKX, p. 282.

Samotiam.
P. Lanicam.
C. Pena.
Ai Roca.

1600

BERTIUS, p. 283.

I. de S. Barbora.
Colmet.
Ilha Roxa.
R. Pieneis.
Braba.
I. de Orques.
Avenhosa.
Colmet.

[1] Dans la carte dressée par Wm Borough en 1576 pour le premier voyage de Frobisher, et publiée par M. Miller Christy en fac-similé, on lit sur une péninsule qui semble appartenir au *Labradore*, l'inscription *Cape fredo*. Il faut y voir le *Cabo frio* des cartes portugaises, notamment dans celle de la Riccardiana.

[2] Richard Fisher dit : Isle de Ramea ou Menquit. Ce sont les îles de la Madeleine.

RÉSUMÉ

Dans l'état actuel de nos connaissances, les principaux résultats de toute enquête impartiale sur l'histoire de la découverte de Terre-Neuve, l'évolution cartographique de cette île et celle des pays circonvoisins peuvent se résumer ainsi :

Contrairement à une opinion très répandue, les navigateurs du xve siècle, (y compris même Christophe Colomb), se convainquirent bientôt que le nouveau monde n'était pas le Cathay, mais bien une terre immense jusqu'alors absolument inconnue et séparée de l'Asie. P. 4-10.

On relève des traces de cette conception géographique dès 1498. P. 5.

La plupart des cartographes cependant ne l'adoptèrent que tard, l'abandonnèrent puis la reprirent.

Ceux qui y restèrent fidèles, semblent avoir été surtout les Portugais, et à leur exemple, les Dieppois. P. 145.

Les expéditions transatlantiques des Anglais aux xve siècle et dans la plus grande partie du xvie, n'eurent pas d'autre objet que de découvrir le passage au Cathay, et maintes fois ils crurent ou prétendirent l'avoir trouvé. Introd., p. III.

Par deux fois, Jean Cabot, lui le premier des Européens après les Scandinaves, visita une partie du littoral Nord-Est du nouveau continent. On ne peut fixer son atterrage ni même affirmer qu'il ait aperçu un point quelconque de Terre-Neuve, en 1497, ou en 1498, ni avant ni après. P. 18-21, 23-25.

Des indices autorisent seulement la supposition que ce navigateur, au printemps de 1497, atterrit plutôt dans une région relativement méridionale et que l'exploration se fit de l'Ouest à l'Est. Dans cette hypothèse, il peut, en retournant à Bristol, avoir relevé le cap Race. P. 19, 215.

La carte de ce voyage qu'il donna à l'ambassadeur Pedro de Ayala, ne devait guère différer de celle de Juan de la Cosa. Introd., p. XIV.

Loin de mourir au cours de son second et dernier voyage, Jean Cabot était de retour à Londres avant le 24 septembre 1498. P. 16.

Il n'existe aucune corroboration des dires de Sébastien Cabot concernant ses prétendus voyages dans cette partie de l'Amérique, avec son père ou seul, en n'importe quelle année, sous pavillon anglais, espagnol ou autre. Introd., p. VII.

Les lettres patentes accordées à Jean Cabot et à ses fils par Henry VII furent tacitement abrogées le 19 mars 1501 et elles n'ont jamais été renouvelées.

Entre mars et mai 1501, des armateurs de Bristol associés avec des Azoréens firent, P. 41. en vertu d'autorisations spéciales dudit roi d'Angleterre, un voyage de découvertes au Nord de l'Amérique. Ils le réitérèrent avant l'automne de 1503. Il y eut encore deux expéditions anglaises de ce côté, en 1504 et 1505.

P. 42. Deux de ces navigateurs azoréens, Francisco Fernandez et João Gonzalès, reçurent de Henry VII, le 6 décembre 1503, une pension « en récompense de services à lui rendus comme capitaines à la terre nouvelle ».

P. 57. Néanmoins, rien dans les cartes, les documents ou les chroniques ne permet d'indiquer les points de la côte visités lors de ces quatre entreprises ; à moins de rattacher l'une d'elles au voyage accompli par le géographe allemand Johannes Ruysch à la région terre-neuvienne avant 1506.

Introd., p. IV-VIII. L'Angleterre se désintéressa en fait pendant presque tout le XVIe siècle des droits de souveraineté sur l'Amérique septentrionale qui pouvaient résulter de ces expéditions.

Pour cette époque, il n'existe des Tudor ni lettres patentes, ni concessions, ni privilèges, ni édits, ni lois, ni tentatives de colonisation ou d'établissement, enfin aucun acte d'autorité de la couronne concernant Terre-Neuve ou la contrée adjacente.

Idem. Les trois édits de Henry VIII, d'Edouard VI et d'Elisabeth sur la pêche maritime que l'on cite, furent motivés exclusivement par la nécessité de former des matelots et ils embrassent surtout des pays sur lesquels l'Angleterre n'avait aucuns droits ni n'élevait d'ailleurs aucune prétention.

Introd., p. IV. Cette puissance n'attachait et ne pouvait alors attacher d'importance à la possession du Nord-Est de l'Amérique. Il est même probable qu'elle ne considérait pas cette partie du nouveau monde en particulier comme lui appartenant, ou que la prise de possession par Jean Cabot en 1497 était oubliée.

Introd., p. XVII. On ne connaît pas de carte de l'Amérique septentrionale ou de Terre-Neuve dressée en Angleterre au XVIe siècle avec des données obtenues directement par un cartographe anglais, à l'exception des régions arctiques.

Introd., p. XVIII. Il n'y eut jamais en Angleterre de Pilote-Major, ni de *Cheyffe Pylot.*

Jusqu'au traité d'Utrecht, Terre-Neuve ne fut pour l'Angleterre qu'une quantité négligeable.

Introd., p. IX. La première déclaration des droits de l'Angleterre sur l'Amérique septentrionale ne P. 301. date que de 1578-1580. Provoquée par une question de la reine Elisabeth, elle est l'œuvre du visionnaire John Dee. Il fit découler ces droits des expéditions de Cabot, de Thorne et d'Elliot, sans appuyer son opinion de preuves.

Introd., p. IX. Le premier ministre, lord Burghley, hésita à admettre le bien fondé de ces droits ou de cette prétention.

Introd., p. X. Un demi-siècle après, l'amiral sir William Monson la niait absolument, mais en se fondant sur des principes de droit international qui n'étaient pas généralement admis lorsque Jean Cabot découvrit le nouveau continent.

Introd., p. X. Au moins dès 1517, les Anglais déploraient et enviaient la suprématie des pêcheurs français à Terre-Neuve.

Introd., p. VIII. Ils ne commencèrent que tard à exploiter les pêcheries terres-neuviennes ; s'en tenant de préférence aux parages de l'Islande.

A une époque aussi tardive pour l'Angleterre que 1591, on voit des pêcheurs d'une Introd., p. VI de ses îles de la Manche venir demander aux autorités de Saint-Malo la permission de venir pêcher la morue à Terre-Neuve : autorisation que le conseil municipal leur refusa.

Néanmoins, la pêche de ce poisson sur les côtes de cette île prit aux mains des Anglais un tel développement qu'ils ne tardèrent pas à apporter directement en Espagne et en Italie l'excédant de leurs cargaisons.

C'est encore eux qui, avec les Français, détruisirent au siècle suivant, par la concur- Introd., p. LXIII rence, cette industrie chez les Basques et ruinèrent le port de Saint-Jean-de-Luz, que les pêcheries terre-neuviennes avaient rendu prospère.

Les documents n'attestent la présence d'aucun Européen à T.-N., avant Gaspar Introd., p. XXI. Corte-Real.

En l'an 1500, Gaspar Corte-Real partit de Lisbonne, traversa l'océan Atlantique et vint atterrir sur l'extrémité septentrionale de Terre-Neuve. Mais il ne débarqua dans P. 36-37. cette île qu'au cours de l'expédition entreprise l'année suivante.

L'atterrage se fit pendant l'été de 1501, apparemment au Sud de la péninsule du P. 44-45. Petit-Nord, entre 48°30′ et 49°30′ de latitude, aux environs du Gander ou de la rivière des Exploits. C'est sur les rives d'un de ces fleuves, à une lieue de l'embouchure, que les Portugais établirent leur premier campement.

Corte-Real renvoya deux de ses caravelles à Lisbonne. Leurs pilotes apportèrent des épures qui constituent les premiers éléments géographiques certains de Terre-Neuve P. 36. qu'on connaisse. Ils se retrouvent dans la mappemonde dite de Cantino, dans celle de Canerio, dérivée du même prototype, et dans toutes les œuvres, globes et mappemondes de l'hydrographie lusitano-germanique jusqu'au milieu du XVIe siècle.

On ne désigna et on ne put désigner Terre-Neuve comme « île », dans le sens que P. 24-25. nous attachons à ce terme, que trente-quatre ans au moins après la découverte. Jusqu'alors *Terra Nova* ne signifia que « pays nouvellement découvert » et il s'appliqua d'une manière vague à la région qui comprend le Labrador, Terre-Neuve et le Canada.

Ce fut aussi cette contrée qu'on connut pendant le XVIe siècle sous le nom général de *Baccalaos* ou de « Terre des Morues ».

Si dans les premières œuvres de la cartographie lusitano-germanique, Terre-Neuve P. 44. affecte à première vue la forme insulaire, la côte occidentale cependant est indéfinie, pour indiquer qu'à l'époque on ne savait *de visu* rien de ce qui pouvait exister au delà.

Au printemps de 1502, Miguel Corte-Real partit de Lisbonne avec deux ou trois caravelles à la recherche de son frère Gaspar. La flottille explora la région, sans succès. P. 48. Miguel continua seul les recherches après avoir renvoyé en Portugal un ou deux de ses navires, nantis sans doute de renseignements géographiques.

En 1503, le roi Emmanuel envoya deux navires pour retrouver Gaspar et Miguel Corte-Real. Cette expédition rapporta probablement des profils de côtes. Ce sont ces données que nous croyons avoir été employées dans King et dans Kunstmann n° II.

Toutes les cartes portant la désignation *Terra de Corte-Real* ou son équivalent, sont P. 50, 52 d'une date postérieure à 1503.

C'est dans la carte de King qu'on relève pour la première fois la légende *Terra Cortereal* et le nom de *Capo Raso*, que Ruysch nomme, *de visu*, avant 1506, *C. de Portogesi* : le cap des Portugais. P. 58, 60.

P. 49, 196. C'est dans Kunstmann n° II (copie faite par un Italien d'une carte portugaise) que commence à paraître la désignation *Terra de lauorador*, inscrite d'abord sur le Groënland.

P. 41-42. Le nom de *Laborador* peut avoir été le surnom de João Fernandez, compagnon de Pero de Barcellos dans des expéditions transatlantiques entreprises au xve siècle. Ce Fernandez parait être le donataire des lettres patentes de Henry VII en vertu desquelles fut fait le voyage au nouveau monde sous le pavillon de ce prince en 1501.

P. 109. La première nomenclature étendue du Labrador est exclusivement portugaise et se trouve dans la Riccardiana, au prototype de laquelle, les Dieppois, à commencer par Desliens en 1541, l'ont empruntée.

P. 200 Introd., p. xxviii, et p. 361. Les noms *Padraõs* et *de la Cruz*, dans les cartes, indiquent des lieux découverts par les Portugais.

P. 53, 54. L'Oliveriana, carte éclectique italienne, postérieure à l'année 1503, dénote une connaissance du planisphère de La Cosa et du récit imprimé du troisième voyage de Vespuce. Elle présente également des tracés du Sud de Terre-Neuve, mais empruntés à quelque carte espagnole ou portugaise encore inconnue.

P. 70. Le portulan Egerton, dressé vers 1506, est, pour l'Amérique septentrionale, un dérivé du prototype de Reinel. Cette dernière, de ce fait, se trouve exposer des délinéations remontant, dans leur forme première, aussi loin que l'année 1504.

Introd., p. xxii. Les configurations de Reinel proviennent d'une des premières explorations portugaises qui furent entreprises après les désastres des deux Corte-Real.

Introd., p. xxiv. A l'inverse de l'Angleterre, le Portugal donna suite aux découvertes de ses nationaux et il ne cessa même pendant près d'un siècle de considérer Terre-Neuve comme partie de son domaine transatlantique. On ne connait aucune protestation des Tudor à cet égard.

Dès le 14 octobre 1506, le gouvernement portugais percevait un droit fiscal sur le poisson apporté de Terre-Neuve : preuve d'un développement précoce des pêcheries portugaises dans ces parages.

Introd., p. xxiii. Nombre d'expéditions ne cessèrent pendant tout le xvie siècle, de partir des ports du Portugal et des Açores, pour la pêche de la morue ainsi que pour celle de la baleine, et en quête du passage au Cathay par le Nord-Ouest.

Introd., p. xxiv. La famille de Corte-Real, de son côté, continua d'exercer les droits qu'il tenait du roi Emmanuel, droits que les successeurs de ce prince confirmèrent et renouvelèrent au moins jusqu'en 1579.

Fac-similé XXII et p. 313. L'étendard de l'ordre du Christ, plusieurs fois porté par Fitz-Hugh en 1693 sur sa carte des pêcheries terre-neuviennes, montre qu'à la fin du xviie siècle, l'Angleterre reconnaissait encore les droits du Portugal, depuis la baie Notre-Dame en suivant vers le Sud la longitude de 54° (Greenwich). De cette cause provient la persistance de la nomenclature lusitanienne sur la côte de Terre-Neuve, presque jusqu'à nos jours.

P. 85-86, 218. Le littoral de la Nouvelle-Écosse, l'intérieur du golfe Saint-Laurent et les abords du Sud de Terre-Neuve ont été explorés par le navigateur portugais João Alvarez Fagundes avant 1521.

Introd., p. xiii Les Anglais ne commencèrent à visiter le golfe Saint-Laurent que dans la dernière décade du xvie siècle.

Il n'y eut que les Français qui, de l'avis des Anglais, possédèrent à Terre-Neuve des établissements permanents au XVIe siècle. Introd., p. XIV

Eux seules savaient dépecer et caquer la morue. P. XII et LXIV

Malgré le tracé de la côte orientale du nouveau monde dans le planisphère de La Cosa (1500) et l'opinion avouée des premiers navigateurs que Terre-Neuve attenait aux possessions transatlantiques de l'Espagne, la première tentative des cartographes portugais pour relier les deux régions, ne se voit que dans Kunstmann n° III, carte dérivée d'un autre prototype lusitanien que celui de Cantino.

C'est dans la carte dressée à Dieppe en 1541 par Nicolas Desliens que pour la première fois Terre-Neuve apparaît complètement séparée du Labrador. Fac-similé XI et p. 204

Les Portugais et les Anglais plaçaient le passage au Cathay dans le Nord-Ouest du Labrador; les Espagnols, entre la Floride et Terre-Neuve; les Français au Saguenay, fleuve du Canada. Ces hypothèses expliquent les nombreuses explorations qui furent faites des côtes de l'Amérique septentrionale et l'origine d'utiles éléments cartographiques; mais en même temps de grands déboires. P. 202.

C'est sur le tracé fantaisiste de Sébastien Cabot, qui prétendait avoir découvert le fameux détroit, par 61°-64° de latitude Nord, que Frobisher fit son expédition de 1576. P. 202

Le peu d'étendue des premiers tracés au Sud de Terre-Neuve dans l'hydrographie lusitanienne semble provenir de la crainte d'empiéter sur le domaine de l'Espagne : le traité de Tordesillas n'ayant rien laissé au Portugal dans l'Amérique du Nord au Sud de 44° 30, et à l'Ouest du 66° (Greenwich). P. 76.

La carte de l'Oliveriana paraît unir Terre-Neuve à la Nouvelle-Écosse, et même au delà, mais en vertu d'une conception éclectique prenant pour base un dérivé de La Cosa et une carte portugaise postérieure à 1503. P. 55.

La mappemonde gravée de la collection Landau, dérivé du prototype des cartes roselliennes, décèle l'évolution à Florence et à Venise, dès les commencements du XVIe siècle, d'une idée géographique reliant explicitement Terre-Neuve au continent asiatique. P. 67-69.

Bien que Ruysch ait visité une partie de l'Amérique septentrionale et qu'il fut géographe de profession, sa mappemonde n'est aucunement un travail original. C'est une carte portugaise, dont à l'égard de Terre-Neuve, il a simplement accentué les contours. Elle expose néanmoins (tacitement) les plus anciennes traces cartographiques connues d'une expédition anglaise à l'île même, et de la présence dans cette région des Bretons de l'Armorique. P. 57.

Les délinéations américaines dans la mappemonde de Ruysch sont antérieures à juillet 1506, bien que gravées en 1508. P. 57-58.

La péninsule d'Avalon et les baies de Plaisance et de Fortune apparaissent au moins dès le planisphère d'Ottomanno Freducci, qui, pour Terre-Neuve, s'est inspiré des cartographes lusitaniens. P. 82, 269

La baie Sainte-Marie et une forme plus accentuée de celle de Plaisance se voient pour la première fois dans Viegas. P. 106, 269.

Les Portugais furent donc les premiers à noter ces importantes configurations.

Par contre, la péninsule du Petit-Nord leur resta longtemps inconnue, comme telle. P. 273.

C'est aux Portugais que revient le mérite des premières explorations du Labrador au

moins jusqu'en 1541, date à laquelle João III n'accorda plus de lettres patentes pour Introd., p. XXIV. des voyages dans ce pays, à cause des nombreux navires portugais qui s'y perdirent.

La nomenclature lusitanienne dans Viegas et la Riccardiana montre que ce sont encore les Portugais qui après Fagundes devancèrent les navigateurs des autres nations sur les côtes Nord-Est et Sud-Ouest du golfe Saint-Laurent, voire à la Nouvelle-Écosse.

P. 59-61. Ils furent cependant précédés au Nord de l'Ile du Cap-Breton et dans l'archipel situé au Sud de Terre-Neuve par les Bretons de l'Armorique.

Introd., p. XXX. Au moins dès 1510, les Bretons faisaient concurrence aux pêcheurs normands, pour la morue, sur le marché de Rouen.

D'autre part, les Rouennais équipaient même avant 1506, des flottilles de morutiers *Idem.* pour Terre-Neuve.

Cette activité se voit dans la plupart des ports de la Normandie, de la Bretagne, en Saintonge et dans le Bordelais, dès le premier quart du XVIe siècle.

C'est dans ce mouvement maritime, qu'il faut chercher les éléments cartographiques qui ont servi de base à bon nombre de cartes dressées en France et surtout en Hollande.

Les hydrographes espagnols n'ont connu que l'entrée méridionale du golfe Saint-P. 126. Laurent, sans dépasser à l'Ouest, 60° long (Greenwich).

L'opinion, mainte fois répétée, que si dans la carte de Ribeiro (1529) cette entrée P. 92. se trouve fermée, c'est parce que le gouvernement espagnol prétendait que c'était l'ouverture du détroit conduisant au Cathay, qu'il ne voulait pas divulguer, est absurde.

Il est probable que la mystérieuse île Saint-Jean que marquent les cartes portu-P. 124, 130. gaises, espagnoles et dieppoises sur la côte orientale de la Nouvelle-Écosse, est seulement la partie de l'Ile du Cap-Breton qui se trouve séparée de la masse (ou à peu près) par le fiord du Bras-d'Or, et qu'elle a été primitivement configurée sous cette forme d'île par les pêcheurs bretons.

C'est des épures rapportées par Estevão Gomez (1525) que dans toutes les œuvres de Fac-similé X. l'hydrographie sévillane, jusqu'à la fin du XVIe siècle, et dans ses dérivés, date le tracé complet de la côte depuis le Labrador et Terre-Neuve jusqu'à la Floride.

Le point de repère dans cette cartographie est la forme qu'elle attribue à la presqu'île d'Avalon.

La plus ancienne délinéation de l'Amérique du Nord tracée par un Français qui nous P. 147. soit parvenue se trouve sur le globe de Robert de Bailly, daté de 1530.

Elle sépare nettement de l'Asie le nouveau continent, séparation non moins accentuée dans les mappemondes de l'Harleyenne, de Desliens et de Desceliers.

C'est une conception géographique imaginée par les cartographes dieppois, dont les autres traits particuliers sont :

P. 204, 207, 209, 210. Le morcellement extraordinaire de l'île de Terre-Neuve : interprétation erronée de la découverte du détroit de Belle-Isle par Jacques Cartier.

L'introduction, dans les cartes et les récits, de la contrée ainsi que de la ville de P. 153. Norembègue : légende dieppoise, qui peut avoir été forgée par les compagnons normands de Verrazano en 1524.

Les tracés du fleuve Saint-Laurent et des grands lacs.

La nomenclature du Labrador, bien qu'empruntée en grande partie à l'hydrographie portugaise.

La cartographie dieppoise est, pour l'Amérique septentrionale, d'origine lusitanienne. On peut y voir une suite des rapports intimes qui s'établirent entre la France et le Portugal lors de la guerre contre la Castille et l'Aragon coalisés (1475). Introd., p. i.

Mais déjà des cosmographes portugais étaient établis en France. Introd., p. ii.

Au commencement du xvie siècle, les ports de Normandie et de Bretagne employaient des pilotes lusitaniens pour leurs expéditions maritimes au Brésil et aux Indes.

Les géographes dieppois, en prolongeant jusqu'au détroit de Belle-Isle les baies profondes marquées dans les cartes portugaises, transformèrent Terre-Neuve, jusqu'en 1534 portée comme péninsule, en un nombreux archipel. P. 204, 207, 209, 210.

Le premier spécimen connu de cette méprise (qui prévalut pendant un quart de siècle), se rencontre dans la carte dressée par Desliens en 1541. P. 204.

Par contre, c'est seulement à la suite des voyages de Cartier que l'Ile du Cap-Breton apparût dégagée et qu'on vit sur les cartes la partie méridionale du véritable golfe Saint-Laurent. P. 125.

Les cartographes espagnols, français et italiens se sont pour la plupart inspirés des profils terre-neuviens de Reinel. Introd., p. xvii.

C'est dans la carte de Viegas (1534) et dans celle de la Riccardiana que se voient les dernières configurations exclusivement lusitaniennes de Terre-Neuve. P. 107.

Les cartes de Jacques Cartier différaient sensiblement des œuvres dieppoises que nous possédons. Celle du premier voyage n'indiquait pas la grande entrée méridionale du golfe Saint-Laurent, et dans les autres, ce que nous appelons l'île du Prince Édouard n'a pu y figurer que comme côte occidentale de l'Acadie.

Les Portugais et les Rochellais peuvent avoir reconnu le détroit de Belle-Isle avant Jacques Cartier, mais par l'entrée qui se trouve dans le golfe Saint-Laurent. P. 135.

La partie centrale du Canada dans la mappemonde ajoutée par Hakluyt à sa collection de voyages, publiée en 1599, est empruntée à la carte que Jacques Noël dressa d'après celle de *Jacques Cartier lui-même*. P. 190-193, 305.

Aucun des tracés du cours de la rivière Saint-Laurent presque jusqu'à la fin du xvie siècle ne s'étend au delà du point extrême exploré ou décrit par Jacques Cartier en 1542. P. 169, 176, 183.

Il en est de même des grands lacs. P. 185.

Les délinéations de Terre-Neuve et du Canada dans le planisphère de Sébastien Cabot (1544) sont plagiées d'une carte dieppoise, du type du premier Desliens. P. 179.

La mappemonde harleyenne a été dressée après octobre 1542. C'est la première carte dieppoise indiquant (d'après quelque prototype portugais) la tendance cartographique de Terre-Neuve vers une configuration compacte et insulaire. P. 208.

Les contours de cette île ne sont pas identiques dans toutes les cartes dieppoises, bien que signées parfois du même nom, et sans que cette divergence résulte d'un progrès dans les connaissances géographiques. Aussi est-on fondé à admettre l'existence à Dieppe d'au moins deux types de cartes franco-américaines. P. 213. *Idem.*

A l'exception du Desliens de 1541 et de l'atlas de Jehan Roze, toute cette famille de cartes expose les résultats des *trois voyages* de Cartier à Terre-Neuve et au Canada. P. 180.

La base topographique ne cesse pas d'être portugaise et les tracés continuent à suivre l'évolution progressive des cartes lusitaniennes pour ces régions. L'influence française

ne s'y fait sentir que dans la nomenclature additionnelle, prise des récits du navigateur malouin.

P. 151. Ce que relate Jehan Alfonse, non seulement touchant Terre-Neuve et le Canada, mais à propos de la plupart des pays qu'il dit avoir visités, est sujet à caution.

Maintes parties de sa *Cosmographie* ont été plagiées de la *Suma* de Enciso (Séville. 1519 et 1530). C'est surtout par les *Voyages aventureux*, médiocre paraphrase abrégée de ladite *Cosmographie*, que les descriptions imaginaires du pilote Saintongeois se sont répandues.

Il n'y a rien d'utile à tirer, concernant le Labrador et Terre-Neuve, des cartes et des globes dits verrazaniens.

Le caractère insulaire de Terre-Neuve dans les œuvres postérieures de l'hydrographie P. 139. lusitano-germanique, n'est pas dû à une connaissance plus fidèle des contours de l'île. C'est toujours le tracé de Cantino.

Il en est de même du détroit qui dans les Mercator de 1538 et 1541 sépare Terre-Neuve du continent et produit l'illusion du détroit de Belle-Isle. C'est encore une interprétation arbitraire d'une carte de ce type.

Frontispice et p. 224. Une conception exacte de l'ensemble de Terre-Neuve, mais tracée sur une très petite échelle et qui semble avoir été une opinion isolée, se remarque dès 1543 dans le portulan dressé par Giovanni Benedetto, cartographe siennois au service de François I[er].

P. 225. Quoique Alfonse en 1544 réduise déjà Terre-Neuve à deux fragments, c'est encore l'hydrographie portugaise qui, par une réduction dans le nombre des segments et la forme donnée à ces parties séparées, ouvrit la voie définitive à ce progrès cartographique.

P. 228, 230, 229, 231, 235, 237, 240, 242, 244-48. Dans Vallard, les Desceliers de 1550 et 1553 et le Velho de 1561, on voit poindre la presqu'île de Petit-Nord; dans l'île du Sud-Est, l'appendice d'Avalon, — bien que déjà indiqué par Ottomanno Freducci — et dans celle du Sud-Ouest la presqu'île du cap Saint-George.

C'est chez les Portugais que commencent à se manifester les premiers doutes concernant la configuration occidentale de Terre Neuve.

P. 233. L'évolution s'accentue; la Carte portugaise du Dépôt en marque les premiers progrès.

P. 250. P. 257-8. La cartographie americano-italique, après avoir débuté (1511) par des contours cantiniens, s'inspire, depuis Gastaldi jusqu'à Martines (1546-1590), des premières cartes dieppoises, mais elle n'en suit pas les développements.

P. 260. Desliens, en 1563, arrive, comme Benedetto vingt ans auparavant, à une conception uni-insulaire de Terre-Neuve.

Cette innovation n'est pas adoptée par les cartographes normands. Le Testu, De P. 261-64. Vaulx, Pastoret, continuent les anciens errements. Le grand Mercator lui-même, dans Fac-similé XVII. sa célèbre mappemonde de 1569 ne s'inspire que d'une vieille carte lusitano-dieppoise pour sa configuration de Terre-Neuve.

En 1583, deux cents lieues de la côte, depuis le Cap-Breton vers le Sud-Ouest furent P. 161. explorées aux dépens du cardinal de Bourbon, par Stephen Bellinger, Anglais établi à Rouen. Aucune carte connue ne reproduit ce parcours ou ne cite Bellinger. Hakluyt seul le nomme.

Les cartographes hollandais et belges, tributaires des Portugais jusqu'à la fin du xvi[e] siècle, arrivent d'un bond, particulièrement avec Pierre Bertius (1600) à la configuration d'ensemble de Terre-Neuve la plus satisfaisante qu'on eut encore vue. Elle se trouve exposée dans une carte gravée sur cuivre : la première de ce genre pour cette île. P. 283.

L'épure de la Bibliothèque de Stockholm expose une forme générale de Terre-Neuve, curieuse par ses contours, surtout pour l'époque de Hall (1605), si elle est véritablement de cette date. P. 277-278.

La carte de Jacobsen (1621) est un dérivé lusitano-normand, non moins notable à cet égard. P. 284.

Les configurations terre-neuviennes des atlas maritimes construits en Hollande dans la seconde moitié du xvii[e] siècle, sont des adaptations plus ou moins arbitraires des cartes portugaises et françaises, habilement coordonnées, gravées et propagées. P. 282.

Le Champlain de 1612, loin d'être une œuvre originale, dérive du prototype de Dirckx et est inférieure au « petit cartron » de Bertius. La dernière production du célèbre colonisateur et hydrographe français (1629) est supérieure comme ensemble et orientation à sa première, mais avec une presqu'île avalonienne qui laisse beaucoup à désirer, même pour l'époque. P. 295-7.

Les plus anciennes cartes dressées en Angleterre et où il soit fait mention de Terre-Neuve, sont l'œuvre d'un Dieppois, Jehan Roze (1542), au service de Henry VIII. Elles sont entièrement lusitano-dieppoises, sans traces d'explorations ou de nomenclature anglaise. P. 302.

Vient ensuite la carte manuscrite de John Dee (1580), dérivé direct d'une carte portugaise du type de Homem. P. 301

Toutes les cartes anglaises qui suivirent, pendant près d'un siècle, empruntèrent leurs données géographiques sur Terre-Neuve à des œuvres dieppoises, italiennes ou hollandaises. P. 279, 306, 307.

L'action gourvernementale des Anglais à Terre-Neuve ne date que de 1610, quand John Guy créa un établissement dans la baie de la Conception, qu'on transporta à Saint-Jean, puis à l'Est, en s'avançant vers le cap Race.

La partie Nord de l'île et presque tout le Sud furent fréquentés par les Français exclusivement jusqu'au milieu du xvii[e] siècle.

Les désignations en langue anglaise dans le Jacobsen de 1621 indiquent l'existence avant cette date de cartes usuelles et probablement gravées où Terre-Neuve était représentée et qui furent dressées par des Anglais où à leur usage par des cartographes étrangers. On n'en connaît pas aujourd'hui de cette catégorie.

La carte de Mason (1626) est une copie de quelque œuvre hollandaise, sur laquelle il a plaqué la première nomenclature anglaise importante qu'on connaisse. P. 307.

Nous n'avons commencé à voir de travail cartographique anglais original que dans la carte particulière de Terre-Neuve dressée par Henry Southwood (1675) et importante pour la presqu'île d'Avalon et ses abords. P. 312.

La première exploration totale de l'île faite par un officier de la marine royale de France est celle du lieutenant de Courcelle (1675). Mais elle fut de trop courte durée pour que la carte qui en témoigne ait eu pour base de véritables travaux hydrographiques. Fac-similé XXIII et p. 317-321.

P. 204. Les premiers progrès cartographiques notables dans les délinéations partielles paraissent remonter, pour le Petit-Nord, à des Malouins (1675) et pour les baies méridionales, à des Basques (1674-1689).

P. 328-334 Les cartes de Jean-Baptiste Franquelin (1671-1701), quel que soit leur mérite pour les délinéations de la Nouvelle-France, sont, au sujet de Terre-Neuve, arriérées ou contradictoires. La nomenclature, néanmoins, est importante.

Fac-similé XXV et p. 336. Une seule carte de l'hydrographie franco-canadienne au XVIIe siècle échappe en partie à ces reproches. C'est la Belle Carte du Dépôt, mais que nous croyons avoir été dressée à Paris.

P. 347. Ce n'est qu'après la signature du traité d'Utrecht que les Anglais entreprirent de nouvelles explorations hydrographiques de Terre-Neuve. Sous la date de 1718 on trouve celle que conduisit le capitaine Henry Southwood, à bord du *Swan*, et une autre par P. 348-351. John Gandy. Elles n'embrassèrent toutefois que la région avalonienne.

La France, plus tard, fit procéder par le jeune marquis de Chabert (1750-51) à des P. 351-353. observations savantes et précises pour rectifier les cartes de l'Acadie, de l'Ile du Cap-Breton et d'une partie de la côte méridionale de Terre-Neuve : travail fort remarquable pour l'époque.

Mais c'est au célèbre capitaine James Cook (1763-1767) que revient le grand honneur d'avoir établi sur une base presque définitive l'hydrographie générale de Terre-Neuve et dressé une carte d'ensemble de cette île, la meilleure qu'on eut vue jusqu'alors et qui fait encore autorité.

LISTE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES

CARTES REPRODUITES DANS LE PRÉSENT OUVRAGE

(Toutes ces cartes, sauf désignations spéciales, représentent Terre-Neuve, presqu'île, archipel ou île. Celles qui dans l'original ne portent pas de dates, ne sont pas ici datées.)

INDEX GÉNÉRAL

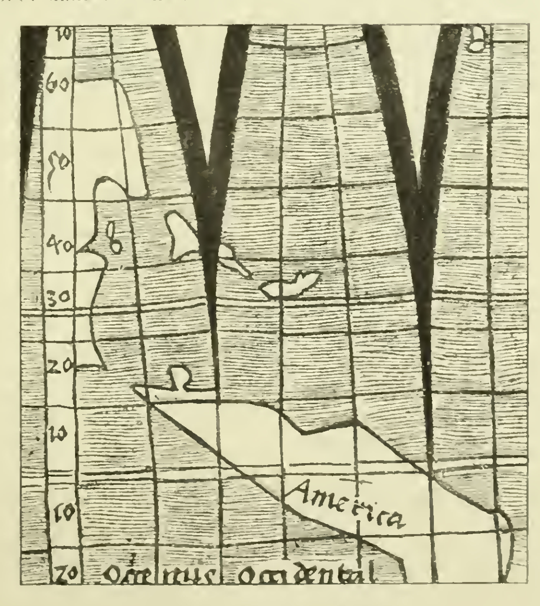
[1] Nous avons groupé ensemble, le mot Março (avec une cédille) et le même mot sans cédille, mais précédé de *del*, comme indiquant plutôt *Mars*, mois, que *Marc*, nom.

[1] Nous n'avons mis qu'une simple S., comme dans l'original, là où on ne pouvait déterminer si elle était pour Sam, San, Sancto, Santo, ou leur féminin.

ERRATA

Pages.

III, note 5, *au lieu de :* Molusques, *lire :* Moluques.
XVIII, ligne 23, *transférer* le rappel de note 1, à la ligne suivante, au mot érudit.
XXIV, note 1, *supprimer* les deux dernières lignes.
XLV, lignes 18, *au lieu de :* du bord, *lire :* de bord.
11, — 13-16, *supprimer* depuis 1483 jusqu'à 1571. (Selon M. Dugast-Matifeux, Pierre Garcie dit Ferrande, serait né à Saint-Gilles-sur-Vie, en Vendée. Les titres de la fabrique de ce bourg mentionnent un Garcie Ferrande et sa femme Jehanne Olivier dès 1421. L'auteur du *Grand Routier et pilotage* était donc Français et non Portugais de naissance.)
LVII, ligne 12, *ajouter* un guillemet.
8, ligne 3, *supprimer* le rappel de note.
10, — 21, *au lieu de :* mettre un seul point.
10, — 26. — mois, *lire :* ans.
29, — 5, *au lieu de :* Juan, *lire :* Diego.
37, — 7, — et l'Est, *lire :* et l'Ouest.
37, — 22, *transférer* le chiffre 2 à la ligne 24, après : Santa Cruz.
50, — 1, *au lieu de :* 1500, *lire :* 1501.
59, — 35, *au lieu de :* le graveur, *lire :* l'imprimeur.
62, note 3, *transférer* le second guillemet après *possit.*
62, note 4, *lire :* Christophe.
71, dans la carte, ne pas tenir compte de la bavure noire simulant une île.
75, notes 2 et 3, *au lieu* de Mars, *lire :* mars (nom du mois).
93, à la manchette, *lire :* GIOV. VERRAZANO.
93, note 2, *lire :* VIEUSSEUX.
95, ligne 13, *lire : infra*, p. 96.
95, — 7, *lire :* globes et cartes verrazaniens.
101, cliché 29, le transposer dans ce sens :



29. GLOBE HAUSLAB

Pages.

104, ligne 9, *lire :* L'Écuy ou L'écuy.
107, — 6, *au lieu de :* voulait, *lire :* voudrait.
110, — 30, — Lanaps, *lire :* hanaps.
114, transférer le cliché 38 à la place du cliché 37 et *vice versa*.
127, ligne 28, *supprimer :* l'orientation, et *lire :* l'île Saint-Jean et le canal.
129, — 7, *au lieu de :* Cap Breton, *lire :* L'ILE SAINT-JEAN.
131, — 6, *substituer à :* un seul point.
137, — 25, *au lieu de* : rapprochées, *lire :* près.
139, note 1, *lire : Corterensis.*
144, lignes 44-45, *lire :* le Sud-Est de Terre-Neuve tel qu'Ottomano Freducci et la plupart des géographes le comprenaient.
160, ligne 5, *intercaler :* Nous lisons cependant sur le Velho de 1561 : « Norumbega » ; mais cette carte est un dérivé dieppois, comme on le voit par la légende cartiérienne : *poraqui nopode pasar.*
191, ligne 6, *au lieu de :* 1799, *lire :* 1599.
204, à la note, *au lieu de :* AVELLANA, *lire :* Francisco de ORELLANA.
234, seconde colonne, *au lieu de :* bonavista, *lire :* boauista.
234, dernière ligne de texte, *substituer à :* un seul point.
235, ligne 14, *lire :* phototypie.
249, — 49, *lire : Mare terre nove.*
256, à la note, *au lieu de :* nos renseignements, *lire :* ce tracé.
262, note 1, *au lieu de :* 1506, *lire :* 1566.
262, — 2, — ci-dessus, *lire :* ci-dessous.
263, ligne 5, *supprimer* le chiffre 1, et mettre un 2 à : France.
277, — 5, *supprimer* (O).
279, — 14, *lire :* amstelodamoise.
284, — 30, *substituer* un point à la virgule.
291, — 14, *lire :* arrivées.
293, la note 1 se rapporte à la ligne 25 de la page 292, et la note non chiffrée de la page 293 doit porter le n° 1. *Lire* aussi : *David.*
317, note 2, *lire :* hors-texte XXIII.
329, ligne 4-5, *supprimer :* formant une ensemble de $1^{m},67 + 1^{m},10$.
331, dernière ligne, *au lieu de* : 124.8.1, *lire :* 124 1.1,
339, à la note, *au lieu de :* 124.1.1, *lire :* 124.8.1.
347, lignes 2-3, *au lieu de :* Les progrès, *lire :* Les profils.
352, — 18-22, *au lieu de :* 1, 2, 3, *lire :* 2, 3, 4, et modifier dans ce sens le numérotage des deux dernières notes.

DU MÊME AUTEUR

The Dictionary of Philosophical Sciences. (Thèse. *Southern Quarterly Review*, juillet 1854.)

An Essay on the Literary Institution best adapted to the present wants and interests of our Country. Columbia, 1858; brochure in-8.

French Critics and Criticism. M. Taine. (*North American Review*, juillet 1861.)

The Irish of the Past. (*North American Review*, janvier 1862.)

French Histories of France. (*North American Review*, janvier 1863.)

M. Ernest Renan. A Biographical Essay. (Introduction à la traduction en anglais de ses *Études d'histoire religieuse.*) New-York, 1864; in-8.

Bibliotheca Barlowiana. New-York, 1864; petit in-8.

Letters of Christopher Columbus describing his first Voyage to the Western Hemisphere. Texts and Translations. New-York, 1865; in-folio.

Notes on Columbus. New-York, 1866; in-folio.

Bibliotheca Americana Vetustissima. A Description of Works relating to America published between the years 1491 and 1551. New-York, 1866; in-4 et grand in-8.

D. Fernando Colon, Historiador de su Padre. Ensayo Critico. Séville, 1871; in-4.

Bibliotheca Americana Vetustissima. Additions. Paris, 1872; in-4 et grand in-8.

Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents, 1545-1700. Paris, 1872; in-8.

Histoire critique de la découverte du Mississipi. Paris, 1892; in-8. (Extrait de la *Revue maritime et coloniale.*)

Introduccion de la Imprenta en America, con una Bibliográfia de las obras impresas en aquel hemisferio desde 1540 à 1600. Madrid, 1872; in-8.

Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres. Essai critique. Paris, 1872; grand in-8.

Les Colombo de France et d'Italie, fameux marins du XVe *siècle; 1461-1491.* D'après des documents nouveaux ou inédits tirés des archives de Milan et de Venise. Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans ses séances des 1er et 15 mai 1874. Paris, 1874; in-4.

Le Voyage de Verrazzano. Paris, 1876; in-8. (Extrait de *la Revue critique.*)

Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. Bibliographie et notes pour servir à l'histoire du livre. Paris, 1875, et, revu et augmenté, 1877; in-8.

L'Histoire de Christophe Colomb attribuée à son fils Fernand. Examen critique. Paris, 1878; in-8. (Tirage à part du *Bulletin de la Société de Géographie.*)

Los Restos de Don Cristoval Colon. Disquisicion. Séville, 1878; petit in-4.

Les Sépultures de Christophe Colomb. Revue critique du premier rapport officiel publié sur ce sujet. Paris, 1879; in-8.

Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages. Étude d'histoire critique, suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des voyages au Nord-Ouest, de 1497 à 1559. D'après des documents inédits. Paris, 1882; grand in-8.

Christophe Colomb et la Corse. Observations sur un décret récent du gouvernement français. Paris, 1883; in-8.

Les Corte-Real et leurs voyages au nouveau monde. D'après des documents nouveaux ou peu connus tirés des archives de Lisbonne et de Modène, suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspar Corte-Real et d'une importante carte nautique portugaise de l'année 1502, reproduite ici pour la première fois. Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans sa séance du 1er juin 1883; Paris, 1883; grand in-8, avec fac-similé du planisphère de Cantino.

Gaspar Corte-Real. La date exacte de sa dernière expédition au nouveau monde. D'après des documents inédits récemment tirés des Archives de la Torre do Tombo à Lisbonne. Paris, 1883; grand in-8.

Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants. D'après des documents inédits tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid. Etudes d'histoire critique. Paris, 1884; 2 forts volumes grand in-8, avec cartes et neuf tableaux généalogiques.

L'Origine de Christophe Colomb. Démonstration critique et documentaire. Paris, 1885; in-8.

Grandeur et décadence de la Colombine. Paris, 1885; in-8.

La Colombine et Clément Marot. Paris, 1886; in-8.

Grandeza y decadencia de la Colombina (Polémique). Séville, 1886; in-12.

Excerpta Colombiniana. Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle, non décrites jusqu'ici. Précédée d'une histoire de la Bibliothèque Colombine et de son fondateur. Paris, 1887; in-8, avec planches.

Le Quatrième centenaire de la découverte du nouveau monde. Lettre adressée à Son Excellence le Ministre de l'Instruction publique du royaume d'Italie, par un citoyen américain. Gênes, 1887; grand in-8.

Christophe Colomb et Savone. Verzellino et ses « Memorie ». Étude d'histoire critique et documentaire. Gênes, 1887; in-8.

Christopher Columbus and the Bank of Saint George. New-York (Londres), 1888; grand in-4, avec planches.

Christoph Columbus im Orient. Leipzig, 1888; in-8. (Tirage à part du *Centralblatt für Bibliothekswesen.*)

Cristoforo Colombo e gli orientali. Gênes, 1889; in-8. (Tirage à part du *Giornale Ligustico.*)

Document inédit concernant Vasco da Gama. Relation adressée à Hercule d'Este, duc de Ferrare. (*Per Nozze.*) Paris, 1889; in-8.

The late Samuel Latham Mitchill Barlow. Introduction to the Catalogue of his American Library. New-York, 1889; in-8. (Tirage à part.)

Christophe Colomb, les Corses et le Gouvernement français. Paris, 1890; in-8.

Cristoforo Colombo e il Banco di S. Giorgio. Saggio storico-critico sui rapporti del grande navigatore con quell' istituto; sull' ufficio e sulle operazioni di banco nel medio evo e dimostrazione documentata dell' origine di Colombo dalla città di Genova sulla base di inediti o poco noti documenti. Gênes, publié par la Municipalité, 1890; in-folio, avec planches.

Nouvelles recherches sur l'histoire de l'Amérique. Paris, 1890; in-8. (Tirage à part de la *Revue Historique.*)

Qui a imprimé la première lettre de Christophe Colomb? Leipzig, 1890; in-8. (Tirage à part du *Centralblatt für Bibliothekswesen.*)

The Discovery of North America. A Critical, Documentary and Historic Investigation, with and Essay on the Early Cartography of the New World, including, descriptions of Two Hundred and Fifty Maps or Globes, existing or lost, constructed before the year 1536. To which are added a Chronology of One Hundred Voyages Westward, projected attempted, or accomplished between 1431 and 1504; Biographical Accounts of the Three Hundred Pilots who first crossed the

Atlantic and a copious List of the Original Names of American Regions, Caciqueships, Mountains, Islands, Capes, Gulfs, Rivers, Towns and Harbours. Paris, 1892 ; grand in-4, avec 23 fac-similés de portulans et globes de la première moitié du XVIe siècle.

Christophe Colomb devant l'Histoire. Paris, 1892 ; in-8.

Colomb n'est pas né à Savone. Paris, 1892 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue Historique.*)

Christophe Colomb et ses historiens espagnols. Paris, 1892 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue critique.*)

Autographes de Christophe Colomb récemment découverts. Paris, 1892 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue Historique.*)

Colomb et Toscanelli. Paris, 1893 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue critique.*)

The early Paris editions of Columbus's first « Epistola ». Leipzig, 1893 ; in-8. (Tirage à part du *Centralblatt.*)

Introduction to Christopher Columbus's own Book of Privileges, 1502. Londres, 1893 ; in-folio, avec planches.

Christophe Colomb et les Académiciens espagnols. Notes pour servir à l'histoire de la science en Espagne au XIXe siècle. Paris, 1894 ; in-12.

Lettre de Christophe Colomb annonçant aux Rois Catholiques la découverte du Nouveau-Monde. Bibliographie de la version latine. Paris, 1894 ; in-12. (Extrait du *Centralblatt.*)

A propos d'un manuscrit des archives du Ministère des affaires étrangères. Paris, 1894 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue Critique.*)

Sébastien Cabot, navigateur vénitien. Paris, 1895 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue de Géographie*, de Drapeyron.)

Pro Academia Hispaniensi. Paris, 1895 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue Critique.*)

Americus Vespuccius. A Critical and Documentary Review of two recent English Books concerning that Navigator. Londres, 1895 ; pet. in-4.

John Cabot, the Discoverer of North America, and Sebastian his Son. A Chapter of the Maritime History of England under the Tudors. Londres, 1896 ; in-8, avec cartes.

Un nouveau globe verrazanien. Paris, 1895 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue de Géographie*, de Drapeyron.)

La cartographie verrazanienne. Paris, 1896 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue de Géographie*, de Drapeyron.)

L'Abbé Prevost. Histoire de sa vie et de ses œuvres. Paris, 1896 ; in-12.

Un americanum rarissime. Paris, 1897 ; in-8. (Tirage à part du *Bulletin du Bibliophile.*)

Toujours la Bibliothèque Colombine. Paris, 1897 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue Critique.*)

Sébastien Cabot considéré comme cartographe. Paris, 1897 ; in-8. (Tirage à part de la *Revue de Géographie*, de Drapeyron.)

The Discovery of North America by John Cabot. The alleged Date and Landfall. New-York, 1897 ; in-8. (Tirage à part du *Forum.*)

The Discovery of North America by John Cabot. Also, The Ship's Name « The Matthew » a Forgery of Chatterton? Troisième édition, revue et augmentée. Londres, 1897 ; petit in-8.

The Date of Cabot's Discovery of the American Continent, and an alleged Forgery of Chatterton. A Rejoinder. Londres, 1897 ; in-12. (Tirage à part des *Notes and Queries.*)

Sébastian Cabot, Pilote-Major d'Espagne, considéré comme Navigateur. Paris, 1897 ; in-8, avec une carte nautique. (Tirage à part de la *Revue de Géographie*, de Drapeyron.)

The Diplomatic History of America: its first chapter, 1452-1493-1494. Londres, 1897 ; in-12, avec une carte.

L'atterrage de Jean Cabot au continent américain en 1497. Mémoire lu à la Société royale des sciences de Gœttingen et extrait de ses *Nachrichten.* Gœttingen, octobre 1897 ; in-8.

Did Cabot return from his second voyage? New-York, avril 1898 ; in-8. (Tirage à part de l'*American Historical Review.*)

The Outcome of the Cabot Quater-Centenary. New-York, octobre 1898 ; in-8. (Tirage à part de l'*American Historical Review.*)

A Rectification addressed to the Royal Society of Canada. Ottawa, 1898. (Tirage à part des *Transactions* de ladite société.)

L.-L. Boilly ; peintre, dessinateur et lithographe. Sa vie et son œuvre, 1761-1845. Étude, suivie d'une description de treize cent soixante tableaux, portraits, dessins et lithographies de cet artiste. Paris, 1898 ; grand in-8, avec trente fac-similés.

Per Amerigo Vespucci. (Tirage à part de la *Rivista geografica italiana.* Florence, N° de février-mars 1900.)

Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins, 1497-1501-1769. Essais de géographie historique et documentaire. Paris, 1900 ; grand in-4, avec 26 planches hors texte et 162 extraits en fac-similés de cartes originales des XVIe et XVIIe siècles, la plupart inédites.

EN PRÉPARATION :

La Ligne de Marcation.

Texte authentique latin de la bulle du 25 septembre 1493, publié pour la première fois d'après la copie possédée par Christophe Colomb. Avec analyse et commentaires.

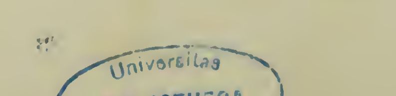
Apocrypha americana.

Examen critique de deux décisions des tribunaux américains en faveur d'une falsification éhontée de la plaquette dite de l'Ambrosienne et vendue comme authentique un prix énorme.

Petit in-4°, avec fac-similé en phototypie d'une page du faux et d'une page de l'original confrontées.

The Letter of Christopher Columbus *informing Ferdinand and Isabella of the discovery of the New World, printed in Spanish in Spain in 1493, and now reproduced in phototype facsimile from the only authentic printed copy known, and preserved in the Ambrosian Library at Milan. With bibliographical and historical notes.*

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



EN VENTE

EXCERPTA COLOMBINIANA

BIBLIOGRAPHIE

DE

QUATRE CENTS

PIÈCES GOTHIQUES

FRANÇAISES, ITALIENNES ET LATINES

DU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

NON DÉCRITES JUSQU'ICI

PRÉCÉDÉE D'UNE HISTOIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE COLOMBINE ET DE SON FONDATEUR

Par Henry HARRISSE

Le but de cette publication est de faire connaître un nombre relativement considérable d'opuscules, tant en prose qu'en vers, imprimés avant l'année 1539, à Paris, à Lyon, à Avignon, en Allemagne et dans le nord de l'Italie ; opuscules uniques pour la plupart et échappés jusqu'ici aux recherches des bibliographes. Aussi ce recueil est-il le complément indispensable des *Annales typographici* de Panzer et du *Manuel* de Brunet.

Ces pièces gothiques n'ont pas seulement l'attrait de la rareté et de la curiosité. Ce sont de véritables documents pour servir à l'histoire de la littérature et des idées sous les Médicis et les Valois.

L'auteur des *Excerpta* n'a pas limité son travail à une simple description bibliographique. Il y a ajouté des extraits, d'utiles renseignements puisés aux meilleures sources, et des notes d'un caractère particulier dont l'importance n'échappera pas au lecteur. En effet, les quatre cinquièmes de ces curieux volumes proviennent de la bibliothèque de Fernand Colomb, fils naturel du célèbre navigateur génois, et qui fut le plus grand bibliophile de son temps. Or, au fur et à mesure que ce noble esprit achetait un livre, il inscrivait sur la marge de la dernière page une notule énonçant la date, le lieu et le prix d'acquisition, en y ajoutant quelquefois des renseignements personnels : données permettant au critique de résoudre plus d'un problème de bibliographie et d'histoire littéraire. Ce sont ces précieuses indications, toutes contemporaines des éditions mêmes, qui se trouvent reproduites ici à la suite de trois cent quarante articles.

Rappeler que la présente publication est faite avec le concours de l'érudit à qui l'on doit la *Bibliotheca Americana Vetustissima* et l'*Histoire bibliographique de la Nouvelle France au dix-septième siècle*, sera, nous en avons le ferme espoir, une recommandation auprès de notre clientèle et du public.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les *Excerpta Colombiniana* forment un beau volume in-8° raisin d'environ 400 pages et n'ont été tirés qu'à 288 exemplaires. dont :

4 sur Chine	*Souscrits.*
34 sur Hollande. Prix de l'exemplaire	50 fr.
250 sur papier fort, glacé et teinté. — Prix de l'exemplaire	35 fr.

Harrisse (Henry). — **HISTORY** of the **DISCOVERY** of **NORTH-AMERICA.** A critical and documentary investigation, with a *Cartographia Americana Vetustissima.*

Un beau volume in-4, xii-804 pages, avec 23 cartes hors texte en héliogravure (dont plusieurs de format double in-4).

Cet important ouvrage a paru à ma librairie en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Il n'a été tiré qu'à 360 exemplaires, presque tous épuisés.

Nous vendons les quelques rares exemplaires qui restent, aux prix suivants :

Sur papier alfa . . . . **150** fr.
Sur papier de Hollande . . . . **250** fr.
Sur papier du Japon . . . . **400** fr.

Une remise de 33 % sur ces prix sera faite aux acquéreurs de la DÉCOUVERTE DE TERRE-NEUVE.

Harrisse (Henry). — **EXCERPTA COLOMBINIANA.** Bibliographie de 400 pièces gothiques du commencement du xvie siècle, non décrites jusqu'ici, précédée d'une histoire de la Bibliothèque Colombine (à Séville) et de son fondateur (Fernand Colomb).

Un beau volume grand in-8, avec fac-similés et planches. 1887 . . . . **35** fr.
Sur papier de Hollande . . . . **50** fr.

Harrisse (Henry). — **JOHN CABOT, THE DISCOVERER OF NORTH AMERICAL, AND SEBASTIAN HIS SON.** A chapter of the maritime history of England under the Tudors. 1496-1557.

Un vol in-8, xi-504 pages, avec cartes et illustr., en demi-rel., n. rog. 1896. **35** fr.

Harrisse (Henry). — **CARTULAIRE DE COLOMB.** Christopher Columbus, his own Book of Privileges, 1502. Photographic fac-simile of the Manuscrit in the Archives of the Foreign Office in Paris, with translation and transliteration. Historical introduction by *Henry Harrisse.* The whole compiled and edited by *B.-F. Stevens.* lxvi-284 pages. Foolscap folio, half pigskin. 1893. (Son livre de privilèges, 1502. Fac-similé photographique du manuscrit conservé au Ministère des Affaires étrangères à Paris, avec traduction historique par *Henry Harrisse* (en anglais) et transcription. Le tout compilé et publié par *B.-F. Stevens.* lxvi-284 pages. In-folio, relié demi-vélin, plats en bois, avec fermoirs.). . . . . **115** fr.

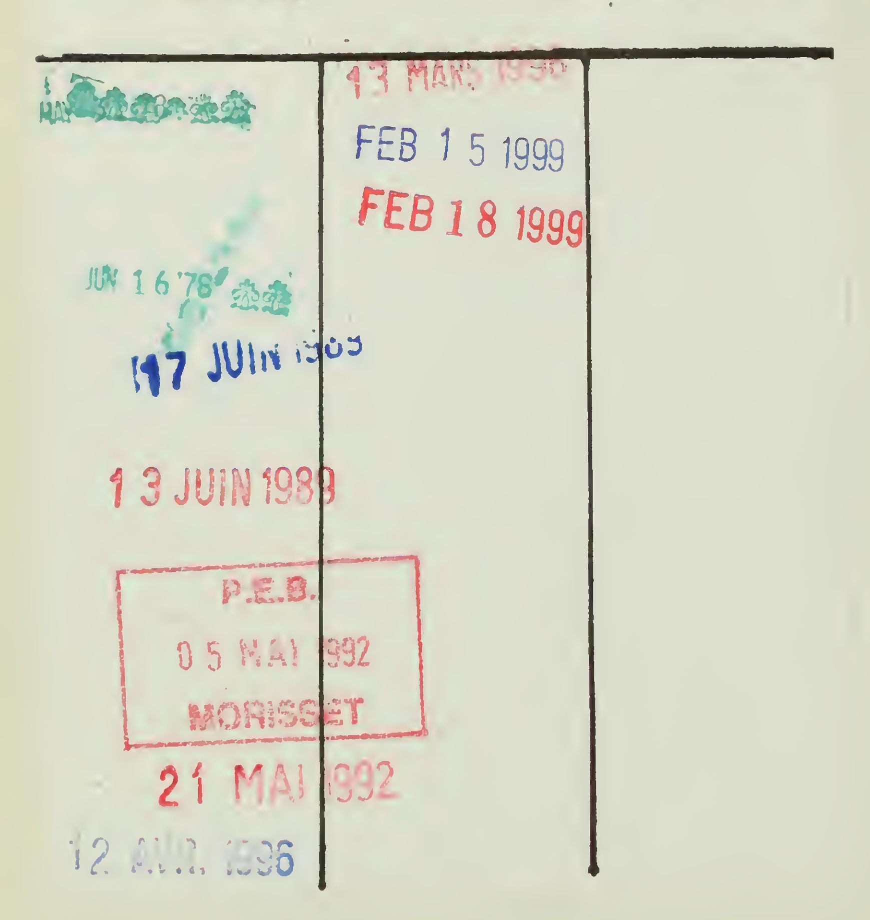
Harrisse (Henry). — **CHRISTOPHE COLOMB DEVANT L'HISTOIRE.** In-8. 1892. (Rare.) . . . . **10** fr.

Harrisse (Henry). — **CHRISTOPHE COLOMB ET LES ACADÉMICIENS ESPAGNOLS** (avec une Bibliographie de la version latine de la première lettre espagnole de Christophe Colomb). In-18. 1894. (Rare.). . . . . **10** fr.

Harrisse (Henry). — **FERNAND COLOMB,** sa vie, ses œuvres. Essai critique. Gr. in-8. 1874. (Rare.) . . . . **30** fr.

Harrisse (Henry). — **NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA BIBLIOGRAPHIE ET A LA CARTOGRAPHIE DE LA NOUVELLE-FRANCE (CANADA) ET DES PAYS ADJACENTS.** 1540-1700. In-8, sur *grand papier de Hollande.* 1872. . . . . **30** fr.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


JUN 16 '78
17 JUIN 1983
13 JUIN 1989
P.E.B.
05 MAI 1992
MORISSET
21 MAI 1992
12 AVR. 1996
13 MARS 1996
FEB 15 1999
FEB 18 1999

